This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

coll. compl. of 3 parts, 1 vol.
8°. [14], 210 + 176 + 167, (1 blank) pp.

Thémerson VI, 246 note: Second ed. (first: 1773)
Put on the Index in 1775

Vet. Fr. II B. 1606

[illegible]

SYSTÊME SOCIAL.

TOME PREMIER.

SYSTÊME SOCIAL.

TOME PREMIER.

SYSTÊME SOCIAL.

OU

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE

ET

DE LA POLITIQUE.

AVEC UN EXAMEN

DE

L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT

SUR LES MŒURS.

Par l'AUTEUR du Système de la Nature.

Discenda virtus est; ars est bonum fieri; erras si existimas vitia nobiscum nasci; supervenerunt, ingesta sunt.

SENEC. EPIST. 124.

TOME PREMIER.

LONDRES,

M D C C L X X I V.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 NOV 1984
OF OXFORD
LIBRARY

INTRODUCTION.

TOUT est lié dans le monde moral comme dans le monde physique. On se plaint sans cesse des effets, & jamais on n'en cherche les causes. On déclame sans fin contre la méchanceté des hommes; on est tout étonné de leurs vices & de leur corruption; les prédications & les leçons infructueuses des Moralistes & des Prêtres n'ont pour objet que la perversité du genre humain; les loix les plus sévères & les châtimens les plus rigoureux ne peuvent obliger des êtres sociables à vivre paisiblement entr'eux. L'ignorance, les préjugés, l'opinion, l'éducation, des gouvernemens injustes, la paresse, voilàles sources permanentes de la corruption des peuples; leurs vices & leurs folies sont des suites fatales & nécessaires de leurs institutions déraisonnables.

La raison des hommes est encore si peu développée que, nonobstant les progrès qu'ils ont faits à bien des égards, nous trouvons qu'ils sont restés sur d'autres points dans une enfance véritable. Ils ont mesuré les cieux; leur esprit s'est élancé dans les régions désertes de la métaphysique; leur vaine curiosité s'est repue de chimeres; leurs yeux se sont

égarés dans les ténébres palpables de la Théologie ; leur imagination s'eſt efforcée de déviner les myſteres d'un monde idéal ; tandis qu'ils n'ont eu aucune idée du monde réel qu'ils habitent, & qu'ils n'ont pas connu les vrais moyens de s'y rendre plus heureux. Les principes ſimples & naturels de la Morale & de la Politique ſont encore à trouver. Les peuples les plus éclairés & les plus policés nous montrent à tout moment des veſtiges très marqués de l'ignorance & de la déraiſon les plus ſauvages. C'eſt ſur-tout dans les objets qui intéreſſent le plus les hommes que nous les trouvons le moins avancés. Ils reconnoiſſent le prix de la morale, de la raiſon, de la vertu ; mais ils n'en ont pour l'ordinaire que des idées incertaines & des notions très-obſcures. Ils ſe ſont ſoumis à des maîtres pour qu'ils les conduiſiſſent au bonheur ; mais ils ignorent en quoi conſiſte ce bonheur. Ils ſentent l'utilité de la juſtice ; & rarement ſçavent-ils diſtinguer le bien du mal, le juſte de l'injuſte. Ils trouvent des avantages dans la vie ſociale, tandis que la ſociété ne raſſemble communément que des êtres tellement diſpoſés à ſe nuire, ſi incommodes les uns pour les autres, que des ſpéculateurs ont cru que la vie ſociale étoit un état contraire à la nature de l'homme, & que, pour être heureux, il devoit vivre entiérement iſolé.

A la vue des antiques erreurs dont les peuples ſont les dupes ; des préjugés ſans nombre dont ils ſont les victimes ; des opinions & des vanités auxquelles ils ſont obſtinément attachés ; des obſtacles formidables qui s'oppoſent aux progrès de l'eſprit humain : bien des gens ont penſé que les maux de notre eſpèce ſont incurables, & qu'il falloit l'abandonner à ſon ſort : d'autres ſe ſont irrités contr'elle & ont regardé l'homme comme un monſtre déteſtable : d'autres enfin ne l'ont jugé digne que d'un ſouverain mépris.

S'IRRITER contre les hommes parce qu'ils ſont malheureux, c'eſt pécher également contre la juſtice & l'humanité ; s'étonner de leurs folies, déclamer vaguement contre les paſſions dont nous les voyons agités, & n'en pas chercher les vraies cauſes, c'eſt être aveugle ſoi-même. C'eſt ſe fâcher des imprudences que commettent des enfans dépourvus d'expérience, dont la raiſon, loin d'avoir été cultivée, a été retenue dans des entraves perpétuelles.

C'EST au peu de ſageſſe, à la négligence, à la perverſité des inſtituteurs & des guides des hommes, qu'il faut s'en prendre des vices dont nous les voyons infectés. Nous ne ſommes pas plus en droit d'être ſurpris de leurs vices ou de nous indigner contr'eux, que d'être étonnés des effets

d'une incendie que tout conspire à propager, ou de nous fâcher contre des malheureux que nous verrions languir d'une contagion générale, que leurs médecins s'efforceroient d'éterniser. Plaignons les hommes de leurs misères; remontons à la source de leurs maux; cherchons la vérité qui seule peut quelque jour nous fournir des remedes plus sûrs, que ceux que l'illusion a jusqu'ici vainement appliqués aux infirmités de notre espèce.

La morale est si vaine & ses préceptes si stériles, parce que ceux qui l'enseignent, faute de connoître l'homme & de considérer les causes qui agissent incessamment sur lui, n'ont fait que s'égarer eux-mêmes, & n'ont jamais connu ni la source du mal, ni les moyens de l'arrêter. Le Théologien, supposé l'homme essentiellement corrompu, incapable par sa nature de faire le bien, ennemi né de toute vertu. Si vous lui demandez sur quoi fondé il porte un jugement si défavorable à la nature humaine? il vous débite aussi-tôt mille fables; il vous dira qu'au mépris de la défense de son Dieu, le premier pere du genre humain a mangé d'une pomme. Que les vices & les miseres de ses descendants sont les suites fatales de ce premier péché. Si vous vous plaignez de ne rien concevoir à cette bizarre origine du mal, on en est quitte pour vous dire que *c'est un profond mystère*, qu'il faut croire sans le comprendre.

Dans l'idée de rendre plus dociles des peuples ignorants & sauvages, leurs premiers législateurs inventèrent des Religions. On leur parla des puissances invisibles ; on prétendit, par des phantômes reprimer leurs passions ; on peignit ces phantômes avec les couleurs les plus terribles ; on effraya les hommes sans les rendre meilleurs ; des Dieux méchants, injustes & cruels étoient-ils bien propres à les rendre plus sociables, plus justes, plus humains ? D'ailleurs on leur fournit des moyens de les gagner ; par-là les ministres intéressés de ces Dieux détruisirent évidemment les effets qu'ils prétendoient produire à l'aide des terreurs qu'ils avoient excitées dans l'esprit des mortels. Si les Prêtres sont parvenus à rendre les esprits plus souples, ils n'ont travaillé qu'à faire valoir leurs propres intérêts : ils se sont bien gardés de cultiver la raison de leurs esclaves intimidés ; ils ne leur ont point enseigné une morale utile & vraie ; ils ne leur ont fait connoître que de fausses vertus ; ils leur ont donné le change sur les causes de leurs peines ; ils leur ont inspiré des idées qui, bien loin de les rendre heureux, n'étoient propres qu'à les détourner de la route du bonheur, & porter le trouble dans la société. En un mot la morale religieuse, fondée sur des chimeres, dépourvue de motifs connus, subordonnée aux intérêts

des Prêtres, n'eut rien de ce qu'il falloit pour contenir ou diriger les paſſions des hommes: elle ne ſervit au contraire qu'à leur en ſuggérer ſouvent de très-funeſtes, & à leur faire violer ſans remords les devoirs les plus ſacrés & les plus évidents de la morale humaine.

Le gouvernement fut originairement deſtiné à réprimer les paſſions diſcordantes des membres de la ſociété. Les peuples, pour leur propre intérêt, furent obligés à ſe ſoumettre à un pouvoir & à des loix qui le miſſent à couvert des dangers continuels, auxquels la licence & l'anarchie les expoſoient à tout moment. Mais ce pouvoir preſque toujours uſurpé par la force, la conquête, la tyrannie, ou confié ſans réſerve à des hommes qui en abuſerent; fut très-ſouvent un fléau non moins cruel que l'anarchie, & devint une ſource inépuiſable de corruption. Les chefs des nations, loin de réunir les citoyens, loin de ſonger à en faire des êtres raiſonnables, les diviſérent, les infecterent de vices & de préjugés, n'en firent que des eſclaves dévoués à leurs propres caprices, qui méconnurent, & ce qu'ils ſe devoient les uns aux autres, & ce qu'ils devoient à la Patrie. Les loix, au lieu d'être les oracles de l'équité, ne furent que les expreſſions des injuſtices, des fantaiſies, du délire des légiſlateurs, auxquels leurs ſujets furent forcés

de ſe conformer. Ainſi les barrieres deſtinées à contenir les paſſions des hommes, leur ſont pour l'ordinaire devenues auſſi funeſtes que ces paſſions mêmes. Armés d'une force irréſiſtible, les Princes négligerent d'exciter leurs ſujets à la vertu; & ne ſongérent qu'à en faire les inſtrumens de leurs propres paſſions & de leurs extravagances, toujours contraires au bonheur des ſociétés.

Ceux qui gouvernent les hommes, ſont, ainſi que leurs ſujets, les dupes & les victimes d'une infinité de préjugés, auxquels les uns & les autres ſacrifient à tout moment leur félicité ſolide & véritable. Plaignons les de l'aveuglement qui les empêche de parvenir au but qu'ils ſe propoſent: gémiſſons de tant d'erreurs invétérées qui perpétuent les maux de la race humaine. Eſpérons que les lumieres d'une raiſon plus exercée feront un jour diſparoître, au moins pour quelques portions du genre humain, les ténébres épaiſſes, dont les mortels ſont entourés. Si la voix de la vérité n'a pas encore aſſez de force pour arrêter les impulſions trop puiſſantes des cauſes, elle peut au moins expoſer leurs ſiniſtres effets.

La Morale & la Politique ſont évidemment liées; elles ne peuvent ſans danger ſe ſéparer d'intérêts, ni ceſſer de ſe donner la main. La Morale n'a point de force, ſi la Politique ne l'appuie; la

Politique eſt chancelante & s'égare, ſi elle n'eſt ſoutenue & aidée par la vertu. L'objet de la Morale eſt de faire connoître aux hommes que leur plus grand intérêt exige qu'ils pratiquent la vertu ; le but du gouvernement doit être de la leur faire pratiquer. La Morale ne peut qu'inviter les hommes à faire le bien ; le gouvernement peut, ou les y contraindre par les loix, ou les y ſolliciter par ſes récompenſes & ſes bienfaits. La Morale ne ſera pour les nations qu'une ſcience ſpéculative, & ſes leçons demeureront impraticables, tant que les arbitres de leurs deſtinées ne ſentiront pas que, ſans vertu, nulle puiſſance ſur la terre ne peut être ſûre & fortunée, & ne feront pas ſentir aux citoyens que nul homme en ſociété ne peut être heureux ſans la vertu.

Tels ſont les principes ſur leſquels doit ſe fonder un ſyſtème moral & politique, qui, pour être utile, ne doit être qu'un enchaînement de vérités tendantes à prouver la néceſſité de confondre les intérêts des ſouverains avec ceux de leurs ſujets, & les intérêts de chacun des ſujets avec ceux de leurs aſſociés.

SISTÊME SOCIAL.

PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE.

CHAPITRE I.

Origine des idées morales, des opinions, des vices & des vertus des hommes.

LA POLITIQUE, la Religion, & très-ſouvent la Philoſophie nous ont donné des idées fauſſes de l'homme. Faute de connoître ſa nature, ou de remonter juſqu'aux principes de ſes actions, on l'a regardé comme naturellement enclin au mal, comme ayant une averſion preſque invincible pour le bien, comme l'ennemi né des êtres de ſon eſpece. Quelques ſpéculateurs atrabilaires l'ont comparé à une bête féroce, toujours prête à s'élancer ſur ſes ſemblables. A la vue de ſa conduite ſi ſouvent déraiſonnable, on a été juſqu'à le mettre quelquefois au deſſous des animaux les plus cruels, dans leſquels on ne trouve *point autant* de reſſources pour ſe nuire & ſe dé-

truire réciproquement, que dans l'être qui se dit raisonnable par excellence. (1). Quoique bien des choses semblent confirmer une opinion si défavorable à l'homme, que ses passions mettent continuellement aux prises avec ses associés, la réflexion peut néanmoins nous détromper de ce préjugé, & nous le faire envisager sous un point de vue moins affligeant & plus conforme à la vérité.

L'HOMME par sa nature n'est ni bon ni méchant. Il cherche le bonheur dans chaque instant de sa durée, toutes ses facultés sont incessamment employées à se procurer le plaisir ou à écarter la douleur. Les passions, essentielles à notre espece, inhérentes à notre nature, qui caractérisent l'être sensible, se résolvent toutes en désir du bien-être, & en crainte de la douleur. Ces passions sont donc nécessaires; elles ne sont par elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises, ni louables, ni blâmables: elles ne deviennent telles que par l'usage qu'on en fait; elles sont utiles & estimables, quand elles nous procurent notre propre bonheur & celui de nos semblables; pour lors l'on nomme bons, vertueux, bienfaisans, ceux qui en sont animés, & l'on appelle raisonnables ceux qui prennent les moyens convenables pour obtenir la fin qu'ils se proposent. Ces mêmes passions sont nuisibles, dignes de mépris & de haine quand, au lieu de nous conduire au bon-

(1) *Quoscumque homines in urbe videritis, scitote in duas partes esse divisos, nam aut captantur aut captant, videbitis tanquam pestilentiæ campos; in quibus nihil aliud est nisi cadavera quæ lacerantur, aut corvi qui lacerant.* V. PETRONII SATYRIC.

Ferarum iste conventus est, nisi quod illa inter se placidæ sunt, morsuque similium abstinent, hi mutuâ laceratione saviantur. V. SENEC. DE IRA.

Homo homini lupus, vel præda vel prædo.

heur, elles ſont tort, ſoit à nous-mêmes, ſoit à ceux avec qui nous vivons; alors ceux qui en ſont animés ſont appellés méchants, vicieux, déraiſonnables. La faim eſt un beſoin naturel de l'homme, le deſir de ſatisfaire ce beſoin eſt une paſſion naturelle & néceſſaire, le choix des alimens & la modération dans leur uſage ſont des effets de la raiſon; l'excès du boire ou du manger ſont des actions déraiſonnables; ravir à un autre les aliments dont il a beſoin lui-même & qui lui appartiennent, c'eſt une injuſtice; lui faire part de ceux qu'on poſſède ſoi-même, c'eſt un acte de bienfaiſance, que l'on nomme vertu. Un homme eſt bon, raiſonnable, vertueux; non lorſqu'il n'a pas de paſſions, mais lorſque ſes paſſions ſont utiles à lui-même & aux êtres avec leſquels il ſe trouve aſſocié.

Les paſſions de l'homme ſont plus multipliées que celles des autres animaux, parce que ſa nature lui donne un plus grand nombre de beſoins. Se conſerver & ſe propager; voilà les ſeuls beſoins des bêtes, & les ſeuls objets que leurs paſſions ſe propoſent. Indépendamment de ces deux beſoins primitifs, communs à tous les animaux, les hommes en ſociété en ont beaucoup d'autres, que l'habitude, l'opinion & une imagination active leur rendent néceſſaires. Le ſauvage n'a de plus que les bêtes, que le beſoin de ſe vêtir, tandis que celles-ci naiſſent avec une défenſe naturelle contre les injures de l'air. Le citoyen d'une nation policée a des beſoins ſans nombre, que ſon imagination, allumée par l'exemple, par les idées qu'il reçoit, & ſouvent par le préjugé, lui crée à chaque inſtant & qu'il cherche à ſatisfaire par toutes ſortes de voies.

CHAQUE homme apporte en naiſſant des paſſions plus ou moins vives ; leur force dépend du tempéramment, de l'organiſation, de la doſe d'imagination que la nature lui a donnée. Il devient un être utile ou nuiſible, ſoit pour lui-même ſoit pour ſes concitoyens, ſuivant que les circonſtances le tournent vers le bien ou vers le mal ; c'eſt-à-dire, ſuivant que le fond qu'il a reçu de la nature eſt bien ou mal cultivé par l'éducation qu'on lui donne, par les exemples qu'il voit, par les diſcours qu'il entend, par les perſonnes qu'il fréquente, par les idées qu'il ſe fait ou qu'on lui inſpire, par les habitudes qu'il contracte ; & ſur-tout par le gouvernement qui regle ſa conduite. Un pere vicieux ne peut former que des enfans corrompus ; une ſociété dépravée ne peut fournir que des exemples propres à gâter le cœur & l'eſprit. Un gouvernement injuſte ne peut faire que des eſclaves injuſtes, diviſés, mécontents d'eux-mêmes & de leurs aſſociés ; perpétuellement occupés à ſe ſupplanter réciproquement, ingénieux à ſe tourmenter les uns les autres ; en un mot, ennemis de leur propre bonheur & de celui des êtres dont ils ſont environnés.

ON fait de l'homme tout ce qu'on veut. *Tu te trompes*, dit Séneque, *ſi tu penſes que nos vices naiſſent avec nous ; ils nous ſont ſurvenus ; l'on nous en a remplis* (2). Le plus grand ſcélérat auroit pu devenir un homme de bien, ſi le ſort l'eût fait naître de parents vertueux, ſous un gouvernement ſage, & l'eut placé dans ſa jeuneſſe parmi des gens de bien. Le grand homme dont nous admirons les vertus, n'eût été qu'un brigand, un voleur, un

(2) Voyez l'Epigraphe du frontiſpice.

assassin, s'il n'eût jamais fréquenté que des hommes de cette trempe. Un courtisan abject, que nous voyons intriguer & ramper dans la cour d'un despote, eût été un citoyen noble & généreux dans Athenes & dans Rome. Un Sybarite efféminé seroit devenu un guerrier courageux à Sparte. Newton n'eût été qu'un vagabond féroce, s'il fut né parmi des Tartares ou des Arabes.

RIEN ne prouve d'une façon plus convaincante à quel point l'homme peut être modifié par l'exemple, par l'opinion, par l'habitude, que l'état militaire. Prenez dans un village un rustre stupide & lâche, & au bout de six mois vous en ferez un brave soldat; il aura *l'esprit du corps*; il aura de l'honneur; il sera jaloux d'être estimé de ses camarades; il s'estimera lui-même; il se croira supérieur aux villageois ses compatriotes; il aura un maintien plus assuré, & quand il le faudra, il marchera très-gaiement à la mort.

NOTRE conduite, bonne ou mauvaise, dépend toujours des idées vraies ou fausses que nous nous faisons, ou que d'autres nous donnent. C'est le bien-être, ou du moins c'est son image que nous poursuivons pendant toute notre vie. L'homme de bien est celui qui par une suite de son tempérament, de sa propre expérience, des principes qui lui ont été inculqués, des exemples qu'on lui a présentés, des loix qui le gouvernent, des opinions & des coutumes qu'il trouve établies, s'est habitué de bonne heure à placer sa propre félicité dans l'estime & la bienveillance de ceux parmi lesquels son destin le fait vivre. Si l'éducation, l'opinion publique, le gouvernement & les loix conspiroient à ne donner que des idées saines & vraies, il seroit aussi rare de trouver des hommes pervers, que

dans la préſente conſtitution des choſes il eſt rare de trouver des hommes vertueux.

L'HOMME vicieux eſt celui que ſon tempérament porte au vice, & que les exemples qu'il voit, les diſcours qu'il entend, les uſages & les inſtitutions de ſon pays encouragent à ſuivre ſes penchans déréglés. Au lieu de mettre un frein à ſes extravagances, l'opinion publique les approuve; aſſuré du ſuffrage de ceux qui l'environnent, il jouit d'un bien-être paſſager; & ne voit pas que ſa conduite inconſidérée le mènera tôt ou tard à ſa ruine. Donnez le tems à la ſageſſe, & le bonheur ſera pour elle; donnez le tems à la folie & elle ſe punira elle-même. (3)

NOUS louons bien plus ce que nous voyons louer, que ce qui mérite d'être loué, nous mépriſons ce que nous voyons mépriſer, bien plus que ce qui eſt mépriſable. Peu de gens ont la capacité, le courage & le tems de juger les choſes en elles-mêmes; ou d'après leurs effets; on trouve bien plus court de s'en tenir aux idées reçues; voilà comment l'opinion devient *la reine du monde*. Voilà pourquoi les préjugés prennent une conſiſtance inébranlable dans les têtes. La pareſſe, la diſſipation, l'inadvertance, la puſillanimité, ſont les ſoutiens de toutes les erreurs que nous voyons établies dans le monde.

L'IMITATION produit, ſoit en bien, ſoit en mal, les effets les plus marqués dans la conduite des hommes. Dans notre enfance nous nous efforçons d'imiter nos parents, nos inſtituteurs, les perſonnes les plus avancées en âge. Imiter, c'eſt eſſayer ſi nous trouverons du plaiſir ou du bien-être en conformant nos actions à cel-

(3) *Omnis ſtultitia laborat faſtidio ſui.*

les des perſonnes de qui nous dépendons ou que nous avons devant les yeux. Nous n'imitons que ceux que nous préſumons heureux. Voilà, ans doute, pourquoi les exemples des princes, des grands, des riches, & de tous ceux que nous voyons en eſtime, ſont ſi contagieux. Nous adoptons par imitation les idées, les ſyſtèmes, la conduite, les façons de penſer & d'agir de ceux avec qui nous vivons. *Il faut faire comme les autres* eſt un axiôme indubitable pour le plus grand nombre des hommes; le public regarde comme étrange & ridicule quiconque oſe en appeller.

TOUTE l'éducation n'eſt fondée que ſur l'imitation; nous y prenons les notions vraies ou fauſſes, utiles ou nuiſibles, qui nous ſont préſentées par ceux qui nous élevent. Elever un homme, c'eſt lui inſpirer nos idées, c'eſt l'habituer à eſtimer ce que nous eſtimons, à aimer ce que nous aimons, à faire ce que nous faiſons nous-mêmes: voilà comment les préjugés & les vices des peres ſe tranſmettent de mains en mains juſqu'à la poſtérité la plus reculée ſous. Les yeux de parens honnêtes, il ſeroit fort difficile que des enfans devinſſent vicieux & corrompus. (4)

C'EST dans l'éducation que nous devons chercher la ſource principale des vices & des vertus des hommes, des erreurs ou des vérités dont leurs têtes ſe rempliſſent, des habitudes eſtimables ou blâmables qu'ils contractent, des qualités & des talents qu'ils acquierent. Si l'on avoit l'attention de ne jamais nous tromper dans l'enfance, de ne nous donner que des idées vraies & ſenſées,

(4) *Bonos creamur fortibus & bonis.*
HORAT.

nous aurions des lumieres & de la raiſon, nou jugerions ſainement; nous ſerions vertueux; no paſſions ſe porteroient vers les objets dans le quels nous ſerions aſſurés de trouver l'utilité ſoli de qui conſtitue le vrai bonheur de l'homme nous ne ſerions pas dans tout le cours de notr vie les jouets de mille erreurs, dont nous avon tant de peine à nous défaire. Une bonne éduca tion devroit faire contracter dans l'enfance l'ha bitude de penſer juſte & de faire le bien; alor nous ſerions effarouchés du mal pour lequel o ſuppoſe fauſſement que nous avons un penchan naturel.

Les hommes n'ont du penchant pour le ma que parce qu'ils le prennent pour le bien; ils n ſont ſi corrompus, & par contre-coup, ſi miſéra bles, que parce que l'éducation, dans l'enfance, l'opinion publique & le gouvernement, dans l'âge mûr, ne leur donnent pour l'ordinaire que des idées trompeuſes. Tout concourt à les entretenir dans les préjugés qui les aveuglent; tout conſpire à empêcher leur raiſon de s'exercer; ils ne voyent de toutes parts que des exemples dangereux que, même en les condamnant, ils ſe croyent obligés d'imiter. Faut-il donc être ſurpris de voir l'homme, qui ſe glorifie de ſa raiſon, privé totalement de cette raiſon, par laquelle il ſe dit ſupérieur aux autres animaux.

CHA-

CHAPITRE II.

De la raiſon, de la vérité & de ſon utilité.

LA RAISON eſt la connoiſſance du bonheur véritable, & des moyens capables de le procurer. D'où il ſuit que la raiſon ne peut s'acquérir que par des expériences ſûres & réitérées. Cultiver ou développer la raiſon d'un homme, c'eſt lui faire connoître ce qu'il doit pratiquer ou éviter pour ſe rendre heureux. Les hommes ne ſont remplis de tant d'erreurs, que parce que leurs guides en ce monde privés eux-mêmes de raiſon, ſont incapables de former l'eſprit des autres, ne leur inſpirent que les idées fauſſes de bien-être, dont ils ſont eux-mêmes infectés, ou enfin ſe croyent intéreſſés à empêcher les hommes de voir les choſes ſous leur vrai point de vue. Toute autorité fondée ſur l'opinion & le menſonge, eſt ennemie née de la raiſon, & craint la vérité qui détruiroit ſon pouvoir : ne ſoyons donc point étonnés de trouver ſi peu de raiſon dans les êtres qui ſe diſent raiſonnables. Formés par des parens qui ne raiſonnent preſque jamais ; élevés par des inſtituteurs à qui la raiſon eſt odieuſe ; entourés d'une ſociété remplie de préjugés de toute eſpece ; gouvernés par des maîtres qui ſe croyent intéreſſés à la durée des opinions ſur leſquelles ils fondent leur empire ; le menſonge eſt, pour ainſi dire, identifié avec les hommes. Eſt-il donc ſurprenant de ne trouver partout que des êtres déraiſonnables !

Si, comme il n'arrive que trop ſouvent, l'opinion publique eſt fauſſe, tous nos jugemens ſont

faux & contraires à la raiſon. C'eſt pourtant cette opinion, communément ſi menſongere, qui nous imprime les idées que nous avons du bonheur & du malheur, du juſte & de l'injuſte, de la vertu & du vice, du mérite & du blâme, de l'honneur & de la honte, de la décence & de l'indécence. Trompé une fois ſur ces objets importans, notre eſprit reſte à jamais dans une erreur invincible, & notre conduite, déterminée & entraînée par les préjugés univerſels, devient pour l'ordinaire auſſi funeſte pour nous-mêmes qu'incommode pour ceux avec qui nous vivons.

HOBBES dit que le méchant n'eſt qu'un *enfant robuſte*; (5) c'eſt en effet un être dépourvu d'expérience, de prévoyance, de jugement, dont la raiſon n'eſt point formée, qui ſuit inconſidérément & ſans choix les impulſions de ſes déſirs, qui ne connoit d'autre regle que ſes appétits & ſes fantaiſies qui, ſéduit par le moment, lui ſacrifie l'avenir, qui comptant trouver le bien-être dans tout objet dont il s'éprend, n'y trouve bientôt que de l'ennui, des dégouts, & très-ſouvent ſa perte. En un mot, le méchant eſt un mauvais calculateur, qui eſt à tout inſtant la dupe de ſon ignorance, de ſon imprudence & de ſes préjugés: plus notre eſprit s'éclaire, & plus nous apprenons à calculer avec juſteſſe & à préférer la plus grande ſomme de biens à la moindre. (6)

LA vérité eſt la conformité de nos idées avec la nature des choſes: elle n'intéreſſe les hommes, que parce qu'elle leur fait connoitre *ce qui eſt*; c'eſt-à-dire la nature, les qualités réelles, les

(5) *Puer robuſtus.*

(6) Voyez DELLA FELICITA.

rapports des causes & des effets. Cette connoissance qui, de même que la raison, ne peut s'acquérir que par l'expérience, nous met à portée de distinguer l'utile du nuisible, la réalité de l'apparence; le bien-être solide & durable du plaisir fugitif & passager. La vérité est nécessaire à l'homme, parce que l'homme a besoin pour être heureux de démêler la route qui peut l'y conduire; il aime la vérité, parce qu'il aime le bonheur; il craint la vérité, parce que souvent on lui persuade qu'elle peut nuire à sa félicité.

En effet une foule de voix nous crie de toutes parts „ la vérité est dangereuse; il est des „ erreurs utiles au genre humain; le monde „ veut être trompé. „ La vérité ne paroit dangereuse qu'à ceux qui se croyent fausſement intéressés à tromper le genre humain. Quelques erreurs peuvent être passagérement utiles à quelques individus; mais elles ont toujours les conséquences les plus funestes pour toute l'espece humaine. Le monde veut être trompé, parce qu'on l'a tellement accoutumé à l'être, parce qu'on l'a si fortement prémuni contre la vérité, parce qu'on a pris tant de soin d'étouffer sa raison, qu'il s'imagine que ses erreurs sont nécessaires à sa félicité, à laquelle il ne s'appperçoit pas qu'elles lui font sans-cesse tourner le dos.

Dire que la vérité est inutile aux hommes, c'est prétendre qu'ils n'ont pas besoin d'être plus heureux qu'ils ne sont; qu'il leur importe fort peu de perfectionner leur sort; qu'il seroit dangereux de leur montrer la source & les remèdes des maladies qui les tourmentent. Assurer qu'il est des erreurs utiles, c'est soutenir qu'il est des

objets dans leſquels il eſt bon que les hommes ſoient aveugles & miſérables.

La vérité en Phyſique, eſt la connoiſſance des effets que les cauſes naturelles doivent produire ſur nos ſens. La vérité en Morale, eſt la connoiſſance des effets que les actions des hommes doivent produire ſur les hommes, La vérité en Politique, eſt la connoiſſance des effets que le Gouvernement produit ſur la Société, c'eſt-à-dire de la maniere dont il influe ſur la félicité publique & particuliere des citoyens.

Laquelle de ces vérités doit être cachée aux hommes? Par une étrange fatalité ce ſont préciſément les objets que l'on ſuppoſe, ou qui ſont véritablement & viſiblement les plus importans pour nous, ſur leſquels on prétend qu'il eſt utile de tenir les yeux des hommes fermés! D'après ces beaux principes, on veut ſur-tout que les peuples ſe gardent bien de vouloir rien comprendre à la religion, & ne portent jamais un œil curieux ſur le Gouvernement. On nous aſſure pourtant que de l'une dépend leur bonheur éternel, & l'on voit très-clairement que de l'autre dépend leur proſpérité & leurs miſeres dans le monde actuel!

Un homme peut ſe tromper ſans conſéquence pour les autres; mais les hommes ne ſe trompent jamais impunément. Tout dans le monde n'eſt qu'un enchaînement immenſe de cauſes & d'effets liés; les erreurs s'enchaînent dans les eſprits comme les vérités. Il eſt impoſſible qu'un peuple ſoit imbu d'une erreur ſans danger. Il n'eſt pas pour une nation de préjugé qui, à la longue, ne lui cauſe des calamités infinies. Le menſonge & l'erreur peuvent être utiles à quel-

ques individus : il leur eſt quelquefois avantageux d'être trompés, & ceux qui les trompent peuvent être des bienfaiteurs pour eux. Celui qui trompe ou qui ment pour ſauver ſa Patrie, ſes parens, ſon ami, eſt un citoyen eſtimable, un homme utile & vertueux, il ne peut être condamné qu'au tribunal d'un inſenſé. (7)

Mais quand il eſt queſtion du bonheur d'une nation ou du genre humain entier, il ne s'agit pas de reculer les avantages d'une erreur ou d'une opinion ſur quelques inſtants de la durée, ſur des circonſtances paſſageres, ſur le bien-être d'un petit nombre d'individus ; il faut voir les effets de cette erreur continuée pendant une longue ſuite de ſiecles ; ſe faiſant ſentir à une grande maſſe d'hommes, à un empire, à une nation entiere, & l'on trouvera qu'elle fait éclore des maux dont l'eſprit eſt effrayé.

Que dans un coin de l'Aſie un impoſteur tel que Mahomet parvienne à perſuader une centaine d'Arabes imbécilles & à leur faire croire qu'il eſt un grand prophète, cette erreur paroît d'abord de très-peu de conſéquence ; cependant on trouvera qu'au bout d'un ſiecle cette erreur a fait inonder de ſang & l'Aſie & l'Afrique, & qu'elle eſt la cauſe fatale de l'engourdiſſement ſtupide dans lequel nous voyons encore gémir les malheureux habitans des plus belles contrées du

(7) S. Auguſtin a décidé *qu'il n'eſt pas permis de mentir ; quand même il s'agiroit du ſalut du monde entier.* Cet exemple ſuffit pour nous faire voir les idées que les Oracles du Chriſtianiſme ont eu de la Morale. S'il étoit poſſible qu'un menſonge fût vraiment utile au monde, il deviendroit dès lors une vertu ; la vertu ne peut conſiſter que dans l'utilité générale.

monde, ſur leſquels un Deſpotiſme affreux exerce ſon empire deſtructeur.

Un Ancien diſoit avec raiſon que *les menteurs étoient la cauſe de toutes les méchancetés & de tous les crimes du monde.* (8) Tout homme qui daignera jetter un coup d'œil ſur l'hiſtoire, trouvera que toutes les erreurs adoptées par un grand nombre de têtes, ont produit à la longue les fermentations les plus dangereuſes, les révolutions les plus terribles, les cataſtrophes les plus ſanglantes & les plus contraires au bonheur des ſouverains & des peuples. La ſuperſtition a par-tout ébranlé la félicité publique & fait enſanglanter la terre. Les préjugés religieux, dont on a tant de ſoin d'interdire l'examen aux mortels, ont été & ſont encore pour eux une ſource inépuiſable d'extravagances & de calamités; ſi ces préjugés ſont utiles, ce n'eſt que pour un petit nombre d'hommes, ligués contre tous les autres, qui perſuadent aux nations que le ciel les a faites pour être malheureuſes ici-bas, que le bonheur ne doit point être leur partage en ce monde; que la raiſon eſt un écueil dangereux; que l'on doit craindre la vérité, qui confondroit leurs complots ténébreux.

Tout ce qui nuit à notre eſpèce, ſoit par ſes ſuites immédiates, ſoit par ſes conſéquences éloignées, ne peut avoir que l'erreur ou le menſonge pour baſe. Ce qui eſt faux ne peut produire des fruits utiles, ni procurer des avantages durables. L'utilité conſtante & permanente des hommes eſt le ſeul caractere auquel nous puiſſions reconnoître le vrai, le bon, le beau. En prenant cette uti-

(8) Voyez Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens.*

lité pour la regle de nos opinions, nous jugerons toujours ſainement les principes, les inſtitutions, les actions, les mœurs, ſoit des peuples, ſoit des individus de notre eſpece : nous approuverons ce qui ſe trouvera vraiment utile ; nous mépriſerons ce qui ſera inutile ; nous blâmerons & nous rejetterons ce qui ſera dangereux.

La vertu n'eſt aimable, que parce qu'elle eſt utile ; elle n'eſt utile que parce qu'elle contribue au bien durable des habitans de ce monde. Nous ne devons notre eſtime à l'équité, à la bienfaiſance, à la bonne foi, au mérite, aux talents, qu'en vue des avantages qui en réſultent pour la Société. Ainſi que la vérité, la vertu peut déplaire, ou paroître contraire aux intérêts de quelques hommes pervers dont elle condamne les excès, mais elle n'en eſt pas moins utile & néceſſaire à tout le genre humain qui ne pourroit ſubſiſter ſans elle. L'équité, ainſi que la vérité, révolte les oppreſſeurs de la terre, qu'elle force de rougir de leur conduite ; mais elle n'en eſt pas moins le lien de toute ſociété & l'unique ſoutien de la race humaine. Il n'eſt point de vertu qui ne devienne l'objet de l'averſion de ceux dont elle contrarie les paſſions & les déréglemens : il n'eſt point de méchant qui ne trouve la vérité blâmable & dangereuſe, quand elle s'oppoſe aux idées fauſſes qu'il s'eſt faites du bonheur. (9)

Nul homme n'eſt méchant gratuitement. Quand il ſe livre au mal, c'eſt qu'il s'eſt fait des

(9) *Hoc quod amant volunt eſſe veritatem*, dit St. Auguſtin. *Nous n'aimons pas*, dit Mr. Nicole, *les choſes parce qu'elles ſont vraies, mais nous les croyons vraies parce que nous les aimons.* Voyez Essais de morale Tom. III. pag. 31.

idées fauſſes de bonheur, d'utilité, d'intérêt. Ces idées ſont des effets de ſon ignorance, de ſon inexpérience, de ſes préjugés, de ſes habitudes vicieuſes. L'injuſtice, la fraude, la débauche, le fanatiſme, le faux zèle, le crime ont une utilité relative & momentanée; néanmoins ces choſes ſont juſtement abhorrées de tout homme raiſonnable, parce qu'elles tendent à la ruine de la Société, & finiſſent communément par nuire à celui même qui s'y livre.

CHAPITRE III.

De la Morale Religieuſe.

POUR RENDRE les hommes meilleurs, il faut les porter à la recherche de la vérité, leur faire cultiver la raiſon, leur mettre des expériences ſous les yeux, leur montrer les effets dangereux du vice, leur faire ſentir les avantages de la vertu. Tel eſt l'objet de la Morale. Pour rendre les hommes plus heureux, il faut les unir d'intérêts, reſſerrer entr'eux les liens de la ſociété, les inviter & les forcer à faire le bien & à s'abſtenir du mal. Voilà l'objet de tout Gouvernement, qui n'eſt que le pouvoir de la Société dépoſé dans les mains d'un ou de pluſieurs citoyens, pour obliger tous ſes membres à pratiquer les regles de la morale.

LA Morale eſt l'art de bien vivre avec les hommes. La vertu conſiſte à ſe rendre heureux par le bonheur que l'on procure aux autres.

Il n'eſt perſonne qui ne reconnoiſſe l'utilité de la Morale; cependant ſes vrais principes ſemblent encore enveloppés de nuages que les yeux les plus perçants ne pénètrent qu'à peine. Chacun exalte les avantages de la vertu, & l'on eſt fort peu d'accord ſur les idées que l'on doit ſe faire de la vertu: elle n'eſt pour le grand nombre qu'un mot vague que l'on admire, ſans pouvoir y attacher aucun ſens déterminé. D'où peut venir l'ignorance ou l'incertitude des hommes ſur des objets dont ils s'accordent à reconnoître l'importance & la néceſſité? A quoi faut-il attribuer le peu de lumieres que nous avons ſur nos devoirs, nonobſtant les recherches profondes & les travaux opiniâtres de tant de ſages, qui depuis tant de ſiècles ont étudié l'homme & ſes rapports? D'un côté la Théologie, par ſes notions obſcures & ſouvent contradictoires, a porté des ténébres palpables dans la ſcience la plus ſimple, la plus claire, la plus ſuſceptible d'être démontrée, la plus intelligible pour tout le monde. D'un autre côté la politique, bien loin de prêter ſes ſecours à la Morale, la contredit à tout moment & rend totalement inutiles les principes & les maximes qu'elle préſente: & les puiſſances inviſibles & les puiſſances viſibles ſemblent avoir combiné leur pouvoir pour empêcher le cœur de l'homme de ſe porter vers les objets les plus néceſſaires à ſon bonheur en ce monde.

Au lieu de chercher ſur la terre les principes d'après leſquels les hommes devoient régler leurs actions, la Religion les chercha dans les cieux; au lieu de fonder la Morale ſur les rapports ſenſibles qui ſubſiſtent entre les hommes, elle la fonda ſur les rapports que l'on ſuppoſa ſubſiſter entre les hommes & les puiſſances inconnues, que l'on pla-

ça dans les régions inacceſſibles de l'empirée. Demandez aux Théologiens en tout pays ce que c'eſt que la morale ? ils vous diront que c'eſt l'art de plaire aux dieux : que c'eſt la divinité qu'on offenſe quand on offenſe les hommes ; que c'eſt elle qui punit en ce monde, ou qui punira dans un autre, les attentats commis contre la Société, & qui récompenſera les actions vertueuſes. Demandez à ces illuminés ce que c'eſt que la vertu ? ils vous répondront, que c'eſt la conformité des actions de l'homme avec les volontés de ſon Dieu. Mais qu'eſt-ce que le Dieu dont vous annoncez les volontés à la terre ? c'eſt, nous diſent-ils, un être incompréhenſible, dont les mortels ne peuvent ſe former aucune idée. Quelles ſont les vues de Dieu auxquelles vous dites que les hommes doivent ſe conformer ? elles ſont impénétrables pour nous ; mais ce Dieu a révélé la conduite que l'homme doit tenir, & à l'égard des autres hommes, & à l'égard de lui-même pour les habitans de toute la terre ? non ; & le Dieu & les préceptes varient dans les différentes contrées du Globe. Il n'eſt pas le même & ne parle pas le même langage au Chinois, à l'Indien, au Perſan, à l'Européen. Chaque Religion preſcrit au peuple qui l'admet, des devoirs différents ; ce que la Divinité ordonne ou permet dans un tems ou dans un lieu, eſt rigoureuſement défendu dans d'autres tems & d'autres lieux.

Si pour démêler les intentions divines, on conſulte les livres que chaque religion fait révérer à ſes adhérents, on trouve que, ſans violer les regles les plus évidentes de la morale, il eſt impoſſible de s'y conformer. Dans toutes les religions de la terre, la Divinité eſt repréſentée comme un

ſouverain injuſte, furieux, implacable dans ſa colere. punissant les coupables ſans proportion, ni meſure, faiſant porter aux enfans innocents les iniquités de leurs peres; ne mettant point de terme à ſa cruauté révoltante, ordonnant deſpotiquement la perfidie, le vol, le meurtre, le carnage. En un mot dans les nations même qui paſſent pour les plus civiliſées, la religion fait adorer des Tyrans inviſibles qui ſe mettent au-deſſus de toutes les régles de la morale, & dont l'exemple ſuffit pour anéantir toute idée de devoirs dans l'eſprit de leurs adorateurs.

Le caprice, la licence, la violation de toute équité ſont-ils donc des modèles que l'on puiſſe propoſer à des êtres raiſonnables faits pour vivre en ſociété? N'eſt-ce pas les exciter au crime que de leur dire qu'ils doivent imiter des êtres qu'on repréſente ſous les traits des plus méchants des hommes? Les attentats les plus contraires à la Politique, les plus outrageants pour la Morale, les plus révoltants pour l'Humanité, ont été commis ſans ſcrupule ſous prétexte d'obéir & de plaire à la Divinité.

Le Paganiſme a rempli l'Olympe d'une foule de Divinités que la mythologie nous repréſente comme des monſtres de luxure, de débauche, d'infamie. La conduite d'un Jupiter qui remplit le ciel & la terre de ſes déréglemens & de ſes crimes, n'avoit-elle pas de quoi autoriſer le libertinage le plus déterminé?

Tout homme qui s'eſt fait la moindre idée de la Morale, s'il n'eſt totalement aveuglé par ſes préjugés, pourra-t-il ſe propoſer pour modele le Dieu jaloux, inconſtant, vindicatif, ſanguinaire de la Judée? Ce Dieu, injuſte pour tous les peuples, à l'exception de celui que ſon caprice a choiſi, ce Dieu

des armées & des vengeances, ce Dieu exterminateur des nations, eſt-il fait pour ſervir d'exemple à tout être raiſonnable qui s'eſt fait des notions de bonté, de juſtice, d'humanité ? A moins d'être complettement enivré d'enthouſiaſme, peut-on voir des perfections infinies dans un Dieu qui, dans les livres qu'on prétend inſpirés par lui-même, ſe dépeint ſous les traits d'un Tyran abominable, qui a le droit de violer toutes les regles de la Morale, que l'on ſuppoſe pourtant émanées de ſa volonté ſuprême ?

QUAND on ſe plaint d'un Dieu ſi peu moral, ou de ſa conduite ſi contraire aux idées reçues parmi les gens de bien, ſes Miniſtres nous diſent que la juſtice divine ne reſſemble pas à la juſtice humaine; que les voies de Dieu ne *ſont pas les voies de l'homme.* Mais par là même n'ébranle-t-on pas pour nous tous les principes moraux ? Si la juſtice, la bonté, les perfections de Dieu ne ſont ſemblables en aucuns points à la juſtice, à la bonté, aux bonnes qualités, aux vertus des hommes, quelles idées les hommes peuvent-ils s'en former ? Si la juſtice & la bonté de Dieu lui permettent d'agir comme ce que nous appellons un Tyran, c'eſt-à-dire, comme un maître ſouverainement injuſte & méchant, ſes adorateurs ne ſont-ils pas tentés d'en conclure qu'il veut le mal, qu'il aime l'injuſtice & la méchanceté, qu'il faut commettre le mal pour trouver grace à ſes yeux ? Un Souverain cruel & pervers ne ſe croit bien ſervi que par des eſclaves qui lui reſſemblent.

NOUS ne trouverons pas dans le Dieu des Chrétiens un guide plus ſûr pour nous conduire à la vertu réelle. Ce Dieu miſantrope, dans ſes leçons lugubres & inſociables, ſemble avoir entiérement

ignoré qu'il parloit à des hommes vivants en ſociété. Que nous dit en effet ſa morale ſi vantée par ceux qui ne l'ont jamais ſérieuſement examinée? elle nous conſeille de fuir le monde, de nous déteſter nous-mêmes, de haïr le plaiſir, de chérir la douleur, de mépriſer la ſcience, de lui préférer l'ignorance volontaire & la pauvreté d'eſprit, de nous détacher des créatures, de ne rien aimer ſur la terre, de craindre l'eſtime des hommes. (10) Quels motifs le Chriſtianiſme nous donne-t-il pour ſuivre une conduite ſi contraire à la nature, ſi oppoſée à ce que nous devons à la Société? Il nous parle d'une autre vie, dans laquelle il nous fait entrevoir un bonheur ineffable pour ceux qui ſe feront volontairement rendus malheureux ici-bas; & qui n'auront rien fait pour le bonheur des autres. D'un autre côté, cette Religion menace de tourmens éternels ceux qui refuſeront de pratiquer les vertus ſtériles, qu'elle préfére à toutes celles qui ſont vraiment utiles aux êtres avec qui nous vivons. Une crédulité ſtupide qui jamais ne raiſonne, l'eſpérance vague d'une félicité idéale, une humilité rampante, propre à briſer le reſſort de l'ame; des auſtérités, des abſtinences, des ſupplices volontaires, voilà les perfections merveilleu-

(10) Mr. Nicole nous dit » qu'il faut n'agir qu'en vue de » Dieu; qu'il faut craindre de recevoir en ce monde la récom- » penſe des bonnes œuvres que nous faiſons..... que Dieu » a droit de nous punir des bonnes œuvres dont nous nous » glorifions & qui ſont un larcin que nous lui faiſons » VOYEZ ESSAI DE MORALE TOM. I. PAG. 306. Il dit ailleurs « que la cha- » rité nous porte à nous haïr & non pas à nous aimer, d'où » il conclut que nous devons plutôt ſouhaiter le mépris des » créatures, que leur amour. « VOYEZ ESSAI DE MORALE TOM. II. PAG. 119.

ſes auxquelles tout bon chrétien doit s'efforcer d'atteindre !

Il eſt vrai que cette religion met encore au nombre des vertus, la charité qui conſiſte à aimer un Dieu terrible par-deſſus tout, & le prochain comme ſoi-même ; ſous ce dernier point de vue cette vertu paroît n'être autre choſe que la bienveillance & l'humanité auxquelles tous nous invite ; mais dans le Chriſtianiſme, l'amour du prochain ne fut jamais qu'une vertu de parade : ſi on la trouve dans les livres des chrétiens, elle fut toujours bannie du cœur & de la conduite de leurs Prêtres. Les Miniſtres du Dieu de paix ſe montrerent en tout tems les plus inſociables, les plus inhumains, les moins indulgents des hommes. Sous prétexte des intérêts du ciel, ils troublerent mille fois la terre, par leur zèle hypocrite, ou par un fanatiſme réel. Toujours aux priſes les uns avec les autres, ils firent entrer les Princes & les Peuples dans leurs funeſtes querelles, remplis d'une charité meurtriere, ils firent pieuſement égorger leur prochain, toutes les fois qu'ils ne purent l'engager à recevoir les opinions qu'ils jugeoient néceſſaires à leur ſalut éternel.

Pour peu qu'on examine les principes de toutes les Religions révélées de ce monde, on trouvera qu'ils tendent à ſéparer les nations, à rendre les hommes peu ſociables, à faire de chaque ſecte une bande à part ; dont les membres orgueilleux croyent poſſéder excluſivement la faveur du ciel, & regardent dès-lors les partiſans des autres ſectes avec les yeux de la haine ou du mépris. Comment un dévot, s'il eſt conſéquent à ſes principes, pourroit-il aimer, eſtimer, fréquenter celui qu'il croit l'ennemi de ſon Dieu ?

D'où il suit évidemment que toute révélation particuliere tend à rétrécir les cœurs des hommes, à les rendre ennemis, à bannir d'entr'eux la bienveillance universelle qui est faite pour unir les êtres de leur espece. L'esprit religieux fut & sera toujours incompatible avec la modération, la douceur, la justice & l'humanité. (11)

Ainsi la Morale Religieuse ne servit jamais à rendre les mortels plus sociables; les Dieux terribles qu'elle employa pour les effrayer; les supplices d'une autre vie dont elles les menaça sans cesse; les plaisirs imaginaires qu'elle promit dans les cieux, ne purent ni corriger les penchants, ni réprimer les vices que tout d'ailleurs conspiroit à exciter. Si la Religion allarme quelques ames craintives, ses terreurs passageres, bientôt effacées par le tumulte du monde & des affaires; par la dissipation, par les plaisirs, par des passions effrénées, n'en imposent point à la multitude, & bien moins encore à ces esprits fougueux, à ces ambitieux, à ces hommes puissants, dont les exemples & le pouvoir influent le plus directement sur la Société. Les ministres de la Religion toujours indulgents pour les Princes, dont ils cherchent à s'attirer la protection & les faveurs, leur applanissent les voies du ciel,

(11) Cette vérité sera complettement démontrée pour quiconque a quelqu'idée de la Religion des Juifs, des Chrétiens, des Mahométans, des Perses, &c. Plus les Sectes ont d'affinité, & plus les Sectaires ont d'horreur ou de mépris les uns pour les autres. Les Mahométans de Turquie ont plus de haine pour les Mahométans de Perse que pour les Chrétiens ou les Idolâtres. Les Juifs ne se font aucun scrupule de tromper les Chrétiens. Le Pape a souvent ordonné de manquer de foi aux hérétiques, &c.

ne leur prêchent qu'un Dieu facile que l'on peut aiſément appaiſer. Par-là cette Religion, qui preſqu'en tout pays fut le ſeul frein que l'on put oppoſer à la tyrannie, devint elle-même complice de ſes excès. Que dis-je ! des Prêtres adulateurs ont eu le front de mettre les tyrans même ſous la ſauvegarde du ciel ! ils eurent la baſſeſſe de ſanctifier leurs uſurpations, de leur attribuer des droits divins, de priver les nations de la juſte défenſe d'elles mêmes, droit que la nature donne pourtant à tout homme. (12) D'après de tels principes les peuples enchaînés par l'opinion, furent livrés aux caprices de leurs chefs; ceux-ci n'ayant rien à craindre des hommes, exercerent impunément la licence & n'eurent plus aucuns motifs réels pour contenir leurs paſſions, qui devinrent bientôt la ſource la plus féconde de la corruption des peuples, & la vraie cauſe de leurs miſères.

On voit donc que la Religion, loin de mettre un frein aux paſſions des Princes, ne fit en effet que leur lâcher la bride. Reſponſables à Dieu ſeul de leurs actions, ils mépriſerent les jugemens des hommes; ils ſe crurent tout permis, parce qu'aucun pouvoir ſur la terre n'eut la force de les réprimer; ils ſe livrerent à toutes les impulſions de leurs caprices les plus déraiſonnables, ils eurent

(12) S. Clément dit *qu'il n'eſt point permis de réſiſter à la Puiſſance Royale.* S. Auguſtin compare les peuples à des eſclaves qui ſont obligés de ſupporter les caprices de leurs maîtres. *Ita à plebibus principes & à ſervis domini ferendi ſunt, ut ſub exercitatione tolerantiæ ſuſtineantur temporalia & ſuperentur æterna.* Grégoire de Tours dit : *nemo niſi ſolus Deus principis judex eſſe poteſt.* Caſſiodore prétend que *les Rois n'ont de juges que dans le ciel, vu que ce n'eſt que du ciel qu'ils tiennent leur pouvoir.*

rent le privilege excluſif d'exercer la licence : entourés de flatteurs & de gens diſpoſés à ſervir tous leurs vices, ils ſe corrompirent eux-mêmes, & leurs exemples corrompirent tous ceux qui prétendirent à leur faveur. Etourdis par le tumulte de l'ambition, & des plaiſirs, ou endormis dans le ſein de la moleſſe, ils n'entendirent plus les menaces de la Religion, qui rarement eut le courage de leur parler avec force : ils ne virent le ciel irrité que dans le lointain ; d'ailleurs on ne leur laiſſa point ignorer qu'il exiſtoit des moyens faciles de calmer ſon courroux.

Si les terreurs que la Religion inſpire, excitent des allarmes dans les cœurs, ſes expiations les raſſurent. Toutes les ſuperſtitions de la terre ont des recettes & des pratiques, au moyen deſquelles les remors diſparoiſſent, & la ſérénité rentre dans les conſciences les plus criminelles. Si l'on croit que c'eſt Dieu ſeul qu'on offenſe en faiſant du mal aux hommes, on ſe perſuade qu'il ſuffit d'appaiſer ce Dieu ; & l'on s'embaraſſe très-peu d'appaiſer ſes foibles créatures. D'ailleurs les miniſtres du Très-Haut ne s'arrogent-ils pas le droit de remettre en ſon nom les iniquités & les crimes ? En faveur d'un repentir ſtérile, peu ſincère, & qui communément ne peut rien réparer, un Deſpote dont le regne n'a ſouvent été marqué que par des oppreſſions, des violences, des cruautés, des uſurpations, des guerres continuelles, ſe croit parfaitement réconcilié avec ſon Dieu, & compte s'être mis en état de comparoître ſans crainte devant ſon Tribunal redoutable. (13)

(13) Louis XIV. racontoit à l'une de ſes maîtreſſes combien

Les hommes, faute de connoître la vérité, ont réduit le mensonge & l'ignorance en système. C'eſt ainſi que la Religion dont on ne ceſſe de nous vanter les effets merveilleux, bien loin d'éclaircir & de fortifier la morale, ne fait que l'affoiblir & l'obſcurcir. Le coup d'œil le plus ſuperficiel ſuffit en effet pour détromper des idées avantageuſes qu'on voudroit nous en donner : elle n'eſt pas plus propre à contenir les Peuples que les Princes ; ſes terreurs que l'on trouve ſi ſalutaires & ſes promeſſes ſi flatteuſes pour un autre vie, n'en impoſent dans celle-ci qu'à quelques dévôts crédules, tout le reſte eſt entraîné par le torrent général qui le porte à la corruption. Si les nations les plus religieuſes ſe diſtinguent par quelque choſe, c'eſt par l'ignorance la plus honteuſe des devoirs de la morale, par des crimes ſans nombre, par un débordement de mœurs révoltant pour tout homme raiſonnable. Des peuples ſuperſtitieux croyent que tout leur eſt permis, pourvû qu'ils rempliſſent ſcrupuleuſement les pratiques que leurs Prêtres impoſent. Le dévôt vit ſans remors & très-content de lui-même, quand il s'eſt acquitté des devoirs futiles que ſes guides lui preſcrivent. Des prieres machinales, des jeûnes, des abſtinences, la fréquentation des temples, l'aſſiſtance à des cérémonies myſterieuſes, des largeſſes

bien ſon confeſſeur avoit tranquiliſé ſa conſcience allarmée de l'oppreſſion & de l'épuiſement de ſon peuple, en l'aſſurant qu'il étoit le maître de tout ce que poſſédoient ſes ſujets. *V. Gordon diſcours politiques ſur Tacite.*

Emmanuel VI. Roi de Portugal, ayant fait ſon ſérrail d'un couvent de Religieuſes, ne s'y rendoit jamais qu'accompagné de ſon confeſſeur, qui portoit le viatique, pour l'abſoudre & l'adminiſtrer en cas de quelque accident imprévu.

aux Prêtres, & sur-tout une soumission sans bornes à leurs décisions : voilà en quoi consiste & la morale & les devoirs & les vertus de la plupart des hommes !

Les superstitions diverses dont le genre humain est infecté, attachent sur-tout le plus grand prix à des *pénitences* ou des pratiques cruelles pour soi-même, par lesquelles des frénétiques s'imaginent expier leurs fautes & mériter les regards favorables des Dieux, que l'on supposa toujours ennemis du bonheur de leurs adorateurs. Rien de plus révoltant que les inventions barbares, que des imaginations embrasées ont enfantées, pour se tourmenter en l'honneur de la divinité. L'expérience nous montre pourtant que ces pénitences, que l'on regarde comme des œuvres très-méritoires, n'influent que très-rarement sur les cœurs de ceux qui les pratiquent. L'univers entier nous montre des pénitens qui jeûnent, qui se flagellent, qui se tourmentent sans en devenir meilleurs. Les hommes corrompus se résolvent à tout pour appaiser leurs remors, sans réformer leurs penchants criminels (14).

Bien loin d'éclairer l'homme & d'en faire un être raisonnable, la religion ne se proposa jamais que de le tenir dans une éternelle enfance. Elle n'en fit

(14) Le récit des pénitences qui se pratiquent dans le Malabar & dans l'Indostan fait frémir : on remarque pourtant que ceux qui les pratiquent sont souvent de grands fripons. Les Espagnols & Portugais ont des processions dans lesquelles des pénitens se flagellent cruellement avec des disciplines armées de pointes de fer : ils redoublent les coups en passant sous les fenêtres de leurs maîtresses, qui leur savent gré de leur politesse, & souvent les en récompensent par leurs faveurs.

qu'un automate qui n'osa jamais consulter sa raison, & qui se laissa toujours guider par l'autorité. Il se méconnut, il se défia de ses propres forces, il n'eut aucune idée de la Société, il ignora ce qu'il se devoit à lui-même & ce qu'il devoit aux autres : il crut ne rien devoir qu'à des puissances invisibles, dont il ne connut les intentions secrettes que par l'organe suspect de ses prêtres. Ceux-ci ne firent de lui que l'instrument aveugle de leurs propres passions, de leurs intérêts, de leurs caprices & de leurs rêveries, qui souvent, bien loin de le rendre bon, en firent un extravagant très-nuisible à lui-même & à ses associés.

Rien ne fut plus désavantageux à la morale humaine que de la combiner avec la morale divine. En liant une morale sensible, fondée sur l'expérience & la raison, avec une Religion mystérieuse, opposée à la raison, fondée sur l'imagination & sur l'autorité, on ne fit qu'embrouiller, affoiblir & même détruire la premiere. Tout homme qui réfléchit, est à portée de connoître très-clairement ce qui nuit ou déplait à son semblable ; mais il n'est nullement aisé de deviner ce qui blesse des Dieux que l'on ne voit jamais que dans des nuages, que les imaginations diversifient, que l'on ne peut connoître que par les récits discordants qu'en font les interprètes. Rien de plus facile que de voir les effets que produisent sur un homme des injures, des injustices, des violences, des médisances, des calomnies ; mais il n'y a que l'imagination des hommes, ou l'autorité de leurs Prêtres, masquée sous le nom de révélation, qui puissent leur apprendre les effets que ces choses sont capables de produire sur la Divinité. D'après toutes les Religions du monde, ce qui nuit, ce qui déplait, ce qui est par-

faitement inutile aux êtres de notre eſpece, eſt ſouvent très-agréable aux Dieux, qui ſont des êtres d'une nature très-différente de la nôtre. D'un autre côté ce qui eſt le plus utile ou le plus agréable aux hommes, ſe trouve très-ſouvent propre à exciter le courroux céleſte. Ce qui eſt juſte & bon aux yeux de la Divinité ou de ſes miniſtres, eſt quelquefois très-injuſte & très-mauvais aux yeux de la raiſon, du bon ſens & de la morale humaine, que la Religion mépriſe & foule aux pieds. Tout homme ſenſé reconnoît d'après ſes lumieres naturelles que l'aſſaſſinat eſt un grand crime; mais un chrétien dévôt & bien rempli de zèle; croit que rien n'eſt plus agréable à ſon Dieu que de décrier, de perſécuter, de mettre à mort un hérétique; parce que ſes prêtres lui ont dit qu'un hérétique eſt un être à qui l'on ne peut, ſans déplaire à la Divinité, montrer ni juſtice, ni bonté, ni humanité. Tout citoyen paiſible ſçait que le bien-être & le repos de la Société demande que l'on ſe ſoumette à ſon ſouverain légitime & aux loix; mais un fanatique zèlé ne reconnoît pas pour ſouverain légitime, celui que ſes directeurs ſpirituels lui dénoncent comme un tyran, comme un ennemi de la Religion. Le fanatique ſe croit obligé de réſiſter aux loix les plus ſages, quand ſa conſcience égarée lui perſuade que ces loix ſont contraires à celles qu'il ſuppoſe émanées de ſon Dieu.

Les incertitudes & les obſcurités que la morale religieuſe a portées dans la ſcience ſi ſimple des mœurs, ont fait éclore une foule de *Caſuiſtes* ou d'interprètes des intentions divines, dont la fonction fut d'enſeigner aux nations ce qui pouvoit plaire ou déplaire à la Divinité; à quel point le ciel étoit offenſé des actions des hommes; juſqu'où l'on

pouvoit ſans crainte de la damnation éternelle, nuire à ces créatures. En conſéquence ces Docteurs illuminés, toujours pleinement inſtruits des ſentimens cachés de leur maître, ont eu ſoin de former des tarifs deſtinés à faire connoître les dégrés de colere que les fautes pouvoient exciter en lui. Peu d'accord entr'eux ſur ces notions arbitraires, les uns affecterent dans leurs opinions une rigueur déſeſpérante pour les foibles mortels; d'autres leur applanirent les voies du ciel, & leur permirent quelquefois de commettre ſans remors les crimes les plus noirs. (15) Chacun dans ſes déciſions ne conſulta que ſon propre tempéramment, ſon imagination, les opinions ſéveres ou relâchées de ſa ſecte ou de la faction religieuſe à laquelle il ſe trouvoit attaché.

Cependant ces Docteurs rigides ou indulgents ſe ſont communément accordés à proſcrire comme abominables, non les actions ou les façons de penſer les plus nuiſibles à la Société, mais celles qui étoient les plus contraires aux intérêts des miniſtres de la Religion. Rien de plus indifférent pour une nation, que la maniere dont un homme peut penſer ſur la Religion, il ſuffit qu'il ſe conduiſe en honnête homme & en bon citoyen; cependant rien de plus exécrable aux yeux de tout Prêtre, de quelque ſecte qu'il ſoit, que celui qui refuſe de croire les dogmes & les myſteres que ce Prêtre révere, ou qui oſe douter de ſon infaillibilité, ou qui ſe révolte contre ſon autorité. Le manque de foi eſt le plus affreux des crimes, ſuivant la doctrine uniforme de tous ceux dont l'opulence, les titres & l'exiſtence ſont fondés ſur la foi. Par la même raiſon, les

(15) Voyez les *lettres provinciales* de Paſcal. *La morale pratique* &c. &c.

religions ſont plus ou moins remplies de pratiques, d'expiations, de cérémonies lucratives pour leurs miniſtres, dont l'obſervation eſt ſtrictement ordonnée, & dont l'omiſſion & le mépris irritent bien plus le ciel, que les actions les plus funeſtes à la Société. Ainſi les miniſtres des Dieux ont inventé en tout pays une infinité de vertus imaginaires & de crimes fictifs, qui n'ont rien de commun avec la vraie morale. Celle-ci ne parut plus qu'une chimere à ceux qui s'apperçurent que les opinions religieuſes n'étoient elles-mêmes que des chimeres. Accoutumés dès l'enfance à ne connoître que les rapports fantaſtiques que l'on avoit imaginés entre la terre & les cieux, ils n'eurent aucune idée des rapports réels, ſenſibles & démontrés qui ſubſiſtent entre les hommes; ils ne conclurent aucuns devoirs ni envers eux-mêmes ni envers les autres; & de ce que leurs prêtres ne leur avoient donné que des opinions fauſſes, ils en conclurent très-imprudemment, qu'il n'exiſtoit point de vraie morale pour eux.

C'EST donc à la nature, à l'expérience, à la raiſon, & non aux miniſtres de la Religion que nous devons nous adreſſer pour découvrir ce que nous nous devons à nous-mêmes & ce que nous devons à la Société. Une autorité ſuſpecte, un fanatiſme en délire, des hypotheſes incertaines, un aveuglement volontaire ne ſont pas des guides ſur leſquels nous puiſſions compter. (16)

(16) *Quid de officio? num quis haruſpicem conſuluit quemadmodum ſit cum parentibus, cum fratribus, cum amicis vivendum? quemadmodum utendum pecuniâ? quemadmodum honore? quemadmodum imperio? ad ſapientes hæc, non ad divinos referri ſolent.* CICERO DE DIVINAT. LIB. II.

Le peu de liaiſon, ou même l'incompatibilité totale des Prin-

CHAPITRE IV.

De la Morale des Anciens.

SI le Chriſtianiſme eût enſeigné à l'univers des vertus plus réelles que celles du Paganiſme, il eût appris le droit de déprimer les vertus des Payens. Il eſt en effet difficile pour quiconque examinera ces vertus, de ſouſcrire aux éloges qu'une prévention aveugle leur prodigue ſouvent. Quelles ont été les vertus ſi vantées de Sparte? ce n'étoient évidemment que des vertus ſauvages, homicides, deſtructives, imaginées pour rendre un peuple farouche, injuſte, inſociable. Trouve-t-on l'ombre d'équité, de bienfaiſance, de décence dans les mœurs établies par les loix de Lycurgue? Ce fameux légiſlateur ne paroît-il pas s'être propoſé de maintenir ſon peuple dans un état de guerre, & d'éterniſer ſa férocité brutale? Les Spartiates n'ont été que des moines armés par un fanatiſme politique.

ADMIRONS-NOUS à plus juſte titre les vertus des Romains? Hélas! chez eux le nom de *vertu* ſe donnoit par excellence à la valeur guerriere, qui

Principes Religieux & des Principes de la vraie Morale, ont été ſolidement prouvés dans un grand nombre d'ouvrages modernes, & ſurtout dans le *Syſtême de la Nature*, publié en 2 vol. in-8. 1770; dans le *Chriſtianiſme dévoilé*, in-8. 1766. *Lettres à Eugenie* 2 *vol. in*-8. 1768. *La contagion ſacrée* 2 vol. *in*-8. 1768. *Eſſai ſur les préjugés* in-8. 1770, &c. NOTE DE L'EDITEUR.

trop ſouvent eſt totalement incompatible avec l'équité, la raiſon & l'humanité. L'amour de la Patrie, qui faiſoit le caractere du citoyen de Rome, n'étoit-il pas une haine jurée contre les autres nations, & ne conſiſtoit-il pas à tout ſacrifier à une idole injuſte & déraiſonnable? Les plus grands des Romains, ces vainqueurs & les Tyrans de la terre ont-ils connu l'équité, la bienveillance univerſelle, la compaſſion, l'humanité; en un mot, les vertus faites pour ſervir de baſe à la ſcience des mœurs? Examinez les effets du Patriotiſme des Romains, & vous trouverez qu'il donnoit la ſanction à tous les crimes utiles à leur pays (17). Si les vertus Grecques & Romaines n'ont été pour l'ordinaire que les effets dangereux d'un fanatiſme excluſif dont la patrie étoit l'objet, les vertus Chrétiennes n'ont eu ſouvent pour mobile qu'un fanatiſme excluſif & barbare pour des myſteres, des dogmes obſcurs, des chimeres auxquels les Chrétiens ont mille fois ſacrifié la juſtice, l'humanité, le repos des nations, & même leur propre vie. Le fanatiſme des Grecs & des Romains les faiſoit au moins combattre pour leur pays, tandis que le fanatiſme des Chrétiens ne les fit jamais combattre que pour des folies nuiſibles à la Patrie.

(17) Les grands perſonnages que les Romains appelloient bons *boni* n'étoient que des guerriers, des braves (*fortes.*) Cicéron donne le nom de *bons* (*boni*) aux deux Scipions qui périrent en Eſpagne & à Marcellus. On voit clairement par l'hiſtoire que ces bonnes gens avoient les vertus guerrieres, mais n'avoient aucunes des qualités qui annoncent de la bonté. Tous les peuples qui n'étoient point alliés des Romains, s'appelloient diſtinctement *peregrini*, des étrangers, ou *hoſtes*, des ennemis. Le légiſlateur des Chrétiens a dit; de même que les Romains, celui qui n'eſt point avec moi eſt contre moi. *Qui non eſt mecum, eſt contra me.*

On eſt forcé de ſoupçonner que les Grecs & les Romains devoient avoir bien peu d'idées de l'humanité, à juger de leurs ſentimens par la façon dont ils traitoient leurs eſclaves. Les *hélotes* chez les Lacédémoniens étoient abandonnés à la férocité de tout citoyen qui pouvoit impunément les égorger. Chez les Romains tout maître avoit le droit de tuer ſes eſclaves; ceux-ci chargés d'années & devenus incapables de travailler, étoient rélégués dans une isle du Tybre, où on les laiſſoit cruellement mourir de faim. En un mot, tous nous prouve que chez les anciens les eſclaves n'étoient point regardés comme des hommes: les loix permettoient de les traiter comme des bêtes, ſans que les ſages aient oſé réclamer pour eux les droits ſi ſacrés de l'humanité. Tant il eſt vrai que l'uſage anéantit la raiſon!

La philoſophie des anciens, trop ſouvent guidée par un enthouſiaſme théologique, ne nous a pas tranſmis des idées bien préciſes de la morale & de la vertu. Les Pythagores, les Socrates, les Platons, formés par les leçons des prêtres d'Egypte & des Mages de Chaldée, ont été puiſer dans les cieux des principes d'une morale qu'ils auroient dû chercher ſur la terre. Cette morale fut admirée & réputée divine, parce qu'elle fut très difficile à comprendre; & comme les hommes furent en tout tems diſpoſés à mépriſer le ſimple & le naturel, pour courir après le merveilleux, on préféra les notions myſtiques de ces ſages, aux idées ſimples & faciles d'Epicure dont la morale fondée ſur la nature, fut décriée & rejettée comme dangereuſe.

Les vertus inſenſibles de Zénon & de la Secte ſtoïque, avidement adoptées par les premiers Docteurs du Chriſtianiſme, admirées uniquement à

cauſe de leur ſingularité, & pratiquées encore de nos jours par quelques enthouſiaſtes religieux, étoient-elles donc faites pour des nations? Comment des hommes, ſages d'ailleurs, ont-ils pu ſe flatter de pouvoir faire croire que les biens de la vie ſont des choſes indifférentes; que le mal & la douleur ne ſont pas des maux réels; que pour vivre heureux, il faut ne rien aimer; que le vrai bonheur & la vraie ſageſſe conſiſtent dans une apathie totale, qui, ſi elle pouvoit s'emparer de tous les cœurs, briſeroit tous les liens faits pour unir entre eux les membres de la Société?

La vie auſtere & ſouvent indécente des Cyniques, leur mépris affecté pour les richeſſes, leur renoncement aux douceurs & aux commodités, leur indifférence pour la Société, peuvent-ils être imités par des hommes raiſonnables? cependant ces vertus ſont encore pratiquées parmi nous; nous les voyons imitées par quelques dévôts cyniques, qu'un genre de vie auſſi extravagant qu'innutile, diſtingue aux yeux du vulgaire imbécille. Quelle différence réelle y a-t-il entre les vertus d'un Diogene, & celles d'un Capucin ou d'un moine de la Trappe? nos Chartreux ſont-ils autre choſe que des Pythagoriciens réformés? (18)

Jamais la vraie ſageſſe ne doit parler un langage différent de celui de la nature. Cependant un pré-

(18) Toute l'antiquité nous prouve, qu'au lieu de Philoſophie, Pythagore n'a porté chez les Grecs que la doctrine myſtique, les ſymboles, les uſages ſuperſtitieux, les jeunes, les abſtinences & la charlatanerie des prêtres Egyptiens, dont il s'étoit fait le diſciple. Les Stoïciens n'ont été que des moines: les Platoniciens n'ont été que des Théologiens: après cela il ne faut point être ſurpris de ne trouver chez les anciens qu'une morale théologique & monaſtique.

jugé très universel & très absurde a fait croire que la vertu ne pouvoit être qu'un sacrifice pénible & qu'elle devoit incessamment contredire la nature. Par quelle bizarrerie les amis de la sagesse ont-ils été si souvent les dupes d'une opinion si ridicule ? Comment ont-ils pu croire qu'il y avoit du mérite à combattre tous les désirs les plus légitimes de son cœur, & que pour se rendre vraiment heureux, il falloit faire des efforts continuels pour s'affliger ? C'est dans des singularités, dans des tours de force, dans le mépris de la douleur, dans le renoncement aux plaisirs les plus honnêtes, qu'une foule d'enthousiastes anciens & modernes a fait consister la morale. Il n'y a sans doute que l'enthousiasme soutenu par la vanité, qui puisse faire croire à l'homme, qu'il doit s'élever au dessus de sa propre nature, se priver des objets qu'il est fait pour désirer, & dont tous les hommes sont communément épris. Une morale âpre est propre à rebuter ; si elle est admirable, ce n'est que pour un peuple ignorant, qui prend tout homme singulier pour un homme merveilleux & divin. *N'écoutons point*, dit Cicéron, *ces gens qui prétendent que la vertu doit être dure & pour ainsi dire de fer.* (19)

La Philosophie académique ne nous a point transmis des notions bien fixes sur la science des mœurs. Ses disciples, accoutumés à disputer sur tout, ne nous ont laissé qu'un amas de subtilités peu propres à éclaircir des choses. Le Pyrrhonisme n'a fait que tout embrouiller : des hommes accoutumés à douter de tout étoient-ils faits pour fixer nos idées sur les devoirs de l'homme qui

(19) *Non sunt isti audiendi qui virtutem duram, & quasi ferream esse volunt.* V. Cicero de amicitia.

ſont évidemment démontrés pour ceux qui les méditent ?

En un mot, quoique pluſieurs ſages de l'antiquité paroiſſent s'être fortement occupé de la morale, faute de partir de principes naturels & démontrés, ils ſe ſont très ſouvent égarés dans leurs recherches philoſophiques. En général, nous ne trouvons que tres peu de liaiſon dans leurs ſyſtêmes; nul enſemble, nulle ſuite dans leurs idées : la morale qu'ils nous donnent ſe borne communément à des notions vagues, à quelques maximes & ſentences éparſes, à quelques réflexions très-bonnes & très-vraies quelquefois, mais qui ne tiennent à rien & qui ſouvent ſe détruiſent réciproquement.

La ſcience des mœurs, ainſi que les ſciences phyſiques, doit ſe fonder ſur des faits, c'eſt-à-dire, ne doit avoir que l'expérience pour baſe. Les anciens philoſophes, ainſi que pluſieurs modernes, ſemblent n'avoir conſulté que leur enthouſiaſme & leur imagination exaltée. D'ailleurs diviſés en pluſieurs ſectes, qui ſe faiſoient un principe de ſe contredire les unes les autres, ils ont ſouvent été aveuglés par l'eſprit de parti qui fut & ſera un grand obſtacle à la découverte de la vérité. Enfin dans les ſectes philoſophiques, comme dans les ſectes religieuſes, on préféra communément l'autorité de ſes maîtres à celle de la raiſon. L'expérience eſt le ſeul maître dont les leçons ne trompent point, & dont l'autorité ſoit faite pour conduire l'ami de la ſageſſe.

CHAPITRE V.

Des Moraliſtes Modernes.

CHEZ les modernes, le droit d'enſeigner la morale ſemble appartenir excluſivement aux miniſtres de la religion, ceux qui voudroient s'ingérer de donner des conſeils aux hommes. Mais entre les mains des Prêtres cette ſcience combinée avec des notions métaphyſiques & ſurnaturelles, eſt devenue, comme on a vu, d'une obſcurité impénétrable. Ce n'eſt point aux ennemis de la raiſon humaine qu'il appartient de développer la raiſon. Oter à l'homme le droit de conſulter ſa raiſon, c'eſt éteindre pour lui le ſeul flambeau qui puiſſe l'éclairer en ce monde; c'eſt lui dire d'errer à l'avanture, ou de ſe laiſſer mener par des guides très ſuſpects. (20) Tenir les yeux des hommes fixés au ciel, tandis qu'ils marchent ſur la terre, c'eſt leur faire imiter l'imprudence de cet ancien Philoſophe qui, les yeux attachés ſur les aſtres, alla tomber dans un puits.

On a déja pu voir les fondemens peu ſolides & les motifs imaginaires de la morale religieuſe; on a fait remarquer le peu de fruit qu'elle produit ſur la terre, qu'elle paroît avoir totalement oubliée dans ſes leçons. Elle n'eſt propre qu'à faire des *ſaints*, c'eſt-à-dire, des citoyens du ciel, mais on

(20) On pourroit appliquer un paſſage de l'Ecriture qui maudit celui qui égare un aveugle de ſon chemin. *Maledictus qui errare facit cæcum in itinere.* V. DEUTERONOME CH. XXVII, 18.

ne voit pas que ſes maximes ſoient capables de former des citoyens pour ce monde, ou des membres capables de ſervir utilement la Société.

Des moraliſtes, égarés dans les régions de la métaphyſique, nous parlent de regles de morale *éternelles*, *immuables*, *indépendantes de la Divinité même*. Mais ne pourroit-on pas leur demander ce qu'ils entendent par des regles ou des loix antérieures aux êtres à qui elles puiſſent convenir ? Si la morale eſt faite pour régler les actions des hommes, comment peut-on ſuppoſer que ſes regles aient exiſté avant la formation ; la création, ou, ſi l'on veut, le débrouillement du cahos ? La loi de ne point tuer ſubſiſtoit-elle avant qu'il y eût des mortels ? La loi qui nous défend de voler exiſtoit-elle avant qu'il y eût des propriétés ? Enfin falloit-il aimer ſon pere, ſa mere, ſa patrie & obéir à la Société, avant qu'il n'y eût ni parents, ni patrie, ni ſociété ? Tels ſont pourtant les écarts & les abſurdités que la métaphyſique a introduits dans la morale !

Quelques Philoſophes modernes ont cru nous donner des principes plus ſûrs ou plus propres à fixer nos idées ſur la morale ; mais faute d'avoir ſuffiſamment étudié l'homme, ils ne l'ont pas vu tel qu'il eſt, ou n'ont pas connu le vrai mobile de ſes actions. Ils donnent pour baſe à la ſcience des mœurs un prétendu *ſens moral*, un *inſtinct* inexplicable, une *bienveillance innée*, un amour parfaitement *déſintéreſſé* de la vertu, qui fait que ſans retour ſur nous-mêmes nous l'approuvons dans les autres. (21)

(21) Voyez les Caracteriſtiques de mylord Shaftesbury. Les Oeuvres de Hucheſon, de Mr. Hume, &c. Et voyez le chap. IX. de cette premiere partie.

Si nous examinons ces idées, nous les trouverons abſolument chimériques. Nous n'apportons en naiſſant pas plus les idées de vice & de vertu, que celles de cercle ou de triangle : nos ſentimens pour le bien & le mal ne peuvent être innés ou antérieurs à l'expérience ; ils ne ſont fondés que ſur la maniere dont nous ſommes affectés par les effets ; ce qui nous met à portée de juger des cauſes, & d'éprouver pour elles les ſentimens de l'amour ou de la haine. Les hommes apportent en naiſſant des diſpoſitions propres à ſaiſir les vérités morales avec plus ou moins de facilité, de même qu'ils apportent des têtes organiſées de maniere à ſaiſir avec plus ou moins de promptitude, les vérités phyſiques ou géométriques. Nous ne pouvons diſtinguer le feu de l'eau, le plaiſir de la douleur, le triangle du cercle, une action louable d'une action blamable, que par la diverſité des effets que ces choſes produiſent ſur nous-mêmes ; nous n'en pouvons juger que relativement à nous. Prétendre le contraire, ce ſeroit prétendre que nous pouvons comparer & juger les cauſes, avant d'en avoir éprouvé l'action.

Nos jugemens ou ſentimens moraux ne peuvent jamais être déſintéreſſés ; nous ne pouvons aimer que ce qui nous plait, ce qui nous eſt utile, ce qui nous eſt agréable, ce qui nous procure un plaiſir, ſoit durable, ſoit momentané. Ce ne peut être qu'en nous-mêmes que nous trouvions les motifs de notre affection, de notre bienveillance pour les hommes ou pour les choſes. Comment des auteurs ſenſés ont-ils pu croire que l'homme apportoit en venant au monde, des idées du bien & du mal moral, du juſte & de l'injuſte, de l'ordre & du déſordre, du beau & du difforme ? Nous ferons voir

voir qu'ils ont pris des dispositions acquises & cultivées, pour des idées innées. Tout homme apporte en naissant le besoin de se nourrir, ou, si l'on veut un *instinct* qui le porte à manger; mais ce n'est que l'expérience qui lui apprend à distinguer les alimens agréables, de ceux qui sont désagréables ou dangereux: l'exercice & l'habitude lui donnent la facilité de juger avec promtitude, ou comme par instinct, de ce qui est fait pour lui plaire ou lui déplaire, de ce qui lui est avantageux ou nuisible.

Les partisans du sentiment moral & de la bienveillance désintéressée ont, sans doute, imaginé que ces dispositions, que l'on trouve gravées dans les cœurs des personnes éclairées, sensibles, vertueuses, & que l'habitude a comme identifiées avec elles, ne pouvoient manquer de se trouver dans tous les êtres de l'espece humaine. Cependant que de gens dans le monde qui n'ont que des idées très-confuses ou très-fausses du bien & du mal, du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu! Contre un homme qui sent ou qui sait apprécier le mérite ou le démérite des actions humaines, n'en trouverons-nous pas des millions qui ne savent qu'en penser, ou qui ne s'accorderont point sur les jugemens qu'ils en porteront? Enfin le monde n'est-il pas rempli d'hommes pervers, à qui le vice & le crime paroissent utiles, & pour qui la vertu n'est qu'un objet désagréable?

Il est très peu de gens dans le monde qui jouissent des dispositions, des qualités & des lumieres requises pour juger sainement des choses. Le sentiment moral est nul dans bien des hommes; son germe n'a été ni semé ni cultivé dans les uns; il a été totalement étouffé dans beaucoup d'autres.

Ce ſentiment promt & rapide, ou cet inſtinct qui nous met à portée de bien juger des actions humaines, eſt l'effet d'une tête bien organiſée que la nature ſeule peut donner, d'une éducation éclairée, & ſouvent d'une longue ſuite de réflexions profondes, dont peu de gens ſont capables. Il en eſt du ſentiment moral comme du goût dans les arts, qui ne s'acquiert qu'à force de voir des objets, de les comparer à la nature qu'ils repréſentent, de les méditer. Rien de plus rare qu'un tact fin en morale. Tout conſpire à remplir les eſprits de tant de préjugés; des forces ſi puiſſantes concourent à les y maintenir; l'opinion générale eſt ſi viciée; l'habitude a tant de pouvoir ſur nous; les cœurs ſont ſi corrompus, que très-peu de perſonnes ſont en état d'apprécier les actions des hommes.

En conſidérant les mœurs, les uſages, les inſtitutions, les gouvernemens & les loix qui ſubſiſtent chez les habitans des différentes contrées de ce monde, & les idées diſcordantes qu'ils attachent à de certaines actions; quelques ſpéculateurs ſe ſont imaginés que la morale n'avoit point de principes conſtants, qu'elle ne pouvoit être regardée que comme une affaire de convention, & que les devoirs de l'homme n'étoient fondés que ſur les caprices de la mode, ou ſur les loix de la Société. Ils n'ont point vu que les coutumes, la conduite ſouvent bizarre & déraiſonnable, les inſtitutions politiques & religieuſes de tous les peuples de la terre n'avoient communément pour elles que l'ignorance de ces peuples, leur inexpérience, des idées fauſſes d'utilité; & ſur-tout la routine qui jamais ne raiſonne. Si l'on formoit une morale d'après les choſes qui ſe pratiquent dans les différentes na-

tions de la terre, il n'y a pas de vices ou de crimes qui ne devinſſent légitimes ou louables. Il eſt des pays où tout ſemble autoriſer les actions les plus injuſtes, les plus atroces, les plus extravagantes, & où l'opinion attache du mérite aux uſages les plus abominables. En conclurons-nous que la morale n'a point de principes ſûrs, ou que la vertu n'eſt rien ? Non, ſans doute; nous en conclurons ſeulement que ceux qui pratiquent ces uſages, tolerent ou maintiennent des coutumes criminelles & déraiſonnables, n'ont point des idées vraies de morale & de vertu. Nous en conclurons que la raiſon humaine en beaucoup de pays, n'a pas encore été ſuffiſamment développée, pour diſtinguer ce qui eſt vraiment utile, de ce qui ne l'eſt qu'en apparence. Enfin nous en conclurons que l'on ne peut pas fonder une morale ſur la ſotiſe, la pareſſe, les préjugés des peuples, ni ſur les intérêts particuliers de ceux qui s'obſtinent à perpétuer leur ignorance.

QUELLES idées de morale pourroit-on ſe former, ſi l'on regardoit comme bon, comme juſte, comme décent ce que l'on a vu pratiquer dans les nations anciennes & ce que l'on voit encore ſubſiſter chez les modernes ? N'a-t-on pas vu des Phéniciens & des Carthaginois ſacrifier leurs enfans à leur Dieu ? La Religion n'a-t-elle pas en tout pays immolé des hommes à la Divinité ? La cruauté la plus inhumaine n'eſt-elle pas applaudie chez quelques nations ſauvages, où l'on eſt dans l'uſage de manger ſes priſonniers ? Des enfans ne ſe ſont-ils pas fait un devoir d'aſſommer leurs peres tombés en décrépitude ? Des maris n'ont-ils pas mangé leurs femmes, & des peres leurs propres enfans ?

NOUS ne trouvons ni plus de ſageſſe ni plus de

raiſon dans un grand nombre de nations qui ſe croyent très-policées. On y voit des loix féroces condamner des hommes aux flammes pour des opinions religieuſes. On y voit des peuples, plus cruels que les bêtes, vivre continuellement en guerre, & ſe faire un honneur de s'égorger réciproquement. Si les Indiens ont l'infamie de proſtituer leurs femmes aux étrangers; des peuples, qui s'eſtiment très-ſenſés; traitent l'adultere de bagatelle, & n'attachent aucun mérite à la fidélité conjugale. Enfin que de pays dans le monde où l'opinion, l'habitude, le gouvernement & les loix ſemblent avoir pris à tâche de renverſer toutes les idées de bonté, d'humanité, de raiſon & d'équité? „ il n'y a, dit le Vayer, rien de ſi frivole, „ qui ne ſoit important quelque part; il n'y a folie, „ pourvu qu'elle ſoit bien ſuivie, qui ne paſſe „ pour ſageſſe; il n'y a vertu qui ne paſſe pour vi„ ce, ni vice qui ne paſſe pour vertu ailleurs.

Ces égaremens & ces travers ne doivent pas nous faire croire que la morale n'exiſte point; mais que la morale & ſes premiers devoirs ſont inconnus à beaucoup d'hommes qui ſe diſent raiſonnables, & que pluſieurs nations civiliſées ſont encore à certains égards dans une barbarie complette, & dans une ignorance profonde de leurs vrais intérêts. Ce n'eſt qu'à force de folies que l'homme apprend à devenir plus ſage; c'eſt à force de ſouffrir, que les peuples ſentiront la néceſſité de réformer les abus dont ils ſont les victimes.

C'est dans la barbarie, toujours ſubſiſtante au ſein même des nations les plus civiliſées, que la raiſon rencontre des obſtacles aux vérités qu'elle voudroit enſeigner. La Philoſophie eſt forcée de lutter contre l'ignorance, vraiment brute & ſau-

vage, des peuples & de ceux qui les gouvernent. Elle trouve ſur ſon chemin des opinions, des uſages, des maximes, des inſtitutions diamétralement oppoſées au bon ſens. Elle combat à chaque pas des préjugés ſoutenus par la force, & que l'on ne peut attaquer ſans péril. L'erreur & l'impoſture ont des amis puiſſants & des partiſans nombreux; la vérité n'a que des amis foibles & puſillanimes qui ſont forcés de lutter contre des ennemis aguerris. La morale déplait, parce qu'elle s'oppoſe aux penchants vicieux que tout conſpire à donner aux mortels.

Les inſtitutions, les gouvernemens, les idées religieuſes, les hypothèſes peu ſures de quelques philoſophes, loin d'exciter les hommes, ſoit à l'étude de la morale, ſoit à la pratique de la vertu, les en ont totalement dégoutés. En voyant les diſputes interminables qui s'élevoient ſi ſouvent entre les moraliſtes, en trouvant qu'ils ne s'accordoient pas même ſur les premiers principes, en remarquant des variations continuelles dans les jugemens que, d'après leurs différents ſyſtèmes ou préjugés, ils portoient des mêmes actions; enfin à la vue des recherches pénibles & des déciſions embrouillées de tant de Théologiens & de Caſuiſtes, bien des gens ſont tombés dans un Pyrrhoniſme complet ſur la morale; d'autres l'ont regardée comme une ſcience abſtraite & peu faite pour le commun des hommes, ils ont cru qu'il en étoit de cette ſcience importante comme de bien d'autres, qui n'ont pour objet que d'exercer l'eſprit des ſavants, ou dans leſquelles le pour & le contre pouvoient ſe ſoutenir également. D'autres l'ont mépriſée comme une ſcience vague, dépourvue de principes évidents. D'autres enfin l'ont jugée faſti-

dieuſe, peu digne d'occuper les Princes, les Politiques, les gens du monde; réſervée pour quelques ſpéculateurs oiſifs, qui parurent des rêveurs incommodes, ennuyeux, ridicules. Combien de gens à qui le nom ſeul de Morale inſpire du dégoût! Combien d'autres pour qui *Morale*, *devoirs de l'homme*, *vertu* ne ſont que de grands mots, auxquels ils n'attachent aucun ſens! Combien de gens enfin, qui haïſſent une ſcience qu'ils trouvent incommode pour leurs vices, leurs penchants, leurs intérêts paſſagers, & que dès lors ils jugent incompatible avec le bonheur de l'homme, parfaitement impraticable dans la préſente conſtitution des choſes!

La ſcience des mœurs doit être puiſée ſur la terre & non pas dans les Cieux; il faut la chercher dans le cœur de l'homme & non pas dans le ſein de la Divinité. Elle doit avoir des principes ſimples, évidents, invariables. En vain prétendroit-on la fonder ſur les oracles obſcurs de la Religion, qui varient dans chaque contrée de la terre; qui ſouvent nous propoſent pour modeles des Divinités dépourvues de ſageſſe, de juſtice, de raiſon, de vertu; qui nous preſcrivent des devoirs contraires à notre nature & au bien de la Société. Vainement fonderoit-on cette morale ſur des uſages & des préjugés, ſi ſouvent oppoſés au bon ſens. Vainement en chercheroit-on les principes & les regles dans des ouvrages dictés par l'enthouſiaſme ou l'impoſture; vainement voudroit-on la puiſer dans les maximes d'une politique communément dépravée; ce n'eſt pas dans des ſources ſi ſuſpectes que l'homme doit chercher les regles de ſa conduite, il n'y trouveroit que des énigmes, des incertitudes, des motifs pour s'égarer.

La vraie morale eſt une : elle doit être la même pour tous les habitans de notre Globe. Si l'homme eſt par-tout le même ; s'il a par-tout la même nature, les mêmes penchants, les mêmes deſirs, étudiant l'homme & ſes rapports conſtants avec les êtres de ſon eſpece, nous découvrirons ſans peine ſes devoirs envers lui-même & envers les autres. L'homme ſauvage & l'homme policé ; l'homme blanc, rouge, noir ; l'Indien, l'Européen ; le Chinois, le François ; le Negre & le Lapon ont une même nature : les différences que l'on trouve entr'eux, ne ſont que des modifications de cette même nature ; produites par le climat, le gouvernement, l'éducation, les opinions, & par les différentes cauſes qui agiſſent ſur eux. Les hommes ne différent que dans les idées qu'ils ſe font du bonheur, & dans les moyens qu'ils ont imaginés pour l'obtenir.

En partant de l'homme lui-même, on trouvera facilement la morale qui lui convient. Cette morale ſera vraie, ſi l'on voit l'homme tel qu'il eſt. Ses devoirs ſeront connus, s'ils ſont conformes à ſa nature ; alors les principes de la morale ſeront évidents, & formeront un ſyſtême capable d'être auſſi rigoureuſement démontré, que l'arithmétique ou la géométrie. Cette ſcience ſera claire pour tout le monde ; elle ſera également applicable aux ſouverains & aux ſujets, aux ignorants & aux ſavants, à l'habitant des villes & à celui de la campagne, au fidele & à l'infidele, au ſuperſtitieux & à l'incrédule, au philoſophe & au prêtre. Elle pourra ſervir de regle aux nations comme aux individus ; elle pourra guider la politique, & fera ſentir à tous les peuples répandus ſur la terre, que leurs rapports & leurs devoirs ſont

abſolument les mêmes que ceux qui ſubſiſtent entre les citoyens d'un même état, ou les membres d'une même famille.

ENFIN une morale fondée ſur l'évidence & ſur l'expérience fera voir aux princes comme aux ſujets, aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres, que la félicité tant publique que particuliere eſt néceſſairement liée à la pratique des devoirs qu'elle impoſe : que nul peuple, nul empire, nul homme ne peuvent être vraiment & ſolidement heureux ſans la vertu.

CHAPITRE VI.

Principes naturels de la Morale.

LA morale convenable à l'homme, doit être fondée ſur la nature de l'homme ; il faut qu'elle lui apprenne ce qu'il eſt, le but qu'il ſe propoſe, & les moyens d'y parvenir. *Reſpice finem*, enviſage ton but, voilà l'abrégé de toute morale.

L'HOMME eſt un être ſenſible, intelligent, raiſonnable. L'être ſenſible, eſt celui que ſa nature, ſa conformation, ſon organiſation, ont rendu capable d'éprouver du plaiſir & de ſentir la douleur, & qui par ſon eſſence même, eſt forcé de chercher l'un & de fuir l'autre. Un être intelligent eſt celui qui ſe propoſe un but, & qui eſt capable de prendre les moyens propres à l'y conduire. Un être raiſonnable eſt celui que l'expérience met à portée de choiſir les moyens les plus ſûrs de parvenir à la fin qu'il ſe propoſe.

LE bonheur n'eſt que le plaiſir continué. Nous ne pouvons douter que l'homme ne le cherche dans tous les inſtants de ſa durée; d'où il ſuit que le bonheur le plus durable, le plus ſolide, eſt celui qui convient le plus à l'homme. La morale doit donc l'encourager dans ſa recherche, & non le traverſer. Elle eſt faite pour lui indiquer le bonheur ou le plaiſir le plus durable, le plus réel, le plus vrai, & lui montrer qu'il doit le préférer à celui qui n'eſt que paſſager, apparent & trompeur.

POUR ſentir le bonheur, il faut exiſter; ainſi l'homme par ſa nature doit chercher à ſe conſerver, & fuir tout ce qui pourroit nuire à ſon exiſtence ou la rendre pénible. D'où il ſuit que l'homme doit mettre du choix dans ſes plaiſirs, & ne regarder comme des biens, que ceux qui n'endommagent point ſon être, ſoit ſur le champ, ſoit par leurs effets éloignés.

L'HOMME pour ſe conſerver & pour jouir du bonheur, vit en ſociété avec des hommes qui ont les mêmes deſirs & les mêmes averſions que lui. La morale lui montrera donc que pour ſe rendre heureux lui-même, il eſt obligé de s'occuper du bonheur de ceux dont il a beſoin pour ſon propre bonheur: elle lui prouvera que de tous les êtres, le plus néceſſaire à l'homme, c'eſt l'homme.

DESIRER le bonheur, c'eſt aimer ce qui eſt conforme à notre être, ce qui peut le conſerver, ce qui peut rendre notre exiſtence heureuſe. Ainſi par ſa nature l'homme, non ſeulement doit s'aimer lui même, mais encore doit aimer tout ce qui peut concourir à ſa félicité; d'où il ſuit que l'homme, pour ſon propre intérêt, doit aimer les autres

hommes ; puiſqu'ils ſont néceſſaires à ſon bien être, à ſa conſervation, à ſes plaiſirs.

AIMER les autres, c'eſt aimer les moyens de notre propre félicité ; c'eſt déſirer leur conſervation, leur bien-être, parce que nous trouvons que le nôtre y eſt attaché. C'eſt confondre nos intérêts avec ceux de nos aſſociés, afin de travailler à l'utilité commune.

TELS ſont les principes ſimples & clairs de la morale. Nous ne nous tromperons pas, quand nous fonderons la ſcience des mœurs ſur notre ſenſibilité phyſique, ſur les déſirs dont nous ſommes conſtamment animés, ſur l'amour continuel que chacun de nous a pour lui-même, ſur nos vrais intérêts. L'intérêt & le deſir excité par l'objet dans lequel chaque homme fait conſiſter ſon bien-être. Cet intérêt eſt naturel & raiſonnable, quand nous l'attachons à des objets véritablement utiles pour nous-mêmes ; il eſt très-légitime, & ne peut être blâmé, quand il ne nuit point aux intérêts des autres ; il eſt très-louable, quand il eſt conforme aux intérêts, ou quand il contribue au bonheur de nos aſſociés. La morale ne doit avoir pour objet, que de faire connoître aux hommes leurs véritables intérêts. La vertu n'eſt que l'utilité des hommes réunis en ſociété.

POUR donner à la vertu des motifs réels, pour la rendre chere aux hommes, il faut la lier à leur propre utilité ; il faut la rendre agréable & ne point la repréſenter comme auſtere, comme ennemie de leur bonheur, comme un ſacrifice douloureux de leurs intérêts les plus chers. Si la vertu eſt un ſacrifice, c'eſt un ſacrifice dans lequel on immole des plaiſirs frivoles & paſſagers à un bonheur durable.

QU'ON ne diſe donc plus aux hommes pour les

exciter à la vertu, qu'elle consiste à combattre la nature, à résister à ses désirs, à se rendre malheureux ici bas pour plaire à des puissances invisibles, qu'on suppose ennemies du bonheur des habitans de la terre; qu'on ne leur conseille pas de se haïr, de détester le plaisir, de renoncer à la société : au lieu de rendre la vertu aimable, qu'on ne s'efforce pas de la peindre sous les traits les plus hideux. Qu'on dise plutôt aux hommes de s'aimer véritablement, de chercher tous les moyens de se procurer le bien-être, d'user avec mesure des plaisirs les plus naturels, de regarder comme des maux tous ceux dont l'usage auroit des suites fâcheuses, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres; qu'on leur donne pour motifs leur conservation propre, la préférence qu'un bien-être durable doit avoir sur un bien-être d'un moment : qu'on leur montre l'intérêt continuel qu'ils ont de plaire à leurs associés dont l'estime, l'affection, les secours sont nécessaires a leur propre félicité : qu'on leur découvre la conduite la plus propre à mériter l'attachement des êtres sensibles dont ils sont entourés. (22) „ Il faut apprendre à l'homme la maniere „ dont il doit s'aimer & se rendre utile à lui-même; il y auroit de la folie à douter qu'il s'aime „ & qu'il cherche sa propre utilité. "

POUR rendre cette morale efficace, & pour solliciter les hommes à faire le bien; que l'éducation, l'opinion publique, le gouvernement, les loix, les invitent à la vertu & les détournent de tout ce qui pourroit altérer la félicité publique. Sous

(22) *Modus ergo diligendi præcipiendus est homini, id est quomodo se diligat qui prosit sibi : quin autem se diligat aut prosit sibi dubitare dementis est.*

SENEC.

prétexte d'éclairer l'homme sur ses devoirs, qu'on ne lui forge pas des devoirs imaginaires, fondés sur des rapports entre lui & des êtres dont il n'a nulle idée. Enfin, au lieu de tenir l'homme dans une ignorance crasse de ce qu'il est, du but qu'il doit se proposer, des moyens de l'atteindre; qu'on lui montre ses intérêts, qu'on l'instruise de ses droits, que l'on cultive sa raison, qui n'est un guide dangereux que lorsqu'on refuse de la développer.

Ce n'est que son propre bonheur que l'homme peut envisager dans toutes ses actions, ses pensées, ses désirs, ses passions; ce n'est que lui-même qu'il peut aimer dans les objets qu'il aime; ce n'est que lui-même qu'il peut affectionner dans les êtres de son espece. Tant qu'il consulte une raison éclairée, il marche d'un pas sûr vers le bien-être qu'il se propose. Dès que nous le voyons se nuire à lui-même, nous devons en conclure qu'il se trompe, que son imagination l'égare, que sa raison est troublée, ou n'a point été cultivée, que des passions aveugles l'entraînent.

L'homme ne peut jamais se séparer de lui-même, dans aucun instant de sa vie; il ne peut se perdre de vue; tout ce qu'il tente, ce qu'il entreprend, ce qu'il fait, a pour objet de se procurer quelque bien ou d'éviter quelque mal. Quand il préfere le mal au bien, c'est qu'il prend le mal pour un bien: dès qu'il se refuse un plaisir qu'il pourroit obtenir, c'est en vue d'un plaisir qu'il estime plus grand, plus durable, ou d'un bonheur éloigné qu'il se promet d'acheter par ses privations, ou même par quelques momens de douleur. La prudence n'est que l'intérêt éclairé par la prévoyance.

C'est lui-même, que l'homme pleure, lorsqu'il répand des larmes ameres sur l'urne d'une épouse,

d'un enfant, d'un ami, néceſſaires à ſon cœur. Ce n'eſt pas ſur des cendres froides & inſenſibles que portent nos plaintes & nos regrets; c'eſt ſur les biens, les plaiſirs, les douceurs dont nous nous voyons privés; c'eſt le ſentiment cruel de cette privation qui conduit quelquefois l'homme ſenſible au tombeau.

Le Moi eſt haïſſable, ſuivant Paſcal; on en conviendra ſans peine, ſi *le Moi* n'eſt jamais occupé du bien-être des autres, ou ſi *le Moi* ne fait faire que des actions qui leur déplaiſent; mais *le Moi* eſt naturel, quand il ſe ſatisfait ſans faire tort à perſonne; il eſt très-eſtimable, quand il ſe contente, en faiſant ce qui eſt utile ou agréable à d'autres. Si l'homme qui n'aime que lui eſt un ennemi commun, celui qui aime les autres, en vue de s'attirer leur amour, eſt l'ami du genre humain. Le penchant excluſif pour nous-mêmes eſt inſenſé, parce qu'il nous empêche de voir que nous avons beſoin des autres pour notre propre bien-être; il eſt odieux; parce qu'il nous ferme les yeux ſur le bonheur de ceux à qui nous ſommes obligés de nous rendre utiles. Le mot *intérêt* eſt le ſynonyme d'injuſtice, de corruption, de malice, de petiteſſe dans un avare, un courtiſan, un tyran. Dans l'homme de bien, *intérêt* ſignifie équité, bienfaiſance, grandeur d'ame, déſir de mériter l'eſtime des autres, ou déſir d'être bien avec ſoi-même. *L'honnête homme*, dit Ariſtote, (23) *eſt néceſſairement ami de lui-même; en faiſant ce qui eſt louable, il lui en revient du profit, en même tems qu'il ſe rend utile aux autres.*

FAUTE d'avoir vu l'homme tel qu'il eſt, des

(23) Voyez ETHIC. AD NICOM. LIB. IX. CAP. 8.

moraliſtes enthouſiaſtes nous diſent qu'il n'y a ni mérite ni vertu dans ce que nous faiſons pour nous-mêmes, ou dans la vue de notre intérêt perſonnel; ils prétendent que le motif de l'intérêt ſuffit pour gâter les actions les plus louables. Mais ceux qui nous parlent ce langage, nous montrent qu'ils n'ont aucune idée de l'homme, ni de ce qui conſtitue le mérite & la vertu. Le mérite ne conſiſte que dans ce qui nous rend utiles ou chers à nos ſemblables. La vertu eſt la diſpoſition à faire ce qui eſt néceſſaire à leur bonheur, en vue de notre propre bonheur, dont l'idée ne peut jamais ſe ſéparer de nous mêmes.

En général, l'intérêt d'un homme eſt ce qu'il juge néceſſaire à ſa propre félicité. Dans un amant, *l'intérêt* eſt de plaire à ſa maîtreſſe, dont la poſſeſſion lui paroît le plus grand des bonheurs, & à laquelle par conſéquent il eſt prêt à tout ſacrifier. Dans un avare, *l'intérêt* ſignifie de l'argent qu'il regarde comme le plus grand bien de ce monde. Dans un ambitieux, *l'intérêt* c'eſt la poſſeſſion du pouvoir, qui lui paroît le comble de la félicité. *L'intérêt* dans un ami ſincère, eſt de jouir de ſon ami, dans la poſſeſſion duquel il voit le plus grand des bonheurs. Dans l'homme de bien *l'intérêt* eſt de mériter l'affection & l'eſtime de ſes ſemblables, objets dans leſquels il s'eſt habitué à placer ſon bien-être, ou dont dépend l'eſtime méritée de lui-même, qu'il juge très-néceſſaire à ſon bonheur. Unir l'intérêt au devoir, voilà le grand art de la morale & de la légiſlation; l'intérêt ne devient un mal, que lorſqu'il ſe ſépare du devoir.

En raiſon de la force de ſon tempérament, de la vivacité de ſon imagination, de l'énergie de

ſes paſſions, chacun cherche ſon intérêt avec plus ou moins de vigueur, De-là l'enthouſiaſme qui nous porte aux ſacrifices les plus couteux, pour obtenir ou conſerver les objets dans leſquels nous plaçons notre bien-être. C'eſt ainſi qu'un pere expoſe ſa vie pour défendre ſon fils; un ami ſe dévoue pour ſon ami, un citoyen pour ſa patrie, un fanatique pour ſa Religion, un amant pour ſa maîtreſſe. Les hommes approuvent toujours les ſacrifices que l'on fait aux objets qui leur ſont utiles à eux-mêmes; ils mépriſent & traitent de folie, ceux que l'on fait à des objets qu'ils jugent inutiles; ils blâment ceux qu'on fait à des objets qui leur paroiſſent indignes des efforts que l'on employe, ſoit pour les obtenir, ſoit pour les conſerver. Nous approuvons tout homme qui a le même intérêt que nous; nous blâmons celui qui s'immole à un intérêt que nous jugeons mépriſable.

CHAQUE homme a ſon intérêt; chaque peuple ſe fait des idées d'utilité ſouvent très-fauſſes. Ainſi ce n'eſt pas l'intérêt perſonnel & paſſager d'un individu, d'un prince, d'une nation qui doit être la meſure des jugements que nous portons ſur la conduite des hommes, c'eſt l'intérêt permanent de l'homme; c'eſt l'utilité conſtante de la Société, de l'eſpece humaine, qui doivent fixer nos idées. Il n'eſt point de vice, de folie, de crime même qui n'aient un intérêt momentané pour celui qui s'y livre, mais l'expérience nous prouve tôt ou tard que loin de procurer un bien-être réel, ils ne procurent ſouvent que des maux infinis.

IL y a donc pour tout homme deux ſortes d'intérêts. L'un eſt éclairé, c'eſt-à-dire fondé ſur l'ex-

périence, approuvé par la raiſon; l'autre eſt un intérêt aveugle, qui ne connoît que le moment préſent; que la raiſon condamne, & dont les conſéquences ſont funeſtes à celui qui l'écoute.

Ces diſtinctions doivent ſuffire pour répondre à ceux qui prétendent que l'intérêt eſt un motif abject, que tout le monde déſavoue, & que chacun eſt forcé de cacher. L'intérêt n'eſt mépriſable, que quand il ſe propoſe des objets mépriſables, ou quand il nous fait faire des actions mépriſables; il eſt grand, noble, ſublime, quand il a pour objet des objets vraiment utiles pour la Société, & pour lors il eſt la même choſe que la vertu. Un intérêt ſolide guide l'avare qui ſouvent par des travaux, des ſacrifices, des privations infinies & par des voies injuſtes ou nuiſibles aux autres, amaſſe des tréſors dont il ne fait aucun uſage, ni pour ſon propre bonheur; ni pour celui des autres. L'intérêt eſt une vertu dans l'homme de bien, lorſque par des voies honnêtes il ſe procure des richeſſes que, pour contenter ſon ame bienfaiſante, il répand ſur les malheureux.

Enfin le mot *intérêt* ne préſente communément à l'eſprit une diſpoſition blâmable, que parce que peu de gens connoiſſent les motifs qui devroient les porter à bien faire, & parce que tout ſemble concourir à leur perſuader que pour ſe rendre heureux, il ne faut penſer qu'à ſoi. Par une ſuite de ce préjugé dans lequel la plupart des inſtitutions humaines ſemblent confirmer les hommes, chacun s'imagine que ſon intérêt exige qu'il ne mette en commun que le moins du ſien qu'il eſt poſſible, que tout ce qu'il fait pour les autres eſt perdu pour lui-même, qu'il ne doit contribuer que fort peu à la maſſe générale, & tâcher

cher d'en tirer beaucoup. Voilà la vraie ſource des égaremens & du déſordre que nous voyons régner dans les ſociétés, où chacun ſemble ne vivre que pour ſoi, ſans s'embarraſſer de rien faire pour les êtres qui l'entourent. La morale doit montrer à chaque homme que ce qu'il fait pour les autres, n'eſt jamais perdu pour lui-même, & qu'il profite toujours des ſacrifices qu'il fait à ſes ſemblables.

LA VERTU, nous dit-on, *eſt un ſacrifice pénible.* Mais la raiſon ſuffit pour le rendre agréable; parce que la raiſon nous montre notre plus grand intérêt plus petit; en ſuivant ſes conſeils nous ne faiſons que mettre aux choſes le prix qui leur convient. Refuſer de ſacrifier un intérêt paſſager ou particulier à un intérêt général & durable, c'eſt n'avoir aucune idée de la valeur des choſes, c'eſt vouloir acquérir ſans dépenſer d'argent. La juſtice eſt le ſoutien de la vie ſociale, ſi néceſſaire à notre propre bonheur: cependant cette juſtice ſe trouve quelquefois très contraire à nos intérêts perſonnels & momentanés, en lui ſacrifiant ces intérêts frivoles nous aquérons de la ſûreté, le droit d'être protégé, chéri, eſtimé, conſidéré, ſans lequel la Société ne peut avoir aucuns charmes pour nous.

TOUT homme qui vit en ſociété, porte ſans ceſſe ſa balance; il proportionne néceſſairement ſon affection ou ſa haine, au bien ou au mal que lui font éprouver les objets ou les êtres qui agiſſent ſur lui. La raiſon, qui n'eſt fondée que ſur l'expérience du paſſé, lui fait preſſentir l'avenir. Chaque action dans la vie ſociale ſert à ſon inſtruction, & lui fournit des faits dont l'aſſemblage ſert à régler le ſyſtême de ſa propre conduite. Il

ſait tirer parti de tout pour ſon intérêt ou ſon bonheur ; point central vers lequel ſes penſées, ſes déſirs, ſes paſſions, ſes facultés le ramenent ſans-ceſſe.

QUAND l'homme eſt incertain des effets, ſoit prochains, ſoit éloignés que ſes propres actions produiront ſur lui-même ou ſur les autres, il demeure en ſuſpens, il délibère, il veut & ne veut pas : à la fin il choiſit, mais toujours il ſe détermine néceſſairement à prendre le parti qu'il juge le plus avantageux à ſon bonheur ou à ſon plus grand intérêt. Il fonde ſon jugement ſur des expériences vraies, il juge ſainement, conformément à la raiſon, & ſe décide à faire le bien : mais s'il eſt entraîné par des paſſions aveugles, ou par des préjugés, il ne ſait plus juger, il fait le mal, & par contre-coup il ſentira lui-même les effets de ſa conduite inconſidérée.

S'AIMER ſoi-même à l'excluſion de tous les êtres qui nous entourent & que tout rend néceſſaires à notre propre félicité, c'eſt ſe haïr ſoi-même, c'eſt ignorer ſes vrais intérêts. Eſt-il donc bien poſſible à l'homme de ſe rendre heureux tout ſeul ? Dès qu'il vit avec d'autres hommes, n'a-t-il pas un beſoin continuel de leur affection, de leurs ſecours, de leurs lumieres, de leurs conſeils, de leurs talents ? Aimer ſa femme, ſes enfans, ſes parens, ſes amis, ſes concitoyens, ſa patrie, n'eſt-ce pas s'aimer ſoi-même ? Les hommes les plus puiſſants & les plus pervers ont beſoin de quelqu'un, & ſont forcés d'engager d'autres hommes à ſeconder leurs projets. Les voleurs, les brigands, les tyrans eux-mêmes ſont forcés de s'aſſervir à des devoirs ; ils ſentent qu'ils ſont obligés de les obſerver, au moins à

l'égard de ceux dont ils ſavent que l'aſſiſtance eſt néceſſaire à leurs deſſeins pervers.

CHAPITRE VII.

Des devoirs de l'homme ou de l'obligation Morale.

LE beſoin que les hommes vivants en ſociété ont les uns des autres fait naître des rapports qui ſubſiſtent entr'eux, & de ces rapports découlent leurs devoirs.

LES devoirs de l'homme ſont les moyens que par la néceſſité des choſes, il eſt forcé de prendre pour obtenir le bien-être vers lequel il tend ſans ceſſe. Si l'homme s'aime lui-même, s'il veut ſe conſerver, s'il veut rendre ſon exiſtence heureuſe, il eſt forcé de ſuivre les moyens que la nature lui fournit pour obtenir ce but. Ainſi tout lui prouve qu'il doit s'abſtenir des objets ou des actions qui, ſoit immédiatement, ſoit par leurs conſéquences, pourroient endommager ſon être ou nuire à ſa félicité. Voilà le vrai fondement des devoirs de l'homme envers lui-même. Voilà la ſource naturelle de la tempérance, de la modération, de la retenue, néceſſaires à l'homme, lors même qu'il vit tout ſeul. L'expérience, la raiſon, la vérité ſont néceſſaires à tout homme & doivent régler ſa conduite, dans quelque poſition qu'il ſe trouve.

LES devoirs de l'homme en ſociété ſont les moyens qu'il eſt forcé de prendre pour engager

les êtres qui l'entourent, ou dont les actions peuvent influer sur lui, à concourir à sa propre félicité ou à s'unir d'intérêts avec lui. Or chacun de ces êtres exige de son côté que l'on contribue à sa félicité particuliere; d'où il suit évidemment que tout homme doit quelque chose à ceux desquels dépend son bonheur personnel. Les membres de toute société, de toute famille, de toute nation sont dans un commerce continuel d'échanges; ils comparent sans-cesse le prix qu'on exige d'eux, c'est-à-dire leur travail, leurs secours, leurs bienfaits, leur estime, leurs respects, leurs sentimens favorables ou défavorables, aux avantages qu'on leur procure ou qu'on leur donne lieu d'espérer, ou aux désavantages qu'on leur fait éprouver. Par la nécessité même des choses, ils aiment, respectent, admirent ceux qui leur procurent du bien-être & du plaisir, ils méprisent ceux qu'ils trouvent inutiles, ils détestent ceux qui ne leur font que du mal.

L'OBLIGATION morale est la nécessité d'être utile à ceux que nous trouvons nécessaires à notre propre félicité, & d'éviter ce qui peut les indisposer. Si tous les hommes ont pour fin leur bien-être, ils sont obligés d'agir d'une façon capable de le leur procurer; sous peine de manquer leur but, & de rencontrer le mal au lieu du bien qu'ils désiroient. Si une vérité morale est susceptible d'être invinciblement démontrée c'est que, *toute obligation est fondée sur le besoin d'obtenir un bien & d'éviter un mal.* C'est donc montrer une ignorance complette de la nature humaine que de nous parler d'une obligation désintéressée, dépourvue de motifs rélatifs à nous-mêmes ou fondés sur notre intérêt personnel.

Les Théologiens ont prétendu que, pour que

les devoirs de la morale fussent obligatoires pour nous, il falloit qu'ils fussent annoncés par la Divinité, vû que le souverain créateur des hommes a seul droit de leur imposer des loix qui les obligent; mais ce qui vient d'être dit, suffit pour faire voir que les devoirs de la morale étant fondés sur la nature même de l'homme, & découlant des rapports qui subsistent entre lui & ses associés, ils ont le pouvoir & le droit d'obliger. Quelque origine que l'on suppose aux êtres de l'espece humaine, dès que leur nature les force de chercher le bien-être & de craindre le mal, ils se trouvent obligés de se soumettre aux devoirs que la nature leur impose & que l'expérience leur fait connoître, sans aucuns secours surnaturels; & cela sous peine d'être privés des avantages qu'ils auroient obtenus, s'ils s'y fussent conformés. Le mépris, la haine, les châtimens de la Société ou de tous ceux à qui le méchant fait du mal, sont la punition ou la suite nécessaire du tort qu'il cause au mépris de ces devoirs; de même que l'estime & la tendresse des hommes sont la récompense nécessaire qu'ils décernent à ceux qui les rempliſſent avec fidélité.

Si l'estime & l'affection de ses semblables sont utiles, nécessaires, agréables à l'homme en société, la privation de ces choses est pour lui une privation du bien-être; un châtiment véritable. La crainte de ce châtiment en impose bien plus que celle des supplices éloignés que la religion suppose dans une autre vie, à laquelle les hommes ne songent gueres, toutes les fois que des passions fougueuses ou des habitudes enracinées les sollicitent au mal. L'opinion publique, l'intérêt de la réputation, la crainte du ressentiment des

êtres qui nous entourent, ſont des motifs bien plus puiſſants, que les ſpéculations vagues & les terreurs incertaines, dont la ſuperſtition accable les mortels. L'opinion qui attache de la gloire au courage, & de la honte à la poltronerie, n'a-t-elle pas maintenu parmi les hommes des combats ſinguliers, nonobſtant les ſupplices éternels dont la Religion menace tous ceux qui périſſent en duels, & malgré la rigueur des loix humaines contre ceux qui en réchappent. Tant de ſcélérats que la crainte de l'échaffaut ne peut pas contenir en ce monde, ſont-ils mieux contenus par les feux de l'enfer dont on les menace dans l'autre? Enfin pour peu qu'on ouvre les yeux, on demeurera convaincu que les hommes en général craignent beaucoup plus les jugemens des hommes, dont ils ſont ſurs, que les jugemens de Dieu, dont ils doutent ſouvent, & que d'ailleurs ils ſavent que l'on peut éluder; leurs intérêts préſents & connus les touchent infiniment plus que des intérêts futurs, dont ils ne peuvent ſe former des idées bien préciſes. L'opinion eſt plus forte que les Rois & que les Dieux.

POUR convaincre les hommes, la Morale doit toujours leur préſenter des intérêts ſenſibles. Un homme eſt toujours en droit de demander quel motif on lui donne pour faire ce qu'on lui propoſe; & pour l'y déterminer efficacement, le Moraliſte doit être en état de lui prouver que ſon propre intérêt l'exige. C'eſt à l'expérience, à la réflexion, à la raiſon qu'il appartient de lui faire connoître ſi les motifs qu'on lui préſente ſont réels ou non. Si le but de tout agent moral eſt de ſe rendre heureux, le devoir & l'intérêt de l'être raiſonnable veulent qu'il choiſiſſe les moyens néceſſaires pour

obtenir le bonheur : voilà la ſource véritable de l'obligation morale.

DANS nos ſentimens pour les êtres avec qui nous avons des rapports, & dans notre conduite à leur égard, nous conſultons toujours le beſoin que nous avons d'eux ; l'utilité dont ils ſont pour nous ; en un mot notre intérêt ; & nous trouvons que nos devoirs envers eux ſont d'autant plus néceſſaires, plus ſacrés, plus inviolables, c'eſt-à-dire d'autant plus obligatoires, qu'ils nous ſont plus utiles, c'eſt-à-dire plus néceſſaires. Ainſi les devoirs d'un fils envers ſon Pere ſont les plus ſacrés de tous, parce que ſon Pere eſt de tous les hommes le plus néceſſaire à ſon bonheur. Ainſi nous aimons notre Pays plus qu'un autre, parce que c'eſt ce pays qui renferme les objets les plus intéreſſants pour nous. Ainſi nous avons plus d'attachement pour nos amis, que pour des inconnus ou des indifférents, parce que nous les trouvons plus néceſſaires à nous-mêmes. En un mot, notre prédilection & nos obligations ont toujours pour motif la ſupériorité des avantages dont quelques hommes nous mettent à portée de jouir. C'eſt ſur ce prindipe que nous regardons l'ingratitude pour un Pere, pour un Bienfaiteur, pour la Patrie comme une diſpoſition odieuſe, comme une trahiſon, comme une violation manifeſte des devoirs les plus faits pour nous obliger ou les plus indiſpenſables.

PAR une ſuite néceſſaire de l'amour que tout homme a pour lui-même, il proportionne ſon affection ou ſa haine au bien ou au mal qu'il éprouve de ſes ſemblables. Le citoyen ne peut aimer ſa Patrie qu'en raiſon des avantages qu'elle lui procure : ſi elle ne lui en procure aucuns, il ſe réfroi-

dit néceſſairement pour elle. Ne lui procure-t-elle que du chagrin, ſon cœur ſera complettement aliéné. Il ne peut y avoir de bons citoyens que ſous un gouvernement équitable qui fait jouir la Société & ſes membres des avantages qu'ils ont droit d'en attendre. L'homme ceſſe d'aimer ſa propre vie, dès qu'elle ne lui offre rien d'agréable.

Si le bonheur eſt le lien qui unit les hommes entr'eux, le malheur relâche, briſe les obligations ou les devoirs qui les uniſſent les uns aux autres. Aimer ſincérement ce qui nous afflige, eſt une choſe totalement contraire à la nature humaine. Nous ne voyons ſi ſouvent les hommes ſi peu fideles à leurs devoirs, que parce que ces devoirs répugnent à leur nature. Les Princes, les Grands, les Peres, les Epoux, les Maîtres ont-ils droit de ſe plaindre de n'être point aimés, tandis que ſouvent ils ne font rien pour s'attirer l'amour, & qu'ils font tout ce qu'il faut pour ſe rendre indifférents ou haïſſables? Pour être aimé des hommes, il faut leur faire du bien. C'eſt en cela que conſiſte la vertu, qui ſeule peut ſervir de baſe à la félicité générale & particuliere.

VOYEZ PARTIE III. CH. XI.

CHAPITRE VIII.

Examen des idées des Moraliſtes ſur la vertu.

LA vertu eſt une diſpoſition habituelle à faire ce qui contribue au bonheur des êtres de notre eſpece, & à s'abſtenir de ce qui peut leur nuire.

Les ouvrages des Moralistes sont remplis des éloges les plus justes & les plus pompeux de la vertu; cependant il en est très-peu qui nous en aient donné des idées propres à fixer notre esprit. Platon, toujours guidé par une imagination Poétique, sans nous apprendre positivement en quoi la vertu consiste, n'a fait que la personnifier. *La vertu*, selon lui, *est si belle que, si elle pouvoit être vue des yeux du corps, tous les hommes seroient épris de ses charmes*, mais en quoi peuvent consister ces charmes, si ce n'est dans les biens qu'elle procure? Nos yeux ne sont épris d'une femme aimable, que parce qu'elle fait naître en nous l'idée des plaisirs qu'elle est capable de nous faire goûter. La vertu n'a des attraits, que pour ceux qui ont appris à connoître les avantages infinis qu'elle nous procure: elle ne nous présenteroit qu'un mot vuide de sens, & les éloges qu'on en feroit n'auroient aucun fondement, si par vertu l'on ne désignoit aucune façon de penser ou d'agir avantageuse aux hommes, conforme à leurs intérêts, néoeffaire à leur bien-être & à leur sûreté. Il n'est rien d'aimable & d'estimable pour les êtres de l'espece humaine, dont le mérite ou le prix ne dérive des biens qu'il leur procure. Les plus grandes vertus sont évidemment celles, dont il résulte les plus grands avantages pour l'homme.

Quand on nous dit que *la vertu est désirable pour elle-même*; qu'elle est *sa propre récompense*; qu'elle doit être aimée à cause de sa valeur intrinseque, &c. si nous voulons attacher du sens à ces façons de parler, il faut entendre par là que la vertu nous intéresse par l'influence néceſſaire qu'elle a sur notre félicité. Par exemple, lorsque Cicéron nous dit que *la justice n'exige aucune récompense &*

qu'on ne la déſire que pour elle-même, (24) cette propoſition ſignifie que la juſtice nous paroît déſirable, parce qu'elle nous aſſure les avantages que nous avons droit de prétendre, ou ſert à nous maintenir dans la poſſeſſion des choſes néceſſaires à notre bonheur. Nous aimons la juſtice à cauſe de ſon utilité, comme nous aimons notre maiſon, parce qu'elle nous garantit des injures de l'air & nous procure des commodités. C'eſt le maintien de la Société qui donne ſon prix à la juſtice.

Le même orateur nous dit *qu'il eſt des choſes qui nous ſéduiſent par leur propre force ſans nous attirer par aucun profit, mais ſeulement par leur propre dignité; telles ſont la vertu, la ſcience, la vérité* (25). Mais tout ce qui nous attire ou nous ſéduit, nous préſente néceſſairement l'idée de quelque avantage ou profit, ſoit réel ſoit imaginaire. La dignité d'une choſe ne peut conſiſter que dans ſon utilité. La vertu nous attire, parce que nous ſavons qu'elle contribue à notre félicité. La ſcience nous attire, parce qu'elle ſatisfait notre curioſité, & donne de l'activité à notre eſprit. La vérité nous attire, parce qu'elle eſt néceſſaire à nôtre conduite, en nous faiſant connoître les qualités des choſes que nous devons chercher ou fuir. Les anciens ont eu des notions ſi ſubtiles & ſi métaphyſiques de la vertu, qu'il eſt ſouvent difficile de les ſuivre dans leurs écarts ſublimes.

C'est de ſon utilité que la vertu tient tout ſon

(24) *Juſtitiâ nihil expetis pretii, nihil præmii, per ſe igitur expetitur.* V. Cicer. de legibus.

(25) *Eſt quiddam quod ſuâ vi nos alliciat ad ſe ſe, non emolumento captans aliquo, ſed trahens ſua dignitate: quod genus virtus, ſcientia, veritas.* Cicer. ibid.

prix. Elle ne ſeroit qu'un mot vuide de ſens, & notre eſtime n'auroit aucun fondement véritable, ſi elle n'étoit avantageuſe au genre humain. Nous eſtimons, nous approuvons la vertu, parce qu'elle nous annonce toujours dans ceux qui la poſſedent, des diſpoſitions favorables à notre eſpece, que nous déſirons de rencontrer dans les êtres avec qui nous vivons. Nous aimons les actions vertueuſes, parce qu'elles ſont bonnes; mais ces actions ne ſont bonnes, que par les biens qu'elles nous procurent.

Ainsi rien de plus chimérique que cet amour déſintéreſſé pour la vertu, dont pluſieurs Moraliſtes anciens & modernes nous parlent dans leurs ouvrages. Nous aimons la vertu, parce que nous nous aimons nous-mêmes, & tout ce qui contribue à notre propre félicité. *Nous devons aimer la vertu pour elle-même*, ſeroit une phraſe dépourvue de ſens, ſi elle ne déſignoit pas que nous devons aimer ce qui eſt néceſſaire à notre bonheur, & ce qui nous rend chers aux êtres de notre eſpèce. *La vertu eſt ſa propre récompenſe*, ſignifie que dès qu'un homme a de la vertu, il eſt aſſuré d'être un objet agréable pour ceux qui éprouvent les effets de ſes diſpoſitions; qu'il peut compter ſur leur amour; qu'il peut légitimement s'eſtimer & s'applaudir lui-même de la poſſeſſion des qualités qui lui donnent des droits inconteſtables à l'affection des autres. *La dignité de la vertu* conſiſte dans la juſte confiance & la noble fierté que doivent inſpirer des qualités utiles, des actions louables, des diſpoſitions cheres à tous les êtres de notre eſpece.

Quelques Moraliſtes prétendent que nos ſentimens d'amour pour la vertu ſont entiérement déſintéreſſés, ou ne ſuppoſent aucun retour ſur nous-

mêmes. Ils ſe fondent ſur ce que nous admirons des vertus dont nous ne pouvons être les objets, ſur ce que nous ſommes touchés des actions généreuſes des hommes vertueux de l'antiquité, quoique ces actions ne nous procurent aucune utilité préſente. Mais ces ſentimens & ces jugemens ſont évidemment dictés par l'intérêt. Nous découvrons promtement l'utilité, ou les avantages qui ont dû réſulter de ces actions pour l'eſpèce humaine dont nous faiſons partie; nous ſommes flattés de ce qui la montre en beau, nous nous ſubſtituons à la place de ceux qui ont été les objets de ces actions, ou de ceux qui les ont faites; nous en ſommes les témoins en imagination. Nous nous faiſons Romains quand on nous parle des vertus des Titus, des Trajans, des Antonins. Nous nous identifions avec les Grecs, lorſque nous liſons avec tranſport les efforts généreux de ces champions de la liberté qui périrent aux Thermopyles. Par le même principe, notre cœur eſt révolté des cruautés d'un Tibere, d'un Caligula, d'un Néron. Leur idée fait ſur nous la même impreſſion que ce qu'on nous raconte d'un monſtre dangereux ou d'un ſerpent énorme qui n'auroit pourtant jamais menacé notre exiſtence. Un cœur ſenſible, une imagination vive, exercés par l'expérience & la réflexion, nous font prendre part aux plaiſirs & aux peines de tous les êtres de notre eſpece; une ame honnête s'intéreſſe à tout ce qui touche les hommes; elle ſe réjouit ou gémit avec eux en eſprit de leurs infortunes, ſans même être à portée de les ſentir.

Les Théologiens ne reconnoiſſent pour vertueuſes que les actions conformes à la volonté divine, ou qui plaiſent à leur Dieu; ils condamnent

impitoyablement ou mépriſent toutes celles qui n'ont que l'utilité ou l'intérêt des hommes pour objet. Mais nous leur demanderons, avec Socrate, ſi les actions plaiſent aux Dieux parce qu'elles ſont bonnes, ou ſi ces actions ne ſont bonnes que parce qu'elles plaiſent aux Dieux? (26) ils nous répondront, ſans-doute, que c'eſt uniquement la volonté divine qui rend les actions méritoires & bonnes. Néanmoins, s'il eſt vrai que Dieu ſoit infiniment bon & qu'il veuille le bonheur de ſes créatures, nous devons en conclure que les actions utiles à l'eſpece humaine ſont les ſeules conformes à ſa volonté & qui puiſſent lui plaire; de plus nous devons ſuppoſer que les vertus contraires au bien de la Société, ou celles qui répugnent à la nature de l'homme, doivent ſouverainement déplaire à ce Dieu, que l'on n'appelle infiniment bon, que parce qu'on lui attribue une bienveillance infinie pour nous.

Ces réflexions peuvent ſervir à fixer nos jugemens ſur un grand nombre de vertus, d'actions & de perfections que la Religion nous vante comme agréables à la Divinité, tandis que non ſeulement elles ne procurent aucuns avantages à la Société, mais qu'elles ſont même diamétralement oppoſées à ſon utilité & à ſon bonheur. C'eſt ainſi que la Morale Religieuſe érige en vertus ſublimes la crédulité, le renoncement à la raiſon, l'abjection, le mépris & la haine de ſoi, la lâcheté, la fuite du monde, la mortification, l'inutilité. C'eſt ainſi qu'elle fait un mérite du zèle perſécuteur, de l'intolérance, de l'inſociabilité, &c.

Enfin les anciens, comme nous l'avons déjà

(26) Voyez Platon Dialog. d'Eutiphron.

remarqué, ont donné fauſſement le nom de vertu à une paſſion déſordonnée pour la Patrie, fanatiſme qui fit ſouvent des héros Grecs & Romains de très-mauvais citoyens du monde, c'eſt-à-dire des hommes très-cruels, très-injuſtes, très-inhumains envers les autres nations, par conſéquent coupables aux yeux de la droite raiſon.

GARDONS nous donc d'approuver ces vertus locales & fictives, dont le mérite & l'utilité ne ſe fondent que ſur les intérêts particuliers de quelques hommes injuſtes, & heurtent de front les intérêts les plus ſenſibles du genre humain. Il n'exiſte point de vertu ſans utilité : mais ce n'eſt point l'utilité d'un individu, d'un corps, d'une nation qui lui donne ſon prix : c'eſt l'utilité générale des hommes, c'eſt ſa conformité avec les intérêts permanents de la race humaine. Il n'eſt aucun mortel qui ne reconnoiſſe l'utilité de la juſtice, & qui n'en ſente le beſoin ; cependant elle lui déplait, dès qu'elle s'oppoſe à ſes paſſions ou à ſes appétits déréglés ; elle n'en eſt pas moins utile & conforme aux intérêts véritables de notre eſpece, & même de ceux qu'elle contrarie quelquefois. Les hommes les plus injuſtes envers les autres, exigent pourtant que l'on ſoit juſte à leur égard, & ſentent le beſoin qu'ils ont de l'équité. C'eſt ainſi que la vertu arrache les ſuffrages de ceux mêmes qui ſemblent la mépriſer, & réunit les hommages de tout le genre humain.

CELA poſé, nous n'appellerons vertu que ce que l'expérience, la réflexion, la raiſon nous montreront en tout tems, en tous lieux, conforme à l'utilité générale & réelle des habitans de la terre. Les hommes ſont ſujets à ſe tromper dans les qualités qu'ils appellent vertus ; mais ils ne ſe tromperont

jamais, quand ils donneront ce nom à celles dont il réſultera pour nous des avantages permanents.

QUOIQUE nous aimions la vertu, parce que notre bonheur y eſt évidemment attaché, l'amour que nous avons pour elle ne doit pas être regardé comme un ſentiment inné; il prouve ſeulement que les hommes éclairés par l'expérience & la raiſon, ſentent qu'ils doivent aimer ce qu'ils jugent néceſſaire á leur conſervation & à leur bonheur; pour aimer la vertu; il faut en connoître la nature & les effets; bien des gens déſignent ſous ce nom quelque choſe qu'ils ſavent en gros pouvoir contribuer à leur félicité, mais qu'ils ſont rarement en état de définir.

LA vertu & l'amour de la vertu ſont évidemment dans l'homme, des diſpoſitions acquiſes; il ne naît pas vertueux, il eſt propre à le devenir & à prendre du goût pour la vertu. *Il faut*, dit Séneque (27), *apprendre la vertu; la bonté eſt un effet de l'art.* Une bonne éducation ſeme dans les cœurs la vertu, la cultive, en fait contracter l'habitude, rend ſa pratique facile, l'identifie avec nous, la rend néceſſaire à notre bonheur, & fait que nous la prenons pour regle dans notre conduite. Cette vertu que tout le monde admire ſur parole, dont peu de gens ont des idées préciſes, & bien moins encore ils pratiquent, n'eſt ſi rare, que parce que ſouvent on ne nous en donne que des idées très-fauſſes, & qu'au lieu de nous en inſpirer le goût, tout ſemble ne la montrer aux hommes, que comme très-contraire à leurs intérêts. Pour ſe faire des idées vraies de la vertu, il faut ſe dégager des préjugés; pour en connoître les avantages, il

(27) *Diſcenda virtus, ars eſt bonum fieri.*

faut la méditer ; il faut avoir éprouvé les douceurs qu'elle répand dans les ames, pour l'aimer sincérement & ne s'en jamais départir. *Il faut*, dit Cicéron, *de l'habitude & de l'exercice pour nous apprendre à bien raisonner nos devoirs.* (28) Plus nous aurons de lumieres, & plus nos pas seront sûrs dans le chemin de la vertu.

Rien de plus difficile que de faire un homme de bien, d'un homme léger qui ne réfléchit point, qui toujours dissipé, ne rentre point en lui-même, dont le cœur & l'esprit n'ont point été cultivés. Le plus grand nombre des hommes n'est-il pas dans ce cas ? Nous ne tarderons pas à faire voir ce que l'on doit penser de l'opinion de ceux, qui prétendent que l'amour de la vertu ou le goût du *beau moral*, sont en nous des sentimens innés. En consultant l'expérience journaliere, ne devroit-on pas être plutôt tenté de croire que l'amour du vice & le goût du mal moral sont des sentimens inhérents à l'homme ? Cependant ni l'une ni l'autre de ces opinions n'est vraie ; l'homme est une masse de cire, dont on fait ce qu'on veut ; il est si souvent vicieux, parce qu'on ne lui a point appris à connoître le prix de la vertu ; parce que sa raison n'a été que rarement cultivée ; parce que tout conspire à lui donner le change sur la route qui conduit au bonheur. Le prix de la vertu ne consiste que dans l'utilité : le goût pour la vertu ne peut avoir pour base que la connoissance de ses avantages dans le commerce de la vie.

S'il

(28) *Consuetudo exercitatioque capienda, ut boni ratiocinatores officiorum esse possimus.* Philon le juif dit que les gens de bien sont les *athletes de la vertu*. St. Jean Chrysostome dit que *s'exercer à la vertu, c'est comme s'exercer à la Lutte.*

S'il eſt vrai que nous ne puiſſions point aimer ce qui nous eſt inconnu (29), nous ne pouvons aimer la vertu que d'après la connoiſſance des biens qu'elle nous procure; ainſi nous aimons la vertu lorſque nous avons appris que notre bien y eſt attaché, de même que nous aimons la ſcience, parce qu'elle nous fournit des idées agréables & des vérités utiles; nous aimons ces vérités; parce qu'en nous éclairant, elles contribuent à notre bonheur. En un mot, ſous quelque point de vue qu'on enviſage les choſes, c'eſt toujours notre utilité, notre intérêt, le déſir de nous rendre heureux, qui nous fait aimer ou haïr les objets: ces ſentimens, conformes à notre nature, ne peuvent être condamnés que par ceux qui n'ont aucune idée de cette nature.

RIEN n'eſt donc plus conforme à la nature de l'homme, que d'aimer la vertu; puiſque rien n'eſt plus naturel que d'aimer ce qui contribue à la conſervation & au bien-être de l'eſpece humaine. Les hommes aiment la vertu & haïſſent le vice, par la raiſon même qu'ils cherchent le plaiſir & fuient la douleur. Le bien eſt ce qui eſt conforme à notre nature; le mal eſt tout ce qui s'y trouve contraire.

PRESQUE tous les anciens Philoſophes ont reconnu ces vérités ſimples: en conſéquence ils ſe ſont accordés à regarder la vertu comme le *ſouverain bien* de l'homme. Suivant Zénon la perfection de l'homme conſiſte à vivre conformément à la nature, ce qui eſt vivre d'une façon vertueuſe, vû que c'eſt à la vertu que la nature

(29) *Ignoti nulla cupido.*

nous conduit (30). Or cette nature invite ſans ceſſe l'homme à chercher ſon bien-être, elle le lui procure néceſſairement, quand il conſulte ſa raiſon.

La Morale d'Epicure, ſi injuſtement décriée par les adverſaires de ce grand philoſophe, tend évidemment, mais par une route différente, au même but que celle du fondateur de la ſecte ſtoïque. En plaçant le ſouverain bien dans la volupté, Epicure ne prétendoit pas inviter à la débauche, au vice, à la diſſolution des mœurs, qui, loin d'être conformes à la nature d'un être intelligent, ne ſont propres qu'à le conduire à une perte certaine; il invitoit à la vertu, qui ſeule peut procurer à l'individu comme à la Société le contentement intérieur, le repos, la jouïſſance durable des biens que la nature leur fait déſirer. Le Stoïcien s'efforçoit de conduire l'homme au bonheur par une route pénible, raboteuſe, propre à le décourager; Epicure lui en traçoit une plus facile, plus naturelle, plus propre à l'attirer. Le premier, pour rendre l'homme vertueux ou conforme à la nature, combattoit cette nature, prétendoit l'etouffer; rendoit l'homme malheureux; l'autre lui montroit que la vertu n'eſt point incompatible avec le bien-être, & que pour y parvenir, il ne falloit que ſuivre la pente aiſée que la nature indique à l'être raiſonnable. L'un croyoit que pour rendre l'homme heureux, il falloit le dénaturer, lui ôter ſes

(30) Voyez Diogène Laert. *La regle de la vie*, dit Arrien, *eſt de faire tout ce qui eſt conforme à la nature.* Selon Cicéron, *être vertueux, c'eſt vivre ſelon la nature de l'homme.* (VIVERE EX HOMINIS NATURA.)

passions, le rendre parfaitement insensible; l'autre a cru qu'il falloit diriger ses passions, les régler, les faire servir à son bonheur. Zénon n'a eu que des idées vagues ou fausses de la nature, à laquelle il vouloit que l'homme se conformât. Epicure a voulu que l'homme se conformât à sa propre nature, qui réglée par la raison, est en état de lui procurer la *volupté pure*, c'est-à-dire la félicité permanente qui fait l'objet de ses vœux.

A l'exemple de Zénon & de sa secte chagrine, bien des Moralistes, & sur-tout nos Théologiens, ont fait de la vertu un phantôme, bien plus propre à effrayer qu'à séduire. A la vue de la perversité qui regne dans le monde, ils ont voulu que l'homme pour être heureux, brisât tous les liens qui l'unissent à ses semblables; renonçât aux objets qui excitent leurs desirs; s'armât d'une indifférence totale pour tout ce qui les intéresse. En un mot, la morale des Stoïciens, ainsi que celle des Chrétiens, semble s'être proposé, non-seulement de séparer l'homme des autres, mais encore de le séparer de lui-même. D'après de tels principes le sage des Stoïciens, ainsi que le parfait Chrétien, ou fut un être de raison ou fut un homme inutile. L'enthousiasme peut bien exalter pour quelques instants l'esprit humain, au point de lui faire entreprendre de s'élever au dessus de lui-même; mais malgré tous ses efforts, il est bientôt forcé de se remettre à sa place, d'où la chaleur de son imagination prétendoit le tirer. Rien de plus insensé, que de combattre la nature; tôt ou tard elle emporte la victoire & punit les efforts qu'on fait pour l'étouffer. Rien de plus extrava-

gant, que de chercher le bien-être, en ſe rendant miſérable; rien de plus ridicule, que d'inviter à la vertu; en ne la montrant que ſous des traits déſagréables. Rien de plus oppoſé à la vertu réelle & au bien de la Société, que d'exhorter l'homme à s'iſoler, à ſe détacher des êtres ſur leſquels ſa vertu doit s'exercer. La vraie morale, ainſi que la vraie politique, eſt celle qui cherche à rapprocher les hommes, afin de les faire travailler par des efforts réunis à leur bonheur mutuel. Toute morale qui ſépare nos intérêts de ceux de nos aſſociés, qui nous endurcit ſur leurs peines, qui nous rend inſenſibles aux objets faits pour nous toucher, eſt une morale fauſſe, inſenſée, contraire à la nature, dont la pratique entraîneroit la ruine de la Société.

Rien n'a jetté tant d'incertitudes dans la morale, que les différens ſens que les hommes ont attachés à des mots qu'ils n'avoient pas pris ſoin de ſe bien définir. Nous en voyons un exemple dans le mot *nature*, ſous lequel les uns déſignent la Divinité, ou l'auteur de tout ce qui exiſte dans le monde, d'autres l'aſſemblage de tous les êtres qui forment le ſyſtême de l'univers. D'autres par *nature* entendent l'ordre immuable des choſes, réſultant des loix conſtantes des êtres & néceſſaires à leur maintien. En morale, il ne peut être queſtion que de la nature de l'homme, c'eſt-à-dire de ce qui conſtitue ſon être, ou l'aſſemblage des loix d'après leſquelles il agit, ſe conſerve, & ſe rend heureux.

Quelles que ſoient les ſpéculations métaphyſiques de l'homme ſur l'auteur de ſon être & du monde où il ſe trouve placé: quelles que ſoient ſes idées ſur le principe caché qui le meut &

qu'il appelle ſon *ame*; ſoit qu'il ſuppoſe cette ame ſpirituelle & faite pour durer toujours, ſoit qu'il la croye corporelle, faite pour ne durer qu'un tems, & deſtinée à périr avec ſon corps; ſoit qu'il admette des récompenſes & des peines dans une autre vie; ſa nature en ce monde ſera toujours la même; des opinions ne changent rien à l'eſſence des choſes, quelle que ſoit l'origine & la deſtinée de l'homme, il ne pourra jamais douter que dans chaque inſtant de ſa durée préſente il ne ſoit forcé par ſa nature de deſirer le bien, le plaiſir, la vertu, la conſervation de ſon être, & de craindre le mal, la douleur, le vice, la deſtruction de ſon être. Ces ſentimens inhérents à la nature humaine conſtituent les paſſions, qui toutes ſe réſolvent en amour ou en haine; en deſirs du bien & en craintes du mal.

Ainsi les paſſions ſont eſſentielles à l'homme, inhérentes à ſa nature, néceſſaires à ſa conſervation & à ſon bien-être, & ne peuvent être anéanties; un homme ſans paſſions ou ſans déſirs, ceſſeroit d'être un homme: ſi l'on pouvoit ſuppoſer un être de cette eſpece, il n'auroit aucuns motifs ni pour ſe conſerver ni pour agir. Parfaitement détaché de lui-même, comment pourroit-on le déterminer à s'attacher à d'autres? Un homme indifférent ſur-tout, privé de paſſions, qui ſe ſuffiroit à lui-même, ne ſeroit plus un être ſociable; il ne connoîtroit ni rapports ni devoirs envers les autres; il n'y auroit plus de morale pour lui; rien ne le porteroit à la vertu, qui n'eſt que la communication du bonheur. D'où l'on voit que le ſage du Stoïciſme, ainſi que le *ſaint* ou l'homme parfait du Chriſtianiſme, ne ſeroient pas des êtres *conformes à la nature*, mais ſeroient de vraies ſta-

tues, inutiles au genre humain, & qui ne frapperoient les autres hommes que par leur bizarrerie & leur singularité.

L'HOMME ne peut être indifférent sur son propre bonheur: il a besoin de ses semblables pour obtenir ce bonheur; il a besoin de ses propres désirs & de ses passions, pour se procurer le bien, pour écarter le mal, ou pour se conserver; il a besoin des passions & des désirs des autres, pour les exciter a seconder les siens. La Société a besoin des passions de ses membres pour les inviter à travailler à sa conservation; elle n'auroit aucuns motifs pour faire agir des êtres totalement indifférents sur leur propre félicité. Un homme sans intérêts ne seroit aucunement disposé à s'occuper des intérêts des autres. Un être sociable doit donc avoir des passions & des desirs; le mauvais usage de ces passions, soit pour lui-même, soit pour les autres, s'appelle vice ou folie; leur bon usage s'appelle vertu. Sans passions, la Société ne pourroit point subsister. La Société, dit Séneque, ressemble à une voûte qui se soutient par l'obstacle même que se font mutuellement les pierres dont elle est composée. (31)

(31) *Societas nostra lapidum fornicationi similima est, quæ ruitura nisi invicem obstarent; hoc ipso sustinetur.* V. SENEC. EPIST. 96.

CHAPITRE IX.

Du Goût, du Bon, du Beau, de l'Ordre, de l'Harmonie en Morale.

SI, comme on a déjà pu le remarquer plus d'une fois, la plupart des Moraliſtes ne nous ont pas donné des idées claires des choſes. ils leur ont aſſez ſouvent ſubſtitué des mots vagues, auxquels il eſt quelquefois difficile d'attacher des notions certaines. A force de métaphiſique & de ſubtilités, la ſcience faite pour être la plus ſimple, la plus à portée de tous les hommes, eſt devenue un jargon inintelligible pour les eſprits mêmes les plus exercés. Il eſt donc à propos d'examiner ce que les Moraliſtes anciens & modernes ont prétendu déſigner par les expreſſions de *Goût moral*, *d'Inſtinct moral*, de *Beau moral*, *d'Ordre & d'Harmonie* que nous rencontrons dans leurs ouvrages, & qu'ils n'ont point penſé à définir, au moins d'une façon aſſez préciſe, pour être ſaiſie par le grand nombre des lecteurs. Ces Philoſophes ſemblent communément être partis dans leurs ſyſtèmes de la ſuppoſition des *idées innées*, que l'illuſtre Locke a ſagement reléguées dans la pouſſiere de l'école. (32)

(32) Mr. Warburton définit le ſentiment moral, *une approbation du bien & une horreur pour le mal dont l'inſtinct & la nature nous préviennent antérieurement à toute réflexion ſur leur caractere & leurs conſéquences.* Mr. Hutcheſon dit, que *chacun en y réfléchiſſant attentivement peut ſe convaincre qu'il exiſte*

La disposition qui fait qu'un homme dont le cœur est sensible, dont la tête est accoutumée à penser, à combiner des idées, à faire des expériences morales, se trouve agréablement affecté à la vue ou au récit d'une action vertueuse, & éprouve au contraire un sentiment d'aversion à la vue & au récit d'une action criminelle ou deshonnête, cette disposition, dis-je, est évidemment acquise, c'est un effet de l'habitude, & l'on ne peut pas la regarder comme un sentiment inhérent à l'homme. Toutes nos idées nous viennent des sens. La fréquence des mêmes mouvemens, soit dans les organes de notre corps, soit dans notre esprit, constitue nos habitudes, & ces habitudes avec lesquelles notre esprit ou notre corps se sont familiarisés, ou se sont comme identifiés, deviennent pour nous des besoins. Notre esprit s'accoutume à penser, comme notre main à faire des opérations méchaniques. L'habitude & l'exercice font des penseurs, des gens de goût, des philosophes: de même qu'ils font des peintres, des statuaires, des artisans, &c.

Habitué de bonne heure, soit par l'éducation, soit par l'opinion publique, soit par notre propre expérience & nos réfléxions, à saisir les rapports des choses, à sentir leurs avantages ou leurs désavantages, à louer ou à blâmer certaines actions, notre esprit se fait une suite d'idées, un système qui lui devient habituel & familier & dont il ne

existe en lui une détermination naturelle & immédiate qui porte à approuver certaines affections & les actions qui en sont les suites; ou un sens naturel d'une excellence immédiate qui réside en elles; sans égard à aucune qualité appercevable par les autres sens ou par le raisonnement. Voyez Hutcheson, inquiry concerning virtue. tom. i. p. 58. C'est sur un pareil galimathias que quelques modernes ont bâti des systêmes de morale!

peut plus se départir sans la plus grande peine. Voilà pourquoi les hommes tiennent si fortement à leurs opinions vraies ou fausses, auxquelles ils se sont accoutumés à croire que leur bien-être étoit attaché.

C'est, comme on l'a dit ailleurs, à l'éducation, à l'exemple, à l'autorité de nos instituteurs & de nos maîtres, que nous devons nos opinions, & souvent ces opinions sont dépravées ou très contraires à la vérité; à la raison, à notre utilité réelle. Un enfant élevé chez des anthropophages, apprendroit à voir sans horreur manger de la chair humaine, tandis qu'un enfant élevé dans une Société policée, frémiroit au seul récit d'une semblable barbarie. Un Portugais nourri dans les principes d'une superstition atroce, assiste avec plaisir à ces *actes de foi* dans lesquels on brûle des hérétiques. Un anglois plus humain ne pourroit pas soutenir la vue de cet infâme spectacle, dont le récit suffiroit pour le remplir d'indignation & d'horreur. Un homme du vulgaire attachera communément l'idée de la gloire à des batailles & à des conquêtes qui font gémir le sage sur les folies cruelles de ceux que l'on prend pour des héros.

Par où pourrons-nous juger de la bonté ou de la perversité de ces façons si différentes de voir & de sentir les mêmes actions? C'est par leur utilité, par leur conformité avec les intérêts de notre espece, par leur analogie avec la nature humaine; enfin par les effets qui en résultent pour notre félicité véritable. C'est d'après ces comparaisons que notre sentiment moral, ou notre goût moral sera fixé. Cultivé par l'habitude ou devenu familier à notre esprit, nous l'exercerons avec une très-grande promptitude, ou si l'on veut *par instinct*.

Le goût moral ne différe en rien du bon goût dans les arts : celui-ci ſuppoſe une aptitude, une fineſſe dans les organes qui ſont dues à la nature, mais qui ont beſoin d'etre convenablement exercées; cet exercice, qui conſiſte dans la comparaiſon fréquente des copies avec leurs modeles, procure aux yeux la faculté de ſaiſir promptement les beautés & les défauts des ouvrages que l'art nous préſente Le goût moral ſuppoſe pareillement une aptitude naturelle, une délicateſſe, une ſenſibilité dans notre eſprit & notre cœur, qui, dûment exercées par l'éducation, nous mettent à portée de ſaiſir promptement les effets avantageux ou nuiſibles des actions, de preſſentir leurs conſéquences, de les approuver ou de les blâmer. C'eſt ainſi que nous devenons *connoiſſeurs* en morale; de même que nous devenons connoiſſeurs en peinture, en ſculpture, en architecture, &c. D'après cette connoiſſance nous jugeons ſainement toute action morale, quand même nous n'en ſerions pas nous-mêmes les objets. Une action noble, grande, généreuſe qui s'eſt paſſée dans l'antiquité, nous cauſe encore aujourd'hui le plus grand plaiſir, & nous touche ſenſiblement, par la même raiſon que la vue d'un beau tableau cauſe le plus grand plaiſir à tout homme de goût ou à tout connoiſſeur en peinture, lors même qu'il n'en eſt pas le propriétaire, & quoiqu'il ignore ſouvent juſqu'au nom de l'artiſte qui l'a fait ou de celui qui le poſſede. Une belle action de l'antiquité nous plait, parce que nous en ſentons l'utilité; parce que nous nous mettons à la place & de celui qui l'a faite & de ceux qui en ont été les témoins ou les objets; parce que nous voudrions que les hommes avec qui nous vivons, fiſſent des actions pareilles. Enfin, une action ſu-

blime nous donne une haute idée de notre eſpece, ſentiment toujours fait pour nous exalter & nous plaire. Les actions vertueuſes d'un Codrus, d'un Ariſtide, d'un Socrate font ſur un connoiſſeur en morale, la même impreſſion, que la Vénus de Médicis ou l'Antinoüs ou l'Apollon ſur un ſculpteur ou ſur un connoiſſeur en ſculpture, qui dans leurs proportions, leurs formes, leurs contours voyant les reſſources d'un art qu'ils exercent & qu'ils ont appris à juger.

Ces réflexions peuvent ſervir à nous montrer comment ſe forment en nous les idées du *beau* & du *bon*, qui ſont la même choſe, & qui déſignent toujours ce qui eſt utile, agréable, avantageux, intéreſſant pour les êtres de notre eſpece. Socrate avoit la plus grande raiſon de demander à ſon éleve Alcibiade : „ penſez-vous que ce qui eſt bon ne „ ſoit pas beau ? n'avez-vous pas remarqué que ces „ qualités ſont les mêmes ? la vertu eſt belle dans „ le même ſens qu'elle eſt bonne..... la beauté du „ corps réſulte auſſi de la forme qui conſtitue ſa „ bonté ; & dans toutes les circonſtances de la vie, „ le même objet eſt conſtamment regardé comme „ *beau* & *bon*, lorſqu'il eſt tel que ſa deſtination „ l'exige ".

En effet nous appellons *bon* ce qui nous procure de l'utilité, du plaiſir, du bien-être. Nous appellons *beau* ce qui frappe nos yeux d'une façon aſſez agréable pour en déſirer la durée. Le beau eſt rélativement à l'œil, ce que le bon & le doux ſont rélativement au palais ; ce que l'harmonieux eſt rélativement à l'oreille ; ce qu'un parfum délicieux eſt rélativement à l'odorat. Ces dénominations diverſes ont été imaginées pour déſigner ce qui plaît, ou ce qui eſt bon, utile, agréable pour chacun

de nos ſens. En morale, une action que nous trouvons *bonne* à cauſe de ſon utilité pour notre eſpece, eſt encore appellée *belle* par les mouvemens agréables qu'elle fait naître dans les cœurs & les eſprits qui la contemplent, c'eſt-à-dire, qui à l'aide de l'expérience & de la réflexion, ont appris à connoître toute l'étendue des avantages qu'elle eſt capable de procurer.

Il n'y a que l'expérience méditée qui nous mette à portée de découvrir les actions avantageuſes, ſoit à nous-mêmes, ſoit aux êtres conſtitués comme nous. A force d'expériences & de réflexions, nous acquérons l'habitude de les apprécier avec célérité, ou d'en ſentir la beauté & la difformité plus ou moins promptement & plus ou moins vivement, en raiſon de notre ſenſibilité naturelle, de notre tempérament, de notre imagination, de la juſteſſe de notre eſprit. Il eſt en morale des hommes ſtupides, dont l'eſprit eſt obtus, dont le cœur eſt difficile à remuer, qui ſont très peu capables de faire des expériences vraies, d'y réfléchir, d'en tirer des conſéquences. Le beau moral n'eſt pas fait pour être ſenti par des êtres de cette trempe. Nous trouvons des hommes auſſi mal diſpoſés pour le ſentiment du beau phyſique; par quelque vice de leur organiſation particuliere, ils demeurent toute leur vie parfaitement inſenſibles aux beautés de la peinture, de la muſique, & des arts, tandis que ces mêmes beautés raviſſent hors d'eux-mêmes ceux qui, doués d'organes plus fins, les ont convenablement exercés.

Un objet nous paroît beau, lorſque l'aſpect de ſon enſemble produit ſur nos yeux quelque ſenſation agréable, lorſque nous ſouhaitons ſa préſence, ou lorſque, ſans fatiguer notre organe, nous

parcourons avec plaiſir & facilité toutes ſes parties. S'il ne ſe trouve entre ces parties, ni accord, ni proportion, ſi nous ne ſentons pas le but ou l'utilité de l'enſemble, l'objet nous paroit difforme & nous déplait.

L'ORDRE n'eſt autre choſe que l'accord qui ſe trouve entre les parties d'un tout pour conſpirer à un but. Le beau moral réſulte de l'ordre moral, qui eſt l'accord des volontés & des actions des hommes, pour conſpirer à leur bonheur, le ſeul but que des êtres ſenſibles puiſſent ſe propoſer. L'ordre phyſique dans l'homme, eſt l'accord de toutes ſes parties, d'où réſulte la conſervation de ſon tout, ou l'état que nous nommons la *ſanté*. Un corps politique eſt dans l'ordre, lorſque tous les membres qui le compoſent, concourent fidélement à ſon maintien. Une famille ou ſociété particuliere eſt dans l'ordre, lorſque le pere, la mere, les enfans, les proches, les ſerviteurs conſpirent à la félicité commune. Les actions & les volontés de l'homme iſolé ſont dans l'ordre, lorſqu'elles tendent à le conſerver, à le rendre heureux lui-même. Les actions & les volontés des hommes en ſociété ſont dans l'ordre, lorſqu'il en réſulte la conſervation & le bien-être de l'aſſociation; enfin dans la nature univerſelle les hommes appellent ordre, la ſuite des cauſes & des effets naturels qu'ils trouvent avantageux à leur conſervation & à leur bonheur; ils nomment déſordre, tout ce qui s'oppoſe à leur félicité.

Ce qui vient d'être dit nous montre, que ce n'eſt pas ſans raiſon que pluſieurs moraliſtes ont comparé les effets réſultants des actions vertueuſes, à ceux de l'harmonie. Ces actions conſpirent à former dans les ſociétés générales & particulie-

res, un concert dans lequel chacun des membres remplit exactement ſa partie. On ne peut douter que cette harmonie réſultante des actions utiles & des volontés bien réglées, ne ſoit faite pour toucher les ames ſenſibles, honnêtes, exercées à la réflexion, qui ſeules ſont capables de ſentir & d'apprécier le mérite de cette muſique intellectuelle, de même qu'une oreille ſenſible & dûment exercée eſt ſeule capable de trouver un grand plaiſir dans une muſique bien compoſée: ce plaiſir n'eſt pas fait pour des ames rebelles, diſcordantes, ou dépourvues de ſenſibilité, telles que ſont celles qui conſtituent les méchants, les ſtupides & tant d'hommes légers que l'on ne rencontre que trop communément dans la ſociété: des êtres de cette eſpece n'ont aucunes idées ni du beau moral, ni de l'ordre moral, ni de l'harmonie morale, ou s'ils en ont, elles ſont fauſſes, conventionnelles, démenties par l'expérience & la raiſon.

Les Moraliſtes qui regardent le ſentiment du bon, du beau moral, de l'ordre, comme inhérent à l'eſpece humaine, n'auroient-ils pas dû s'appercevoir que les hommes ne ſont aucunement d'accord ſur les objets, auxquels ils attachent ces idées? On a déjà fait remarquer que des peuples entiers ont quelquefois approuvé, loué, exalté comme bonnes & belles, des actions très-criminelles & très-oppoſées à la droite raiſon. Les Romains n'ont-ils pas donné le titre de *bons* par excellence à de guerriers féroces, à de vrais fleaux de l'humanité? Des ſuperſtitions abominables n'ont-elles pas fait adorer des êtres *très-bons* & *très-grands*, des Divinités, déteſtables par la conduite qu'on leur attribuoit? Chez les anciens & les modernes, ces mêmes ſuperſtitions n'ont-elles pas introduit

des uſages, capables de faire frémir tous les êtres raiſonnables? Enfin la barbarie toujours ſubſiſtante dans l'eſprit du plus grand nombre des hommes, ne continue-t-elle pas à leur montrer comme belles, bonnes, eſtimables, un grand nombre de loix, de coutumes, d'inſtitutions qui ſont évidemment contraires à toute raiſon & nuiſibles à la Société?

Les hommes ne ſont pas plus d'accord dans leurs idées ſur le beau phyſique, que ſur le beau moral. Les différents peuples de la terre n'ont-ils pas des idées très-peu conformes ſur ce qui conſtitue la beauté dans les femmes? Placez en Nigritie la perſonne la plus admirée en Europe par la blancheur de ſa peau ou la régularité de ſes traits, & elle ne paroîtra peut-être qu'un objet peu déſirable à des Negres, accoutumés à n'attacher la beauté, qu'à la couleur qu'ils ont eux-mêmes. Les choſes qui nous paroiſſent laides, difformes, bizarres, ridicules, ne ſont point telles aux yeux des habitans d'une autre contrée; nous ne les déſaprouvons ſouvent, que par ce qu'elles ne ſont point conformes à nos idées, à nos uſages, à nos habitudes. C'eſt ainſi que nous trouvons bizarres & ridicules les habillemens, les uſages, les manieres des étrangers, uniquement parce qu'ils différent de ceux auxquels nos yeux ſont accoutumés. Nous trouvons déteſtables des mets, qui ſont trouvés délicieux dans d'autres pays, par la ſeule raiſon que dès l'enfance notre palais ne s'y eſt point accoutumé. Les modes & les uſages de nos ancêtres nous paroiſſent aujourd'hui ſouverainement ridicules, tandis que les nôtres ne le ſeront pas moins aux yeux de la poſtérité.

Les idées de l'ordre ne ſont pas plus unifor-

mes dans l'eſprit des hommes, que celles du beau & du bon. Dans la nature elle-même, ce qui paroît un ordre admirable à quelques individus de l'eſpece humaine, paroît un déſordre affreux à bien d'autres. Les inondations périodiques du Nil ſont regardées par l'Egyptien comme un bienfait ſignalé de la providence, qui ſe ſert de ce moyen pour fertiliſer ſes champs arides : les débordemens du Danube paroiſſent un fleau pour les peuples qui voyent que ſes eaux entraînent la graiſſe de leurs terres. Les idées de l'ordre moral varient pareillement dans les têtes des hommes. Combien peu de mortels ont des idées véritables de l'ordre ſocial ; & prennent quelquefois pour de l'ordre, ce qui n'eſt évidemment qu'un déſordre effrayant ! Combien de nations croyent être dans l'ordre, tandis qu'un gouvernement deſpotique & déſordonné exerce ſur elles une licence effrénées ; tandis que des loix injuſtes, des uſages abſurdes, des mœurs déréglées, des paſſions diſcordantes mettent tout en déſordre, font qu'il n'exiſte nulle harmonie entre les membres de la Société, empêchent que ſes parties ne conſpirent à l'ordre, au maintien, à la félicité du tout ! L'ordre qui exiſte dans la plupart des corps politiques, reſſemble aſſez à celui qu'on rencontre dans le corps d'un malade, qu'une fievre jette tantôt dans une langueur accablante, & tantôt dans le délire.

On voit donc qu'il exiſte pour les hommes un ordre rélatif, conventionnel, imaginaire, & que les idées du bon, du beau moral ne ſont rien moins qu'arrêtées. Mais comment pouvoir juger de la juſteſſe ou de la fauſſeté de ces idées ? Comment décider ſi les hommes ſe trompent ou non, dans les notions qu'ils ſe font de l'ordre &

du

du beau ? C'eſt par l'utilité ou le mal qui en reſultent pour eux ; c'eſt par les effets des cauſes ; qu'ils approuvent ou qu'ils blâment ; c'eſt en peſant les avantages & les déſavantages conſtants & véritables qui naiſſent des opinions, des actions ; des coutumes ; des loix & des inſtitutions qu'ils adoptent comme louables ; ou qu'ils rejettent comme blâmables. Or cet examen ſuppoſe de l'expérience ; des réflexions, une raiſon exercée, dont très peu de gens ſont capables. D'où il ſuit que bien loin de pouvoir regarder les idées du beau, du bon & de l'ordre comme des idées innées, elles ſont de nature à ne s'acquérir qu'avec beaucoup de peines ; & pour la plupart des hommes, qui réfléchiſſent très peu, ces idées ne ſont communément que des effets de l'éducation ; de l'exemple ; de l'opinion ; d'une routine machinale ou d'intérêts particuliers ; dont le propre eſt d'exclure la réflexion & la raiſon. (33)

Il faut, ſans-doute, de l'expérience & de l'habitude pour juger ſainement de la *moralité* ; c'eſt-à-dire de la bonté ou de la beauté des actions des hommes. Pour acquérir le goût moral, il faut un eſprit fin qui ſaiſiſſe les vrais rapports des choſes ; la liaiſon néceſſaire des cauſes avec les effets, les réſultats des actions & des inſtitutions humaines, rélativement au bien-être durable des ſociétés & des individus. Dans le moral comme dans le phyſique, l'inſtinct n'eſt jamais que l'application rapide de nos expériences & de nos réflexions ſur la nature des cauſes &

(33) *Quidam crediùl, quidam negligentes ſunt ; quibuſdam mendacium obrepit, quibuſdam placet.* SENEC.

des effets. Quand je vois une pierre prête à tomber, je m'éloigne *par instinct*, c'eſt-à-dire que j'applique rapidement à la circonſtance préſente, le réſultat d'un grand nombre d'expériences antérieures, ou la concluſion des réflexions & des raiſonnemens qui m'ont fait connoître qu'une pierre eſt un corps peſant & dur; que d'après les loix de la gravité cette pierre ne peut s'arrêter en l'air; qu'elle doit tomber juſqu'à moi; qu'en rencontrant quelque partie de mon corps trop foible pour lui réſiſter, elle doit me cauſer de la douleur, ou même me priver de la vie. C'eſt en reſumant toutes ces connoiſſances acquiſes, que j'évite la chute d'une pierre avec célérité; tandis qu'un enfant privé d'expérience, l'attendroit ſans crainte ou même la regarderoit tomber avec quelque plaiſir. Ne voyons-nous pas tous les jours un enfant porter les doigts ſur un fer rouge, ou dans la flamme d'une bougie? Il ſe garde bien de recommencer, lorſqu'il a une fois acquis l'expérience de la douleur que ces objets peuvent lui cauſer.

SI même dans nos mouvemens naturels ou phyſiques notre inſtinct eſt une diſpoſition acquiſe, à plus forte raiſon nos ſentimens moraux, ou nos idées du bon & du beau, peuvent encore bien moins paſſer pour des ſentimens innés. L'expérience en Morale eſt bien plus difficile que l'expérience phyſique. Les effets des actions humaines ſont communément très-éloignés de leurs cauſes, il eſt difficile de les preſſentir; les circonſtances les font varier à l'infini, & dérouter ſouvent la prudence la plus grande; enfin, les réſultats de ces actions ne ſe font quelquefois ſentir que très-longtems après l'impulſion donnée. Il faut de l'expérience & de la réflexion

pour connoître le prix de l'équité, de l'humanité, de la bienfaisance, de la reconnoissance, &c. dispositions si souvent méconnues parmi les hommes. Il faut un esprit exercé pour démêler le juste de l'injuste, que tant de causes semblent conspirer à confondre sans-cesse. Il faut de la sagacité pour découvrir le venin, si souvent caché sous les apparences de l'utilité, dans la plupart des institutions humaines. Enfin tout homme qui pense, est perpétuellement en suspens, lorsqu'il s'agit de juger d'un grand nombre de circonstances si compliquées, qu'il est presqu'impossible de distinguer le bien du mal; le vrai du faux, l'utile du nuisible.

Un enfant n'apporte en naissant nul sentiment moral; il n'apporte que des besoins qu'il cherche à satisfaire: dès qu'on refuse de contenter ses fantaisies, il ne connoît ni rapports ni devoirs; il frapperoit ou tueroit & sa nourrice & sa mere, s'il en avoit la force, & n'éprouveroit ensuite ni scrupules ni remords. Ce n'est que successivement qu'il apprend le besoin qu'il a de ses parens, les intérêts qui l'attachent à eux, la nécessité de les ménager, pour obtenir ce qu'il demande, & de réprimer les passions subites qu'il éprouve contre tout ce qui lui déplaît; à mesure qu'il grandit, il devient plus docile & plus raisonnable, parce que peu-à-peu l'expérience l'éclaire sur ses vrais intérêts, parce qu'il réfléchit davantage. C'est ainsi que le sentiment moral se développe en lui, en raison de ces dispositions naturelles, que l'éducation cultive de jour en jour.

Tous les hommes commencent par être des enfans; l'éducation qu'ils reçoivent de leurs parens, leur donne leurs premieres idées, leur fait faire leurs premieres expériences, leur inspire leurs premiers

ſentimens moraux, leur communique des opinions vraies ou fauſſes, bonnes ou mauvaiſes, utiles ou nuiſibles & à leur propre intérêt & à celui de la Société. Combien d'hommes dans le monde à qui l'éducation ne fait que tranſmettre des idées auſſi fauſſes que dangereuſes, d'après leſquelles ils n'ont ſouvent ni goût moral, ni aucune idée vraie du bon & du beau, ni aucunes notions juſtes de l'ordre, ni la capacité de ſentir les charmes de l'harmonie ſociale! Enfin combien de nations ſont encore dans un état d'enfance & de déraiſon, qui fait qu'elles approuvent comme louables, ou du moins qu'elles voyent ſans horreur les choſes les plus oppoſées au bon ſens & à leur propre félicité! La terre eſt peuplée de vieux enfans qui n'ont encore aucune idée de la vertu, ni des avantages qu'elle procure.

CHAPITRE X.

Des Vertus Morales.

LA premiere des vertus, celle qui ſert de fondement à toutes les autres, c'eſt la *Juſtice*. Simonide en donne une idée très-véritable, en diſant que c'eſt la vertu *qui fait rendre à chacun ce qu'on lui doit*. Un moraliſte moderne la définit encore mieux, en diſant que *la juſtice eſt la conformité des actions avec la Loi* (34); par laquelle il entend la Loi de la nature, & non la Loi civile, qui contredit très-ſouvent cette Loi primitive.

(34) Voyez la diſſertation italienne, intitulée *meditazioni ſulla felicita*.

QUOIQU'IL en ſoit, la juſtice eſt une diſpoſition habituelle à faire jouir, ou à laiſſer jouir tout homme des facultés, des droits & des choſes néceſſaires à ſa conſervation & à ſon bonheur. Elle conſiſte, non-ſeulement à ne pas troubler, mais encore à maintenir autant qu'il eſt en nous, chaque être de notre eſpece dans la jouiſſance de ſa perſonne, de ſa liberté, de ſes biens ou de ſa propriété. En un mot, la juſtice nous preſcrit de ne faire aux autres que ce que nous voudrions que les autres nous fiſſent à nous-mêmes, & par conſéquent de nous abſtenir de tout ce qui peut leur nuire ou déplaire.

PERSONNE dans la Société ne peut avoir ni acquérir le droit de nuire. Le *droit* eſt toute faculté ou pouvoir dont l'exercice eſt conforme à la juſtice ou à l'utilité de la Société; la Société n'eſt utile que lorſqu'elle maintient la juſtice entre ſes membres. On donne à la juſtice le nom d'*équité*, parce qu'elle remédie à l'inégalité que la nature a miſe entre les hommes; elle met un frein à la force; elle protege le foible contre le puiſſant, le pauvre contre le riche, elle met chacun à portée de travailler à ſon propre intérêt, qu'elle limite & ſoumet à l'intérêt public, duquel l'intérêt particulier ne peut jamais ſe ſéparer ſans danger.

LA juſtice intéreſſe également tous les membres de la Société; ſans elle, nul d'entr'eux n'eſt aſſuré de rien. L'homme injuſte briſe le lien ſocial qui l'unit avec les autres; il devient l'ennemi de tous; il donne à chacun le droit de lui nuire à lui-même. L'abus qu'il fait de ſes droits, autoriſe ſes aſſociés à ſe ſervir des leurs, pour écarter l'obſtacle qu'il met à leur bien-être. La force ne peut pas donner des droits qu'une force plus grande ne puiſſe anéan-

tir : la justice peut seule conférer des droits véritables & légitimes ; les droits de la Société sur ses membres, ne sont fondés que sur les biens qu'elle leur procure.

GOUVERNER les hommes, c'est les obliger d'observer la justice entr'eux : la Loi n'est que la regle de la justice, montrée à tous les citoyens pour diriger leur conduite. Toute autorité n'est que le droit de maintenir la justice dans la Société.

La Justice, dit Pythagore, *est le sel de la vie.* En effet elle conserve tout ; elle garantit tout de la corruption ; elle rend inviolable & sacrée pour nous, la personne & les biens des autres. L'homme seul est le maitre de lui-même ; c'est pour se mettre en sûreté qu'il vit en société. Ainsi la Société doit assurer à chacun de ses membres la jouissance de lui-même, le libre exercice de ses droits légitimes, & la possession des choses que son industrie & son travail lui rendent propres. D'où il suit que nul pouvoir sur la terre n'a le droit de ravir à l'homme sa liberté, qui n'est que la faculté de travailler à son bonheur conformément à la justice ; ni sa propriété, sous laquelle on désigne tout ce que l'homme possede ou se procure par ses soins, ses talens, son adresse. L'homme acquiert des droits justes sur toutes les choses qui, pour devenir ce qu'elles sont, ont exigé l'emploi de ses facultés personnelles. Son travail l'identifie, pour ainsi dire, avec la chose qu'il s'est donné la peine de modifier, de façonner, de perfectionner, de rendre utile, soit pour lui-même, soit pour les autres. Sans sûreté, sans liberté, sans propriété, la Société devient totalement inutile pour nous ; ce n'est que pour garantir ces droits contre la violence, que la vie sociale nous est avantageuse. Un gouvernement qui nous prive de la justice, ou

qui ne la maintient point, n'eſt plus qu'un brigandage, contre lequel le cœur de l'homme eſt forcé de ſe révolter.

Les loix dans toute nation, doivent être les volontés juſtes de tous, fondées ſur les intérêts de tous, oppoſées aux volontés particulieres, aux intérêts, aux paſſions & aux caprices des individus, qui ſouvent peuvent être injuſtes. Nul pouvoir ſur la terre ne peut exempter les hommes des devoirs de la juſtice; une ſociété qui permettroit à ſes chefs ou à ſes membres d'être injuſtes, ſeroit viſiblement en délire, & deviendroit complice de ſa propre ruine.

La juſtice, je le répette, eſt le fondement de toutes les vertus ſociales, & ſert à régler toutes les autres. Si nous ne pouvons exiger l'amour & les bienfaits de ceux qui nous ſont étrangers, nous ſommes au moins en droit d'exiger qu'ils ſoient juſtes envers nous, parce que chaque individu de notre eſpece eſt en droit de l'exiger de nous. La ſenſibilité, la tendreſſe, l'amitié, la pitié peuvent quelquefois nous faire illuſion; mais c'eſt à la juſtice qu'il appartient de leur preſcrire des bornes: inflexible dans ſes loix, elle nous apprend à ne point faire acception de perſonnes. Toutes les liaiſons particulieres, celles du ſang & de la patrie même, lui ſont ſubordonnées, ou ſont faites pour lui céder. Nul pouvoir dans le monde n'a le droit de nous forcer d'être injuſtes, parce que la juſtice eſt le ſoutien du monde.

En un mot, la juſtice eſt le vrai contrepoids de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, qui ſouvent nous égare; elle retient nos paſſions; elle nous apprend à faire céder des intérêts fugitifs & perſonnels à des intérêts permanents & plus éten-

dus, desquels notre bonheur dépend : elle nous fait sentir que nous perdons tous nos droits sur l'affection, l'estime & les secours de nos associés, lorsque nous sommes injustes à leur égard. Enfin tout nous prouve que violer l'équité, c'est être injuste pour soi-même, c'est nuire à ses intérêts propres, c'est se déclarer l'ennemi & de soi & des autres, c'est les autoriser à nous faire du mal.

La Justice est la base du *Droit des Gens*; les nations ne sont que des individus de la Société universelle ou de l'espèce humaine. Un peuple doit à un autre peuple, tout ce qu'un homme doit à un autre homme. Il n'y a point deux morales pour les êtres de notre espèce; les mêmes liens qui subsistent entre des amis, subsistent entre des nations alliées; les liens de l'humanité ou de l'équité unissent entr'eux les peuples même les plus étrangers, les plus éloignés, les plus divisés d'intérêts. C'est faute d'avoir suffisamment médité les devoirs invariables de la justice, que tant de spéculateurs ont distingué la politique de la morale. La raison ne suffit-elle pas pour nous prouver que tout souverain ou tout peuple qui a la témérité de violer à l'égard d'un autre prince ou peuple, les loix de l'équité, les autorise dès lors à le traiter de même? La justice est le seul rempart que les nations & leurs chefs puissent opposer à leurs passions mutuelles. C'est l'injustice qui produit les malheurs particuliers des familles, des sociétés, des nations. C'est l'injustice qui cause la chûte des empires. La justice est la base de la félicité publique & particulieres; les hommes ne sont vicieux & malheureux, que parce qu'ils sont injustes; toutes les vertus morales sont à bien des égards fondées sur la justice (35).

(35) Dans les Livres sacrés des Juifs & des chrétiens l'homme

L'HUMANITÉ, cette vertu distinctive de l'homme, & si souvent foulée aux pieds par les êtres qui se disent raisonnables, est une branche de l'équité. Etre humain, c'est être disposé à rendre justice, à prêter du secours, à faire du bien indistinctement à tous les individus de l'espece dont nous faisons partie. Cette disposition si louable est fondée sur la raison, l'expérience, la réflexion qui nous prouvent que, comme hommes, comme êtres sensibles & foibles qui avons besoin à chaque instant de secours, nous devons prêter les nôtres à tous ceux qui les requierent, si nous voulons être en droit d'exiger ceux de nos semblables. Il suffit d'être homme, pour avoir des droits sur l'homme. L'humanité est un nœud fait pour lier invisiblement le citoyen de Paris à celui de Pekin. C'est un pacte qui engage également tous les membres de la grande famille, dont les différents peuples du monde ne sont que les individus épars. Ce pacte est la sauvegarde de notre race; il met chacun de nous en droit de réclamer la justice, la pitié, les bienfaits de tout être sensible, de quelque pays, de quelque religion, de quelque condition qu'il soit. La guerre, la cruauté, les conquêtes, l'intolérance, la dureté sont des choses contraires à l'humanité.

LA tempérance, en tant que cette vertu nous ordonne de nous abstenir de ce qui appartient aux autres ou leur est utile; est une émanation de la justice. La tempérance rélative à nous-mêmes,

me de bien, ou l'homme agréable à Dieu, est communément appellé *le juste* par excellence, ce qui est très-sensé, vû que la justice renferme toutes les vertus. Mais par malheur *le juste* des Religions juïve & chrétienne n'est le plus souvent qu'un superstitieux, un misantrope, un citoyen inutile, un homme insociable.

qui nous prescrit de nous priver de ce qui peut nous nuire, est une suite de la justice que nous nous devons à nous-mêmes. Un être intelligent se doit le bien-être, il doit se conserver, & tous les moyens qu'il employe pour cela sont légitimes, quand ils sont conformes à l'équité.

La bienveillance & la bienfaisance sont des dispositions dérivées de la justice qui nous prescrit d'aimer les êtres de notre espèce & de leur faire du bien, en vue de l'affection que nous desirons de rencontrer en eux, & du bien que nous voudrions qu'ils nous fissent à nous-mêmes. Pour acquérir le droit d'exiger l'affection & les bienfaits des hommes, l'équité veut que nous leur montrions de l'affection, & que nous soyons disposés à leur faire du bien. La bienveillance, ainsi que la bienfaisance, est une qualité cultivée par la réflexion, qui nous montre de la gloire, du plaisir, du bonheur, de l'Intérêt à aimer & à donner des marques de notre attachement à ceux qui ont des rapports avec nous; être bienfaisant, généreux, serviable, n'est-ce pas jouir soi-même du contentement des autres? Dans une ame vertueuse & sensible, la bienfaisance devient sa propre récompense, par le droit qu'elle lui donne de s'estimer elle-même, & de s'applaudir avec justice du bien qu'elle fait. Quels titres mieux fondés à l'estime publique, ou à la propre estime, que ceux d'un homme qui jouit du pouvoir & de la volonté de faire des heureux? De quel front une fausse morale ose-t-elle condamner le sentiment le plus légitime & le plus propre à porter à la vertu?

La pitié est une disposition qui a pour principe la sensibilité physique ou la délicatesse des organes, accompagnée d'une imagination qui nous peint

avec force les malheurs des êtres, soit de notre espece, soit même des especes différentes de la nôtre; ce qui produit en nous un état pénible, un trouble incommode que nous nous sentons intéressés à faire cesser. Soulager un malheureux, c'est se soulager soi-même, c'est écarter de notre esprit un tableau lugubre afin de mettre en sa place l'idée riante qui résulte d'avoir fait un heureux. Que j'aime le principe de l'homme sensible qui a dit, que *l'on ne devroit ni battre un chien, ni détruire un insecte sans une cause suffisante pour se justifier au tribunal de l'équité*, (36)! La pitié est nulle dans un grand nombre de personnes. La sensibilité des organes devient inutile elle-même, si elle n'est point exercée. Que de gens dans le monde en qui l'on a pris un grand soin de l'étouffer! les Rois, les conquérants, les guerriers, les grands & les riches sont communément des êtres sans pitié.

Les anciens ont mis la force d'ame, le courage au nombre des vertus; ce ne seroit qu'une vertu meurtriere & sauvage, si l'on n'entendoit par-là que la valeur guerriere, dont tant de peuples font encore un si grand cas, & qui communément ne s'annonce que par les injustices & les ravages qu'elle produit sur la terre. Mais la force est une disposition utile, louable & vertueuse, si l'on désigne sous ce nom, ce courage, cette énergie, cette magnanimité qui portent un bon citoyen à défendre & servir sa Patrie, aux dépens même de sa vie contre ses vrais ennemis & du dedans & du dehors. Ce noble enthousiasme mérite tous nos éloges, quand il a le bien public, la liberté, la justice pour objet; quand il éleve le cœur de l'homme & l'empêche de s'avilir; quand il l'attache fer-

(36) Voyez Shenstonés Works.

ment à la vertu, ſans ſe laiſſer ébranler ni par l'exemple ni par la ſéduction. L'homme foible, ſans caractere, ſans fermeté, n'eſt jamais ſûr de lui-même; s'il n'a pas des paſſions fortes ou d'inclinations vicieuſes, il ſe prête à celles des autres, & devient ſouvent auſſi nuiſible que le méchant le plus déterminé. La foibleſſe d'un Prince eſt quelquefois plus fatale à ſon peuple, que la malice la plus noire. Tout homme foible devient facilement injuſte. La Tyrannie & la ſervitude ſont également incompatibles avec l'eſprit d'équité. L'eſclave qui vit content de ſes fers, eſt un lâche, injuſte pour lui-même & pour ſes concitoyens. La vraie force ne peut être fondée que ſur un attachement inviolable à l'équité.

La force, chez les peuples ſauvages, n'eſt qu'un courage brutal & féroce. La force, dans une nation aſſervie, n'eſt que la violence de ſes Tyrans, ſecondée ou ſupportée par ſes eſclaves ſtupides. La force, la grandeur d'ame véritable, la nobleſſe des ſentimens, le vrai courage, ſont très-rares dans les nations corrompues par le luxe & ſoumiſes au Deſpotiſme. Il faut bien de la force pour être vertueux dans tout pays où la vertu eſt odieuſe ou ridicule. Suivant les principes de la plûpart des Religions du monde, la force doit être exclue du nombre des vertus. Elles ſubjuguent les ames, elles en compriment le reſſort. Si elles admettent une force, elle eſt purement paſſive, & conſiſte à ſupporter lâchement les fers dont ſouvent l'injuſtice accable l'eſpèce humaine. Nul homme n'a de la force, s'il n'a de l'équité. (37)

La prudence eſt auſſi placée au rang des vertus.

(37) *Juſtum & tenacem propoſiti virum.*

HORAT.

Mais au fond elle ne paroit pas devoir être distinguée de la raison, qui instruite & guidée par l'expérience & la réflexion, nous fait pressentir & éviter tout ce qui pourroit nous nuire à nous-mêmes, soit directement, soit par ses conséquences éloignées, ainsi que ce qui seroit capable de nous faire perdre l'affection de nos semblables, ou nous exposer à leurs ressentimens. La prudence peut être définie *la crainte raisonnable des conséquences que nos actions peuvent avoir.* Cette crainte est très-nécessaire à l'homme, & sur-tout à ceux qui gouvernent les nations, dont la fonction est de prévoir & de prévenir les événemens capables d'influer sur le bonheur public. La légéreté, l'imprudence, l'étourderie sont aussi nuisibles en politique, que la méchanceté réfléchie.

Telles sont les vertus réelles que la Morale doit proposer aux hommes, sur les intérêts réels & permanents desquels nous les voyons évidemment fondées. Les vertus de ce genre sont nécessaires à toute la race humaine; leur utilité n'est point imaginaire, apparente, momentanée; elle est faite pour être sentie par tous les habitans de la terre: elles ne dépendent point des conventions & des caprices, elles tendent visiblement au bonheur de tous ceux, qui les pratiquent fidelement.

Tout nous prouve que le premier devoir de la vie sociale est d'être juste. La justice veut que l'homme se rende utile à la Société, parce qu'elle lui est utile & nécessaire à lui-même. La reconnoissance est un acte de justice. Ainsi tout nous oblige de servir sa Patrie suivant nos facultés, & de contribuer autant qu'il est en nous à la félicité de nos concitoyens & de toute l'espece humaine. On ne peut trop le répéter, c'est dans l'utilité que consiste

le mérite & la vertu. Bien plus, comme nous desirons que la vie sociale nous soit agréable, la justice exige que nous nous rendions agréables aux êtres avec qui nous vivons. Voilà le vrai principe sur lequel se fonde la nécessité de l'indulgence, de la douceur dans les mœurs, de la complaisance, de la déférence, de la politesse, de l'envie de plaire & d'acquérir des talens & des qualités propres à jetter de l'agrément dans le commerce de la vie. Plus la Société se cultive, & plus les membres qui la composent apprennent ce qu'ils se doivent les uns aux autres. La politesse & la douceur deviennent un frein utile dans les nations les plus dépourvues de mœurs.

CHAPITRE XI.

Du Mal Moral, ou des Vices des hommes, de leurs Crimes, de leurs Défauts, de leurs Foiblesses.

POUR n'avoir pas connu suffisamment les vrais principes de la Morale, quelques penseurs ont jugé ces principes arbitraires; & même ont été jusqu'à croire qu'il n'y avoit point de distinction réelle entre le vice & la vertu; que le blâme que l'on attache à l'un, & le mérite que l'on attache à l'autre, dépendoient uniquement des conventions humaines, vû que les notions qu'on s'en forme varient, & different souvent du blanc au noir dans les sociétés diverses, dont l'assemblage constitue le genre humain.

D'AUTRES, en voyant les vices, les imperfections, les défauts si communs à notre espece, & les crimes sans nombre dont tous les pays sont les théâtres, en ont conclu que la nature humaine étoit essentiellement dépravée ou qu'une pente naturelle portoit les hommes au mal.

ET les uns & les autres se sont évidemment trompés, parce qu'ils n'ont point eu des idées vraies de la nature de l'homme. Il naît avec des besoins, ces besoins font éclore en lui des desirs plus ou moins forts, que l'on nomme *passions*; celles-ci, suivant qu'elles sont bien ou mal dirigées, deviennent des vices ou des vertus, c'est-à dire, rendent celui qui les éprouve utile ou nuisible à lui-même & aux autres, aimable ou haïssable, agréable ou incommode à ceux sur qui ses actions peuvent influer; en un mot, le rendent vertueux ou vicieux.

IL est indubitable que les passions plus ou moins emportées dont l'homme est agité, tiennent à sa nature, c'est-à-dire, dépendent de son organisation, de sa conformation particuliere, de son tempérament. Il est encore certain que ces dispositions naturelles, dont nul homme n'est le maître, contribuent grandement à le déterminer, soit au bien, soit au mal. Il est prouvé que quelques êtres sont tellement constitués, que l'on ne peut sans une peine extrême les modifier de maniere à devenir des membres utiles ou agréables de la Société. Cependant tout nous démontre que c'est bien plus à leurs mauvaises institutions & à leur ignorance, qu'à leur dépravation naturelle, que les hommes sont redevables des passions fatales, des crimes, des vices & des foiblesses dont ils sont affligés.

SI les passions de l'homme sont naturelles, le

mauvais usage de ces passions est contraire à sa nature. Si dans tous les instans de notre vie nous ne pouvons perdre de vue notre conservation, notre bien-être, notre plaisir, il est conforme à notre nature de régler nos actions, de contenir nos passions, de résister à celles qui pourroient nous nuire, soit sur le champ, soit par leurs effets éloignés. Si l'état Social est conforme à la nature de l'homme par les secours & les agrémens qu'il lui procure, tout conspire à lui prouver que sa nature demande qu'il s'abstienne des crimes, & qu'il se corrige des défauts qui le rendroient insupportable à ses associés.

Rien de plus naturel à l'homme que d'aimer le plaisir; mais il agit contre sa nature, quand il s'y livre avec excès; il agit contre la nature d'un être sociable, lorsqu'il se livre à des plaisirs qui peuvent lui attirer l'aversion, les chatimens, le mépris de ses semblables, parce que pour être heureux, ou pour jouir d'un plaisir durable, il a besoin du suffrage & de la bienveillance de ses associés. Aliéner les affections de ceux qui peuvent contribuer à son bonheur, c'est très-évidemment se haïr soi-même. Il est très-naturel que tout homme s'aime lui-même; mais il est contre la nature d'un être sociable de s'aimer uniquement, parce que les autres sont indispensablement nécessaires à son propre bonheur. Celui qui n'aime que lui, n'est pas en droit d'exiger l'attachement de personne. Quiconque fait bande-à-part dans le pélérinage de ce monde, ne peut guere se flatter de voyager avec agrément ou sûreté.

Si, comme on l'a suffisamment prouvé, l'on doit nommer *vertus*, les dispositions utiles à la Société, on doit appeller *vices* toutes celles qui, soit immé-

immédiatement, soit par leurs suites nécessaires, répugnent au bien-être de l'espece humaine. Or il est des actions & des dispositions qui par leur nature ou leur essence sont utiles & plaisent aux hommes; tandis que d'autres leur nuisent & les affligent. Ainsi, prétendre que les mots de *vice* & de *vertu* ne sont que des mots de convention, c'est dire que le plaisir & la douleur sont des mots de convention, ou n'ont rien de réel. Si notre intérêt, qui n'est que l'amour de nous-mêmes, nous oblige d'aimer la vertu, qui n'est que notre utilité constante; cet intérêt nous force à détester le crime, à mépriser le vice, à craindre ce qui nous cause du dommage.

La vertu n'est réellement que la sociabilité. L'homme de bien est seul un être vraiment sociable. Le méchant est toujours un être insociable. Le vicieux est celui dont la conduite est inutile ou dangereuse pour les autres & pour lui-même. La méchanceté est une lutte continuelle d'un seul homme contre tous, & contre son propre bonheur.

Toutes les vertus, comme on l'a dit, ont la justice pour base & se révoltent en elle. Tous les crimes, tous les vices, tous les péchés réels sont des écarts plus ou moins marqués des regles de l'équité, des violations plus ou moins sensibles de nos devoirs envers les autres; en un mot, des injustices véritables, faites pour les éloigner de nous, & nous séquestrer du commerce des hommes.

Ne croyons pas néanmoins avec les Stoïciens que tous les crimes ou *les péchés sont égaux*. L'étendue, la durée, la violence des maux que nos passions & nos vices causent à nos semblables,

nous fourniront la mesure équitable de l'aversion, du mépris, des châtimens & du blâme que méritent les actions & les dispositions des hommes. Ainsi l'on doit appeller *crimes*, *forfaits*, *attentats*, *péchés graves* tous les actes qui causent un grand désordre dans la Société, ou qui annoncent dans celui qui les commet, des dispositions très-fatales pour ses associés. On appellera *vices* toutes les dispositions soit naturelles soit acquises, dont il résulte du mal, ou dont il ne résulte aucun bien. On appellera *défauts*, *imperfections*, *foiblesses* la privation des qualités nécessaires pour nous concilier la tendresse & l'estime des êtres avec qui nous vivons. Nos défauts sont des dispositions qui nous rendent incommodes, ridicules, mépriſables dans le commerce de la vie. Les crimes méritent la haine (38) & les punitions des hommes. Les vices méritent leurs mépris; les défauts méritent une indulgence, sans laquelle la Société pourroit difficilement subsister.

Ainsi que la douleur physique, le mal moral a donc des nuances très variées. Tout assassinat est un crime fait pour exciter la terreur dans l'esprit de tout homme qui pense qu'il peut en être à tout moment la victime. Un parricide doit exciter une horreur plus grande encore, parce que ce crime annonce une ame atroce qui ne connoît plus aucuns liens. Si le meurtre d'un seul homme est un forfait odieux, quelle frayeur ne devroit pas inspirer une guerre communément très-injuste, dont l'effet est de répandre des miseres affreuses sur des nations entières, & de mettre des millions d'hommes au tombeau!

(38) Cette haine est ce que Cicéron appelle *civile odium* une haine *sociale*.

Mais l'ignorance, & des préjugés funeſtes qui en ſont les ſuites, ont juſqu'ici tellement empêché le *ſens moral* d'éclore, ou ont tellement confondu les idées du bien & du mal, que la grandeur des crimes contribue à les faire admirer & reſpecter des hommes. Voler, aſſaſſiner un homme, paſſent pour des actions infames & puniſſables, tandis qu'on lit avec tranſport les crimes de tant de conquérants, qui ont eu la gloire de piller des royaumes & de maſſacrer leurs habitans. D'après les fauſſes opinions établies dans le monde, un livre de morale véridique devient une ſatyre cruelle des hommes, & ſur-tout des loix, des préjugés, des uſages qui les gouvernent.

Pour juger ſainement les actions des hommes; pour ſavoir ſi elles doivent être nommées des vertus ou des vices, ne nous en rapportons ni à des hiſtoires, qui trop ſouvent nous peignent le crime avec des couleurs ſéduiſantes, ni à des uſages établis par l'inexpérience & la barbarie des peuples, ni à des opinions introduites & maintenues par la ſuperſtition & la tyrannie, ni même à des philoſophies qui ne ſont pas toujours exemptes de préjugés. Conſultons la valeur intrinſeque & réelle des actions & des choſes; examinons leur influence prochaine ou éloignée ſur le bonheur des individus & des ſociétés. Voyons s'il ne réſulte pas des maux réels, d'une conduite ſouvent adoptée en vue d'une utilité momentanée ou perſonnelle; & s'il ne réſulteroit pas de grands biens, de ce que les hommes ont la folie de condamner.

Il n'eſt pas douteux que ſi la morale devoit dépendre des loix, des coutumes, des opinions des peuples, ſes principes ne pourroient avoir au-

TAYLOR

cune ſolidité. Les uſages les plus infâmes, les plus contraires à l'équité, à la raiſon, à l'humanité ont trouvé, & trouvent encore dans des nations entieres des appuis opiniâtres, dans les Dieux des fauteurs, dans les Gouvernements des ſoutiens inébranlables. En voyant les habitans de ce monde ſi peu d'accord entr'eux dans leurs façons de juger les mêmes actions, bien des gens, faute de remonter plus haut, ſe ſont fauſſement imaginé, qu'il n'exiſtoit point d'autre morale pour les hommes, que celle qui ſe trouvoit autoriſée dans leur pays: & que les notions du juſte & de l'injuſte, de l'honnête & du deſhonnête, de la vertu & du vice, en un mot, du bien & du mal moral étoient purement arbitraires, rélatives, c'eſt-à-dire dépendoient du hazard, du caprice, des ſyſtêmes bizarres des peuples, ou des volontés ſouvent injuſtes de ceux qui réglent leurs opinions & leurs deſtinées.

La vertu conſiſte dans l'utilité, & le vice ou le crime dans le dommage des êtres de notre eſpèce. Mais les peuples, ainſi que les individus, ſont bien plus guidés par l'autorité, la violence, la routine, le beſoin du moment, que par la prudence, la prévoyance & la droite raiſon. Les nations & leurs chefs n'ont ſouvent que des idées fauſſes d'utilité: vous les voyez ſuivre pendant une longue ſuite de ſiècles, une conduite directement oppoſée à leurs véritables intérêts.

C'est à l'expérience qu'il appartient de faire connoître aux hommes ce qui leur eſt vraiment & durablement avantageux ou nuiſible, & de leur faire diſtinguer l'utilité réelle & permanente, de l'utilité d'opinion, qui n'eſt communément que paſſagère. L'expérience, comme on a dit,

conſtitue la raiſon. Les coutumes & les opinions morales des peuples ſont ſouvent fauſſes, parce qu'ils ſont déraiſonnables, & que ceux qui réglent leur façon de penſer les trompent, les égarent, les empêchent de conſulter le bon ſens & la raiſon, les retiennent dans une enfance dont ils prolongent la durée.

UNE morale univerſelle doit être fondée ſur les beſoins univerſels du genre humain; les hommes n'ont par-tout qu'une morale locale, aſſervie aux préjugés de leur pays. Il ſeroit très-inutile d'écrire ſur la morale, ſi elle étoit rélative ou arbitraire. On auroit tort de déclamer contre les opinions fauſſes, ſi chacun fait bien de ſuivre la coutume de ſon pays. Des légiſlateurs barbares & des Prêtres impoſteurs ont fait croire à des nations que leurs Dieux ſanguinaires demandoient des victimes humaines; dès-lors l'uſage de leur ſacrifier des hommes, eſt devenu un uſage *ſacré*. Des peuples, faſcinés par l'ignorance & la crédulité, n'ont point vu que leurs prêtres au nom du ciel leur ordonnoient des forfaits, qui jamais ne peuvent paſſer pour des actions louables. Un Phénicien plus ſenſé que les autres, qui eût fait ſentir à ſes concitoyens que d'immoler des enfans à Moloch, étoit une cruauté abominable, eût ſans-doute été puni comme un impie, un ſcélérat, pour avoir oſé réclamer les droits les plus ſaints de la nature.

QUAND ſous le nom de *point d'honneur*, des nations par un reſte de barbarie conſacreroient la fureur, la vengeance, la vanité & l'homicide. Quand des uſages inſenſés applaudiroient celui qui a la cruauté de laver dans le ſang d'un citoyen, une inſulte ſouvent chimérique ou légere; une action ſi féroce en ſera-t-elle moins un crime aux yeux

d'un homme qui a quelques idées de juſtice & d'humanité?

Le parricide, dont l'idée ſeule révolte un citoyen policé, eſt encore en uſage dans quelques nations errantes & ſauvages, où les enfans prennent le parti d'aſſommer, d'étrangler ou de noyer leurs vieux peres, quand ils ne peuvent plus ſuivre la horde dans ſes courſes vagabondes. Un uſage ſi dénaturé peut-il jetter quelqu'incertitude ſur la ſainteté des liens qui uniſſent le fils avec ſon pere? Un fils plus humain, plus juſte, plus raiſonnable que les autres ne s'écrieroit-il pas au milieu de la troupe ſtupide. „ Quoi, l'uſage m'ordonne „ de porter une main ſacrilege ſur l'auteur de mes „ jours! j'arracherois la vie à celui qui me l'a donnée! je refuſerois de nourrir celui qui me nourriſſoit dans mon enfance débile! périſſe un uſage exécrable auquel mon cœur ſenſible ne peut „ ſe conformer. Mon ame reconnoiſſante s'attendrira toujours à la vue de l'homme qui s'eſt tant „ de fois attendri ſur ma foibleſſe. Je travaillerai „ de grand cœur pour celui qui ſi long-tems a travaillé pour moi. Je chaſſerai, je pêcherai, je „ combattrai pour l'être bienfaiſant qui s'eſt occupé ſi ſouvent de ma ſubſiſtance & de ma ſureté. „ Je chargerai ſur mon dos celui qui m'a porté „ dans ſes bras. Je conſolerai, je ſoulagerai ce „ vieillard qui a pris ſoin d'amuſer & de former „ mon enfance; en agiſſant de la ſorte, j'ai lieu „ de croire qu'un jour mes enfans à leur tour „ m'aideront à ſupporter le fardeau des années, „ & ne me retrancheront pas comme un membre „ inutile de la Société.— Peut-être, ô compagnons! blâmez-vous mes ſentimens en les traitant de foibleſſes. Mais ſongez à vos propres

„ intérêts, ils doivent vous être chers. Vous êtes „ peres, ou vous comptez l'être un jour. Vous „ désirez de vivre long-tems & par conséquent de „ vieillir. Abolissez donc à jamais un usage dont „ chacun de vous seroit un jour la victime."

De ce que l'impudicité, la prostitution, l'adultere sont en quelques pays autorisés, tolérés ou regardés comme des choses indifférentes, est-ce assez pour en conclure que l'on peut sans scrupule se livrer à ces excès? de ce que chez quelques peuples l'ivrognerie est en honneur, en conclura-t-on que l'intempérance n'est pas un mal? De ce que des gouvernements ordonnent ou favorisent des vexations, des extorsions sans nombre, osera-t-on assurer que l'équité est une chose arbitraire, un mot de pure convention, une vertu rélative? Gardons-nous de le croire, & quelles que soient les coutumes, les Religions, les institutions politiques, les mœurs des différens peuples de la terre, l'homme raisonnable n'approuvera que ce qui se trouvera conforme à l'intérêt véritable des êtres de notre espece, il condamnera comme des crimes, tout ce qui peut anéantir leur bien-être, il blâmera comme des vices toutes les qualités qui tendront à briser ou relâcher les liens faits pour unir les hommes en Société.

Cela posé, jettons un coup d'œil rapide sur les vices, les défauts, les infirmités humaines. Nous verrons qu'ils tendent diversement à séparer l'homme de ses associés; qu'ils le rendent plus ou moins insociable, & qu'ils se terminent nécessairement dans son propre malheur.

Si la justice, comme tout le prouve, est la vraie base de la vie sociale; l'injustice en est le renversement. Nous sommes injustes toutes les fois que

nous bleſſons les êtres avec qui nous vivons, ſoit dans leurs perſonnes, ſoit dans leurs biens, ſoit dans leur réputation. Nous ſommes injuſtes, lorſque nous refuſons à nos aſſociés les ſecours, les ſentimens, les égards, les ſervices auxquels la vie ſociale nous oblige & que nous exigeons des autres. Tout homme juſte ſépare ſes intérêts de ceux de la Société. Tout prouvera dans le cours de cet ouvrage, que c'eſt le défaut d'équité qui cauſe tous les malheurs publics & particuliers des Etats, des familles, des individus. C'eſt l'injuſtice qui eſt la ſource des tyrannies, des oppreſſions, des violences, des guerres & des impôts accablants, des vexations de toute eſpece ſous leſquelles tant de nations gémiſſent. Les ſuperſtitions ont ſoumis tous les peuples du monde à des Divinités injuſtes, qui ſe jouent du bonheur des malheureux mortels. L'opinion & la violence tiennent la plupart des contrées de la terre dans les fers de quelques Tyrans, qui ſe mettent au-deſſus des régles de l'équité. Par-tout le puiſſant opprime impunément le foible, le droit d'être injuſte eſt pris pour la marque de la grandeur, & le vulgaire ſtupide finit par admirer ou reſpecter l'injuſtice qui l'accable.

L'INSENSIBILITÉ, cette diſpoſition inhumaine, ſoit naturelle ſoit acquiſe qui nous endurcit, qui rend notre cœur inacceſſible aux cris de l'infortune, qui nous laiſſe indifférents ſur les malheurs que nous cauſons nous-mêmes, cette inſenſibilité, dis-je, annonce un être très-dangereux, très-cruel, très-peu fait pour la Société. La vie ſociale exige de la ſenſibilité, de l'affection, de la pitié, de l'indulgence, des bienfaits, de l'aſſiſtance, des conſolations. Comment attendre ces choſes d'un

être dont l'ame ne s'échauffe jamais du feu sacré de la tendresse ou de l'amitié ? L'apathie des Stoïciens, la misanthropie religieuse, l'esprit persécuteur, le renoncement au monde, sont des vices aux yeux de la raison, puisqu'ils brisent les nœuds de la sociabilité. L'ardeur guerriere, un courage injuste & féroce, le carnage des peuples, ne sont des vertus que pour ces Héros dépourvus d'entrailles & de pitié. L'homme inhumain est toujours injuste ; l'humanité n'est que la justice animée & rendue plus active par une imagination sensible.

La colere, produite par les effervescences subites d'un tempérament impétueux, doit être regardée comme une disposition dont les effets terribles sont très à craindre pour nous-mêmes & pour les autres. Toujours aveugle dans les accès de sa fureur passagere, l'homme qui n'a point appris à se contenir, est dans ses emportemens, capable des plus grands crimes. Objet de la terreur des autres, il est continuellement réduit à se craindre lui-même. La colere du dévot, sanctifiée sous le nom de zèle, est une passion criminelle que la Religion, loin de calmer, ne sert qu'à rendre plus opiniâtre, plus violente & plus audacieuse. Si dans la vie sociale la patience, la douceur, l'indulgence & la paix sont des qualités aimables, une humeur querelleuse, impatiente, irritable est un vice très-contraire à notre propre bonheur & à celui des autres.

La vengeance est l'effet d'une colere permanente & réfléchie. Dans une société au maintien de laquelle l'indulgence est nécessaire, rien de plus dangereux qu'un homme qui ne sait point pardonner. L'homme implacable, semblable aux Divinités vindicatives, dont la superstition peuple l'O-

lympe, n'eſt pas fait pour avoir rien de commun avec des hommes. Si une baſſe vanité nous porte à nous venger, une noble fierté nous met au-deſſus des injures, & nous les fait oublier. Si la vengeance eſt *le plaiſir des Dieux*, le pardon des offenſes eſt le plaiſir des ames humaines, ſenſibles & vraiment grandes. La haine eſt un ſentiment trop incommode, pour réſider long-tems dans un cœur généreux. Réduire par des bienfaits notre ennemi à rougir du mal qu'il nous a fait, annonce une ſupériorité, une force que cet ennemi lui-même eſt obligé de reconnoître. Telle eſt la vengeance dont une ame vraiment noble a le droit de s'applaudir.

Un amour excluſif de nous mêmes, une opinion ſouvent injuſte & fauſſe de notre propre valeur, accompagnée de mépris pour les autres, conſtitue l'orgueil, & nous rend déplaiſants, mépriſables, ridicules aux yeux de ceux dont nous devons ambitionner les ſuffrages. L'orgueilleux, plein d'eſtime pour lui-même, déſire l'eſtime des autres tandis qu'il la repouſſe ou l'étouffe ſans-ceſſe. L'eſtime eſt de l'affection, & les hommes ne peuvent aimer celui qui les humilie. D'où l'on voit que l'orgueil anéantit le but qu'il ſe propoſe, & s'expoſe au mépris ou à la haine. La vanité, la hauteur, la préſomption, l'opiniâtreté, l'arrogance, l'inſolence, la ſuffiſance, l'amour du faſte &c. ne ſont qu'un ſot orgueil diverſement préſenté. L'impoliteſſe, les grands airs, la fatuité, les dédains nous expoſent à la haine ou à la riſée du public. L'orgueil nous rend injuſtes & peu ſociables. De quel droit pourrions-nous exiger des égards, lorſque nous nous diſpenſons d'en avoir pour les autres? L'homme n'acquiert un droit à

l'eſtime de ſes ſemblables que par les ſentimens favorables qu'il leur montre ou par le bien qu'il leur fait; l'orgueilleux ne leur montre que du mépris, en bleſſant leur amour propre, il leur fait un mal réel, & finit par n'être jamais content du rôle qu'il joue dans la Société.— L'ambition, pour être louable, devroit être fondée ſur le déſir d'être utile au genre humain, & ſur la conſcience de pouvoir y réuſſir; mais elle n'eſt communément fondée que ſur une vanité qui ne porte ſur rien. L'orgueil des Princes, la vanité puérile des grands, l'enthouſiaſme pour un honneur chimérique, la paſſion pour des petiteſſes réelles que l'on prend pour des grandeurs, voilà les cauſes mépriſables qui troublent à tout moment les nations. Nul homme n'a le droit de s'eſtimer, s'il n'eſt utile à la Société; toute autre eſtime n'eſt que ſotiſe & vanité.

QUOIQUE l'orgueil ſoit une diſpoſition très-nuiſible, l'on ne peut pas regarder la baſſeſſe, le mépris de ſoi, la lâcheté, comme des vertus: ce ſont des vices réels qui font éclore la flatterie, la puſillanimité, la complaiſance ſouvent ſi criminelle, d'où réſultent tant de maux pour la Société. Tout homme doit être jaloux de ſa réputation, & doit tâcher de mériter l'eſtime de ſes ſemblables. S'il n'y avoit point tant d'ames abjectes, il n'y auroit pas tant de Tyrans, dont l'orgueil foule aux pieds le reſte des mortels. La baſſeſſe, l'abjection d'ame, l'eſprit de ſervitude, le renoncement à ſes droits légitimes & aux lumieres de ſa raiſon, le ſacrifice de ce qu'on doit à ſoi-même & à ſon pays, ne ſont des vertus qu'aux yeux des Deſpotes qui dégradent les hommes, & des Impoſteurs qui les trompent.

SI la force eſt une vertu; ſi nous admirons le

courage qui a pour fondement la juſtice & qui défend nos droits ; ſi nous devons eſtimer la fermeté qui attache invariablement un homme de bien à ſes devoirs, la foibleſſe doit être miſe au rang des vices, & nous devons blâmer la puſillanimité, l'inconſtance, la légéreté. Il n'eſt pas permis à l'homme qui vit en Société, d'être indifférent ſur les maux qui la touchent. Quiconque n'eſt pas profondément indigné de l'injuſtice & du crime, eſt un mauvais citoyen qui méconnoit ſes propres intérêts. Quiconque permet le mal qu'il pourroit empêcher, ſe rend complice du crime. Quiconque abandonne la cauſe de ſes aſſociés eſt un lâche & un traître. Celui qui n'eſt point ferme dans les principes de la Morale, ne ſait réſiſter ni à ſes propres paſſions ni à celles des autres. L'homme foible, inconſtant, ſans caractere, ſe prête à tous les vices qu'on lui veut faire adopter. La foibleſſe dans un Prince nuit ſouvent plus dans ſon Etat, que la mauvaiſe volonté la plus déterminée.

Nous péchons contre la Société autant par nos omiſſions, que par nos actions nuiſibles. La pareſſe eſt l'omiſſion des devoirs qui nous lient à nos aſſociés ; elle devient d'autant plus criminelle, qu'elle nous fait manquer à nos devoirs les plus ſacrés. Un Souverain fainéant eſt un fléau pour ſes ſujets, que ſa coupable négligence livre à la merci de ſes indignes favoris. Un pere de famille par ſon indolence peut devenir la cauſe du malheur de toute ſa poſtérité. Un citoyen volontairement inutile à ſa patrie, eſt un frêlon qui profite injuſtement du travail des abeilles. La nonchalance & l'incurie ſont des crimes, en raiſon des maux qu'elles cauſent aux autres. L'oiſiveté ſe punit elle-même par l'ennui où elle nous plonge ; moins l'homme

eſt occupé ; & plus ſon imagination travaille à ſe créer des amuſemens & des chimeres. L'oiſiveté eſt la vraie ſource de la diſſolution des mœurs & des crimes. Le libertinage, l'intempérance & le jeu, ſont des reſſources que l'homme oiſif employe pour ſe ſouſtraire à l'ennui qui le pourſuit. Quelques ſuperſtitions ont mis l'oiſiveté, la retraite, l'inutilité au nombre des perfections. Une Philoſophie auſſi peu ſociable conſeille au ſage de s'éloigner des affaires & de ne vivre que pour lui ; mais la raiſon & l'équité ordonnent au citoyen de travailler, d'être utile à ſes ſemblables, de s'occuper de leur bien-être, d'y contribuer de toutes ſes forces ; il ne lui eſt permis de vivre oiſif, que lorſqu'il ſe voit dans l'impoſſibilité de faire du bien à ſes concitoyens. Sous un mauvais gouvernement, les méchans ſeuls ſont actifs, les gens bien de y ſont condamnés à ſe taire, à ſoupirer tout bas, à languir dans l'oiſiveté, afin de laiſſer agir en paix les ennemis du genre humain.

La licence, la débauche, l'impudicité, ſont des effets d'un tempérament fougueux que la raiſon n'a pas contenu, des habitudes contractées, & ſur-tout de l'oiſiveté. Des êtres inoccupés, & dès-lors tourmentés par l'ennui, cherchent à s'y ſouſtraire en ſe procurant des ſenſations vives, qui ſouvent réitérées, deviennent pour eux des beſoins continuels. Au défaut de ſes forces épuiſées par des plaiſirs fréquens, livré à ſon imagination malade, le libertin oiſif travaille à ſe créer des plaiſirs nouveaux, ſouvent auſſi bizarres que dignes de mépris. Le libertinage, la proſtitution, l'adultere, que nous voyons régner impudemment dans des nations policées, n'en ſont pas moins des vices réels & des crimes déteſtables, par leurs influen-

ces terribles ſur le bonheur des individus, des familles, des Empires. Le débauché, honteuſement abruti par ſes ſales voluptés, n'eſt bon à rien; il ne travaille chaque jour qu'à s'énerver lui-même & à ſe rendre plus inutile aux autres. L'homme aſſervi aux plaiſirs des ſens ne connoît de bien-être que dans ce qui le dégrade. Il n'eſt plus de décence, ni de frein pour une fille qui s'eſt fait une habitude d'outrager la pudeur, elle devient ennemie du travail, qui la feroit honnêtement ſubſiſter. Une femme parvenue à rompre le lien conjugal, uniquement occupée de ſes intrigues, eſt incapable de ſonger à ſes devoirs. Sous quelque point de vue que l'on enviſage la débauche, tout nous fait voir qu'elle égare l'eſprit, qu'elle pervertit le cœur, qu'elle affoiblit les facultés du corps, & qu'elle conduit ſouvent au crime. Si la nature invite l'homme aux plaiſirs de l'amour, cette nature, guidée par la raiſon, lui ordonne de ne prendre que ceux qui, ſans nuire à lui-même, ne le rendent point inutile, mépriſable, odieux à la Société. Que de familles dont le bonheur eſt banni par les effets de la débauche, de la coquetterie, d'une galanterie criminelle! Que d'Empires plongés dans l'abjection & l'infortune, par l'oiſiveté voluptueuſe de ceux qui devroient s'occuper de leur bien-être!

Par les mêmes principes, nous ſerons forcés de regarder l'intempérance, l'ivrognerie, la gourmandiſe, comme des diſpoſitions nuiſibles aux facultés du corps & de l'eſprit, propres à déranger la ſanté, à troubler la raiſon, à rabaiſſer l'homme au niveau des animaux déraiſonnables, & quelquefois même le porter à des crimes. Les plaiſirs de l'homme ne ſont conformes à la nature de l'homme, que lorſqu'ils ſont conformes à la raiſon, faite pour

diriger toutes les actions de sa vie. L'homme ne differe de la bête, que parce qu'il jouit de la raison; il n'en differe nullement, quand il ne fait point usage de sa force, de son intelligence, de sa raison, pour se procurer le bonheur durable qu'il doit toujours préférer à des plaisirs d'un moment.

L'AMOUR excessif de l'argent, ou le vice que l'on désigne sous le nom d'avarice, anéantit la bienveillance, endurcit le cœur, isole l'homme & le rend souvent inhumain. L'avare ne vit que pour lui-même, ou plutôt pour son trésor, auquel il a la folie de s'immoler. Cruel envers lui-même, comment sa main s'ouvriroit-elle pour soulager les autres? L'avare ne devient utile que par sa mort, qui seule peut rétablir la circulation qu'il avoit interceptée. La passion pour les richesses, que tant de nations semblent attiser dans tous les cœurs, tend visiblement à dissoudre les liens de la Société, à rétrécir les ames, à les rendre vénales, à étouffer les vrais sentimens de l'honneur. La rapacité des Princes est la vraie cause des injustices & des violences qu'ils exercent sur leurs sujets. L'avarice des citoyens est la vraie source des vols, des rapines, des fraudes & des dissensions que nous voyons régner.

SI l'avarice est un vice qui souvent nous porte au crime, la prodigalité est un défaut très-condamnable par les effets qu'elle produit. Un Souverain prodigue est un fléau pour son peuple; il devient communément très-injuste & très-cruel pour fournir à ses profusions. C'est pour être prodigue que l'on voit tant de gens commettre des violences & des crimes. L'avarice & la rapacité servent alors d'aliment à la prodigalité.

L'INGRATITUDE est évidemment une disposition injuste, odieuse, criminelle; elle a sa

ſource dans l'orgueil, ou dans une inſenſibilité coupable. Les ingrats contribuent à étouffer la bienfaiſance, la libéralité, l'humanité, les qualités les plus utiles à la Société. Il eſt très-peu de gens qui aient le courage d'obliger des ingrats. Eſt-il une diſpoſition plus révoltante que celle d'un homme aſſez mal conformé pour frapper ou repouſſer la main qui lui préſente des ſecours?

L'ENVIE, ſource fatale de tant de maux, eſt une diſpoſition très-commune parmi les hommes; ils ſemblent naître envieux & jaloux. La juſtice eſt le remède de l'envie; eſt-il rien de plus contraire à l'eſprit ſocial, que de ſouffrir à la vue du bien-être de ſes ſemblables, auquel tout nous excite à contribuer? L'envieux ſe tourmente impitoyablement lui-même; c'eſt un vautour qui ſe déchire; de ſon ſein ulcéré il ne ſort que des médiſances, des calomnies, des diſcordes, des haines. Contenue par l'équité, retenue par la raiſon, l'envie ſi naturelle à l'homme, devient une émulation utile à la Société, elle fait éclore l'activité, l'induſtrie, les talens, le génie. C'eſt ainſi que l'envie elle-même peut tourner à l'avantage des hommes, quand elle eſt bien dirigée par le gouvernement. Les diſtinctions, les récompenſes, les honneurs ſont des moyens d'exciter entre les citoyens une émulation avantageuſe au public.

LA VÉRITÉ étant, comme on l'a vu, utile & néceſſaire à la Société, le menſonge doit lui déplaire. Si la candeur, la franchiſe, la droiture font naître la confiance & l'affection des hommes; la duplicité, la mauvaiſe foi, la fourberie, l'impoſture, l'hypocriſie, la diſſimulation excitent leurs défiances & les mettent en

garde.

garde. La calomnie, la fourberie, la trahiſon, la perfidie ſont des crimes dans toute Société. Le menteur décele de la crainte; le méchant toujours lâche tremble d'être démaſqué, l'homme de bien ne craint point de ſe montrer. Soutenu par la juſte confiance que donne la vertu, il ne s'avilit pas juſqu'à tromper. Une conduite honnête & vraie eſt ſeule capable d'inſpirer du courage & une noble aſſurance; le vice toujours inquiet & timide, cherche toujours à ſe voiler. Que de peine les méchants ſe donnent pour n'être point vus tels qu'ils ſont! Des Théologiens, dépourvus de vrais principes en morale, ont prétendu que jamais il n'eſt permis de mentir, *quand même il s'agiroit du ſalut de l'univers.* (39) Les inſenſés n'ont point vu que celui qui pouvant ſauver tous les hommes les laiſſeroit tous périr, ſeroit évidemment le plus ſtupide, ou le plus méchant des hommes! Le menſonge n'eſt un mal, que parce qu'il s'oppoſe au bien-être des ſociétés; s'il pouvoit être utile de tromper la race humaine, le menſonge ſeroit une vertu. La juſte défenſe de la patrie, d'un pere, d'un ami, de nous-mêmes contre les embuches d'un ennemi, d'un tyran, des méchants, rend le menſonge très-légitime. La vérité, toujours utile au genre humain, peut être quelquefois nuiſible aux individus; cette vérité peut & doit être cachée toutes les fois qu'il en réſulteroit un mal pour nos aſſociés. La médiſance, que très-ſouvent on couvre du manteau de l'amour pour la vérité, eſt un mal très-réel. Que deviendroit une

(39) Cette opinion eſt de St. Auguſtin.

Société composée d'hommes remplis d'infirmités ; si sous prétexte d'être franc & véridique, chacun se croyoit obligé de publier les défauts de ceux qu'il fréquente ; ou s'il se faisoit un scrupule de cacher ce qu'il en sait ? L'indiscrétion & la médisance sont souvent aussi criminelles que des assassinats ; la médisance décele toujours, soit une humeur envieuse & vindicative, soit un esprit léger.

Si la prudence est une vertu fondée sur l'expérience, qui nous montre les conséquences de nos actions pour nous-mêmes & pour les autres, nous devons mettre au rang des défauts, des vices, & quelquefois des crimes, l'imprudence, la frivolité, la légéreté, l'inexactitude, qui supposent un oubli, une incurie souvent coupable, un mépris très-criminel des objets dont nous sommes obligés d'être occupés. L'homme vraiment sociable est fait pour s'observer lui-même, pour méditer sa conduite, pour concerter ses mouvemens avec ceux des êtres qui l'entourent. Toute société raisonnable est fondée sur le désir de plaire, & sur la crainte de déplaire à ceux avec qui l'on se trouve associé. Très-peu de gens auroient le courage de faire le mal, s'ils savoient à quel point leur conduite doit les rendre haïssables.

Il est difficile ou totalement impossible de faire un homme de bien d'un étourdi ou d'un sot. L'ignorance est un mal ; le défaut de réflexion, la dissipation, l'étourderie, la frivolité sont des dispositions nuisibles à la morale. L'inexpérience & la légéreté sont bien plus que la méchanceté réflechie, les causes des maux dont nous sommes affligés. Les hommes sont plus étourdis que pervers ; plus ignorants, plus imbécilles que mé-

chants; leur inexpérience les rend incommodes & nuisibles dans la Société. Il faut donc les porter à la réflexion, leur montrer les objets dignes de les occuper, leur faire sentir les conséquences de leurs folies, leur prouver que leurs défauts, leurs habitudes, leurs négligences peuvent dégénérer en des crimes dont l'idée les révolteroit, s'il daignoient y songer. L'ignorance est évidemment la source du mal moral.

QUOIQUE nos défauts n'ayent pas toujours des suites aussi fâcheuses que nos crimes, ils contribuent à nous rendre plus ou moins désagréables aux êtres qui en sentent les effets: ce sont des piquûres légeres, qui trop souvent réitérées, finissent par faire des plaies profondes. La familiarité entre les hommes n'engendre si souvent du dégoût, du mépris, de la haine, que parce qu'ils négligent d'observer leur conduite; ils oublient à tout moment qu'ils doivent chercher à se plaire les uns aux autres, & fuir attentivement ce qui peut altérer la bonne intelligence ou l'harmonie qui doivent régner entr'eux pour se rendre la vie réciproquement agréable.

L'HOMME sociable doit raisonner sa conduite, descendre souvent en lui-même, peser les conséquences de toutes ses actions. L'habitude de converser avec soi est nécessaire pour se faire aimer de ceux dont on se voit environné. La combinaison facile & prompte de nos rapports, de nos devoirs, de nos intérêts véritables, constitue l'*instinct moral*. Celui qui s'est habitué à résister aux impulsions aveugles d'une nature inconsidérée, y résiste sans peine & suit facilement une nature éclairée: il écarte même avec soin les pensées deshonnêtes, qui pourroient apprivoiser

ſon cœur avec le crime ou le déréglement. L'habitude du vice n'eſt jamais que le vice très-ſouvent médité, pratiqué, réitéré & changé en un beſoin. Des penſées deshonnêtes familiariſent avec des actions deshonnêtes. Un premier crime conduit néceſſairement à un ſecond.

La vraie morale ne peut être que le fruit de la maturité des Sociétés & des individus; le progrès des lumieres peut ſeul l'accélérer. En attendant, la raiſon ſera ſentir à ceux qui daigneront la conſulter, que le crime eſt toujours odieux, que le vice eſt toujours mépriſable & finit par nuire à celui qui s'y livre; que la vigilance ſur ſes défauts & ſes penchants, eſt néceſſaire à des êtres ſociables, que la vraie grandeur, la vraie ſupériorité des hommes ſur les autres, ne peut conſiſter que dans la vertu; que le vice nous dégrade, que l'utilité ſeule peut nous donner des droits ſur nos ſemblables.

CHAPITRE XII.

Origine de l'autorité, des rangs, des diſtinctions entre les hommes.

L'Équité, ainſi que l'intérêt de la Société qui ne peut jamais s'en ſéparer, exigent que l'on diſtingue, que l'on honore, que l'on récompenſe, que l'on conſidere ceux qui ſont les plus utiles à leurs ſemblables. Une égalité parfaite entre les membres d'une ſociété, ſeroit une injuſtice véritable. Les avantages que chacun pro-

cure aux autres, ſont la ſource naturelle des diſtinctions & des rangs entre les citoyens. Les plus utiles de tous doivent, pour l'intérêt général, être les plus chéris, les plus reſpectés, les mieux récompenſés. Le pouvoir, les honneurs, les richeſſes, les louanges, la gloire, les dignités, les places, les titres, &c. ſont des récompenſes qu'une nation reconnoiſſante doit à ceux qui la ſervent plus utilement que les autres.

VOILA le fondement naturel & juſte de l'hiérarchie politique. Telle eſt la cauſe légitime de l'inégalité que le gouvernement doit mettre entre les membres d'un corps politique. Pour que tous les citoyens d'un Etat fuſſent égaux, il faudroit qu'ils fuſſent également utiles à l'Etat. Le Souverain équitable doit par la néceſſité des choſes, être le premier des citoyens. Le Miniſtre vigilant & fidele eſt le plus grand des ſujets.

QUELLE que ſoit notre partialité pour nous-mêmes, ou la crainte que nous avons de voir les autres au-deſſus de nous, nous ſommes forcés de nous reconnoître inférieurs à ceux qui ſont plus utiles que nous, ou qui procurent, ſoit à la Société, ſoit à nous-mêmes, des avantages que nous nous trouvons incapables de procurer ou d'obtenir. Voilà la ſource naturelle & légitime de l'autorité & de la dépendance. Dépendre de quelqu'un, c'eſt reconnoître le beſoin que nous en avons pour notre propre bien-être. *L'autorité* eſt le droit de régler nos actions, que nous approuvons dans ceux que nous jugeons plus capables que nous-mêmes de nous procurer le bonheur. La dépendance, la ſoumiſſion, l'obéiſſance ſans avantage, eſt une ſervitude véritable. L'autorité qui ne procure aucun bien, qui ne ſe

fonde que ſur la violence, eſt une uſurpation, une injuſtice, une tyrannie, contre leſquelles la nature de l'homme réclame à chaque inſtant.

La Société n'acquiert le droit de régler les actions de ſes membres, qu'en vertu des avantages dont elle les met à portée de jouir (40). Ainſi l'autorité d'une nation ſur les citoyens dont elle eſt compoſée, ne peut être fondée que ſur les biens qu'elle leur procure.

L'autorité ſouveraine ne peut être fondée que ſur celle de la Société; celle-ci ne peut conférer à ſes chefs, que les droits légitimes dont elle jouït elle-même. L'obéiſſance d'un peuple pour ſes maîtres, ne peut avoir pour motif que les avantages qu'il a droit d'en attendre.

Dans toute ſociété une portion des citoyens exerce ſur les autres, une autorité à laquelle, pour leur propre intérêt, ceux-ci ſont obligés de ſe ſoumettre. Cette ſubordination eſt juſte & raiſonnable, puiſqu'elle a pour objet le bien-être que l'autorité légitime eſt faite pour procurer. Tels ſont les fondemens naturels de l'autorité des grands ſur les petits, des riches ſur les pauvres, des peres ſur leurs enfans, des maris ſur les femmes, des maîtres ſur les ſerviteurs. Les grands dans un Etat ne ſont au-deſſus des autres, que par la protection que leur rang, leur crédit, leurs circonſtances les mettent à portée de procurer à leurs concitoyens. La ſupériorité des riches eſt fondée ſur les moyens que l'opulence leur fournit de ſecourir les malheureux; l'avare n'a rien qui le mette au-deſſus du pauvre. L'autorité paternelle eſt fondée ſur les avantages qu'elle pro-

(40) Voyez le chapitre I, de la 2me. partie.

cure aux enfans qui lui ſont ſubordonnés. La puiſſance d'un mari ſur ſa femme eſt fondée ſur le pouvoir de la protéger, ſur la tendreſſe, ſur l'expérience, &c. La ſupériorité du maître ſur ſes ſerviteurs eſt fondée ſur les moyens qu'il leur procure de ſubſiſter. L'autorité & la ſupériorité de quelque nature qu'elles ſoient, ne peuvent avoir pour baſe que l'utilité, le bien qu'on fait aux hommes, en un mot, la vertu. Faute de faire attention à ce principe ſi clair, la Société ſe remplit de tyrans & d'oppreſſeurs qui, au lieu de ſe rendre heureux, n'exercent leur pouvoir que ſur des eſclaves, que leur nature force à ſe révolter contre le joug qui les accable.

Le *pouvoir* eſt la poſſeſſion des facultés ou des moyens néceſſaires pour faire concourir les autres hommes à ſes propres volontés. Le pouvoir légitime eſt celui qui détermine les autres à ſe prêter à nos vues, par l'idée de leur propre bonheur : ce pouvoir n'eſt qu'une violence, quand, ſans aucuns avantages pour nous, ou même à notre préjudice, il nous oblige de nous ſoumettre à la volonté des autres.

Par une ſuite de l'amour que tout homme a pour lui-même, il déſire naturellement le pouvoir, c'eſt-à dire d'être à portée d'influer ſur le bien-être des autres, dans la vue de les faire contribuer à ſon propre bien-être. Telle eſt la ſource naturelle de l'ambition, du déſir d'acquérir du crédit, des richeſſes, des dignités, des talens, de la conſidération, de la réputation, &c. en un mot, toutes les choſes qui nous élevent au-deſſus de nos concitoyens, ou qui peuvent les intéreſſer à notre félicité particuliere.

L'ambition eſt une paſſion naturelle & louable;

quand elle a pour objet de travailler à la félicité publique, à laquelle tout citoyen se trouve intéressé. Le désir des richesses est naturel, vu que les richesses mettent à portée de se procurer une grande masse de bonheur, quand on a l'art d'en faire un bon usage. Le désir de la gloire & de l'estime publique, est une passion naturelle, légitime & louable, quand elle nous excite à mériter les suffrages de nos concitoyens par des qualités vraiment utiles à leur bonheur. Toutes nos passions sont louables, lorsqu'elles sont réglées par la justice; toutes nos passions sont des vertus, quand elles ont pour objet le bien de la Société.

Le desir d'exercer du pouvoir, de montrer ses forces, de faire sentir aux autres ce que l'on peut, ou que l'on est en état d'influer sur leur bien-être, est un sentiment inhérent à la nature de l'homme, & d'où nous voyons découler & de grands biens & de grands maux. C'est pour montrer son pouvoir, & pour faire parade de ses forces, qu'un enfant tourmente les animaux qu'il tient entre ses mains. C'est souvent par le même principe que les Princes tourmentent leurs sujets & font la guerre à leurs voisins. (41) C'est par le même principe que souvent les grands oppriment les petits, les peres leurs enfans, les maîtres leurs valets &c. C'est pour montrer ses forces que l'homme de génie entreprend de grandes choses, & tente souvent l'impossible. Défiez un homme de faire une chose, aussi-tôt vous le piquez, & il fait des efforts incroyables pour vous montrer qu'il est assez fort

(41) Tacite nous apprend que Néron prit le tems où Tyridate étoit à Rome pour faire mourir Barez Soranus; *afin*, dit-il, *de lui montrer par le supplice des grands, l'étendue du pouvoir d'un Empereur.* VOYEZ TACIT. ANNAL. LIB. XVI. CAP. 23.

pour la faire ; s'il a du reſſort dans l'ame, il s'expoſera même à périr, pour vous prouver ſon pouvoir. Que dis-je ! l'homme tout ſeul veut ſe prouver ou ſe montrer ſes forces à lui-même ; il s'afflige de ne point réuſſir, même quand il n'a pas de témoins de ſon mauvais ſuccès ; il ſe mépriſe pour ſon défaut de forces. Enfin voilà pourquoi le danger a des appas pour l'homme ; il veut montrer ſon courage en le bravant, il annonce alors, ſoit à lui-même, ſoit aux autres, la vigueur de ſon ame ou celle de ſon corps. Tout défaut de ſuccès eſt une ſigne de foibleſſe.

Toute dépendance eſt un aveu de ſa propre infériorité, il ſuit de-là que nous ſouffrons avec peine la ſupériorité des autres. Nous n'aimons pas qu'ils ſoient plus forts que nous ; nous voyons avec déplaiſir qu'ils ſont les maîtres de notre propre félicité ; nous préférons toujours d'être les maîtres de la leur, ſoit parce que nous craignons de ne pouvoir pas diriger les volontés des autres vers le but qui convient à nos propres déſirs, ſoit parce que nous croyons que perſonne ne ſait mieux que nous, ce qu'il nous faut pour être heureux. Voilà la ſource du déſir que tous les hommes ont d'exercer leur pouvoir ſur les autres, & de l'averſion qu'ils ont pour tout pouvoir que l'on exerce ſur eux. L'amour de la puiſſance, ainſi que l'amour de l'indépendance & de la liberté, ſont des paſſions inhérentes à l'homme ; elles ne doivent céder qu'au bien que l'on nous fait, & que nous nous ſentons incapables de nous procurer à nous-mêmes.

La *liberté* eſt le pouvoir de prendre les moyens que nous jugeons néceſſaires pour obtenir les plaiſirs & les biens que nous déſirons. Etre libre,

c'eſt ne trouver aucun obſtacle dans notre tendance vers le bonheur. L'abus de la liberté s'appelle *licence*; non-ſeulement elle trouble la Société, mais encore elle nuit à celui qui l'exerce. Ainſi, quoique l'homme ſupporte impatiemment le joug, ou déſire une indépendance illimitée, il eſt pour ſon propre intérêt, forcé de s'abſtenir de la licence, qui lui deviendroit funeſte à lui-même, & de ſe ſoumettre au joug de la loi, qui le garantit, & de la licence des autres, & de ſa propre imprudence. Tout citoyen raiſonnable, c'eſt-à-dire qui connoît ſes intérêts véritables, déſire la liberté, mais renonce de bon cœur à la faculté dangereuſe d'exercer la licence, qui le conduiroit à ſa perte. La licence, comme nous le verrons par la ſuite, eſt également nuiſible & au ſouverain & aux ſujets.

MEME dans ce qu'on nomme *l'état de Nature*, c'eſt-à-dire lorſqu'il vit tout ſeul, l'homme eſt forcé de reconnoître que l'uſage de ſon pouvoir doit avoir des bornes. S'il déſire de ſe conſerver, il eſt obligé de s'abſtenir de l'uſage immodéré des choſes qu'il trouve nuiſibles à ſa ſanté, capables de l'affoiblir & d'endommager ſes facultés. Un Etre ne peut être appellé intelligent & raiſonnable, qu'autant qu'il prend les vrais moyens de ſe rendre heureux, & qu'il ſait diſtinguer l'utile du nuiſible, l'intérêt durable de l'intérêt paſſager. Etre libre, ce n'eſt pas faire ce qu'on veut, c'eſt faire ce qui peut contribuer à ſa félicité permanente.

L'AMOUR que les hommes ont pour l'indépendance, & la peine avec laquelle ils ſe ſoumettent à toute gêne, font qu'ils craignent que les autres n'abuſent de leur ſupériorité, ou ne s'en prévalent d'une façon fâcheuſe pour leur amour propre. Voilà pourquoi les hommes rougiſſent de leur pau-

vreté, cherchent à la cacher aux autres, dans la crainte d'en essuyer les mépris. En un mot, nous craignons toujours de montrer notre foiblesse, dans l'idée que les autres en prendront des avantages pour nous dédaigner ou pour nous faire sentir leur pouvoir d'une façon affligeante. Voilà pourquoi tant d'hommes très-misérables cherchent à paroître heureux, & se ruinent souvent, dans l'idée de faire croire qu'ils sont opulens. La compassion elle-même blesse ceux qui en sont les objets, parce qu'on la suppose communément accompagné de mépris. Il est des hommes devant lesquels il est dangereux de se plaindre.

VOILA encore dans la Société la source naturelle de l'envie, de la jalousie, de l'émulation, & même de l'ingratitude que nous voyons régner parmi les hommes. Ils appréhendent les effets de l'orgueil que doivent exciter le pouvoir, les richesses, la grandeur, les talens. L'homme est souvent ingrat, parce qu'il craint de reconnoître un maître dans son bienfaiteur: il voudroit s'affranchir de la dépendance où il se trouve par rapport à celui dont il a éprouvé les bontés. L'ingratitude est condamnée par l'intérêt général de la Société, qui exige que l'on ne tarisse pas la source des bienfaits. L'ingratitude est condamnée par l'intérêt de l'ingrat lui-même, qui par sa conduite anéantit la bienveillance de celui qui avoit droit d'attendre sa reconnoissance; sa vanité lui fait perdre un ami.

LES Princes, les grands, les riches sont communément ingrats, parce que tout service & tout bienfait donne à tout homme qui le confère, une supériorité, dont l'orgueil de ce-

lui qui le reçoit, a peine à s'accommoder, & met ce dernier dans une ſorte de dépendance (42). Chacun ne veut céder aux autres que le moins qu'il eſt poſſible de ſon indépendance, tandis qu'il voudroit que les autres conſentiſſent à lui ſacrifier la leur toute entiere. Il n'y a que la juſtice qui puiſſe rectifier les ſentimens des hommes, & leur indiquer leurs devoirs.

La juſtice & la raiſon ſont les remèdes des paſſions abjectes, que les bienfaits eux-mêmes font quelquefois naître dans les cœurs. La jalouſie eſt un ſentiment douloureux de notre propre foibleſſe, comparée à la force ou à la ſupériorité des autres. Celui qui a la conſcience de ſon propre mérite, n'eſt ni jaloux ni envieux. L'envie eſt le chagrin ſtérile que nous cauſe l'idée de la ſupériorité des autres. Elle annonce pareillement une ame rétrécie, que ſa propre foibleſſe réduit au déſeſpoir: on n'eſt point envieux des avantages que l'on a, ou que l'on ſe flatte de pouvoir obtenir.

Soit que nous nous jugions grands ou petits, forts ou foibles, le ſentiment de la juſtice nous oblige de reconnoître la ſupériorité & les droits de tous ceux qui ont plus de talents, plus de lumières, plus de vertus, ou qui ſont capables de procurer aux hommes plus d'avantages que nous.

L'art de faire du bien aux hommes, eſt un art difficile; il eſt rare que l'on puiſſe obliger ſans allarmer l'amour propre, la jalouſie, l'envie de celui

(42) *Beneficia eò uſque læta ſunt, dum videntur exſolvi poſſe: ubi multum antevenere, pro gratiâ odium redditur.*
Tacit. annal. lib. IV. CAP. 18.
Caligula ne fit périr Macron que parce qu'il lui étoit redevable de l'empire.

qu'on oblige. Chaque faveur paroît annoncer sa foiblesse à celui qui la reçoit, & le pouvoir de celui qui la confére : tout homme qui reçoit un bienfait se croit avili, & rougit de son infériorité. Le pauvre se voit dans la dépendance de tout le monde, il craint de n'avoir rien qui intéresse les autres à son sort. C'est très-souvent la faute de celui qui oblige, s'il n'excite que l'ingratitude : un bienfait n'est quelquefois qu'un outrage. L'homme de bien ne craint point de faire des ingrats ; il lui suffit de connoître ses droits ; il se contente de faire le bien, sûr d'en trouver la récompense dans la conscience de sa propre supériorité, dans l'idée de son pouvoir, dans une satisfaction intérieure que l'injustice des hommes ne peut point lui ravir.

NONOBSTANT l'ingratitude des hommes, celui qui leur est vraiment utile acquiert sur eux des droits légitimes, & que rien ne peut anéantir.

SI le bien que l'on fait aux hommes, donne des droits à leur estime, à leur reconnoissance, & devient le fondement de toute autorité légitime, le mal qu'on leur fait met ces droits au néant ; la Société, pour sa propre sûreté, peut justement écarter ceux qui mettent obstacle à ses vues, & punir ceux qui troublent sa félicité. Punir quelqu'un, c'est le priver du bonheur & des avantages qu'il désire. Si tout homme, attaqué par un ennemi, a le droit de se defendre, la Société jouït sans-doute du même droit. Tout citoyen qui lui fait du mal, qui exerce la licence, qui s'arroge le pouvoir d'être injuste, devient l'ennemi de tous les autres, & peut être justement puni par les loix, destinées à opposer la force de tous, à la force de celui qui fait la guerre à tous. Tout homme qui nuit à ses semblables, brise les liens de la Société, & n'a plus au-

cuns droits à la protection des loix. Le Souverain lui-même, dont l'autorité n'a d'autre fondement que les avantages qu'il procure au peuple qu'il gouverne, perd tous ſes droits, & n'a plus de ſujets, dès qu'il viole les devoirs de l'équité.

Les loix des hommes ne peuvent punir que les crimes viſibles & les délits publics; leur pouvoir ne s'étend pas ſur les fautes cachées & les crimes inconnus. Ceux-ci néanmoins ne reſtent pas impunis pour cela; la nature même de l'homme l'en punit. Le méchant eſt toujours en crainte, tandis que l'homme de bien, même au milieu des revers, en dépit de l'injuſtice des hommes, jouït de l'eſtime des gens de bien, & goute les douceurs d'une bonne conſcience.

CHAPITRE XIII.

De l'Eſtime, de la Conſcience, de l'Honneur.

C'Est toujours rélativement aux autres que l'homme s'eſtime lui-même. S'eſtimer, c'eſt connoître ſes droits, ſa valeur, ſa ſupériorité; c'eſt ſe féliciter des qualités utiles que l'on a, ou que l'on croit avoir; c'eſt s'applaudir de poſſéder celles que l'on s'imagine devoir mériter la conſidération des êtres dont on eſt entouré. Les uns s'eſtiment pour leur pouvoir, d'autres pour leur naiſſance, leur crédit, leurs titres, leurs richeſſes; d'autres pour leur beauté, leurs talens, leur eſprit; mais tous ces ſentimens ſont fondés ſur la connoiſſance que l'on a du prix que mettent à ces qualités les

hommes que nous voyons. Placez un homme qui s'eſtime pour ces choſes, dans une ſociété où elles ſoient inconnues & où l'on n'y attache aucun prix, il ceſſera bientôt de s'applaudir de la poſſeſſion des qualités qui paroîtront inutiles. Tranſplantez un Courtiſan tout fier de ſa nobleſſe dans une République, où l'on ne fait aucun cas de la naiſſance, & bientôt il ceſſera de ſe glorifier de la choſe qui, dans une Monarchie, lui attiroit la conſidération & les reſpects du vulgaire étonné. Mettez un ſavant, un homme de génie qui s'applaudiſſe de ſes talens, parmi des ſauvages ou des ignorants, il y paroîtra ridicule, & bientôt ſon mérite diſparoîtra devant ſes propres yeux.

L'HOMME vertueux n'eſt déplacé nulle part. La vertu eſt utile en tout pays, en tout tems, chez tous les peuples: par-tout où l'on trouve des hommes, la vertu eſt eſtimable, parce qu'il n'eſt perſonne qui n'en ſente l'utilité. Ainſi par-tout l'homme de bien a droit à l'eſtime des autres, & peut goûter le plaiſir de s'eſtimer lui-même.

BIEN des Moraliſtes ont voulu ravir à l'homme le droit de s'eſtimer, ainſi que celui de s'aimer & de rechercher l'affection des autres; ces ſentimens paroiſſent trop *charnels* à une morale fanatique, qui s'efforce de nous rendre inutiles à ce monde, & qui voudroit nous perſuader que ce n'eſt que dans un monde inconnu, que nous devons attendre la récompenſe de nos bonnes actions. Mais il eſt impoſſible d'anéantir dans l'homme les ſentimens inhérents à ſa nature; il s'aime & il déſire d'être aimé, afin de s'aimer davantage; il déſire l'eſtime des autres, pour être plus eſtimable à ſes propres yeux: il s'applaudit alors de voir ſon jugement fortifié des ſuffrages des autres. Son eſprit eſt

étayé par l'approbation qu'on lui donne. (43)

OTER aux hommes le desir de plaire à leurs semblables, ou l'ambition de mériter leur bienveillance & leurs suffrages, c'est évidemment éteindre en eux toutes les vertus sociales; ce n'est qu'en se rendant utile ou agréable, que l'on peut mériter l'affection des autres. Ainsi nous dire de renoncer à cette affection, c'est nous défendre d'avoir de la vertu. Banniſſez l'envie de plaire de l'union conjugale, des familles, de l'amitié, de la société journaliere, & vous en bannirez toute la douceur de la vie. Dites à un Souverain qu'il ne doit point rechercher l'estime & la tendresse de son peuple, & bientôt vous en ferez un tyran détestable, ou du moins, un Souverain parfaitement indifférent sur le bien-être de ses sujets. Anéantiſſez pour les ames énergiques le desir de la réputation & de la gloire, qui ne sont autre chose que l'estime des hommes, & vous anéantirez efficacement l'enthousiasme le plus utile à la Société. L'apathie des Stoïciens, l'indifférence & l'humilité des Chrétiens, ne sont propres qu'à éteindre toute vertu; si on les mettoit en usage, elles étoufferoient dans les cœurs tout desir de se distinguer aux yeux des hommes & de mériter leur amour.

VOULOIR que l'homme renonce à l'estime & de lui-même & des autres, ce seroit donc le priver du motif le plus propre à l'exciter à la vertu. Priver l'homme du droit de s'applaudir du bien qu'il fait, c'est vouloir qu'il soit injuste envers lui-même. S'aimer & s'estimer pour des actions utiles, c'est un acte d'équité. (44)

Nous

(43) *Voyez Essais de Morale de M. Nicole, tom. II. p.* 18.

(44) Les Théologiens nous disent que l'homme est incapable

Nous dirons donc que l'homme de bien eſt en droit de s'eſtimer lui-même, & d'ambitionner l'eſtime & l'amour de ceux ſur qui ſa conduite influe. Tout homme qui fait ſentir aux autres l'eſtime qu'il a pour lui-même, d'une façon qui les bleſſe, qui les humilie, qui les afflige, eſt un bienfaiteur mal-adroit; il perd les droits, même réels, qu'il pouvoit avoir ſur eux. L'*orgueil*, la hauteur, l'arrogance, ſont des effets de la ſotiſe qui empêche de voir que l'on ſe rend déſagréable aux autres, en leur faiſant ſentir leur infériorité. La *Vanité* eſt l'eſtime de ſoi, ou l'idée de ſa ſupériorité fondée ſur des avantages inutiles aux autres, ou que nous ne poſſédons point réellement. Etre vain, c'eſt s'eſtimer ſoi-même, ou prétendre à l'eſtime des autres pour des qualités frivoles ou ſuppoſées; ce qui ſouvent procure du mépris, au lieu de la conſidé-

bee de faire le bien » par lui même; que c'eſt Dieu qui lui » donne la grace de bien faire qu'en s'applaudiſſant de ſes » actions louables, l'homme raviroit à Dieu la gloire qui lui » eſt dûe. » Mais qu'elle que ſoit la ſource des bonnes diſpoſitions de l'homme, dès qu'il les a, il ne peut s'empêcher de ſavoir qu'il les a, de s'en réjouir, de s'applaudir de les avoir, d'être content de lui-même. Quoiqu'un courtiſan tienne de ſon maître les titres ou les places dont il jouit, il ne peut pas ignorer qu'il les poſſede; il s'en félicite, il en eſt charmé, parce qu'il ſe voit par là diſtingué des autres. Soit que l'on regarde les bonnes qualités ou les vertus des hommes comme des effets de leur nature, de leur tempérament, de leur éducation, &c. ſoit qu'on les regarde comme des graces de Dieu, celui qui les poſſede ne peut ſans folie ignorer qu'il poſſéde les qualités qui le rendent agréable aux autres, & dont par là même il a droit de s'applaudir; d'où l'on voit que l'humilité vraiment chrétienne eſt un être de raiſon, & que, ſi elle étoit poſſible, elle ſeroit & injuſte & abſurde.

ration que l'on vouloit uſurper. Mais l'eſtime de ſoi, fondée ſur des vertus, ſur des talents utiles, ſur des bienfaits réels, eſt une récompenſe légitime que l'homme de bien ſe doit à lui-même. La vertu n'eſt déjà que trop rare ſur la terre; elle le ſeroit encore bien plus, ſi ce n'étoit que dans le ciel qu'elle dût être récompenſée. Ceux qui n'attendent que dans l'autre monde le ſalaire de leurs actions, ou qui ne veulent plaire qu'à Dieu, s'embarraſſent communément très-peu de l'approbation des hommes, ne font rien pour la mériter, & n'ont pour l'ordinaire que des idées très-fauſſes, très-obſcures, très-mauvaiſes de la ſaine morale & des vertus réelles.

QUELQUE ſoit notre ſort dans l'avenir, dans le monde actuel où nous ſommes placés, la vraie morale nous excitera toujours à nous aimer nous-mêmes, à chercher & l'eſtime des autres & l'eſtime de nous-mêmes, & à la mériter par des actions vraiment utiles & louables. Approuver en ſoi, comme dans les autres, ce qui eſt réellement bon & louable, c'eſt juger ſainement, c'eſt ſe rendre juſtice; ſe mépriſer ſoi-même pour le bien que l'on a fait, ſeroit joindre l'injuſtice à l'extravagance.

INVITONS donc les hommes à ſe mettre dans le cas de pouvoir s'eſtimer, ſe reſpecter, s'aimer eux-mêmes avec juſtice. Quiconque ſe mépriſe lui-même, ou ne s'embarraſſe point de l'eſtime des autres, ne peut que devenir un être vil & très méchant. C'eſt de cette diſpoſition que l'on voit découler la baſſeſſe, la flatterie, la complaiſance criminelle, & une foule d'actions déteſtables. Le mépris de ſoi eſt évidemment la ſour-

ce de presque tous les crimes, & des courtisans, & du bas peuple. Que devient la vertu d'une femme, quand elle cesse une fois d'avoir du respect pour elle-même, ou quand elle se met au dessus du *qu'en dira-t-on?* Tout homme qui se mépriſe lui-même, ne tarde pas à se rendre mépriſable aux yeux des autres.

La bonne *conſcience* n'est qu'un sentiment d'estime pour nous-mêmes, fondé sur le témoignage que nous nous rendons intérieurement d'avoir agi d'une façon propre à nous donner des droits sur l'estime des autres. Quoique naturellement prévenus en notre faveur, en consultant l'expérience & la réflexion, il nous sera toujours facile de nous juger équitablement: il suffit pour cela, de considérer les effets que notre conduite produit sur les êtres avec qui nous avons des rapports. Nous nous mettons alors dans leur place, & nous nous jugeons nous-mêmes, comme ils pourroient nous juger. Ainsi, *la conſcience eſt dans l'homme la connoiſſance des effets que ſes actions produiront ſur les autres.* La bonne conscience est la certitude où nous sommes que nos actions méritent d'être approuvées par ceux qui les ressentent: la mauvaise conscience est la certitude ou la crainte d'avoir mérité leur haine ou leurs mépris par notre conduite à leur égard. D'où l'on voit que la conscience n'est pas l'effet d'un instinct ou d'un sentiment inné, mais de l'expérience & de la réflexion. (45)

(45) *La buona conſcienza è..... il premio della riſleſſione.* Voyez Dissertazione Sulla felicita. D'un autre côté le Dr. Hutcheson prétend qu'*une action vertueuſe perd tout ſon prix, lorſqu'elle n'eſt faite qu'en vue de mériter les applaudiſſemens de ſa propre conſcience.* Voyez, Inquiry concerning Vir-

La conſcience pour le ſuperſtitieux, eſt la connoiſſance qu'il croit avoir des effets que ſes actions produiront ſur la Divinité; mais comme il n'a de ſon Dieu que les idées fauſſes & révoltantes, qui lui ſont données par des hommes intéreſſés à le peindre ſous les traits d'un maître injuſte, capricieux & cruel, qui ſouvent exige des choſes contraires à la nature, à la morale, à la raiſon, & capables d'effaroucher la conſcience de tout homme ſenſé, la conſcience d'un dévôt eſt erronée; elle lui permet ſouvent de faire le mal ſans remors & de s'applaudir d'une conduite, ſoit inutile, ſoit dangereuſe pour la Société. La conſcience d'un dévot fanatique ne lui reproche point ſon intolérance, ſon zèle, ſes perſécutions, ſes cruautés, ſon eſprit turbulent & inſociable, parce qu'il ſe perſuade que le ciel approuve ſa conduite très-blâmable aux yeux de la raiſon, que le dévôt ne conſulte jamais.

Pour juger ſainement de nous-mêmes, il faut conſulter la raiſon & non l'imagination ou l'enthouſiaſme. En prenant cette raiſon pour regle, nous connoiſſons les effets de nos actions; cette connoiſſance nous met à portée de nous abſoudre ou de nous condamner; de nous eſtimer ou de nous mépriſer, en raiſon des ſentimens favorables ou défavorables que nous ſavons avoir excités dans les autres. En un mot, ou nous ſommes contents de nous-mêmes, ou nous éprouvons de la crainte, de la honte & des remors, ſentimens

VERTUE, Sect. II. art. 4. Des Moraliſtes plus ſenſés ont fait conſiſter le *ſouverain bien* dans la *rectitude de la conduite*, c'eſt-à-dire, dans les applaudiſſements que l'homme de bien ſe donne à lui-même, quand il a la conſcience d'avoir fait ſon devoir. Voyez HARRIS THREE TREATISES. &c.

douloureux qui nous forcent de nous haïr, & qui nous ſont perpétuellement retracés par un eſprit allarmé & par une imagination troublée, devenue pour nous un ennemi domeſtique dont nous ne pouvons nous ſéparer. *Où fuir*, dit Antonin, *lorſque nous ſommes mécontents de nous-mêmes ?*

La Religion paroît en grande partie avoir été imaginée pour fournir aux hommes des expiations, ou des moyens biſarres & ſurnaturels de ſe réconcilier avec eux-mêmes. En effet tout homme qui a commis le mal, fait des efforts incroyables pour ſe juſtifier à ſes propres yeux; il n'eſt pas de ſophiſmes & de ſubterfuges qu'il ne mette en uſage pour ſe remettre bien avec lui-même. Quiconque vit en ſociété & regarde autour de ſoi, ne peut s'empêcher à tout moment de ſe voir des mêmes yeux que les autres; il reconnoît un tribunal qui, en dépit de ſes efforts, s'établit au dedans de lui. Mais ſes déciſions ſont communément bien plus réglées par l'opinion publique & le préjugé, que par la raiſon. La conſcience ne nous reproche pour l'ordinaire que les choſes que nous voyons déſapprouvées par les êtres qui nous entourent. La conſcience d'un prince, environné de flatteurs empreſſés à ſervir tous ſes caprices, ne lui reproche gueres aucun de ſes excès. La conſcience d'un courtiſan ne le fait point rougir de ſes baſſeſſes, de ſes intrigues, de ſes perfidies, que l'exemple de ſes ſemblables juſtifie. La conſcience d'un fanatique ne le condamne pas pour s'être livré aux accès d'un ſaint zèle, qu'il voit applaudi par ſes guides ſpirituels; cette conſcience eſt en repos ſur les crimes les plus noirs, dès que ſon Prêtre l'aſſûre qu'ils lui ſont remis par la Divinité.

Les hommes ne rougiſſent preſque jamais des choſes qu'ils voyent autoriſées par l'uſage, par l'exemple, par les ſuffrages des autres : nous n'éprouvons de la honte, des remors, des regrets ou des craintes, que pour les actions que nous croyons de nature à déplaire, ou devoir paroître ridicules, mépriſables, puniſſables aux yeux des hommes. Une honte collective, ou répartie ſur un grand nombre de têtes, devient un fardeau léger pour chacune de celles qui la portent. Quand l'opinion publique eſt viciée, nous finiſſons par tirer gloire du vice & de l'infamie. Dans une nation corrompue, quel eſt l'homme qui rougiſſe de la débauche, de l'adultere, des vices à la mode ? Sous un gouvernement tyrannique, ne voit-on pas l'homme injuſte, le concuſſionnaire, le voleur public s'applaudir de leurs crimes, & en jouir inſolemment aux yeux d'un peuple, bien plus jaloux qu'irrité ?

Tous ceux qui ont la force en main ſe mettent communément au-deſſus de la honte & des remors ; le répentir ne tombent chez eux, que ſur le défaut de ſuccès. Si la conſcience leur fait quelques légers reproches, ils ſont bientôt étouffés par la voix des flatteurs, toujours prêts à louer les excès les plus criants. D'ailleurs les plaiſirs bruyants, le tumulte des affaires & de la diſſipation ; enlevant l'homme hors de lui-même, ne lui permettent gueres de méditer. Les princes & les grands ont communément le ſecret de calmer leur conſcience, en impoſant ſilence ou en puniſſant tous ceux dont le murmure troubleroit leur repos. La police, dans un Etat Deſpotique, n'eſt faite que pour empê-

cher les citoyens de faire entendre des cris importuns, capables d'allarmer la conſcience de ceux qui les oppriment.

On ne ceſſe de nous vanter les effets merveilleux que la Religion produit ſur les conſciences : on prétend que l'idée d'un juge redoutable qui voit tout, qui eſt inviſiblement préſent en tous lieux, aux yeux duquel les actions les plus ſecrettes ne peuvent point échapper, eſt un motif très-puiſſant pour empêcher les mortels de ſe livrer à leurs déréglemens. Tout nous prouve que les hommes craignent bien plus les yeux des hommes, que les yeux de la Divinité. La préſence du témoin le plus abject nous en impoſe plus ſûrement, que celle d'un Dieu terrible que nous ne voyons jamais. Un débauché, qui ne douteroit nullement de la préſence de ſon Dieu, ne commet-il pas à tout moment des actions honteuſes ; qu'il rougiroit de commettre aux yeux du plus vil des hommes ?

Quand l'opinion publique eſt pervertie par des exemples nombreux, par des uſages déraiſonnables, par un gouvernement injuſte, par une éducation dangereuſe, par la contagion du luxe, & le vice & le crime lui-même perdent leur difformité. La raiſon, la vertu, la morale ſont forcées de ſe taire devant l'opinion ; ou bien elles ne parlent qu'à des hommes qui les trouvent impertinentes & ridicules. C'eſt ſur l'opinion publique, que la ſageſſe doit travailler ; c'eſt cette opinion, que la raiſon doit rectifier, pour ramener les hommes à la vertu. Sous un gouvernement corrompu, dans une nation vicieuſe, on ne trouve de vertu, que dans un petit nombre de gens de bien iſolés, qui contents de

quelques approbateurs, réſiſtent au torrent univerſel, ou jouïſſent à l'écart des vertus domeſtiques dont ils ont appris à goûter les douceurs.

L'honneur eſt le droit que nous avons, ou que nous croyons avoir, à l'eſtime des autres. Il eſt un des plus puiſſants reſſorts de la nature humaine. Tout homme veut être honoré; ſe mépris eſt pour lui le ſupplice le plus cruel, il le dégrade à ſes propres yeux; rien ne l'offenſe plus que l'idée de paroître inutile ou abject aux yeux de ſes ſemblables. L'honneur, comme la vertu, ne peut être ſolidement fondé que ſur l'utilité; il n'eſt qu'un vain phantôme, quand il n'a d'autre appui que des préjugés, des conventions folles, les caprices de la mode. Rien n'eſt donc plus important & plus intéreſſant pour la Société, que de donner aux hommes des idées vraies de l'honneur, qui varie, pour ainſi dire, dans chaque contrée de la terre. La vertu, l'utilité ſolide & permanente du genre humain, nous donnent ſeules des titres inconteſtables à l'eſtime publique. L'homme d'honneur ne peut être diſtingué de l'homme de bien, de l'homme utile, de l'homme qui procure du bonheur à ſes concitoyens.

POUR le plus grand nombre des hommes, le mot *honneur* eſt un terme vague, & ſouvent une pure chimere. En morale, comme on a pu le remarquer, on a très-rarement défini les mots que l'on employoit le plus. On peut dire en général que *honneur* eſt un terme rélatif par lequel on déſigne le cas que l'on fait de certaines actions ou qualités dans chaque ſociété. Il eſt des actions qui font honneur dans quelques pays & qui ſont deshonorantes dans d'autres. Ainſi l'honneur ſuit les opinions, les idées vraies ou fauſſes

des nations ; celui qui réſulte de la vertu eſt le ſeul qui ſoit réel, & qui ne dépende pas du caprice des hommes.

A L'ORIGINE des Sociétés, des ſauvages perpétuellement occupés ou à ſe défendre ou à attaquer leurs voiſins, ont attaché l'idée d'honneur à la valeur, parce que c'étoit la qualité qui pour lors leur paroiſſoit la plus utile ou la plus importante pour eux. Cette notion s'eſt évidemment perpétuée juſqu'à nous ; on la retrouve encore dans les nations les plus civiliſées. En conſéquence nous voyons les Princes, pour peu qu'ils ayent d'énergie & d'activité dans l'ame, ſe porter à la guerre, & faire conſiſter leur honneur & leur gloire à troubler la tranquillité des autres, aux dépens de la félicité de leurs propres ſujets. Ainſi, d'après un préjugé ſi funeſte, le plus grand honneur d'un Monarque conſiſte à être injuſte, inhumain, vindicatif ; à répandre ſans ſcrupule & ſous les plus légers prétextes le ſang des hommes ; à devenir le fléau des nations.

POUR être ſecondés dans leurs projets, les Princes & les Conquérants ont communiqué leurs préjugés à ceux de leurs ſujets qu'ils jugeoient les plus propres à ſervir leurs paſſions. C'eſt ainſi que les fauſſes idées d'honneur ont infecté les peuples ; la profeſſion des armes fut regardée comme la plus honorable, un homme crut avoir de l'honneur, quand il eût du courage ; il ne vit pas qu'il ne faiſoit que ſe rendre l'inſtrument mépriſable & la victime des paſſions d'un maître injuſte qui ſans raiſon prodiguoit ſon ſang.

PAR une ſuite des mêmes préjugés, tout *homme d'honneur* ſe crut obligé d'être inhumain, vindicatif, implacable ; toutes les fois qu'il jugea ſon honneur attaqué. Soutenu dans la férocité

eſt deshonoré ou forcé de rougir, lorſque ſa femme lui eſt infidelle, tandis que celui qui eſt parvenu à la rendre criminelle marche la tête haute, & s'applaudit de ſon infame triomphe. Un homme eſt deshonoré, lorſqu'il refuſe de payer une dette contractée par amuſement: les dettes du jeu ſe nomment des *dettes d'honneur* par excellence: mais un homme peut ſans craindre le déshonneur refuſer de payer ce qu'il doit à un marchand, à un artiſan, que ſouvent ſa négligence ou ſa mauvaiſe foi réduiſent à l'indigence. C'eſt ainſi que, dans des nations vicieuſes, des hommes corrompus parviennent à renverſer toutes ſes idées, à pervertir l'opinion, à faire paſſer l'infamie même pour de l'honneur! Le vice n'eſt ſi commun, que parce qu'au lieu de deshonorer les hommes dans l'opinion publique, il ne ſert ſouvent qu'à les faire conſidérer.

L'HOMME en ſociété, non content de s'aimer, veut être aimé des autres, & ſe ſent obligé d'exciter en eux les ſentimens qu'il a de lui: il eſt content, quand il ſe flatte de joindre leurs ſuffrages à l'idée qu'il ſe fait de ſes propres qualités. Nous ne ſommes contents de nous, que quand nous croyons que les autres en ſont contents. Nous parvenons ſouvent à faire illuſion & à nous & aux autres; mais ce qui n'eſt qu'illuſion n'eſt pas fait pour durer; l'hypocriſie ſe démaſque tôt ou tard; il en coûte bien moins pour être honnête, que pour s'efforcer de le paroître. La politique la plus ſûre eſt d'être vrai. Tant d'hommes ne ſont ſi inquiets, ſi chatouilleux ſur leur honneur, que parce qu'ils ſavent intérieurement que leurs titres ſont ſuppoſés. Le

vrai mérite eſt tranquille, la vanité eſt toujours inquiette, ombrageuſe, agitée.

Il eſt bien difficile de continuer longtems à ſe tromper ſoi-même; rien n'eſt plus pénible que de tromper toujours les autres. Tôt ou tard les illuſions diſparoiſſent. Nul homme ne peut s'en impoſer, quand il ſe demandera de bonne foi, ſi dans chaque perſonne où le ſort l'a placé, les êtres avec leſquels il a quelques rapports, ont vraiment lieu d'être ſatisfaits de ſa conduite; ou ſi, en ſe mettant en leur place, il ſeroit content de ceux qui en agiroient de la même façon avec lui. Cet examen nous fournit le vrai moyen de nous juger équitablement, dans quelque circonſtance ou rang que le deſtin nous mette. Tous les hommes ne peuvent prétendre à la grandeur, à la puiſſance, au crédit, à l'opulence, mais tous peuvent prétendre à ſe faire aimer; pour y parvenir ils n'ont qu'à être juſtes & faire le bien, dans la ſphere que la nature leur aſſigne.

Pour peu que l'on s'accoutume à converſer avec ſoi, il ſera très-facile de ſe juger avec candeur, & de découvrir ſi l'on eſt digne des ſentimens que l'on veut exciter dans les autres. L'eſtime juſte & méritée de ſoi, confirmée par les autres, conſtitue la paix de l'ame, la ſécurité de la conſcience, la tranquillité habituelle ſans laquelle il n'eſt point de félicité durable. C'eſt toujours hors d'eux-mêmes que les hommes ont la folie de chercher le bonheur; il faut commencer par l'établir en ſoi, afin de ſe mettre à portée de rentrer avec plaiſir dans ſon intérieur. Mais on n'eſt bien avec ſoi, que lorſqu'on eſt bien avec les autres; & pour être bien avec

eux, il faut leur montrer des vertus. D'où l'on eſt en droit de conclure que la vertu ſeule peut procurer une bonne conſcience, un contentement permanent, un droit inconteſtable à l'eſtime de ſoi-même & des autres, un honneur véritable, en un mot, le bonheur qui fait l'objet des deſirs conſtants de tous les êtres de notre eſpece.

CHAPITRE XIV.

Du bonheur. Des paſſions & de leur influence ſur le bonheur de l'homme.

TOUT nous prouve que le bonheur eſt l'objet continuel des paſſions, des déſirs, des facultés de l'homme. Le bonheur, comme on l'a dit, eſt la durée du plaiſir; ou, ſi l'on veut, la jouiſſance continuée des objets de nos deſirs; ou l'accord de nos facultés avec nos beſoins & nos deſirs. Nous avons du plaiſir, toutes les fois que nous obtenons ce que notre cœur demande; nous conſentons alors à notre façon d'être, nous en ſouhaitons la durée: une ſuite de plaiſirs conſtitue le bonheur dont ils ſont les éléments

ON a fait voir que les paſſions & les déſirs ſont eſſentiels à l'homme, néceſſaires à ſa conſervation & à ſa félicité. C'eſt pour avoir méconnu cette vérité que tant de moraliſtes ne nous ont donné que des maximes ſtériles & des préceptes impraticables. Dans l'idée que les paſſions étoient toujours funeſtes aux hommes & s'oppo-

ſoient ſans-ceſſe à leur bien-être, ils ont voulu les anéantir dans les cœurs & leur ont froidement conſeillé de ne rien déſirer. Ils n'ont point vu que les paſſions naiſſent des beſoins, que ſans déſirs l'homme ne ſeroit point ſollicité à ſe conſerver; qu'il tomberoit dans une langueur auſſi nuiſible pour lui-même, que pour la Société où ſon ſort l'a placé.

On nous dira peut-être que tant que l'homme déſire, il manque quelque choſe à ſon bonheur. Mais ſeroit-il plus heureux s'il ne formoit aucuns déſirs? L'homme eſt tellement conſtitué qu'il doit déſirer toujours; & quand il s'eſt procuré l'objet de ſes déſirs, il doit chercher à trouver un nouvel objet à déſirer; ſans cela ſon eſprit tomberoit dans une langueur, dans une apathie qui ſeroit pour lui l'état le plus funeſte.

Un exemple peut ſervir à éclaircir ce principe. La faim eſt un beſoin inhérent à la nature de l'homme; conſéquemment il doit déſirer de la ſatisfaire; il jouit d'un plaiſir ou d'un bonheur paſſager, toutes les fois qu'il peut ſe procurer des aliments analogues à ſon goût, c'eſt-à-dire, à la conformation de ſon palais. Son bien-être continue, lorſque les aliments qu'il a pris n'affectent point ſon eſtomac d'une façon incommode. Peu de tems après que ce beſoin a été contenté, il renaît, le deſir ſe renouvelle; dira-t-on que l'homme eſt malheureux d'être ſujet à la faim, parce qu'elle fait naître des déſirs qui, tant qu'il jouit de la vie, ſe reproduiſent très-ſouvent?

Non ſeulement le beſoin de ſe nourrir ſe reproduit néceſſairement dans l'homme, mais encore

par ſa nature il doit néceſſaiement déſirer de la variété dans ſes aliments. Ceux qui lui plaiſoient dans un tems, lui déplaiſent dans un autre; les mets les plus propres à ſatisfaire ſon appétit, lui deviennent à la fin inſipides; ſon goût s'uſe; il lui faut alors ſoit de la variété, ſoit des aſſaiſonnements, pour rendre de l'activité à ſes organes émouſſés. Le pain ſec ſuffit aux pauvres, en qui le travail fait naître la faim, que le pain ſuffit pour contenter; mais il faut une grande variété de mets à l'homme opulent dont le palais eſt uſé, qui ne travaille point, & qui rarement éprouve les aiguillons de la faim.

QUOIQUE la faim ſoit un beſoin naturel, ainſi que le déſir de la ſatisfaire, l'expérience fait connoître à l'homme qu'il ſeroit dangereux pour lui de ſe prêter ſans retenue aux impulſions d'un appétit aveugle; qu'il doit faire un uſage modéré des aliments; qu'il faut mettre du choix dans ceux qui lui plaiſent le plus, de peur qu'un bien-être ou un plaiſir momentané ne ſoit ſuivi d'un mal durable. Alors l'homme fait uſage de ſa raiſon, il agit avec prudence; il ſacrifie une ſatisfaction paſſagere, au bonheur plus conſtant de jouïr de la ſanté.

L'EXEMPLE qui vient d'être expoſé, ſuffit pour fixer les idées que nous devons nous former des beſoins, des paſſions, des déſirs & du bonheur de l'homme. Toutes ces choſes lui ſont eſſentielles & inhérentes à ſa nature, & ne peuvent être anéanties ou combattues ſans folie; la morale ne peut entreprendre d'ôter aux hommes ni leurs beſoins, ni leurs paſſions, ni leurs déſirs; elle doit uniquement ſe propoſer de les régler,

gler, de les diriger de maniere à contribuer à leur bonheur durable. Elle ne peut pas leur dire de n'avoir point faim ou de ne point désirer de manger; elle leur dit simplement de se modérer, de consulter l'expérience & la raison, qui leur prescrivent de manger avec mesure & de mettre du choix dans leurs aliments, de peur de s'attirer des infirmités qui leur causeroient plus de peines, que la satisfaction passagere d'un appétit déréglé ne leur causeroit de plaisir. Enfin la morale ne leur défend pas de désirer de la variété dans leurs aliments; tout prouve que les organes sont sujets à s'émousser, & que la diversité des sensations est nécessaire à un être actif, dont la machine est naturellement exposée à des variations continuelles.

En effet les besoins des hommes varient & se multiplient. Quelques moralistes leur en ont fait un crime, & blâment cette progression nécessaire de besoins qui se montre & dans les individus & dans les sociétés. „ Les besoins naturels, disent-ils, sont bornés; ceux de l'imagination n'ont point de bornes. Les premiers, „ selon eux, sont aisés à satisfaire, tandis que „ les autres ne servent qu'à nous rendre mal„ heureux ". Mais pour peu qu'ils eussent enviſagé les choses sous leur vrai point de vue, ils auroient reconnu qu'il est nécessaire & naturel que les besoins des individus & des nations augmentent dans la même progression & proportion que leurs besoins naturels & simples se satisfont. Une nation se civilise à force d'expérience; à l'aide de l'industrie, elle découvre de jour en jour de nouveaux moyens de satisfaire ses besoins avec plus de facilité; elle imagine ensuite

des besoins nouveaux dans la vue d'étendre la sphere de son bonheur.

Les nations sauvages, privées d'industrie & de ressources, commencent par chasser; elles sont alors errantes ou sans demeure fixe, obligées de chercher péniblement leur nourriture: devenues par la suite plus sociables, plus fixes, plus tranquilles, leur activité & leur imagination se déploient; elles se livrent à l'agriculture; elles inventent des arts; elles font le commerce; elles se procurent l'abondance & le superflu; elles veulent subsister avec plus d'agrément. Débarrassé du soin de chercher sa nourriture, l'homme civilisé cherche à la diversifier, ou à l'assaisonner pour la rendre plus agréable. Il finit par aller chercher aux extrémités de la terre des aliments rares, capables de lui procurer des sensations nouvelles que l'habitude change bientôt en besoins; & dont la privation devient un mal pour lui. Enfin dans une nation où le commerce & l'industrie ont introduit le luxe, l'homme riche qui satisfait avec aisance sa faim, imagine tous les jours des ragouts nouveaux; dispensé de travail, son imagination s'occupe à enfanter de nouveaux besoins, & ceux dont la subsistance dépend du riche, s'efforcent de les contenter par de nouveaux moyens. Le Sauvage qui par bien des fatigues ne s'est rien procuré, soit à la chasse, soit à la pêche, se trouve fort malheureux; mais au fond il ne l'est pas plus que l'Européen opulent, lorsqu'il se trouve privé du Caffé ou du Tabac que l'habitude lui a rendu nécessaire.

Aux besoins du corps une fois satisfaits, succédent les besoins de l'imagination; ceux-ci sont communément fondés sur les opinions, les con-

ventions, les exemples, les idées vraies ou fausses que nous voyons répandues dans la Société. Chacun veut satisfaire ses besoins, & se croit malheureux quand il ne peut y parvenir, parce qu'il suppose que son bonheur en dépend. C'est ainsi que dans une nation civilisée, tout citoyen, après avoir acquis de quoi contenter ses besoins primitifs, désire le pouvoir, les honneurs, les places, les dignités, la considération, des richesses plus amples encore que celles qu'il possédoit déjà, comme des moyens de se procurer des plaisirs nouveaux, variés, multipliés. Ces besoins & ces désirs, ignorés du pauvre qui a de la peine à subsister, deviennent des passions très-fortes ou des besoins très-pressants dans l'homme opulent, qui se trouve très-malheureux quand il manque de succès. L'ambition frustrée, l'occasion de s'enrichir manquée, la privation d'une partie de sa fortune, le retranchement de sa dépense, sont pour quelques citoyens d'une nation policée, des chagrins aussi cuisants que la privation de toute nourriture pour un sauvage affamé.

On voit donc que, par la nature même de l'homme, il doit éprouver des passions & des désirs, & que ses désirs satisfaits doivent, comme on a vu, être remplacés par des désirs nouveaux. Un homme qui n'auroit rien à désirer, ou qui obtiendroit tout d'un coup tout ce qu'il est capable de désirer, seroit bientôt très-malheureux; rien ne seroit plus cruel pour lui, que de ne pouvoir espérer quelque addition à son bonheur. Un plaisir demande à être suivi de quelque plaisir plus vif encore, sinon il n'est plus un plaisir; il produit du dégoût par la comparaison qu'on en fait avec celui qui l'avoit précédé. L'ob-

que les plaisirs ont épuisé sur nous leurs effets, nous en cherchons de nouveaux ; à leur défaut nous nous trouvons malheureux ; nous sommes mécontents de la nature, que nous ne jugeons cruelle, que parce que nous n'avons pas sagement œconomisé les moyens qu'elle nous avoit fournis de travailler à notre bonheur. Voilà la vraie source de l'ennui, ce tyran des Princes, des grands, des hommes opulents, qui sont souvent malheureux par la langueur que laisse dans leur ame, le dégoût nécessairement produit par l'abus des amusements & des plaisirs. De même que l'exercice nous fait trouver plus de goût dans le plaisir, qui cesse de nous piquer quand nous le sentons toujours ; le dégoût, la langueur, l'ennui, sont les châtiments que la nature inflige à ceux qui abusent des plaisirs qu'elle procure. La morale, dont l'objet doit être de rendre les hommes heureux, ne doit pas leur dire de haïr ou de fuir le plaisir, qui est un bien ; mais elle doit les avertir de craindre & d'éviter l'abus du plaisir, qui, en produisant la satiété, le dégoût & le vice, devient un mal très-véritable.

Les passions, comme on l'a dit ci-devant, ne sont que les désirs qui portent l'homme à chercher les objets dans lesquels il trouve ou croit trouver son bien-être. Ces passions sont proportionnées à la vigueur de son tempérament, à la vivacité de son imagination ; nous ne désirons les choses, que comme des moyens d'être heureux ; nous ne nous rendons malheureux, que parce que nous nous trompons souvent dans l'usage des objets que nous désirons ; nous ne causons le malheur des autres que, lorsque, pour obtenir ces objets, nous nous servons de moyens qui leur

ſont nuiſibles ou fâcheux (47). L'ambition ou le déſir du pouvoir, eſt une paſſion naturelle à celui qui voudroit influer ſur les hommes, en vue de les faire concourir à ſa propre félicité ; le pouvoir en effet eſt capable de procurer cet avantage ; ainſi le pouvoir eſt un bien, mais l'abus du pouvoir eſt un mal, parce qu'il nuit à ceux qu'un pouvoir légitime pouvoit faire concourir à nos vues. Il eſt doux pour un bon Roi de commander à un peuple dont il ſait réunir les volontés à la ſienne, & qu'il a le pouvoir d'intéreſſer à ſa propre félicité ; mais l'abus qu'un Tyran fait de ſa puiſſance, ne lui cauſe que des allarmes à lui-même, par la haine qu'il excite dans les cœurs des ſujets qu'il opprime.

Les richeſſes ſont un bien, puiſqu'elles mettent celui qui les poſſéde à portée d'influer ſur les volontés de ſes ſemblables, & de ſe procurer à lui-même les avantages qu'il ſouhaite. Le déſir des richeſſes n'eſt que le déſir d'augmenter les moyens de ſon bonheur. D'où il ſuit que la raiſon ne défend point de déſirer l'opulence. Mais les richeſſes ne ſont rien, ſi elles ne contribuent à notre bien-être véritable : elles ſont un mal, ſi elles ne nous procurent que des plaiſirs paſſagers, ſuivis de dégoûts & de chagrins durables ; elles ſont injuſtes & blâmables, quand nous les acquerrons par des voies propres à indiſpoſer ceux dont elles devroient nous attirer l'affection & les ſecours.

La réputation eſt un bien ; c'eſt un des plus puiſſants mobiles des actions humaines. Chercher à ſe rendre eſtimable aux yeux de ſes concitoyens,

(47) *Affectibus bene uti, virtus ; male uti vitium eſt.*

eſt une diſpoſition louable, utile, vertueuſe ; ainſi n'écoutons pas ces Philoſophes chagrins, qui traitent la réputation de fumée. Déſirer la réputation, c'eſt déſirer l'eſtime de ſes ſemblables par ſes ſervices, ſes talents & ſes bonnes qualités. Perdre ſa réputation, c'eſt perdre une partie de ſon bien-être. Mépriſer la réputation, c'eſt mépriſer ce qui nous rend chers & aux autres & à nous-mêmes.

Il en eſt de même de tous les objets des déſirs & des paſſions des hommes. La raiſon & la vertu les approuvent, parce que, toujours conformes à la nature, elles ne peuvent blâmer les moyens propres à nous procurer le bonheur. Elles ne condamnent que l'abus des choſes, & les moyens nuiſibles que nous employons pour les obtenir. Elles nous diſent de réſiſter à nos paſſions & de modérer nos déſirs, c'eſt-à-dire, de calculer tranquillement les avantages & les déſavantages qui peuvent réſulter pour nous, & des objets que nous cherchons, & des voies dont nous nous ſervons pour les acquérir. Elles nous recommandent le choix & un uſage raiſonné des plaiſirs, c'eſt-à-dire, qu'elles nous conſeillent de fuir les malheurs qui ſuivent pour l'ordinaire l'abus qu'on en peut faire. Enfin elles ne nous permettent de déſirer que les objets que nos efforts peuvent nous faire obtenir, ſans nuire à notre bonheur véritable, qui ſe trouve toujours lié à celui des êtres avec qui nous vivons.

La raiſon n'eſt que le choix des objets de notre bien-être & des moyens qui nous y conduiſent. La vertu n'eſt que la conformité avec la nature d'un être ſociable, fait pour travailler

à ſon propre bonheur & à celui des êtres néceſſaires pour ſe le procurer. Ainſi la vertu ne conſiſte pas dans le mépris des richeſſes, des grandeurs, de la puiſſance, dans la fuite des plaiſirs, dans l'abnégation de ſoi-même, dans le renoncement à la Société; elle conſiſte à chercher notre bien-être durable en nous rendant utiles, agréables & chers à ceux qui ſont en état de concourir à nos vues. La morale nous prouvera que ce n'eſt qu'en ſuivant la vertu, que nous pourrons obtenir les vrais plaiſirs, la félicité permanente, le *ſouverain bien* auquel l'homme peut prétendre en ce monde.

CHAPITRE XV.

Examen des idées des Anciens & des Modernes ſur le bonheur & le ſouverain bien.

RIEN de plus vague, de plus affligeant, de plus impraticable que les conſeils que la plupart des Moraliſtes nous ont donnés pour nous conduire au bonheur. Une ſombre philoſophie ſemble avoir ſouvent trempé ſa plume dans le fiel, pour nous peindre les malheurs de la vie humaine. Faute de voir l'homme tel qu'il eſt, & de chercher les vraies cauſes de ſa corruption & de ſes miſeres, ils l'ont cru malheureux par état, & incapable de jamais parvenir à rendre ſon ſort plus doux. La nature ne ſe montre à ces triſtes ſpéculateurs, que comme une marâtre qui ne forme des enfans dans ſon ſein que pour les abandonner

à l'infortune, & les rendre les jouets & les victimes des caprices du ſort. A les en croire, la vie elle-même n'eſt qu'un préſent funeſte, peu digne d'être accepté, ſi l'on en connoiſſoit la valeur véritable. La Mythologie nous apprend que Prométhée détrempa dans ſes larmes le limon dont il fit l'homme. La Religion nous montre le premier homme ſe livrant au mal, lorſqu'à peine il eſt ſorti des mains de ſon créateur, & par là ſe privant pour toujours lui & toute ſa race, de la félicité à laquelle Dieu l'avoit deſtiné. Par une ſuite fatale de ce premier délit, le cœur de l'homme s'eſt corrompu, ſa raiſon s'eſt obſcurcie: elle n'eſt devenue pour lui qu'un guide infidele qui, bien loin de le guérir de ſes maux, ne fait que les redoubler par les égarements dans leſquels elle l'entraîne.

D'APRÈS les idées que nous offrent ces hypothèſes affligeantes, le moment de notre entrée dans le monde eſt le commencement de nos peines. L'enfance foible & ſans ſecours eſt plus pénible pour l'homme que pour tous les autres animaux, auxquels il ſe préfere. Cette enfance ſe paſſe dans l'eſclavage, on la force de s'occuper de choſes qui lui déplaiſent, ſous prétexte d'inſtruction: elle eſt ſoumiſe aux caprices de parents & de maîtres qui ſouvent ſe plaiſent à la voir baignée de larmes.

L'ADOLESCENCE eſt ſans ceſſe agitée de paſſions impétueuſes, dont le tumulte l'empêche de ſonger à l'avenir, & qui ſouvent lui préparent des chagrins auſſi longs que la vie.

L'AGE viril n'eſt occupé que de vues ambitieuſes, du ſoin d'acquérir des honneurs, du pouvoir, des richeſſes; en courant perpétuellement après le bonheur, l'homme ne l'atteint

jamais ; il ne ſe dit point, je ſuis heureux, il eſpère toujours l'être ; il ſe promet de jouïr un jour, & il ne jouït jamais ; il atteint ſeulement une vieilleſſe qui, pour l'ordinaire, n'eſt remplie que de dégoûts, d'infirmités, de chagrins, de déſirs impuiſſants & de craintes de la mort. Que l'on joigne à toutes ces choſes, les malheurs domeſtiques de chaque individu, les déſagréments qu'a tout moment la Société lui cauſe ; les injuſtices que le gouvernement le force d'endurer, les vexations qui l'affligent ; les allarmes qui l'aſſiégent ; les mécontentements réels, & ceux que l'imagination lui ſuggere, & l'on verra, nous dit-on, que le bonheur n'eſt pas fait pour les habitans de la terre, & que tous ſont condamnés à être malheureux, depuis l'inſtant de leur entrée dans le monde, juſqu'à celui où ils ſont forcés d'en ſortir, inſtant dont l'idée ſeule ſuffit pour empoiſonner la vie la plus fortunée.

Si l'homme étoit auſſi miſérable que des penſeurs mélancoliques s'efforcent de nous le peindre, rien ne ſeroit plus propre à nous affliger, à nous faire maudire la vie, à nous jetter dans le déſeſpoir. Mais une philoſophie moins lugubre & plus vraie nous montrera ſon ſort d'un côté plus conſolant. L'enfance eſt-elle donc un état ſi déplorable ? Le moindre jouet, le plus frivole plaiſir ne lui font-ils pas, en un moment, oublier ſes chagrins les plus cuiſants ? Ne voyons-nous pas tous les jours un enfant pleurer d'un œil & ſourire de l'autre ? Que de plaiſirs ne trouve-t-il pas dans une foule de ſenſations neuves & diverſifiées qu'il rencontre à chaque pas ! N'eſt-ce pas évidemment la faute

de ceux qui l'inſtruiſent, ſi l'inſtruction devient ſi rebutante pour lui ? Conſultons la nature, ne la combattons jamais ; dirigeons des cœurs tendres & flexibles vers le bien ; n'y ſemons point le germe fatal du vice & de la folie ; dépouillons la morale, la raiſon & la vertu du ton ſévere de la tyrannie, & nos enfants, gagnés par la douceur & la bonté, ſe conformeront à nos vues ; dans l'adoleſcence, ils ſauront déjà contenir ces paſſions fougueuſes, qui très ſouvent les entraînent à leur ruine. Si le jeune homme eſt communément inconſidéré, c'eſt que, dès l'âge le plus tendre, on l'a rempli de paſſions indomptables : tout a conſpiré à lui donner des penchants pervers, & à détruire en lui les diſpoſitions les plus heureuſes. La jeuneſſe eſt dépourvue de prévoyance, mais elle eſt ſimple, ingénue, de bonne foi, ſincere dans ſes attachements : elle ne ſoupçonne point qu'il exiſte des perfides, de faux amis, des méchants ſur la terre : ce n'eſt qu'à force d'être trompé, que le jeune homme apprend à ſe défier de ſes ſemblables : à force d'avoir été dupe, il ſe croit obligé de faire des dupes à ſon tour. L'exemple, l'opinion publique, la corruption de la Société lui apprennent à faire le mal & l'empêchent d'en rougir.

L'HOMME porte dans l'âge mûr, la corruption, les vices & la perverſité dont il s'eſt infecté dans la jeuneſſe ; l'expérience n'a fait que lui apprendre à diſſimuler & non à corriger ſes penchans déréglés. Plus meſuré dans ſa marche, il tâche de ſe procurer les moyens que l'habitude, l'expérience & le commerce du monde lui ont montrés comme les plus ſûrs.

ENFIN dans la vieilleſſe, l'homme que tout a conſpiré à pervertir, & que ſes inſtitutions n'ont pas ceſſé de confirmer dans ſes penchants funeſtes, eſt encore l'eſclave mépriſable de ces vices, il traîne juſqu'au tombeau la chaîne qui le tient aſſervi depuis l'enfance. Il n'enviſage qu'en tremblant la fin de ſon être & de ſes infirmités, parce qu'une ſuperſtition cruelle la lui montre comme un moment terrible qui le livrera ſans défenſe à la fureur éternelle d'une Divinité implacable, prête à exercer ſes vengeances ſur ſes foibles créatures.

CEPENDANT l'homme de bien jouït, même au ſein des nations les plus corrompues, d'un bonheur inconnu de ces êtres dépravés; il eſt content de lui-même; ſon cœur eſt exemt d'allarmes; il goûte dans l'âge mûr les plaiſirs domeſtiques, les agréments de la Société, les charmes de l'étude, les douceurs de l'amitié. Les ames honnêtes s'uniſſent aux ames honnêtes & ſe conſolent réciproquement, & des coups du ſort, & de l'injuſtice des hommes. L'eſtime méritée de ſoi-même & des autres, la tendreſſe & la reconnoiſſance des cœurs ſenſibles, la conſidération que lui attire néceſſairement la vertu, ne ſont-elles pas des avantages ſuffiſants pour dédommager le ſage des inconvénients que cauſe la déraiſon de la Société? Ne jouït-il pas dans ſa vieilleſſe des ſoins empreſſés, des reſpects, des ſecours de ceux qu'il s'eſt attaché par ſes bienfaits, ſes lumiéres, ſa prudence, ſes conſeils, ſes vertus?

QUOIQU'EN diſe une théologie chagrine ou une Philoſophie atrabilaire, tout homme qui ſait jouïr, s'il ne trouve pas une félicité complette

en ce monde, peut au moins y rencontrer une foule de plaisirs de détail, faits pour rendre son existence heureuse, ou pour faire à tout moment une diversion très-puissante à ses peines. La Société, quelque corrompue qu'elle soit, nous fournit des douceurs, dont nous devons profiter pour notre bonheur; les hommes en goûteroient bien plus, si leur raison plus cultivée leur apprenoit en quoi consiste ce vrai bonheur, & si leurs institutions & leurs gouvernements les invitoient & les forçoient à se rendre réciproquement heureux.

Il est cependant des plaisirs & des jouïssances approuvées par la raison, & dont rien ne peut priver les ames honnêtes. Si des hommes aveuglés par des passions inquiettes, ou livrés à des amusements puérils ne jouïssent de rien, tout offre des biens sans nombre à l'homme qui pense. Exister est un bien; quel être est assez chagrin pour refuser de convenir que l'exercice de ses sens ne lui procure à chaque instant une foule d'agréments? Quel homme assez misanthrope pour ne trouver aucuns charmes dans la Société des hommes, dans les liaisons de l'amitié, dans les conversations enjouées, dans les amusements des villes, dans les échanges continuels de services qui se font entre les concitoyens? Quel être assez insensible, pour n'être pas touché des spectacles variés que la nature nous présente? Ne jouïssons-nous pas d'un jour serein, de l'aspect riant de la verdure, de la fraîcheur d'une ombre solitaire, du chant mélodieux des oiseaux, du cours majestueux des fleuves & des rivieres, des plaisirs innocents de la campagne, qui nous font si souvent oublier les désagréments que nous

cauſent les injuſtices des cours & les folies des villes ? Oui, je le répéte, il eſt en ce monde des plaiſirs variés pour l'homme, il eſt fait pour le bonheur ; il ſeroit bien plus heureux, s'il étoit plus raiſonnable ; il ſeroit raiſonnable, ſi l'on prenoit ſoin de cultiver ſa raiſon.

Ce n'eſt pas la nature, c'eſt notre ignorance, nos préjugés, nos opinions trompeuſes, nos inſtitutions injuſtes & déraiſonnables que nous devons accuſer du plus grand nombre des maux dont nous ſommes obligés de gémir. C'eſt ſur-tout dans les paſſions effrénées de ceux qui gouvernent les peuples, ou dans les idées fauſſes qu'ils ſe font de puiſſance, de gloire, de grandeur, de bien-être, que nous devons chercher la ſource des calamités publiques, dont les nations ſont affligées, & des vices ſans nombre, qui infectent les citoyens. L'éducation, les mauvais exemples, des uſages extravagants, conſpirent à exciter dans tous les cœurs des délires épidémiques qui empêchent de jamais atteindre le bonheur vers lequel on ne ceſſe de courir. Content d'obtenir les moyens, on ignore la maniere de les faire ſervir à ſe rendre heureux. Victimes de l'habitude & de la pareſſe, les hommes ſuivent triſtement la route que la déraiſon leur a tracée, & ſe croyent obligés de ſouffrir, parce que leurs peres ont été malheureux.

C'est ainſi que les mortels deviennent les artiſans de leurs propres infortunes, les complices des malheurs qu'ils éprouvent, auxquels la nature ne les avoit aucunement deſtinés. L'ignorance des droits de l'homme ; l'inertie des nations ; les idées menſongeres qu'elles ſe font de la puiſſance ſuprême, n'ont-elles pas fait naître le Deſpotiſ-

me, cet abus odieux du pouvoir, qui produit évidemment & la corruption publique & la destruction des empires? Comment des peuples pourroient-ils être heureux sous un gouvernement fatal, qui n'est que la guerre d'un seul homme contre tous; dont la maxime constante est de diviser pour régner; dont la politique consiste à n'avoir que des esclaves assez misérables pour ne jamais oser demander le bonheur qui leur est dû? Comment des êtres raisonnables, amoureux du bien être, ont-ils pu consentir à se soumettre à un pouvoir contre nature qui, visiblement, anéantit tout bonheur & toute vertu?

Par une suite de leur ignorance, les peuples sont crédules. Incapables de démêler les vraies sources de leurs miseres, ils portent leurs regards douloureux vers les Dieux qu'on leur montre comme perpétuellement irrités. Des charlatans spirituels, ligués avec des tyrans, pour étouffer la raison humaine, tournent vers le ciel les yeux troublés de larmes de leurs disciples, afin de les empêcher de les porter sur la terre, où ils verroient les causes évidentes de leurs calamités sans nombre. C'est en vain que les nations implorent la clémence & les secours des puissances invisibles de l'empirée; elles seront toujours sourdes & injustes pour elles, tant qu'elles seront mal gouvernées.

La superstition a tellement aveuglé l'esprit de l'homme, qu'elle est parvenue à lui faire un crime de désirer le bien-être en ce monde, à lui interdire tous les moyens de l'obtenir, à lui persuader qu'un Dieu juste & rempli de bonté prétend que ses créatures gémissent sans interruption ici-bas, dans l'espoir d'un bonheur imaginaire qui

les attend après la mort. Les préjugés religieux que bien des gens nous vantent comme utiles & consolants, ne font-ils pas un devoir aux peuples de consentir en silence à tous les maux qu'ils éprouvent de la part de ceux qu'ils ont chargés de veiller à leur bien-être, à leur défense, à leur sureté ? Ainsi ces préjugés s'efforcent d'éteindre dans le cœur de l'homme, jusqu'à l'espoir de se rendre heureux sur la terre !

C'est néanmoins sur la terre que les hommes doivent se rendre heureux. Quelles que soient leur origine & leur destinée future, la raison & la nature les y invitent & les y portent ; la vertu, toujours conforme à la nature, leur en fournit les vrais moyens. Si l'on suppose que l'homme soit l'ouvrage d'un Dieu bon & rempli d'équité, comment peut-on, sans outrager ce Dieu, prétendre que la raison qu'il lui a donnée est un guide infidèle ; que la nature qui le pousse à chercher son bien-être, est une marâtre perfide qu'il ne doit point écouter ? Comment sans blasphémer, peut-on dire qu'un Dieu juste approuve l'injustice & punira ceux qui oseroient mettre des bornes à un pouvoir injuste, qui n'est tel, que par les maux sans nombre qu'il produit dans la Société ? Enfin comment veut-on que les hommes se portent au bien, tant que des gouvernements pervers, des usages insensés, des loix souvent iniques, des préjugés aveugles, les forceront à se corrompre, à se rendre réciproquement malheureux & à vivre continuellement mécontents de leur sort ?

Non, quoiqu'en puissent dire une superstition lugubre ou une philosophie désespérante, les hommes ne sont point faits pour être malheureux

ſur la terre : leurs maux ne ſont point ſans remede ; c'eſt en les éclairant ſur leurs vrais intérêts, c'eſt en combattant les préjugés, c'eſt en leur montrant en quoi conſiſte leur vrai bonheur, que la vérité parviendra peu-à-peu à diminuer la ſomme de leurs maux, ſi elle ne peut parvenir à les bannir tout-à-fait. Les hommes ſouffrent bien plus du mal moral, que du mal phyſique. Les préjugés, les mauvaiſes inſtitutions, la tyrannie cauſent des calamités héréditaires, dont les effets ſe perpétuent pendant une longue ſuite de ſiècles, au lieu que ce n'eſt que pendant des inſtants très-courts que la nature fait éprouver ſes rigueurs aux mortels. Si les ſtérilités, les contagions, les inondations, les tremblements de terre produiſent des effets cruels, ils ne ſont que paſſagers, & l'activité des peuples parvient à les réparer ; il n'en eſt pas de même des infortunes que leur font éprouver les paſſions, les caprices, les fauſſes idées, les oppreſſions, les injuſtices, les guerres continuelles de leurs maîtres, qui ne leur laiſſent preſque jamais le tems de reſpirer.

NONOBSTANT les cauſes morales ſi puiſſantes, qui ſemblent conjurées contre la félicité des habitans de ce monde, on y trouve des heureux. S'il eſt des individus maltraités de la nature, qu'une conformation fâcheuſe fait ſouffrir & rend infirmes pour la vie, ou qu'une conſtitution foible expoſe à de fréquentes maladies, cette nature eſt plus favorable au plus grand nombre de ſes enfants. La ſanté eſt un bien, elle influe d'une façon très-marquée ſur le contentement intérieur, peut-être même eſt-ce elle ſeule qui le produit. Il eſt des tempéraments heureux qui conſervent leur tranquillité au milieu des événements les

plus

plus terribles pour d'autres. Nous voyons des mortels si bien constitués, que ni la maladie, ni la douleur, ni l'indigence, ni l'oppression ne peuvent les contrister ou les abbattre. Souvent des malheureux supportent le poids de la misere avec plus de gayeté; que les grands ou les riches ne supportent les ennuis de la grandeur & le dégoût des plaisirs dont ils sont fatigués. Le berger paisible, le pauvre qui tend la main, l'artisan qui travaille, nous montrent assez souvent un front plus ouvert & une ame plus contente que le riche qui les dédaigne, que le ministre soucieux, que le tyran inquiet qui les plonge dans la misere.

Il est un bonheur pour tous les états. La vie la plus malheureuse a ses moments heureux, le malade qui souffre a des intervalles tranquilles; le prisonnier rit quelquefois dans ses chaînes; & ferme souvent les yeux sur la mort qui le menace. Le soldat indigent est communément bien plus gai que son général. L'esclave de la tyrannie s'amuse quelquefois de ses fers. L'incurie, l'ignorance, le défaut de prévoyance tiennent lieu de bonheur à la plupart des hommes; à qui la raison n'a point appris à connoître ou même à désirer le bonheur véritable. Il n'y a pour l'ordinaire que l'excès de la misere & du désespoir qui produise dans les nations cette humeur sombre, l'avant-coureur des révolutions fatales à leurs oppresseurs.

Un bonheur inaltérable & que rien ne puisse troubler, est une chimere véritable. Une félicité complette, est incompatible avec la nature d'un être dont la foible machine est sujette à se déranger, & dont l'imagination ardente ne peut pas en

tout tems ſe laiſſer guider par la raiſon. Tantôt jouir & tantôt ſouffrir, voilà le ſort de l'homme ; jouir plus ſouvent que ſouffrir, voilà ce qui conſtitue le bien-être.

Nous ne connoiſſons le prix de la ſanté, que lorſque nous en ſommes privés. Les plaiſirs journaliers réſultant de nos beſoins ſatisfaits, ſont bientôt oubliés, & ne ſont ſouvent comptés pour rien. Nous jouiſſons dans le cours de la vie d'une infinité de plaiſirs de détail, auxquels l'habitude nous empêche de faire attention ; nous ſommes heureux à notre inſçu. Eprouvons-nous quelques privations, quelque contradiction dans nos déſirs, auſſitôt nous nous diſons malheureux ; nous nous irritons contre le ſort, nous le trouvons injuſte, nous regardons le jour où nous ſouffrons comme un jour infortuné, que nous voudrions retrancher de notre vie.

C'est ainſi que l'homme que ſa nature force toujours à chérir le bien-être & à déteſter le mal, quand ſes mouvements naturels ne ſont point réglés & corrigés par la raiſon, ſe plaint ſouvent à tort & paroît mécontent de ſa deſtinée. Le moindre mal empoiſonne pour lui la plus grande ſomme de biens : un inconvénient momentané, un inſtant de déplaiſir lui font oublier pluſieurs années de bien-être. Si l'homme faiſoit uſage de ſa raiſon, il verroit qu'il doit ſupporter avec patience les maux qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir d'empêcher. Il ſentiroit que la douleur eſt néceſſaire pour nous avertir de l'éviter ; il reconnoîtroit que le mal contribue à lui faire mieux ſentir le bien-être, qui ſe confond avec nous-mêmes, & que l'habitude nous empêche de goûter. Celui qui voudroit ne jamais ſentir de mal,

reſſembleroit à un homme qui feroit conſiſter ſon bonheur à demeurer dans un ſommeil continuel. Un bien-être continu plongeroit l'ame dans une langueur, dans une inertie, dans un engourdiſſement funeſtes.

Le malheur eſt, nous dit-on, *le grand maître de l'homme.* Il lui fournit en effet des expériences; il l'oblige à faire des efforts pour ſe tirer de la miſere. C'eſt à force de ſouffrir des effets de leurs vices, de leurs préjugés, de leurs mauvais gouvernements, de leurs loix & de leurs uſages inſenſés, que les peuples apprendront à les réformer. C'eſt à force de folies, que ceux qui les gouvernent apprendront à devenir ſages, & à connoître leurs véritables intérêts, ils s'appercevront un jour que ce qui, dans tous les tems, a rendu les ſujets malheureux, ne peut jamais contribuer au bonheur des ſouverains.

Ainsi, la raiſon nous montre à faire ſervir le malheur même à notre bien-être. Conſéquemment, elle nous exhorte à ſupporter les maux que ſouvent nous ne pourrions détruire ſans attirer ſur nous des maux plus grands encore. Elle nous avertit de ne point précipiter une guériſon, que le tems & la patience peuvent ſeuls opérer. Elle nous inſpire du courage : elle nous dit d'eſpérer & pour nous-mêmes & pour les nations, un ſort plus favorable, qui ne peut être que l'effet des lumieres & des vertus. Si l'ignorance, l'inexpérience, l'erreur ſont les vraies cauſes des malheurs du genre humain; ſi des gouvernements injuſtes & des préjugés de toute eſpece ont été pour lui la pomme d'Eden ou la boëte de Pandore, l'eſpérance lui reſte; elle doit le conſoler, elle lui montre dans l'avenir un ſort

plus agréable ; elle lui fait entrevoir qu'à l'aide de la vérité, les hommes, s'ils ne peuvent être complettement heureux, ſeront moins malheureux qu'ils n'ont été.

La ſource des mécontentements des hommes vient de ce que, peu juſtes dans leurs calculs, ils tiennent un regiſtre exact des maux, & très-peu fidèle des biens que la vie leur préſente. Mais au fond, tout malheureux qu'ils ſont, ils regardent l'exiſtence comme un bien, & très-peu d'entr'eux conſentent à renoncer à la vie, dont ils ſe plaignent ſans ceſſe. Perſonne n'eſt content de ſon ſort, & chacun ſe perſuade que le ſort des autres eſt plus digne d'envie. C'eſt ainſi que le deſtin des rois, des grands, des richcs, paroît le comble de la félicité à ceux qui les conſiderent de loin. Il ſuffiroit de voir de près ces hommes, que tout le monde s'accorde à regarder comme heureux, pour ſe détromper du bonheur qu'on leur attribue ſi légérement ; le pauvre qui leur porte envie, les verroit inceſſamment rongés de chagrins, d'inquiétudes, d'ennuis, & rentreroit content dans ſon humble chaumiere.

Quoique très-peu de gens en ce monde ſemblent ſatisfaits de la place que le deſtin leur aſſigne ; quoique chacun déſire de ſe voir dans celle d'un autre, il n'eſt peut-être point d'homme ſur la terre qui, ſans aucune réſerve, conſentit à changer ſa façon d'être habituelle, pour celle des perſonnes qu'il eſtime les plus heureuſes. Troquer ſon exiſtence pour celle d'un autre, ce ſeroit devenir cet autre, ce ſeroit renoncer à ſoi-même ; ſacrifice auquel nul mortel ne voudroit conſentir par la crainte d'y perdre. Quand nous ſou-

haitons d'être à la place d'un autre, nous nous réſervons toujours quelque choſe, nous déſirons ſeulement de poſſéder ſon pouvoir, ſes richeſſes, ſes talents, ſes facultés afin de mieux contenter les paſſions ou les volontés que nous avons, & que nous voulons garder, parce que nous les jugeons néceſſaires à notre félicité. Nous voudrions que notre eſprit, c'eſt-à-dire notre façon de voir & de penſer paſſât, pour ainſi dire, dans le corps de celui à qui nous portons envie, mais nous ne voudrions pas y laiſſer le ſien. Nos opinions, nos paſſions, nos idées ſont celles dont nous faiſons toujours le plus de cas; nous les croyons ſupérieures à celles des autres, & ſi nous déſirons leur ſort, ce n'eſt que pour être à portée de les exercer avec plus de liberté. C'eſt ainſi que l'eſtime, bien ou mal fondée, que nous avons pour nous-mêmes, ſert à tempérer l'envie que nous portons à ceux que nous ſuppoſons plus heureux que nous. Déſirer d'être Roi, c'eſt déſirer la puiſſance d'un Roi pour ſatisfaire ſes volontés.

Ne croyons pas que les Princes & les Grands de la terre jouïſſent d'un bonheur plus pur que le reſte des mortels, ils ne nous laiſſent pas voir ce qui ſe paſſe derriere la ſcene (48); mais la réflexion le devine; & tout prouve que, faute d'avoir une ame aſſez grande pour leur état, ils ſont ſouvent très-miſérables. En effet, nous voyons que d'ordinaire ils ont les plus fauſſes idées de bonheur, de puiſſance, de gloire; que la vérité ne les éclaire preſque jamais; qu'en travaillant

(48) *Vitæ poſt-ſcenia celant.* Lucret.

ſans-ceſſe à faire des malheureux, ils n'en ſont pas eux-mêmes plus heureux; que tenant dans leurs mains tout ce qui pourroit contribuer à leur propre félicité, ils ne ſavent en faire aucun uſage; enfin qu'ils ſont réduits à envier ſouvent l'humble fortune de ceux que le deſtin a fait naître dans l'état le plus abject.

Si j'étois Roi, (en ſuppoſant que la couronne ne changeât pas les diſpoſitions de mon cœur) je préſume que je me rendrois heureux. Plein d'amour pour les peuples, je crois que j'en ſerois aimé. Peu flatté de régner ſur des ames abjectes & ſans courage, je les laiſſerois jouïr de la liberté à laquelle leur nature leur donne des droits légitimes. Par là je me verrois entouré de citoyens actifs, laborieux, induſtrieux, à qui la Patrie ſeroit chere, & qui béniroient le maître dans lequel ils reconnoîtroient la ſource de leur félicité; armé d'une juſte défiance contre moi-même & contre ceux dont je ſerois entouré, je voudrois que la Loi ſeule régnât, & que cette Loi fut l'organe de la juſtice, & non celui de la paſſion ou du caprice. Mon intérêt ne ſeroit point diſtingué de celui de mon peuple, parce que je ſentirois que c'eſt de l'abondance, de la puiſſance, de la vertu de mon peuple que dépendroient, & ma grandeur, & ma félicité, & ma ſureté perſonnelle. La confiance de mes ſujets me mettroit à portée d'exercer ſans violence ſur les cœurs un empire plus abſolu, plus ſtable que celui que peuvent donner des armées mercenaires. Je n'irois point par des conquêtes riſquer, & ma gloire véritable, & le bien-être de ma nation, pour acquérir le droit injuſte de commander à des miſérables; je me conten-

terois d'être heureux dans mes Etats en y faisant des heureux ; chaque instant de mon règne étant marqué par des soins & des bienfaits, je vivrois content de moi ; jamais l'ennui n'approcheroit de ma personne ; j'aurois le droit de m'estimer moi-même. Je récompenserois les talens utiles, les bonnes mœurs, la probité ; je n'aurois d'ennemis que ceux de la vertu ; & si ces ennemis étoient trop nombreux & trop forts, je descendrois du Trône & je rentrerois avec plaisir dans la foule des citoyens, ou rien ne me priveroit de la gloire d'avoir du moins fait des efforts pour procurer du bien à mes semblables.

Il n'est besoin d'être, ni Monarque, ni Grand, pour jouïr du bonheur ; il est donné à tout homme d'être heureux dans sa sphere. La nature a tout fait pour nous, quand elle nous a donné un corps sain, des organes sensibles, des passions modérées. Rien ne manque à notre félicité, quand nos circonstances nous ont fourni les moyens de cultiver utilement le sol que nous avons reçu de ses mains. Cette nature nous donne un tempérament heureux ; la culture fait de nous des êtres raisonnables, & la raison nous apprend qu'un être sociable ne peut être heureux lui-même, s'il ne répand le bonheur sur les êtres qui l'environnent.

Une nation est heureuse, quand elle met le plus grand nombre des hommes qui la composent, à portée de jouïr des biens qui rendent l'association avantageuse. Le gouvernement le meilleur est celui qui distribue le bien-être le plus également qu'il est possible sur tous les membres de la Société. Le citoyen jouit de tout ce qu'il est en droit de désirer, quand il est soumis à des loix équitables qui lui assurent sa personne, sa pro-

priété, sa liberté. Il n'a point à se plaindre, quand, forcé d'être juste lui-même, il voit qu'il n'est permis à personne d'être injuste à son égard : il est alors obligé d'aimer l'Etat, de le soutenir, de le défendre, parce que son bien être est lié à celui de l'Etat. La liberté qu'il possede & qu'on ne peut lui ravir, lui laisse toute son activité, & ouvre un vaste champ à son industrie. Privé du droit de nuire, personne ne peut lui nuire ; s'il a des talens utiles aux autres, il peut prétendre à leur estime, & vivre satisfait de la gloire d'être un citoyen précieux à ses associés.

TOUT homme est à portée de se procurer le bonheur dans sa maison, dans sa famille, dans les sociétés qu'il fréquente. S'il veut que son épouse, que ses enfans, que ses parens, ses amis, ses serviteurs lui procurent le bien-être & lui montrent les sentimens qu'il désire, il doit sentir que la justice exige qu'il les excite par sa propre conduite, à seconder ses vues. Tout lui prouve que l'amour attire l'amour ; que la bonté, la bonne foi, la fidélité, la probité, les bienfaits donnent des droits sur les cœurs des hommes, & que le bonheur que l'on répandra sur eux, rejaillira sur lui-même. D'où il suit que, pour jouïr de la félicité domestique, tout homme doit être pere vigilant, époux tendre & fidèle, enfant docile & soumis, ami sincere, maître équitable & indulgent, juste envers tout le monde, & bienfaisant, quand les circonstances lui permettent de l'être. En un mot, tout conspire à nous faire sentir qu'il n'est point de bonheur sans la vertu, qui constitue la félicité publique & la félicité particuliere.

Ces réflexions peuvent donc servir à fixer

nos idées sur le *souverain bien*, ou sur les opinions diverses que les moralistes se sont formées du bonheur. Dans les peintures qu'ils en ont faites & dans les moyens d'y parvenir, chacun d'eux a suivi son propre tempérament, son propre caractere, son imagination, ses préjugés. Les uns l'ont placé dans le plaisir & la volupté; d'autres dans la fuite des plaisirs & dans un renoncement complet à tout ce qui peut rendre agréable notre séjour en ce monde. Les uns nous ont conseillé de n'avoir point de passions, de ne former aucuns désirs, de nous rendre parfaitement insensibles, de ne nous attacher à rien. D'autres ont préféré les douceurs dont jouït une ame sensible, même avec les peines dont elle nous rend susceptibles. Quelques-uns affligés des murmures continuels que leur faisoient entendre des hommes mécontents de leur sort, ont tristement décidé que le bonheur n'étoit point fait pour les habitans de la terre, & que ce n'étoit que dans une autre vie qu'ils pouvoient se flatter d'en jouïr. D'autres ont vu que le bonheur étoit fait pour l'homme, qu'il devoit le chercher sans-cesse; que, s'il ne lui étoit point donné de jouïr d'une félicité continue & permanente, sa vie pour l'ordinaire lui offroit au moins plus de plaisirs que de peines: que le mal même lui étoit de quelque utilité, en ce qu'il en étoit puissamment excité à s'y soustraire, & à améliorer son sort. Quelques misanthropes à la vue des désordres, des inconvéniens sans nombre & des passions discordantes, qui souvent rendent la vie sociale incommode, ont cru que, pour être heureux, l'homme devoit fuir la Société, & ont même prétendu que, pour son plus grand bonheur, il feroit

bien de rentrer dans les forêts & de redevenir ſauvage. Effrayés des vices, des crimes, des perfidies, de l'ingratitude & des injuſtices des hommes, ils ont cru qu'il falloit rompre totalement avec eux & les abandonner à leur mauvais deſtin.

MAIS la Société eſt néceſſaire au bien-être de l'homme; une vie ſolitaire & farouche le priveroit d'une infinité de plaiſirs & de reſſources auxquels il ne pourroit renoncer ſans ſe rendre complettement malheureux; la miſanthropie, fruit d'un tempérament fâcheux, n'eſt rien moins qu'une diſpoſition déſirable; la raiſon veut que nous prenions les hommes tels qu'ils ſont. Leurs paſſions ſont néceſſaires; elles ont toutes le bonheur pour objet; chacun le cherche à ſa maniere, mais, faute de lumieres, on ſe trompe ſouvent, & ſur les choſes dans leſquelles on place ce bonheur, & dans les moyens dont on ſe ſert pour y parvenir. On oublie à chaque pas qu'on a des aſſociés ou des coopérateurs deſtinés à contribuer à ſa félicité, mais qui ne s'y prêtent qu'à condition qu'on s'occupera de la leur; on ſe conduit, comme ſi l'on pouvoit ſe ſuffire à ſoi-même, ou ſe rendre heureux tout ſeul.

MAIS l'homme eſt ſuſceptible d'expérience & de raiſon. Lorſqu'il ſe trompe, nous devons en conclure que ſa raiſon n'a point été ſuffiſamment exercée. Si la morale contribue à ſon bonheur, c'eſt en lui faiſant voir ſes rapports avec ſes aſſociés; c'eſt en lui prouvant clairement qu'il ne peut être heureux qu'en ſe conformant aux devoirs réſultans de ces rapports; c'eſt en lui montrant qu'il lui eſt impoſſible d'obtenir le but qu'il ſe propoſe, s'il ne prend les moyens fixés par la

nature des choſes ; enfin c'eſt en lui faiſant ſentir que, de tous les projets, le plus impraticable pour l'homme, c'eſt celui de parvenir ſans ſecours à la félicité qu'il déſire.

L'objet de la morale doit donc être, non pas d'iſoler les hommes, de les dégouter de la Société, de les rendre ſauvages ; mais de les réunir d'intérêts ; de les détromper des opinions qui les ſéparent ; de faire concourir les paſſions & les déſirs de tous au bien-être de tous ; de les engager à combiner leurs efforts pour travailler en commun à la félicité générale. Ce qui a été dit précédemment, nous montre que la morale a très-ſouvent méconnu ce but. La ſuperſtition, & ſouvent une philoſophie auſſi triſte qu'elle, ne paroiſſent s'être propoſé que de décourager l'homme, d'amortir ſon activité, de l'affliger, de le rendre inutile à ſes ſemblables, en un mot, de le mettre à l'écart pour travailler à ſe procurer un bien-être imaginaire qu'il n'atteignit jamais. Une politique injuſte & fauſſe ſemble pareillement avoir très-efficacement travaillé à diviſer les hommes d'intérêts, à exciter entr'eux une guerre civile continuelle & une rivalité funeſte, qui ſans ceſſe les mit aux priſes, & les livrât ſans défenſe à ceux qui voudroient les ſubjuguer.

Ainsi la Religion & le Gouvernement, ces deux cauſes ſi puiſſantes, ſemblent avoir combiné leur pouvoir pour traverſer le but de l'aſſociation humaine, & pour mettre des obſtacles au bonheur des nations. L'une n'a fait de l'homme qu'un eſclave ſans énergie, accablé de terreurs, à qui l'on fit craindre le bien-être, à qui l'on défendit même d'y ſonger ; l'autre en voulut faire un eſclave ſéparé d'intérets de ſes compagnons de

ſervitude, afin que leurs paſſions divergentes les empêchaſſent de ſe réunir contre ceux qui avoient formé le projet inſenſé de ſe rendre heureux eux-mêmes, par l'infortune de tous.

Ne ſoyons donc pas étonnés ſi les hommes remués par des forces ſi conſidérables furent enivrés de paſſions déſordonnées, & n'eurent preſque jamais des idées vraies de la félicité. Comment la raiſon eût-elle fait entendre ſa voix à des êtres abrutis par la crédulité, épris de vaines chimeres, dans leſquelles on leur apprit à placer leur bonheur? Les préjugés dont ils furent imbus dès l'enfance, les exemples fâcheux qu'ils eurent continuellement ſous les yeux, les idées fauſſes dont tout concourut à les remplir, les firent courir après des bagatelles, auxquelles ils ſe crurent obligés de ſacrifier leur bien-être, leur repos, leur liberté, leur ſûreté. La Societé, au lieu de les rendre heureux, ne fit que rapprocher des ennemis diſpoſés à ſe nuire, & perpétuellement occupés à ſe traverſer les uns les autres, & à s'arracher les jouets auxquels ils attachoient leur ſouverain bien. Ainſi la Société, au lieu de contribuer à leur contentement, eſt devenue l'arène de leurs emportements & de leurs combats; leurs inſtitutions & leurs préjugés allumerent leurs paſſions pour les mêmes objets futiles; ils ſe battirent pour des richeſſes, pour des honneurs, pour des diſtinctions & des places, dont ils n'apprirent jamais à faire un uſage avantageux pour eux-mêmes. L'envie fut pour eux un tourment continuel; ils devinrent faux, perfides, diſſimulés, menteurs; parce qu'ils ſe virent obligés de cacher leurs deſſeins à leurs rivaux, & de ſe ſervir de voies obliques & tortueuſes afin de donner le

change à ceux qui couroient la même carrière. L'art de vivre en société ne fut plus que l'art de tromper ſes aſſociés, pour les faire ſervir à ſes propres vues ; l'intérêt perſonnel fut toujours en guerre avec l'intérêt général. Le citoyen devint l'ennemi ouvert ou caché de ſes concitoyens. Il ſe crut obligé de leur dérober ſa marche, quand il fut le plus foible ; il n'oſa point avouer ſes projets, de peur de les voir traverſés ; ſes vœux portoient ſur des objets que tous déſiroient également, & que chacun vouloit excluſivement poſſéder. Voilà comme la Société eſt devenue ſi incommode, que des penſeurs découragés ont cru que la vie ſociale étoit contraire à la nature de l'homme, & que le parti le plus ſage ſeroit d'y renoncer tout-à-fait.

CHAPITRE XVI.

De la Vie Sociale. De l'Etat de Nature. De la Vie Sauvage.

LA Société eſt utile & néceſſaire à la félicité de l'homme ; il ne peut ſe rendre heureux tout ſeul ; un être foible & rempli de beſoins, exige à tout moment des ſecours qu'il ne peut ſe donner à lui-même. Ce n'eſt qu'à l'aide de ſes ſemblables qu'il ſe met en état de réſiſter aux coups du ſort, & de réparer les maux phyſiques qu'il eſt forcé d'éprouver. Encouragé, ſoutenu par les autres, ſon induſtrie ſe déploye, ſa raiſon s'éclaire, il parvient à combattre le mal moral qui n'eſt que le fruit de ſon ignorance & de ſes préjugés. En un mot, comme on l'a déjà dit, l'homme eſt dans la nature l'être le plus utile à l'homme.

AINSI, n'écoutons point une philoſophie découragée qui nous invite à fuir la Société, à renoncer au commerce des humains, à rentrer dans les forêts où vivoient nos premiers peres, pour y diſputer comme eux notre ſubſiſtance aux bêtes. Quand la choſe ſeroit praticable ; quand même on pourroit parvenir à faire oublier à des hommes civiliſés les idées, les opinions, les habitudes, le bien-être & les commodités de la Vie-Sociale ; quand même on les réduiroit à l'état des brutes dont ils ne différoient que très peu dans l'origine ; quand, dis-je, on mettroit en exé-

cution cet étrange ſyſtème, à moins de dénaturer l'homme, d'anéantir ſes facultés, de le priver de ſes déſirs, de ſon activité, de ſa tendance naturelle à perfectionner ſon ſort, de ſa curioſité, de ſon inconſtance, l'homme repaſſeroit ſucceſſivement par les mêmes états, il ne feroit que recommencer la carrière parcourue par ſes ancêtres; & au bout de quelques ſiècles il ſe trouveroit au même point où nous le voyons aujourd'hui.

L'HOMME commence par manger le gland, par diſputer ſa nourriture aux bêtes, & il finit par meſurer les cieux. Après avoir labouré & ſemé, il invente la géométrie. Pour ſe garantir du froid, il ſe couvre d'abord de la peau des animaux qu'il a vaincus; & au bout de quelques ſiècles vous le voyez joindre l'or à la ſoie. Une caverne, un tronc d'arbre ſont ſes premieres demeures, & enfin il devient architecte & bâtit des palais. Ses beſoins en ſe multipliant augmentent ſon induſtrie, il eſt forcé de mettre ſon eſprit en travail, & par la chaîne qui lie les connoiſſances humaines, il découvre peu-à-peu toutes les ſciences & tous les arts; ce qui n'eſt pas utile à ſes beſoins, ſert au moins à ſatisfaire ſa curioſité, beſoin toujours renaiſſant, & que rien ne peut complettement remplir. C'eſt ainſi qu'après avoir meſuré ſon champ, il meſure les plaines du firmament, & veut ſoumettre à des régles, les mouvements des corps céleſtes que ſes yeux ne découvrent qu'à peine. Entre ſes mains, l'arbre ſe change en colonne, la caverne en palais, le gazon en duvet, la peau fétide & groſſiere en tiſſu magnifique. Dans tous ces pas divers & très-diſtants les

uns des autres, il eſt guidé par ſa nature qui, ſans-ceſſe, l'excite à perfectionner ſon ſort, à le rendre plus agréable. Après avoir été longtems privé de réflexion, il commence à penſer; après avoir longtems ſouffert de ſon délire, il cultive la raiſon; après avoir longtems erré dans les ténébres, il cherche la vérité, il la découvre avec peine, & il trouve enfin en elle le remède de ſes maux.

On prétend que le Sauvage eſt un être plus heureux que l'homme civiliſé. Mais en quoi conſiſte ſon bonheur & qu'eſt-ce qu'un Sauvage? c'eſt un enfant vigoureux, privé de reſſource, d'expériences, de raiſon, d'induſtrie, qui ſouffre continuellement la faim & la miſére, qui ſe voit à chaque inſtant forcé de lutter contre les bêtes, qui d'ailleurs ne connoît d'autre loi que ſon caprice, d'autre regle que ſes paſſions du moment, d'autre droit que la force, d'autre vertu que la témérité. C'eſt un être fougueux, inconſidéré, cruël, vindicatif, injuſte, qui ne veut point de frein, qui ne prévoit pas le lendemain, qui eſt à tout moment expoſé à devenir la victime, ou de ſa propre folie, ou de la férocité des ſtupides qui lui reſſemblent.

La Vie Sauvage ou l'*Etat de nature*, auquel des ſpéculateurs chagrins ont voulu ramener les hommes, *l'âge d'or* ſi vanté par les poëtes, ne ſont dans le vrai que des états de miſére, d'imbécillité, de déraiſon. Nous inviter d'y rentrer, c'eſt nous dire de rentrer dans l'enfance; d'oublier toutes nos connoiſſances, de renoncer aux lumieres que notre eſprit a pu acquérir, tandis que, pour notre malheur, notre raiſon n'eſt

n'eſt encore que fort peu développée, même dans les nations les plus civiliſées.

L'AGE viril eſt autant conforme à la nature de l'homme, que l'âge de l'enfance & de la foibleſſe. C'eſt par la pente de ſa nature que l'homme perſiſte à vivre en ſociété: en lui donnant des beſoins, la nature le rendit ſociable, & lui défendit d'être farouche & ſauvage.

LA plupart de ceux qui nous parlent d'un *Etat de nature*, ſemblent ne s'en être fait aucune idée. Entendent-ils donc par là un état dégagé de tous liens, de tous rapports, de tous devoirs? Mais cet état eſt abſolument imaginaire. Tout homme eſt né d'un pere & d'une mere; par conſéquent il eſt le fruit d'une ſociété qui, au moins dans ſon enfance, fut néceſſaire à ſa conſervation & à ſes beſoins, & dont par la ſuite il éprouve encore le beſoin ſoit par habitude, pour ſe procurer ce qu'il déſire, ſoit pour faciliter ſon travail, ſoit pour ſe défendre des bêtes. Ainſi, même dans ce qu'on appelle *l'Etat de nature*, l'homme fut ſoumis à des devoirs & fut obligé de les remplir envers ceux qu'il trouva néceſſaires à ſa propre félicité.

LA raiſon humaine qui, pour ſe former & s'exercer, demande des expériences & des réflexions multipliées & réitérées, ne peut être l'effet que de la Vie Sociale. En vivant avec les hommes, nous ſommes à portée de cultiver notre eſprit & notre cœur, d'apprendre à diſtinguer le vrai du faux, l'utile du nuiſible, l'ordre du déſordre. L'homme iſolé n'acquiert que très-peu d'idées; il eſt à tout moment expoſé ſans défenſe à mille dangers auxquels il ne peut ſe

soustraire. L'homme en société s'électrise ; son activité se déploie ; son esprit se remplit d'une foule d'idées ; son cœur apprend à sentir ; la conversation l'enrichit des pensées & lui découvre les sentiments des autres ; s'agit-il de repousser un danger ou d'exécuter une entreprise ? il se trouve bientôt fortifié de l'industrie, des expériences, des secours de ses associés. Plus une société est nombreuse, plus elle a d'activité, de lumieres, d'industrie, de vices & de vertus, & plus l'homme y trouve d'appui. Le Sauvage est un être sans idées, sans esprit, sans vertu, sans ressources, dont le bien-être ne consiste que dans une ignorance totale de ce qui pourroit lui rendre la vie douce & commode.

Les nations même qui passent pour les plus civilisées ne conservent, pour leur malheur, que trop de vestiges de l'état sauvage, de la férocité & de la déraison primitive. Leurs chefs, ainsi que de vrais Sauvages, ne vivent-ils pas toujours entr'eux dans un état d'anarchie qu'ils nomment *Etat de nature*; tandis que rien n'est plus contraire à la nature d'êtres intelligents & raisonnables ? Leurs guerres continuelles ; leurs querelles si souvent injustes & puériles ; les passions inconsidérées & les caprices auxquels ces souverains sacrifient si légérement & leur félicité & celle de leurs sujets, n'annoncent-ils pas qu'ils sont encore pour la plupart des Caraïbes ou de vrais Cannibales ? Les prétendus droits qu'ils se font par la violence & la conquête ne prouvent-ils pas, que les Caciques civilisés n'ont souvent pas plus d'idées de Péquité, que les Caciques Américains ? La seule diffé-

rence entr'eux, c'eſt que ceux-ci ne commandent qu'à des hordes irrégulieres & peu diſciplinées; tandis que les premiers ont à leurs ordres des armées d'eſclaves, qui ont appris l'art de dévaſter avec méthode & d'égorger les nations.

Les ſuperſtitions, les gouvernements, les loix, les préjugés des nations les plus policées ſe reſſentent encore infiniment de l'état de nature, & portent des empreintes très-fortes du caractère violent, brutal, imprudent des Sauvages. Le courage & la force ne ſont-ils pas auſſi conſidérés parmi nous que parmi nos peres barbares? Les loix les plus ſévères & les menaces terribles de la religion ont-elles pu juſqu'ici déraciner l'antique férocité qui maintient les duels? L'opinion publique, conſtamment dépravée, n'applaudit-elle pas à ces actes de barbarie & de vengeance contre leſquels l'humanité & l'équité réclament également? Ainſi nos opinions ſauvages & nos coutumes cruelles réſiſtent & à l'autorité des dieux & à l'autorité des Rois. Que de Sauvages ſe montrent avec honneur dans les ſociétés les plus civiliſées!

Si des légiſlateurs & des conquérants ſont parvenus à faire croire à des hommes ſtupides & groſſiers qu'ils étoient des envoyés, des interprètes, ou même des enfants des Dieux, ne voyons-nous pas encore des peuples éclairés qui ſont dupes de ſemblables impoſtures? Des Prêtres ne ſont-ils pas encore regardés comme les organes de la Divinité? Ne ſont-ils pas en droit d'exciter les paſſions des ſujets contre les ſouverains, & des ſouverains contre les ſujets

rebelles à leurs doctrines céleſtes? Si les Yncas ont perſuadé à des Péruviens qu'ils étoient les fils du Dieu du jour, des ſouverains ne s'arrogent-ils pas encore des *droits divins* contre leſquels il n'eſt point permis aux nations de réclamer? Enfin ces nations dégradées & foulées aux pieds des chefs qu'elles ſe ſont donnés, ne s'imaginent-elles pas qu'un ſang plus pur coule dans leurs veines, & que ceux-mêmes qui les approchent ſont paîtris d'un autre limon que le reſte des hommes?

QUOIQU'A bien des égards les hommes ſe ſoient éloignés de la ſtupidité des premieres ſociétés, & que par là même ils ſoient devenus plus heureux, cependant ils ne laiſſent pas de tenir toujours à leurs inſtitutions primitives. Sur quoi peut être fondé cet attachement opiniâtre pour l'antiquité? C'eſt ſur l'habitude qui jamais ne raiſonne; c'eſt ſur le mécontentement de la conſtitution actuelle. Nous ſentons les inconvénients des vices de notre tems, mais nous ignorons les calamités qu'ont éprouvées nos peres dans les ſiècles qui nous ont précédés. Voilà ſans-doute pourquoi les hommes, communément peu ſatisfaits de leur poſition actuelle, & pleins d'humeur contre les défauts de leurs contemporains, ſont louangeurs du tems paſſé, nous vantent l'antiquité, & conçoivent une haute idée de la ſageſſe & du bonheur de leurs ayeux. Seroit-il donc bien vrai que nos ayeux euſſent été, ou plus ſages, ou plus heureux que nous? Pour réſoudre ce problême, il ſuffit d'ouvrir l'hiſtoire, nous y trouverons que dans le berceau des nations, les peuples ont par-tout été plus ignorants, plus ſuperſti-

tieux, plus turbulents, plus féroces qu'à préſent. Jugerons-nous de leur ſagacité, de leur prévoyance, de leur équité par les inſtitutions, les coutumes & les loix que ces peuples ſi ſages nous ont tranſmiſes? Hélas! nous n'y verrons qu'imprudence, qu'obſcurité, que des uſages injuſtes, que des préjugés ſans nombre, ſous le poids deſquels nous ſommes encore accablés. En un mot, dans les annales de toutes les contrées, nous ne rencontrons que des guerres auſſi cruelles que faſtidieuſes: nous y trouvons des Princes ambitieux & déraiſonnables, perpétuellement aux priſes avec des ſujets inquiets & rebelles. Nous y liſons les forfaits de fanatiques, occupés à s'entre-détruire pour des dogmes qu'ils n'entendirent jamais; nous ne voyons rien de fixé dans la Politique: les droits des ſouverains & des peuples furent uniquement réglés par la violence; aucun pays ne nous montre des loix fondamentales claires & préciſes, qui limitent ſagement la puiſſance des chefs, ou qui établiſſent la liberté des ſujets ſur des fondements ſolides.

Les Hommes ne ſont pas dégénérés; leur raiſon n'a pas encore été ſuffiſamment développée: leur nature ne s'eſt pas dégradée, elle n'a point été convenablement cultivée.

Pour peu que nous réfléchiſſions ſur la conduite de nos Ancêtres, nous trouverons que depuis eux les nations ſe ſont éclairées & jouiſſent, à tout prendre, d'un ſort bien plus doux qu'eux. Si nous avons plus de luxe, de beſoins imaginaires, de vices, nous commettons moins de forfaits. Notre corruption eſt moins fatale que leur férocité, que leurs révoltes continuelles, que

leurs attentats inutiles & sans but. Malgré cette perversité dont nous souffrons beaucoup sans-doute, tout nous prouve que de jour en jour nos mœurs s'adoucissent, les esprits s'éclairent, la raison gagne du terrein, les Princes eux-mêmes sont forcés de respecter quelquefois l'opinion publique qui souvent les arrête. Enfin les hommes sont devenus plus sociables. Plus efféminés que nos peres; nous sommes plus sensibles, plus humains, moins inconsidérés, moins fanatiques. Le luxe, tout dangereux qu'il est, peut-il produire la moitié des calamités qu'ont produit autrefois l'ignorance, le zele, la férocité? Un gouvernement raisonnable & de bonnes loix pourroient contenir des êtres efféminés, craintifs & corrompus par le luxe; mais rien n'auroit pu contenir des Sauvages emportés, à qui la crainte même ne peut pas en imposer.

Quoique les Princes & les peuples n'aient pas encore renoncé à la folie des guerres, néanmoins dans les guerres même, on trouve moins de férocité que dans celles d'autrefois. L'intérêt de tous les peuples les a peu-à-peu ramenés à l'humanité. Chez les Sauvages le guerrier est d'une cruauté qui révolte la nature; son cœur étranger à la compassion, se livre tout entier à la rage; peu content de vaincre, il tourmente, il brûle, il dévore l'ennemi qui est tombé entre ses mains. Chez les Grecs & les Romains, l'ennemi vaincu rachetoit sa vie par la perte de sa liberté, devenu esclave, il cessoit d'être un homme aux yeux de son vainqueur, qui se croyoit en droit de le traiter comme une bête, de le vendre, ou même de le tuer. Chez les modernes, le bruit des

armes n'empêche plus d'entendre le cri de la nature, de la justice, de la pitié. L'intérêt de tous les guerriers leur fait sentir que leurs ennemis vaincus sont des hommes, & qu'ils doivent les traiter comme ils voudroient être traités eux-mêmes, s'ils venoient à succomber sous les forces des autres. Ainsi un intérêt éclairé bannit l'atrocité des guerres, & fait voir à celui qui remporte aujourd'hui la victoire, que la fortune inconstante peut demain le livrer à son tour au pouvoir des ennemis qu'il voit abbattus à ses pieds. Le *Droit des Gens* n'est que l'effet des conventions, dont la raison a fait sentir la nécessité aux peuples devenus plus sensés.

Les partisans de la vie sauvage nous vantent la liberté dont elle met à portée de jouir, tandis que la plupart des nations civilisées sont dans les fers. Mais des Sauvages peuvent-ils jouïr d'une vraie liberté? Des êtres privés d'expérience & de raison, qui ne connoissent aucuns motifs pour contenir leurs passions, qui n'ont aucun but utile, peuvent-ils être regardés comme des êtres vraiment libres? Un Sauvage n'exerce qu'une affreuse licence, aussi funeste pour lui-même, que cruelle pour les malheureux qui tombent en son pouvoir. La liberté entre les mains d'un être sans culture & sans vertu, est une arme tranchante entre les mains d'un enfant.

Plus les nations s'éloigneront de la vie sauvage ou de ce qu'on appelle leur *Etat de Nature*; plus elles connoîtront les droits de la raison, le prix de la vraye liberté; & plus elles craindront d'en abuser, plus elles la distingueront de la révolte, de l'anarchie, de la licence. Les idées

saines de la Morale & de la Politique ne sont rien moins que populaires ; elles n'existent que dans un petit nombre d'esprits accoutumés à méditer, & que la raison a plus ou moins dégagés des préjugés barbares dont les peuples sont infectés.

La vraie Philosophie doit avoir pour principe l'amour des hommes, le desir de les voir heureux, la passion pour la gloire qui résulte de contribuer à leur instruction & à leur félicité. C'est donc la *Philanthropie*, & non la *Misanthropie*, qui doit animer tout homme qui se donne pour l'ami de la sagesse. Pour connoître les hommes, il faut les voir & les fréquenter, pour s'intéresser à leurs peines, il faut une ame sensible ; pour les éclairer, il faut s'approcher d'eux & non pas les fuir.

La civilisation complette des Peuples & des Chefs qui leur commandent, la réforme désirable des gouvernemens, des mœurs, des abus, ne peuvent être que l'ouvrage des siècles, des efforts continuels de l'esprit humain, des expériences réitérées de la Société. A force de penser, les hommes démêleront les causes de leurs peines, & y appliqueront les remedes convenables. Les maux du genre humain ne découragent que ceux qui en ignorent les vraies causes, & qui méconnoissent les progrès sensibles que plusieurs nations ont faits vers le bonheur.

Gardons-nous donc de prêter l'oreille aux conseils d'une superstition qui nous exhorte à fuir le monde & à vivre pour nous seuls, comme les inutiles anachoretes qu'elle nous propose

pour modeles. Ne nous laiſſons pas ſéduire par une philoſophie farouche, qui voudroit nous peindre ſous des traits favorables, un état de nature contraire à la nature, une vie ſauvage auſſi triſte que la mort. Supportons avec patience les inconvénients attachés à la Société non encore perfectionnée. Songeons que la raiſon des peuples ne peut être que l'ouvrage du tems. Rempliſſons en attendant le devoir du citoyen; tâchons d'être utiles à nos aſſociés, de les ſervir, de les conſoler, de les encourager; montrons-leur un attachement ſincere, une indulgence tendre, une amitié compatiſſante; au lieu de les avilir, de les exciter à vivre en communauté avec les bêtes, de leur montrer leurs maux comme éternels; diſons-leur d'eſpérer tout des progrès de leur raiſon, de la cultiver ſans relâche, de ſortir de l'engourdiſſement léthargique dans lequel on voudroit les retenir.

EXIGER peu des hommes & leur faire tout le bien dont on ſe ſent capable, voilà la vraie ſageſſe, la vraie morale, le grand art de vivre en Société. Le Miſanthrope qui ſans-ceſſe s'irrite contre le genre humain, eſt un être auſſi fâcheux pour lui-même, qu'inutile à ſes ſemblables. L'intérêt que nous prenons aux êtres de notre eſpèce, multiplie notre bien-être propre, en exerçant notre ſenſibilité, & nous permet de prétendre à leur reconnoiſſance. L'indulgence eſt un devoir pour qui vit avec des hommes; ils ſont pour la plupart dans un état d'enfance, qui leur donne des droits à la pitié de ceux dont la raiſon a été plus cultivée. Toutes les inſtitutions humaines étant communément l'ouvrage de l'im-

prudence & de l'erreur, rendent la pente au mal ſi douce & ſi facile, & le chemin de la vertu ſi pénible & ſi caché, qu'on a lieu d'être ſurpris qu'il y ait des vertus ſur la terre.

Se plaindre ou s'irriter des malheurs attachés à la vie ſociale, c'eſt ſe révolter contre la néceſſité des choſes. La corruption des peuples eſt l'effet néceſſaire des cauſes puiſſantes qui conſpirent à les aveugler & à les tenir dans une enfance éternelle. Etre ſurpris de voir tant de vices inonder la Société & de s'en trouver incommodé, c'eſt être émerveillé de marcher moins à l'aiſe dans une rue fréquentée, que lorſqu'on ſe promene dans les champs. Plus une ſociété eſt nombreuſe, plus les paſſions diſcordantes & multipliées produiſent de fermentations. Si les grandes villes ſont les plus corrompues, ce ſont auſſi celles où l'on trouve le plus de talents, de reſſources & de vertus. Plus une machine eſt compliquée, plus ſes mouvements ſont faciles à déranger. Le frottement multiplié rend ſon jeu plus pénible, que celui d'une machine plus ſimple. Quelque force qu'on ait, il eſt bien difficile de n'être pas entraîné ou froiſſé, quand on ſe place dans la foule.

Si l'on vouloit s'en rapporter aux déclamations de quelques ſpéculateurs atrabilaires contre l'eſpece humaine, on ſeroit tenté de croire que les hommes ſont des monſtres, & que le ſage ne peut ſe diſpenſer de les déteſter & de les fuir. Cependant s'ils étoient auſſi méchants qu'on voudroit nous le perſuader, nulle ſociété ne pourroit ſubſiſter; tout homme deviendroit un ennemi pour ſon ſemblable; la confiance & l'affec-

tion seroient bannies de la terre. Mais si en écartant l'humeur, nous voulons réduire les choses à leur juste valeur, nous trouverons que les hommes sont un mélange de vices & de vertus, de maniere cependant que, pour l'ordinaire, la bonté l'emporte en eux sur la méchanceté. Ce seroit une folie d'exiger la perfection dans les êtres de notre espece; nous appellons *bons* ceux en qui nous trouvons plus de bien que de mal; nous appellons *méchants* ceux en qui nous voyons dominer les passions nuisibles. Rien de plus rare, que le méchant systématique & réfléchi. Un homme dont toute la vie ne seroit qu'un tissu de méchancetés & de crimes, seroit un phénomène bien plus surprenant, qu'un homme exempt de tout défaut. Dans les êtres les plus dépravés, nous rencontrons de bonnes qualités: quelle que soit leur perversité, leur intérêt se trouve très-fréquemment d'accord avec celui des personnes qui les entourent. Dans le cours de la vie de l'homme le plus pervers, nous trouverons peut-être un plus grand nombre de bonnes actions que de mauvaises. Est-il un être plus nuisible qu'un conquérant, qu'un ambitieux, qui sacrifieront sans scrupules des nations entieres à leurs passions emportées? Cependant nous voyons quelquefois dans un homme de cette trempe, un pere tendre, un ami sincère, un ennemi généreux, une ame noble & grande, des vertus sociales, des qualités aimables. Les voleurs & les assassins qui infestent la Société, sont communément justes entr'eux & fideles à leurs engagements. Nul homme ne peut consentir à se rendre détestable dans toutes les occasions: avec les

penchants les plus criminels, il eſt forcé de ſentir que ſon propre intérêt exige à tout moment qu'il ſe rende agréable à ceux avec qui il a des rapports. C'eſt pour plaire aux courtiſans qui l'entourent, qu'un tyran conſent à dépouiller ſon peuple ; il eſt ſouvent injuſte pour être bienfaiſant, généreux, libéral.

NONOBSTANT les paſſions diſcordantes des hommes, les ſociétés ſubſiſtent, & ne laiſſent pas d'offrir des agréments, des douceurs & des ſecours à leurs membres. Les paſſions déſagréables ſont contrebalancées par des paſſions utiles qui tiennent les choſes dans une eſpece d'équilibre. Les malheurs des nations ſont plutôt dûs aux paſſions, aux imprudences, aux folies d'un petit nombre d'hommes pervers, qu'à celles du plus grand nombre des citoyens. Un ſeul homme ſuffit quelquefois pour plonger pluſieurs peuples dans la miſere & dans les larmes, ou pour corrompre les cœurs d'une multitude immenſe. Les tyrans ſont les vrais corrupteurs des nations. C'eſt avec raiſon qu'un illuſtre moderne a dit : *l'homme n'eſt pas né mauvais. Pourquoi pluſieurs ſont-ils donc infectés de cette peſte de la méchanceté ? C'eſt que ceux qui ſont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reſte des hommes..... Le premier ambitieux a corrompu la terre.* (49)

QUE l'homme de bien ne renonce donc pas à la Société ; qu'il ſente que les hommes ſont communément bien plus foibles que méchants, plus ignorants que pervers, plus dignes de com-

(49) Voyez le Dictionnaire Philoſophique page 195.

passion que de haine. Nous nous trompons souvent dans les jugements que nous portons sur eux, parce que nous les jugeons sur des actes isolés, d'après lesquels nous les décidons ou bons ou méchants. Dès qu'on nous dit qu'un homme a fait une mauvaise action, il est perdu dans notre esprit, & nous présumons que sa conduite ne peut jamais être bonne. Il en est de même, quand nous nous prévenons pour quelqu'un en faveur de quelqu'action vertueuse. Jugeons les hommes par parties ; louons-les quand ils font bien ; blâmons les, quand ils font mal ; ne nous attachons qu'à celui à qui nous voyons faire plus souvent du bien que du mal. Nul homme n'est toujours bon ; nul homme n'est toujours méchant. La conduite des hommes varie, parce que leurs circonstances & leurs intérêts varient. C'est toujours le bonheur ou son image qu'ils cherchent constamment ; ils ne sont inconstants que par les objets où ils le placent ; & dans les moyens de l'obtenir. Suivre souvent des passions aveugles, constitue le méchant homme ; suivre plus souvent la raison que ses passions, constitue l'homme de bien. Suivre tantôt l'une & tantôt les autres, voilà l'homme ordinaire.

Il seroit donc injuste ou trop rigoureux de juger & de condamner les êtres avec qui nous vivons d'après leurs saillies passagères, & les impulsions momentanées que leur donnent des passions ; ne les jugeons que d'après la masse de leurs actions. Pardonnons-leur les défauts que nous trouvons en eux, en faveur des bonnes qualités qu'ils nous montrent. Ayons pour eux l'indulgence dont nous avons besoin nous-mêmes : songeons qu'ils souffrent eux-mêmes de leurs infir-

mités, qu'ils ne ſont communement le mal que faute de réflexions. Ainſi, plaignons les hommes que leurs inſtitutions vicieuſes, leurs préjugés, leur éducation négligée, bien plus que leur nature, rendent ſi déraiſonnables. Plaignons le méchant lui-même qu'une organiſation malheureuſe ou des idées fauſſes de bien-être, ont rendu l'ennemi du genre humain & de lui-même. Évitons-le comme ces animaux venimeux, dont la nature eſt de nuire & d'exciter l'horreur de tous ceux qui les rencontrent.

L'INDULGENCE doit être une ſuite néceſſaire de nos réflexions ſur la nature de l'homme & ſur les cauſes qui le modifient. Si nous examinions de ſang froid, les motifs de nos emportemens & de notre mauvaiſe humeur contre les êtres de notre eſpece, nous trouverions preſque toujours que nous ne les mépriſons ou ne les haïſſons, que parce qu'ils ſont malheureux, c'eſt-à-dire lorſque nous devrions les plaindre. L'homme cherche le bien dans toutes ſes actions; quand il commet le mal, il ſe trompe, il détruit ſa propre félicité.

NOTRE ſiècle eſt communément le ſujet de nos plaintes, parce que nous en ſentons les inconvénients. Pour nous réconcilier avec lui, il ſuffit de nous tranſporter en idée dans les ſiècles paſſés. Les défauts des perſonnes que nous voyons de plus près, ſont ceux qui nous ſemblent les plus incommodes; mais croyons-nous que ceux que nous ne fréquentons point, ſoient plus parfaits ou plus raiſonnables? Il en eſt des hommes comme de tous les objets les plus beaux ou les mieux travaillés qui, conſidérés de trop près, nous offrent

des défauts sans nombre. La peau de la femme la plus belle, quand on la regarde au microscope, devient un objet désagréable. Les membres d'une même famille sont pour l'ordinaire peu d'accord; parce que la familiarité journaliere les expose à souffrir de leurs défauts réciproques. Une juste indulgence est le remède le plus propre pour calmer l'humeur & l'impatience, qui sont les tourments inutiles de la vie. L'homme privé d'indulgence, n'est pas fait pour la Société; c'est un être malheureux aussi incommode pour lui-même, que pour les autres.

Il en est des nations comme des individus; des sociétés politiques comme des sociétés particulieres; elles ont des avantages & des inconvénients que le citoyen doit tolérer. Les meilleures sont celles dans lesquelles les biens surpassent les maux. Si l'autorité de la Société sur ses membres n'est fondée que sur les avantages qu'elle leur procure, elle perd tous ses droits sur eux, quand elle ne leur procure aucun bien; c'est alors que le sage s'en éloigne. En quittant Athènes, dont Pisistrate s'étoit fait le Tyran, Solon s'écrie: „ ô „ mon pays! Solon est disposé à te secourir par „ ses conseils & ses actions; mais on me traite „ d'insensé; je suis donc forcé de t'abandonner „ quoique j'aime tous mes concitoyens, à l'ex- „ ception de Pisistrate. „ (50)

Nous ferons voir par la suite qu'au sein même des sociétés les plus corrompues, l'homme a le plus grand intérêt à pratiquer la vertu; que les vertus domestiques sont faites alors pour con-

(50) Voyez Diogen. Laërt. dans la *Vie de Solon.*

ſoler le ſage des malheurs publics : qu'en répandant le bien-être ſur ceux qui l'environnent, chacun peut trouver dans une famille honnête & dans le cœur de ſes amis vertueux, de quoi ſe dédommager des coups du ſort, des rigueurs de la tyrannie, des effets de la contagion générale, dont il ſaura ſe garantir. De plus, l'homme de bien prend par-tout un aſcendant néceſſaire, même ſur les êtres les plus pervers. La vertu ſe fait reſpecter de ceux mêmes qui n'ont pas le courage de la pratiquer.

FIN DE L'A PREMIERE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Principes naturels de la Morale.

INTRODUCTION. . Page 1

CHAP. I. *Origine des idées morales, des opinions, des vices & des vertus des hommes.* . 9

CHAP. II. *De la raiſon, de la vérité & de ſon utilité.* 17

CHAP. III. *De la Morale Religieuſe.* . 24

CHAP. IV. *De la Morale des Anciens.* . 40

CHAP. V. *Des Moraliſtes Modernes.* . 46

CHAP. VI. *Principes naturels de la Morale.* 56

CHAP. VII. *Des Devoirs de l'homme ou de l'Obligation Morale.* 67

CHAP. VIII. *Examen des idées des Moraliſtes ſur la vertu.* 72

CHAP. IX. *Du Goût, du Bon, du Beau, de l'Ordre, de l'Harmonie en Morale.* . 87

CHAP. X. *Des Vertus Morales.* . . . 100

CHAP. XI. *Du Mal moral, ou des Vices des hommes, de leurs Crimes, de leurs Défauts, de leurs Foiblesses.* 110

CHAP. XII. *Origine de l'autorité, des rangs, des distinctions entre les hommes.* . 132

CHAP. XIII. *De l'Estime, de la Conscience, de l'Honneur.* 145

CHAP. XIV. *Du bonheur. Des passions & de leur influence sur le bonheur de l'homme.* 157

CHAP. XV. *Examen des idées des Anciens & des Modernes sur le bonheur & le souverain bien.* 167

CHAP. XVI. *De la Vie Sociale. De l'Etat de Nature. De la Vie Sauvage.* . . . 193

Fin de la Table de la premiere Partie.

SYSTÈME SOCIAL.

TOME SECOND.

SYSTÊME SOCIAL.

OU

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE

ET

DE LA POLITIQUE

AVEC UN EXAMEN

DE

L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT SUR LES MŒURS.

Discenda virtus est; ars est bonum fieri; erras si existimas vitia nobiscum nasci; supervenerunt, ingesta sunt.

SENEC. EPIST. 124.

TOME SECOND.

LONDRES,

M D C C L X X I V.

SYSTÊME SOCIAL.

PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES NATURELS DE LA POLITIQUE.

CHAPITRE I.

De la Société. Du Pacte Social. Des Loix. De la Souveraineté. Du Gouvernement.

L'IGNORANCE, l'erreur, le préjugé, le défaut d'expérience, de réflexion & de prévoyance, voilà les vrayes sources du mal moral. Les hommes ne se nuisent à eux-mêmes & ne blessent leurs associés, que parce qu'ils n'ont point d'idées de leurs vrais intérêts; ils ne vivent en société, que parce qu'ils y sont nés; ils sont attachés à la Société par une habitude machinale; très peu se sont demandé à quoi elle leur est utile; ils jouïssent de ses avantages, pour ainsi dire, à leur insçu, ils en souffrent les incon-

véniens ſans en démêler les cauſes. Rien de plus rare que des hommes qui ſe donnent la peine de réfléchir ſur la nature, le but, les effets de la Société; ſur les droits qu'elle a ſur eux; ſur les droits qu'ils ont ſur elle. Le Pacte Social qui lie les aſſociés les uns aux autres, ainſi qu'au tout dont ils ſont membres, eſt entiérement ignoré de ceux qui ſont faits pour l'obſerver. Si quelques penſeurs en ont quelques idées vagues & confuſes, beaucoup d'autres ne le regardent que comme une chimere. En un mot l'objet qui devroit être le plus intéreſſant pour eux, eſt communément celui que nous voyons le moins connu des citoyens.

Plusieurs cauſes ont contribué à retenir les hommes dans l'ignorance à cet égard. On diroit en général que la réflexion eſt pénible pour eux; leur pareſſe naturelle auſſi bien que leurs occupations, leurs amuſemens, la diſſipation, l'amour du plaiſir, les empêchent de méditer ou de remonter aux principes des choſes: ils ne ſentent guere l'intérêt qui pourroit les y porter; ils trouvent bien plus court de ſe laiſſer guider par l'autorité qui ſouvent, aveugle elle-même, les prive de lumieres & les égare.

La Religion, comme on a vu, perpétuellement occupée des merveilles inviſibles d'un autre monde, ne donne point ſon attention à ce qui ſe paſſe ſur la terre. Ses principes, comme on l'a prouvé, tendent plutôt à diſſoudre qu'à reſſerrer les liens de la Société: elle ne regarde ce monde que comme un paſſage peu digne d'arrêter les yeux des mortels qui, ſuivant ſes maximes, ne ſont placés ici-bas que pour ſe préparer à une vie future, qu'elle leur montre

comme bien plus importante pour eux que leur bonheur actuel. Des Chrétiens parfaits ne connoiſſent d'autre patrie que le ciel ; pour mériter d'en devenir un jour citoyens: ils doivent ſe détacher de tous les objets qui pourroient les détourner de leur chemin ; ils doivent quitter peres, meres, parents, amis, concitoyens & ſociété, pour ſuivre la route ténébreuſe que leur tracent les guides chargés de leur conduite durant leur pélérinage ici-bas.

Une politique aveugle, guidés par des intérêts très contraires à ceux de la Société, ne ſouffre pas que les hommes s'éclairent ni ſur leurs propres droits, ni ſur leurs vrais devoirs, ni ſur le but de l'aſſociation qu'elle traverſe trop ſouvent. La Société devenue communément le jouet des caprices & des paſſions de ceux qui la gouvernent, ne renferme que des membres diviſés, qui n'ont aucune connoiſſance des motifs faits pour les unir entr'eux & les attacher au corps. Ainſi, la Société devient dans les mains de ſes chefs, une machine dont les mouvements ſe contrarient, & qui n'a d'autre tendance que celle que lui donnent les volontés paſſageres de ceux qui s'en emparent. La plupart des ſociétés reſſemblent à des vaiſſeaux, dont la conduite eſt confiée à des pilotes dépourvus d'expérience qui, au lieu de les conduire au port, les font échouer contre des écueils où ils périſſent eux-mêmes.

Si tout homme tend au bonheur, toute ſociété ſe propoſe le même but ; & c'eſt pour être heureux que l'homme vit en ſociété. Ainſi, la Société eſt un aſſemblage d'hommes réunis par leurs beſoins, pour travailler de concert à leur conſervation & à leur félicité commune.

La Société, comme nous l'avons remarqué ci-devant, a des droits légitimes sur ses membres par les avantages qu'elle leur procure: chaque citoyen fait avec elle un pacte tacite qui, pour n'être pas rédigé par écrit ou clairement énoncé, n'en est pas moins réel. Pour exercer des droits sur ses membres, la Société leur doit la justice, la protection, des loix qui assûrent leur personne, leur liberté, leurs biens: elle s'engage à les garantir de toute injustice ou violence, à les défendre contre leurs passions réciproques, à les mettre à portée de travailler sans obstacles à leur bien-être propre sans préjudice de celui des autres; à placer chacun sous la sauve-garde de tous, pour le faire jouïr en paix des choses qu'il possede ou qu'il a justement acquises par son labeur, ses talens, son industrie.

Voila les conditions sous lesquelles toute association raisonnable s'est formée; voilà surquoi l'autorité de la Société peut légitimement se fonder. Chaque citoyen, pour son propre bonheur, s'oblige à s'y soumettre, & à dépendre de ceux qu'elle a rendus les dépositaires de ses droits & les interprètes de ses volontés.

D'après ces conditions, chaque citoyen acquiert des droits sur la Société qui, pour sa conservation propre, est obligée d'être fidelle à ses engagements. En vûe de ces avantages, le citoyen de son côté s'engage à être juste; à subordonner ses intérêts personnels à ceux de la Société; à soumettre ses volontés à la sienne; à la défendre de toutes ses forces; à lui sacrifier la portion de ses biens nécessaire à la conservation & à la prospérité de tous; à la servir de ses ta-

lents, de ſes lumieres, de ſes facultés; à ne point troubler ſes aſſociés dans leurs poſſeſſions; à les y maintenir de tout ſon pouvoir; à coopérer ſelon ſes forces à la proſpérité générale dont la ſienne dépend. Dès qu'il remplit fidèlement ces engagements, la Société ne peut ſans injuſtice priver le citoyen du bonheur qu'elle s'eſt engagée à lui procurer.

La Société étant compoſée d'un grand nombre d'hommes dont les volontés diverſes, les paſſions diſcordantes, les intérêts oppoſés, les lumiéres bornées, ne peuvent produire que du tumulte & du déſordre, & les empêcher d'agir de concert, eſt obligée de remettre ſes droits à un ou à pluſieurs citoyens que, dans l'idée qu'elle a de leur expérience, de leur prudence, de leurs talens, de leur probité, elle charge de parler en ſon nom, de gouverner pour elle, d'exprimer ſes intentions, de régler la conduite de ſes membres, de veiller au bonheur, à la protection, à la ſûreté de tous, de les obliger à remplir leurs engagements. Si la Société doit la juſtice, la liberté, le bonheur à ſes membres fidèles, ceux qu'elle rend dépoſitaires de ſon autorité ne peuvent être que les exécuteurs de ſes intentions, & ne peuvent ſe diſpenſer de ſatisfaire aux conditions auxquelles elle a dû s'engager elle-même; d'où il ſuit que jamais une ſociété n'a pu conférer à ſes chefs ou repréſentans le droit d'être injuſtes, de la ſoumettre à leurs propres caprices, de nuire à ſes membres à qui elle doit elle-même équité, liberté, ſûreté. Le Souverain n'eſt que le gardien & le dépoſitaire du Contract Social; il en eſt l'exécuteur; il ne peut point acquérir le droit de l'anéantir ou de le violer.

Le Gouvernement eſt la ſomme des forces de la Société dépoſées entre les mains de ceux qu'elle a jugé les plus propres à la conduire au bonheur. D'où il ſuit évidemment qu'un Souverain n'eſt pas le Maître, mais le Miniſtre de la Société, chargé de remplir ſes engagements envers les citoyens, & muni du pouvoir néceſſaire pour obliger ceux-ci à remplir les leurs.

Les volontés de la Société s'expriment par les loix. La Loi eſt une régle que la Société preſcrit aux citoyens, en vue de la conſervation & du bien-être de tous. La légiſlation ne doit avoir pour objet que d'indiquer aux hommes raſſemblés en ſociété, ce qu'ils doivent faire ou ce dont ils doivent s'abſtenir pour le maintien d'une aſſociation néceſſaire à leur propre félicité. Les loix ſont des déciſions de l'intérêt, de l'expérience, de la raiſon du corps, contre l'intérêt perſonnel ou les paſſions aveugles des membres.

Si tous les hommes avoient de la prudence, de l'expérience & de la raiſon, ils n'auroient beſoin ni de loix, ni de légiſlateurs, ni de ſouverains pour vivre en ſociété. L'autorité des Souverains ſur leurs ſujets ne peut être fondée que ſur la ſupériorité de talents, de lumiéres, de vertu, que la Société ſuppoſe à ceux à qui elle confie le droit de parler en ſon nom. Tout légiſlateur eſt l'organe de la volonté générale; ſes loix ſont juſtes & bonnes, quand elles ſont conformes à la nature de l'homme, au but de l'aſſociation, à l'intérêt de la Société, à ſes circonſtances actuelles: elles ſont injuſtes & mauvaiſes, quand elles ſont contraires au bonheur de l'homme, au bien de la Société, uniquement favorables à l'intérêt particulier, oppoſées aux circonſtances où elle ſe trouve.

Les loix *naturelles*, ſur leſquelles on a tant écrit & diſputé, ſont celles qui découlent immédiatement de la nature de l'homme, indépendamment de toute aſſociation, ou qui ſont fondées ſur l'eſſence même d'un être qui ſent, qui cherche le bien & fuit le mal, qui penſe, qui raiſonne, qui déſire inceſſamment le bonheur. La Société, n'ayant pour but que de rendre l'homme plus heureux qu'il ne ſeroit tout ſeul, & le Gouvernement n'étant fait que pour remplir ſes engagements avec ſes membres, il ſuit de-là que les loix de la nature ne peuvent être ni abrogées ni ſuſpendues dans l'état ſocial, qui ſans cela priveroit l'homme de ſon bien-être au lieu de le lui procurer. En devenant membre d'une ſociété, l'homme ne change point de nature, il ne cherche qu'à ſatisfaire plus aiſément les beſoins de ſa nature.

Les loix *civiles* ne ſont donc que les loix naturelles appliquées aux beſoins, aux circonſtances, aux vues d'une ſociété particuliere ou d'une nation. Ces loix ne peuvent contredire celles de la nature, parce qu'en tout pays l'homme eſt toujours le même, a les mêmes déſirs, mais varie dans les moyens de les ſatisfaire.

Quelque nom qu'on leur donne, les loix ne peuvent jamais anéantir, ni les droits naturels de l'homme, ni les devoirs de la Morale: elles ſont faites pour aſſûrer les droits juſtes du citoyen, & pour l'obliger à ſe conformer à ſes devoirs. Toute loi qui priveroit l'homme de la liberté, de la ſureté, de la propriété, ſeroit injuſte; ce n'eſt que pour jouïr plus ſûrement de ces avantages, qu'il vit en ſociété, & ſe ſoumet à des loix.

Les loix pénales ſont celles qui puniſſent le citoyen, quand il a violé la loi. En refuſant d'obéir à des loix juſtes, il rompt ſes engagements avec la Société; conſéquemment il la dégage des ſiens; il devient l'ennemi de ſes aſſociés, ils ont le droit de le punir, ou de le priver du bien-être auquel il n'a droit de prétendre qu'autant qu'il eſt fidele au Pacte Social.

Une loi injuſte ne peut jamais conférer aucuns droits: il n'y a qu'une loi juſte & conforme à la nature de l'homme en ſociété, qui puiſſe donner de vrais droits. Ce que la loi permet ſe nomme *licite*, ce qu'elle défend ſe nomme *illicite*. Tout ce qui eſt licite n'eſt juſte, que quand la loi eſt juſte. Les loix ſont injuſtes & inſenſées, toutes les fois qu'elles permettent ce qui eſt nuiſible, & défendent ce qui eſt utile à la Société. (1) *Rien de plus inſenſé, dit Cicéron, que de regarder comme juſtes toutes les choſes qui ont pour elles la ſanction des loix ou les ſuffrages des peuples. Si l'on fondoit des droits ſur les volontés du Peuple, ſur les édits des Princes, ſur les ſentences des Juges, le brigandage ſeroit un droit, l'adultere ſeroit un droit, forger un teſtament ſeroit un droit, pour peu que ces actions euſſent l'approbation de la multitude.* En effet, tout légiſlateur ou tout peuple deviendroit maître de créer & le juſte & l'injuſte. Eh! quel ſeroit le tyran qui ne ſe feroit pas des droits à

(1) *Illud ſtultiſſimum exiſtimare omnia juſta eſſe quæ ſcita ſint in populorum inſtituis & legibus. Si Populorum juſſis, ſi Principum decretis, ſi ſententiis Judicum jura conſtituerentur, jus eſſet latrocinari, jus adulterare, jus teſtamenta falſa ſupponere, ſi hæc ſuffragiis aut ſcitis multitudinis probarentur.*

Voyez Cicer. de Legibus.

ui-même, s'il n'en coûtoit qu'une loi pour acquérir des droits!

L'on nomme loix *fondamentales* celles qui dans les nations ſervent de fondement & de titre à l'autorité ſouveraine, & qui ſont réputées les volontés des peuples, rélativement à la maniere dont ils déſirent d'être gouvernés. Rien de plus embrouillé que ces loix; il n'eſt aucun pays où l'on puiſſe diſtinctement reconnoître les vraies limites du pouvoir des ſouverains, & les droits que la ſociété a prétendu ſe réſerver à elle-même. Les ennemis de la liberté des hommes ſe ſont prévalus de cette obſcurité, & les tyrans s'en ſont des titres pour opprimer. Dans une matiere ſi intéreſſante, tout eſt vague, équivoque, indéfini; la ſagacité la plus exercée peut à peine démêler le ſophiſme du vrai, l'uſurpation du droit, la violence de l'équité. Les juriſconſultes les plus habiles ont été ſouvent les dupes des préjugés les plus vulgaires; ils ont à tout moment confondu la force, l'uſage, la poſſeſſion avec le droit; ils ont regardé comme des titres pour les Princes, des uſurpations que les Peuples trop foibles n'avoient pu empêcher: ils ont rarement oſé remonter juſqu'aux principes de tout droit & de toute autorité. Mais de ce qu'un Souverain a la force de faire le mal impunément, s'enſuit-il qu'il a le droit de mal faire? De ce que ſes ancêtres auront pendant pluſieurs ſiècles exercé la tyrannie, ſans que perſonne ait oſé les arrêter ou les punir, doit-on en conclure qu'il a le droit de continuer?

Dans les démêlés qui s'élevent quelquefois entre les Souverains & les Sujets, l'on a communément recours à l'hiſtoire, pour chercher dans

les décisions & les coutumes anciennes de la nation, des exemples ou des faits propres à régler ses jugements : mais ces histoires, souvent dictées par la crainte & la flatterie, ou faute de monuments, dissimulent la vérité, altèrent les circonstances, ou ne les présentent que sous un faux point de vue. Les historiens ne nous montrent par-tout que des combats continuels entre des Souverains tendants au despotisme, & la liberté des Peuples faisant des efforts pour se défendre : dans cette lutte perpétuelle, tantôt l'un a le dessus, tantôt l'autre vient à bout de remporter quelque avantage. Sous des Princes foibles & timides, les Nations arrachent quelquefois des titres favorables à leurs justes droits ; sous des Princes actifs & puissants, elles sont privées de leurs droits les plus inconteſtables.

Ce n'est ni à l'histoire, ni à l'usage, ni à des exemples, ni même à des concessions ou chartres, que l'on doit recourir dans des questions de ce genre ; c'est à l'origine de l'autorité souveraine ; c'est aux droits inaliénables des nations ; c'est à la raison ; c'est à la justice éternelle ; c'est à l'intérêt des nations dont le bonheur fait toujours la loi suprême.

Les incertitudes si fréquentes où nous jette l'histoire, quand il s'agit d'examiner les droits des Souverains sur les Peuples, & des Peuples sur les Souverains, ont fait croire à bien des gens que les loix fondamentales, dont on parloit sans-cesse & que l'on ne trouvoit établies nulle part, étoient de pures chimeres, ainsi que le Contract Social qui lie réciproquement les Souverains & les Sujets. Cependant il est évident que ce Pacte, fondé en nature, existe, & qu'il est le même

qui lie la Société à ſes membres. Soit que les conditions du Pacte des peuples avec leurs Chefs aient été clairement exprimées & conſervées dans des monuments antiques, ſoit qu'on n'en trouve des veſtiges nulle part, elles ſont toujours les mêmes. Un Souverain légitime ne régne que de l'aveu de ſa Nation; dès qu'elle lui obéit, c'eſt dans l'eſpoir de jouïr du bonheur par ſon moyen. Dès qu'il commande en ſon nom, il n'a pas le droit d'ordonner rien de contraire à ſes intentions. Les hommes raſſemblés en ſociété n'obéiſſent à l'un d'entr'eux, que dans l'idée d'être plus heureux qu'ils ne ſeroient ſans lui; & ce chef, quelque nom qu'on lui donne, ne peut jamais acquérir le droit de les rendre malheureux, ni même de négliger leur bonheur. (2)

Il ſubſiſte donc évidemment entre les peuples & leurs chefs un Pacte dont les articles doivent être conçus à-peu-près en ces termes. „ Engagez „ vous à nous bien gouverner, c'eſt-à-dire à „ veiller à notre ſûreté, à nous procurer le bien-„ être, à nous garantir de toute oppreſſion; & „ nous nous engagerons de notre côté à vous „ obéir, à vous honorer, à nous occuper de vo-„ tre bien-être & de votre ſûreté. Si vous ne nous „ faites jouïr d'aucuns biens, vous nous ſerez in-„ différent. Si vous ne nous faites que du mal, „ nos engagements ſeront nuls; c'eſt vous qui les „ anéantirez vous-même. Si vous nous faites „ endurer des maux inſupportables, nous vous „ déteſterons, nous vous traiterons en ennemi. „ Si nous ſommes trop foibles pour ſecouer vo-„ tre joug, nous le porterons en frémiſſant, vous

(2) *Poteſtas Regis eſt poteſtas Legis; poteſtas juris, non injuriæ.* VOYEZ BRACTON DE LEGIB. ANGLIÆ.

„ aurez un ennemi dans chacun de vos eſclaves;
„ & vous ſerez à chaque inſtant obligé de trem-
„ bler ſur ce trône dont vous ne ſerez qu'un in-
„ juſte uſurpateur. "

Si les contracts des nations avec leurs chefs, ne ſe trouvent pas dans l'hiſtoire, qui n'eſt trop ſouvent que le régiſtre des violences & des uſurpations des Princes, ils exiſtent du moins dans les cœurs de tous les hommes, qui n'ont jamais pu conſentir de plein gré à l'exercice d'un pouvoir qui les rendit malheureux; & qui tendit à la ſubverſion de la Société. Lorſque des peuples ſauvages ſe ſont choiſis des chefs, ils ont ſuppoſé que ces chefs plus expérimentés qu'eux, leur procureroient des avantages; s'ils n'ont point ſongé à faire un pacte avec eux, c'eſt qu'ils ne prévoyoient pas qu'il viendroit un tems où ces chefs les opprimeroient eux-mêmes ou leur poſtérité. Des nations, ou plutôt des hordes guerrieres, n'ont pu d'ailleurs limiter le pouvoir de leurs commandants, parce que la diſcipline militaire exige un pouvoir ſans bornes dans celui qui ordonne, & une obéiſſance ſans bornes dans celui qui obéit. Mais quels que ſoient les motifs qui ont empêché un peuple de ſtipuler ſes intérêts, le pouvoir illimité d'un Souverain, pour être juſte, n'eſt que le pouvoir de travailler au bien public de la façon qui lui paroît la plus convenable. Pour lors la Société, pleine de confiance dans les talents ou les belles qualités de ſon chef, n'a fait que lui donner *carte blanche*, mais n'a pu ni voulu l'autoriſer à mal faire, & encore moins conférer à ſes ſucceſſeurs le droit d'abuſer contre elle de la confiance qu'elle a montrée.

Le ſiècle paſſé nous fournit l'exemple ſingulier d'une

d'une nation qui, par un vœu preſqu'unanime, ſe ſoumit expreſſément au pouvoir illimité de ſon Monarque, & par un acte ſolemnel lui déféra une puiſſance abſolue. (3) En conclura-t-on que ce peuple a prétendu conſentir que ſon ſouverain exerçât la tyrannie ? Non, ſans-doute ; ce fut évidemment pour ſe ſouſtraire à la tyrannie de leurs nobles inſolents, que les Danois conférerent à leur Monarque un pouvoir plus étendu qu'il n'avoit auparavant, afin qu'il pût en impoſer à ces tyrans multipliés, dont ils éprouvoient depuis longtems les injuſtices.

Le pouvoir illimité, dit Locke, n'eſt ſuivant la raiſon que le pouvoir de procurer le bien public ſans réglements & ſans loix. (4) Le même Auteur remarque que ſouvent les meilleurs Princes, en s'attirant par leurs vertus la confiance de leurs ſujets, leur ont fait un tort véritable, vû que ceux-ci, ſéduits par leurs bonnes qualités, leur ont adjugé des prérogatives & des droits, dont leurs ſucceſſeurs moins équitables ont indignement abuſé. Ces derniers ſe ſont prévalus, pour faire le mal, du pouvoir qui n'avoit été accordé à leurs prédéceſſeurs, que pour faire plus librement le bien. Le pouvoir abſolu, ou ce qu'on appelle le *Deſpotiſme*, ſeroit, dit-on, un gouvernement admirable entre les mains d'un Trajan, d'un Titus, d'un Marc-Aurele ; mais un pouvoir exercé par un homme de bien, qui ſe conforme aux regles de la juſtice & de la raiſon, n'eſt plus un Deſpotiſme, & ne doit pas être déſigné par un nom déshonorant.

(3) Les Danois en 1660.

(4) Voyez Locke, *Eſſai ſur le Gouvernement*

Les partisans du Despotisme (car, à la honte du genre humain, ce brigandage a des fauteurs) ne manqueront pas de prétendre que ce ne fut presque jamais le choix libre des nations qui plaça les Souverains sur le Trône ; qu'ils ont pour l'ordinaire soumis les peuples par la force, & que ce fut *par droit de conquête* qu'ils régnerent sur des hommes subjugués à qui, pouvant les exterminer, ils ont laissé la vie, & qui par conséquent, bien loin de leur prescrire des loix, se sont vus forcés de recevoir celles qu'ils voulurent leur imposer. En un mot, on suppose que des peuples réduits en esclavage, n'ont pu faire aucun pacte avec leurs superbes vainqueurs.

On conviendra sans peine que la plupart des grands Empires ont été formés par la conquête ; ce qui prouve seulement que les Fondateurs de ces Empires ont été des voleurs, des brigands, des fléaux du genre humain ; la violence, le meurtre & le carnage ne furent jamais des moyens légitimes d'acquérir. Celui qui ne commande qu'à des esclaves, ne commande qu'à des ennemis, qui ont droit d'opposer la justice & la force, à l'injustice & à la force. *La Justice*, dit un Pere de l'Eglise, *brise les fers injustes* (5). Il est vrai que des malheureux, subjugués par le fer & la flamme, n'ont guère pu stipuler avec leurs Conquérants farouches ; mais ils ont pu leur dire : „ nous „ avons été les plus foibles ; nous avons cédé „ à la force ; mais si jamais nous devenons les „ plus forts, nous vous arracherons un pouvoir „ usurpé, lorsque vous ne vous en servirez que

(5) *Injusta vincula rumpit justitia.*
Voyez S. Augustin Serm. 81.

» pour notre malheur. Ce n'eſt qu'en nous faiſant
» du bien, que nous conſentirons à oublier les
» titres infames par leſquels vous régnez ſur
» nous. Notre conſentement ſeul peut faire de
» nous des citoyens ſoumis, & de vous des Sou-
» verains légitimes. La vie que vous nous avez
» laiſſée n'eſt qu'un préſent funeſte; ſi elle n'eſt
» deſtinée qu'à nous faire languir dans la capti-
» vité. "

Il n'y a que le conſentement libre & ſubſéquent des peuples, qui puiſſe légitimer le pouvoir uſurpé d'un Conquérant. Mais les peuples ne peuvent donner ce conſentement que ſous la condition d'être bien gouvernés. *La conquête*, dit Locke, *eſt auſſi peu l'origine & le fondement des Etats, que la démolition d'une maiſon eſt la vraie cauſe de la conſtruction d'une autre.*

Non-ſeulement la violence ne peut pas conférer le droit d'exercer le deſpotiſme, mais même le conſentement libre & paſſager d'un peuple ne peut pas rendre légitime cet abus du gouvernement. On nous dira vainement *qu'on ne fait aucun tort à celui qui conſent.* (6) Rien de plus faux que cette maxime; elle autoriſeroit à dépouiller les enfans, les perſonnes yvres ou en démence, ou à tuer les malades dans le tranſport. Quand même on ſuppoſeroit que des nations ont pu conſentir autrefois à ce qu'on exerçât ſur elles le deſpotiſme; quand même elles ſe ſeroient, par des actes ſolemnels, livrées aux caprices d'un maître abſolu, tous ces titres, arrachés par la ſéduction, ou accordés par le délire, ne peuvent nullement lier la poſtérité. Un bon Pere doit

(6) *Volenti non fit injuria.*

tranſmettre ſon bien à ſes enfans après lui, il ne peut ſans injuſtice livrer ce bien à la rapacité d'un tyran. Si les ancêtres ont la folie de ſe rendre eſclaves, ils n'ont pas le droit de rendre eſclaves leurs deſcendants, qui auront toujours le droit de briſer leurs chaînes, quand ils en auront le pouvoir.

La ſuperſtition, toujours ennemie de la liberté & du bonheur des habitans de ce monde, a viſiblement travaillé à les rendre malheureux, en forgeant des titres aux Deſpotes & aux Tyrans. Dans l'idée de fonder leur pouvoir uſurpé ſur une baſe inacceſſible aux regards des mortels, les Souverains abſolus ne prétendent-ils pas n'avoir jamais reçu leur pouvoir de leurs nations, ne le tenir que de Dieu ſeul, & n'être comptables qu'à lui de leurs actions ? N'eſt-ce pas évidemment outrager un Dieu qui, s'il exiſtoit, devroit être rempli de perfections, de juſtice & de bonté, que de le ſuppoſer l'auteur & le protecteur d'une puiſſance injuſte & qui opere évidemment le malheur des Etats ? N'eſt-ce pas anéantir toute morale, que d'aſſurer qu'un pouvoir qui détruit toute loi, toute équité, toute vertu, eſt approuvé par le ciel ? Un Souverain parjure n'annonce-t-il pas par ſa conduite qu'il ſe moque également & des Dieux & des hommes ?

Pour derniere reſſource, on nous dit que la Puiſſance Souveraine s'eſt formée ſur le modele de la puiſſance paternelle qui paroit illimitée. Mais l'autorité paternelle peut-elle donner le droit de tyranniſer, de tourmenter, de dépouiller, de détruire des enfants. Cette autorité, pour être juſte, doit être fondée ſur les avantages, les inſtructions, les ſoins qu'elle donne aux êtres qui

lui ſont ſoumis. La tyrannie d'un père doit être ſupportée par un fils vertueux, mais cette tyrannie n'en eſt pas pour cela plus juſte & plus raiſonnable. D'ailleurs les Rois ne ſont point les pères des Peuples, les Peuples ſont les pères des Rois, & ceux-ci ne ſont que trop ſouvent des enfants dénaturés, qui méconnoiſſent les juſtes droits de ceux qui les ont fait ce qu'ils ſont, qui les nourriſſent, qui travaillent à leur bonheur, qui ſe dévouent pour eux. Malgré les orgueilleuſes prétentions des Deſpotes & les ſophiſmes des flatteurs qui veulent enchaîner les peuples à leurs pieds, il eſt évident que ce ne ſont pas les Rois qui font les Nations, mais que c'eſt le conſentement des Nations qui fait les Rois. Une Nation peut ſans Roi être très-bien gouvernée, mais un Roi ne peut ni exiſter ni gouverner ſans Nation. Les prérogatives, le pouvoir, les droits ne peuvent ſe changer en loi, que quand ils ſont fondés ſur la volonté de la Société, ſur l'équité, ſur l'utilité générale. Ainſi une nation ne peut jamais empiéter ſur les droits de ceux qui la gouvernent; leurs Chefs n'ont d'autres droits que ceux qu'ils reçoivent de la volonté générale ou du conſentement de la nation, qui ne peut, ni renoncer à ſes propres droits, ni être privée du droit inaliénable de reſſerrer le pouvoir, ou de régler la conduite de ceux qu'elle choiſit pour la guider au bonheur.

Ces maximes peu conformes, peut-être, aux prétentions des tyrans, n'en ſont pas moins conformes à la nature de l'homme, aux droits de la Société, aux loix de l'équité, à la droite raiſon, à l'intérêt général des Peuples, qui s'accordent à nous prouver que le but invariable de

la Société doit être de rendre ſes membres heureux, de ſe conſerver elle-même, de vivre ſous des loix équitables, de jouir de la liberté, de la ſûreté, de la propriété. Ce n'eſt qu'en procurant ces avantages à la Société, que le gouvernement peut être légitime, & que ceux qui gouvernent peuvent jouïr eux-mêmes d'un vrai bonheur, d'une puiſſance ſolide, d'une gloire véritable. En un mot, les intérêts des ſouverains ne peuvent jamais ſans danger ſe ſéparer de ceux de leurs ſujets.

De tous les principes répandus dans ce chapitre, il ſuit évidemment que le Pacte Social, la légiſlation, le gouvernement, la politique n'ont dans le vrai d'autre objet, que de faire obſerver les devoirs de la morale aux hommes raſſemblés pour leurs beſoins communs. Les vertus ſociales ne ſont, comme on a vu, que les diſpoſitions que doit avoir tout homme qui vit en ſociété. C'eſt pour jouïr de la juſtice, des bienfaits, des ſecours, de la protection des loix, des fruits de ſon labeur, de la tranquillité, de la ſûreté, que l'homme vit en ſociété. La Société lui doit ces choſes tant qu'il ſe montre fidèle à remplir ſes engagements envers elle: le gouvernement & les loix ſont faits pour les lui aſſurer. Tout gouvernement injuſte ou qui néglige & corrompt les mœurs, briſe efficacement les liens faits pour unir entr'eux les hommes aſſociés, anéantit le Contract Social, travaille à la deſtruction de ſon propre pouvoir.

D'où l'on voit que la morale ne peut, ſans le plus grand danger, ſe ſéparer de la *Politique*, qui eſt l'art de gouverner les hommes réunis en ſo-

ciété. Elle ne doit être, comme tout nous le prouvera par la ſuite, que la morale appliquée au gouvernement des Etats.

GOUVERNER, c'eſt maintenir, protéger & guider au bonheur une Société; ce qui ne peut avoir lieu ſans faire concourir tous ſes membres à l'utilité générale, & ſans réprimer les paſſions capables de nuire à la félicité de tous. D'où il ſuit que le gouvernement n'a pour objet que d'exciter les hommes réunis en Société à exercer entr'eux les régles dont la morale leur fait ſentir la néceſſité pour leur propre intérêt.

EN un mot, la Politique eſt la morale des Nations. L'objet de la Politique intérieure eſt de faire obſerver les loix, tant naturelles que poſitives ou civiles, néceſſaires au maintien de l'ordre dans la Société particuliere. L'objet de la Politique extérieure eſt de maintenir entre les nations, les loix de la nature, à l'aide d'un équilibre de puiſſance qui les empêche d'enfreindre les regles de l'équité, d'empiéter ſur leurs droits réciproques, de violer les devoirs de la morale, deſtinés également & pour les peuples, & pour les citoyens d'un même Etat.

CHAPITRE II.

Origine des Gouvernemens : de leurs formes diverſes : de leurs avantages & déſavantages : de leurs réformes.

LEs Nations, de même que tous les individus de l'eſpece humaine, paſſent par des âges & des états divers; leur premier état eſt une ſorte d'enfance : partagées en familles, en hordes, en petites ſociétés éparſes, vous les voyez errantes, ſans demeure fixe, deſtituées d'arts & d'induſtrie, chercher péniblement par la chaſſe & la pêche de quoi ſubſiſter, & preſqu'auſſi peu raiſonnables que les bêtes, leur faire une guerre continuelle. Voilà l'état ſauvage dont nous avons ſuffiſamment décrit les miſeres.

LE hazard amene chez nos Sauvages des étrangers ſortis de nations plus éclairées : ces nouveaux hôtes rapprochent les unes des autres les familles ou hordes qui vivoient ſéparées, leur apportent des arts utiles ; leur enſeignent l'agriculture; leur apprennent à prévoir les beſoins, leur donnent des Dieux, des cultes, des loix que ces hommes groſſiers acceptent ſans raiſonner : en faveur des bienfaits qu'on leur fait éprouver, ils ſe livrent de plein gré à des perſonnages inſtruits, expérimentés, qu'ils trouvent capables de les rendre plus heureux, & qui dès-lors leur paroiſſent ou des amis des Dieux, ou des êtres fort au-deſſus de la nature humaine. Ceux-ci

deviennent ainſi leurs Légiſlateurs, leurs Oracles, leurs Prêtres, leurs Juges, leurs Rois, & quelquefois même les objets de leur culte.

La Religion, fondée ſur la crainte des puiſſances invisibles auxquelles l'homme ſe croit ſoumis, date communément du tems où les peuples étoient plongés dans l'ignorance & la barbarie. C'eſt par la Religion que tous les Légiſlateurs ſont parvenus à dompter les ſauvages dont ils vouloient ſe former des ſujets. Les terreurs religieuſes ſont en effet très-propres à rendre ſouples & dociles, des hommes ſimples & crédules, dépourvus encore de raiſon, de prudence & de réflexion. En donnant des religions à des ſauvages, les légiſlateurs ont pris la même méthode que ſuivent encore les meres & les nourrices, quand elles menacent de quelque phantôme les enfans mutins dont elles ne peuvent faire ceſſer les caprices & les cris. Mais ces moyens imaginés pour contenir ou ſubjuguer des ſauvages, qui ſont de grands enfants, n'ont plus la même force ſur l'eſprit de l'homme que la raiſon & l'expérience ont rendu moins crédule, & dès-lors moins timide. Les paſſions, les affaires, le tumulte, les diſtractions & les plaiſirs des ſociétés nombreuſes & policées, affoibliſſent peu-à-peu les idées religieuſes & rendent plus foible leur influence ſur les mœurs. Pour lors la religion, mépriſée de ceux qui raiſonnent, n'eſt plus qu'une affaire d'habitude pour le vulgaire qui ne raiſonne jamais, & n'en impoſe qu'à quelques hommes qui ont conſervé la crédulité & la ſimplicité de leurs ancêtres ſauvages.

Une horde voiſine attaque une ſociété naiſſante; celle-ci prend pour chef l'homme le plus in-

trépide ou le plus expérimenté qui, à la tête de quelques citoyens, repouſſe l'invaſion ennemie. Comme les attaques ſont fréquentes, toute la Société dans l'origine eſt guerriere, elle eſt gouvernée comme un camp, ſon gouvernement eſt militaire. Son chef la mène à des conquêtes, & ſubjugue par ſon moyen les hordes ou nations d'alentour qu'il réduit en ſervitude, & dont il diſtribue les terres & les dépouilles à ſes guerriers. C'eſt ainſi que peu-à-peu ſe ſont formés les grands Empires, les vaſtes Monarchies; voilà l'origine du Deſpotiſme, du Pouvoir abſolu, de la Tyrannie qui ne purent s'établir & ſe maintenir que par la violence (7).

Fatigués à la longue des excès de leurs tyrans, quelques peuples ſe révolterent contr'eux; parvenus à ſe défaire d'un pouvoir accablant, ils le partagerent entre pluſieurs citoyens diſtingués par leurs talens, leurs vertus, leurs richeſſes : ceux-ci devinrent par-là les repréſentans de la nation, les dépoſitaires de ſon autorité, le ſouverain collectif. Voilà ce qui fit naître le Gouvernement Ariſtocratique.

Les magiſtrats de l'Ariſtocratie ayant ſouvent abuſé de leur pouvoir & s'étant érigés en tyrans, le peuple, uſant de ſes droits, reprit la puiſſance ſuprême, & ſe flatta qu'il ſe gouverneroit bien mieux lui-même, qu'il ne l'avoit été par des chefs prévaricateurs, dont il avoit éprouvé les injuſtices, & les diſſenſions. Voilà comment le

(7) Le mot *Tyran*, adopté par les Grecs & les Romains eſt originairement un mot Celtique ou Scythe qui déſigne *celui qui diſtribue des terres*. Chez les Grecs le mot Τύραννος déſignoit un citoyen qui avoit uſurpé la ſouveraineté d'une ville ou d'un pays libre.

Gouvernement Populaire ou la *Démocratie* s'eſt formée.

BIENTÔT le peuple qui ne raiſonne guere, qui ne diſtingue nullement la liberté de la licence, ſe vit déchiré par des factions : étourdi, inconſtant, imprudent, impétueux dans ſes paſſions, ſujet à des accès d'enthouſiaſme, il devint l'inſtrument de l'ambition de quelque harangueur ou chef qui s'en rendit le maître & bientôt le tyran.

L'HISTOIRE nous prouve qu'en matiere de gouvernement, les nations furent de tout tems les jouets de leur ignorance, de leur imprudence, de leur crédulité, de leurs terreurs paniques, & ſur-tout des paſſions de ceux qui ſurent prendre de l'aſcendant ſur la multitude. Semblables à des malades qui s'agitent ſans-ceſſe dans leur lit, ſans y trouver de poſition convenable, les peuples ont ſouvent changé la forme de leurs gouvernements ; mais ils n'ont jamais eu, ni le pouvoir, ni la capacité de réformer le fond, de remonter à la vraye ſource de leurs maux ; ils ſe virent ſans-ceſſe balotés par des paſſions aveugles. Cette fluctuation n'eſt dûe qu'au défaut de prudence & de lumieres. Cet état inquiet ne peut ceſſer, que lors que les nations plus éclairées reconnoîtront que l'homme n'eſt pas fait pour régler le ſort des hommes ; que l'abus fut & ſera toujours à côté du pouvoir ; qu'obéir à des hommes, c'eſt obéir à des paſſions, des vices, des fantaiſies ſujettes à varier ; que pour être bien gouvernés, les peuples ne doivent obéir qu'à la juſtice, dont les regles ſont invariables, & qui ſeule peut fixer avec préciſion les bornes du pouvoir de ceux qui gouvernent, & les droits de ceux qui ſont gouvernés.

Des ſpéculateurs ont longtems diſputé pour découvrir quelle pouvoit être la forme du gouvernement la plus avantageuſe pour un Etat, ou la plus propre à procurer ou maintenir la félicité publique. Ils n'ont ſans-doute pas vu que toutes les formes étoient parfaitement indifférentes, pourvu que des loix ſenſées, ſoutenues par toute la force de la Société, continſſent également les chefs, pour les empêcher d'abuſer du pouvoir, ou les ſujets pour les empêcher d'abuſer de la liberté. Un bon gouvernement eſt celui où perſonne n'a le pouvoir d'être injuſte ou d'enfreindre impunément les loix. Toute forme de gouvernement eſt avantageuſe, dès qu'elle laiſſe tout pouvoir à la loi.

Plusieurs politiques ont penſé que la *Monarchie*, c'eſt-à-dire le pouvoir ſouverain exercé par un ſeul homme, étoit le gouvernement le plus conforme aux beſoins d'un grand Etat. Mais eſt-il bien poſſible qu'un ſeul homme réuniſſe tous les talents, toutes les vertus néceſſaires pour gouverner un peuple nombreux? Un habile guerrier eſt rarement un habile légiſlateur, un habile juriſconſulte, un habile commerçant; & le Prince qui poſſede les arts de la paix, n'aura que difficilement les connoiſſances & les talents néceſſaires à la guerre. Un ſouverain ſans paſſions, eſt un être de raiſon. Les nations, pour avoir trop préſumé de leurs maîtres, n'en ont rien obtenu; elles les prirent pour des Dieux, & elles ne furent ſouvent gouvernées que par des hommes, que leur puiſſance rempliſſoit communément de plus d'imperfections & de vices que les autres. Tant de cauſes conſpirent à corrompre les Rois, que l'on a lieu d'être ſurpris de leur trouver les

vertus ou les talents même les plus ordinaires.

On a cru voir ſous le gouvernement d'un monarque les nations gouvernées comme les familles par un pere; mais l'expérience nous montre que les peres des peuples ne reſſemblent que trop ſouvent au Saturne de la fable, qui dévoroit ſes propres enfants. (8) Le gouvernement monarchique, mettant des forces énormes entre les mains d'un ſeul homme, doit par ſa nature même le tenter d'abuſer de ſon pouvoir, pour ſe mettre au-deſſus des loix & pour exercer le Deſpotiſme & la Tyrannie, qui ſont les plus terribles fléaux des nations. D'un autre côté, par la nature même des choſes, c'eſt-à-dire par l'impoſſibilité où un ſeul homme ſe trouve de conduire d'une main ſûre le gouvernail d'un grand empire, les monarchies, dans le fait, ſe changent en de véritables ariſtocraties: les miniſtres & les grands ſe rendent ſouvent les maîtres du ſort, & des ſujets, & du ſouverain. Dans les cours des Rois, il ſe forme preſque toujours contre le bien public, une ligue également funeſte aux nations & à leurs chefs.

Dans quelques nations la couronne eſt *élective*; la puiſſance royale ne paſſe point aux deſcendans de celui qui la poſſede. Mais les élections des Rois accompagnées de factions, de troubles & de guerres deviennent pour l'ordinaire des époques très-fatales à la tranquillité des peuples. L'ambition des grands, qui ſeuls s'arrogent le droit de choiſir un Souverain, permet rarement que l'on faſſe des loix & que l'on prenne des meſures capables d'arrêter la licence qu'ils exercent dans ces occaſions. Une élection par ſcrutin & fixée

(8) Homere appelle ſouvent les Rois *mangeurs de peuples*.

par la loi, ſembleroit devoir prévenir efficacement les déſordres dont les élections tumultueuſes ſont trop ſouvent accompagnées. Mais les réformes les plus ſimples & les plus faciles rencontrent des obſtacles infinis dans les préventions des hommes en faveur de leurs antiques uſages.

La plupart des Monarchies ſont *héréditaires*; ainſi les nations ſont devenues le patrimoine de leurs chefs, qui les tranſmettent à leur poſtérité. Cette forme de gouvernement, quoique très-uſitée, paroît très-ridicule à quelques penſeurs républicains. Selon eux, ſi les peuples par ce moyen ſe garantiſſent des troubles & des embarras qui accompagnent d'ordinaire les élections des Rois, on trouve qu'elles ne ſe garantiſſent pas du malheur plus durable d'eſſuyer pendant une longue ſuite de ſiècles les inconvénients qui doivent réſulter de l'impéritie, de la négligence, de l'ambition & de la violence d'une Dynaſtie ou famille toute entiere. Un bon Roi eſt une production ſi rare, que les peuples n'ont pas lieu de ſe flatter d'en avoir bien ſouvent. On en conclut que les nations n'ont pu, ſans imprudence, confier irrévocablement leurs deſtinées au pouvoir d'une race qui, avec le ſang, ne tranſmet pas l'art pénible de régner. Des hommes qui pour régner n'ont beſoin que de naître, peuvent ils avoir des motifs bien preſſants d'acquérir par un long travail, les talents & les vertus néceſſaires au gouvernement? L'expérience de tous les tems prouve en effet qu'un Monarque vertueux peut à chaque inſtant être remplacé par un monſtre ou par un inſenſé, capables d'anéantir tout d'un coup le bien qu'il a pu faire. Les annales de toutes les Monarchies, dans la plus longue ſuite des Rois,

en montrent à peine deux ou trois qui ſe ſoient donné la peine de gouverner par eux-mêmes, ou de ſonger au bonheur de leurs ſujets. La Royauté met une trop grande diſtance entre le ſouverain & les ſujets, pour que le Monarque s'abaiſſe juſqu'à s'occuper de leurs beſoins.

Ces réflexions, peu favorables au Gouvernement Monarchique, ont fait croire à bien des gens que le Gouvernement *Républicain* étoit plus avantageux aux nations. Ils trouvent entr'autres que cette derniere forme eſt infiniment moins coûteuſe pour les peuples, qui ſouvent ont la douleur de ſe voir opprimés, appauvris & ruinés, ſous prétexte de ſoutenir la ſplendeur du Trône, c'eſt-à-dire la vanité des Cours & le faſte des Rois. Un zélé défenſeur de la liberté diſoit, que *l'attirail ſuperflu d'une Monarchie eſt plus que ſuffiſant pour fournir aux beſoins d'un Etat Républicain* (9).

D'un autre côté, l'on ne trouve preſque point de ſûreté & de fixité dans le ſort des citoyens d'un Etat, dont les deſtinées heureuſes ou malheureuſes dépendent uniquement des vertus & des vices, de la raiſon ou du délire, de la vigueur ou de la foibleſſe d'un ſeul homme, que tout ce qui l'environne s'efforce de tromper & de corrompre.

(9) Voyez Milton *Oeuvres politiques*. Les revenus que Philippe ſecond tiroit des ſept Provinces, qui forment aujourd'hui la République des Provinces-Unies, ne montoient qu'à 80000 écus (environ 400000 livres tournois); les revenus de la Province de Hollande ſeule montoient en l'année 1700 à 22, 241, 339 florins, qui font 46, 706, 811 livres tournois.

Voyez Idées Republicaines, page 29.

CEPENDANT les partiſans du Gouvernement Monarchique le louent par ſa ſtabilité & ſa durée, tandis que les Républiques ſont ſujettes à des ſecouſſes & des déſordres continuels. Mais *les tumultes & les guerres civiles ne ſont point, ſelon Sidney, les plus grands maux qui peuvent arriver aux nations.* La tranquillité & la durée du Gouvernement Monarchique, ne prouvent point ſa ſupériorité ſur le Gouvernement Républicain. Le Deſpotiſme lui-même paroît quelquefois régner paiſiblement ſur les nations qu'il engourdit dans ſes fers. Les convulſions des Républiques reſſemblent aſſez aux maladies aigues, auxquelles les tempéraments robuſtes & ſanguins ſont le plus expoſés. La tranquillité des Monarchies & des Etats deſpotiques, reſſemble à ces maladies chroniques, qui minent peu-à peu le corps de l'homme, & lui cauſent une foibleſſe dont il ne ſe releve jamais. Locke compare la paix que procure le Deſpotiſme à l'antre de Polyphême, où Ulyſſe & ſes compagnons étoient forcés d'attendre en ſilence leur tour pour être dévorés.

MAIS eſt-il donc bien vrai que le Deſpotiſme ſoit un état tranquille? Depuis le Sultan juſqu'au dernier de ſes eſclaves, tout eſt environné de terreurs. Le ſilence morne qui regne dans l'Empire d'un Tyran, n'annonce rien moins que la paix. On peut le comparer au calme perfide qu'on voit dans les chaleurs brûlantes, qui ne tarde point à être ſuivi d'affreux orages. *J'aime mieux*, diſoit un Polonois, *une liberté environnée de périls, qu'un eſclavage paiſible* (10). Il eſt aiſé

(10) *Malo periculoſam libertatem quam quietum ſervitium*, diſoit le Palatin de Poſnanie, pere du Roi Staniſlas Leczinski.

ſe de vivre en paix dans des Etats que l'on change en déſerts (11). Mais l'hiſtoire nous prouve que la paix d'un Deſpote eſt ſujette à etre troublée par des révolutions qui, non-ſeulement le précipitent de ſon trône, mais encore lui coûtent la vie. Si la Tyrannie peut être permanente, les Tyrans qui l'exercent ſont de peu de durée.

Aux effervescences ſubites, & ſouvent cruelles & longues des Républiques, on voit communément ſuccéder la langueur & l'engourdiſſement mortel que produit le Deſpotiſme, dans le ſein duquel les peuples vont ſouvent ſe repoſer des tranſports que leur ont cauſé leurs folies: dans l'eſpoir de ſe remettre, ils ſe ſoumettent à quelque tyran, qu'ils laiſſent travailler ſans obſtacles à leur deſtruction finale.

Toutes les formes de Gouvernement ont & leurs avantages & leurs déſavantages. La Monarchie anéantit communément la félicité publique, pour contenter l'ambition & l'avidité d'un maître que ne peut jamais raſſaſier la Cour qui l'environne. Une Nobleſſe remuante, & pour qui la paix eſt un état violent, l'excite inceſſamment à la guerre: des armées nombreuſes dévorent ſa nation, qui peu à peu tombe dans l'indigence & la miſere: le Monarque, que ſes beſoins ont rendu injuſte & deſpotique, finit à force d'oppreſſions par ne régner que ſur des Etats changés en ſolitudes, & dépourvus de culture, de commerce, de force & d'induſtrie.

(11) *Ubi ſolitudinem faciunt, pacem appellant.*

La Démocratie, en proie aux cabales, à la licence, à l'anarchie, ne procure aucun bonheur à ſes citoyens, & les rend ſouvent plus inquiets de leur ſort, que les ſujets d'un Deſpote ou d'un Tyran. Un Peuple ſans lumieres, ſans raiſon, ſans équité ne peut avoir que des flatteurs & n'a jamais d'amis ſinceres. Comment en auroit-il? Il dégoûte & punit ſouvent ceux qui le ſervent le mieux: il eſt ingrat, il craint ſes bienfaiteurs, parce qu'il eſt ombrageux: il opprime la vertu, parce qu'il en eſt jaloux, il ſe livre à des ſcélérats, parce que les gens de bien l'abandonnent. Des charlatans politiques le conduiſent de folies en folies, juſqu'à-ce qu'il ait écraſé la liberté apparente dont il pouvoit jouïr ſous le poids de ſes propres fureurs.

L'Aristocratie ne nous préſente pas des ſcènes plus riantes. On y voit des Nobles, des Magiſtrats, des Sénateurs orgueilleux qui, concentrés en eux-mêmes, ſacrifient l'Etat à leurs intérêts perſonnels. Le plébéien y eſſuïe les dédains de ſes maîtres altiers, dans leſquels il ne voit que des tyrans diſpoſés à ſe pardonner réciproquement les iniquités qu'ils font eſſuyer à leurs ſujets. Cependant il n'eſt point de bonheur pour ces Souverains eux-mêmes: forcés de vivre dans une jalouſie continuelle, les collégues ne ſont occupés qu'à s'obſerver les uns les autres, à ſe combattre ſourdement, à ſe dreſſer des embûches: il n'eſt point de vraie liberté ſous un gouvernement ſoupçonneux, tout le monde y vit dans l'inquiétude, chaque citoyen craint ſon concitoyen. Quelle peut être la félicité d'un Etat d'où la confiance eſt bannie?

Dans les différentes réformes que les hom-

mes ont faites pour améliorer leurs gouvernements, la raison, l'utilité réelle de l'Etat, le bien public ne furent presque jamais consultés. Tous les changemens qui furent tentés, n'ont été pour l'ordinaire que les ouvrages informes du trouble, de la discorde, du vertige, de l'ambition, du fanatisme. D'après de pareils mobiles, il n'est pas surprenant que, bien loin de rendre leur sort meilleur, les Nations n'ayent souvent fait que le rendre plus déplorable. Les peuples toujours enivrés des folies qu'on leur inspire, ne sont pour l'ordinaire que les instruments aveugles de quelques factieux, qui leur font espérer la fin d'abus souvent légers dont ils se plaignent; & qu'ils s'exagérent, & qui ne tardent pas à leur faire éprouver des maux plus réels que ceux qui leur donnoient de l'humeur.

Il n'existe point encore de constitution politique bien ordonnée sur la terre. Le hazard, la déraison, la violence ont jusqu'ici présidé à l'établissement des gouvernements, ainsi qu'à leurs réformes, & non la réflexion, la prévoyance, l'équité, l'amour de la Patrie. Les révolutions les plus sanglantes n'ont fait pour l'ordinaire que bannir des noms, que changer de vaines formes, sans jamais toucher à la source du mal; elles ont fait disparoître des tyrans, en laissant subsister les racines de la tyrannie, toujours prêtes à repousser sous quelques formes nouvelles. A la suite des révolutions, les peuples rentrent sous l'ancien joug, ou sous quelque joug nouveau; dès que l'orage est passé, vous ne leur voyez prendre aucunes précautions pour l'avenir. Un Tyran mort ou chassé est remplacé par un nou-

veau Tyran, ſouvent plus implacable & plus méchant que le premier. Le vulgaire mécontent ne ſe conduit pas avec plus de ſagacité, que le chien qui s'en prend à la pierre qu'on lui jette, ſans aller juſqu'au bras qui l'a lancée.

QUELS effets vraiment utiles a-t-on vu réſulter dans un grand nombre de pays de tant de guerres civiles, de tant de révoltes, de tant de tyrans détrônés, expulſés, aſſaſſinés (12)? Le ſort des peuples a-t-il changé pour cela; en ſont-ils devenus plus libres, plus fortunés? Ces ſanglantes tragédies, ſi ſouvent réitérées dans l'Aſie, ont-elles procuré quelque ſoulagement à des eſclaves que l'ignorance & la ſuperſtition ſemblent avoir deſtinés à des chaînes éternelles? Il faut des lumiéres, de la prudence, de la vertu pour réformer une adminiſtration vicieuſe; il faut de la raiſon pour connoître le prix de la vraie liberté; il faut du courage & de la prévoyance pour l'établir ſur des fondements ſolides; la liberté qui s'acquiert par le déſordre, l'ambition & la licence ne peut être de longue durée.

NON; ce n'eſt point par des convulſions dangereuſes, ce n'eſt point par des combats, des regicides & des crimes inutiles que les playes des nations pourront ſe refermer. Ces remèdes violents ſont toujours plus cruels que les maux que l'on veut faire diſparoître. C'eſt à l'aide de

(12) La mort du Roi Charles I. ne fut d'aucune utilité au Peuple Anglois; ſon Roi fut remplacé par Cromwell qui fut un Tyran. L'exemple de ce même Prince ne ſervit de rien à ſes deux fils; Charles II. fut un Tyran de belle humeur, continuellement occupé à opprimer ſes ſujets, Jacques II, ſon ſucceſſeur & ſon frere, ſe fit chaſſer par ſa cruauté & ſon fanatiſme tyrannique.

la vérité que l'on peut faire descendre Astrée parmi les habitans de la terre. La voix de la raison n'est ni séditieuse, ni sanguinaire. Les réformes qu'elle propose, pour être lentes, n'en sont que mieux concertées. En s'éclairant, les hommes s'adouciſſent; ils connoiſſent le prix de la paix; ils apprennent à tolérer les abus que, sans danger pour l'Etat, on ne peut anéantir tout d'un coup. Si l'équité permet aux nations de mettre fin à leurs peines, elle défend au citoyen isolé de troubler la patrie & lui ordonne de sacrifier son intérêt à celui de la Société. C'est en rectifiant l'opinion, en combattant le préjugé, en faisant connoître aux Princes & aux Peuples le prix de l'équité, que la raison peut se promettre de guérir les maux du genre humain, & d'établir solidement le régne de la liberté.

CHAPITRE III.

De la Liberté.

QUOIQUE rien ne soit plus nécessaire au bonheur des peuples que la liberté, ceux qui furent chargés du soin de les gouverner, se crurent toujours fortement intéressés à les en priver, afin d'être eux-mêmes à portée de donner un libre cours à leurs propres passions. Le Despotisme a sa source dans le cœur même de l'homme, qui, s'il n'est retenu par la justice ou la force, cherche à se rendre lui-même indépendant des autres, & voudroit les subjuguer, dans l'espoir de les obliger à seconder ses vues. Il n'y a qu'u-

ne raiſon éclairée qui puiſſe guérir de ce préjugé fâcheux, & faire ſentir qu'on ne peut acquérir des droits réels, ou exercer une autorité légitime ſur ſes ſemblables, qu'en leur procurant des avantages & en leur montrant des vertus. Les Princes pour la plupart, méconnoiſſent ces vérités : ils trouvent bien plus court d'aſſervir tout d'un coup leurs ſujets, que d'acquérir par des travaux pénibles & ſuivis, les lumieres requiſes pour bien gouverner, ou que de ſe ſoumettre au joug de l'équité qui leur parut peu conforme à leurs intérêts perſonnels.

Le pouvoir arbitraire, le deſpotiſme, ou la faculté de faire plier les Nations ſous leurs volontés & leurs fantaiſies, fut communément l'objet de l'ambition des Souverains, le centre de leurs déſirs, le but de tous leurs efforts. Ils ne ſe crurent vraiment puiſſans, heureux & grands, que lorſque tout leur fut permis ; ils ſe regarderent comme foibles & mépriſables, tant qu'il ſe trouva dans les ſociétés quelque obſtacle aſſez fort pour réſiſter à leurs paſſions. Uniquement occupés du projet de contenter leurs caprices du moment, incapables de porter leurs regards ſur l'avenir, perpétuellement excités par des Miniſtres qui, pour tyranniſer eux-mêmes, voulurent toujours faire des tyrans de leurs maîtres, les Rois méconnurent leurs propres intérêts qui n'auroient jamais dû ſe ſéparer de ceux de leurs Nations : ils ne ſentirent pas que nul pouvoir ſur la terre ne peut être aſſûré, s'il ne ſe fait des limites à lui-même (13).

(13) *Ea demum tuta eſt potentia quæ viribus ſuis modum imponit.*

SALLUST.

En conſéquence de ces fauſſes idées des Souverains, il y eut preſqu'en tout tems & en tout pays une lutte continuelle entre les Peuples, qui tâcherent de défendre quelques portions de leur liberté, & les Princes, qui chercherent à l'anéantir tout-à-fait. Ceux-ci eurent communément l'avantage dans ce combat; les Princes dans toutes les Nations eurent toujours entre leurs mains, les mobiles les plus capables de déterminer les hommes à concourir à leurs deſſeins. Ils furent par-tout, & les maîtres des armées, & les dépoſitaires des tréſors, & les diſpenſateurs des honneurs & des graces. Ils furent donc à portée d'écraſer ceux de leurs ſujets que leurs bienfaits ne purent ſéduire; ils les diviſerent d'intérêts; & les nations ainſi partagées & trahies par des citoyens vendus ou intimidés, ne purent oppoſer qu'une réſiſtance très-foible aux efforts redoublés de leurs chefs, dont la volonté fut conſtante; qui employerent tantôt la force & tantôt la ruſe; qui ſe ſervirent à propos de l'eſpérance & de la crainte, & dont l'ambition active tendit toujours vers ſon but, ſans le perdre jamais de vue. Les Nations furent trop heureuſes, quand elles purent conſerver quelques moyens pour ſe défendre des coups portés à leurs droits naturels, par ceux qui n'étoient deſtinés qu'à les y maintenir.

Nonobstant des combats ſi inégaux, quelques peuples ſervis par les circonſtances plutôt que par la prudence, ſont parvenus à conſerver ou à recouvrer, ſinon une liberté entiére & ſolide, du moins une portion de liberté qui leur procura des avantages marqués ſur les autres peuples, forcés, pour la plupart, de ſuccomber

ſous le pouvoir de leurs maîtres. Néanmoins juſqu'à préſent les nations n'ont obtenu qu'une liberté précaire qui, faute d'être établie ſur des fondements ſolides, peut ſe perdre à chaque inſtant: celles qui ſe croyent les plus libres, & qui nous vantent avec emphaſe les avantages de leur heureuſe conſtitution, paroiſſent encore bien éloignées de ſe faire une juſte idée de la liberté, de ſavoir la diſtinguer de l'anarchie ou de la licence, de connoître les moyens de la rendre inébranlable (14).

Les anciens, quoique fort zèlés pour la liberté, ne nous en ont pas tranſmis des idées bien préciſes. Cette liberté fut ſouvent pour eux, ainſi que pour les modernes, un mot vague, une Divinité inconnue qu'ils adoroient ſans ſe la définir. Pour les Athéniens, la liberté ne fut que la licence effrénée d'un peuple vain, léger, oiſif, injuſte & cruel avec gayeté, qui ſouvent crut l'exercer en commettant les crimes les plus noirs & les plus oppoſés à ſes vrais intérêts. Quelle pouvoit être la liberté d'un peuple qui puniſſoit le mérite & la vertu par l'oſtraciſme & la ciguë, ou qui perſécutoit les Ariſtides, les Socrates, les Phocions?

Les Romains ſe crurent libres, dès qu'ils n'eu-

(14) En Angleterre le Peuple ſe livre à la plus grande licence, & à des ſéditions très-fréquentes, ceux qui gouvernent la Nation n'ont encore pu établir aucune ſûreté dans les chemins, où les voleurs exercent leurs brigandages. Les Anglois craignent la *police*, parce qu'ils la regardent comme un inſtrument qui, dans la main du Souverain, peut introduire le Deſpotiſme: ils aiment mieux être volés, que de confier au Monarque le ſoin de les garder, & celui-ci aime mieux laiſſer voler & aſſaſſiner ſes ſujets, que de leur permettre de ſe garder eux-mêmes & ſans lui.

rent plus de Rois. Dupes d'un mot, ils furent dans tous les tems de la République des eſclaves inquiets & turbulents, guidés par des tribuns ambitieux qui les ſouleverent à tout moment, & avec raiſon, contre des Sénateurs & des Patriciens confédérés pour exercer ſur les Plébeiens, & l'uſure, & la tyrannie la plus dure. Impatientés de leur joug, à la ſuite de diſſenſions, de guerres civiles & de proſcriptions ſanglantes; affoiblis par leurs fureurs, ces fiers Romains tomberent ſous le joug d'un Dictateur, qui les tranſmit comme ſon héritage à des Empereurs déteſtables, ſous leſquels ces ennemis du nom royal, furent des eſclaves très-ſatisfaits d'avoir du pain & des ſpectacles (15), & dans les cœurs deſquels il ne fut plus poſſible de réveiller aucun ſentiment de liberté.

On nous montre les Pompées, les Catons, les Cicérons, les Brutus comme des champions & des martyrs de la liberté romaine, tandis qu'en regardant la choſe de plus près, on trouvera qu'ils n'ont été réellement que les défenſeurs & les victimes des prétentions injuſtes du Sénat tyrannique, dont l'ambitieux Céſar prétendit affranchir ſes concitoyens: celui-ci, ſous prétexte de délivrer ſa Patrie du joug d'une Ariſtocratie oppreſſive, ſecondé par ſes légions, la mit dans ſes propres fers. Ainſi le peuple le plus libre devint l'eſclave volontaire d'un citoyen rempli de courage & d'artifice qui, après l'avoir gagné par des largeſſes, des ſpectacles, des exploits glorieux, ſçut habilement ſe ſervir du beau nom de liberté pour l'enchaîner à jamais.

(15) *Panem & Circenſes.*

Voyez Juvenal. Sat. X. vers. 81.

FAUTE d'avoir des idées vraies de la liberté, les Peuples furent communément les dupes de ceux qui sacrifioient évidemment la Patrie à l'ambition qu'ils avoient d'y jouer eux-mêmes un rôle distingué. Les factions dans les corps politiques peuvent être comparées aux hérésies & aux disputes dans la Religion : les Peuples y prennent part sans jamais y rien comprendre ; ils se battent pour des mots auxquels on leur a dit d'attacher de l'importance. *Liberté* ne fut presqu'en tout pays qu'un mot de ralliement dont des ambitieux imposteurs se servirent, comme les Prêtres du mot *Religion* pour enflammer la multitude. Des fourbes profitent de la crédulité du vulgaire & ne l'échauffent pour la liberté, que dans la vue d'exercer eux-mêmes la plus affreuse des licences.

LA liberté, comme on l'a dit ci-devant, est le pouvoir de prendre les moyens nécessaires pour se procurer le bien-être. Cette liberté est limitée par la raison ou par l'intérêt de notre propre conservation, même lorsque nous nous trouvons seuls. Dans l'état de société, les limites de la liberté du citoyen sont fixées, soit par l'équité naturelle qui lui défend de nuire aux autres, soit par des loix positives destinées à lui faire observer ses devoirs envers ses associés.

AINSI dans quelque état que l'homme se trouve, quoiqu'il ait le droit d'être libre, quoique la liberté politique soit nécessaire à son bonheur, il ne lui est pas permis d'en abuser : seul ou dans l'état de nature, il est puni de l'abus qui nuit à son bien-être : dans la Société, il en est puni par la loi qui protége ses associés, comme elle le protége lui-même.

La Société n'eſt utile que parce qu'elle fournit à ſes membres les moyens de travailler librement à leur bonheur. D'où il ſuit que le gouvernement, fait pour exécuter les intentions de la Société qu'il repréſente, doit à ſes ſujets la liberté néceſſaire à leurs travaux, & doit aſſûrer cette liberté par des loix capables de réprimer tous ceux qui voudroient l'envahir. La liberté eſt donc une dette, & non une faveur: elle eſt un bien ſans lequel tous les autres avantages diſparoiſſent. La Société, le Gouvernement, la Loi ne ſont faits que pour nous tracer la route au bien-être, de façon à ne point mettre d'obſtacles au bien-être des autres.

Un Pays vraiment libre ſeroit celui où chaque citoyen, protégé par la Loi, jouïroit de la faculté de travailler à ſon propre bien-être, ou à ſon intérêt particulier, & où il ne ſeroit permis à perſonne d'agir contre l'intérêt général, ou de nuire au bien-être de ſes concitoyens. Une Société eſt libre quand tous ſes membres ſans diſtinction ſont ſoumis à l'équité, qui eſt invariable, & non à la volonté de l'homme ſi ſujette à changer. Une liberté juſte ne laiſſe à chacun que le pouvoir de chercher ſon avantage propre, ſans préjudice de celui d'un autre. On n'eſt plus libre, on eſt licencieux, dès qu'on s'écarte des régles immuables de l'équité, de la vertu, de la morale, que nulle inſtitution ne peut jamais contredire, que nulle Société ne peut anéantir ſans ſe détruire elle-même.

La liberté ne conſiſte donc pas, comme quelques gens l'imaginent, dans une égalité prétendue entre les concitoyens: cette chimère adorée dans les Etats Démocratiques, mais totalement in-

compatible avec notre nature, qui nous rend inégaux pour les facultés, soit du corps, soit de l'esprit. Cette égalité seroit encore injuste, & dès-lors incompatible avec le bien de la Société, qui veut que les citoyens les plus utiles à la chose publique soient les plus honorés, les mieux récompensés, sans être pour cela dispensés de la loi générale qui prescrit à tous des régles uniformes. La vraye liberté consiste à se conformer à des loix qui remédient à l'inégalité naturelle des hommes, c'est-à-dire, qui protégent également le riche & le pauvre, les grands & les petits, les souverains & les sujets. D'où l'on voit que la liberté est également avantageuse à tous les membres de la Société.

QUAND on nous dit que les loix doivent être stables & permanentes, on ne veut pas indiquer par là que jamais ces loix ne puissent être changées: les circonstances & les besoins des nations n'étant pas éternellement les mêmes, leurs loix sont faites pour se régler sur ces circonstances & ces besoins. (16) Les loix ont toute la fixité & la stabilité convenable, quand personne ne peut les changer, sans l'aveu de la nation, pour qui ces loix sont faites. Par-tout où quelqu'un est le maître de changer les loix sans l'approbation de la Société, il ne peut pas y avoir de liberté.

QUELQUE soit la forme du Gouvernement, l'on est libre par-tout où il n'est permis à per-

(16) On assure que dans la République de Gènes, la durée de toute loi est fixée à cinquante ans, au bout desquels le Sénat délibere pour savoir si elle doit être abrogée, ou si l'on doit continuer de l'observer. Les loix que le sage Locke avoit faites pour la colonie de la Caroline, ne devoient durer que cent ans.

ſonne d'exercer la licence ou de toucher aux loix : on eſt eſclave par-tout où ceux qui gouvernent, peuvent ſe mettre au-deſſus de la juſtice & des loix. La loi aſſûre la liberté, elle ne la détruit pas ; elle eſt faite pour lier les mains de tous ceux qui voudroient envahir la liberté des autres ou les priver de leurs droits. Tout Souverain qui veut empiéter ſur la liberté de ſon Peuple, eſt un prévaricateur, un uſurpateur, un ennemi de la Société. La liberté ne donne pas le droit de réſiſter à l'autorité, ou de s'exempter des régles ; elle donne le droit de faire ce qu'on doit vouloir & non pas ce qu'on veut. En un mot, être libre, c'eſt n'obéir qu'aux loix.

Un citoyen n'exerce pas ſa liberté en réſiſtant à une autorité légitime ; il eſt alors un inſenſé qui briſe la barriere deſtinée à le garantir lui-même. *Tout citoyen*, dit Locke, *qui renverſe un gouvernement équitable, ſe rend coupable du ſang & des maux de ſes concitoyens.* Tout ſouverain qui anéantit les loix, eſt un forcené qui s'expoſe à la licence des citoyens qu'il a lui-même déchaînés.

Les paſſions des hommes doivent être, ou contenues par la raiſon, ou réprimées par la crainte. Tout homme qui ne craint rien ſur la terre, ou qui n'écoute pas la raiſon, devient un être inſociable. Une nation qui connoît le prix de ſa liberté, doit déſarmer l'ambition de ſes chefs, la priver de la force dont elle pourroit abuſer, lui preſcrire des régles qu'elle ne puiſſe enfreindre ſans danger. En un mot, c'eſt évidemment à la Société qu'il appartient de régler la maniere dont elle veut être gouvernée, & de juger ſi les régles ſont fidélement obſervées.

Mais, comme on a vu, la violence & le dé-

ſordre ont ſeuls préſidé, ſoit à l'établiſſement ; ſoit aux réformes des gouvernements. Les nations ſans expérience ont rarement ſu ce qu'elles devoient exiger de leurs ſouverains, & n'ont eu ni la force, ni la prudence, ni la prévoyance néceſſaires pour leur preſcrire des régles d'adminiſtration ; quand elles en ont fait, elles ont été ſi vagues & ſi peu préciſes, qu'il fut toujours facile à l'audace de les étendre ; ou à l'adreſſe de les éluder. Les loix qui reglent le pouvoir ſuprême devroient être les plus ſimples & les plus claires de toutes ; elles ſont les plus importantes au bonheur ſocial ; dans les cas incertains ou douteux, c'eſt à la nation ſeule qu'appartient le droit de les interpréter, de les étendre ou de les raſſûrer, en un mot ; de faire connoître ſes vraies intentions.

Il n'exiſte pas encore de forme de gouvernement, par laquelle la liberté publique ſoit convenablement aſſûrée & l'ambition des chefs efficacement contenue. La liberté eſt incertaine & chancelante dans les nations mêmes qui en paroiſſent le plus fortement épriſes ; elle eſt totalement bannie de toutes les autres contrées de la terre où ſon nom même eſt entiérement ignoré (17).

(17) Un peuple de Lahor & de Kachemire appellé *Seyk* eſt gouverné par quatre Magiſtrats élus tous les ans par leurs concitoyens. Le Souverain de cette nation eſt un livre placé ſur un thrône avec un ſabre, un bouclier & un poignard : par ces ſymboles ce Peuple Républicain déſigne qu'il n'eſt gouverné que par la loi qui punit, qui protege & qui commande également aux chefs & aux citoyens. Les quatre Magiſtrats ſont chargés de conſulter le livre & d'annoncer au Peuple les oracles de la loi qui ſont reçus avec une vénération

CHAPITRE IV.

Du Gouvernement mixte, Des Repréſentans d'une Nation.

DANS la vue de remédier aux abus & aux inconvéniens de chacun des Gouvernements dont nous avons parlé, quelques peuples ont imaginé des Gouvernements *mixtes*, c'eſt-à-dire, dans leſquels l'autorité ſouveraine fut partagée & contrebalancée par des corps chargés de ſtipuler les intérêts de la Société, & de reclamer en ſon nom contre les abus dont elle peut ſouffrir. La néceſſité de ces corps eſt déjà un vice dans la conſtitution d'un Etat, où les intérêts du Souverain ne devroient jamais être oppoſés à ceux de ſes ſujets. Ceux-ci connurent très-rarement, les vrais moyens de ſe mettre en garde contre une autorité deſtinée à les protéger & à les rendre heureux.

LES nations, compoſées d'une foule d'individus peu d'accord, ne purent pas communément ſtipuler par elles-mêmes leurs propres intérêts : elles furent obligées de choiſir des *Repréſentans*, c'eſt-à-dire, des citoyens qu'elles chargérent de parler en leur nom, d'expoſer au Souverain leurs

tion profonde : D'autres rélations nous apprennent que ce Peuple eſt ſans culte ainſi que ſans Monarque, & qu'il eſt le plus vertueux & le plus courageux de l'Indoſtan.

VOYEZ LE JOURNAL DES BEAUX ARTS, MARS 1771 PAG. 408. ET SS. ET DOW. HIST. DE L'INDOSTAN.

intentions, leurs beſoins & leurs vœux. Dans preſque tous les pays ſoumis au Gouvernement Monarchique, nous voyons quelque corps chargé de delibérer avec le Prince ſur les affaires publiques. Le Sénat Romain établi par Romulus fut un corps de Repréſentants, ou un Conſeil national établi par le Souverain lui-même. Suivant Tacite, toutes les nations de la Germanie jouïſſoient d'un Gouvernement mixte, dans lequel le chef délibéroit avec les guerriers les plus diſtingués ou les nobles, qui concouroient avec lui dans la confection des loix & dans les affaires d'importance. On retrouve la même forme de Gouvernement chez les Scythes, les Tartares, les Sarmates, les anciens Saxons; & chez les Modernes parmi les Polonois, les Suédois, les Allemands, les Anglois, les François, &c.

Les Gouvernements pour la plupart, comme on a vu ci-devant, ſe ſont établis par la force des armes. Les peuples vaincus reçurent la loi des vainqueurs, qui communément les gouvernerent d'une façon militaire. Réduits en eſclavage, ces peuples n'eurent point de part à l'adminiſtration publique, ils ne furent comptés pour rien dans l'Etat; les guerriers coopérateurs de la conquête, devinrent les ſeuls Repréſentants de la nation, & règlerent ſon ſort conjointement avec le Souverain. Mais ces Repréſentants, établis par la force ou par la volonté du Prince, ſongerent rarement à ſtipuler les intérêts d'un peuple mépriſé; ils ne penſerent qu'à leurs propres intérêts, qui déciderent de tout & devinrent la loi générale; ils profiterent de la foibleſſe des Rois pour limiter l'autorité ſuprême, que ceux-ci ne purent maintenir contre des guerriers turbulents

&

& ſéditieux qui jamais ne connurent d'autre loi que la force. Ainſi ces Repréſentants devinrent des Tyrans également incommodes & pour les Souverains & pour les Sujets. Tel fut l'état des choſes durant le brigandage ſyſtématique connu ſous le nom de *Gouvernement féodal*, qui, pendant un grand nombre de ſiecles, régla le ſort de preſque toutes les Nations Européennes, & qui ſubſiſte encore, en tout ou en partie, chez quelques peuples modernes. Les nobles ou les grands ſont preſqu'en tout pays les Repréſentants nés des nations; en conſéquence, les nations ſont communément ſacrifiées aux intérêts des grands, qui, après les avoir ſéparés de ceux de la Société, finiſſent tôt ou tard par devenir les eſclaves d'un Prince habile.

Les Rois profiterent habilement des diviſions continuelles de ces Repréſentants, armés pour les ſoumettre à l'autorité ſouveraine. Dans la vue de contrebalancer leur pouvoir, ils admirent le peuple, ſous le nom de *Communes* ou de *Tiers-Etat*, dans les aſſemblées nationales, ou celui-ci fut repréſenté par des citoyens de ſon corps. De cette maniere, la partie la plus nombreuſe de la nation obtint le droit de prendre part aux affaires & de ſtipuler ſes propres intérêts. Mais comme ces intérêts ne s'accorderent que rarement avec ceux des Princes, ceux-ci ſe ſervirent des forces & des richeſſes dépoſées dans leurs mains, pour diviſer, intimider, corrompre les Repréſentants de leurs nations, qui eurent ſouvent autant à redouter la trahiſon ou la vénalité de ceux qu'elles avoient chargés de ménager leurs droits, que les entrepriſes violentes ou les artifices de la puiſſance Suprême. Les Souverains, qui toujours

tendirent au Despotisme, ont souvent réussi à détruire peu-à-peu les corps anciennement chargés de tempérer & de balancer leur pouvoir : ces corps sont anéantis dans plusieurs contrées ; mais quand les Rois n'ont pu parvenir à les faire disparoître, ils se sont servis de l'appas des titres, des récompenses, des places, des richesses, pour mettre dans leurs propres intérêts ceux qu'ils voyoient chargés des intérêts de leurs peuples. Ainsi la représentation devint illusoire, & la Puissance souveraine trouva pour l'ordinaire, dans les Représentants des nations, des hommes toujours disposés à entrer dans ses vues, & à munir ses volontés de leurs suffrages vénaux.

C'est ainsi que par l'activité des Princes ou de leurs Ministres, par la perfidie des Représentants des peuples, par la division des intérêts des différents Ordres de l'Etat, par la négligence ou l'inexpérience des nations, la liberté se perd peu-à-peu, & finit souvent par faire place à un Despotisme avéré, qui parvient quelquefois à l'éteindre totalement dans le cœur même des sujets.

Le problème le plus important en politique, c'est de trouver le moyen d'empêcher que ceux qui n'ont aucune part au Gouvernement, ne deviennent la proie de ceux qui les gouvernent. Quels remedes opposer à l'ambition des Princes, toujours prêts à tout envahir ? Comment une nation peut-elle se mettre en garde contre les trahisons de ceux qu'elle charge de parler en son nom ? Comment garantir ses Représentants des séductions de la Puissance Souveraine, qui distribue tous les biens que les hommes désirent ? Ces effets ne peuvent s'opérer que par le moyen de bonnes lois, faites pour fixer les droits & des Souverains

& des Repréſentans du Peuple, & pour réunir d'intérêts tous les membres de la Société.

Une trop grande maſſe de pouvoir & de richeſſes confiée au Monarque, des prérogatives trop étendues, des droits indéfinis, ſont des choſes qui l'inviteront toujours à empiéter ſur les droits légitimes de ſon peuple. Un Prince toujours armé deviendra tôt ou tard le maître abſolu d'un peuple déſarmé ; celui-ci n'aura jamais la force de parer les coups inopinés que l'autorité ſouveraine voudra lui porter. Tant de nations ne ſont aſſervies, que parce qu'en tout pays leurs chefs ont à leurs ordres des mercenaires, des hommes ſans patrie, ou qui ne connoiſſent pas d'autres liens que ceux qui les attachent aux intérêts de leurs maîtres. C'eſt de la Société que doivent dépendre les citoyens qu'elle ſtipendie ; c'eſt à la Société qu'ils doivent jurer d'être fideles : nulle puiſſance ne peut avoir le droit d'armer contre la patrie les enfans qu'elle nourrit ; c'eſt pour ſe défendre qu'une nation a des armées. Ce n'eſt pas pour être aſſervie qu'elle entretient des ſoldats : une nation armée tient dans ſes mains ſa propre ſûreté. Dans un pays jaloux de ſa liberté, tout citoyen devroit être en état de porter les armes. Si le métier de la guerre faiſoit partie de l'éducation publique, nulle force ne pourroit uſurper les juſtes droits d'un peuple.

Les deniers publics, levés ſur le travail & les poſſeſſions des citoyens, ſont deſtinés à ſervir aux vrais beſoins de l'Etat ; ils ne ſont pas faits pour entretenir la ſplendeur & la vanité d'une Cour, ou pour corrompre les Repréſentants du peuple. Ce n'eſt pas pour alimenter la pareſſe de quelques courtiſans inutiles, ou pour récompen-

ſer les conſeils perfides de quelques favoris, que les citoyens ſacrifient une portion de leurs biens. Les tréſors d'une nation ne peuvent ſans une prévarication manifeſte, être employés à la corruption ou à payer des traîtres. La nation elle-même doit confier les fonds deſtinés au maintien de la choſe publique, à des hommes choiſis qui lui en rendent un compte fidèle à elle-même, ſous peine d'être ſévérement punis. Les malverſations & les vols publics, ſont-ils donc les ſeuls que les loix doivent autoriſer ?

POUR être fidélement repréſentée, la Nation choiſira des citoyens liés à l'Etat par leurs poſſeſſions, intéreſſés à ſa conſervation ainſi qu'au maintien de la liberté, ſans laquelle il ne peut y avoir ni bonheur ni ſûreté. En vain une Société remettroit-elle ſon ſort entre les mains d'hommes avares, vicieux, débauchés, ſans conduite, ſans lumieres, ſans probité, qui ne connoîtroient point les droits de l'équité ; le peuple ne ſe trompe guère ſur les hommes qu'il a ſous les yeux ; quiconque a du mérite & des talents ſe fait bientôt connoître à ſes concitoyens. Une nation doit choiſir des gens de bien, ſi elle veut être tranquille ſur ſes intérêts.

POUR avoir des Repréſentants dignes de ſtipuler les intérêts de la patrie, la vénalité, la corruption, la licence & la brigue doivent être rigoureuſement bannies des élections ; un peuple qui vend lâchement ſes ſuffrages doit s'attendre à être lâchement revendu. La voie tranquille du ſcrutin doit être préférée à ces élections tumultueuſes, qui néceſſairement font diſparoître le ſang-froid de la raiſon. Quels fruits peut-on ſe promettre de Repréſentants élus au milieu de la

crapule, & dans des orgies auſſi turbulentes que le feſtin des Centaures & des Lapithes !

SATISFAITS du choix honorable de leurs concitoyens, ou, ſi l'on veut, du ſalaire fixé par la Nation, les Repréſentants s'engageront de la façon la plus ſolemnelle à ne recevoir ni faveurs, ni penſions, ni graces du Trône, ſous peine d'être déchus par le fait du droit de ſtipuler les intérêts de leurs concitoyens. Que ceux ci d'ailleurs ſe conſervent le droit de révoquer les pouvoirs qu'ils trouveront avoir remis en des mains infidèles. N'eſt-il donc pas dans l'ordre que les Repréſentants dépendent de leurs Conſtituants, qui ſeuls doivent juger s'ils ſont bien ou mal repréſentés ?

NUL Repréſentant d'un Peuple ne doit être perpétuel, ni tranſmettre ſon droit à ſa poſtérité. Les intérêts de tout homme ſont ſujets à varier : tout corps permanent ſe fait des droits & des intérêts à part. La naiſſance ne donne ni les talents, ni la ſageſſe, ni les vertus néceſſaires pour remplir des fonctions, deſquelles dépend le bien-être d'une nation entiere. Le mérite perſonnel doit conduire à cette magiſtrature honorable.

LA faculté d'élire des Repréſentants ne peut appartenir qu'à de vrais citoyens, c'eſt-à-dire, à des hommes intéreſſés au bien du Public, liés à la patrie par des poſſeſſions qui lui répondent de leur attachement. Ce droit n'eſt pas fait pour une populace déſœuvrée, pour des vagabonds indigents, pour des ames viles & mercenaires. Des hommes qui ne tiennent point à l'Etat, ne ſont pas faits pour choiſir les adminiſtrateurs de l'Etat.

PAR le mot *Peuple*, on ne déſigne point ici

une populace imbécille qui, privée de lumieres & de bon ſens, peut à chaque inſtant devenir l'inſtrument & le complice des Démagogues turbulents qui voudroient troubler la Société. Tout homme qui a de quoi ſubſiſter honnêtement du fruit de ſa poſſeſſion; tout pere de famille qui a des terres dans un pays, doit être regardé comme citoyen. L'artiſan, le marchand, le mercenaire, doivent être protégés par l'Etat, qu'ils ſervent utilement à leur maniere; mais ils n'en ſont de vrais membres, que lorſque, par leur travail & leur induſtrie, ils y ont acquis des biens fonds. C'eſt le ſol, c'eſt la glèbe qui fait le citoyen; un Politique moderne a dit avec raiſon, que *la terre conſtitue la baſe phyſique & politique d'un Etat.*

UNE repréſentation ſagement diſtribuée, pourroit remédier aux inconvénients qui réſultent de la trop grande étendue d'une nation. Dans ce cas, chaque province ou diſtrict pourroit avoir une aſſemblée de Repréſentants ou d'Etats Provinciaux, établie dans chaque diſtrict, qui choiſiroient quelques-uns de leurs membres ou députés pour ſe rendre à l'Aſſemblée Nationale, ou aux Etats Généraux. Ces Etats particuliers donneroient leurs inſtructions à leurs Députés, & leur preſcriroient la conduite qu'ils auroient à ſuivre, d'après le vœu du diſtrict ou de la province.

ENFIN les Etats ou Repréſentants d'une nation, doivent avoir le droit de s'aſſembler à volonté, pour travailler aux affaires publiques, ou bien à des tems fixés; ſans avoir beſoin d'une convocation expreſſe: ils doivent pareillement ſe ſéparer de leur plein gré. L'expérience nous montre que les Princes, toujours ennemis des obſtacles qui s'oppoſent à leurs volontés arbitraires, ne ſont

pas empreſſés à convoquer les Repréſentants de leurs Peuples ; ou bien ils diſſolvent leurs aſſemblées ; dès qu'ils ne prévoyent pas pouvoir les amener à leurs vues.

CHAPITRE V.

De la Liberté de penſer. Influence de la Liberté ſur les Mœurs.

LA libre communication des idées, l'inſtruction, la publication des découvertes utiles ſont des choſes intéreſſantes pour toute Société. Tout bon citoyen doit ſes talents & ſes lumieres à ſes aſſociés. Ainſi, dans un pays bien gouverné, l'homme eſt en droit de penſer, de parler & d'écrire ; cette liberté eſt une digue puiſſante & néceſſaire contre les complots & les attentats de la tyrannie. Un bon avis, un écrit peuvent être quelquefois des ſervices importans. Il n'eſt point de citoyen qui ne doive contribuer à la félicité de ſon pays ; l'homme qui penſe, inutile & déſagréable ſous le Deſpotiſme, ſert ſa Patrie par ſes recherches & ſes réflexions. L'apathie, l'indifférence pour le bien public ne peuvent être des vertus, que dans des eſclaves ; elles n'en ſont pas pour l'homme de bien qui doit s'intéreſſer au bonheur de ſa Patrie.

CELUI qui, ſous prétexte de ſervir la Société, ne cherche qu'à la troubler en calomniant ſes chefs, en allarmant mal-à-propos ſes concitoyens, en plongeant le poignard dans le cœur

de ſes aſſociés, un tel homme, dis-je, n'exerce point ſa liberté, mais ſa méchanceté. On ne trouble point par des écrits un pays bien gouverné; une adminiſtration équitable a dans ſa conduite même de quoi confondre l'impoſture. La vertu eſt un bouclier impénétrable à la calomnie. Priver les citoyens de la liberté de parler & d'écrire, ſous prétexte qu'ils peuvent en abuſer, eſt auſſi peu ſenſé, que de les empêcher d'avoir des flambeaux pour s'éclairer, ſous prétexte que l'on peut s'en ſervir pour produire un incendie.

La liberté de penſer en matiere de Religion, ne peut être ravie aux hommes, que par une injuſtice auſſi abſurde qu'inutile. Chaque homme ayant reçu la religion de ſes peres, y eſt attaché par habitude, & la ſuppoſe néceſſaire à ſon bonheur éternel. Il n'appartient donc qu'à la tyrannie de vouloir lui arracher ce qui lui paroît indiſpenſable à ſon bien-être. Nonobſtant ces réflexions ſi ſimples, on ne voit pas, même dans les nations les plus libres, une tolérance complette en matiere de religion. Le Chriſtianiſme, inſociable par ſon eſſence, ne permet guère aux partiſans de ſectes différentes de s'aimer. En tout pays la Religion du Prince opprime & fait ſentir ſon antipathie à ceux qui refuſent de l'admettre. Rien de plus contraire à l'humanité, à la juſtice, à la ſociabilité parfaite, que toutes les Religions nationales qui prétendent jouïr excluſivement de l'approbation du ciel; elles deviennent communément tyranniques, ennemies de la liberté de l'homme, & foulent aux pieds les devoirs les plus ſaints de la morale.

Les ſectes multipliées ne deviennent dangereuſes dans un Etat, que lorſque l'une d'entr'el-

les s'arroge le droit de persécuter ou d'opprimer les atures. La violence seule fait éclore des fanatiques, & produit des troubles dans l'Etat. La liberté de penser & d'écrire est un contrepoison assuré contre les folies & les transports du fanatisme. La raison cultivée en liberté, répand ses lumieres chez un peuple libre, & amortit peu-à-peu l'influence des chimeres & des terreurs paniques. D'ailleurs sous un gouvernement heureux & sage, les imposteurs n'ont pas de motifs pour échauffer les esprits; ce n'est que dans une nation opprimée & mécontente, que les fourbes trouvent des matériaux disposés à s'allumer. Une nation vraiment libre seroit bientôt heureuse & raisonnable, & par conséquent très-difficile à troubler.

On nous dira peut-être que les pays libres que nous voyons aujourd'hui, sont sujets à des troubles fréquents, & à des factions continuelles. Mais il est aisé de voir que ces désordres viennent de ce que, même dans les nations les plus libres, la liberté n'est point encore établie sur une base assez solide. On est forcé de craindre sans-cesse pour elle, sur-tout quand on a lieu de voir qu'elle est sans-cesse ouvertement & sourdement attaquée par des ennemis puissants, & défendue par des amis foibles ou des traitres. D'ailleurs, comme on a déjà dit, les agitations auxquelles des pays libres sont souvent exposés, seroient elles-mêmes préférables à la stagnation mortelle que le despotisme produit. Mais nous avons déjà fait voir ce que l'on doit penser de la tranquillité que le Despotisme procure; & tout nous prouve que c'est dans les contrées où il regne avec le plus de violence, que l'on voit les révolutions les plus subites, les plus terribles, les plus fatales aux Souverains.

Les révoltes des peuples sont toujours des effets de l'oppression & de la tyrannie : les peuples ne prennent de la défiance & de la haine pour leurs chefs, qu'après avoir apperçu des marques réitérées de leur mauvaise volonté. L'injustice des Souverains brise les liens de la Société ; leur licence invite les peuples à la licence ; leurs attentats provoquent des attentats, ou forcent les Nations à les punir & à se faire justice elles-mêmes. Si les Princes étoient plus justes, les Sujets seroient plus tranquilles, s'ils n'attentoient pas à tout moment sur les droits des hommes & sur leur liberté, ils ne fourniroient pas si souvent des prétextes aux entreprises des factieux, des esprits inquiets & turbulents. En général les hommes préferent le repos au mouvement : leur paresse, leur timidité, l'amour du repos, les liens si puissants de l'habitude les retiennent, tant qu'ils croyent entrevoir le terme de leurs peines. Ne voyons-nous pas des peuples très-malheureux, qui souffrent en silence, & qui n'osent rien entreprendre pour améliorer leur sort ? Il n'y a pour l'ordinaire que l'excès de la tyrannie, qui mette les nations en feu ; c'est alors les Tyrans que l'on doit regarder comme les vrais incendiaires. Locke nous dit, qu'*une longue suite d'oppressions, d'abus, de négligences, d'injustices, de prévarications font assez connoître à tout citoyen raisonnable, l'état de son pays, & en cas que pour lors la nation vienne à s'expliquer, il saura qu'il ne doit pas se ranger du côté des brigands & des pirates.*

C'est, je le répete, à la Nation, source unique & véritable de toute autorité légitime, qu'il appartient de juger si elle est bien ou mal gouvernée, bien ou mal représentée ; si ses loix lui sont utiles

ou nuiſibles. Un Gouvernement, quel qu'il ſoit, eſt fait pour la Nation, & non la Nation pour le Gouvernement. Les Rois ſont faits pour les Peuples, & non les Peuples pour les Rois. Une Nation eſt donc en droit de révoquer, d'annuller, d'étendre, de reſtreindre, d'expliquer, d'altérer tous les pouvoirs qu'elle a donnés: quand elle combat un Tyran, elle combat un furieux, elle ſe défend de ſes coups, ce n'eſt pas elle qui ſe révolte, c'eſt le Tyran. Si chaque individu de notre eſpece a le droit de ſe défendre contre l'aggreſſeur qui l'attaque, par quelle étrange juriſprudence une Nation en corps ſeroit-elle privée d'un droit que l'on ne peut conteſter au dernier des citoyens? Un peuple peut, non ſeulement réſiſter au Tyran qui l'outrage & qui travaille à ſa ruine, mais encore il peut le traiter en ennemi: s'il a violé les loix, de quel droit reclameroit-il la protection de ces loix? Deſtinées à ſervir de bouclier à ceux qui rempliſſent leurs engagements envers la Société, elles ſont faites pour châtier tous ceux qui s'en déclarent les ennemis.

Mais ſi les Nations jouiſſent inconteſtablement du droit de punir les Tyrans qui les outragent, ce droit n'appartient aucunement au citoyen iſolé; celui-ci ne pourroit ſans crime ſe rendre juge dans ſa propre cauſe. Le plus juſte des Princes, le plus cher à ſon peuple ne ſeroit pas à couvert des attentats d'un fanatique ou d'un ſcélerat, s'il étoit permis à tout citoyen de juger ou de punir les chefs de la Société. C'eſt à des Loix fondamentales, dictées par la juſtice, la prévoyance, le ſang froid, qu'il appartient de fixer les droits des Princes & les bornes de l'obéiſſance des Sujets. C'eſt d'après ces loix, & non

d'après le caprice ou le reſſentiment du citoyen ſouvent aveugle, que les Souverains doivent être jugés. (18)

TOUJOURS inquiets ſur des droits qu'ils ſavent n'être fondés que ſur l'opinion & le préjugé; toujours jaloux d'une autorité qu'ils ne veulent partager avec perſonne; toujours avides d'un deſpotiſme qu'ils ne peuvent exercer ſans allarmes & ſans danger, les Princes regardent communément tous ceux qui réclament en faveur des Peuples, comme des ennemis de toute autorité, tandis qu'ils en ſont les amis les plus ſinceres. Si nul citoyen n'eſt intéreſſé à vivre dans la ſervitude, nul Souverain n'eſt intéreſſé à exercer la tyrannie, qui comme tout le démontre, devient toujours fatale à celui qui l'exerce, & met en danger ſa vie ainſi que ſon autorité.

INDÉPENDAMMENT de l'équité qui veut que le Souverain rempliſſe ſes devoirs, il eſt de ſon intérêt d'être exactement inſtruit des beſoins, des vœux, des diſpoſitions de ſon Peuple: celui-ci ne peut s'exprimer paiſiblement que par la voix de ſes Repréſentans, qui partagent ſes beſoins & forment les mêmes deſirs. Lorſque les loix fon-

(18) Suivant les Loix de Sparte, les Ephores étoient les Juges des Rois, & les puniſſoient au nom de la Nation, quand ils l'avoient mérité: ce Tribunal avoit même le droit de les condamner à la mort. Si Charles I. Roi d'Angleterre fut un Tyran, il fut condamné par des rebelles, qui de leur autorité privée s'établirent Juges du Souverain ſans l'aveu de la Nation. Les peuples preſqu'en tout pays, ou n'ont pu faire des Loix, ou ont ſi peu prévu les cas, que la violence termine ſeule les querelles des Nations avec leurs Chefs. Juſqu'ici dans aucune contrée les hommes ne ſont parvenus à faire, ni des Loix fondamentales ſolides, ni des *Capitulations* ſtables & raiſonnables avec les Souverains.

damentales d'un Etat ont négligé d'établir des corps chargés de ſtipuler les intérêts des Nations; ou lorſque la Tyrannie eſt parvenue à fermer la bouche de ceux qui étoient originairement deſtinés à parler en leur nom, par la néceſſité même des choſes, il ſe forme des corps qui repréſentent aux Souverains les vérités, que leurs Courtiſans & leurs Miniſtres leur laiſſoient ignorer. En les réduiſant au ſilence, le Prince ne déclare-t-il pas hautement qu'il ne veut pas connoître la vérité, qu'il approuve les abus dont ſes ſujets ſe plaignent, qu'il prétend les éterniſer? Les eſclaves d'un tyran n'ont perſonne qui lui parle pour eux; ils ne lui parlent que par des révoltes, des révolutions, des aſſaſſinats. Les Janiſſaires ſont en Turquie les ſeuls Repréſentans de la nation. Pour les fautes d'un Viſir, ils égorgent un Sultan, qui ſouvent ne ſe doute pas que ſon Peuple eſt mécontent. Dans les Gouvernements Deſpotiques, les plus grandes révolutions ſont communément amenées par les cauſes les plus légeres & les plus imprévues. Le Deſpote eſt toujours expoſé aux coups de ſes eſclaves, qui jamais ne voyent qu'en lui la ſource de leurs maux; il eſt exterminé ſouvent avec plus de promptitude & moins de formalité que le dernier de ſes Sujets. C'eſt toujours la tyrannie qui arme les mains des hommes contre elle-même. Tels ſont les effets de ce gouvernement dangereux pour lequel les Princes ont la folie de ſoupirer, faute d'en appercevoir les dangers.

Dans un Etat Deſpotique, le Deſpote le plus débonnaire eſt ſouvent traité avec autant de fureur que le tyran le plus coupable, il eſt puni pour les crimes de tous ſes miniſtres. *Ton régne*

est fini, disoit un Effendi au Sultan Achmet, *tes sujets révoltés ne te veulent plus pour maître, ils demandent à grands cris ton neveu. Que ne m'a-t-on plutôt appris la vérité*, répondit le Sultan accablé. Mais quel est le téméraire qui oseroit parler vrai à un maître dont un seul mot peut anéantir son esclave? Conseiller un Despote, *c'est* dit un Persan, *laver ses mains dans son propre sang*. Ce n'est que dans un pays libre que le Souverain peut entendre la vérité, & jouïr en sûreté d'un pouvoir légitime.

On ne peut trop le répéter aux Princes; nulle puissance sur la terre n'est assurée, si elle ne reconnoît des bornes, toujours assez fixées par la justice & la raison. Un pouvoir illimité entre la main de l'homme doit, par la nature même de l'homme, dégénérer en abus, & devenir aussi funeste pour celui qui l'exerce, que pour ceux contre lesquels ce pouvoir est exercé. Tout prouvera dans le cours de cet ouvrage, que l'intérêt du Souverain ne peut jamais sans danger se séparer de celui de la Société qu'il gouverne; cet intérêt demande que l'autorité suprême soit guidée par la morale, également nécessaire au bonheur & de ceux qui gouvernent, & de ceux qui sont gouvernés.

Il y a dans le pouvoir absolu quelque chose de si séducteur pour ceux qui ne l'ont point envisagé sous son vrai point de vue, qu'il est toujours très-difficile d'en soustraire une portion à ceux qui sont accoutumés à l'exercer tout entier; à ceux qui font consister leur gloire dans la faculté de suivre aveuglément leurs fantaisies; à ceux qui ont entre les mains des forces pour défendre ce pouvoir. L'affranchissement des peuples ne peut

être que l'ouvrage de la justice, de la sagesse, des lumieres, des grandes vues de ceux qui gouvernent; ou bien, à ce défaut, de la prudence des nations, que des circonstances heureuses peuvent quelquefois mettre à portée de réformer les abus qui les ont long-tems affligées.

Ce n'est qu'en éclairant les hommes, que l'on peut espérer de les rendre & meilleurs & plus heureux qu'ils ne sont. Les Peuples & les Souverains sont également intéressés aux progrès des lumieres, & ces lumieres ne peuvent être que le fruit de la liberté. Ce n'est que dans un pays libre, que l'homme apprend à penser: tout homme qui ne réfléchit point est aussi peu capable de régler ses mœurs que de se rendre heureux. Le républicain est fier; le sujet du despotisme est souple & poli; le citoyen libre a du ressort, de l'énergie, du courage; il connoît ses droits, il sent sa dignité, il s'estime lui-même, il fait cas de l'estime des autres. Ces dispositions, inconnues des ames avilies qui rampent sous le despotisme, viennent de l'idée de la sécurité, de la connoissance des appuis que la Société procure, de la certitude où l'on est que personne n'est en droit de nuire. Dans une nation libre, chaque citoyen se sent défendu par la loi & soutenu par tous ses concitoyens; il sait que sa personne & ses biens ne sont point à la merci du plus fort, & que nulle puissance ne peut lui arracher des avantages qui lui sont garantis par tous ses associés.

Ainsi la liberté ennoblit l'homme, éleve son ame, lui inspire le vrai sentiment de l'honneur, le rend capable de générosité, d'amour du bien

public ; d'enthouſiaſme pour la patrie, de nobleſſe & de vertu.

Ce n'eſt que dans un pays libre qu'il exiſte une patrie digne d'être aimée & défendue par ſes enfans. La patrie n'eſt qu'une marâtre peu faite pour être aimée, quand elle eſt aſſervie ſous les caprices d'un Tyran. C'eſt dans le ſein d'une nation libre, que l'on trouve des vertus publiques : c'eſt-là que des citoyens opulents cherchent à plaire à la nation, à mériter ſon eſtime, à s'illuſtrer par des monuments utiles. Des eſclaves abjects n'ont d'autre but que de plaire à leur deſpote & de gagner ſes faveurs par des baſſeſſes. Le pouvoir abſolu amortit l'amour de la patrie; l'idée du bien public lui fait ombrage; rien ne ſe fait pour la nation; tous les monuments & les travaux n'ont pour objet que de repaître le faſte, la vanité, la fantaiſie du maître; le public dédaigné n'eſt jamais compté pour rien; dans les entrepriſes les plus ruineuſes pour lui, on ne conſulte que la commodité du Prince, & jamais, celle des Sujets mépriſés. Le bon citoyen eſt une plante exotique & rare qui ne peut point prendre racine dans un terrein que le deſpotiſme a deſſéché.

La raiſon cultivée eſt le plus ſûr antidote contre la corruption des mœurs. Mais la raiſon ne ſe cultive que dans un pays de liberté. Le deſpotiſme, ainſi que la ſuperſtition, eſt l'ennemi né de la raiſon humaine; il ne veut commander qu'à des eſclaves privés de raiſon, de lumieres & de mœurs.

Si dans les pays qui jouiſſent de la plus grande liberté nous voyons régner des vices & des déſordres auſſi grands que dans ceux qui ſont aſſervis,

vis, c'eſt que juſqu'ici les Nations les plus libres n'ont point aſſez refléchi aux objets faits pour contribuer efficacement au bonheur national; elles n'ont point ſenti l'importance de l'éducation, la néceſſité de former dès l'enfance des citoyens vertueux; elles n'ont point reconnu les vices de ces inſtitutions antiques, qui livrent la jeuneſſe entre les mains des hommes les moins capables de la rendre utile à la Société. Les légiſlateurs de ces nations, entraînés par la routine, ou livrés eux-mêmes à des paſſions & à des vices nuiſibles, n'ont point ſenti la liaiſon néceſſaire de la vertu avec le bien public, & des lumieres avec la vertu. Ils n'ont pas vu que la liberté ne peut être bien défendue que par des ames nobles, honnêtes, généreuſes, & qu'elle ne peut longtems ſubſiſter, quand elle n'a pour ſoutien que des ames vénales ou des hommes corrompus. Enfin ces légiſlateurs n'ont point aſſez veillé ſur les mœurs du Peuple, qui communément privé de raiſon, ne ſait jamais diſtinguer la liberté de la licence. Le Peuple étant par-tout la portion la moins inſtruite & la plus inconſidérée d'une nation, eſt fait ſur-tout pour attirer l'attention du légiſlateur, & doit être contenu par des loix équitables & par une police ſévere qui l'empêche de troubler la Société ou de commettre des injuſtices.

Mais, par un effet naturel de la pareſſe ou du peu de prévoyance des hommes, ils s'endorment promptement, dès qu'ils jouïſſent du bien-être préſent, & s'occupent très-peu de l'avenir. La liberté, continuellement attaquée par l'ambition active, demande à être défendue par des citoyens vigilants. L'engourdiſſement & le ſommeil ſont

auſſi nuiſibles à la liberté, que les factions & les diſſenſions civiles (19). Le deſpotiſme fait mettre tout à profit; quand il ne peut réuſſir de vive force, il s'introduit à la faveur de la langueur où les richeſſes & le repos plongent ſouvent les Nations. L'oppreſſion & le malheur, quand ils n'écraſent pas les hommes tout-à-fait, les tiennent éveillées & preſſent fortement le reſſort de leurs ames; voilà pourquoi du ſein oppreſſé d'un eſclave dont l'ame n'eſt point encore briſée, l'on entend quelquefois ſortir des cris plus perçants que ceux des citoyens d'une Société qui jouït d'une partie de ſes droits.

CHAPITRE VI.

Réflexions ſur le Gouvernement Britannique.

SI les Nations doivent eſpérer de ſe voir quelque jour plus ſages & plus fortunées, ces effets, comme on vient de le dire, ne peuvent être attendus que du progrès des lumieres, du développement ultérieur de la raiſon humaine, des expériences réitérées, des réflexions ſérieuſes ſur le paſſé, le préſent & l'avenir. S'il eſt rare de trouver des hommes qui réflechiſſent, il eſt plus rare encore de trouver des nations dont les idées ſe tournent avec ſuite, même ſur les objets les plus intéreſſants pour elles. Les expé-

(19) *Libertas per inertiam amittitur.*

SALLUST.

riences des peres ſont communément perdues pour les enfants. Les révolutions antérieures ſont bientôt oubliées par les ſociétés préſentes. Le gros des hommes ſe laiſſe entraîner par l'habitude, & ne ſe donne guere la peine de méditer ſur les choſes qui ſe paſſent ſous ſes yeux; on croit que ce qui ſubſiſte a toujours ſubſiſté, & ne peut être autrement qu'il n'eſt. (20)

VOILA ſans-doute la cauſe de cette indifférence preſque générale que l'on trouve dans les hommes ſur les objets qui ſeroient en droit de les intéreſſer le plus; voilà la cauſe de l'indolence qu'ils montrent, lorſqu'il s'agit de la réforme des mœurs ou des abus politiques. Chacun ſouffre; chacun ſe plaint; chacun déſireroit que les choſes allaſſent autrement, mais bientôt on ſe conſole, par l'idée qu'elles n'ont jamais été & ne ſeront jamais plus ſagement diſpoſées. C'eſt ainſi que preſque tout le monde raiſonne. C'eſt ainſi que la pareſſe des hommes vient à bout d'amortir & de vaincre en eux juſqu'à la tendance naturelle qui les excite à chercher le bien-être. Les Nations, comme les individus, perpétuellement occupées d'objets frivoles, dans leſquels l'opinion & le préjugé leur font placer la félicité ſuprême, perdent à chaque inſtant de vue les objets ſolides, & ſur leſquels leur félicité durable devroit s'établir. Des peuples, contents de jouir d'une portion de

(20) *Vivimus ad exempla, nec ratione componimur, ſed conſuetudine abducimur.* VOYEZ SENEC. EPIST. 124. *Aſſiduitate quotidianâ & conſuetudine oculorum aſſueſcunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas vident.*

VOYEZ CICERO DE NAT. DEORUM. LIB. II. CAP. 2.

liberté ſouvent très-petite & très-précaire, s'enthouſiaſment du commerce, s'enivrent de la paſſion des richeſſes, ſacrifient tout à cette idole vaine, s'engagent à tout moment dans des guerres fatales, ſe ruinent pour s'enrichir; & remplis de ces idées extravagantes, ne ſongent ni à remédier aux abus dont ils ſouffrent le plus, ni à ſe procurer le bonheur intérieur & domeſtique, ni à cimenter par de bonnes loix la liberté publique qu'ils ſont expoſés à voir diſparoître à tout moment. Voilà comment les hommes cherchent toujours le bonheur au-dehors, courent après ſon image, & ne voyent pas que c'eſt chez eux qu'il faudroit l'établir.

APPLIQUONS ces réflexions à la Nation Britannique, la plus libre que l'on trouve maintenant ſur la terre; dont le gouvernement paſſe pour le chef-d'œuvre de la ſageſſe humaine; qui jouït des plus grandes richeſſes & du commerce le plus étendu, & qui pourtant, toujours en proie à des factions continuelles, ne renferme que des habitants mécontents de leur ſort, & ſouvent plus malheureux que les eſclaves du deſpotiſme même.

IL ne ſuffit pas d'être riche pour être heureux, il faut encore ſavoir employer ſes richeſſes d'une façon propre à procurer le bonheur. Il ne ſuffit pas d'être libre pour être heureux; il faut ne point abuſer de la liberté, ne point la laiſſer dégénérer en licence, ne point en faire un uſage injuſte. Il ne ſuffit pas d'être libre pour conſerver ſa liberté; il faut en connoître le prix, la regarder comme le plus grand des biens, & ne point la ſacrifier à des intérêts ſordides ou à la paſſion ſervile de l'argent,

qui, plus que toutes les autres, eſt propre à dégrader les ames, à rétrécir le cœur, à conduire l'homme à l'eſclavage.

Le Peuple Anglois, célébre dans l'hiſtoire par ſon amour pour la liberté, qui longtems le fit combattre avec ſuccès contre ſes Rois, eſt gouverné par un Monarque dont le pouvoir eſt ſuppoſé juſtement balancé par deux Corps chargés de concourir avec lui dans la légiſlation & dans l'adminiſtration des affaires. L'un de ces Corps eſt compoſé des Nobles, des Grands, des *Pairs* du Royaume; l'autre, des Repréſentants du Peuple, choiſis par le Peuple lui-même, qui forment la *Chambre des Communes*.

Dans l'eſprit de bien des gens, cette conſtitution paſſe pour le plus grand effort de l'eſprit humain: on croit jouïr par ſon moyen des avantages de la Monarchie, de ceux de l'Ariſtocratie, & de la liberté Démocratique. Mais pour juger ſainement d'une machine ſi compliquée, il faut contempler le jeu de ſes différents reſſorts.

Une Ariſtocratie compoſée des Grands, dont l'éclat n'eſt jamais qu'une émanation du trône, doit par ſa nature même craindre le pouvoir du Peuple & favoriſer celui du Prince, ſource viſible des titres, des honneurs civils & militaires, des penſions & des graces. Ainſi les intérêts de la portion ariſtocratique ſe confondent évidemment avec ceux du Monarque, & ne peuvent preſque jamais s'en ſéparer. Le Roi eſt donc aſſuré de la pluralité des ſuffrages dans la Chambre des Seigneurs. D'ailleurs il y trouve dans les *Seigneurs ſpirituels*, ou dans les Evêques qu'il a nommés, un parti toujours dévoué à ſes volontés. Le Clergé fut en tout tems & en toute

contrée bien plus disposé à flatter les Princes dans leurs entreprises, qu'à défendre la liberté des peuples. Le Prêtre, ainsi que le Despote, ne veut que des esclaves, & craint sur-tout la liberté de penser.

Tous les citoyens d'un Etat sont également intéressés au maintien de la liberté; toutes les distinctions des rangs, tous les priviléges devroient disparoître, quand il s'agit d'un objet si important, fait pour servir de base au bonheur social. Les Grands, comme le Peuple, ont un même intérêt; leur grandeur n'est rien, quand elle ne dépend que du caprice d'un maître. La distinction vaine & barbare du *Noble* & du *Roturier*, est-elle faite pour subsister dans un pays dont tous les citoyens doivent travailler de concert à soutenir les droits de la raison & de la justice, sans lesquelles la liberté ne peut être solide? Est-ce donc être libre & grand, que de jouïr de priviléges contraires à l'équité? „ La „ distinction odieuse & humiliante de *Nobles* & „ de *Roturiers* ne signifie dans son origine que „ des tyrans & des esclaves; des insolents & „ des malheureux " (21).

La Chambre des Communes, qui forme la partie démocratique du gouvernement Anglois, est une assemblée nombreuse, & conséquemment tumultueuse & discordante de Représentants qui, élus une fois, ne prétendent plus être comptables à leurs Constituants, & ne peuvent pas être privés du droit de les représenter ou de parler pour eux. Ainsi ces Représentants peuvent, sans courir aucun danger, trahir les intérêts du peu-

(21) Voyez Idées Republicaines pag. 7.

ple & vendre sa liberté au Monarque : celui-ci en vertu de ses *prérogatives* est le dispensateur unique des trésors de la nation, qui par-là lui fournit les moyens d'acheter les suffrages de ceux qu'elle charge de parler en son nom. D'où l'on voit clairement que le Souverain & ses Ministres sont à portée de se rendre les maîtres absolus des Représentants du Peuple.

Ces Représentants sont élus par une populace composée en grande partie de citoyens indigents, que leur misere dispose à donner leurs suffrages aux candidats qui voudront les payer. C'est au milieu des rixes, des cabales, des combats sanglants d'une troupe ainsi composée, le plus souvent plongée dans la crapule & l'ivresse, que s'élisent les hommes qui seront chargés de défendre la liberté publique contre les entreprises d'un Monarque & d'un Ministere en état de corrompre par mille moyens les adversaires qu'on leur oppose. Des Représentants de cette trempe lui livreront sans peine les droits d'un peuple qui, pour les choisir, a déjà trafiqué de ses suffrages.

Que peut-il résulter de cette conduite aussi ridicule que désordonnée ? Le voici ; une nation à qui sa liberté a coûté tant de sang & de travaux, n'a pu acquérir jusqu'ici que le droit de vivre dans des transes continuelles ; pour n'avoir point eu la prudence de se réserver le pouvoir de punir des Représentants prévaricateurs, elle est forcée de souscrire en silence à leurs plus indignes perfidies. Les prérogatives immenses accordées à un Roi qu'elle fait l'exécuteur des loix auxquelles seul il donne leur sanction ; qu'elle rend dépositaire du trésor public ; qu'elle laisse

maître abſolu des armées, ces prérogatives ; dis-je, ſuffiſent pour le mettre à portée de ſubjuguer, quand il ſera entreprenant, tous ceux qu'il ne pourra gagner par ſes largeſſes, ſes titres & ſes places.

UNE très longue expérience prouve que, dans la Grande-Bretagne, le *Patriotiſme* de ceux qui ſe montrent oppoſés à la Cour ou au parti du Miniſtere n'a pour objet que d'importuner le Souverain, de contrarier les actions de ſes Miniſtres, de renverſer leurs projets les plus ſenſés, uniquement pour avoir part ſoi-même au miniſtere, c'eſt-à-dire aux dépouilles de la Nation. Le Patriote Anglois n'eſt communément qu'un ambitieux qui fait des efforts pour ſe mettre en la place des miniſtres qu'il décrie ; ou bien un factieux qui cherche à rétablir une fortune délabrée. Des patriotes de cette trempe ſont-ils donc faits pour prendre ſincérement à cœur les intérêts de leur pays ? Dès qu'ils jouïſſent des objets de leurs vœux, ils ſuivent les traces de leurs adverſaires, & deviennent à leur tour les objets de l'envie & des criailleries de ceux qu'ils ont déplacés ; ceux-ci paroiſſent à leur tour de vrais patriotes aux yeux d'un peuple inquiet, qui croit toujours que ſes vrais amis ſont les ennemis de ceux qui ſont actuellement repris dans les mêmes pieges.

D'OU l'on voit qu'un Peuple ainſi gouverné doit néceſſairement être entrainé dans des factions éternelles, vivre dans une défiance & des allarmes continuelles ; il doit craindre le pouvoir, le crédit & les artifices d'un Monarque ambitieux ou d'un miniſtere adroit. Il doit crain-

dre la complaiſance des Grands pour ce Monarque qui eſt la ſource de leur propre grandeur. Il doit craindre la perfidie des Repréſentants qu'il charge de ſes propres intérêts, & que tant de cauſes peuvent ſéduire. Enfin il doit craindre ſa propre folie.

UNE Nation déchirée par des cabales, des factions, des émeutes populaires, où les droits d'aucun ordre de l'Etat ne ſont clairement fixés, dont les loix d'ailleurs ſont multipliées, inintelligibles, contradictoires; une telle Nation, dis-je, peut-elle être jamais tranquille ou contente? Tous les citoyens d'un Etat n'ont qu'un intérêt, c'eſt de vivre en paix, d'être bien gouvernés, d'avoir de bonnes loix, de jouïr en ſûreté des avantages que la nature & l'induſtrie peuvent procurer. Mais quel bonheur & quelle ſûreté peut-il y avoir pour un peuple que la brigue, le déſordre, l'intérêt ſordide de quelques marchands avides peuvent à chaque inſtant précipiter dans des guerres inutiles pour les vrais citoyens, dans des dépenſes énormes qui font naître des dettes énormes, dont l'Etat eſt accablé pendant une longue ſuite d'années ſans pouvoir jamais ſe libérer (22). Enfin la liberté peut-elle être ſûre un inſtant, entre les mains d'une troupe de dépoſitaires perfides qui préferent l'argent à l'honneur & à la liberté.

POUR être un vrai Patriote, il faut une ame grande, il faut des lumieres, il faut un cœur honnête, il faut de la vertu. Le Patriotiſme eſt une paſſion noble, fiere, généreuſe; il eſt incompatible avec l'avarice, paſſion toujours

(22) Voyez la IIIe. Partie chap. VII.

ſordide, baſſe, inſociable. Un peuple enivré de l'amour de l'argent ne trouve rien de plus eſtimable que l'argent ; il craint la pauvreté ou la médiocrité comme le comble de l'infortune, & ſacrifiera tout au déſir de s'enrichir. Un peuple commerçant ne voit rien de comparable à la richeſſe, chacun veut l'obtenir ; ſi cette paſſion épidémique gagne tous les ordres de l'Etat, le Repréſentant du Peuple n'en ſera point exempt, il traitera de la liberté publique avec le Prince & ſon Miniſtre, qui auront bientôt *le tarif des probités de leur pays.* (23)

UNE Nation vénale, vicieuſe, corrompue, peut-elle donc longtems conſerver ſa liberté ? Elle ne fait cas de cette liberté, qu'autant qu'elle lui procure les moyens de s'enrichir. La liberté, pour être ſentie & conſervée, demande des ames nobles, courageuſes, vertueuſes ; ſans cela elle dégénere en licence, & finit par devenir la proye du maître qui aura de quoi corrompre. Un Peuple ſans mœurs n'eſt pas fait pour être libre,

(23) Ce mot eſt du célebre Robert Walpole, premier Miniſtre d'Angleterre ſous le régne de George II. En 1729, on propoſa dans le Parlement de la Grande-Bretagne une formule de ſerment, par laquelle chaque Repréſentant du peuple devoit s'engager à ne recevoir aucuns bienfaits de la Cour ; mais cette propoſition fut rejettée par la Chambre des Seigneurs, dont la plupart des membres ſont dévoués au Miniſtere. Les dépenſes ſecrettes du Miniſtere depuis 1731 juſqu'à 1741, montoient à 1,453,400 livres ſterlings (environ 25 millions de livres tournois.) Voyez *Seaſonable hints froman honeſt man*, publié in-octavo en 1761. Les bons citoyens en Angleterre regardent la loi appellée *Septennial act*, qui fixe la durée de chaque Parlement à ſept ans, comme un grand coup porté à la liberté nationale.

un Peuple injuſte pour les autres ; un Peuple, brûlé de la ſoif de l'or ; un Peuple conquérant ; un Peuple ennemi de la liberté d'autrui ; un Peuple jaloux même de ſes concitoyens ou des ſujets d'un même Etat, a-t-il des idées vrayes de liberté ? La liberté véritable doit être accompagnée de l'amour de l'équité, de l'humanité, d'un ſentiment profond des droits du genre humain ; ces ſentimens ne peuvent être que le fruit d'une éducation vertueuſe & généreuſe, bien différente de cette éducation ſervile que l'on donne aux hommes en tout pays.

QUE peut-il donc manquer à la félicité complette d'un Peuple qui ſe vante de jouïr de la conſtitution la plus heureuſe & de la plus grande liberté ? Que reſte-t-il à déſirer pour une Nation dans les ports de laquelle les richeſſes du monde entier vont aborder ? Il lui manque une éducation généreuſe, des mœurs honnêtes, des notions véritables de juſtice, en un mot, des diſpoſitions contraires à une ſoif inextinguible des richeſſes, dont l'abondance n'eſt propre qu'à étouffer dans les ames les vertus les plus nobles, les plus utiles à la Société.

PEUPLES d'Albion ! d'où viennent ces allarmes continuelles, ces factions qui vous déchirent, ces chagrins ſombres qui vous dévorent & qui ſe peignent ſur votre front ? Comment ces tréſors qui s'accumulent dans vos mains, loin d'aſſurer votre bonheur ne font-ils que le troubler ſans-ceſſe ? Pourquoi dans le ſein même de l'abondance & de la liberté vous voit-on rêveurs, inquiets, & plus mécontents de votre ſort, que les eſclaves frivoles qui ſont les objets de vos mépris ? Apprenez la vraye cauſe de vos craintes

& de vos peines. Jamais l'amour de l'or ne fit de bons citoyens. La liberté ne peut être fermement établie, que ſur l'équité, & courageuſement défendue, que par la vertu. Laiſſez à des Deſpotes la gloire folle & deſtructive de faire des conquêtes & de répandre à grands flots le ſang de leurs ſujets. Pour vous, contents de jouïr en paix des bienfaits de la nature, n'allez pas les anéantir par des guerres inſenſées, qui ne ſeroient utiles qu'à une poignée de commerçants inſatiables, & qui ſeroient ruineuſes pour vos vrais citoyens. Cultivez donc, ô Britons! la ſageſſe & la raiſon: occupez-vous à perfectionner votre gouvernement & vos loix. Liez à jamais les mains cruelles du pouvoir arbitraire. Ne vous endormez point dans une ſécurité préſomptueuſe, dont l'ambition éveillée profiteroit pour vous charger de fers. Craignez un luxe fatal aux mœurs & à la liberté. Redoutez les effets du fanatiſme religieux & politique. Veillez à votre ſûreté & à celle de l'Europe; humiliez les Tyrans, enchaînez leur ambition, protégez la juſtice opprimée; & pour lors votre Iſle fortunée deviendra le modele des Nations, le foyer de la liberté, au feu duquel tous les Peuples de la terre viendront s'éclairer & s'échauffer.

CHA-

CHAPITRE VII.

Des intérêts des Princes ou de la Politique véritable.

CONFONDRE les intérêts de l'homme avec celui des êtres que la nature rend néceſſaires à ſon propre bonheur, voilà comme on a vu l'objet de la morale. Réunir d'intérêts les Souverains & leurs Peuples, voilà, comme nous allons le prouver, l'objet de la Politique. Cette réunion heureuſe ſeroit promptement effectuée, ſi les Princes daignoient s'inſtruire de leurs intérêts véritables; ils reconnoîtroient alors que le Deſpotiſme, cette façon de gouverner qui ne ſuit d'autre regle que le caprice & la paſſion, ne peut être avantageux, ni à celui qui l'exerce, ni à ceux contre qui l'on voudroit l'exercer: ils ſentiroient que la Tyrannie anéantit la ſûreté du Souverain en détruiſant l'affection des Sujets: ils verroient que des loix équitables ſont les ſoutiens les plus fermes, & des Nations, & des Trônes; ils s'appercevroient que le Prince ne peut ſe rendre heureux tout ſeul, ou ſe faire un bien-être diſtingué de celui de la Société dont il eſt le chef: ils trouveroient que la vertu ſeule fait fleurir les empires; que ſans elle il n'eſt ni vraye puiſſance, ni vraye grandeur, ni vraye gloire, ni ſûreté véritable. Tout leur prouveroit que la vertu du Maître fait éclore la vertu des Sujets, dont l'effet eſt de produire, & la félicité

publique, & la félicité particuliere. Enfin tout les convaincroit que la morale eſt la même pour le Monarque que pour le Citoyen; pour les Nations que pour chacun des Membres dont elle eſt compoſée, & que nulle puiſſance ne peut impunément violer ſes regles immuables, dont la baſe ſe trouve dans la nature de l'homme.

QUEL intérêt un Souverain peut-il avoir à gouverner ? Quels avantages peuvent faire déſirer la Puiſſance Suprême ? Sur quoi peut être fondée l'ambition, cette paſſion qui fait ſouhaiter de commander aux autres hommes ? Le Pouvoir Souverain ne procure des biens réels à celui qui le poſſede, que parce qu'il dépoſe dans ſes mains les mobiles les plus puiſſants, les plus capables d'engager, d'inviter, d'obliger tous les membres d'une Société à concourir à ſes vues, à ſeconder ſes projets, à contribuer à ſon propre bien-être, à lui montrer l'attachement, le reſpect, la déférence, la ſoumiſſion, les ſentimens qui ſont dus à l'autorité ſuprême.

EST-IL un homme plus grand, plus reſpectable, plus fort, plus digne d'amour qu'un Prince qui, placé ſur un Trône où il eſt expoſé aux regards de tout ſon Peuple, y jouït de la tendreſſe de tous les cœurs, & voit chaque citoyen perſonnellement intéreſſé aux ſuccès, au contentement, à la conſervation, au maintien de l'autorité d'un chef qui le défend, qui le chérit, qui s'occupe de ſes beſoins, qui veille à ſa ſûreté ? Un bon Roi eſt l'ami de chacun de ſes Sujets, & trouve dans chacun d'eux un ami véritable.

QUE manque-t-il à un Souverain pour être auſſi grand, auſſi puiſſant, auſſi glorieux, auſſi

heureux que la nature humaine le comporte ? Accablé de tous les biens que l'homme puiſſe déſirer ; entouré d'hommes empreſſés à deviner tous ſes ſouhaits ; en ſpectacle aux yeux d'une nation entiere dont il ne tient qu'à lui de ſe rendre l'idole ; diſtributeur des graces, des honneurs, des richeſſes, des diſtinctions qui ſont l'objet de tous les vœux, comment ſe fait-il qu'un Prince traîne communément une vie languiſſante & malheureuſe ? Dégouté de tout pour l'ordinaire, il ne ſait jouïr de rien ; il ignore la maniere de faire ſervir à ſon bonheur tous les moyens qu'il tient entre ſes mains ; raſſaſié, fatigué des plaiſirs & des amuſements les plus piquants, il cherche dans le tumulte des guerres, dans des amuſements frivoles ou ſouvent criminels, dans une vaine pompe, dans des fêtes ruineuſes, dans des dépenſes auſſi immenſes qu'inutiles, des moyens de s'éviter lui-même, & des remedes momentanés contre l'oiſiveté qui l'accable.

Est-il bien concevable qu'un Souverain puiſſe être ſujet à l'ennui ? Ce ſupplice, réſervé à l'oiſiveté, eſt-il fait pour tourmenter un Prince dont tous les moments peuvent être agréablement remplis ? Comment les occupations multipliées de la Souveraineté, les détails auſſi curieux que variés de l'Adminiſtration, la ſcene toujours diverſifiée de la Politique, peuvent-ils donner place au dégoût & produire la ſatiété ? Le Prince, direz-vous, ſe repoſe ſur ſes Miniſtres du ſoin de gouverner ſon Empire. Eh bien ; qu'il gouverne lui-même, qu'il rempliſſe en perſonne les fonctions les plus auguſtes qu'un mortel puiſſe exercer ; qu'il apprenne à goûter à chaque inſtant de ſa vie le bonheur le plus grand, le plus pur, le plus

diverſifié, le plus conſtant que l'on puiſſe éprouver en ce monde, qu'il apprenne à faire chaque jour des heureux ; qu'il jouïſſe par lui-même du plaiſir ſi doux de tarir les larmes de l'affliction ; de voir couler les pleurs de la reconnoiſſance ; qu'il ſoulage la miſere ; qu'il banniſſe l'oppreſſion ; qu'il réforme les abus ; qu'il corrige les loix ; qu'il s'occupe des beſoins de ſon Peuple ; & chaque moment de ſon regne ſera marqué par des plaiſirs nouveaux : il entendra perpétuellement retentir dans ſon oreille les applaudiſſements & les bénédictions de ſes ſujets ; il ſe repaîtra, non de la fumée de la flatterie, mais d'une gloire ſolide. Il rentrera avec joie en lui-même, où il aura établi le ſiege de ſon bonheur ; il goûtera ſans interruption la ſatisfaction de s'aimer, ſentiment qu'il verra ſincérement applaudi, non par les flatteries ſuſpectes de quelques courtiſans, mais par les acclamations & les vœux d'un peuple tout entier. Il jouïra d'avance des hommages de la poſtérité, à qui l'hiſtoire tranſmettra les actions, dont la proſpérité & la félicité de ſes peres auront été les effets mémorables.

TELLES ſont les ſources inépuiſables de joie que la vertu réſerve aux Souverains qui auront appris à connoître ſes charmes. Les plaiſirs les plus vifs perdent peu-à-peu leur activité, ils finiſſent par cauſer des dégoûts & ſe changer en peines. Les objets les plus ſéduiſants fatiguent la vue à la longue ; le beau lui-même devient indifférent ; mais la vertu procure ſeule un contentement inaltérable. L'homme peut-il jamais ſe laſſer de ce qui le ramene ſans-ceſſe agréablement ſur lui-même ? Un bon Roi jouït de tous les bonheurs qu'il répand ſur ſes Peuples ; il raſſem-

ſemble dans ſon cœur toutes les joies de ſes Sujets.

Si les Grands chargés de l'éducation des Rois, au lieu de les énorgueillir & de leur apprendre de bonne heure à mépriſer les hommes, leur enſeignoient à les aimer, les leur montroient comme les inſtruments de leur propre bonheur; ſi, au lieu de les endurcir, ils les accoutumoient à ſentir, les Rois auroient de la vertu. Des plaiſirs bruyants, des voluptés mépriſables, des édifices ruineux, des ſpectacles frivoles, les conquêtes même les plus brillantes leur paroîtroient-elles comparables à la ſatisfaction ſi pure de pouvoir ſe dire chaque jour, „ce jour n'eſt point „ perdu; un Edit conſolant, une loi juſte & „ bienfaiſante vont m'attirer les bénédictions de „ tout un Peuple attendri? Mes Provinces les „ plus éloignées prononceront mon nom avec „ tranſport; il n'eſt pas un ſeul de mes ſujets „ à qui je n'aie procuré de la joie; je ſuis le Pe„ re d'une famille immenſe, & tous mes Enfants „ ſont ſatisfaits de mes ſoins. Mes voiſins ſe„ ront forcés de me rendre des hommages; leurs „ ſujets porteront envie aux miens, & déſire„ ront vivre ſous mes loix. Mes ennemis ja„ loux ſeront eux-mêmes obligés de reſpecter „ ma puiſſance; ils la verront ſoutenue par tou„ tes les forces d'un Peuple fidele, dont les inté„ rêts ſont confondus avec les miens".

Il ne reſte aucuns vœux à former pour un Prince équitable & bienfaiſant qui a ſçu mériter la confiance & l'amour de ſes ſujets. Souhaiteroit-il un pouvoir illimité? En eſt-il un plus abſolu que celui qu'on exerce de concert avec une nation entiére? Voudroit-il que ſon autorité

fut reſpectée ? En eſt-il une plus ſainte & plus ſacrée que celle dans laquelle chacun trouve ſa propre félicité, & dont le mépris entraîneroit ſa propre infortune ? Ambitionneroit-il d'être aimé ? Quoi de plus propre pour faire naître le ſentiment de l'amour dans les cœurs, que des bienfaits continuels & variés ? Lui faudroit-il des richeſſes, des ſecours, des impôts ? Un Monarque équitable ne peut-il pas diſpoſer ſans violence des biens de ſes ſujets, lorſqu'ils ſavent qu'il n'en uſera que pour les rendre plus heureux, ou pour conſerver leur bonheur ? Demanderoit-il des armées pour défendre la patrie ? Tout citoyen pénétré des avantages dont il jouït ne devient-il pas un ſoldat prêt à verſer ſon ſang pour une Société dont le chef lui procure des biens auſſi chers que la vie, & ſans leſquels cette vie perdroit elle-même tous ſes charmes ?

Que de travaux, d'inquiétudes, de dépenſes, de machinations & de chagrins les Souverains s'épargneroient à eux-mêmes ! Que de murmures, d'afflictions, de larmes & de ſang épargneroient-ils à leurs Sujets ! Que de fourberies, de perfidies, de négociations inſidieuſes, de guerres, de parjures honteux les Princes s'épargneroient à eux-mêmes ! s'ils étoient plus équitables, & s'ils renonçoient aux maximes d'un Machiavéliſme odieux qui fait trop communément la baſe de la Politique des Rois.

La vraie Politique eſt toujours conforme à la Morale & ne peut jamais s'écarter de ſes principes. Celle des Souverains, ainſi que de chacun de leurs ſujets, eſt d'être juſtes, modérés, de bonne foi, vertueux. L'équité eſt la ſauve-

garde, & des Nations, & des Princes, & des Particuliers. Elle les défend également contre les paſſions déſordonnées : elle proſcrit la violence, les conquêtes, les uſurpations, les perfidies entre les nations ; elle rend les traités inviolables & ſacrés ; elle met en ſureté la vie, la perſonne, les biens, la liberté du citoyen. Elle maintient la concorde, l'union, la paix entre les différents peuples de la terre, de même qu'entre les membres d'une cité. Elle aſſure l'empire des loix tant naturelles que civiles. Si les hommes étoient juſtes, le mal moral ſeroit banni de la terre, ſi les Princes étoient juſtes, leurs Sujets ſeroient juſtes ; & leurs Etats jouïroient de toute la félicité dont ils ſont ſuſceptibles.

Reconnoissons donc la fauſſeté ainſi que la perverſité d'une Politique qui met les Princes au-deſſus des règles éternelles de la Morale, & qui leur fait dédaigner le ſoin de cultiver la raiſon de leurs ſujets. Des Souverains injuſtes & perfides trouveront des ennemis dans tous les Peuples qui les entourent. Des Maîtres dépourvus de vertus, n'auront pour Sujets que des eſclaves ſans vertus. Les vices des Souverains & des ſujets ne peuvent que les rendre mutuellement malheureux, & conduire les uns & les autres à des calamités ſans fin.

L'espérance & la crainte, voilà les grands mobiles des actions humaines : ils ſont entre les mains de ceux qui gouvernent les hommes. Les récompenſes & les châtiments mettent la puiſſance ſouveraine à portée de modérer les paſſions & de diriger les volontés, ſoit vers le bien, ſoit vers le mal. Les Princes donnent toujours les impulſions les plus fortes à la machine Po-

litique, dans laquelle il entre une multitude de reſſorts que le Gouvernement doit faire agir de maniere à produire le bien général. Mais ce bien général ne peut être l'effet que des efforts de tous ; & pour que tous y conſpirent, il faut que le Prince ou la force motrice les porte au même but.

CHAQUE membre dans la Société tend au bien-être à ſa maniere. Souvent peu d'accord avec lui-même, ſes mouvements ſont ſujets à varier, il marche peu ſûrement, il chancelle à chaque pas, par les chocs divers, & ſouvent oppoſés, qui le pouſſent ſuivant des directions différentes. C'eſt au Gouvernement à lui donner des impulſions utiles & à le ſoutenir dans la direction qu'il lui donne. Le grand art du Politique ſeroit de faire enſorte que dans la machine compliquée de la Société, il n'y eut point de reſſorts ſuperflus, inutiles, contraires au jeu univerſel, mais que tous conſpiraſſent au même but ſans varier. Ce problème ſera parfaitement réſolu, lorſque dans un Etat le mérite & la vertu pourront prétendre aux récompenſes, & quand l'inutilité, le vice & le crime auront toujours à craindre le châtiment ou le mépris.

SOUVERAINS de la terre ! ſoyez juſtes. Tenez une balance équitable entre tous vos ſujets. Soyez fidéles à récompenſer la vertu, à honorer l'utilité, à diſtinguer le vrai mérite ; ſoyez exacts à punir le crime ; montrez du mépris à l'homme inutile & vain ; privez le vice de vos bienfaits ; banniſſez de votre préſence le Grand lui-même quand il méconnoit ſes devoirs ; ne donnez les places qu'à des citoyens diſtingués par leur probité, leurs vertus & leurs talents ; & bientôt vos

ſujets auront de la vertu, acquerront les qualités néceſſaires pour vous plaire, & s'efforceront à l'envi de ſe rendre utiles à la Société. Un Prince qui, fermement attaché aux règles de l'équité, ne répandroit ſes graces & ſes faveurs que ſur les gens de bien, & qui montreroit un front ſévère aux méchants, prêcheroit la Morale & la réforme bien plus efficacement que tous les Prêtres & les Moraliſtes du monde.

QUE les Miniſtres du Très-Haut tonnent du haut de leurs chaires contre la corruption du ſiècle: qu'ils menacent les mortels du courroux des puiſſances inviſibles; qu'ils entr'ouvrent ſous leurs pas les cavernes embraſées de l'autre vie; les puiſſances viſibles ſeront bien plus fortes que les Dieux. L'exemple du Prince, ſes bontés & ſes diſgraces ſeront plus efficaces que les promeſſes de biens inconnus, que les menaces de châtimens éloignés auxquels on peut aiſément ſe ſouſtraire. Les exhortations les plus touchantes de la Religion ne feront jamais ſur les cœurs une impreſſion auſſi forte, qu'un ſeul mot, un regard, un ſigne, un bienfait, un reproche, un refus d'un Souverain vertueux lui-même & fortement réſolu à faire régner les mœurs dans ſes Etats (24).

(24) *Rex velit honeſta, nemo non eadem volet.* SENEC. IN THYEST. Eraſme parlant de Geradas le Spartiate dit » qu'il » comprit très-bien que les vices ne pouvoient pas naître » dans les endroits où ils n'avoient point été ſemés, & qu'ils » s'affoibliſſoient par l'ignominie. Et c'eſt là, ajoute-t-il, la » façon la plus douce de corriger les mauvaiſes mœurs & d'exciter à l'amour de la vertu. » *Prudenter intellexit ibi non poſſe naſci vitia, ubi non admittuntur vitiorum ſeminaria, eaque ubique jacere quibus pro honore tribuitur ignominia. Atque hæc eſt clementiſſima ratio medendi pravis moribus, ex-*

RIEN de plus ſage que le Proverbe Perſan qui dit, *veux-tu faire croître le mérite ? Seme les récompenſes.* Si les Souverains montroient de l'eſtime aux citoyens les plus vertueux, il n'y auroit bientot dans la Société qu'une heureuſe émulation de vertu. Ne leur ſeroit-il donc pas infiniment plus facile d'exciter entre leurs ſujets une émulation d'honneur, que d'exciter entr'eux une émulation de baſſeſſes, d'opprobre & d'infamie ? La vertu procure de la gloire ; le vice ne procure que de la honte & du repentir ; quel que ſoit le ſuccès du vice, tous ceux qui réuſſiſſent par ſon moyen, ſont forcés eux-mêmes d'en rougir. Si l'on ne parvenoit aux honneurs & aux places que par le mérite & la vertu, de combien d'avantages ne jouïroit-on pas ? On goûteroit d'abord la ſatisfaction intérieure attachée au mérite ; on obtiendroit l'eſtime des autres ; enfin l'on jouïroit de l'objet de ſon ambition. Quel eſt donc l'aveuglement, la négligence ou la mauvaiſe volonté de tant de Princes qui, pouvant faire naître les bonnes mœurs, les talents & la vertu dans leurs Etats avec tant de facilité, ne ſentent pas les avantages qui en réſulteroient pour eux !

ſitandique virtutis ſtudium. Voyez ERASMI APOPHTEGM. LIB. I.

De tous les moyens qu'un Prince peut employer pour mettre la vertu en honneur & pour ainſi dire, à la mode, il n'en eſt pas de plus puiſſant que l'exemple. » Tout le monde, dit Claudien, ſe modèle ſur le Prince : les édits n'ont » pas autant de pouvoir ſur les eſprits des hommes que la » vie du Souverain.

. . . . . Componitur Orbis
Regis ad exemplum : nec ſic inflectere ſenſus
Humanos edicta valent ut vita regentis.

VOYEZ CLAUDIAN. DE IV. CONS. HONORII. Vers 296.

La Chine eſt le ſeul pays connu où la Politique ſe trouve, par la conſtitution même, intimement liée avec la Morale. L'antiquité de cet Empire, à ſans-doute, fait connoître à ceux qui l'ont autrefois gouverné, qu'un Etat ne peut proſpérer ſans la vertu. Depuis plus de vingt ſiècles les Empereurs & les Grands de cette Nation, déſabuſés de la ſuperſtition qu'ils laiſſent à la lie du Peuple, ſe ſont bien gardés de l'incorporer avec la Morale, avec laquelle ſes principes toujours ſurnaturels & merveilleux ne peuvent rien avoir de commun. Mais ſi la Religion a perdu ſon crédit auprès des chefs de cette Nation, la ſcience des mœurs en a rempli la place. Nul homme dans la Chine ne peut parvenir aux emplois, ou avoir part à l'adminiſtration de l'Etat, à moins d'être exempt des religions populaires; on a ſenti dans cette vaſte contrée que la Morale étoit la ſeule religion de tout homme raiſonnable. En conſéquence, une étude approfondie de la ſcience des mœurs eſt la ſeule voie pour s'avancer, pour obtenir la Magiſtrature, pour parvenir au Miniſtère. Parmi nous cette étude réſervée à quelques penſeurs obſcurs, ſeroit un titre pour exclure du maniement des affaires & de la faveur de ceux qui gouvernent les Etats.

A la Chine, au lieu des leçons fanatiques & myſtérieuſes des fondateurs de ſectes, les préceptes raiſonnables d'un ſage, depuis plus de deux mille ans, réglent la marche d'un Empire qui n'a guère moins d'étendue que toute l'Europe entière. Ses loix ont été trouvées ſi remplies de ſageſſe, qu'elles ont ſubjugué juſqu'aux Tartares farouches qui ſe ſont rendus maîtres de ce vaſte

pays ; par un effet très-rare de ſon pouvoir ſur les Princes, la raiſon a vaincu les vainqueurs de la Chine. Des Empereurs devenus tyrans ont diſparu, leurs races ou dynaſties ont été détruites ; le fer & le feu ont ravagé les Villes & les Provinces ; mais la Morale du ſage Con-fut-zé, fondée ſur la baſe éternelle de la vérité, a ſurvécu à ſes tempêtes, & dirige encore la marche d'un Gouvernement qui ſe fit reſpecter par les conquérants les plus ſauvages.

Des Empereurs qui ſe glorifient d'être appellés les *Péres & Meres* de leurs Peuples, ne dédaignent pas de ſe charger eux-mêmes du ſoin d'inſtruire leur famille nombreuſe : les Edits de ces Princes ne ſont communément que des leçons utiles de Morale, dans leſquelles ils donnent à leurs enfans des préceptes ſur l'amour paternel, la piété filiale, les devoirs de l'homme, ſur l'humanité envers les malheureux. Tantôt le Souverain excite entre ſes ſujets l'émulation du travail, tantôt il exhorte les riches à ſe rendre chers à la nation par des monuments utiles, par des canaux, des aqueducs, des ponts & des chemins &c. Tantôt il recommande aux maîtres la douceur envers leurs domeſtiques : il fait ſentir aux péres l'intérêt qu'ils ont de donner une éducation honnête à des enfans, à qui il enſeigne la docilité. En un mot, le Monarque, ainſi que les Miniſtres, Gouverneurs & Mandarins qui le repréſentent, ſont continuellement occupés de l'inſtruction du Peuple ; lui remettent fréquemment ſous les yeux les devoirs propres à le rendre heureux, lui indiquent des moyens de faciliter ſes travaux. Ils ſont même parvenus à inſpirer aux hommes les plus groſſiers la politeſſe

& la déférence mutuelle que l'on ne rencontre parmi nous, que dans les perſonnes les mieux élevées.

Mais ce Gouvernement éclairé a ſenti que les leçons les plus utiles ne feroient ſur les eſprits qu'une impreſſion paſſagere, ſi elles n'étoient fortifiées par des récompenſes ſenſibles. Peu content donc de récompenſer par des places & des dignités, ceux qui ſe ſont diſtingués par l'étude de la Morale, le Gouvernement agit encore ſur les cœurs des citoyens, par des diſtinctions honorables, par des largeſſes, par des éloges Publics qu'il décerne à ceux qui ſe font remarquer par leur activité, leur induſtrie, leur zèle pour la Patrie, ainſi que par leur fidélité à remplir leurs devoirs. Une action éclatante de vertu, des talents rares, ſont annoncés à tout l'empire par les nouvelles publiques, & mettent ceux qui ont mérité cet honneur à portée de jouïr des applaudiſſements de tous leurs concitoyens (25).

Pour peu que l'on réfléchiſſe ſur des uſages ſi loüables, on reconnoîtra que des Souverains ver-

(25) Voyez *l'Hiſt. de la Chine* du R. P. Duhalde. Les *Mémoires* de la Chine du R. P. le Comte. Les *Lettres Edifiantes* tom. XV. Les dernieres relations de l'Indoſtan nous parlent d'un peuple voiſin du Bengale qui s'eſt heureuſement préſervé de l'eſclavage & des vices affreux qui affligent toutes les nations dont il eſt entouré. La juſtice, la bienfaiſance, l'humanité, l'hoſpitalité y ſont exercées, non ſeulement entre les concitoyens, mais encore envers les étrangers. Quand quelqu'un y perd ſa bourſe ou quelqu'autre choſe ſur le chemin, celui qui les rencontre les ſuſpend au premier arbre, & donne avis au Magiſtrat de ce qu'il a trouvé.

Voyez Hollwell Relation des Evenements du Bengale, Partie II.

tueux, dès qu'ils le voudront, ſeront à portée de réformer les mœurs, de bannir le vice de leurs Etats, d'y faire naître l'activité, d'y établir le régne de la vertu. On nous dira, peut-être, que ces uſages établis à la Chine n'ont pas fait de ſes habitans des hommes plus vertueux que d'autres ; & que bien des rélations s'accordent à les peindre comme des fourbes, des voleurs, des hommes très-vicieux. Nous répondrons qu'au moins certaines vertus, la piété filiale ſur-tout, y ſont très-religieuſement obſervées, & que d'ailleurs nul Peuple ſur la terre n'a pouſſé plus loin ſon induſtrie. Enfin nous dirons que, nonobſtant ſes inſtitutions ſi ſages, le Gouvernement Chinois eſt deſpotique, & que le Deſpotiſme par ſa négligence permet à toutes ſortes d'abus de s'introduire, ou par ſes violences & ſes caprices anéantit les effets des inſtitutions les plus utiles ; la forme reſte & le fond diſparoît.

CHAPITRE VIII.

Des qualités & des vertus néceſſaires au Souverain.

MORALISTES Philoſophes, Prêtres & Politiques ! écrivez des volumes pour nous montrer les qualités & les vertus que doit avoir un grand Prince. Entrez dans un détail immenſe ſur les connoiſſances qu'il doit acquérir, les talents qu'il doit poſſéder, les grandes choſes qu'il doit faire, la conduite qu'il doit tenir à l'égard de ſes ſujets & de ſes voiſins. Miniſtres du Seigneur appeſantiſſez-vous, ſur-tout, ſur les vertus religieuſes qu'il doit montrer, & ſur les pratiques minutieuſes auxquelles il doit ſe ſoumettre pour plaire à l'Eternel. Le Prince ne vous lira point ; ou s'il daigne vous lire, vos écrits ne feront que le décourager. Pour rendre le Prince tel qu'il doit être, le citoyen raiſonnable lui dira, *ſoyez juſte*, par-là vous ſerez heureux vous-même & vos Peuples ſeront heureux.

CHAPITRE IX.

Cauſes de l'abus du pouvoir ou de la corruption des Princes.

LEs Princes ſont de tous les hommes ceux que la vérité devroit le plus intéreſſer, & ceux qui ſont le moins à portée de l'entendre. Tout conſpire à leur donner des idées fauſſes d'eux-mêmes, de leurs droits, de leur autorité, de leur puiſſance, de leur grandeur & de leurs Sujets. Les Nations ſeroient auſſi heureuſes qu'elles pourroient le déſirer, ſi pour inſtruire leurs chefs, on prenoit la centiéme partie des peines & des précautions que l'on prend pour les tromper & les corrompre.

L'ART de régner, le plus important de tous les arts, eſt le ſeul qu'on ait droit d'exercer ſans l'avoir jamais appris. Pour gouverner les hommes & décider de leur ſort, il ſuffit communément d'être né ou de deſcendre d'une race particulière. Preſqu'en tout pays, les Peuples ont ſuppoſé que la naiſſance conféroit toutes les qualités du cœur & de l'eſprit, néceſſaires pour l'adminiſtration des Empires. Devons-nous donc être ſurpris de trouver ſi peu de bons Princes ſur la terre? A peine en mille ans rencontre-t-on dans l'hiſtoire, un Souverain qui ait le mérite, les talens, les vertus de l'homme le plus ordinaire. Et cependant l'hiſtoire nous montre bien plus ſouvent les Rois comme ils auroient dû être

que comme ils ont été ; les hommes ſont diſpoſés à élever juſqu'aux nues les moindres vertus des Souverains : pour être un grand Prince, il ſuffit quelquefois d'avoir montré quelque bonne volonté, quand bien même on ne l'auroit jamais exécutée. Tout homme qui vit en Société, a des idées de juſtice, connoît ce qu'il doit aux autres, ſe ſent intéreſſé à leur plaire, veut mériter leur affection & leur eſtime, eſt jaloux de ſa réputation préſente & de la mémoire qu'il peut laiſſer après lui ; ſes ſentimens ſont trop ſouvent inconnus de ceux que le ſort deſtine à gouverner les Peuples.

Avec les peines que l'on ſe donne pour cacher aux Princes ce qu'ils doivent aux autres, avec l'ignorance où on les tient des rapports qui les lient avec leurs Sujets, ſi l'on doit être ſurpris de quelque choſe, c'eſt de ne pas les voir cent fois pires qu'ils ne ſont. Ceux qui ſont chargés d'élever un jeune Prince, lui apprennent avec ſoin ce que ſes Peuples lui doivent ; rarement lui parlent-ils de ce qu'il doit à ſes Peuples. Proſternés aux pieds de leur diſciple, ces vils inſtituteurs ne l'habituent, ni à régler ſes paſſions, ni à modérer ſes déſirs, ni à réſiſter à aucune de ſes fantaiſies. Qui eſt-ce qui auroit le courage de contredire un enfant dans lequel ſon Gouverneur voit déjà ſon Maître ? Rien de plus important que de briſer de bonne heure les volontés de l'homme, afin de l'accoutumer à faire céder ſes caprices aux loix de la raiſon. Mais on craint d'affliger les Princes ; on écarte de leurs yeux tous les objets propres à les émouvoir ; on ne leur permet point de connoître les infortunes des hommes ; ils ſemblent faits pour

ignorer qu'il exiſte des malheureux ſur la terre; leur cœur ne s'attendrit jamais ſur les maux de leurs ſemblables. D'ailleurs les Souverains croyent-ils avoir des ſemblables? Ne ſont-ils pas des Dieux que leur rang ſépare du reſte des mortels?

Que faire d'un enfant volontaire, inappliqué, continuellement diſſipé, corrompu par la flatterie dès le moment qu'il eſt né, que tout le monde entretient de ſa grandeur future, à qui ſes maîtres ne parlent qu'en tremblant, que ſon Gouverneur eſt forcé d'appeller MONSEIGNEUR? Comment trouver de la docilité dans un jeune homme impérieux, que, depuis ſon berceau, tout enivre ſans-ceſſe & d'orgueil & d'encens? Comment faire ſentir les droits de l'équité, de l'humanité, de la décence à un être à qui tout le monde s'empreſſe de céder, à qui perſonne n'a le courage de réſiſter? Il eſt preſqu'impoſſible qu'un Prince, ſur-tout s'il eſt né ſur le Trône, ait la plus légere idée de juſtice ou de vertu. Les meilleurs Rois ont été ceux qui avant de régner, ont éprouvé les coups du ſort, ou bien ont vécu dans une condition privée.

Les Nations les plus groſſieres nous donnent quelquefois des exemples de ſageſſe, qui devroient faire rougir celles qui ſe croyent civiliſées. Chez un Peuple Négre de l'Afrique, l'uſage veut que l'héritier préſomptif de la couronne ſoit, au moment de ſa naiſſance, enlevé de la cour de ſon pere, & relégué dans un village, où juſqu'à la mort du Roi, il vit dans une ignorance complette du ſort illuſtre qui l'attend. Dans les Nations gouvernées par des Monarques héréditaires, les loix devroient au moins pourvoir à l'éduca-

tion de ceux qui ſont faits pour régner. Un Empereur de la Chine n'ayant trouvé dans ſon fils aucune des qualités convenables à un grand Prince, déſigna pour ſon ſucceſſeur un citoyen vertueux dont il avoit reconnu les talents. *J'aime mieux*, dit-il, *que mon fils ſoit mal & mon Peuple bien, que ſi mon fils ſeul étoit bien, & tout man Peuple mal.*

Est-il une trahiſon plus criminelle & plus funeſte à la patrie, que celle de ces inſtituteurs qui pervertiſſent les Princes par leurs flatteries, ou qui négligent d'inſpirer le goût de la vertu à des hommes dont les volontés régleront un jour le ſort des Nations ? Eſt-il un forfait comparable à celui de ces empoiſonneurs, qui dès l'enfance, ne ſément dans les cœurs de leurs élèves que de l'orgueil, de la dureté, du mépris pour les hommes; diſpoſitions cruelles, dont les Peuples recueilleront pendant des ſiècles les fruits abominables ? Quelle trahiſon plus infâme que de former à ſon Pays un chef capable de le détruire ? N'eſt-ce pas empoiſonner un Peuple entier, que de flatter un Prince qui deviendra l'arbitre de ſon ſort ?

La vraie Morale n'entre communément pour rien dans l'éducation des Princes: ce n'eſt pas dans les cours qu'on apprend la vertu : ces cours ſont les cloaques des Nations, tout y reſpire la licence, la volupté, la débauche, la perfidie, le menſonge; tout conſpire à détourner de la raiſon, de la réflexion, de la probité. L'école des courtiſans n'eſt que l'école de la diſſipation, de l'intrigue & du crime; un jeune Prince n'y prend que des leçons de vanité, de diſſimulation, de tyrannie; il y apprend à regar-

der les hommes comme des êtres d'une eſpèce différente de la ſienne, comme les jouets de ſes propres caprices, comme une race abjecte & peu digne de ſes ſoins. Quelles idées peuvent ſe former dans la tête d'un mortel à qui tout perſuade que Dieu, en le faiſant naître, a voulu qu'il fût le maître abſolu de la perſonne, des biens, de la vie de ſes ſujets ?

Sous un Gouvernement Deſpotique, qui toujours eſt ombrageux, le ſucceſſeur au Trône ne peut communément acquérir ni connoiſſances ni talents. Ses lumieres & ſes vertus cauſeroient des inquiétudes au Deſpote régnant, fait pour craindre les qualités dont il ſe ſent lui-même dépourvu. La ſûreté de l'Etat ou plutôt la tranquillité du maître & de ſes favoris exige que ſon héritier ſoit retenu dans l'ignorance, engourdi dans la molleſſe & même totalement abruti. Le tyran regarde ſon fils comme un ennemi : il aime bien mieux le voir ſtupide que dangereux. Le Prince qui doit régner un jour ſur les Ottomans, privé de toute inſtruction, confiné dans un ſerail, entouré de vils Eunuques, ne lit que *l'Alcoran*, & ne voit le *Divan* qu'après la mort du Sultan. Des breuvages dont l'effet eſt de rendre hébété raſſûrent un Mogol contre les craintes qu'il pourroit avoir de ſes propres enfants (26).

L'ÉDUCATION que même dans des contrées plus éclairées l'on donne aux Princes, ne paroit avoir

(26) *Scha-Abadin-Kan*, Viſir de l'Indoſtan, fit aſſaſſiner *Alum-gir* ſon maître, afin de ſe maintenir dans ſa place, & choiſit le plus ſtupide des Princes du ſang Royal, pour le placer ſur le trône. Le même Viſir avoit déjà fait dépoſer & aveugler *Scha-hamet*, qui régnoit en 1714.

avoir pour but que de leur endurcir le cœur & de leur retrécir l'esprit ; des Prêtres intéressés, des dévots imbécilles, des hommes de parti, sont ceux que l'on choisit de préférence pour former les arbitres de la terre. Ils ne leur enseignent que des merveilles, des fables, des dogmes inconcevables, des notions bien plus propres à détruire la raison dans son germe, qu'à la développer. Pour tous devoirs, on leur impose les pratiques minutieuses de la superstition ; pour toutes vertus, on leur inspire des vertus religieuses totalement étrangeres au bien de la Société : au lieu de faire naître en eux les sentimens de l'équité, de l'amour du bien public, de la grandeur d'ame, de la vraie gloire, qui pourroient leur mériter l'attachement & l'estime des gens de bien, on les remplit d'un faint zèle pour des opinions puériles, pour des futilités théologiques, pour des factions religieuses ; ce zèle en fera quelque jour des tyrans, des persécuteurs, des fanatiques, des bourreaux. On leur forme une conscience erronée qui les portera, pour les intérêts d'une cabale, à commettre sans remors les crimes les plus noirs. Si on leur parle de la crainte de Dieu, de ses jugements redoutables, des terreurs d'une autre vie ; ces idées effrayantes sont bientôt effacées par la facilité qu'on leur montre à expier les plus grands forfaits. D'ailleurs les Rois traitent avec les Dieux de couronne à couronne ; les Dieux de la terre ont lieu de croire qu'ils trouveront de l'indulgence dans les Dieux du ciel, dont on leur dit qu'ils sont les lieutenants, les représentants, les images.

On dit & l'on répéte sans-cesse qu'il n'est point d'autre frein pour les Princes que la reli-

gion : on peut répondre que dans ce cas les Princes n'ont aucun frein. Voyons-nous dans le fait que ce frein imaginaire ſoit capable de contenir des paſſions que tout conſpire à ſemer dans leurs cœurs, à nourrir, à fortifier ? Trouve-t-on, en bonne foi, que la crainte d'un Dieu vengeur des Peuples qu'on outrage, rende ces potentats plus équitables, plus humains, plus modérés, plus fideles à leurs ſerments, plus attentifs à gouverner ? Les menaces d'une Religion auſtere ſont-elles donc aſſez fortes pour les empêcher de ſe livrer à la volupté, à des plaiſirs deshonnêtes, aux vices les plus honteux ? D'ailleurs la religion des cours n'eſt pas la même que celle des peuples ; elle en impoſe encore bien moins aux Princes qu'à leurs Sujets, ſur leſquels elle ne fait déjà que très-peu d'effet. Une religion de cour s'accommode aux circonſtances, ſe prête à toutes les paſſions & n'en retient aucune. Ce n'eſt pas dans le ciel, c'eſt ſur la terre qu'il faut chercher des barrieres que l'on puiſſe efficacement oppoſer aux penchants impétueux des maîtres du monde. Une éducation véridique & des loix ſoutenues par la Nation ; voilà les vrais moyens de contenir les paſſions des Rois, & de les empêcher de devenir des Tyrans.

CHA-

CHAPITRE X.

De la fauſſe Politique. Du Deſpotiſme & de la Tyrannie.

D'Après les idées funeſtes d'une fauſſe Politique dont on remplit l'eſprit des maîtres de la terre, ils ne gouvernent point, ils tyranniſent ; au lieu de protéger leurs Sujets, ils leur déclarent la guerre. Par ce renverſement des notions les plus claires de la Morale & de la Politique, le Gouvernement, deſtiné dans ſon origine à défendre, à rapprocher, à rendre les Peuples heureux, eſt devenu pour eux le plus grand des fléaux, au point que bien des gens ont douté ſi les foibles avantages qu'il procure aux Nations, pouvoient contrebalancer les maux ſans nombre que leur font ſouffrir ſans intermiſſion ceux qui les gouvernent : l'anarchie leur paroit un mal momentané, tandis que les calamités produites par le Deſpotiſme n'ont point de terme. Voilà ſans doute ce qui fait que, comme on a vu, des penſeurs ont décidé que la vie ſauvage ou le renoncement total à la Société, procureroient aux hommes un ſort plus doux que la vie ſociale, qu'ils ont vu perpétuellement agitée par les paſſions diſcordantes & des chefs & des membres de la Société.

Le Souverain eſt le chef ou la tête qui fait mouvoir les reſſorts du Corps Politique. Pour n'avoir point fait attention à la liaiſon intime &

nécessaire qui devoit invariablement subsister entre la tête & le corps, la Politique est devenue, presqu'en tout pays, un tissu de mysteres à la vue desquels le bon-sens demeure confondu. La science du Gouvernement, pour s'être éloignée des principes naturels & simples de la Morale, est devenue une science énigmatique, surnaturelle, dont les principes & les maximes sont dans une contradiction perpétuelle avec la droite raison. L'ignorance des Peuples, la bassesse des Cours, les flatteries blasphématoires des Prêtres, ont transformé les Princes en Divinités (27) qui bientôt se sont montrées aussi cruelles, aussi capricieuses, aussi bizarres que celles dont la terreur avoit peuplé l'Olympe. Par une suite de ces apothéoses, il n'y eut plus ni proportions ni rapports entre un Monarque & ses Sujets. Comme les foibles mortels ne sont pas en droit de rien disputer à leurs Dieux, tout fut permis aux Dieux de la terre ainsi qu'à ceux du ciel; la résistance, les murmures, les plaintes les plus douces, les remontrances les plus légitimes furent interdites aux Peuples. De quel droit en effet de chétives créatures pourroient-elles s'opposer aux volontés d'une puissance toute Divine, dont les droits sont appuyés par l'autorité céleste qui représente celle de la Divinité même?

SUIVANT les idées générales que les hommes se sont formées de la Divinité, à laquelle ils

(27) Chacun sait qu'Alexandre enivré de ses conquêtes, se fit reconnoître pour un Dieu dans toute l'étendue de ses Etats. Les villes grecques firent différens décrets pour lui décerner cette qualité. Les Lacédémoniens en firent un en ces mots; *puisqu'Alexandre veut être un Dieu, qu'il soit un Dieu.* VOYEZ ÆLIAN. VAR. HIST. LIB. II. CAP. 19.

attribuent eſſentiellement la juſtice & la bonté, l'autorité de Dieu lui-même ſur les hommes ne peut être raiſonnablement fondée que ſur les biens qu'ils en attendent, & non ſur la terreur que ſon pouvoir peut inſpirer. Le pouvoir d'un Dieu ſur ſes créatures ne ſeroit qu'une tyrannie, ſi elle n'avoit pour baſe que la puiſſance & la force. La dépendance où l'homme eſt de ce Dieu ne ſeroit qu'une ſervitude abjecte, involontaire, révoltante, ſi elle n'étoit motivée que ſur la peur. Ainſi, par le pouvoir abſolu que le Deſpote s'arroge ſur les Peuples, il s'éleve inſolemment au-deſſus de la Divinité, & s'attribue des droits dont elle ne peut pas jouïr. D'où l'on voit que, dans les principes même de la Religion, le Pouvoir Deſpotique eſt une inſulte continuelle à la Divinité qu'il prétend repréſenter ſur la terre.

Ce pouvoir n'eſt pas moins contraire aux principes de la Morale, à laquelle la vraie Politique ne peut jamais déroger. La Morale, comme on n'a ceſſé de le prouver, fonde ſes préceptes, ſes obligations, ſes devoirs ſur les intérêts & les beſoins réciproques des hommes, que la nature a rendus néceſſaires à leur bonheur mutuel. D'où il ſuit qu'il n'exiſte ni morale, ni obligations, ni devoirs pour un Monarque diviniſé, qui doit dès-lors s'imaginer qu'il n'a beſoin de perſonne; qui ſe ſent aſſez fort pour ſe faire craindre, & pour ſe mettre lui-même à l'abri de toutes craintes; qui ſe croit au-deſſus de l'opinion publique; qui s'embarraſſe fort peu de l'attachement & de l'eſtime de ſon Peuple; dont la conſcience & les remors ſont perpétuellement étouffés par la voix toujours écoutée des ſyrènes qui l'empêchent

d'entendre les ſoupirs & les cris de ſa Nation & les dangers dont il eſt menacé. Comment un Souverain qui s'imagine qu'il eſt d'une autre eſpèce que le commun des mortels, qu'il eſt le repréſentant de la Divinité ſur la terre, qui croit peut-être de bonne foi qu'il eſt un Dieu lui-même, comment, dis-je, peut-il ſe ſoumettre à des devoirs ? Un être de cette trempe doit être indigné de tout lien qui le gêne ; il doit ſe croire diſpenſé de tout à l'égard des mortels qui l'entourent, pour leſquels il conçoit le plus profond mépris. Il eſt très-peu de Princes a qui l'on ne perſuade qu'ils ſont paitris d'un autre limon que le reſte des hommes. Pour oſer dire à un Roi qu'il eſt *homme comme un autre*, il faut un courage dont lui-même & toute ſa cour ſeroient épouvantés.

Il n'eſt point de maxime plus propre à corrompre les Princes & plus deſtructive pour les Peuples que celle qui perſuade aux uns & aux autres, que *les Rois ne ſont comptables de leur conduite qu'à Dieu ſeul.* L'impunité portera toujours les hommes à la licence. En diſant aux Souverains qu'ils n'ont d'autre juge que la Divinité, on a viſiblement anéanti pour eux toutes les digues qui pouvoient les contenir. Entraînés alors par les mauvais penchants que tout conſpiroit à leur donner, ils ne ſe ſont plus embarraſſés, ni des jugemens des hommes, ni de la puiſſance des loix, ni de l'affection de leurs ſujets, trop foibles pour les ramener à leurs devoirs (28).

(28) .... *Nihil eſt quod credere de ſe*
Non poſſit cum laudatur diis æqua poteſtas.
JUVENAL. SAT. IV. VERS. 70.

Il subsiste presque par-tout un Pacte entre le Tyran & les Prêtres. Ceux-ci lui disent : „ commets tous les crimes que tu voudras, & nous „ les expierons : tyrannise les autres, mais sois „ nous dévoué. Le Ciel te livre tes Peuples, „ pourvu que tu respectes les droits sacrés de „ ses Ministres. Obéis-nous à nous-mêmes, & „ nous te ferons obéir comme aux Dieux ". D'après les conditions de ce traité, les Tyrans ont fait cause commune avec les Prêtres, en les gagnant par des largesses & des immunités ; en appaisant par leur moyen le Ciel en courroux, les Princes les plus corrompus n'ont pas douté que les jugements d'un Dieu vénal ne leur fussent favorables dans l'autre monde ; même après avoir désolé le monde actuel. Les Souverains les plus méchants ne sont pas ceux qui se sont le moins signalés par leur dévotion, par leur soumission aux Ministres de la Religion, par leur générosité à leur égard. Machiavel conseille très-prudemment à son Tyran d'affecter aux yeux des Peuples un grand respect pour la religion (29).

Nil pudet assuetos sceptris. LUCAN. LIB. VIII.
..... *Virtus & summa potestas*
Non coeunt. LUCAN. LIB. VIII.

(29) Louis XI. étoit l'homme le plus dévot & le plus méchant de son royaume : il portoit une figure de la Vierge Marie à laquelle il demandoit la permission toutes les fois qu'il vouloit commettre quelques grands crimes. Philippe II. montra toute sa vie le plus grand zèle pour le maintien de la Religion Romaine dans ses Etats. Cependant il fut très-débauché, & tout son régne ne fut qu'une longue suite de perfidies, d'assassinats, d'empoisonnements, de parjures & de tyrannies. Mouley-Ismaël, Empereur de Maroc, étoit le Musulman le plus dévot de son pays, cependant on assure qu'il égorgea de sa propre main plus de cinquante mille de ses sujets;

PAR une pente très naturelle, les Tyrans doivent être portés à la ſuperſtition. Un Souverain ne devient Tyran, que parce qu'il eſt ignorant & ſans vertu ; ſon ignorance le rend crédule, & ſa méchanceté lui rend néceſſaires les prétendus moyens que ſes Prêtres lui fourniſſent d'expier ſes forfaits & de mettre en repos ſa conſcience agitée. C'eſt communément ſous les plus mauvais Princes, que le Prêtre jouït du plus grand crédit.

GRACES aux préjugés aviliſſants que la ſuperſtition & la flatterie ont accrédités ſur la terre, la plupart des corps politiques préſentent des troncs décharnés, ſur leſquels ſe trouvent entées des têtes énormes, qui attirent à elles toute la ſubſtance des Nations ; ces corps fléchiſſent & chancellent ſous un poids qu'ils ne ſoutiennent qu'avec peine ; ils n'ont gueres la force de contrebalancer une maſſe terrible qui les entraîne à la ruine commune. Dans chaque Société civile ſe trouve un être unique, deſtiné par le Ciel à ne rien faire pour elle, ou à la faire ſervir à ſes propres caprices.

AINSI la Politique eſt devenue en bien des contrées une vraie conſpiration contre les Peuples. Suivant l'ordre naturel des choſes, le tout eſt préférable à ſa partie, il ſembloit en conſéquence qu'une Nation entiere doit être préférée à un ſeul citoyen qu'elle a choiſi pour la repréſenter. On pourroit ſuppoſer que le repréſentant doit dépendre de ſes conſtituants. On croi-

jets ; c'étoit communément au ſortir de la Moſquée où il prêchoit lui-même, qu'il faiſoit ſes exécutions, dont ſes propres enfants furent ſouvent les victimes.

roit que celui qui gouverne eſt fait pour le Peuple gouverné, enfin on diroit que c'eſt en vue d'aſſurer leur bien-être, & non de le détruire, que des êtres raiſonnables ſe ſoumettent à l'autorité de l'un d'entr'eux. Mais ſuivant les principes d'une Politique vraiment myſtérieuſe & totalement inconcevable, toutes ces idées ſe trouvent renverſées; la partie l'emporte ſur le tout; des millions d'hommes ne ſont faits que pour un ſeul homme; cet homme iſolé ne ſe croit nullement intéreſſé au bonheur de ceux qui ne lui obéiſſent que dans l'eſpoir des avantages qu'ils attendent de lui. En un mot, la Société toute entiere aſt abſorbée dans la ſplendeur du Trône qu'elle ſoutient, & qui emprunte d'elle tout l'éclat dont elle eſt éblouïe.

Dans preſque toutes les parties de notre globe, le Souverain eſt tout, ſa Nation n'eſt rien. *Il n'y a point ici de nation, je n'y connois qu'un Maître & des Sujets*, diſoit arrogamment un Viſir à quelqu'un qui oſoit lui parler des intérêts de ſa Nation. En effet, une Nation privée de liberté n'eſt plus rien, elle eſt dépouillée de tout ce qui pourroit la faire connoître, chérir & reſpecter de ſes enfants. Réduite à trembler elle-même, elle n'en impoſe à perſonne: privée de ſes propres tréſors, du droit de punir & de récompenſer, tout le monde l'abandonne pour tourner ſes regards ſur ceux qu'elle a rendus les maîtres de ſon ſort: ceux-ci s'attachent des ingrats qui méconnoiſſent la ſource de l'autorité, des richeſſes, des honneurs qu'on ne leur diſtribue qu'à condition de tenir la Patrie ſous le joug. Les citoyens qui lui reſtent fidèles ou qui ont le courage de repréſenter ſes droits, ſont regardés

comme des audacieux, comme des perturbateurs, des hommes dangereux, & leurs châtiments paroiſſent juſtes & mérités à ceux-même dont ils défendent la cauſe. Ainſi les Nations n'ont rien à elles, pas même leurs façons de penſer, qui leur ſont ſuggérées par ceux qui les tiennent en tutelle.

Dans des pays ainſi conſtitués, le Pacte ou le Contract qui lie le Souverain à ſon Peuple, ne paroît qu'une chimere. Un Prince qui ſe croit redevable à Dieu ſeul de la couronne, s'embarraſſe fort peu des titres qui n'ont pour eux que la raiſon & l'équité. Oſer parler de ce Pacte, ſeroit une témérité ſéditieuſe. Ou bien ſi l'on admet l'exiſtence de ce Pacte, il ne lie que les Sujets, ſans aucunement gêner le Souverain.

Ainsi, en vertu de l'étrange Contract qui enchaîne les Peuples, ceux-ci, ſans nul profit, ſe ſont engagés à contribuer par leurs travaux à la ſplendeur, à l'agrandiſſement, aux fantaiſies d'un Maître qui, non-ſeulement ne s'engage à rien, mais encore, qui ſe réſerve le droit de nuire à tous, ſans laiſſer à perſonne celui de réclamer. En un mot, on diroit que dans chaque Nation il exiſte un être privilégié, deſtiné par le Ciel à commander à des Peuples nombreux qui, transformés en automates, doivent ſe perſuader que leurs biens, leur liberté, leur vie, ne leur appartiennent pas; qu'ils ne ſont ſur la terre que pour travailler ſans relâche & périr ſelon les fantaiſies du Dieu viſible, au pouvoir duquel la Providence les abandonne.

Si les notions flatteuſes de la ſuperſtition ſont propres à pervertir les Princes, elles ne ſont pas moins faites pour anéantir, ou pour rendre peu ſûres les idées de juſtice dans l'eſprit des Sujets:

par-tout on prêche aux Peuples une obéiſſance *paſſive* & machinale aux volontés quelconques de leurs Maîtres les plus injuſtes : par-tout on leur défend d'y réſiſter ; par-tout où régne le Deſpotiſme, des Eſclaves ont pour maxime qu'on n'eſt jamais coupable en exécutant aveuglément les ordres de ſon Sultan. Quelles idées de morale & d'équité peuvent avoir des hommes qui s'imaginent que la volonté d'un Tyran peut rendre l'oppreſſion, la rapine, la cruauté légitimes ? Quelles idées de la morale divine peuvent ſe former des êtres, à qui l'on dit que Dieu protege des Tyrans, & veut qu'ils ſoient obéis ?

Les conventions de la plupart des Peuples de la terre avec leurs impitoyables maîtres, reſſemblent aſſez à celles d'un voyageur qui, attaqué dans un bois par des brigands, leur abandonne tout pour obtenir la vie, & qui ſe trouve encore en outre obligé de travailler pour eux, & de porter le butin qu'ils lui ont enlevé. Tout Deſpote, tout Souverain injuſte ne poſſede qu'un titre frauduleux que la crainte ſeule force ſes Sujets de reconnoître ; ils n'oſent pas examiner ce titre, & encore moins l'annuller ; parce qu'ils s'imaginent que les efforts qu'ils feroient pour récupérer leurs propres droits, les rendroient encore plus malheureux qu'ils ne ſont. Voilà la poſition dans laquelle ſe trouvent tant de Nations aſſervies ; elles ont rarement le courage d'eſpérer un ſort plus doux. Le plus ſouvent elles s'habituent tellement à leurs chaînes, qu'elles n'imaginent point qu'il ſoit poſſible de s'en paſſer. La Tyrannie la plus marquée, les injuſtices les plus criantes, les violences les plus manifeſtes finiſſent par ne point révolter, & pa-

roiſſent à la longue des actes d'un pouvoir légitime à des Peuples entiers. L'eſclavage dégénéré en habitude, eſt un mal incurable. L'univers eſt rempli d'eſclaves contens, aſſez lâches pour aimer leurs chaînes, aſſez fous pour en rire, aſſez bas pour s'en glorifier. Les Turcs reſpectent, comme Dieu lui-même, les Sultans dont à tout moment ils éprouvent les frénéſies; ils attachent de l'honneur à périr par leurs ordres, chez eux la ſûreté perſonnelle eſt réputée le partage ignoble des hommes les plus vils (30).

Si l'on ne connoiſſoit pas les effets de l'habitude fortifiée par l'ignorance, rien ne devroit paroître plus étonnant que la facilité avec laquelle les hommes s'accoutument au gouvernement le plus injuſte. A force d'éprouver les coups de la puiſſance, du crédit, de la grandeur, les idées d'équité s'effacent totalement des eſprits, ou plutôt ne peuvent jamais s'y former. On s'imagine qu'il eſt dans la nature, des êtres à qui tout eſt permis, & qu'il en eſt d'autres qui ſont faits pour tout ſouffrir de la part des premiers. Rien de plus rare que des hommes qui ſe faſſent des idées vraies de l'équité : ſi leur nombre étoit plus grand, on verroit bien moins de Tyrans & d'Eſclaves ſur la terre. L'ignorance & la pareſſe des hommes, voilà les ſeuls appuis du pouvoir abſolu & de la fauſſe Politique.

C'est encore l'ignorance, la pareſſe, l'incapacité des Souverains qui les font ſoupirer après

(30) Les habitans de l'Empire de Maroc regardent comme un grand honneur de périr par les ordres du Monarque; & ſe perſuadent que ceux qu'il tue de ſa propre main vont droit en Paradis.

un pouvoir absolu. Il faut de la vigilance, de la justice, de la fermeté pour gouverner un Peuple : il ne faut que de la force pour le tyranniser. Si l'inexpérience & l'inertie sont les Despotes, elles sont aussi les Esclaves. A l'aide du Despotisme, le Souverain est dispensé du soin de rien apprendre ; le plus inepte & le plus pervers se trouve aussi capable de commander à des Nations, que le Prince le plus sage & le plus éclairé.

Dans le plus grand nombre des Nations, le Monarque est trop fier pour s'abaisser jusqu'à gouverner ou régner par lui-même. Communément il ne semble fait que pour jouïr dans la mollesse & dans l'oisiveté, du travail des Nations ; pour recevoir en idole leur encens, leurs tributs, leurs hommages ; pour végéter dans l'indolence, ou pour diversifier ses ennuis par des plaisirs achetés aux dépens de la sueur & des larmes de ses Sujets. On diroit que la plûpart des Princes ne sont au monde que pour qu'on place à leur insçu leur nom à la tête d'un édit. (31)

Rien de plus rare qu'un Souverain qui se donne la peine de remplir les fonctions de son état. L'éducation qu'on donne aux maîtres de la terre, les rend communément plus propres à être eux-mêmes esclaves, qu'à gouverner les autres ; ils ne sont le plus souvent dans les mains de leurs Ministres, de leurs Courtisans, de leurs Sultanes, que des automates que chacun à son tour fait mouvoir à son gré. C'est rarement à son Mo-

(31) Les Siamois ignorent le nom du Souverain régnant : quand ce Prince donne audience, il ne parle point, il s'explique par signes.

narque, c'eſt à ſes Viſirs que les Nations ſont aſſervies. Un Prince ſans lumieres, quand même il n'auroit pas de paſſions dangereuſes, adopte aveuglément toutes celles des Femmes, des Eunuques, des Proxénètes, des Favoris qui le gouvernent lui-même : le Souverain & ſon Etat ſont chaque jour immolés à leurs intrigues, à leurs complots, à leurs folies criminelles. Le Sultan redoutable n'eſt ſouvent que le premier eſclave de l'eſclave qui trouve le ſecret de s'emparer de lui. (32)

Sous des Princes ſans talents les Miniſtres ſont les Rois. Ainſi, les Souverains ne deſirent le Deſpotiſme, qu'afin de mettre leurs eſclaves à portée de ſe rendre leurs maîtres. Un Prêtre ambitieux parloit bien en Miniſtre quand il diſoit à ſon Monarque, que *ſa Majeſté ne pouvoit être coupable devant Dieu tant qu'elle ſuivoit l'avis de ſon conſeil* (33). Ailleurs ce Politique admiré inſinue à ſon maître qu'il doit bien ſe garder d'appeller au Miniſtère ou aux grandes places des gens de bien, *parce qu'ils ne ſont pas aſſez faciles en affaires.* Des Princes à qui l'on parle ſur ce ton, ſont ils donc des Monarques ? N'eſt-ce pas leur conſeiller ſans détours d'abandonner

(32) Pline (hiſt. nat. liv. chap. 30.) aſſure qu'un Peuple d'Ethiopie conféroit la dignité royale à un chien, auquel on rendoit les honneurs divins ; c'étoit par ſes mouvements que l'on jugeoit de ſes intentions (*motu ejus imperia auguranſur*). Quelqu'un diſoit que, *ſi les Rois étoient les images de la Divinité, la plupart d'entr'eux ne lui reſſembloient que parce qu'ils laiſſoient tout faire aux cauſes ſecondes.*

(33) Voyez le *Teſtament Politique du Cardinal de Richelieu.*

à d'autres les rènes du Gouvernement, que leurs mains débiles ſont incapables de ſoutenir ? Les Rois ſeroient-ils donc trop grands pour gouverner eux-mèmes ? Quel attachement peut attendre de ſon Peuple, un Prince qui l'abandonne aux vexations, aux caprices, aux cabales de quelques tyrans ſubalternes, & qui ne paroît exiſter que pour donner la ſanction royale à leurs oppreſſions ? Quelle conſidération perſonnelle peut s'attirer un Souverain qui, par ſa négligence & ſon apathie, ſemble annoncer à toute la terre qu'il n'eſt pas fait pour régner ? Enfin quelle reconnoiſſance peuvent attendre de ceux mêmes qu'ils comblent de faveurs & de graces, des Princes qui, incapables par eux-mêmes de faire du bien, ne le font que ſur les ſuggeſtions ou par les intrigues de ceux qui les entourent ?

Dans toutes les Nations policées, les loix privent un citoyen en démence de la faculté de gérer ſes propres affaires ; il n'en eſt pas de même quand il s'agit des affaires d'un Etat. On diroit que les Peuples, pour être gouvernés, n'ont beſoin que d'un ſimulacre, & qu'il leur importe peu que celui qui regne ſur eux ſoit raiſonnable. Ni l'enfance, ni la décrépitude, ni la ſtupidité, ni la folie la plus complette n'ôtent le droit de commander aux hommes. On a vu des Nations célébres aimer mieux devenir la proie des factions les plus ſanglantes & de l'anarchie la plus affreuſe, que de priver des Princes en démence du droit de régler le ſort des humains (34).

Une maxime ancienne dit que *le bien-être du*

(34) Voyez Mezerai, Hiſt. de Charles VI.

Peuple doit être la loi ſuprême. (35) Par le renverſement qu'introduit une Politique abſurde, on eſt parvenu à faire croire que le bien-être de ceux qui gouvernent doit être la premiere des loix; d'après ces principes on voit que les Princes ſe ſont habilement ſubrogés à la Société; ainſi, ſervir l'Etat, c'eſt ſervir celui qui a conquis l'Etat & qui ſouvent le traite en pays de conquête: la grandeur d'ame, l'honneur, la valeur conſiſtent à braver pour lui les dangers & la mort: le devoir du citoyen & du noble eſt de ſe ſacrifier à ſes ordres les plus injuſtes, à ſon ambition effrénée, & plus ſouvent encore à celle de ſes Miniſtres. Le genre humain n'eſt-il donc fait que pour être le jouet du caprice de quelques individus! (36)

(35) *Salus Reipublicæ ſuprema lex eſto.*

(36) *Humanum paucis vivit Genus.*

LUCAN. LIB. 4.

CHA

CHAPITRE XI.

De la Guerre.

SI, comme on vient de voir, l'inertie, la molleſſe, l'oiſiveté des Princes eſt ſouvent funeſte aux Nations, leur activité, quand elle n'eſt pas tempérée par la juſtice, la prudence, les intérêts de l'Etat, eſt tout autrement deſtructive pour elles. On a déjà fait remarquer ci-devant que les chefs des Peuples les plus civiliſés n'ont pu encore ſe guérir de la frénéſie de la guerre; qui décèle en eux des diſpoſitions vraiment ſauvages, & directement contraires au bonheur des Sociétés pour qui la paix ſera toujours le plus grand des biens.

Est-il rien en effet qui mette plus d'obſtacles à la félicité publique, aux progrès de la raiſon humaine, à la civiliſation complette des hommes, que les guerres continuelles dans leſquelles des Princes inconſidérés ſe laiſſent entraîner à tout moment? C'eſt dans cette Politique vraiment barbare & déraiſonnable, que nous trouverons la ſource des maux les plus cruels & les plus durables qu'éprouvent les Nations.

Les loix de Crète & de Sparte n'avoient rapport qu'à la guerre, & ſembloient ſuppoſer que la paix n'étoit pas faite pour les hommes. Les Gouvernements modernes ſemblent avoir conſervé le même eſprit. On diroit que les Nations n'ont été placées ſur la terre que pour ſe haïr,

ſe tourmenter, ſe détruire les unes les autres; le repos eſt pour leurs chefs un état violent dont ils imaginent mille prétextes pour ſortir. Par un effet de cette manie toujours ſubſiſtante, & les Peuples & les Rois ſont dans une miſere continuelle; au ſein même de l'abondance, ils ne jouïſſent de rien; les Nations les plus opulentes ſe dépeuplent, ſe ruinent en pure perte & n'ont preſque jamais le tems de ſe remettre des ſecouſſes fréquentes & douloureuſes que leur donnent des maîtres deſtinés à les conduire paiſiblement au bonheur: elles reſſemblent à des malades que l'imprudence de leur régime replonge à tout moment dans des rechutes, parce qu'une convaleſcence trop courte n'a pu les rétablir. Ce n'eſt communément que la néceſſité, c'eſt-à-dire l'impoſſibilité de continuer la guerre; ce n'eſt qu'un épuiſement total des reſſources, qui déterminent les Princes à la paix: cette paix, toujours inquiette & peu ſûre, ne ſemble être elle-même deſtinée qu'à recueillir de nouvelles forces pour combattre de nouveau. Auſſi-tôt qu'une Nation commence à reſpirer, à rétablir ſon commerce, à ſe livrer à l'induſtrie, à cultiver ſes terres, un vertige de cour vient tout d'un coup arrêter tous ſes projets: les campagnes ſont dépeuplées pour former des armées; des impôts accablants écraſent le cultivateur; le commerce eſt détruit ou gêné; toute activité eſt ſuſpendue; tout tombe dans la langueur; & l'attention du Gouvernement, abſorbée par la guerre, ne peut ſe porter ſur aucun des objets néceſſaires au bien-être intérieur.

PAR une ſuite des préjugés ſauvages dont les Peuples ſont imbus & que ceux qui les gouver-

nent ſemblent vouloir éterniſer, une éducation martiale eſt preſque la ſeule que l'on donne aux Princes, ainſi qu'aux Grands dont ils ſont environnés : on ne ſeme & l'on ne cultive que rarement en eux les vertus pacifiques ; elles paroiſſent ignobles au Souverain, & ſont dédaignées par une Nobleſſe impétueuſe, à qui l'on perſuade que c'eſt uniquement dans le courage que conſiſte l'honneur. C'eſt ainſi que le Prince & ſa Cour s'accoutument à trouver de la gloire dans la violence, & ne voyent point d'amuſement plus digne d'un grand cœur que d'exterminer des hommes. D'après ces notions fatales dans leſquelles tout conſpire à entretenir les Rois & ceux qui les approchent, les Nations ſont entraînées dans des guerres perpétuelles par des maîtres dont on a fait des tigres altérés de ſang, qui ne connoiſſent rien de plus beau que d'en répandre, & que le calme jetteroit dans l'inaction & l'ennui.

D'UN autre côté le Deſpotiſme a toujours beſoin de ſoldats pour ſe maintenir ; c'eſt un état de guerre d'un Maître allarmé contre des Eſclaves chagrins qu'il faut retenir ſous le joug. Même durant la paix le Deſpote, entouré d'une cour avide & de ſes cohortes, n'eſt-il pas continuellement occupé à combattre les loix, la liberté de ſon Peuple, à réprimer les plaintes que ſes oppreſſions peuvent exciter ? C'eſt par la force qu'on ſoutient un Gouvernement établi par la force. C'eſt, comme on a vu, par la conquête que le Deſpotiſme s'introduit, ainſi les Princes, pour la plupart, vivent dans leurs Etats comme dans un pays conquis dont ils craignent la révolte.

Sous prétexte de veiller à la défenſe de l'Etat,

les Gouvernements tiennent ſur pied en tout tems des armées nombreuſes, dont le but réel eſt de perpétuer la tyrannie. Si les Nations ne prenoient les armes que pour leur propre défenſe, pour leur propre ſûreté, pour leurs intérêts véritables, en un mot, pour des cauſes légitimes, les guerres ſeroient très-peu fréquentes. En effet, à quoi ſont dues ces guerres périodiques qui dépeuplent, appauvriſſent, enſanglantent à tout moment la terre, & qui en font le ſéjour du carnage? C'eſt à l'ambition des Rois, à leurs prétentions injuſtes, à leur cupidité ſans bornes, à leur déſœuvrement inquiet, à l'incapacité, où ils ſe trouvent pour l'ordinaire, de s'occuper en paix du bien-être intérieur de leur pays. Pour jouer un grand rôle dans le monde; pour faire valoir des titres frauduleux ou douteux, ſouvent même dans la vue de faire une vaine parade de puiſſance, ils immolent à leurs intérêts perſonnels, à l'agrandiſſement de leurs familles, à leurs vanités enfantines, à des jalouſies mal fondées, à des rêveries, le repos, les forces, les richeſſes, l'induſtrie, la félicité de tout un Peuple.

Que les mobiles des plus grands événements de ce monde ſont faits pour paroître petits aux yeux de la raiſon! Des diſputes ſur l'étiquette, des prétentions puériles, des querelles de preſſéance, la mauvaiſe humeur d'un Miniſtre ou d'une Maîtreſſe, l'impertinence d'un Ambaſſadeur, la brutalité d'un Pirate ou d'un Corſaire, un mot mal entendu; en voilà plus qu'il n'en faut pour mettre le monde en feu!

La guerre n'eſt juſte, que quand elle eſt néceſſaire: la guerre eſt néceſſaire, quand le bien-être

d'une Nation eſt véritablement en danger. Une Nation eſt en danger, quand des voiſins injuſtes veulent la priver d'un Gouvernement équitable, d'un Prince néceſſaire à ſon bonheur, de la liberté, de la jouïſſance de ſes droits légitimes. Enfin la guerre eſt juſte & néceſſaire, lorſque ſans elle on ne peut être aſſûré de la paix. (37) Une guerre eſt injuſte, quand elle n'a pour objet que d'étendre la puiſſance, de faire valoir les prétentions peu fondées, de contenter l'avidité, de repaître la vanité, d'augmenter la puiſſance, déjà trop étendue d'un Souverain ſans équité, dont les intérêts n'ont rien de commun avec ceux du Peuple qu'il gouverne. Les Nations ſont quelquefois des guerres très-injuſtes pour agrandir des tyrans contre qui elles auroient les plus juſtes droits de la faire.

Les Nations ſont-elles donc faites pour ſe ruiner & s'égorger dans des querelles qui ne devroient aucunement les intéreſſer ? En ſeront-elles plus heureuſes de ce que leur chef poſſédera une ville, ou même une Province de plus ? La défenſe rigoureuſe de jamais prendre les armes pour s'agrandir au dehors, devroit être une loi fondamentale & irrévocable pour toute Nation prudente & raiſonnable : elle mettroit les Souverains dans l'heureuſe impoſſibilité de troubler leur tranquillité mutuelle. Un Peuple aſſez ſage pour s'impoſer une loi pareille, deviendroit bientôt l'arbitre & l'ami de tous les autres : au moins ne ſeroit-il pas à chaque inſtant la victime des préten-

(37) *Juſtum eſt bellum quibus eſt neceſſarium, & pia arma quibus nulla niſi in armis relinquitur ſpes.*

Voyez Tit. Liv. Lib. IX. Cap. I.

tions perſonnelles de ſes maîtres, à qui communément le ſang humain ne coûte rien.

De même que *nul homme ne peut ſervir deux maîtres*, nul Prince ne peut bien gouverner deux Etats. Un Souverain qui veut régner avec ſageſſe ſur un Peuple quelconque, n'a-t-il donc pas déjà ſuffiſamment d'affaires? Augmenter les Etats, ce n'eſt jamais qu'augmenter la difficulté de les bien gouverner, & multiplier les prétextes de la guerre. Que les divers Etats dont ce globe eſt compoſé ſeroient petits, s'ils étoient proportionnés aux talens de ceux qui les gouvernent! S'il eſt ſi peu de gens qui ſachent régler ſagement une famille, eſt-il ſurprenant que ſi peu de Souverains ſachent régler ſagement un Etat? La vaſte étendue d'un empire y amène tôt ou tard le deſpotiſme, & le deſpotiſme tôt-ou-tard amène ſa deſtruction.

Quels motifs réels des Nations peuvent-elles avoir d'être ennemies les unes des autres? Eſt-il rien de plus contraire à l'équité, à l'humanité, à la raiſon, que d'entretenir entre les Peuples ces haines héréditaires, abſurdes & déraiſonnables qui diviſent les malheureux habitans de la Terre? Chaque pays ne fournit-il donc pas à ſes habitans de quoi déployer leur induſtrie & leurs talents? Chaque Etat n'offre-t-il pas à tout Prince raiſonnable un aſſez vaſte champ pour exercer ſon grand cœur, ſa juſtice, ſa bienveillance & ſes ſoins? Eſt-ce une preuve de ſageſſe en lui, que de ne ſavoir s'occuper qu'à faire des malheureux, incapables de lui procurer à lui-même ni grandeur, ni puiſſance, ni bonheur?

Dans toutes les guerres, les Souverains prétendent n'avoir jamais pour but que le bien-être

futur ou la ſûreté de leurs Etats, le maintien de la balance du pouvoir, le déſir d'augmenter le commerce & les richeſſes de leurs ſujets. Les imprudents! ne voyent-ils pas que ces guerres entrepriſes par l'avidité, ne tendent qu'à diſſiper tout d'un coup des forces ſubſiſtantes, des richeſſes toutes acquiſes, pour en acquérir d'incertaines & d'imaginaires? Rien de plus rare que de voir les acquiſitions & les conquêtes dédommager véritablement des dépenſes qu'elles ont coutées; la Politique des Princes ſe borne communément à faire de très-petites choſes avec de très-grands moyens. Les ſuccès les plus éclatans ne font pour l'ordinaire que diminuer des forces réelles, pour s'en procurer d'idéales. La *balance du pouvoir* n'eſt dans le vrai, qu'une balance de foibleſſe. Les Princes par leurs guerres ne font que s'énerver réciproquement, & ſouvent le vainqueur eſt plus à plaindre que le vaincu. (38) Faire la guerre, c'eſt répandre les tréſors amaſſés par le commerce & l'induſtrie de ſes propres Sujets, ſur des Nations qui n'ont ni commerce ni induſtrie; c'eſt enrichir des Peuples étrangers à ſes propres dépens: avoir de grands ſuccès, c'eſt augmenter le nombre de ſes ennemis & des jaloux, ſous les efforts deſquels on ſe verra quelque jour forcé de ſuccomber. Tout Prince ambitieux, toute Nation avide deviennent bientôt des ennemis communs, dont la puiſſance fait ombrage, & qu'on cherche à détruire. Ainſi les guer-

(38) Un homme d'eſprit diſoit que *la balance de l'Europe conſiſte dans les ſotiſes qui ſe font de toutes parts.* Cicéron a dit. *In quorum bello ſolum id ſcires eſſe miſeriorem qui viciſſet.*

res les plus heureuſes n'amenent point la paix ; elles amenent des guerres nouvelles excitées par la défiance & les craintes, qu'une ambition remuante fait naître dans les eſprits voiſins. De là cette inquiétude univerſelle répandue dans tous les Gouvernements, qui les force de tenir en tout tems ſur pied des armées formidables, également ruineuſes pour tous les Etats, & dont l'effet eſt de rendre la paix même inutile aux Nations.

POUR conquérir une nouvelle Province ou pour s'agrandir, afin de jouer un plus grand rôle parmi les puiſſances qui l'entourent, un Souverain belliqueux s'expoſe quelquefois à perdre ſes anciens Etats. Nonobſtant l'extravagance d'un jeu ſi périlleux, auquel les Peuples ou les Loix devroient fortement s'oppoſer, le hazard ou ſes talents le ſauve de ce danger : de retour dans ſon Pays que fera-t-il ? Il ſait qu'une guerre attire une autre guerre ; il ſent la néceſſité de faire bonne contenance, afin d'en impoſer à ceux qu'il vient de dépouiller : il ſe voit donc forcé de tenir ſur pied des légions ſans nombre ; il lui faut bien plus d'hommes que ſon Etat n'en peut fournir ; il lui faut plus d'argent qu'il n'en peut obtenir par des impôts raiſonnables ; alors il dépeuple ſes campagnes & ſes villes pour avoir des ſoldats ; pour remplir ſes tréſors, il eſt forcé d'employer la violence & la fraude ; tout eſt écraſé par ſes concuſſions ; il a une Province de plus, mais ſon Domaine ancien eſt totalement ruiné ; il ſe croit plus puiſſant, & tout devroit lui montrer qu'il eſt réellement plus foible ; il a l'ambition de fonder un grand Empire, mais il commence par le détruire, & il ne laiſſe à ſa poſtérité que l'avantage

de gémir pendant des siècles, des funestes effets de son humeur inquiete & de ses immenses travaux. Voilà donc ce qu'on appelle un Héros, un grand Politique! tout homme sage l'appellera un insensé, un mauvais calculateur, un fléau du genre humain.

Le vulgaire stupide a de tout tems admiré & révéré comme des Héros & des Dieux quelques brigands célébres que l'histoire ne nous fait connoître que par leurs affreux massacres. Quels droits peuvent avoir à l'estime des hommes, tant de Gladiateurs mémorables qui, comme les déluges, les volcans & les contagions ne se sont illustrés que par leurs tristes ravages? Quelles idées sauvages de gloire peuvent s'être formé des êtres assez extravagants pour nous vanter les hauts faits d'un Alexandre, d'un César, d'un Pompée! (39)

On dit que Tamerlan ne livroit des batailles que pour se procurer le merveilleux plaisir de former des pyramides avec les têtes de ceux qu'il avoit égorgés. Néron, ce Tyran renommé par sa folie cruelle, dans un moment de ca-

(39) Pline nous apprend que le grand Pompée, après avoir triomphé de plusieurs Peuples de l'Asie, bâtit de leurs dépouilles un Temple à Minerve, à l'entrée duquel il fit mettre l'inscription suivante: bien digne d'être approuvée par des Romains. *Cn. Pompée le Grand général, après avoir terminé une guerre de trente ans; après avoir défait, mis en fuite, tués & faits prisonniers* DEUX MILLIONS CENT QUATRE VINGT TROIS MILLE HOMMES; *après avoir coulé à fond ou pris huit cent quarante six vaisseaux; après avoir soumis mille cinq cent trente huit villes & forteresses; après avoir subjugué tous les pays contenus entre la mer rouge & le palus méotide, s'acquite justement de ce vœu à Minerve.*

Voyez Plin. Hist. Natur. Lib. VII. C. 36.

prince fit mettre le feu à la ville de Rome, tandis que du haut d'un monument élevé il contemploit les flammes qui réduiſoient ſa capitale en cendres. Il n'eſt perſonne qui ne frémiſſe de cette action auſſi barbare qu'inſenſée ; cependant combien de Princes également déteſtables, ont été célébrés dans l'hiſtoire pour s'être amuſés à mettre tout l'univers en flammes ! Combien de conquérants ſe ſont fait un paſſe-tems de détruire des Villes, de ravager des Provinces, de jouïr, du haut de leurs Trônes, des malheurs du genre humain ! Que de Nérons dans le monde, à qui les hommes ont la ſotiſe d'adjuger des lauriers ! Combien de Prince inquiets ſemblent, comme Caligula, ſe plaindre de ce que leur régne n'eſt point marqué par de grandes calamités.

La plupart des Nations ſeroient en droit d'adreſſer à leurs maîtres ſanguinaires le diſcours qu'un Derviche oſa tenir à *Kouli-Kan*, dans le moment où ce vainqueur barbare de l'Indoſtan ordonnoit le maſſacre des habitans de Dehli. *Si tu ès un Dieu, agis en Dieu. Si tu ès un Prophète, conduis-nous dans la voie du ſalut. Si tu ès un Roi, rends ton peuple heureux & ne le détruis point.* La réponſe du conquérant eſt conforme à celle que pourroient faire tant de héros glorieux devant leſquels l'univers s'extaſie. *Je ne ſuis point un Dieu, & je n'agis point en Dieu. Je ne ſuis point un Prophète, chargé de montrer la voie du ſalut. Je ſuis celui que Dieu envoie aux Nations qu'il a réſolu de viſiter dans ſa colere.*

Peuples inconſidérés ! pouſſez des cris de joie ; allumez des feux ; faites chanter vos triomphes par vos Poëtes ; rendez au ciel des actions de graces pour tant d'hommes que vos guerriers

ont eu le plaiſir d'égorger. Eh ! ne voyez-vous pas que le ſang de vos concitoyens, cruellement prodigué, s'eſt mêlé avec celui de vos ennemis prétendus ! hélas ! bientôt vous allez pleurer de vos propres ſuccès. Ils ont dépeuplé vos campagnes : ils vont forçer vos maîtres de vous accabler d'impôts. Votre poſtérité malheureuſe ſe reſſentira pendant des ſiécles de vos cruelles victoires. Retenez donc pour toujours la fougue de vos chefs imprudents ; qu'ils ſe déſabuſent ainſi que vous, de ces idées fauſſes de gloire, qui ne font de leurs contrées que des déſerts, & de vos villes que des ſéjours de larmes.

QUEL eſt, en effet, le cœur honnête qui ne ſeroit point déchiré à la vue du détail immenſe des calamités que la frénéſie ambitieuſe d'un ſeul homme produit ſouvent en un inſtant dans le monde ! Quel affreux tableau pour une imagination ſenſible que celui qui ne préſente que des villes embraſées, des campagnes fumantes, des laboureurs en pleurs, levant leurs bras au Ciel en voyant les moiſſons, les fruits de leurs travaux devenir en un inſtant la proie des flammes, *des meres éplorées arrachant leurs filles tremblantes des mains du ſoldat effréné* ! Qui peut penſer ſans frémir à la longue ſuite de douleurs propagées dans toute une nation par la deſtruction ſubite de tant de milliers d'hommes, de peres de familles, de parents, d'amis, qu'une ſeule bataille fait diſparoître ? Périſſent donc ces Monſtres qui d'un œil ſec ordonnent ou contemplent de pareilles horreurs ! Périſſe à jamais l'ambition qui ſacrifie l'élite d'une Nation, le repos d'un Etat, la félicité publique, au déſir inſenſé de laiſſer un nom fameux dans l'hiſtoire ! Que les hommes qui ont

le front de chanter ces forfaits ſoient eux-mêmes voués à l'opprobre éternel !

PUISQUE les Miniſtres du Très-Haut nous aſſûrent que la Religion eſt un frein ſi puiſſant pour contenir les paſſions des Rois, que ne s'en ſervent-ils pour rappeller à la juſtice, à l'humanité, à la *charité* tant de Potentats indomptés qui ne ſemblent placés ſur la terre que pour la déſoler ? Au lieu de bénir lâchement les drapeaux de la guerre, pourquoi les Prêtres *d'un Dieu de Paix* ne les déchirent-ils pas ſur ſes autels ? ou du moins, pourquoi ne lancent-ils pas leurs anathêmes contre ceux qui ont la cruauté de prodiguer ſans vraie cauſe la vie des citoyens ? Toute ame honnête eſt conſternée, en ſongeant à l'étonnante facilité avec laquelle un Prince, du fond de ſon cabinet ou ſerrail, ſigne un arrêt de mort contre des millions de ſes Sujets. Eſt-il ſur ce globe malheureux un ſeul pouce de terre qui n'ait été à plus d'une repriſe engraiſſé de ſang humain !

AINSI, ne cherchons pas dans la colere des Dieux, les cauſes des dépopulations, des famines, des revers, de la ruine & des miſères de tant d'Etats. D'où vient que dans les contrées les plus favoriſées du Ciel, l'on ne rencontre à chaque pas que des ſolitudes effrayantes, habitées par quelques poignées de malheureux qui languiſſent ſous le poids de l'indigence ? Eſt-ce donc les puiſſances inviſibles que ces Peuples doivent implorer pour demander la fin des infortunes qui les accablent ? Non ſans doute, des guerres interminables, les rigueurs d'un Deſpotiſme inſenſé, l'arbitraire de l'impôt, les extorſions des traitans, l'injuſtice des gens en place, l'indolence ou l'inſenſibilité des Princes, ainſi que leur ambitieuſe

activité, les conſeils affreux de leurs Miniſtres, les frénéſies que les préjugés inſpirent aux Nations ; voilà les véritables cauſes des maux dont ce monde eſt le théâtre. Les Dieux ſeroient rarement irrités contre les hommes, ſi ceux qui les gouvernent avoient de l'équité.

Les voyageurs nous diſent que dans preſque toutes les Nations ſauvages, un malade fait appeller à ſon ſecours des jongleurs, des ſorciers ou des prêtres, à qui l'on ſuppoſe du crédit ſur les eſprits malins, que l'on croit les auteurs des accidents les plus naturels qui arrivent aux hommes. Sous prétexte de chaſſer la maladie, ces fourbes prononcent des conjurations en langage inconnu, invoquent les eſprits, feignent de converſer avec eux, pouſſent des hurlements affreux, étourdiſſent le pauvre infirme par des bruits effrayants, font mille contorſions & ſingeries, enfin forment des danſes auxquelles, nonobſtant ſa foibleſſe, ils forcent le malade de prendre part, juſqu'à ce qu'épuiſé de fatigue, il tombe à terre, d'où ſouvent il ne ſe relève jamais. Quelque ſoit le ſuccès du remède, le médecin eſt payé ; il en eſt quitte quand le malade eſt mort, pour dire à ſes parents que les puiſſances inviſibles acharnées à ſa perte n'ont pas voulu s'appaiſer. Cette méthode ne reſſemble-t-elle pas à celle que ſuivent les Prêtres des Nations les plus éclairées? C'eſt toujours par des prieres, des conjurations, des cérémonies, qu'ils promettent aux Peuples de faire ceſſer leurs infortunes. C'eſt toujours à la colere du Ciel, qu'ils attribuent la durée des maux, qui ne ſont dûs qu'aux délires d'une adminiſtration inſenſée.

Si c'eſt dans l'ordre phyſique de l'univers que

l'on puiſe les preuves les plus fortes de l'exiſtence & des ſoins d'une Providence remplie d'intelligence, de puiſſance & de bonté, quelles incertitudes ne doit pas jetter ſur ces preuves le déſordre moral & politique dont ce monde eſt continuellement le théâtre ? L'ordre moral, l'ordre politique, la bonté permanente des Princes & des Gouvernements, les vertus des Citoyens auroient-ils donc fait moins d'honneur à la Divinité, que le mouvement réglé des Aſtres, que le retour périodique des Saiſons ? Le Dieu qui gouverne la nature & qui régle les deſtinées des hommes, ſeroit-il moins bien repréſenté par des Souverains juſtes & bons, que par des Tyrans impitoyables, par des Sultans avides, par des Conquérants farouches, perpétuellement occupés à ravager la terre, à troubler la paix & l'ordre des Sociétés ? Ce Dieu puiſſant eût-il moins clairement manifeſté ſa puiſſance, en forçant les Princes & les Peuples à faire le bien, qu'en forçant les planètes à décrire une route invariable ? N'eût-il pas été plus avantageux à l'homme d'être néceſſairement déterminé à la vertu dans chaque inſtant de ſa durée, ou de plaire néceſſairement à ſon Dieu, que de jouïr de la funeſte liberté de ſe déterminer au mal & d'encourir par là la colere du Ciel ?

CHA-

CHAPITRE XII.

Du Machiaveliſme, ou de la Perfidie en Politique.

LA ſuperſtition & la flatterie ayant changé les Souverains en des êtres d'une nature différente des autres hommes; en ayant fait des Divinités ſur la terre, leur ayant adjugé des droits divins, ces Princes diviniſés eurent une morale à part, une juriſprudence faite pour eux-ſeuls & incommunicable au reſte des mortels. Si la religion ne produit des effets utiles que ſur un très-petit nombre d'hommes, il eſt évident que ce ſont les loix, l'éducation, l'opinion publique, la crainte du déshonneur ou du châtiment, qui contiennent efficacement le grand nombre, & qui les empêchent de ſe livrer à leurs paſſions. Le citoyen a partout quelque choſe à craindre; les Princes ſont exempts de toute crainte, & peuvent impunément ſe permettre tout ce que leur intérêt leur ſuggére.

UN des préjugés les plus fortement enracinés dans l'eſprit du vulgaire, c'eſt que la licence eſt l'appanage de la puiſſance. On regarde comme heureux celui qui a le pouvoir de tout faire, ou dont les volontés déréglées ne rencontrent point d'obſtacles. Quoique les hommes n'oſent accuſer les Dieux d'injuſtice, cependant toutes les religions tant anciennes que modernes, les ont faits injuſtes, licencieux, emportés, déraiſonnables;

les Théologiens en ſont quittes pour dire que les Dieux ont une juſtice à part, ou qui ne reſſemble en rien à la juſtice des hommes. C'eſt ainſi que la ſuperſtition, plus que tout autre choſe, contribue à renverſer les idées de l'équité naturelle!

Si les Dieux inviſibles du ciel ont joui du droit d'être injuſtes ou de violer les régles de la morale humaine, les Dieux viſibles de la terre ſe ſont arrogé le même droit, & les Peuples éblouis par l'éclat & la puiſſance de leurs maîtres, n'ont point oſé le leur conteſter. Les Souverains ſe ſont donc fait un code à part, d'après lequel tout crime heureux ſe juſtifie. Les plus grands forfaits ſe pardonnent aux Princes & ſont applaudis par les Nations, quand elles en voyent réſulter un très-grand avantage. Voler, dans un citoyen obſcur, eſt une action odieuſe & puniſſable; mais faire des conquêtes, lever des impôts onéreux, ravir le néceſſaire à ſes Sujets, ſont des actions glorieuſes ou autoriſées par l'uſage (40). Aſſaſſiner un homme, c'eſt troubler l'ordre ſocial, c'eſt commettre un crime digne de mort; mais aſſaſſiner des Nations entieres & conduire hardiment ſes Sujets à la boucherie, marque une ame héroïque qui mérite les louanges, & des contemporains, & de la poſtérité. Violer ſes ſermens, manquer à ſes engagements, fauſſer ſa parole, ne point payer ſes dettes, ſont des choſes puniſſables par les loix & déshonorantes pour un homme privé; mais pour un Souverain, la *raiſon d'état*, *le droit de bienſéance*, *l'intérêt de la nation*, *le malheur des tems*, ſont

(40) *Sua retinere, privata domus, de alienis certare, Regia laus eſt.*

TACIT, ANNAL. LIB. V.

ſont des raiſons qui l'autoriſent à faire tout ce qui lui convient, ſans avoir rien à craindre. Les crimes les plus noirs, les perfidies les plus horribles, les injuſtices & les violences les plus marquées, les parjures les plus honteux, finiſſent par s'adoucir aux yeux des hommes, aſſez aveugles d'ordinaire, pour croire que tout doit être permis à ceux qui jouïſſent d'un grand pouvoir. Les *Coups d'Etat* ſont communément des crimes dont les effets ſont immenſes; mais ils ne laiſſent pas de valoir à un Prince ou à ſon Miniſtre les titres de grands politiques & d'hommes d'Etat. En un mot, on s'eſt fait des idées ſi fauſſes & ſi perverſes de la Politique, que bien des gens ont cru qu'elle étoit totalement incompatible avec la morale ordinaire; en conſéquence, preſqu'en tous pays elle eſt devenue un ſyſtème de fourberies, de menſonges, de mauvaiſe foi, d'artifices, de violences & de crimes. On s'imagina qu'il étoit impoſſible de régner ou de gouverner, en ſuivant les régles de la probité.

VOILA ce qui fit éclore ſur la terre les principes deſtructeurs & les maximes infames du *Machiavéliſme*, c'eſt-à-dire, de cette Politique exécrable qui fait que la plupart des Princes, non contents d'aſſervir & de tromper leurs propres Sujets, ſont perpétuellement occupés à ſe ſurprendre réciproquement, à ſe tendre des piéges, à ſe nuire, ſoit ouvertement, ſoit d'une façon ténébreuſe & cachée. D'après cette morale odieuſe, on ne doit pas être étonné de voir que les Nations, gouvernées par des hommes nourris dans ces maximes, n'ayent jamais pu jouïr d'une tranquillité durable. Comment euſſent-elles été longtems paiſibles, n'ayant d'autres garants que

des traités insidieux, aussi-tôt rompus que faits, & de la confection desquels la bonne foi fut toujours soigneusement bannie.

Si d'ailleurs tout ne prouvoit pas le peu d'effet de la Religion sur les Princes, rien ne seroit plus propre à détromper de son utilité, relativement à eux, que l'étonnante facilité avec laquelle on les voit oublier leurs serments les plus solemnels, & fouler aux pieds les engagements les plus sacrés. A juger de leurs opinions religieuses par leur conduite, on est forcé d'en conclure qu'ils méprisent également & les Dieux & les hommes, & que la force seule est capable de les ramener aux principes de la morale, faite pour régler la conduite de tous les êtres de l'espéce humaine, & dont jamais on ne peut s'écarter sans danger. C'est aux nations qu'il appartient de la faire observer à leurs chefs, qui, tant qu'ils n'auront rien à craindre en ce monde, s'embarrasseront fort peu des châtiments dont on les menace dans un autre.

Des Souverains & des Ministres perfides, impriment le sceau de l'infamie sur les nations qu'ils gouvernent. Un Peuple entier est, souvent à son insçu, deshonoré pendant des siècles par l'infame politique de ses Tyrans ambitieux; on partage toujours les iniquités & les forfaits auxquels par son silence on paroît consentir (41). Quelle idée peut-on se former de ces Nations as-

(41) Il est évident que c'est aux fourberies de la cour de Rome, & aux crimes d'une foule de Princes sans foi, que les Italiens sont redevables de leur mauvaise réputation. Ferdinand *le Catholique*, *Charles-Quint*, *Philippe II.* tous Princes fort dévots, ont flétri pendant longtems la nation généreuse, spirituelle & noble des Espagnols, par leur conduite & leur Politique odieuse. *Quidquid delirant Reges &c.*

ſervies, où les crimes, les perfidies les plus avérées, les guerres les plus injuſtes, trouvent une foule de défenſeurs & d'avocats ! Quelle peut être la morale d'un Peuple qui applaudit à tous les excès de ſes Souverains les plus pervers !

Un Monarque diſoit que *ſi la bonne foi étoit bannie de la terre, ce ſeroit dans la bouche des Rois qu'il faudroit la chercher.* On l'y chercheroit en vain ; elle eſt bannie des cours : une Politique auſſi fauſſe que criminelle, la traite de foibleſſe & de ſimplicité ; on la croit uniquement réſervée pour ceux à qui leurs forces ne permettent pas d'être injuſtes ou de tromper ſans craindre les conſéquences. Le ſeul crime en Politique, eſt de ne pas réuſſir. Ainſi l'intérêt des Tyrans, c'eſt-à dire des plus méchants des hommes, eſt devenu la régle de la conduite des Rois.

Mais que réſulte-t-il enfin de cette Politique abominable ? Par tant de parjures, de perfidies, d'iniquités, les Princes ſe rendent-ils plus heureux, plus aſſurés de leurs poſſeſſions uſurpées, plus tranquilles ſur leurs droits ? Non, ſans-doute ; allarmés déjà ſur les diſpoſitions de leurs propres Sujets qu'ils oppriment, ils craignent leurs ſemblables ; ils ſçavent qu'il n'eſt point de ſûreté entre des brigands dont les alliances, les amitiés, les engagements, n'ont que des intérêts variables pour baſe, & ne ſont faits que pour endormir des rivaux qu'on voudroit dépouiller. Ils n'ignorent pas que la force & la ruſe ne donnent pas des droits que la force & la ruſe ne puiſſent anéantir. Conſéquemment ils vivent dans des tranſes continuelles ; ils ſe tiennent ſur leurs gardes, ils ſe ruinent à force de précautions, & dans l'eſpoir de jouïr paiſiblement un jour, ils ne jouïſſent de rien.

Il n'y a qu'une seule morale pour tous les hommes ; elle est la même pour les Nations & pour les Individus, pour les Souverains & les Sujets, pour le Ministre & pour le Citoyen obscur. La Politique la plus véridique, est toujours la plus sûre. C'est celle qui a la probité, la justice & la bonne foi pour base (42).

La droiture, la bonne foi, la franchise, la simplicité, sont la plus sage des Politiques pour les Princes comme pour les Particuliers, même dans la constitution actuelle des choses ; une Politique honnête & véridique, seroit peut-être la plus propre à donner le change à des fourbes qui ne croyent point à la probité des autres. D'ailleurs la droiture se fait respecter de ceux-mêmes qui n'en ont pas. Le mensonge & l'obliquité sont des signes de foiblesse ; la franchise & la vérité annoncent les grandes ames ; elles sont faites pour en imposer à ces génies rétrécis, qui n'ont pas le courage d'être vrais.

Quels exemples affreux les Souverains ne donnent-ils pas à leurs Peuples, par la façon dont ceux-ci les voyent agir & traiter les uns avec les autres ? Est-il rien de plus propre à bannir la probité de la terre, que de voir le mépris qu'ont pour elle les Princes dont les exemples influent si puissamment sur la conduite des hommes ? O Prin-

(42) Le Chevalier Cecil, premier Ministre de la Reine Elisabeth, lui disoit que *tout ce qui faisoit tort à la réputation d'un Souverain, ne pouvoit jamais lui procurer d'avantages bien réels.* Un Ministre moderne (M. le Duc de Choiseul) par sa façon de traiter noble & franche, a fait reprendre en peu d'années à son pays, la considération & le rang qu'une guerre très-malheureuse lui avoit fait perdre aux yeux de l'Europe.

ces ! n'êtes-vous pas les vrais corrupteurs de vos sujets ? N'est-ce pas votre Politique affreuse qui s'oppose à la réforme des mœurs ? Si ces Dieux dont vous prétendez vous servir pour les effrayer & les contenir, vous en imposent si peu à vous-mêmes, de quel droit vous flatteriez-vous qu'ils en imposent à vos Peuples ? (43)

PEU contents d'écraser souvent les Nations sous un sceptre de fer, les Souverains semblent encore vouloir joindre l'insulte à l'injustice. Est-il en effet rien de plus insultant pour des Nations que la façon dont leurs chefs en disposent, sans daigner les consulter ? Ils les vendent, ils les louent, ils les échangent, ils les donnent en dot, ils les léguent par testament ; en un mot, ils en disposent comme des troupeaux de bêtes, qui n'ont

(43) *Vitia non solum ipsi principes concipiunt, sed etiam in civitatem infundunt, plusque exemplo quam peccato nocent.* CICERO III. DE LEGIBUS.

Le Pape *Clément* VI par une bulle du 20 Avril 1351. datée d'Avignon, donna au Confesseur du Roi de France *Jean*, & de la Reine *Jeanne* sa seconde femme, le pouvoir de les délier pour le passé & pour l'avenir de tous les engagemens, même appuyés de serments, qu'ils ne pourroient observer sans incommodité ; grace qui devoit s'étendre à leurs successeurs à perpétuité. *Juramenta per vos præstita, & per vos & eos præstanda in posterum, quæ vos & illi servare non possetis.* VOYEZ DACHERY SPICILEG. TOM. IV. PAG. 275. PARIS 1661 IN-4to. On sçait que l'Eglise Romaine a constamment enseigné que l'on ne devoit pas garder la foi jurée aux hérétiques ; &. que les Papes ont très-souvent excité les Princes à violer les traités avec des infidéles, les mêmes Papes ont très-souvent délié les Sujets de leurs serments de fidélité faits à leurs Souverains. D'où l'on voit que l'Eglise Romaine est une école de perfidies & de parjures ; & qu'elle met les nations d'une autre Religion, dans l'impossibilité de traiter sûrement avec les Princes qui lui sont dévoués.

pas le droit de choisir leurs conducteurs. Si tant de Princes regardent leurs Peuples comme leur patrimoine, leur héritage, leurs serfs, ne devroient-ils pas du moins être jaloux de les transmettre en bon état à leur postérité ? Mais, peu inquiets sur l'avenir, les Princes ne s'occupent que du moment présent : on seroit tenté de croire qu'ils ne voyent après eux que l'affreuse perspective de la dissolution du globe.

CHAPITRE XIII.

Effets Physiques ou Naturels du Despotisme.

TOUT nous montre que c'est faute de connoître leurs intérêts véritables, que tant de Princes font le mal, suivent une Politique funeste & mépriſable, exercent sur les Peuples un despotisme destructeur, dont ils ne tardent pas à sentir eux-mêmes les effets déplorables. La paresse, le découragement, la langueur, la misere, la corruption, les mécontentements des Peuples sont les suites nécessaires & fatales d'un pouvoir insensé qui, content de satisfaire ses fantaisies présentes, n'a jamais la prudence de porter ses yeux sur l'avenir.

LE despote est un chef qui prétend que sa volonté seule doit régler le sort d'un Etat ; mais comme cette volonté est rarement d'accord avec les regles de l'équité, il devient communément un tyran dont le pouvoir est perpétuellement aux prises avec la justice, la raison, les droits, la li-

berté, le bien-être de ſon Peuple; & par conſéquent agit à tout moment contre ſon propre intérêt.

GOUVERNER, comme on a vu, c'eſt réunir d'intérêts les membres d'un Corps politique, afin de les faire concourir au bien public. Le deſpote les diviſe, ſépare leurs intérêts de ceux de la Patrie, & ne leur permet de travailler qu'à ce qu'il ſuppoſe utile à ſon intérêt particulier. Le Gouvernement conſerve, défend, maintient l'aſſociation; le Deſpotiſme la diſſout. Pour gouverner, il faut de l'expérience, des ſoins, de la vigilance, des lumieres, de la raiſon, pour tyranniſer, il ne faut que de la force. Pour édifier & conſerver, il faut des talents & des vertus; pour détruire, il ne faut rien. L'autorité, pour être légitime, doit être fondée ſur la félicité publique & le conſentement des Peuples; l'autorité déſpotique n'eſt fondée que ſur la violence & la miſere publique, d'où il ſuit qu'elle ne peut jamais être approuvée par les malheureux qu'elle écraſe.

AINSI le Deſpotiſme ne peut pas être regardé comme une forme de Gouvernement; il eſt évidemment l'abſence de toutes les formes, l'anéantiſſement de toutes les regles. Il ne peut être légal, parce qu'uniquement fondé ſur le caprice, il eſt contraire aux loix naturelles qui toujours ſont conformes à la juſtice; il eſt contraire aux loix civiles, qui ne peuvent jamais déroger à celles de la nature; il eſt contraire aux loix fondamentales d'un Etat, qui toujours doivent avoir pour objet l'adminiſtration équitable de l'Etat. Un *Deſpotiſme légal* eſt une contradiction dans les termes.

Le Deſpotiſme eſt eſſentiellement contraire à la nature de l'homme & au but de toute ſociété. Il eſt totalement impoſſible qu'un mortel foible, ſujet à des paſſions, à des vices, à des préjugés, à des erreurs, à des infirmités, ne ſe trompe très-ſouvent ſur les moyens d'opérer le bien public; un Prince infaillible & ſans défauts eſt un être de raiſon, & l'expérience nous prouve que la puiſſance ſuprême eſt communément bien plus propre à corrompre, qu'à former le cœur & l'eſprit. Tout concourt à nous convaincre que le Deſpotiſme ou le pouvoir abſolu eſt la licence, l'anarchie, la violence d'un ſeul, ou de ſes complices, exercée contre tous. C'eſt un brigandage affreux qui finit par être auſſi funeſte au deſpote, qu'à les eſclaves.

Les ravages du Deſpotiſme ſont tracés en caracteres liſibles ſur toutes les parties de notre globe. Il eſt aiſé de reconnoître ſes ſiniſtres effets dans la dépopulation, dans l'engourdiſſement, dans la pauvreté, dans l'inertie de toutes les Nations qui éprouvent ſes fureurs. Pourquoi des Peuples que la nature avoit placés dans un ſol fertile, à l'induſtrie deſquels tout fourniſſoit d'amples matériaux; que les circonſtances ſembloient deſtiner à la félicité; pourquoi, dis-je, ces Peuples languiſſent-ils dans l'indolence la plus lâche, dans la pareſſe la plus honteuſe, dans le découragement le plus complet? Pourquoi ſont-ils privés des arts les plus néceſſaires à la vie, des manufactures les plus utiles, des connoiſſances les plus communes? Le ſol a-t-il donc abſolument changé dans la Grece que nous voyons aujourd'hui inculte & dépeuplée; dans cette

Italie dont les plus belles Provinces ſont déſertes ; dans cette Eſpagne qui n'offre plus au voyageur étonné qu'une terre aride, habitée par quelques mendiants vains & pareſſeux ? Non, ſans-doute; le Deſpotiſme, à force de déſordres, a vaincu la nature, & rend tous ſes dons inutiles. Il a depuis longtems enchaîné & les corps & les eſprits ; il eſt parvenu à éteindre dans les cœurs toute idée de liberté ; il a même anéanti juſqu'à la volonté de travailler à ſon bien-être. Des Princes remplis d'un orgueil puéril, & qui n'ont nulle idée, ni de la vraie grandeur, ni de la vraie puiſſance, ſe contentent de régner triſtement ſur d'immenſes déſerts où l'on ne rencontre que quelques malheureux éloignés les uns des autres. Un Souverain peut-il donc ſe croire grand & puiſſant, quand ſes Etats ne lui préſentent que le tableau lugubre de la foibleſſe, de l'affliction & de la ſervitude ? quand ſes provinces deviennent le repaire des bêtes féroces, des ſerpents venimeux, le ſéjour de la contagion & de la mort ?

OUI, je le répéte, c'eſt l'avidité du Deſpotiſme, ce ſont ſes extorſions, ſa négligence, ſes extravagances qui changent les plus belles contrées en d'affreuſes ſolitudes, dont elles font diſparoître l'abondance & la ſalubrité. Les terres abandonnées par le cultivateur produiſent des famines ſuivies de contagions fréquentes, qui achevent d'emporter les malheureux que la fureur guerrière des tyrans avoit épargnés. Des forêts ſtériles & mal ſaines, des eaux croupiſſantes, des marais infectés qui répandent des vapeurs mortelles, viennent peu-à-peu remplacer des campagnes riantes dont les habitans ont été forcés de ſe

bannir (44). On diroit que les Deſpotes ſe plaiſent à repouſſer les dons de la nature & veulent la forcer à n'être qu'une marâtre pour leurs malheureux Sujets. A juger de leurs idées par leur conduite, on ſeroit tenté de croire qu'ils font ſouvent conſiſter toute leur gloire à exercer leur méchanceté ſur des mendiants & des peſtiférés. Les pays ne deviennent ſalubres qu'en raiſon de leur culture; ils ne ſont cultivés qu'à proportion de leur population; ils ne ſont peuplés qu'à proportion du bien-être, de l'aiſance & de la liberté dont jouïſſent leurs habitans. Ainſi le Deſpotiſme parvient même à corrompre l'air & à changer la nature du climat & du ſol.

Est-il une maxime plus fauſſe & plus déteſtable que celle de tant de Princes à qui l'on perſuade que, pour rendre les Peuples plus dociles

(44) Tous ceux qui ont été en Italie connoiſſent les dangereux effets des *Marais Pontins* qui ſe trouvent dans l'état de l'Egliſe entre *Terracine* & *Nettuno* dont l'effet eſt de répandre des exhalaiſons peſtilentielles qui chaque année font périr beaucoup de monde. On a calculé que le deſſéchement de ces Marais donneroit deux millions cinq cent mille pieds quarrés de bon terrein, capable de garantir pour toujours les terres du Pape des fréquentes diſettes & des contagions dont elles ſont ravagées. Mais jamais juſqu'ici les Pontifes n'ont daigné conſacrer la ſomme modique de cinq cent mille livres à ce projet utile, dont l'exécution paſſe pour ſûre & facile. C'eſt ainſi que la négligence & l'avarice perpétuent les malheurs phyſiques & moraux de l'eſpece humaine?

Molesworth a remarqué que depuis l'établiſſement du Deſpotiſme en Dannemarck, il y régne des Epidémies cauſées par la mauvaiſe nourriture du Peuple.

On peut obſerver que dans les pays libres, il regne plus de propreté que dans les pays aſſervis; les eſclaves ſe négligent, la propreté eſt le fruit de l'aiſance & contribue à la ſanté.

il eſt avantageux de les tenir dans la miſere ! Un Souverain ſe trouve tôt ou tard cruellement puni, quand il prête l'oreille à cet affreux principe, dont la pratique n'eſt propre qu'à jetter, ou dans une inaction mortelle, ou dans un déſeſpoir dangereux dont il peut devenir lui-même la victime ; en attendant il s'appercevra bientôt qu'un Souverain ne peut être ni aimé, ni conſidéré, s'il n'a ſous ſes ordres que des eſclaves mal-ſains, affamés & mécontents de leur ſort.

POUR être aimé des hommes, il faut leur faire du bien. Cette maxime ſi ſimple & ſi démontrée eſt pourtant méconnue du plus grand nombre de ceux qui gouvernent les hommes. Ils ſemblent avoir adopté la maxime d'un Tyran qui diſoit, *qu'ils me haïſſent pourvu qu'ils me craignent* (45). Le Souverain qui néglige ſes ſujets leur devient indifférent. Le Tyran qui les opprime, leur devient odieux : celui qui joint l'opiniâtreté à la Tyrannie, les réduit au déſeſpoir & doit tout craindre pour lui-même : des eſclaves irrités par des vexations continuelles, qui ne connoiſſent le nom terrible de leur Maître que par des ordres cruels, à qui ce Maître ne parle dans ſes édits que pour leur annoncer de nouveaux malheurs, de nouveaux impôts, peuvent-ils donc aimer la ſource de leurs peines ? Seront-ils ſincèrement attachés à un Prince dont on ne les entretient que pour les épouvanter & pour arracher le pain des mains de leurs enfans ?

(45) *Oderint dum metuant.* Mais le Tyran, ſuivant Sénèque, eſt forcé lui-même de craindre ceux qui le craignent.

Qui ſceptra duro ſævus imperio regit
Timet timentes : metus in auctorem redit.

VOYEZ SENEC. OEDIP. V. 705.

Il faut qu'un Souverain ſoit bien méchant ou bien aveugle, quand il n'eſt point aimé. Les Peuples éblouïs par la pompe & le faſte dont la grandeur eſt entourée, reſpectent toujours la Puiſſance Suprême, & ſont naturellement portés à la chérir & à ſe glorifier de ſon éclat. Il n'y a que l'excès & la continuité du mal qui détruiſent ces idées, & qui portent les Sujets à la haine. Au milieu des rigueurs les plus marquées, ils cherchent encore à diſculper leurs maîtres; ils aiment mieux croire qu'ils ignorent leurs maux, que d'oſer les accuſer d'en être les auteurs. N'eſt-il pas bien barbare de ſe ſervir de ces diſpoſitions mêmes pour tout oſer? Un Roi de Caſtille diſoit, *qu'il craignoit bien plus la haine de ſon Peuple, que le fer de ſes ennemis.*

Si l'on en juge par leur conduite inquiette & par les dépenſes énormes qu'ils font pour mettre leurs perſonnes en ſûreté, on eſt forcé de dire que les Peres des Peuples vivent ſouvent dans leur famille comme s'ils ſe croyoient entourés d'ennemis (46). Inacceſſibles à leurs ſujets; environnés d'une triple rangée de ſatellites, ne ſemblent-ils pas annoncer ouvertement le peu de confiance qu'ils ont dans ceux qu'ils devroient regarder comme leurs enfans? Un Prince peut-il être mieux gardé, que par la tendreſſe de tout un Peuple intéreſſé à la conſervation de ſes jours?

Les Souverains & leurs Miniſtres, par un aveuglement fatal, regardent comme des ennemis de leur autorité, ceux qui leur mettent ſous

(46) *Il n'y a pas*, dit Xénophon, *de véritable paix entre un Roi & les Peuples qu'il tient ſous le joug. Jamais Tyran n'oſa ſe fier à des traités.*

Voyez Xenoph. Dialog. de la Condition des Rois.

les yeux les dangers évidents d'une politique auſſi contraire à leurs propres intérêts qu'à ceux des Nations, dont elle anéantit l'amour. Ne ſentiront-ils jamais que les loix qu'ils veulent affoiblir ou détruire ſont leur propre ſûreté ? que la liberté qu'ils veulent écraſer, eſt néceſſaire à l'activité, à l'induſtrie, au développement de la raiſon nationale ? Ne voyent-ils pas que les vrais ennemis de l'autorité ſont ceux qui la rendent odieuſe & qui accumulent ſur elle l'indignation publique ? Enfin ces hommes dont les yeux ſont ſi perçants & liſent dans l'avenir, ne ſentiront-ils jamais qu'il faut ſemer pour recueillir ?

Un mauvais Gouvernement eſt un champ aride & brûlé, incapable de fournir une moiſſon abondante. Les bienfaits de la nature ne ſont pas faits pour ceux qui contrediſent la nature : les avantages qu'elle procure ſe tournent en poiſon pour ceux qui en abuſent. Mais ainſi que la Théologie, le pouvoir deſpotique voudroit concilier les choſes les plus inconciliables : il voudroit ſe faire aimer, tandis qu'il ne ſait inſpirer que la terreur. Il voudroit une agriculture floriſſante, tandis que ſes impôts arbitraires découragent le cultivateur. Il voudroit de l'induſtrie, tandis que ſes chaînes lient les bras & puniſſent l'induſtrie. Il voudroit du commerce, mais le commerce languit ſans liberté. Il voudroit des Provinces peuplées, & ſes guerres continuelles immolent les hommes beaucoup plus promptement que la nature ne peut les reproduire (47). Sous

(57) On dit que le Grand Condé, ayant perdu beaucoup de monde dans une bataille, dit *qu'une nuit de Paris répareroit tout cela.* Mais ce Prince, tout grand capitaine qu'il pût être, étoit un mauvais calculateur. *Une nuit de Paris* ne

un Gouvernement injuſte & vorace, l'eſclave n'a pas le courage de ſe multiplier ; il ſait que la vie eſt un préſent funeſte, quand elle n'eſt deſtinée qu'à des infortunes continuelles; il ſait que donner le jour à des enfans, c'eſt augmenter le poids de ſa propre miſere (48).

L'HOMME ne chérit ſon exiſtence, que quand elle eſt heureuſe ou peut le devenir : il s'abandonne lui-même & ceſſe d'aimer la vie, dès qu'elle ne lui montre que des peines ſans fin. Il eſt contre nature d'aimer la violence, l'indigence & la faim, & d'en aimer les cauſes. Le dernier excès de l'aveuglement & de la folie eſt de baiſer avec tranſport la main qui nous enfonce le poignard dans le cœur. Cependant, à la honte de l'eſpece humaine, la tyrannie, quelque cruelle qu'elle ſoit, trouve des défenſeurs, des approbateurs, des ſoutiens. Les deſpotes les plus méchants, entourés de flatteurs, ſont communément ceux que l'on encenſe le plus ; l'on eſpere peut-être, à force de ramper, adoucir la férocité de ces lions déchaînés ; tandis que réellement on ne fait que la rendre plus entreprenante & plus avide. Préſenter la vérité aux Princes, leur montrer leurs intérêts, leur expoſer les conſéquences dan-

fournit point à l'Etat des hommes tout formés ; ſur dix enfans qui naiſſent il y en a tout au plus un qui parvienne à l'âge de trente ans.

(48) Dans les dernières années du règne de Louis XIV. les habitans de la Champagne, accablés par les impôts, récitoient chaque jour & apprenoient à leurs enfans une formule de priere par laquelle ils demandoient à Dieu la grace de mourir dans l'année.

Dans les Etats de Maroc, & dans tout l'Empire Ottoman, les gens mariés ont des ſecrets infames pour n'avoir point d'enfans, même en uſant des droits du mariage.

gereuſes de leur négligence ou de leurs paſſions ; faire connoître aux Peuples leurs droits, leur expoſer les avantages de la liberté, leur annoncer la vérité ; voilà les ſeuls remedes que l'on puiſſe oppoſer aux maux dont ils ſont ſi ſouvent les victimes.

CHAPITRE XIV.

De la Corruption des Cours.

S'Il n'y avoit point de flatteurs, il n'y auroit point de tyrans ſur la terre. Les hommes, comme on l'a dit ailleurs, ne rougiſſent point de ce qu'ils voyent approuvé & applaudi par ceux qui les entourent. Les Princes, perpétuellement environnés de perſonnes diſpoſées à flatter leurs penchants les plus déréglés, ou commettent ſouvent le mal par ignorance, ou n'éprouvent aucuns remors. Ce n'eſt communément que lorſqu'il eſt trop tard, qu'ils ouvrent enfin les yeux, & ſont ſaiſis de frayeur à la vue de l'abyme qu'une complaiſance criminelle a creuſé ſous leurs pas.

Le Monarque, en tout pays, eſt un Dieu. L'étiquette eſt ſon culte ; ſes miniſtres ſont ſes Prêtres, de même que ceux de la Divinité : ces Prêtres ſont rarement d'accord entr'eux ; ils ſont chargés de rendre les oracles de l'idole, qui ſont communément dictés par eux-mêmes ou par leurs propres intérêts. Trop grand pour prendre part aux affaires, le Dieu demeure ca-

ché dans ſon Palais devenu ſon ſanctuaire, dont les approches ſont ſoigneuſement gardées, de peur qu'aucun profane n'ait la liberté de lui adreſſer ſes vœux ou de ſe plaindre des injuſtices qu'il éprouve. Le rang, la naiſſance, la faveur donnent ſeuls les entrées auprès des Princes deſtinés à rendre la juſtice à tous leurs ſujets.

L'IGNORANCE & l'incapacité trop communes chez les Princes, ſur-tout quand ils jouïſſent d'un pouvoir abſolu, les attachent pour l'ordinaire très-fortement aux pompeuſes minuties de l'étiquette; ils croyent que régner, c'eſt ſe faire adorer. Les cérémonies faſtueuſes en impoſent toujours au vulgaire, lui inſpirent une admiration ſtupide, & conſtituent la grandeur à ſes yeux: il auroit une idée mépriſable de ſon Maître, s'il le voyoit ſe conduire avec ſimplicité. En conſéquence les Princes aiment à *repréſenter*; mais leur faſte n'en impoſe pas à la raiſon: dans un cérémonial bien recherché, dans une étiquette orgueilleuſe, dans un Monarque inacceſſible, elle apperçoit pour l'ordinaire la foibleſſe, la vanité, le génie rétréci d'un homme qui s'efforce de s'envelopper d'un appareil trompeur. Les Princes qui ont des talents & de la grandeur d'ame, dédaignent ſouvent des frivolités qu'ils trouvent trop gênantes; le tems leur paroît trop précieux, pour le ſacrifier à des bagatelles puériles. Ils laiſſent aux Sultans mépriſables de l'Aſie, ce vain attirail qui n'annonce que la petiteſſe de celui qui s'en occupe.

UN Prince qui ne ſe laiſſe approcher que par ſes miniſtres & ſes courtiſans, peut ſe tenir aſſuré que jamais la vérité ne pénétrera juſqu'à

lui

lui. Il n'entendra ſans-doute rien d'affligeant pour ſon ame ; les juſtes plaintes de ſon Peuple demeureront éternellement interceptées ; il ne ſe doutera nullement que ſes Sujets ſoient accablés, que ſes provinces ſoient ruinées, que l'agriculture ſoit détruite, que le commerce ſoit banni de ſes Etats. Toutes les voix ſe réuniront pour lui dire que, ſous ſes loix bienfaiſantes, les Peuples ſont contens, & que chacun s'intéreſſe à la conſervation du meilleur des maîtres ; en un mot, que rien ne manque à la proſpérité de l'Etat.

L'INTÉRÊT du courtiſan & du miniſtre injuſte, eſt que le Prince ſoit foible, inappliqué & vicieux ; c'eſt alors qu'ils ſont ſûrs d'en tirer un grand parti, ou de régner eux-mêmes. Rien de plus incommode pour une cour, eſſentiellement corrompue par la molleſſe & l'oiſiveté, qu'un Prince ferme, actif, clairvoyant, ami de l'équité : rien de plus fâcheux que l'ordre & l'économie pour des valets intéreſſés qui vivent du déſordre, qui profitent des vices & de la nonchalance de leur maître, qui font trafic de ſes graces, qui ne ſe trouvent à leur aiſe que lorſque les Peuples ſont accablés. Dans le langage des cours, un bon Prince eſt celui qui ne peut rien refuſer aux affamés qui l'environnent, ou qui du moins leur permet de vexer impunément. Un bon Prince pour ſa cour, eſt un Prince très cruel pour le reſte de ſes Sujets. Bodin dit avec raiſon, *qu'un méchant homme fait ſouvent un très-bon Souverain.* Un Roi méchant, s'il a de l'activité, eſt préférable à un Prince qui, faute de vigueur, ſe prête communément à toutes les iniquités qu'on veut lui ſuggérer.

Le faſte, le luxe, les profuſions inutiles, les libéralités multipliées, le déſordre, les dettes; voilà ce qui conſtitue la grandeur d'un Prince dans l'eſprit d'un courtiſan. Dès qu'il eſt écouté, il montrera à ſon maître l'économie comme une petiteſſe indigne de lui; l'arrangement & l'ordre, comme des choſes qui ne ſont faites que pour des puiſſances inférieures, & non pour le chef d'un grand empire: il lui dira que les loix gênantes de l'équité n'ont aucun droit d'arrêter les fantaiſies d'un grand Potentat, qui doit ſe diſtinguer du vulgaire des Rois par des palais ſomptueux, des fêtes continuelles, des ſpectacles ruineux, & ſur-tout par des guerres qui le mettent à portée de faire la loi à l'univers. Enfin, il lui perſuadera que rien n'eſt plus aviliſſant pour un Roi que de gouverner, de remplir les devoirs de ſon état, de gérer ſes propres affaires. On retrouve communément dans l'homme de cour, les vices qui forment le caractere du valet; un courtiſan, avec de la hauteur dans l'ame, eſt un phénomène rare & qu'on ne ſauroit trop admirer; il déplaît toujours à ſes pareils, & finit preſque toujours par déplaire à ſon maître.

Si tant de Princes veulent exercer un deſpotiſme inſenſé; s'ils n'ont pour l'ordinaire aucune idée de leurs devoirs & de leurs vrais intérêts; s'ils n'entendent preſque jamais la vérité; ſi les nations ſont continuellement écraſées par des impôts exceſſifs, déſolées par des guerres; ſi les citoyens ſont vexés dans leur perſonne & leurs biens, en proye à mille fléaux dont il ne leur eſt pas même permis de ſoupirer; c'eſt à des adulateurs faméliques, à des Miniſtres lâchement com-

plaisants, à des Grands avides de distinctions & de rangs, que tous ces maux sont dûs. *Vos peuples sont trop heureux, ils n'en sont pas encore réduits à brouter l'herbe*, disoit un Ministre à son Roi (49).

APRÈS cela faut-il être surpris de l'orgueil insuportable que le pouvoir absolu donne à ceux qui l'exercent, & du mépris qu'ils ont pour le reste des hommes. C'est en vain qu'on réclame auprès d'un despote les droits de l'humanité. Un Sultan ayant une passion extrême pour la chasse, son Visir osa lui représenter que cet amusement ravageoit les moissons, & même coûtoit souvent la vie à plusieurs de ses Sujets. Son Maître le regardant d'un œil courroucé, lui donna pour toute réponse : *qu'on ait soin de mes chiens; & vous-même voyez qu'ils soient bien nourris & bien traités* (50). C'est ainsi que des courtisans énorgueillissent les Princes, & ceux-ci finissent par les traiter eux-mêmes avec un profond mépris; la hauteur des Souverains n'est jamais que l'ouvrage des flatteurs dont ils sont environnés.

DANS la vue de se relever lui-même, ou du moins de justifier & de colorer sa conduite vile & rampante, l'homme de cour s'accoutume à regarder son Maître comme un Dieu, & s'efforce de le faire passer pour tel aux yeux des autres. Dès-lors il ne rougit plus, & même il se glorifie de se rendre le ministre de ses plaisirs infames; il se fait un devoir de respecter ses goûts & de les prévenir. Tout est permis aux Princes, ainsi

(49) Le Surintendant Bullion à Louis XIII. surnommé *le Juste*.

(50) Voyez *Cantemir, Hist. Ottomane, Tome IV.*

qu'aux Dieux ? ſur ce principe rien ne paroît abject au courtiſan ; il ſait tirer ſa gloire de l'opprobre ; les ſervices les plus humiliants, en lui donnant du crédit s'annobliſſent à ſes yeux. Il ſe fait un mérite auprès de ſon maître du ſacrifice total de l'honneur, de la vertu, des ſentimens naturels de l'homme (51). Rien ne prouve

(51) Rien de plus incroyable & de plus révoltant que les excès de baſſeſſe auxquels l'hiſtoire nous apprend que des courtiſans ſe ſont portés en tout pays. *Aſtyage* fit manger à *Harpagus* la chair de ſon fils, & lui ayant demandé comment il l'avoit trouvée, le courtiſan lui répondit qu'à la Table du Roi on ne mangeoit rien que d'excellent & que tout ce qui s'y faiſoit par ſes ordres lui étoit très-agréable. — *Cambyſe*, pour montrer ſon adreſſe à tirer de l'arc, perça le cœur du fils d'un Seigneur de ſa cour aux yeux même de ſon Père ; ſur quoi celui-ci s'écria qu'*Apollon lui-même n'auroit pas tiré plus juſte*. — Le vaiſſeau qui portoit *Xerxès* étant prêt à faire naufrage, la plupart de ſes courtiſans ſe précipitèrent dans la mer, afin d'alléger. — *Denis* le jeune, Tyran de Syracuſe, ayant la vue très-baſſe, ſes courtiſans affectoient ſans-ceſſe de ſe heurter les uns les autres, & ſe plaçoient dans des endroits où il put cracher ſur eux. — *Alexandre* ayant voulu ſe faire paſſer pour un Dieu, *Anaxandre* lui demanda ſérieuſement un jour d'orage ſi ce n'étoit pas lui qui avoit tonné. *Niceſſius*, courtiſan du même Prince l'aſſura que les mouches nourries de ſon ſang Royal devenoient plus vaillantes & piquoient plus vivement que les autres. — *Combabus*, Miniſtre de *Seleucus*, ſe fit eunuque, pour ſe ſouſtraire à l'amour de la Reine *Stratonice*, afin de ne point allarmer la jalouſie de ſon maître ; tous ſes adhérens à la cour en firent autant, & eurent la complaiſance de ſe priver des parties qui manquoient à leur protecteur. — Un Roi moderne étant malade, il s'éleva près de ſon lit une diſpute très-vive entre un de ſes valets de chambre & un Prince ſon grand-chambellan pour ſavoir à qui appartenoit le privilége d'enlever le baſſin de Sa Majeſté. Le droit reſta au Prince qui tout glorieux emporta ſous ſon chapeau l'objet de la querelle — Les Grands dans l'iſle de Ceylan ont un ſouverain mé-

d'une façon plus convaincante à quel point l'homme peut être modifié par l'habitude, que la soupleſſe, la baſſeſſe, le renoncement à ſoi-même, l'empire ſur les paſſions les plus fortes que l'on contracte à la cour.

Dans l'ordre naturel des choſes, les citoyens les plus utiles à la Société devroient être les plus conſidérés, les plus honorés, les mieux récompenſés; mais par le renverſement que produit un gouvernement abſolu, ce n'eſt point à la nation qu'il s'agit d'être utile, c'eſt à ſon maître; deſſervir ſon pays, eſt communément le moyen le plus ſûr de plaire. Dans chaque contrée il eſt une claſſe d'hommes qui abſorbe tous les honneurs, les récompenſes, les richeſſes d'un Etat; tandis qu'elle n'a d'autres fonctions que de tromper, de flatter & de pervertir les Princes & de les ſéparer d'intérêt d'avec leurs Nations. Toujours à portée des faveurs & des graces, le Courtiſan n'eſt occupé qu'à exciter & fomenter les paſſions du maître, qu'à l'endormir dans le vice pour l'empêcher d'entendre les gémiſſements de ſon Peuple; enfin ſon imagination ne travaille

mépris pour les roturiers; mais leur morgue diſparoit en préſence du Monarque, lorſqu'ils lui parlent d'eux-mêmes ils ſe qualifient de *Chiens*. — Les Grands de la cour de Perſe prennent très-ſouvent le titre de *Kouli*, c'eſt-à-dire *Eſclave*. — Dans pluſieurs cours d'Europe les Grands ne ſe font pas moins de gloire d'être eſclaves, que dans les cours Aſiatiques: ils ſemblent annoncer avec emphaſe qu'ils ne ſont que des Valets énorgueillis de leur état. — Bien des gens ont reproché au Duc de la Rochefoucault d'avoir dans ſes *Penſées* repréſenté l'eſpèce humaine ſous les traits les plus choquants; il eſt juſtifié, ſi l'on fait réflexion que la cour lui a fourni ſes modèles.

qu'à chercher des moyens d'augmenter la misère publique, afin d'en profiter lui-même.

La Patrie n'eſt aux yeux du courtiſan qu'un pays de conquête fait pour être mis ſans-ceſſe à contribution. Ennemi né de la liberté de ſon pays, il ne voit en tout que les droits de ſon maître, il ne s'attache qu'à lui, il ne déſire que l'extenſion de ſon pouvoir; il lui faut un Deſpote qui puiſſe lui diſtribuer les dépouilles de ſon Peuple. Le Patriotiſme de l'homme de cour eſt l'attachement du vautour ſur ſa proie: ſon attachement pour ſon maître eſt celui du paraſite pour un riche ſtupide qui fait bonne chere.

Ce n'eſt pas ſeulement pour contenter ſes propres fantaiſies qu'un Prince entreprend des guerres, redouble les impôts, ſe met dans la détreſſer lui-même, accable ſes ſujets & s'expoſe à perdre leur amour. C'eſt pour ſe prêter aux déſirs d'une nobleſſe impétueuſe qui demande à s'avancer, à mériter un grade, c'eſt pour faire jouer un plus grand rôle à un Miniſtre, que l'univers eſt mis en feu; c'eſt pour contenter l'avidité, le faſte & les folies d'une cour; c'eſt pour amuſer ſon oiſiveté, pour charmer ſes ennuis, pour alimenter ſes vices, que les Nations ſont ruinées. Au ſein des Sociétés les plus opulentes, les Princes ſont toujours épuiſés & forcés de recourir aux expédiens les plus injuſtes, ſous prétexte des beſoins de l'Etat. Mais qu'eſt-ce que ces beſoins prétendus de l'Etat qui ſervent à colorer les extorſions les plus criantes, les impôts les plus exceſſifs, la violation des ſerments les plus ſacrés? En examinant la choſe de près, on trouvera pour l'ordinaire que les beſoins de l'Etat ſont les déſordres des finances cauſés par le défaut

d'économie, par la prodigalité du Prince, par la voracité des courtisans insatiables dont il est assiégé, & auxquels il sacrifie honteusement & son aisance propre & le nécessaire de son Peuple.

Les Nations sont-elles donc faites pour travailler sans relâche à fournir de quoi repaître la vanité, le faste, l'avarice d'une foule de sangsues inutiles & corrompues? Répandre les trésors & les graces de la Société sur des hommes qui, bien loin de la servir, ne sont que les instruments de sa ruine, n'est-ce pas un vol, une injustice, une prévarication manifeste? Un Souverain, en comblant de richesses & de faveurs un indigne Ministre, un flatteur, un sycophante, une maîtresse, ne force-t-il pas son Peuple à honorer & à payer les flatteries, les fourberies, les mauvais conseils, les vices, la perte du tems & les folies qui réduisent ce peuple à la mendicité?

Les préjugés ont tellement dégradé l'esprit humain, que ceux mêmes qui, par leur état & leurs circonstances, devroient avoir plus d'élévation dans l'ame, sont parvenus à se faire un honneur chimérique de ce qui naturellement devroit les couvrir d'opprobre & les avilir, soit à leurs propres yeux, soit aux yeux de leurs concitoyens. Comment se fait-il que les hommes les plus grands d'une nation sont communément ceux qui, perdant toute estime & tout respect pour eux-mêmes, consentent le plus facilement à des bassesses? Les personnes que leur naissance, leurs richesses, leur rang dans la Société, leur pouvoir devroient faire penser avec le plus de noblesse, sont précisément celles que nous voyons très-souvent s'abaisser & sacrifier le plus aisé-

ment l'eſtime que tout homme doit avoir pour lui-même. Tel homme qui n'a beſoin de rien, qui a même de quoi contribuer au bien-être de beaucoup d'autres ; qui jouïſſant dans les poſſeſſions de ſes Pères d'une fortune éclatante, pourroit régner lui même ſur les cœurs de ſes vaſſaux, préfére le plaiſir ignoble d'aller ramper dans une cour, de ſe confondre avec une troupe de mandiants affamés, de ſe mêler d'intrigues criminelles & puériles, de s'expoſer aux mépris & aux affronts d'une idole que l'habitude rend inſenſible aux baſſeſſes de ceux qui viennent journellement ſe proſterner à ſes pieds ! Eſt-il rien de plus dur que de s'humilier devant un maître qui nous avilit & nous dédaigne ? Eſt-il rien de plus révoltant pour un grand cœur, que de ſouffrir les hauteurs d'un viſir inſolent qu'on mépriſe ?

La Nobleſſe, dans les Monarchies, forme toujours un corps à part, que ſa vanité peu réfléchie détache communément des intérêts de tous les autres citoyens. Les membres de ce corps, diviſés entr'eux par des jalouſies continuelles, & par des paſſions pour des objets mépriſables, ſe laiſſent communément leurrer par des diſtinctions frivoles, des priviléges apparents, des preſſéances vaines, des ornements fictifs qui, aulieu de les décorer, ne font que les avilir, les tenir dans l'eſclavage, & les ſéparer du corps de la Société. Ainſi, une vanité puérile, que l'on prend pour de l'honneur, aſſervit réellement la partie la plus diſtinguée de l'Etat, qui bientôt donne l'exemple de la baſſeſſe aux autres claſſes d'une nation. La vraie nobleſſe, le ſentiment de ſa vraie gloire,

le ſentiment de l'honneur véritable peuvent-ils ſe concilier avec l'eſprit de ſervitude? Comment prétendre à l'eſtime des autres, quand on commence par s'avilir & ſe mépriſer ſoi-même?

On prétend que *l'honneur eſt le grand mobile des monarchies.* Mais en quoi conſiſte donc cet honneur? C'eſt dans une vanité ridicule, dans des avantages imaginaires, dans des titres ou des ſons, dans des marques futiles, que le courtiſan & le noble font conſiſter tout leur honneur, & auxquels on ſacrifie ſon bien-être véritable, toujours lié à celui de la nation. Qu'eſt-ce qu'un honneur qui dépend des caprices, de la faveur, de l'opinion, de la mode (52)? Le véritable honneur eſt, comme on l'a fait voir, le droit que nous avons à l'eſtime de nos concitoyens & à notre propre eſtime, ce droit ne peut être appuyé que ſur le bien que nous faiſons. L'honneur fondé ſur la vertu ne dépend, ni des fantaiſies d'un Monarque, ni des conventions des hommes, ni des préjugés d'une cour. Nulle force ſur la terre ne peut priver l'homme de bien de l'honneur véritable, qui n'appartient qu'à lui ſeul.

On a nommé *qualité* par excellence, la naiſſance illuſtrée par un rang à la cour. L'homme de qualité, d'après les préjugés établis, ſans rien faire d'eſtimable, quelquefois même en ſe deshonorant par des actions honteuſes & criminelles, eſt autant au-deſſus du plébéien, que l'homme eſt au-deſſus de la bête. Pour juger des fondements de cette opinion; ne faudroit-il pas

(52) Le Roi de Siam accorde à ſes Eléphants favoriſés les mêmes titres qu'il donne aux Grands de ſa cour.

examiner ſi la qualité procure à celui qui la poſſéde des avantages réels, ſoit pour le corps, ſoit pour l'eſprit, ſoit pour les mœurs ? La nobleſſe en tout pays jouït ou croit jouïr d'un grand nombre d'avantages, ſouvent idéaux qu'elle s'accoutume à regarder comme eſſentiellement inhérents à ſa nature. *Les Grands conſidérent la qualité comme incorporée à leur être* (53) & le vulgaire leur adjuge les droits qu'ils ſe ſont faits à eux-mêmes. La Nobleſſe repréſente des richeſſes, du crédit, de la force, de la protection, des plaiſirs, en un mot, les moyens de procurer des biens : en faveur de ces biens, l'humble citoyen s'anéantit devant les Grands & les révère. Cependant ces Grands ne ſont rien, s'ils ne ſont point exempts eux-mêmes des caprices du ſort, ou s'ils ne procurent aucuns des avantages que l'on eſt en droit d'en attendre ; ils ſont des uſurpateurs ; s'ils s'arrogent dans la Société une ſupériorité ou des droits qui ne peuvent légitimement appartenir qu'au mérite, à l'utilité, à la vertu.

N'ÉCOUTONS point les déclamations chagrines d'une philoſophie qui voudroit déprimer la grandeur ou qui défendroit de la déſirer. Ne diſons pas avec les jaloux dont parle Montagne, *puiſque nous ne pouvons parvenir à la grandeur, vengeons-nous à en médire.* Les Grands ſont des citoyens reſpectables, lorſqu'ils font un bon uſage des avantages dont ils jouïſſent : il y auroit de l'injuſtice à refuſer ſes hommages à des citoyens diſpoſés à contribuer au bonheur de

(53) Voyez Nicole *Eſſais de Morale*. tom. II. page 84. 87. 143.

leurs concitoyens. Rien de plus naturel que de désirer la grandeur & de chercher à l'obtenir comme un moyen légitime de travailler à notre propre félicité, en contribuant à celle des autres. Les Grands ne sont mépriſables, que lorſqu'ils s'aviliſſent: la grandeur n'eſt odieuſe, que lorſqu'elle contribue au malheur de la Société. L'orgueil & l'envie toujours injuſtes décrient la grandeur utile; la ſageſſe plus équitable l'honore, quand elle ſe diſtingue par des ſervices réels, par des inclinations louables ou par des ſentimens généreux. La raiſon, l'équité, l'intérêt de la Société exigent qu'on reſpecte la grandeur véritable.

ETRE grand, c'eſt avoir trop de grandeur d'ame, trop de reſpect pour ſoi-même, pour conſentir à s'avilir; c'eſt avoir acquis par ſes talents & ſes ſervices, des droits à la conſidération publique. Etre noble, c'eſt penſer avec nobleſſe; ce n'eſt pas deſcendre par un effet du haſard d'une longue ſuite d'ayeux titrés qui ſouvent n'ont fait que déchirer, opprimer la Patrie, contribuer à lui forger des fers. C'eſt défendre cette Patrie, c'eſt la maintenir dans ſes droits, c'eſt protéger ſa liberté. Avoir du crédit, ce n'eſt pas jouïr du droit infame de violer impunément les régles de la juſtice, de mépriſer les loix, d'écraſer le malheureux; c'eſt avoir le pouvoir de faire valoir les droits de l'équité, de faire obſerver les loix, de protéger l'innocence opprimée. Avoir des priviléges & jouïr de l'indépendance, c'eſt être à couvert des coups du Deſpotiſme capricieux; c'eſt ne dépendre que de la loi. Etre puiſſant, c'eſt poſſéder ce qu'il faut pour tendre une main

ſécourable aux foibles. Avoir de l'honneur, c'eſt mériter l'eſtime de ſes concitoyens, & craindre, plus que la mort, de perdre un ſentiment que rien ne peut remplacer.

Les opinions fauſſes, accréditées par le Deſpotiſme, ont renverſé toutes les idées vraies de grandeur : ce Gouvernement lâche & fondé ſur une fauſſe politique, empêche preſque toujours de connoître les objets que l'homme doit déſirer. Uniquement établi ſur l'illuſion & le preſtige, il donne des notions trompeuſes de tout ; il ſépare les intérêts des Nobles & des Grands de ceux de l'Etat, pour les lier excluſivement à ceux d'un maître qui ſe croit lui-même intéreſſé au malheur & à l'oppreſſion de ſes Peuples. Pour atteindre ce but, il ſéduit ceux des citoyens qu'il veut faire entrer dans ſes projets, par des jouets futiles, qui leur font perdre de vûe les objets les plus faits pour les intéreſſer. Eſt-il donc des citoyens plus intéreſſés au bien-être de l'Etat, à la ſûreté des poſſeſſions, au maintien des loix, à la liberté publique, que ceux qui jouïſſent des plus grands biens dans l'Etat ?

Mais le pouvoir magique de l'opinion fait que les hommes n'ont que des idées trompeuſes, & ſont les dupes d'une foule de preſtiges. Des mots, des chimères, des puerilités, leur font négliger des réalités, des choſes les plus graves, les plus dignes de les occuper. En conſéquence, on voit que dans le fait rien n'eſt ſouvent plus ignoble, que l'homme qui ſe montre le plus fier de ſa nobleſſe ; rien de plus abject, que l'ame de quelques Grands ; rien de plus rampant, que ces Courtiſans ſi hauts pour les citoyens qu'ils ſe croyent en droit de fouler à leurs pieds.

Rien de plus timide en la préſence du Prince & de ſes Miniſtres, que ces hommes ſi courageux, qui ſe vantent d'être les défenſeurs de la Patrie.

Le Guerrier lui-même, à qui l'honneur fait un devoir de braver les dangers & de courir à la mort, devient lâche & tremblant à la vûe de ſon Maître, & ſupporte, ſans mot dire, les plus ſanglants affronts, les injuſtices les plus cruelles, les traitemens les plus honteux.

Dans preſque toutes les Nations, les Souverains s'arrogent le droit de diſpenſer de la ſoumiſſion dûe aux loix, ceux qu'ils veulent favoriſer. Les priviléges, les exemptions, les immunités ne ſont pour l'ordinaire que des piéges tendus à quelques ordres ou corps pour les ſéparer d'intérêts du reſte de la Nation. Il n'y a qu'une vanité puerile & ſtupide, qui puiſſe être flattée de quelques droits précaires, de diſtinctions uniques & partiales, qui n'ont pour appui que le caprice & l'intérêt mobile du Prince, & qui doivent humilier & affliger les autres citoyens. Que l'on diſtingue, que l'on récompenſe les hommes les plus utiles à la Patrie; mais nul citoyen ne doit être indépendant de la loi, faite pour ſervir de remède à l'inégalité naturelle qui ſubſiſte entre les membres de la Société. D'après les opinions fauſſes que l'on voit répandues dans le monde, il ſembleroit que la grandeur, la nobleſſe, le crédit ne ſont rien, s'ils ne procurent l'avantage d'opprimer & d'être injuſte avec impunité. Des diſtinctions vaines & des priviléges, ſont naître *l'eſprit de corps*, qui, comme on l'a dit ailleurs, eſt très-contraire à *l'eſprit ſocial* ou au vrai Patriotiſme, dont l'équité doit faire la baſe. Dans tous les Etats, le Clergé, la Nobleſſe, la

Magiſtrature forment des corps à part, jaloux les uns des autres, diviſés d'intérêts, qui, uniquement entêtés de leurs avantages frivoles & de leur vanité, ſont les uns après les autres attaqués avec ſuccès par le Deſpotiſme, que la réunion ſincère de tous les ordres de l'Etat pourroit ſeule arrêter. Preſqu'en tout pays on eſt prêtre, on eſt noble, on eſt magiſtrat, l'on n'eſt pas citoyen; & quand le Deſpote le veut, l'on n'eſt plus rien : ſucceſſivement chacun vit du malheur de ſon voiſin.

AVOIR un grand crédit, c'eſt ſouvent avoir le droit affreux d'être injuſte, de violer impunément les régles, de pouvoir faire du mal, & de braver inſolemment la juſtice & les loix. Une femme en crédit dans une cour, ſollicitée de s'intéreſſer à une affaire qu'on lui montroit comme très-juſte & très-facile, répondit fiérement : *je ne me mêle jamais que des affaires injuſtes & impoſſibles* (54).

C'EST ainſi que tout ſe pervertit entre les mains d'un gouvernement injuſte. Il ne peut y avoir ni honneur, ni nobleſſe, ni grandeur véritable, ni priviléges aſſurés, ni crédit permanent, ſous un Deſpotiſme capricieux, qui ſe fait un principe de ne ſuivre que ſon caprice & les impulſions momentanées de ſes paſſions. Toute grandeur eſt éclipſée par un maître devant lequel tous les fronts tombent dans la pouſſiere. Quelle mépriſable grandeur, que celle qui tire ſon luſtre des ſervices humiliants qu'elle rend à un mortel accoutumé à ne regarder tous les Grands qui l'entourent, que

(54) La Princeſſe des Urſins, ſous Philippe V, Roi d'Eſpagne.

comme des valets, qu'un seul de ses regards peut anéantir?

C'EST une vanité ridicule, & non des intérêts véritables, qui, dans tous les tems, dans tous les pays & dans toutes les cours, a causé les agitations les plus grandes & les plus continuelles. Des prétentions chimériques, des droits déraisonnables, des prérogatives contraires au bien général, empêchent perpétuellement les citoyens de faire cause commune, & les livrent au pouvoir de la tyrannie habile, qui profite de leurs querelles pour les asservir tous. Qu'est-ce que des priviléges qu'un pouvoir injuste accorde & peut détruire à volonté? Qu'est-ce qu'un crédit qui dépend de l'humeur variable d'un Sultan, d'un Visir, gouvernés eux-mêmes par des flatteurs, des sycophantes, des femmes, des valets mercenaires? Qu'est-ce qu'une faveur que le caprice & l'intrigue donnent & peuvent ravir à chaque instant?

ON ne peut trop le répéter à tous les Grands de la terre, il n'y a que la vertu qui procure une grandeur, une dignité, un honneur véritable; la liberté seule peut assurer aux hommes l'indépendance & les priviléges qu'ils sont en droit de désirer. Il n'est point de distinctions réelles pour des esclaves qu'un souffle peut tous également renverser. Nul homme dans un Etat n'est intéressé au maintien d'un pouvoir illimité; c'est une arme perfide qui blesse inopinément tous ceux qui s'en approchent. Les Grands sont plus près de la foudre, que les petits qu'ils dédaignent. Un favori, tombé dans la disgrace devient un pestiféré que chacun fuit, & qu'il n'est pas même permis de plaindre,

(55), Un miniſtre injuſte retrouve quelquefois les fers qu'il a forgés pour les autres. Tout Deſpote eſt un ingrat qui ſe perſuade qu'on lui doit tout, & qu'il ne doit rien à perſonne : lui déplaire un inſtant ; refuſer de reſpecter ou de ſervir ſes goûts les plus honteux ; ne point adorer les idoles qu'il encenſe lui-même ; déſapprouver ſa conduite ; lui dire la vérité, ſont des crimes aſſez graves pour lui faire oublier les ſervices les plus longs & les plus éclatans. Bien plus, l'ame ombrageuſe & l'eſprit rétréci d'un tyran le rendent ſouvent jaloux de la gloire de celui qui l'a le mieux ſervi. Les talents attirent ou la haine ou l'envie d'un maître qui s'en voit dépourvu.

NULLE erreur, nulle folie, nulle iniquité ne demeure impunie. Les courtiſans, les miniſtres, les grands ſous un mauvais gouvernement, faute de connoître en quoi conſiſte la vraie grandeur, en ſont punis à tout moment par les ſacrifices réels & difficiles qu'ils font à des chimères. Que ſe procurent-ils par tant de baſſeſſes, de complaiſances, de fatigues & de crimes ? Un crédit peu ſolide, un pouvoir éphémère, une faveur chancelante, des honneurs vains & frivoles ; mais plus ſouvent encore des humiliations, des chagrins, des déboires, des affronts, des diſgraces, & le dérangement total de leurs affaires. L'envie que les petits portent aux grands diminueroit, ou même diſparoîtroit tout-à-fait, s'ils les contemploient d'un œil moins prévenu (56).

(55) En Ruſſie la diſgrace d'un Grand ou d'un Miniſtre étoit ci-devant annoncée publiquement, & dès ce moment perſonne n'oſoit le fréquenter.

(56). La vie d'un Courtisan ou d'un Ministre leur semblerait aussi pénible, aussi digne de pitié, que celle d'un forçat, toujours courbé pour attendre le coup qui le menace. Porter sans-cesse un masque; digérer des avanies sans nombre; flatter un maître que souvent on méprise; affecter un front serein au milieu des orages; intriguer sans repos & sans fin; sont des choses qui demandent bien plus de peines, qu'il n'en coûteroit pour avoir de la probité & pour acquérir de justes droits sur l'estime des hommes.

Rien de plus propre à enivrer, que la possession d'un grand pouvoir. Les chûtes continuelles & les disgraces des ministres les plus accrédités, sont rarement capables de faire rentrer en eux-mêmes les favoris des Rois. L'amour propre leur persuade, sans-doute, qu'ils auront l'art d'éviter les écueils où tant d'autres ont échoué. Mais est-il au pouvoir de la sagacité la plus exercée, de prévoir ou de prévenir les caprices que chaque instant fait éclore dans la tête d'un sultan? L'amour même est-il capable de le fixer? Autant vaudroit-il pour une Nation & pour un Ministre, faire dépendre leur sort d'une girouette ou des vents, que de la faveur d'un maître dépourvu d'équité, de sensibilité, de reconnoissance & de raison.

Plus on réfléchira sur les choses humaines, & plus on aura lieu de se convaincre que, dans quelque position que les hommes se trouvent, leurs intérêts véritables ne peuvent se séparer de ceux de la justice. Le Corps Politique a besoin de la

(56) *Magna ista quia parvi sumus, iradimus; multis rebus non ex naturâ suâ, sed ex humilitate nostrâ magnitudo est.* Senec. in præ. Quæst. Natural.

juſtice de ſes chefs pour être bien gouverné. Ces chefs ont beſoin de coopérateurs expérimentés & vertueux pour partager avec eux les ſoins de l'adminiſtration. Les miniſtres ont intérêt de ſervir des maîtres équitables qui ſentent & reconnoiſſent les ſervices qu'on leur rend. Les Grands ont plus d'intérêt que perſonne à la proſpérité d'un Etat, à laquelle leur grandeur & leur opulence eſt attachée. Les vrais privilèges ſont ceux que la juſtice aſſûre, que la loi garantit, qui ſont appuyés par une Nation libre ou jouïſſant de ſes droits. D'où il ſuit évidemment que tous ceux qui ſe liguent avec une adminiſtration corrompue contre la choſe politique, ſont des inſenſés aſſez extravagants pour conſpirer contre leur propre félicité.

Le Miniſtre eſt l'homme de la Nation bien plus que l'homme du Roi ; il trahit & l'un & l'autre, quand il les ſépare d'intérêts. Il trahit ſon maître, lorſqu'il en fait un Tyran déſagréable à ſes Sujets : il trahit la Nation, lorſqu'il fournit des moyens de lui donner des fers : il ſe trahit lui-même & ſa poſtérité, quand il établit dans ſon pays un deſpotiſme deſtructeur.

Visirs, Courtiſans, Nobles & Grands ! vous qui changez ſouvent les princes en des Tyrans impitoyables ! vous qui les excitez à envahir les droits de vos concitoyens ! qui montrez tant d'ardeur pour étendre le pouvoir des Rois & pour écraſer ſous leurs ſceptres la liberté des Nations ! par quel aveuglement vous trouvez-vous intéreſſés à faire des monſtres de vos maîtres ? Comme les derniers des citoyens, n'êtes-vous pas intéreſſés à les rendre humains, modérés, équitables ? Oui ; vous êtes intéreſſés à la conſervation des loix qui

vous protégeront vous-mêmes : vous êtes intéreſſés à la liberté publique, ſans laquelle il n'eſt pour vous-mêmes aucune ſûreté. En faiſant des Tyrans, vous ne ſerez que des inſtruments éphémeres d'un pouvoir éphémere & chancelant lui-même. Vous ne jouïrez que d'une exiſtence precaire ; l'intrigue, la baſſeſſe, la calomnie peuvent à chaque inſtant vous ravir le crédit dont vous êtes ſi fiers. Un mot ſuffira pour vous réduire en poudre & pour vous faire retomber dans la foule des opprimés. Apprenez donc à devenir citoyens, & n'égarez plus contre la Patrie des tigres qui peuvent à tous momens vous déchirer vous mêmes. Soyez juſtes, bienfaiſants, vertueux ; & même au ſein de la diſgrace vous jouïrez de l'eſtime des hommes & de l'eſtime de vous-mêmes ; elles vous conſoleront dans la retraite ; elles vous dédommageront de la perte d'un pouvoir que vous n'aurez exercé que pour le bien-être de vos concitoyens. La diſgrace eſt honorable pour celui qui emporte avec lui les regrets d'un Nation qu'il a fidèlement ſervie.

CHAPITRE XV.

Du Gouvernement Militaire.

LE Gouvernement deſpotique étant, comme on a vu, l'ouvrage de la force, ne ſe ſoutient que par la force ; n'étant fondé que ſur l'injuſtice, il ſe maintient par des injuſtices ; n'ayant pour appui que le menſonge, il s'éfforce de perpétuer l'ignorance, le préjugé, le regne de l'illuſion.

LES Nations ſubjuguées par le pouvoir arbitraire ſont continuellement adminiſtrées comme

un pays ennemi. Des ſujets opprimés ſont contenus par les liens inviſibles de l'opinion, & par des armées viſibles qui, ſous prétexte de les défendre contre les ennemis du dehors, les livrent ſans défenſe aux ennemis du dedans.

Les Peuples amoureux de leur liberté ont toujours regardé des armées mercénaires & nombreuſes comme totalement incompatibles avec les droits des citoyens. Les nations anciennes étoient plus libres que les modernes, parce qu'elles étoient armées. Chaque citoyen étoit ſoldat; le camp étoit ſa cité; il portoit à ſa ceinture le fer qui aſſûroit ſa liberté. Les Nations étant devenues plus nombreuſes & s'étant fixées, ont perdu, en tout ou en partie, leur liberté primitive. Le plus grand nombre des citoyens, livrés à des travaux néceſſaires à la vie ſociale, confia le ſoin de le protéger au Souverain, qui ſe trouvoit naturellement à la tête de ceux dont le département fut de continuer à défendre les autres. Le droit de commander les ſoldats ne put pas être ôté au chef qui les avoit toujours commandés. Ceux-ci accoutumés à lui obéir, ne connurent d'autre autorité que la ſienne, & furent naturellement diſpoſés à le ſervir dans ſes projets.

Dans tous les pays, les gens de guerre ne ſont plus à la Nation; ils appartiennent à leur chef, ils lui prêtent ſerment, ils jurent de lui être fidèles, ils croyent ne rien devoir à la Société, ils n'ont rien de commun avec leurs concitoyens; & ſi le Maître l'ordonne, ils ſe tiennent prêts à les frapper. L'homme de guerre eſt par-tout un mercénaire qui ne connoît d'autres liens que ceux qui l'attachent à ſon commandant; il ne tient à la Patrie que comme ces lierres qui étouffent peu-

à-peu l'arbre dont ils raviſſent les ſucs nourriciers (57). Cependant il ſe croit le défenſeur de ſon pays, tandis qu'il n'eſt trop ſouvent que l'inſtrument fatal de l'ennemi domeſtique qui cherche continuellement à la mettre dans ſes fers. Le deſpote regarde ſes ſoldats comme appartenant plus particuliérement à lui ; il les juge comme ſeuls propres à ſeconder ſes vues, comme faits pour le ſervir aveuglement dans toutes ſes entrepriſes, ſoit contre ſes propres ſujets, ſoit contre les ſujets des Princes ſes rivaux.

NOURRI dans les principes d'une obéiſſance ſervile ; accoutumé par état à une diſcipline rigoureuſe qui lui défend de raiſonner ſur les ordres qu'il reçoit, le ſoldat eſt communément un eſclave, & devient par là même l'ennemi de la liberté de ſes concitoyens. Dès que ſes chefs commandent, il méconnoît tous les rapports qui le lient aux autres hommes ; il plongera ſi l'on veut l'épée dans le ſein du citoyen, de ſon frere, de ſon ami ; il ſeroit puni par la mort ou l'infamie, s'il balançoit à ſuivre des ordres qu'il ne lui eſt jamais permis d'examiner. En un mot, l'homme de guerre, de même que le dévôt fanatique, ne ſe croit pas fait pour penſer ; il devient cruel, inhumain, ſans pitié ; il commet le crime ſans

(57) Xénophon nous apprend que chez les Athéniens les citoyens propriétaires de terres étoient les meilleurs Soldats, comme les plus intéreſſés à la conſervation de leur pays. Chez les anciens Germains on n'accordoit qu'à des hommes libres l'honneur de combattre pour la Patrie, les ſeuls poſſeſſeurs de la terre avoient le droit de la défendre. L'empereur Henri l'Oiſeleur ne ſuivit pas cette Politique, il fit grace à tous les voleurs de grand chemin qu'il incorpora dans ſes troupes. Les priſons publiques fourniſſent d'amples recrues à nos Princes modernes.

remors, quand ſes chefs lui diſent qu'il faut commettre le crime. (58)

Les préjugés ont tellement faſciné les eſprits, l'exemple a tant de pouvoir ſur les hommes; les idées merveilleuſes qu'on s'eſt faites de la grandeur & de la majeſté divine des Rois ont tellement fait diſparoître les notions de Patrie, de Société, de vraie Gloire, que non-ſeulement l'eſclavage du Soldat lui paroît honorable à lui-même, mais encore que le citoyen paiſible, intimidé devant lui, regarde le métier de la guerre comme le plus noble & le plus reſpectable. C'eſt ainſi qu'à l'exemple des Sauvages, la force paroît encore la qualité la plus digne d'eſtime & de conſidération. Dans l'origine des Sociétés, l'homme fut excluſivement attaché au courage, parce que le courage étoit alors la vertu par excellence, c'eſt-à-dire la qualité la plus utile à des Nations toutes guerrieres. Dans les Nations modernes & civiliſées, qui pour leur intérêt devroient être plus pacifiques, il ſeroit tems d'attacher l'idée d'honneur à des qualités plus paiſibles & plus avantageuſes à la Société dont les beſoins ont changé.

Mais l'ignorance perpétue les erreurs des mortels. La Nobleſſe attache encore parmi nous la plus haute idée à la valeur, & ne ſouffre pas

(58) La plupart des ſoldats ſemblent dire à leurs chefs ce que Lucain met dans la bouche d'un des officiers de Céſar. » Faut-il frapper un frere ou enfoncer l'épée dans la » gorge de mon pere, ou bien la plonger dans le ſein d'une » épouſe enceinte, ma main, quoiqu'à regret, va ſe prêter » à tout.

Pectore ſi fratris gladium, juguloque parentis
Condere me jubeas, plenæque in viſcera partu
Conjugis, invitâ peragam tamen omnia dextrâ.

Voyez Lucan. Lib.

qu'on la ſoupçonne d'en manquer ; l'infamie ſuit toujours la lâcheté. Cependant, comme l'obſerve très bien un moraliſte ; „ la valeur inutile eſt une „ folie : celui qui ſans raiſon s'expoſe à la mort, „ eſt un fou qui troque ſa vie pour la foible vanité „ de paſſer pour brave ; il ignore le prix de la „ vie. (59)

BIEN plus, par un préjugé vraiment barbare, la Nobleſſe, en un grand nombre de pays, s'imagine que la profeſſion des armes eſt la ſeule digne de l'occuper ; elle croiroit déroger & ſe deshonorer, ſi elle ſervoit la Patrie d'une façon plus réelle. Les Souverains communément intéreſſés à trouver des hommes excluſivement attachés à leur ſort, ont grand ſoin d'entretenir ce préjugé ; dans une Nobleſſe nombreuſe, ils ont une pépiniere de braves dévoués à leurs intérêts, & qui ſe croyent obligés de verſer tout leur ſang pour leur gloire.

SANS une crédulité prodigieuſe que juſqu'ici rien n'a pu guérir, comment auroit-on pu trouver des millions d'hommes diſpoſés à ſe battre dans des querelles qui n'ont rien de commun, ni avec leurs intérêts perſonnels, ni avec ceux de la Patrie ? Comment auroit-on pu perſuader à des êtres que la nature rend amoureux de la vie, que l'honneur exigeoit d'eux de marcher gayement à la mort & de ſe faire égorger de ſang froid, ſans être aucunement provoqués ? Comment auroit-on pu les amener à ſe ſacrifier aux caprices d'un maître, communément inconnu ; qui dédaigne ſes eſclaves ; qui s'imagine de bonne foi que le ſang de leurs veines eſt à lui ; qu'il l'a ſuffiſamment payé par une ſolde modique, qu'il a le droit de le

(59) Voyez Nicole. *Eſſais de morale* tom. II. pag. 93.

faire couler pour ſon ambition ou ſon amuſement ; qu'en périſſant pour lui on ne fait que ſon devoir. *Malheureux ! n'êtes-vous pas faits pour être tués ?* crioit à ſes cohortes ébranlées, un héros fameux qui commandoit ſon armée.

Il eſt beau, nous dit-on, *de mourir pour la patrie.* Mais eſt-ce mourir pour la patrie, que de verſer ſon ſang pour celui qui l'opprime ou qui pour de vils intérêts, étrangers à la Patrie, conduit ſes citoyens au carnage ? Eſt-il rien de plus bas, de plus lâche, de plus deshonorant, que de s'immoler à la vanité mépriſable d'un Tyran inhumain ? Eſt-il rien de plus abject que de lui ſervir de marche-pied pour atteindre un pouvoir dont il ne peut qu'abuſer ?

Mais pour prix de ſa valeur & du ſang qu'il a perdu, le guerrier ſera-t-il au moins juſtement, dignement, ſûrement récompenſé ? Le Deſpote ſe montrera-t il plus équitable envers les ſoutiens de ſon pouvoir & les martyrs de ſes folies, qu'envers ſes autres Sujets ? Non, nous verrons ſouvent ce champion de l'honneur forcé de digérer en ſilence les rebuts, les mépris, les paſſe-droits que lui feront éprouver un Maître inſenſible, un Miniſtre hautain, qui daigneront à peine écouter ſes juſtes plaintes ou jetter un regard de pitié ſur ſes bleſſures. Les ſollicitations d'un intriguant, d'un complaiſant, d'un protégé, d'un proxénete, d'une femme, prévaudront ſur les droits de l'homme de cœur qui aura mille fois prodigué ſa vie dans des batailles. Privé ſouvent de ſes membres, chargé d'infirmités & d'années, il traînera ſes jours dans l'indigence, le regret & la honte d'avoir ſollement ſacrifié ſa fortune & ſon bien-être pour des ingrats qui rient, & de ſa ſimplicité, & de ſa colere impuiſſante.

Ô GUERRIERS ! c'eſt ainſi que vous êtes punis de vos aveugles préjugés ? c'eſt ainſi qu'on vous récompenſe d'avoir méconnu la Patrie qui vous donna le jour, pour vous livrer à des pervers qui l'oppriment. C'eſt ainſi qu'ingrats vous-mêmes pour une mere que vous avez trahie, vous eſſuyez à votre tour l'ingratitude d'un Sultan mépriſable qui, tandis que vous expoſiez vos jours dans les combats, régloit au fond d'un ſérail, dans les bras de ſa maîtreſſe, les injuſtices dont il devoit payer votre fidélité.

GRACES au pouvoir magique de l'opinion, les Princes les plus injuſtes n'ont pas à craindre de voir manquer ſi-tôt les victimes qui ſe feront un honneur d'être immolées dans leurs querelles. Ils ſe ſont ſubrogés à la Patrie ; ils ſont les maîtres des graces ; ils poſſédent le grand mobile des hommes ; ils obligent les Peuples de payer chérement les chaînes qui les accablent ; enfin, par un chef-d'œuvre de politique, ils ſont maîtres de l'opinion & perſuadent à des hommes raiſonnables, que l'emploi le plus noble & le plus glorieux eſt celui des citoyens qui banniſſent la liberté de leur pays ?

LE ſoldat en tout pays eſt un Sauvage inconſidéré dont les maîtres achetent la liberté en lui permettant le déſordre & la licence. Partout le ſoldat eſt un automate, un eſclave, un ennemi de la liberté de ſes concitoyens qui le forceroit de rougir de ſa propre ſervitude. Accoutumé lui-même à des fers, il eſt très-indigné de voir que d'autres prétendent s'en affranchir. C'eſt en aſſerviſſant tous les ordres de l'Etat, qu'il croit juſtifier ſa dépendance abjecte.

D'AILLEURS l'homme de guerre eſt, par état, forcé de vivre à la journée, ſans ſonger au len-

demain, qui n'eſt jamais à lui. Il eſt léger, frivole, inconſidéré comme un enfant. Fier de ſa force & jaloux de l'honneur ou de la conſidération à laquelle il ſe croit en droit de prétendre, il eſt vain, pointilleux, querelleur, arrogant, ſujet à la colere. Ses idées fauſſes le rendent vindicatif, injuſte, & lui font un devoir d'être implacable & cruel de ſang froid. Une vie errante & diſſipée l'empêche communément de cultiver ſa raiſon; le pouſſe à la débauche, & l'invite au déréglement. Aux fatigues & au tumulte ſuccede une oiſiveté profonde, dont le jeu ou le vice peuvent ſeuls le tirer. Un Gouvernement militaire influe d'une façon très-marquée ſur les mœurs & le caractere d'une Nation, toujours diſpoſée à imiter ceux qu'elle admire & conſidere. Ainſi en même tems qu'il enchaîne ſes concitoyens, le Soldat contribue à corrompre ſes mœurs.

Une Politique plus raiſonnable demanderoit que l'on occupât plus utilement le ſoldat durant la paix; il dédommageroit au moins l'état d'une partie des maux que lui fait toujours la guerre. (60) Les mains victorieuſes des Romains ne dédaignoient pas les travaux publics dans les pays que leur valeur avoit domptés : la paix ne les plongeoit pas dans une oiſiveté nuiſible : des légions triomphantes ne rougiſſoient pas de ſe ſervir de la bêche & du hoyau; elles formoient des chemins

(60) Dans la plupart des contrées de l'Europe, une Politique injuſte & barbare fait condamner impitoyablement à la mort les *Déſerteurs*. Par une ſuite des loix militaires, l'homme qui par la ſéduction ou la violence s'eſt fait ſoldat, pour avoir oſé s'affranchir de ſon eſclavage, eſt anéanti pour la Société, & perdu pour ſon injuſte maître. C'eſt ainſi que l'injuſtice & le Deſpotiſme toujours aveugles ſe minent à eux-mêmes!

publics ; elles défrichoient des terres incultes ; elles conduiſoient la pierre ; elles prenoient la truelle ; elles bâtiſſoient des aqueducs ; elles creuſoient des canaux. Par cette Politique ſi ſage, le Soldat toujours actif s'endurciſſoit à la fatigue ; il échappoit aux vices que produit la pareſſe ; il rendoit plus floriſſantes les Provinces qu'il avoit conquiſes, il devenoit au moins durant la paix, un membre utile à l'Etat. Aujourd'hui les Princes ſemblent craindre que leurs mercénaires ne procurent aucuns biens au reſte de leurs Sujets.

A FORCE de préjugés & d'illuſions, les Deſpotes parviennent à ſe liguer avec une portion de leurs Sujets pour aſſervir tous les autres, & pour ſe mettre à portée de travailler ſans obſtacles à la ruine de la Société. Mais enfin que réſulte-t-il de cette Politique ſi profonde & ſi bien concertée ? Au milieu d'une Nation tremblante & découragée, le Deſpote eſt-il donc véritablement puiſſant ? Intimidé par ſes légions, ſon Peuple eſt-il bien actif, bien induſtrieux, bien fortuné ? Entouré de ces cohortes eſt-il lui-même fort heureux ? Non, ſans-doute ; la Nation écraſée ſous le joug, tombe peu-à-peu dans un abrutiſſement complet ; ſon tyran armé de défiance contre tous ſes ſujets, environné de ſes ſatellites, devient le triſte géolier de lui-même, ſans jouïr pour cela d'une plus grande ſûreté. Ses gardes deviennent ſes maîtres & lui font bientôt la loi : ſa couronne & ſa vie dépendent à tout moment des caprices d'une Soldateſque fougueuſe, inconſidérée, mercénaire, qui lui fait ſentir les effets de ſes mécontentements. Un Sultan endormi dans la molleſſe, gouverné par un Viſir, par un Eunuque avare, par une Sultane frivole ; riſque à cha-

que inſtant de devenir la victime de ſes Janiſſaires mutinés. Dans un Etat Deſpotique, le trône appartient à celui qui a le courage de s'y placer.

C'EST ainſi que le Deſpotiſme, qui eſt l'ouvrage de la force & de l'uſurpation, ſe détruit par l'uſurpation & la force. Les plus grands ennemis des Rois ſont ceux qui leur conſeillent de s'emparer d'un pouvoir abſolu. Sidney remarque très-bien que, *ſi l'uſurpation donnoit des droits, il n'y auroit perſonne qui ne fût tenté de faire des efforts pour uſurper une couronne qui en ſeroit le prix.* Un Souverain qui uſurpe les droits de ſes Sujets, ſemble les inviter à uſurper les ſiens ou à le détruire lui-même.

SI l'on donnoit en problême de trouver le moyen le plus ſûr de rendre un Peuple & ſon Chef le plus malheureux qu'il eſt poſſible, mettez l'autorité abſolue dans les mains d'un homme ſans lumieres; prenez des précautions pour que jamais il ne puiſſe s'éclairer; rendez cette autorité permanente; donnez-lui pour appui des armées bien nombreuſes, permettez-lui d'opprimer ſes Sujets, ſans jamais vouloir écouter leurs plaintes, & le problême ſe trouvera réſolu.

LE pouvoir arbitraire ne procure à perſonne ni bien-être, ni repos, ni puiſſance, ni ſûreté. Un tyran eſt un inſenſé qui, étant ſeul contre tous, doit craindre chacun de ſes ſujets. Que leur oppoſe-t-il? Des Soldats mercénaires, des brutaux ſans raiſon, des ames vénales, faciles à gagner, & que tout chef ambitieux peut ſoulever contre le Souverain. Tout Deſpote eſt un furieux qui ſe bleſſe à tout moment de l'épée dont il ſe ſert pour frapper ſon Peuple. Un Gouvernement militaire rend le Soldat l'arbitre du ſort du Prince; la force aveugle qui ſoutient le trône, peut auſſi le ren-

verſer. Des loix juſtes & l'attachement des Peuples, voilà les fondements les plus ſolides de la puiſſance des Rois. Le Deſpotiſme eſt une mer orageuſe ſur laquelle, & le Pilote, & les paſſagers ſont expoſés à des naufrages continuels. (61)

TOUTE folie ſe punit toujours elle-même. De fauſſes idées de grandeur font-elles croire à un Prince qu'il eſt beau d'exercer un pouvoir illimité, ou qu'il eſt indigne de lui de trouver des obſtacles à ſes volontés ſuprêmes ? Bientôt ſon ambition s'allume, il détruit toutes les barrieres, il anéantit les loix, il impoſe un ſilence éternel à ceux qui pourroient lui faire connoître l'état de ſa Nation ; mais il eſt puni de ſa folie par le découragement & la miſère qui s'établiſſent dans ſon pays. Croit-il ſe mettre à l'abri des mécontentements publics à force d'armées & de ſoldats ? Il ne fait qu'augmenter le ravage ; ſes gardes & ſes complices deviennent ſes maîtres : ſon indigence le met hors d'état de contenter leur avidité, & ſa vie eſt expoſée aux caprices d'une milice inſolente qui ne tarde pas à connoître ſa force. Ce furent des légions qui donnerent à l'Empire Romain tant de Tyrans qui le conduiſirent à ſa deſtruction : ce fut par la main des ſoldats, que ces monſtres ſe virent forcés de périr les uns après les autres.

UN Tyran eſt un vrai frénétique qui, par les vains efforts de ſa fauſſe Politique, ne fait que préparer ſa propre deſtruction ; il creuſe à tout moment le tombeau qui doit l'enſevelir ſous les ruines de l'Etat. La tranquillité paſſagere dont le Deſpotiſme ſemble jouïr quelquefois, reſſemble à ces

(61) *Non exercitus neque theſauri regni præſidia ſunt : verum amici, quos neque armis cogere, neque auro parare queas, officio & fide parantur.* SALLUST.

calmes perfides qui précédent communément les tempêtes, les ouragans, les tremblements dont la terre eſt ébranlée juſques dans ſes fondements.

SOUVERAINS du monde! on vous trompe, quand on vous dit que vous êtes des Dieux. Conquérants! on vous trompe, quand on vous perſuade que vous êtes de grands hommes. Monarques! on vous trompe, quand on vous excite à uſurper un pouvoir abſolu toujours environné de dangers & d'allarmes. On vous trompe, quand on vous dit que votre intérêt demande que vous arrachiez à vos Peuples la liberté, ſans laquelle ils ne peuvent travailler, ni à votre propre puiſſance, ni à votre félicité. On vous trompe, quand on vous fait croire qu'on vous aime, tandis que vous ne ſongez qu'à répandre la terreur. On vous trompe enfin, quand on vous dit que des armées nombreuſes, & des ſatellites mercénaires vous mettront en ſûreté. Soyez juſtes; rendez vos Peuples libres; régnez avec les loix; ne ſouffrez pas qu'on ſe ſerve de votre nom pour exercer la tyrannie: aimez vos Sujets; occupez-vous de leurs beſoins; écoutez leurs juſtes plaintes: établiſſez l'empire des mœurs; récompenſez le mérite & la vertu; banniſſez de votre préſence le vice; puniſſez l'oppreſſion & le crime; c'eſt alors que vous ſerez vraiment grands, riches & puiſſants: c'eſt alors que vous ſerez ſincèrement aimés: c'eſt alors que vous jouïrez d'une ſûreté véritable au milieu d'un Peuple ſatisfait, & vos jours précieux ſeront bien mieux gardés par vos Sujets unis de cœurs avec vous, que par des Courtiſans abjects ou par des Soldats mercénaires, qui ſeront toujours incapables d'avoir un attachement ſincère: la vertu ſeule a droit d'être ſincèrement aimée.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.

Principes naturels de la Politique.

CHAP. I. *De la Société. Du Pacte Social. Des Loix. De la Souveraineté. Du Gouvernement.* . . . . . Page 5

CHAP. II. *Origine des Gouvernemens. De leurs formes diverſes. De leurs avantages & déſavantages.* 24

CHAP. III. *De la Liberté.* 37

CHAP. IV. *Du Gouvernement mixte. Des Repréſentans d'une Nation.* 47

CHAP. V. *De la Liberté de penſer. Influence de la Liberté ſur les mœurs.* 55

CHAP. VI. *Réflexions ſur le Gouvernement Britannique.* 66

CHAP. VII. *Des intérêts des Princes, ou de la Politique véritable.* 77

CHAP. VIII. *Des qualités & des vertus néceſſaires au Souverain.* 91

CHAP. IX. *Causes de l'abus du pouvoir ou de la corruption des Princes.* . . 92
CHAP. X. *De la fausse Politique. Du Despotisme. De la Tyrannie.* 99
CHAP. XI. *De la Guerre.* . . . 113
CHAP. XII. *Du Machiavelisme ou de la Perfidie en Politique.* 127
CHAP. XIII. *Des effets physiques ou naturels du Despotisme.* 134
CHAP. XIV. *De la Corruption des Cours.* 143
CHAP. XV. *Du Gouvernement Militaire.* 163

Fin de la Table de la seconde Partie.

SYSTÊME SOCIAL.

TOME TROISIEME.

SYSTÊME SOCIAL.

OU

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE

ET

DE LA POLITIQUE.

AVEC UN EXAMEN

DE

L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT SUR LES MŒURS.

Par l'AUTEUR du Systême de la Nature.

Discenda virtus est; ars est bonum fieri; erras si existimas vitia nobiscum nasci; supervenerunt, ingesta sunt.

SENEC. EPIST. 124.

TOME TROISIÈME.

LONDRES,

M DCC LXXIV.

SYSTÊME SOCIAL.

TROISIEME PARTIE.

DE L'INFLUENCE DU *GOUVERNEMENT SUR LES MOEURS.*

Ou des causes & des remedes de la Corruption.

CHAPITRE I.

Des vraies sources de la Corruption des Mœurs. De l'Opinion.

TOUT se réunit pour prouver que, des différentes causes capables d'influer sur les hommes, il n'en est pas qui agisse sur eux d'une façon plus marquée que le gouvernement. Pour peu que nous réfléchissions sur ce qui se passe sous nos yeux, nous reconnoîtrons les empreintes de l'administration dans le caractere, dans les opinions, dans les loix, dans les usages, dans l'éducation & dans les mœurs des Nations. La nature donne les corps ; le climat

contribue au tempérament ; mais le Gouvernement modifie & la nature & le climat. La nature inſpire aux hommes les mêmes paſſions : la force ou la foibleſſe de ces paſſions dépendent du tempérament ; mais le Gouvernement dirige les paſſions données par la nature & maîtriſe le tempérament lui-même. Donnez des arbres de la même eſpece à des cultivateurs différents, & vous les verrez varier étrangement par la culture qu'ils recevront. Les Princes ſont les cultivateurs ; les hommes, qui ſont les mêmes par leur nature, ſe diverſifient entre leurs mains ; ſuivant les ſoins qu'ils leur donnent, ils produiſent des fruits agréables ou pernicieux.

UN illuſtre moderne (1) ſemble accorder au climat une influence trop grande ſur les inſtitutions humaines. Quoiqu'on ne puiſſe pas nier que cette cauſe n'agiſſe d'une façon très marquée ſur les hommes & ne contribue viſiblement à pluſieurs de leurs uſages, de leurs opinions, &c. ; il ſuffit pourtant d'ouvrir les yeux pour s'appercevoir que ce n'eſt pas le climat qui influe de la façon la plus forte ſur les êtres de l'eſpece humaine & ſur leurs inſtitutions. Ne voyons-nous pas le Deſpotiſme établir également ſon trône dans les ſables brûlants de la Lybie, & dans les forêts glacées du Septentrion ; dans les plaines fertiles de l'Indoſtan, & dans les déſerts de la Scythie? Il eſt vrai que l'habitant énervé d'un pays chaud, dont le ſol généreux lui fournit preſque tous ſes beſoins, ſans culture, doit être

(1) Le Préſident de Monteſquieu dans l'*Eſprit des Loix.*

plus mou, plus lâche, plus efféminé, & par conſéquent plus diſpoſé à recevoir des fers que l'habitant robuſte d'un pays montueux ou d'une terre ingrate qui l'oblige à travailler : mais pourquoi voit-on l'Arabe vagabond éluder depuis tant de ſiecles le joug de l'eſclave, qui depuis des milliers d'années accable le Perſan, l'Egyptien & le Maure ſes voiſins ? Le climat de l'Arabie differe-t-il donc beaucoup de celui de la Chaldée, de l'Aſſyrie, de Maroc ? Le Tartare indomté habite-t-il une région plus favorable que le Sibérien ? Eſt-il un mortel plus endurci à la fatigue & pourtant plus eſclave que le Ruſſe, le Japonois & le Turc ? Ils bravent la mort avec courage, & cependant ils vivent dans les fers.

Mais ſans aller chercher des exemples éloignés, ne voyons-nous pas le pays des Romains, des conquérants du monde, habité de nos jours par des eſclaves qui rampent aux pieds d'un Prêtre ? Les Eſpagnols & les Portugais, engourdis aujourd'hui dans l'eſclavage, la pareſſe & la miſere, n'occupent-ils donc pas les contrées qui furent jadis cultivées par des Ibériens & des Luſitaniens remplis de courage & d'activité ? Enfin le climat, le ſoleil, la terre ont-ils changé pour ces Grecs qui, deſcendus des défenſeurs les plus généreux de la liberté, tremblent aujourd'hui à la vue d'un Janiſſaire ?

Ce n'eſt donc pas le climat, qui fait les hommes ce qu'ils ſont, ou qui influe ſur leurs mœurs de la façon la plus forte ; c'eſt ſur-tout *l'opinion*, qui n'eſt elle-même que l'aſſemblage des idées tranſmiſes & perpétuées par l'Éducation, la Religion, le Gouvernement, & continuellement fortifiées par l'exemple, & par l'habitude qu'il parvient à

les identifier, pour ainſi dire, avec nous. L'opinion vraye eſt celle qui ſe fonde ſur l'expérience & la raiſon. L'opinion fauſſe eſt celle qui n'a pour baſe que l'ignorance & le préjugé; celle-ci eſt la véritable ſource du mal moral : en s'emparant de l'eſprit des Souverains & des Peuples, elle les aveugle ſur leurs intérêts les plus ſenſibles; elle les trompe ſur les objets qui ſont faits pour déſirer; elle allume leur imagination pour de vaines chimeres; elle les fait marcher à tâtons dans le chemin de la vie; ils ſe heurtent les uns les autres ſans-ceſſe dans la route deſtinée à les conduire au bonheur; ſemblables à des voyageurs égarés pendant une nuit obſcure, ils ſont à tout moment ſéduits par des lueurs trompeuſes & paſſageres qui les détournent de la voye pour les conduire à leur perte.

POURQUOI voyons-nous la terre en proye à des tyrans qui la ravagent & qui ſemblent avoir juré d'en bannir la félicité? C'eſt que l'opinion leur montre le bonheur, la puiſſance & la gloire dans des conquêtes ruineuſes, dans un faſte puéril, dans des dépenſes frivoles, dans des paſſions extravagantes, qu'ils ne peuvent contenter qu'en rendant les Peuples miſérables. Pourquoi voyons-nous des Nations autrefois généreuſes, maintenant écraſées ſous le joug honteux d'un Deſpotiſme accablant? C'eſt que chez elles l'opinion a changé : c'eſt que la violence des Conquérants & des Deſpotes a briſé le reſſort des eſprits : c'eſt que la ſuperſtition, complice de la Tyrannie, eſt parvenue à dégrader les ames & à les rendre lâches, craintives, inſenſibles. Pourquoi voyons-nous des Peuples entiers ſe faire remarquer par des perfidies, des trahiſons, des aſſaſſinats, des

mœurs infâmes : c'eſt que l'opinion les ſoumet, d'un côté, à des maîtres dont les exemples les familiariſent avec la violence, le parjure, le machiavéliſme, la fauſſeté ; & de l'autre, à des prêtres qui, loin d'éclairer les hommes, les font croupir dans la plus profonde ignorance, à l'ombre d'une religion vénale toujours prête à expier les crimes les plus noirs. Pourquoi voyons-nous des Nations enivrées de l'enthouſiaſme du commerce & de la paſſion des richeſſes, leur ſacrifier imprudemment leur repos, leur bien-être préſent, leur liberté ? C'eſt que l'opinion leur perſuade que l'argent conſtitue ſeul le vrai bonheur, tandis qu'il n'en eſt que la repréſentation trompeuſe, & qu'il ne contribue en rien à la félicité publique. Pourquoi trouvons-nous à quelques Nations un caractere de vanité, d'étourderie, de frivolité, qui les détourne des objets les plus intéreſſants pour elles ? C'eſt qu'un Gouvernement vain, inconſtant, léger, régle l'opinion d'une foule d'inconſidérés qui s'imaginent qu'il eſt beau d'imiter les folies & les vices auxquels les Princes & les Grands donnent par leurs exemples la ſanction publique. Enfin pourquoi preſque partout les hommes ſont-ils injuſtes, pervers, occupés à ſe rendre la vie déſagréable ? C'eſt qu'il n'exiſte nulle part une éducation capable de rectifier l'opinion publique communément dépravée : c'eſt que par-tout, le Gouvernement invite les hommes à ſe corrompre, & les empêche de s'éclairer : c'eſt que par-tout ceux qui pourroient exciter & ſolliciter efficacement les hommes au bien, les ſollicitent puiſſamment au mal, leur rendent le vice néceſſaire, & leur font regarder la vertu comme directement oppoſée à leur bonheur.

Tout nous montre donc la néceſſité de combattre l'opinion fauſſe, pour lui ſubſtituer l'opinion vraie. Que l'on ne nous diſe pas que l'homme eſt incorrigible, que ſes erreurs lui ſont cheres, qu'il tient à ſes préjugés. L'expérience ne nous montre-t-elle pas que ſes opinions ont changé ? Il eſt vrai que ſouvent il n'a quitté une erreur que pour en embraſſer une autre; mais cela ne prouve point que ſon cœur ſoit fait pour le mal, ni ſon eſprit pour le menſonge; cela prouve ſeulement que faute d'expérience les hommes ont été ſouvent les dupes de ceux qui leur préſentoient des chimeres pour des réalités; qui leur montroient le bien-être dans des objets où il n'exiſtoit pas; qui n'ont fait que diverſifier leurs préjugés, ſans jamais leur annoncer la vérité dont ces guides n'avoient eux-mêmes aucune idée.

Si l'opinion eſt parvenue à changer peu-à-peu des Grecs & des Romains libres & courageux, en des eſclaves abjects & mépriſables; pourquoi la vérité ne parviendroit-elle pas à changer des hommes fatigués de leurs miſeres, en des citoyens généreux, en des enthouſiaſtes de la liberté & de la vertu ? De quel droit croiroit-on que le menſonge ſeul ait le pouvoir d'allumer l'imagination & d'échauffer les cœurs des Peuples ? Pourquoi la vérité ne feroit-elle pas des enthouſiaſtes de ceux qui auront une fois ſenti à quel point elle eſt néceſſaire au bonheur des Nations ? Si la paſſion de la liberté s'eſt vivement réveillée dans l'ame des Britons ou des Bataves, & les a fait ſortir de l'engourdiſſement où les tenoit le Deſpotiſme; pourquoi à leur exemple d'autres Nations n'ouvriroient-elles pas les yeux ſur leurs

droits & ſur leurs intérêts les plus chers ? Enfin quelles raiſons aurions-nous pour déſeſpérer qu'il pût jamais ſe trouver des Souverains magnanimes & vertueux qui, fatigués des voies tortueuſes & peu ſûres d'une fauſſe Politique, compriſſent à la fin leurs véritables intérêts, & renonçaſſent aux maximes d'un Deſpotiſme inſenſé ; dont l'effet fut & ſera toujours d'anéantir, & le bonheur du Prince, & celui des Sujets ?

C'EST à l'expérience, à la réflexion, à la vérité, qu'il appartient de deſſiller les yeux des hommes & de ceux qui les conduiſent. La raiſon ſeule peut les remettre dans le chemin propre à les mener au terme qu'ils déſirent. A ſon défaut, la néceſſité, dont la main puiſſante ſe fait ſentir aux Peuples, ainſi qu'à leurs Maîtres, forcera tôt ou tard, & les uns, & les autres de recourir à la vérité, à la raiſon, à l'équité comme aux uniques remedes de leurs longues folies & de leurs calamités devenues inſupportables. Le malheur, ce grand maître des hommes, les rend plus prudents, & plus ſages ; l'adverſité meurit l'eſprit des mortels ; les coups redoublés de l'infortune forcent la frivolité même à réfléchir. Il vient un tems où la raiſon trouve des ames diſpoſées à l'entendre ; il vient un tems où l'équité rencontre dans les Peuples des matériaux propres à s'allumer pour elle. Il vient un tems où l'eſclave s'indigne des fers qu'il a longtems portés. Enfin il vient un tems où les tyrans eux-mêmes ſont obligés de chercher un aſyle près des autels de la vertu qu'ils avoient mépriſée.

AINSI la voix mâle de la vérité, loin d'offenſer les Princes, eſt néceſſaire pour les avertir à tems des dangers qui les menacent : s'ils refuſent

de l'entendre, elle reveillera les Peuples du ſommeil funeſte dans lequel tout conſpire à les tenir. Cette vérité ne peut déplaire qu'à ceux à qui l'erreur perſuade que leur propre bonheur conſiſte à faire le mal. Les conducteurs des Peuples ont-ils donc intérêt de les égarer? Leur intérêt n'eſt-il pas de les conduire ſûrement, facilement, gaiement, & de leur procurer des avantages qui rejailliront ſur eux-mêmes? Il eſt utile d'inſpirer une crainte ſalutaire à ces Deſpotes, ſi ſouvent endormis ſur les bords des précipices que l'adulation & le menſonge ſont perpétuellement occupés à creuſer ſous leurs Trônes. Qu'ils tremblent à la vue des ravages que produiſent leur indolence, leurs injuſtices, leurs paſſions, leurs extravagances: qu'ils connoiſſent enfin le prix de la raiſon; qu'ils ceſſent de perſécuter la vérité; qu'ils s'éclairent eux-mêmes: qu'ils éclairent leurs ſujets: qu'ils apprennent que c'eſt de la bonté des mœurs que dépend le bonheur ſolide des Nations & de leurs Chefs. Que leurs ſujets apprennent d'eux, que nul homme ne peut être heureux, s'il ne ſe ſoumet aux loix de la vertu.

Les Princes, quand ils ouvriront les yeux, ſe convaincront aiſément que les malheurs des Nations, dont ils ſouffrent continuellement eux-mêmes, ne ſont dûs qu'aux idées trompeuſes qu'une fauſſe Politique leur donne de leurs propres intérêts; aux flatteries dont des cours avilies les empoiſonnent; aux conſeils funeſtes des hommes ſans lumieres dont ils ſont entourés. Ils trouveront les cauſes des calamités les plus fréquentes & les plus durables, dans l'aveugle frénéſie qui, preſqu'à tout moment, les entraine à la guerre; dans des impôts exceſſifs; dans des injuſtices

journalieres dont l'effet eſt de décourager les Peuples, & de leur faire haïr l'autorité qui ne ſe manifeſte que par ſes rigueurs. Ces Princes verront la ſource des vices & des crimes dans la corruption des cours, ces ſentines reſpectées, d'où la contagion part pour infecter les citoyens. Ils ſentiront que c'eſt l'injuſtice du Gouvernement qui rend les hommes méchants, injuſtes, trompeurs, envieux, jaloux & vains, toujours prêts à ſe nuire. Ils reconnoîtront la vraie cauſe de la rareté des talents, du mérite & de la vertu, dans la négligence de l'adminiſtration, dans ſon indifférence ſur l'éducation publique, dans ſon peu de ſoin à récompenſer le vrai mérite, dans ſa partialité trop commune pour l'incapacité & le vice complaiſants. Ils trouveront la ſource d'une infinité d'abus criants & de tranſgreſſions dans des loix partiales, dans des uſages barbares, dans des coutumes directement contraires au bien public. Ils s'appercevront que les exemples funeſtes que donnent aux nations ceux mêmes qui devroient leur ſervir de modeles, ſont les cauſes viſibles de tant de déſordres qui anéantiſſent, pour la plupart des citoyens, la félicité publique & particuliere. Tout leur fera ſentir les conſéquences fatales d'un luxe effréné, d'une paſſion déſordonnée pour les richeſſes, d'une ſotte émulation de vanité, en un mot, de toutes ces folies qui conduiſent un Etat à ſa ruine. Enfin, tout leur prouvera que, pour devenir & plus heureux & meilleurs, les Peuples ont beſoin d'inſtruction, de lumieres, de liberté; que l'ignorance ne peut faire que des ſtupides; que le préjugé ne fait que des inſenſés; que la tyrannie ne fait que des eſclaves dangereux; que la raiſon ſeule peut faire

des citoyens tranquilles, ſages, vertueux & ſoumis à une autorité raiſonnable.

On exige preſque toujours des effets contraires à leurs cauſes. Vouloir de la vertu, de la raiſon, & des mœurs avec un Gouvernement violent; avec une cour corrompue, avec des exemples déraiſonnables, n'eſt-ce pas exiger qu'un arbre deſſéché produiſe des fruits agréables ? La réforme des mœurs ne peut être que l'effet d'une adminiſtration ſage. Des mœurs dépravées, des vices épidémiques, des folies multipliées, des crimes fréquents, annoncent toujours la corruption des chefs, des inſtitutions mauvaiſes, des préjugés nuiſibles, une éducation défectueuſe, des opinions impertinentes.

Opposer les préceptes merveilleux & la morale impraticable d'une religion ténébreuſe, aux iniquités des Princes & des Peuples, c'eſt oppoſer des phantômes, des hypothèſes, des mots à des paſſions puiſſantes que tout conſpire à fomenter. Recommander la modération, le mépris des richeſſes, l'équité, la raiſon, à des hommes vains, plongés dans le luxe, gouvernés par des maîtres injuſtes & déraiſonnables, qui ne favoriſent que les qualités qu'ils trouvent conformes à leurs vues, c'eſt évidemment leur faire entendre qu'il faut renoncer à la fortune. Les conſeils ſublimes que la Religion fait deſcendre du ciel, ne ſont pas faits pour les habitans de la terre. Les principes de la morale la plus ſimple & la plus vraie ſont déjà perpétuellement contredits par les exemples des Princes & des Grands, & par ce qui ſe paſſe dans la Société. Comment après celà ces principes pourroient-ils influer ſur la pratique ? La morale reſſemble à une fille ai-

mable, dont tout le monde admire la beauté, mais que perſonne ne veut épouſer parce qu'elle n'apporte point de dot.

Il n'y a qu'un Gouvernement équitable qui, à l'aide d'une légiſlation éclairée, puiſſe rendre les hommes plus ſages & leur prêcher la morale avec fruit. Un Gouvernement inique & déraiſonnable ne formera jamais que des hommes injuſtes, vicieux, vains, frivoles, étourdis, incapables d'écouter & de ſuivre la raiſon, à qui la vertu même doit paroître incommode & ridicule.

CHAPITRE II.

Des influences du Gouvernement ſur les Grands d'une Nation.

On s'apperçoit & l'on ſe plaint des effets, & toujours on s'obſtine à fermer les yeux ſur leurs vraies cauſes. Les préjugés de la ſuperſtition, l'adulation des Cours, la violence & l'impéritie des princes, l'inertie & l'ignorance des Peuples ont, comme on a vu, fait éclore le Deſpotiſme & la Tyrannie. Ce Gouvernement, ou plutôt ce brigandage eſt devenu le fléau des Nations, le deſtructeur de tout ordre, l'ennemi de tout bien, le corrupteur de toute morale. La Politique deſtinée à conduire les Peuples à la félicité, ne fut preſqu'en tout pays qu'un guide aveugle qui les égara, que l'inſtrument de leur malheur, la ſource des préjugés, de la déraiſon, des vices & des folies ſans nombre dont les ſociétés ſont

les victimes. L'art de gouverner les hommes, par un abus honteux, n'eſt trop communément devenu que l'art de les tromper, de les diviſer, de les oppoſer les uns aux autres; de les rendre ou méchants ou inſenſés, afin de les aſſervir & de les dépouiller avec plus de facilité.

Sous un Gouvernement tyrannique peut-il y avoir des mœurs, & à quoi la vertu pourroit-elle conduire? Toute morale n'eſt-elle pas incompatible avec le Deſpotiſme, qui met perpétuellement le caprice aveugle en la place de la raiſon & de la loi; qui foule aux pieds la juſtice, l'humanité, la pitié, la modération, les droits les plus ſacrés des hommes? Non; la vertu n'eſt pas faite pour des eſclaves enchaînés par un Maître qui les traîne au gré de ſes propres déſirs: les déſirs d'un Tyran ſont toujours déréglés. Les Peuples ne ſeront juſtes & raiſonnables, que lorſqu'ils ſeront gouvernés par des chefs juſtes & raiſonnables. L'équité & la raiſon ne ſont point faites pour être ni connues, ni enſeignées, ni pratiquées par ceux qui haïſſent l'équité, qui proſcrivent la raiſon, qui craignent la vérité, qui refuſent de voir clair, & qui mettent tout en œuvre pour empêcher que leurs ſujets ne s'éclairent.

Tout homme injuſte eſt fait pour haïr l'équité qui le condamne, & la vertu, dont la conſcience lui montre qu'il eſt lui-même dépourvu. La tyrannie doit craindre les vertus ſociales; elle doit apprehender tout ce qui tend à rapprocher les citoyens, à les unir d'intérêts, à reſſerrer les nœuds de la ſociété. D'un autre côté l'homme de bien ne peut aimer ni ſoutenir la Tyrannie, dont la marche eſt contraire à toute vertu. Un tyran ne peut aimer que ceux qui lui reſſemblent

blent & qui lui ſont utiles; il lui faut des flatteurs, des approbateurs de ſes iniquités; des miniſtres ſans pitié, des conſeillers injuſtes, des eſclaves diviſés dont les paſſions diſcordantes deviennent néceſſaires à ſa propre ſûreté, & ſervent à cimenter ſon pouvoir. *Diviſez pour régner*, fut toujours la maxime la plus chere aux tyrans.

Tout homme qui jouït d'un pouvoir abſolu, n'a plus aucuns motifs pour bien faire. Quels motifs pourroit avoir de s'inſtruire ou de contenir ſes paſſions, un homme qui peut tout faire impunément; dont les délires mêmes ſont reſpectés; qui a le pouvoir d'écraſer par ſa force tous ceux qu'il ne peut pas ſéduire par ſes largeſſes? Comment faire concevoir à un véritable Briarée qui a deux cent mille bras armés à ſes ordres, qu'il doit quelque choſe à des malheureux qui n'ont chacun que deux bras dont ils n'oſent ſe ſervir? Comment mettre un frein aux paſſions d'un Prince gonflé de l'idée de ſa propre grandeur, & rempli de mépris pour tous les autres hommes? Comment contenir un homme qui, pour l'accompliſſement de ſes volontés les plus bizarres, ſe trouve en état de mettre en jeu les volontés & les paſſions d'aſſez de ſatellites, pour faire taire les plaintes & les ſoupirs importuns de tous ſes ſujets? Le pouvoir abſolu anéantit aux yeux de tout homme qui l'exerce, tous les liens de la ſociété, & par conſéquent tous les devoirs de la morale.

L'oisiveté eſt, dit-on, *la mère de tous les vices*. Tout homme qui n'eſt pas pouſſé au travail par quelque intérêt puiſſant, n'eſt gueres tenté de s'occuper. L'indolence & la pareſſe s'emparent communément des Princes qui, prévenus

dans tous leurs ſouhaits, n'ont aucune peine à prendre pour obtenir les objets de leurs vœux. Nourris dans la molleſſe & dans la haine du travail, ils n'ont contre l'ennui d'autres reſſources que la volupté, la débauche, la diſſipation continuelle, le jeu des plaiſirs extraordinaires & couteux, les ſeuls qui ſoient aſſez piquants pour donner des ſecouſſes paſſageres à leurs ames engourdies. Des amuſements continuels ſont incompatibles avec l'adminiſtration d'un Etat; il faut donc s'en débarraſſer & la confier à d'autres. Mais un Prince dépourvu de lumieres & d'activité, n'emploie que ceux que l'intrigue lui propoſe. Un Prince vicieux ne choiſit que ceux qui le mettront à portée de contenter ſes fantaiſies. Sans talents, ſans mérite & ſans vertu, lui-même eſt un juge incompétent du talent, du mérite, de la vertu. Un Deſpote ne connoît d'autre mérite, que celui de lui plaire, d'autre talent, que celui de ſatisfaire ſes volontés. Le bien de l'Etat lui eſt parfaitement indifférent; il le déteſte dès qu'il s'oppoſe à ſes paſſions, qui jamais ne veulent rien trouver d'impoſſible.

POUR inviter efficacement les hommes à ſe corrompre, il ſuffit d'élever & de récompenſer la baſſeſſe, & d'étouffer ou punir la grandeur d'ame. (2) Dans tout ce qu'ils font, les hommes ne cherchent que l'honneur, le bien-être, la fortune; s'ils ne les voyent attachés qu'au mal, ils ſe livrent au mal, & ne regardent la vertu que comme un ſacrifice trop douloureux pour

(2) *Ubi malos præmia ſequuntur, haud facilè quiſquam gratuitò bonus eſt.*

SALLUST.

vouloir y consentir. Il faut ne pas sentir la liaison nécessaire des choses, pour être surpris de voir que, sous un mauvais Gouvernement, les faveurs, le crédit, les distinctions & les places ne peuvent pas être le prix des lumieres & de la probité. Si, sous une pareille administration, l'homme de bien parvenoit aux emplois distingués, c'est alors que l'on auroit lieu d'être surpris.

Le mérite donne de la hauteur, de la fierté, de la grandeur d'ame. La vertu s'estime & se respecte elle-même; les grands talents ignorent l'art de ramper. Ils déplaisent par conséquent à ceux qui veulent qu'on rampe devant eux; ils font ombrage aux hommes vains, futiles, médiocres, qui seuls sont les dispensateurs des graces. Il seroit contre nature de voir des ministres abjects qui ne croyent pas à la vertu, aimer & protéger des ames nobles, favoriser des talents qui les éclipseroient eux-mêmes, faire cas de la vertu qui leur paroît une chimère. Il est dans l'ordre des choses que, sous une administration corrompue, il y ait une longue chaîne de corruption, depuis le maître jusqu'au dernier de ses supports. Il est dans l'ordre des choses que des hommes de cette trempe détestent les gens de bien, & leur préférent des fripons, des flatteurs, des sycophantes, des intriguants disposés à tout faire.

L'Ambition ou le désir de s'élever au-dessus des autres est, comme on l'a fait voir, une passion naturelle à l'homme. Elle est très-légitime dans celui qui se sent capable de servir utilement ses concitoyens. Un Gouvernement sage peut & doit mettre en jeu cette passion: afin d'avoir des coopérateurs actifs, propres à seconder les

projets. Les grandes places ſont dans les mains du Prince, des récompenſes capables d'exciter les talents. Un Gouvernement tyrannique ne demande que des complices. Un tyran vicieux ne veut auprès de ſa perſonne, que des hommes qui lui reſſemblent. Un Prince qui a la conſcience de ſa propre incapacité, craindroit d'avoir des Miniſtres qui l'effaceroient aux yeux de ſes Sujets.

Un Prince qui employe de mauvais miniſtres, travaille à ſa propre ruine. On nous dira, ſans doute, que les Princes ſont des hommes, & qu'ils peuvent être trompés : mais tout Souverain qui a des yeux, ne peut être longtems trompé ; ſa négligence eſt impardonnable, s'il perſiſte dans ſon aveuglement. S'il eſt difficile de connoître le cœur des hommes, il eſt au moins aiſé de juger de leurs talents par leur conduite. Eſt-il rien de plus imprudent, que ces Princes qui remettent l'adminiſtration à des hommes que l'on voit ſouvent incapables de gérer leurs propres affaires, noyés eux-mêmes de dettes, plongés dans la diſſipation & la débauche ? Un Miniſtre ſans principes, ſans lumieres, ſans mœurs, ſans prudence eſt-il un homme bien propre à gouverner un Etat ? Mais les Princes trouvent communément dans les agens qu'ils employent, tous les talents requis, pourvu qu'ils ayent celui de les amuſer, de les débarraſſer des affaires, de les flatter dans leurs goûts, de les endormir ſur leurs devoirs les plus importants. (3)

(3) Un Souverain moderne, à qui l'on repréſentoit la mauvaiſe conduite de ſon premier Miniſtre, après avoir tranquillement écouté, répondit : *Je ſais que c'eſt un fripon ; mais j'y ſuis accoutumé, & il me fait entendre de très-bons Opéras.* Ce Miniſtre peu de tems après l'engagea dans une guerre qui le priva de ſes Etats pendant pluſieurs années.

La matiere premiere des gens en place, eſt entiérement viciée ſous un Gouvernement Deſpotique; tout homme de bien y eſt parfaitement déplacé. Les vertus publiques, la décence, la bonne foi, l'humanité, l'équité ſont inutiles & dangereuſes, ſous des maîtres à qui le bien public fait ombrage. Comment un Deſpote vicieux & prodigue pourroit-il s'accommoder d'un miniſtre équitable & compatiſſant, qui au lieu d'imaginer des moyens de contenter ſes caprices, tenteroit ſottement de l'attendrir ſur les maux de ſon peuple ? Le miniſtre d'un Tyran doit avoir un cœur de fer & un front d'airain. Sa tête ingénieuſe doit tenter l'impoſſible & faire éclore chaque jour des reſſources nouvelles, afin de ſatisfaire la rapacité d'un maître ingénieux & de ſes courtiſans inſatiables. Le miniſtre fidéle d'un Deſpote doit ſe mettre au-deſſus de la honte, des remors & des jugemens publics. Quel eſt l'homme honnête qui pourroit conſentir à ſe charger d'une place dans laquelle il eſt ſûr de n'avoir jamais que du mal à faire à ſes concitoyens ?

D'ou l'on voit que, par-tout où le Deſpotiſme a fixé ſa demeure, il ne peut y avoir qu'une longue chaîne de Tyrans, qui chacun dans leurs ſphéres, font éprouver aux Peuples des vexations ſans nombre. Un Souverain indifférent ſur le bonheur de ſa Nation, exciteroit-il entre ſes miniſtres l'émulation & le deſir de bien faire ? Un Prince prodigue & gouverné par des adulateurs, des ſycophantes, des maîtreſſes; un Prince dont les beſoins finiſſent par ne plus avoir de bornes; un Prince dont les fantaiſies les plus ruineuſes ne veulent rien trouver d'impoſſible, ne peut être ſervi que par des miniſtres injuſtes & violents,

qui n'employeront eux-mêmes que des hommes peu ſcrupuleux ſur les moyens de faire leur cour & de travailler à leur propre fortune.

Sous un Gouvernement arbitraire, nul citoyen n'eſt tenté d'acquérir du mérite & des talents; il ſait que les récompenſes & les places ne ſont réſervées qu'à l'intrigue, & diſtribuées par le caprice injuſte; il devient donc intriguant, & s'embarraſſe fort peu de mériter. Perſonne ne s'occupe du bien de l'Etat, lorſque les diſtributeurs des graces le négligent eux-mêmes, & n'ont aucuns égards aux ſoins que l'on ſe donne pour ſervir la Patrie. Un paſſe-droit, une recompenſe ôtée à un citoyen qui la mérite, privent non-ſeulement l'Etat de ſes ſervices, mais encore des ſervices & des talents de tous ceux qui auroient été tentés de l'imiter. Il n'eſt plus d'émulation véritable dans un pays où la médiocrité, l'intrigue, la faveur, le crédit anéantiſſent les droits du mérite & de la vertu.

Le Sage doit-il ſe mêler des affaires publiques? Il le doit, quand il ſe ſent capable de ſervir ſon pays, auquel il doit ſes lumieres & ſes talents. L'homme de bien peut-il ſe permettre des mouvements d'ambition? Il le peut & le doit, quand il prévoit pouvoir faire le bien. L'ambition eſt une vertu dans les ames qui ſe ſentent aſſez fortes pour faire un grand nombre d'heureux: l'ambition eſt un crime dans ceux qui ne ſavent que nuire. L'ambition eſt une lâcheté ſous le Deſpotiſme, où l'on ne parvient que par des infamies, où l'on ne ſe maintient que par des intrigues, des baſſeſſes & des forfaits. Sous un Tyran, l'ambitieux n'eſt qu'un eſclave adroit, qui cherche à ſe tirer de la troupe des opprimés, pour paſſer dans celle des oppreſſeurs.

CHAPITRE III.

De la corruption des Loix, ou du renverſement des idées de Juſtice.

UN Gouvernement injuſte familiariſe les eſprits des ſujets avec l'injuſtice, & fait que peu-à-peu ils s'accoutument à la voir ſans horreur. La juſtice eſt, comme on l'a dit ailleurs, la baſe de toutes les vertus ſociales, un centre commun d'où toutes les autres doivent partir. Cependant rien de plus rare au monde que cette vertu ſi néceſſaire à la félicité publique & particuliere. L'idée en eſt preſque totalement effacée de l'eſprit des Peuples, ou plutôt elle n'eſt pas née dans leurs têtes. Si les hommes avoient des idées nettes de l'équité, il n'y auroit pas tant de tyrans & d'eſclaves dans le monde: chacun connoiſſant ſes propres intérêts, reſpecteroit ceux des autres.

A force de voir & d'éprouver des injuſtices, le plus grand nombre des hommes ſemble ſe perſuader qu'en effet *la raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure.* Un grand Philoſophe n'a pas rougi de faire de ce principe abſurde la baſe de ſa Politique; (4) & beaucoup de perſonnes éclairées ſont encore les dupes des ſophiſmes dont il l'a très-ingénieuſement appuyée. La force, ſelon

(4) Thomas Hobbes dans ſon Traité *du Citoyen*, & dans le *Léviathan*.

lui, eſt l'unique fondement du pouvoir, & c'eſt le pouvoir ſeul qui décide le juſte & l'injuſte. Ainſi les lumieres du bon-ſens n'ont encore pû juſqu'ici bannir des principes vraiment barbares & ſauvages de l'eſprit de bien des gens qui ſe donnent néanmoins pour des êtres civiliſés : il eſt très-peu d'hommes au monde, qui, d'après ce qu'ils voyent, ne parviennent à croire que le foible eſt deſtiné par la nature à devenir la proye, le jouet, l'eſclave du plus fort, & conſéquemment que la Société doit néceſſairement ſe partager en oppreſſeurs & en opprimés.

Les hommes puiſſants jouïſſent toujours de l'impunité ; les crimes les plus deſtructeurs de la Société, ſe commettent tous les jours de ſon aveu & ſous ſes yeux. Tout Prince, tout homme en place, tout ſuppôt du pouvoir ſuprême peut ſans danger ſe permettre les violences les plus criantes. Les Tyrans ont pour principe que leurs agents doivent jouïr d'une puiſſance auſſi illimitée que la leur : ils pardonnent aiſément les crimes qui n'ont que les Peuples pour objet : l'abus même du pouvoir qu'ils confient, ſemble flatter leur vanité ; ils s'imaginent être puiſſants, parce qu'ils n'ont aucun frein eux-mêmes, & prétendent avoir le droit d'accorder à d'autres la faculté qu'ils regardent comme le ſigne de la grandeur. Sous un Deſpote, le miniſtre n'eſt gueres puni du mal qu'il fait à ſa Nation ; ſon ſeul crime eſt toujours de déplaire à ſon maître, ou à ceux qui diſpoſent de l'amour ou de la haine de ce maître peu accoutumé à juger par lui-même.

C'est une maxime abominable, introduite par la Politique la plus aveugle, que celle qui perſuade aux Souverains que *l'autorité ne doit*

jamais réculer. En conſéquence de ce principe, la réclamation la plus juſte de la part du foible, eſt preſque toujours traitée d'inſolence puniſſable, on eſt tout étonné de l'audace d'un malheureux qui oſe réſiſter au mal que veut lui faire un homme plus puiſſant que lui. Sous un Gouvernement deſpotique, le Peuple a toujours tort; ſes repréſentations ſont taxées de révoltes; ſes doléances ſont punies comme ſéditieuſes; on diroit que les Nations en ſe donnant des chefs, ont perdu le droit même de leur demander juſtice; ceux-ci, ainſi que les agens qu'ils employent, ſe prétendent infaillibles contre la Divinité. C'eſt ordinairement à coups d'épée que les Princes répondent aux gémiſſements de leurs Sujets. De quel droit en effet des Magiſtrats ou des Sujets oſeroient-ils mettre obſtacle aux volontés de ceux qu'ils ont la folie de regarder comme des Dieux, ou comme les images de la Divinité ſur la terre?

Sous un Gouvernement violent, les citoyens ſont tellement iſolés, ſéparés d'intérêts, indifférents au bien public, concentrés en eux mêmes, que les injuſtices & les opreſſions les plus marquées qu'ils voyent éprouver à leurs concitoyens, ne les touchent aucunement, & ſouvent les réjouiſſent. La marque la plus complette de ſtupidité, c'eſt d'être inſenſible à l'iniquité; la marque la plus complette de folie, c'eſt d'en rire ou de l'approuver. Tout homme qui n'eſt point allarmé d'une injuſtice faite au plus obſcur de ſes concitoyens, eſt une imbécille qui ne mérite lui-même que des fers. Le propre d'un mauvais Gouvernement eſt de faire que chacun ne ſonge qu'à lui-même, & ne s'embarraſſe aucunement

des souffrances des autres. Un Grand qui, glorieux de ses vains privileges ou de sa faveur, applaudit à l'injustice de son maître, ne sait-il donc pas que la fantaisie de ce maître pourra l'écraser lui-même & mettre au néant les privileges dont sa faveur lui permettoit de jouïr.

La justice a presqu'en tout pays deux balances; l'une qui sert à peser les droits des Grands; l'autre à peser ceux du Pauvre. Rendre justice aux citoyens, c'est leur faire une grace; elle demande à être fortement sollicitée, & l'on ne peut communément l'obtenir sans crédit. S'agit-il de juger quelqu'un, on s'informe de ce qu'il est, & non de ce qu'il a droit de prétendre. Par-tout où il faut des sollicitations, du crédit, des richesses, des amis pour obtenir la justice, le foible est nécessairement la victime du plus fort ou du plus intriguant. (5)

Par la négligence de ceux qui gouvernent les hommes, par leur imprudence, & souvent par leur mauvaise foi, les coutumes les plus déraisonnables, les institutions les plus aviliſſantes pour les Peuples, les injustices les plus marquées, dès qu'elles ont duré longtems, se convertissent en loix & conferent des droits. Rien de plus aisé que de se faire des droits, quand on est le plus fort. Rien de plus difficile que de réclamer contre ces droits, quand on est le plus foible. Les abus les plus criants se changent en loix sacrées, quand ils subsistent pendant longtems. (6)

(5) » Les loix sont des filets au travers desquels les petits poissons s'échappent, que les grands poissons rompent, & qui n'arrêtent que les poissons de moyenne taille «. Voyez Schenstones Works p. 151.

(6) Telles sont les vexations exercées sur les habitans de

Ce n'eſt pas la raiſon & l'équité qui gouvernent les Nations, c'eſt la force appuyée de la routine, qui règle deſpotiquement leur ſort. Il n'eſt point de préjugé qui mette plus d'obſtacles à la reforme des abus & à la perfection des inſtitutions humaines, que la vénération peu raiſonnée que l'on montre par-tout pour les anciens uſages & pour les loix de ſes peres. (7) La maxime de *ne rien innover*, a été viſiblement dictée par l'ignorance & la pareſſe. Avec un *c'eſt l'uſage*, l'équité, le bon-ſens, l'évidence ſont réduits à ſe taire. Les Politiques bornés ſe font des phantômes effrayants de tout changement. L'indolence & l'incapacité font échouer les projets les plus utiles. Rien n'eſt plus merveilleux que les raiſons ſubtiles que la ſottiſe imagine quand il s'agit de réformer des abus!

On diroit que les Nations n'ont reçu de la nature aucuns droits, & que ceux dont elles jouïſſent, ne ſont dûs qu'à l'indulgence de leurs Souverains. S'agit-il de ſtipuler les intérêts d'un Peuple, ou de réclamer la juſtice pour lui, on a recours à des titres antiques, à des chartes obſcures & défectueuſes, à des monuments équivo-

la campagne ſous prétexte de *droits Seigneuriaux*, de droits de *Mainmorte*, & ſur-tout de *droits de chaſſe* &c. Il y a des pays où les champs qui avoiſinent les forêts ſont entiérement ravagés par les cerfs, les ſangliers, les daims, les bêtes fauves, &c. La chaſſe, cet amuſement ſi chéri des Princes, n'eſt pas un des moindres fléaux pour les Peuples.

(7) L'illuſtre Leibnitz, parlant de l'autorité que l'on perſiſte à donner aux loix & aux coutumes anciennes & barbares dit que *c'eſt vouloir qu'on ſe nourriſſe de gland depuis que l'on poſſede l'art de cultiver le froment.* Voyez Leibnitz Scriptores rerum Brunswic. Tom. I. pag. 79.

ques & douteux ; (8) plus ces titres ſont anciens, moins ils ſont ſages, & plus on les révere. Cependant les droits des Nations ſont fondés ſur la nature : ils ſont inaliénables, Les droits de l'homme ſont auſſi anciens que l'eſpèce humaine ; les droits de la juſtice ne peuvent jamais ſe preſcrire. Les intérêts & les beſoins préſents ; les circonſtances actuelles mettent la Société en droit d'annuller les inſtitutions qui la bleſſent. Un abus, une injuſtice, un uſage déraiſonnable deviennent-ils donc au bout de mille ans plus ſages, plus juſtes ou meilleurs que le premier jour.

On nous parle ſans-ceſſe de la fixité que les loix doivent avoir. L'on oppoſe ſans-ceſſe aux projets les plus avantageux & les plus équitables, des inſtitutions qui datent de l'origine des Monarchies ou du berceau des Nations ; mais il s'agit de voir ſi ces choſes conviennent à l'état préſent de ces Nations : les loix ſont faites pour les Peuples, & non les Peuples pour les loix. *Une loi*, dit Locke, *doit diſparoître, dès que la Société eſt plus heureuſe ſans cette loi. Ce n'eſt pas*, dit Tertullien, *le nombre des années, mais la ſageſſe & le poids de ceux qui ont fait les loix, c'eſt l'équité ſeule de ces loix qui les rend eſtimables ; ainſi l'on a raiſon de les rejetter quand on les trouve iniques.* (9)

(8) Les Anglois ne fondent leur liberté que ſur une charte obſcure & très-groſſiere, extorquée au Roi Jean par les barons de ſon royaume qui ſe trouverent à portée de lui faire la loi. Elle eſt connue en Angleterre ſous le nom de *Charta magna.*

(9) *Leges non annorum numerus ; ſed Conditorum dignitas ; ſed ſola æquitas commendat ; atque ideò, ſi iniqua cognoſcuntur, meritò damnentur.* Voyez Tertull. Apolog.

Lorsque l'on considère les législations bigarrées qui servent de régle à la plupart des Nations, on n'y trouve nul plan, nul système, nul ensemble, elles ne présentent que des masses irrégulières, sans goût, sans ordonnance, assez semblables à ces villes dans lesquelles on ne voit qu'un assemblage de maisons de structures différentes; des rues sans alignement & remplies de détours montrent des deux côtés des masures gothiques & ruineuses, à côté du Palais d'une architecture plus moderne. On peut juger, par le goût qui règne dans chaque édifice, des talents & du génie du siècle qui l'a vu naître. Cependant la demeure qui convenoit aux ayeux, devient souvent très-incommode pour les descendants, ceux-ci risquent même quelquefois d'être écrasés, lorsqu'ils différent trop longtems à l'abbattre ou à en sortir.

Si pour donner une fixité inébranlable à leurs droits si souvent usurpés, les Souverains ont établi pour maxime que ces droits sont imprescriptibles, inaliénables & sacrés. Si, comme on le prétend, *les Rois sont toujours mineurs*, pourquoi les droits des Nations, dont le consentement seul peut faire les Souverains légitimes, ne seroient-ils pas aussi sacrés que ceux des Rois? Si les Rois, comme ils prétendent, sont les tuteurs des Peuples; ils reconnoissent dès-lors que les Peuples sont des *Mineurs*, dont les Tuteurs ne peuvent rien faire à leurs préjudices. N'est-il pas bien étrange que les Nations, presqu'en tout pays, soient privées des ressources juridiques que les loix accordent à tout citoyen, & ne puissent jamais revenir contre les actes de la violence ou de la mauvaise foi?

Les Nations gémiſſent preſque par-tout ſous le joug de loix vicieuſes & ſurannées, d'uſages auſſi injuſtes qu'onéreux; de vexations multipliées que ceux qui les exercent ont le front d'appeller des droits. Cependant les hommes y tiennent; ils ſont en garde contre les nouveautés: ils ont communément ſi peu de confiance dans ceux qui les gouvernent, qu'ils craignent même leurs bienfaits. Un Gouvernement qui veut réformer avec ſuccès, doit commencer par éclairer ſes ſujets & s'attirer leur confiance. Les loix & les formes, quelque défectueuſes qu'elles ſoient, ſont en bien des pays les ſeules barrieres qui défendent bien ou mal les Peuples contre les attentats de leurs Tuteurs & de leurs Peres.

Les loix civiles établies chez toutes les Nations, & ſubſiſtantes encore chez elles, ont été & ſont encore les effets de la force, du caprice, de l'avidité, de la fauſſe Politique des Conquérants ou des Princes. Il n'eſt guères de Peuples ſur la terre, qui ait des loix vraiment conformes à la nature de l'homme vivant en ſociété, accommodées à ſes beſoins préſents, à ſa poſition actuelle, à ſes intérêts véritables. Tous les pays ſont ſoumis à des loix formées par des ſauvages, au ſein du tumulte & de la guerre, combinées avec celles qui convenoient auparavant à d'autres Nations. Rien de plus rare qu'un code fait exprès pour le Peuple que l'on force d'y obéir. Les différentes provinces d'un même Etat ont ſouvent des poids, des meſures, des coutumes & des loix très-différentes, & une juriſprudence toute contraire à celle de leurs concitoyens.

Il pleuvra des piéges ſur eux (10). C'eſt un paſſage qu'un ſavant Juriſconſulte applique très-bien à tous les Peuples que la multiplicité, l'obſcurité, la malignité de leurs loix rend ſi ſouvent plus malheureux, que s'ils n'en avoient pas. Dans la plupart des contrées de ce monde, loin d'avoir des idées claires de l'équité, les hommes ne ſont pas en état de rien comprendre aux loix contradictoires, confuſes, énigmatiques qu'ils ſont forcés de ſuivre. La juriſprudence, comme la religion, ſe fonde ſur des livres que le Peuple n'entend pas, & ſur le ſens deſquels les juriſconſultes ſont auſſi peu d'accord, que les Prêtres ſur les dogmes qu'il faut croire. Cette juriſprudence étant toute remplie de myſtères, les Nations ſont forcées de ſtipendier une foule de Prêtres de Thémis qui vendent leurs oracles auſſi chérement que les Prêtres du Très-Haut. A juger des choſes par la Juriſprudence & la Théologie, on diroit que les hommes ne ſont pas faits pour rien comprendre aux matieres qui les intéreſſent le plus. A l'aide des loix, nul citoyen n'eſt ſûr de ſes droits; ſa fortune peut devenir la proye de tout chicaneur exercé. Les loix ſont ſi embrouillées, qu'une maxime qui paſſe pour ſenſée dit, *de s'accommoder quand on a raiſon, & de plaider quand on a tort.* L'obſcurité des loix

(10) *Pluet laqueos ſuper eos.* Le Chancelier Bacon dit que les loix d'Angleterre ſubiſſent le ſupplice imaginé par Mezence, *les vivantes meurent entre les bras des mourantes.* Les Loix Romaines adoptées en partie par la plupart des Nations modernes, ne leur conviennent aucunement. Les *Pandectes* de Juſtinien découvertes au douzieme ſiècle ont fait un grand mal aux Nations barbares dont les Chefs ignorants ont adopté les Loix Romaines, faute d'en ſavoir faire de plus convenables aux beſoins de leurs Sujets.

fait qu'elles ont beſoin d'interprêtes ; & ces interprêtes deviennent les maîtres & de la loi, & du ſort des citoyens.

Un mauvais Gouvernement trouve ſon compte à obſcurcir & à multiplier ſes loix ; par là le Deſpote en eſt toujours le maître, les fait ſervir à ſon caprice, & les employe à volonté, ſoit pour ſauver le coupable, ſoit pour égorger l'innocent. Tacite dit avec grande raiſon que *plus un Etat eſt corrompu, plus on y fait de loix* (11). Un double inconvénient accompagne toujours la multiplicité des loix : l'un eſt d'empêcher les Peuples de les connoître ; l'autre de multiplier les Juges & les forces néceſſaires pour les faire obſerver ; forces toujours plus nuiſibles au bonheur des Nations, que les loix inſtituées ne peuvent leur être avantageuſes.

Rien de plus abſurde que de prétendre que la connoiſſance des loix de ſon pays, n'eſt pas faite pour ceux qui doivent les obſerver. Tout myſtere annonce toujours l'intention de tromper ou de jetter dans l'embarras. Il faut que chaque membre de la Société entende & connoiſſe les regles de la Société ; afin de s'y conformer. Un Code ſimple & court de loix conformes au bonſens naturel, ſeroit & plus utile & plus facile à retenir, qu'un *Catéchiſme* inintelligible que l'on enſeigne ſans aucun fruit au vulgaire ignorant.

Que dirons-nous du délire ou de l'abus que l'on voit régner dans quelques Nations, où le droit ſi noble de rendre la juſtice aux citoyens s'achete à prix d'argent & ſe tranſmet comme un

(11) *In corruptiſſimâ Republicâ plurimæ leges.* Tacit, Annal.

un héritage ! Ainſi dans ce pays il ſuffit d'être riche, ou d'être né d'un juge, pour acquérir le droit de décider de la fortune, de la liberté, de la vie de ſes concitoyens ! A quel point les idées d'équité doivent-elles s'anéantir chez des Peuples qui ſont obligés de payer la juſtice, de ſolliciter pour l'obtenir, & qui voyent tous les jours des citoyens ruinés par l'ignorance, la partialité, l'injuſtice de leurs Juges !

Ainsi tout ſe corrompt & ſe change en poiſon ſous une adminiſtration corrompue. La juſtice elle-même y devient un fléau redoutable ! On a dit, avec la plus grande raiſon, que *la juſtice eſt ſouvent la plus grande des injuſtices* (12). La juriſprudence qui décide du ſort des citoyens ne leur donne preſqu'en tout pays que les idées d'une juſtice fictive ou conventionnelle, qui ôte le droit à celui à qui la nature & la raiſon le donnent, & qui fait continuellement paſſer la propriété de l'homme ſimple & de bonne-foi, à celui qui a plus de chicane & de ruſe. *La forme*,

(12) *Summum jus, ſumma injuria.* Si l'uſage ne parvenoit pas à familiariſer les eſprits avec les injuſtices les plus abſurdes & les plus révoltantes, pourroit-on n'être pas choqué de voir que dans des Nations raiſonnables & civiliſées, les loix adjugent à l'aîné d'une famille tous les biens de ſon pere, & ne laiſſent rien ou très-peu de choſes aux puînés & aux ſœurs ? Ces loix, auſſi barbares que contraires à la nature ; ſe fondent ſur les intérêts de quelques Nobles, dont la vanité demande que *la ſplendeur d'une famille ſoit conſervée.* Mais l'intérêt de l'Etat demande que les biens ſe partagent entre le plus grand nombre poſſible des citoyens ; & la nature crie à un pere qu'il eſt un homme odieux de donner le jour à des enfants, pour enrichir l'un d'entr'eux, & plonger les autres dans l'indigence.

dans toutes les Nations, *emporte le fond*: c'eſt-à-dire met les droits les plus juſtes au néant.

D'UN autre côté, cette juriſprudence maſquée ſous le nom de juſtice, eſt une vraie pomme de diſcorde: elle diviſe les familles; elle rend les concitoyens fourbes & alertes à ſe ſurprendre; elle favoriſe la force contre la foibleſſe, la fourberie contre la candeur, l'impoſture contre la franchiſe. En un mot, on pourroit définir la connoiſſance pénible des loix bizarres & ſouvent injuſtes, qui ſervent de régle aux Nations, *l'art d'embrouiller & de détruire les idées naturelles de l'équité dans l'eſprit des hommes, afin d'y ſubſtituer la fraude, la ſurpriſe & la mauvaiſe foi.*

SOLON diſoit qu'il n'avoit donné aux Athéniens que *les loix les meilleures qu'ils puſſent recevoir.* Un Gouvernement ſans équité ne peut faire que des Loix injuſtes; une Nation d'eſclaves, n'eſt ſuſceptible que de Loix accablantes; un Peuple corrompu ne peut recevoir que des Loix analogues à ſa dépravation habituelle. Il faut inſtruire, former, éclairer les hommes; & ſurtout les rendre libres, pour les rendre capables de recevoir de bonnes Loix. Quelles Loix peuvent donner des Tyrans à qui l'injuſtice & le crime ſont toujours néceſſaires? De quelles Loix ſont ſuſceptibles des hommes aveugles, que la force entraîne ſans-ceſſe vers la méchanceté?

CHAPITRE IV.

De la ſource des crimes.

C'Est viſiblement à l'injuſtice, à la tyrannie, à la négligence de ceux qui gouvernent les hommes, que ſont dus les crimes fréquents dont on voit les Nations inondées. L'homme du Peuple eſt par-tout un vrai ſauvage, dont l'eſprit & le cœur n'ont été nullement cultivés : le ſoin de ſes mœurs eſt abandonné à des Prêtres qui, comme nous l'avons fait voir, contents de lui remplir l'imagination de terreurs, de fables, de chimeres, & de l'obliger à ſe conformer à des pratiques machinales, ne ſongent aucunement à le rendre ni raiſonnable ni ſociable. Communément en tout pays le Peuple eſt très-dévot, très-crédule, très-zèlé pour ſa Religion à laquelle il ne comprend rien, très diſpoſé à ſeconder les intérêts de ſes Prêtres qu'il ſuit aveuglement ; mais il demeure toujours dans une ignorance complette des Principes de la vraie morale ; il n'a nulle idée d'équité, d'humanité, de ſenſibilité, il trouve le ſecret d'allier la Religion avec la débauche, la crapule, & ſouvent même avec le crime. Les pays les plus aveuglément ſoumis à la ſuperſtition, ne ſe diſtinguent dans le monde, ni par la pureté, ni par l'innocence des mœurs.

Les injuſtes rigueurs du pouvoir arbitraire, les vexations & les mépris des Grands, des Riches, des Gens en place, ôtent à l'homme du

Peuple tout ſentiment d'honneur, toute eſtime pour lui-même: dès lors il eſt prêt à tout faire pour ſe tirer de la miſere dans laquelle très-ſouvent l'oppreſſion l'a plongé: la dépendance où il vit, l'oblige de ſe conformer aux vices de ceux dont il a beſoin pour ſubſiſter, ou dont la bienveillance lui devient néceſſaire: il conſent aiſément à leur ſacrifier un honneur, auquel il n'attache aucun prix: il n'a point d'idées de la vertu; il vend ſa conſcience pour de l'argent ou de la protection; il imite de loin les vices & les travers de ceux qu'il ſuppoſe plus fortunés que lui. Des valets que le luxe arrache aux travaux de la campagne, viennent, à la ſuite des riches & des grands, ſe livrer dans les villes à une oiſiveté fatale qui les porte bientôt à la débauche, à la licence, à la dépenſe, à la fatuité: ils croyent ſe relever en affectant les airs & les déréglements de leurs maîtres: pour contenter ces paſſions nouvelles & ces beſoins acquis, ils ſont forcés de recourir au larcin, à la fraude, & finiſſent aſſez ſouvent par les crimes les plus noirs. Voilà comment de proche en proche la contagion du vice ſe répand juſques dans les dernieres claſſes du Peuple: la pareſſe & la débauche y font éclore des voleurs, & des ſcélerats dont l'unique reſſource eſt de faire la guerre à la Société, & de ſe venger par des crimes, ſoit de la dureté du Gouvernement, ſoit de ſa négligence.

On punit à la Chine le Mandarin dans le département duquel il s'eſt commis quelque grand crime. C'eſt à ſa propre négligence ou à ſa propre injuſtice qu'un mauvais Gouvernement devroit s'en prendre du grand nombre de malfaiteurs qui ſe trouvent dans un Etat. La multipli-

cité des criminels annonce une adminiſtration tyrannique & peu ſoigneuſe. La rigueur des impôts, les vexations, les duretés des Riches & des Grands font pulluler des malheureux que ſouvent la miſere réduit au déſeſpoir, & qui ſe livrent au crime comme au moyen le plus prompt pour s'en tirer. Si l'opulence eſt la mere des vices, l'indigence eſt la mere des crimes. Lorſqu'un Etat eſt mal gouverné, que les richeſſes & l'aiſance ſont trop inégalement réparties, de maniere que des millions d'hommes manquent du néceſſaire, tandis qu'un petit nombre de citoyens regorgent de ſuperflu, on y voit communément beaucoup de malfaiteurs, & les châtiments ne diminueront point le nombre des criminels. Si un Gouvernement punit les malheureux, il laiſſe en repos les vices qui conduiſent l'Etat à ſa ruine; il éleve des gibets pour les pauvres, tandis que c'eſt lui qui, en faiſant des miſérables, fait des voleurs, des aſſaſſins, des malfaiteurs de toute eſpèce: il punit le crime, tandis qu'il invite ſans-ceſſe à commettre le crime. (13)

On vante à tout moment les avantages d'une grande population, & l'on cherche les moyens de la produire. Ne voit-on pas que par la nature des choſes la population ſe proportionne d'elle-même à la bonté du Gouvernement, à la ſageſſe de ſes loix, à la fécondité du ſol, à l'induſtrie des habitans, à la liberté & à la ſureté dont on jouït? Un Gouvernement injuſte n'a déjà que trop d'eſclaves; il ne ſait pas employer les hom-

(13) *Interdùm puniunt immania ſcelera, cum alioquin ſcelerum irritamenta præbeant ſuis.*
Voyez Erasmi Apophthegm. Lib. 1.

mes, il n'en fait que des mendiants, des vagabonds, des malfaiteurs; il ne ſonge qu'à enrichir quelques citoyens favoriſés, aux dépens de tous les autres; il décourage le cultivateur; il décourage l'induſtrie par des impôts accablants; il rend inutile la fertilité du ſol: loin d'attirer de nouveaux habitans, il force les anciens à des émigrations continuelles. Une adminiſtration auſſi cruelle qu'inſenſée eſt-elle donc faite pour jouïr des avantages réſervés à une adminiſtration humaine & raiſonnable? Un gouvernement deſpotique ne multiplie-t-il pas les vices, la miſere & les crimes dans la même progreſſion qu'il commet des injuſtices? Un pays mal gouverné n'eſt toujours que trop peuplé. La fermentation dangereuſe que doivent néceſſairement exciter des malheureux entaſſés dans une priſon mal-ſaine finit par infecter l'air qu'on y reſpire, & par le rendre mortel.

Au lieu d'adoucir le ſort du cultivateur, afin de l'exciter au travail; au lieu d'occuper utilement le pauvre; au lieu de l'attacher à ſon pays par des terres qui répondent de ſa conduite; au lieu de veiller à l'inſtruction du Peuple; au lieu d'empêcher les vices & les crimes de germer & d'éclore, un mauvais Gouvernement ne fait qu'aggraver de jour en jour la miſere du malheureux. Il force le laboureur d'abandonner une terre maudite qui l'expoſe à des oppreſſions ſans fin. Il l'oblige de chercher dans la mendicité une ſubſiſtance moins pénible; il étouffe en lui le ſentiment de la honte & de l'attachement à ſon pays. On jette ainſi les ſemences du vice, de la pareſſe & du crime; on les nourrit; on leur laiſſe jetter de profondes racines; on leur oppoſe enſuite des

châtiments peu capables d'en imposer à des êtres dépravés à qui le crime est devenu nécessaire. Que de supplices cruels & multipliés une administration équitable & vigilante ne s'épargneroit-elle pas ! Ne seroit-il donc pas plus sage d'empêcher les crimes de naître, que de se mettre dans le cas de les punir & sans-cesse & sans fruit ? Mais un mauvais Gouvernement se voit dans l'impossibilité de soulager ses Peuples. L'économie paroît toujours le plus violent des remedes à des Princes qui jamais ne peuvent consentir à mettre des limites à leur faste & à leurs extravagances.

L'HOMME qui n'a rien dans un Etat, ne tient par aucuns liens à la Société. Comment veut-on qu'une foule de misérables à qui l'on n'a donné ni principes ni mœurs, restent des spectateurs tranquilles de l'abondance, du luxe, de l'opulence superflue des richesses injustement acquises de tant de citoyens corrompus qui semblent insulter à la misere publique, & que l'on voit rarement disposés à la soulager ? De quel droit la Société peut-elle punir de mort un voleur domestique qui aura été le témoin des rapines impunies & des concussions de son maître ; ou qui verra les voleurs publics marcher le front levé, jouïr de la considération & des hommages de leurs concitoyens, étaler sans pudeur, aux yeux mêmes des chefs de l'Etat, un faste insolent, fruit de leurs extorsions ? Comment fera-t-on respecter la propriété des autres, à des malheureux qui ont été eux-mêmes les victimes de la rapacité du riche, ou qui ont vu à tout moment les biens de leurs concitoyens impunément envahis par la violence ou par la fraude ? Enfin comment engager à se soumettre aux loix des hommes, à qui tout prouve

que ces loix, armées contre eux seuls, sont indulgentes pour les grands & les heureux de la terre, & ne sont inexorables que pour le malheureux & le pauvre ? *L'on ne meurt qu'une fois*; l'imagination du scélérat s'apprivoise peu-à-peu avec l'idée des supplices les plus cruels ; il finit par les regarder comme un *mauvais quart-d'heure* : mourir pour mourir, il aime autant périr par la main du bourreau, que de périr de faim, ou même que de travailler infructueusement toute sa vie.

A QUEL point les idées du juste & de l'injuste ne doivent-elles pas se confondre dans l'esprit d'un Peuple, qui ne voit que des exactions, des concussions, des rapines exercées de l'aveu & même par l'ordre du Gouvernement ? Quelles notions se fera de l'équité, un Peuple que ses maîtres livrent à la rapacité d'une armée de Traitants, qui s'engraissent juridiquement & légalement de la substance du pauvre ? Que peut penser des loix de son pays, un homme qui s'apperçoit qu'elles n'ont communément pour objet que de mettre les grands criminels à couvert des attaques des criminels subalternes ? L'horreur que l'on devroit avoir pour l'injustice & le vol ne doit-elle pas s'anéantir dans tous les esprits, quand on voit le chef même de la Nation faire un trafic honteux avec quelques sujets favorisés, de la propriété de tous les autres ? Aux yeux de l'équité naturelle, les impôts ne sont-ils pas des vols, quand ils n'ont pas véritablement pour objet les besoins réels de la Société ? Enfin que sera-ce, si des concussionnaires, des exacteurs, des oppresseurs privilégiés, non-seulement ne sont pas méprisés, mais exercent ouvertement un métier que l'on juge honorable, & passent pour être les colonnes d'un Etat ?

C'EST le défaut de juſtice qui pouſſe communément les hommes au crime : dès qu'elle eſt foulée aux pieds par les Princes & les Grands ; dès que le fort peut impunément opprimer le foible ; dès que la Société néglige ou refuſe de venger & de protéger, l'homme cherche à ſe faire juſtice à lui-même : il ſe livre à ſes paſſions, il ſe croit tout permis ; il déclare la guerre à la Société, qui eſt forcée de vivre dans des allarmes continuelles. C'eſt faute de juſtice que dans certains pays les aſſaſſinats, les vengeances particulieres, les trahiſons, les empoiſonnements ſont ſi fréquents. Les hommes ſe vengent eux-mêmes, quand la loi ne veut pas les venger (14).

DANS la punition des crimes, les gouvernements modernes ſemblent avoir conſervé en grande partie la violence & la barbarie des ſauvages. Les loix pénales du Deſpotiſme portent ſur-tout l'empreinte de ſon caractere emporté ; elles ſont communément atroces ; ſon principe eſt d'inſpirer la terreur. Les Tyrans ſont trop pareſſeux, trop indolents, trop privés de lumieres, pour chercher des moyens doux de ramener les hom-

(14) En Italie, en Eſpagne, en Portugal &c. les aſſaſſinats ſont très-fréquents, parce qu'il eſt preſqu'impoſſible d'y obtenir aucune juſtice : le Peuple dans ces pays s'intéreſſe à l'aſſaſſin, & lui facilite, pour l'ordinaire, les moyens de s'évader. Les Egliſes lui offrent de plus un azyle. En Angleterre, un aſſaſſin excite l'horreur du Peuple ; chacun ſe croit intéreſſé à le livrer entre les mains de la juſtice. On dit que les Vénitiens ne puniſſent pas les aſſaſſinats très-fréquents en *terre-ferme*, afin d'entretenir la diſſenſion entre des ſujets, dont la concorde leur paroîtroit inquiétante. Pauſanias aſſaſſina Philippe pere d'Alexandre pour un déni de juſtice.

VOYEZ JUSTIN. LIB. IX. CAP. 6.

mes ou de les empêcher de nuire : ils ne corrigent qu'avec fureur & en détruiſant tout d'un coup. Ils ſemblent toujours vouloir trouver des coupables & craindre de trouver des innocents : ils employent des tortures recherchées, ſouvent capables d'arracher d'un malheureux trop foible, l'aveu des crimes qu'il n'aura point commis. En un mot, toujours iniques & dépourvus d'humanité, ils puniſſent ſans meſure & proportionnent le châtiment, non au mal réel fait à la Société, mais à leur colere, à leur vengeance, à leur intérêt. Accoutumés à mépriſer l'homme ils l'exterminent avec la plus grande légéreté : le ſoupçon ſeul leur ſuffit quelquefois pour arracher la vie. Les enfans innocents ſont punis pour les délits d'un père coupable ; une confiſcation auſſi injuſte que barbare, les prive de tout & les réduit à la mendicité, dans la vue ſans-doute de les forcer à devenir eux-mêmes des malfaiteurs. L'innocent, après avoir beaucoup ſouffert, & que ſa détention a ruiné, n'obtient aucuns dédommagements. Voilà ce qu'on appelle *rendre la juſtice* dans bien des Nations !

La clémence d'un Deſpote eſt affreuſe ; elle n'eſt ſouvent qu'un ſupplice continué, cent fois plus cruel que le trépas : il croit faire grace à ſes victimes, en les plongeant pour la vie dans des cachots infectés ou l'homme de bien, le citoyen vertueux, pour avoir déplu à quelque viſir injuſte, eſt confondu avec les plus grands criminels.

L'effet des ſupplices rigoureux eſt d'intéreſſer le Peuple en faveur du malheureux qui les ſouffre ; on oublie ſon crime pour s'attendrir ſur ſon ſort. Sous un Gouvernement injuſte, on

s'indigne contre la cruauté des loix que l'on ſoupçonne facilement d'injuſtice & de partialité. Qui eſt-ce qui ne ſeroit pas révolté à la vue du ſupplice d'un infortuné qu'un larcin, ſouvent peu conſidérable, fait condamner à la mort? Il faut que l'on faſſe un grand cas de l'argent & bien peu de la vie d'un homme, puiſqu'on la ravit ſi ſouvent pour des bagatelles! Si la pareſſe & le vice produiſent les malfaiteurs, ce ſeroit par le travail qu'il faudroit les punir. Un homme mort eſt perdu pour la Société; celui qui travaille pour elle, lui eſt de quelque utilité; il répare en quelque façon le mal qu'il a pu lui faire (15).

On nous vante tous les jours l'efficacité de la Religion: on nous aſſûre que ſes menaces terribles ſont le frein le plus puiſſant que l'on puiſſe oppoſer aux crimes du Peuple. Mais pourquoi donc voyons-nous un ſi grand nombre de voleurs, d'aſſaſſins, de malfaiteurs de toute eſpece, ſur-tout dans les nations les plus religieuſes, qui, comme on l'a remarqué ſont celles où l'on trouve les mœurs les plus déréglées & les crimes les plus fréquents? c'eſt que la Religion ne cher-

(15) On dit qu'un Empereur de la Chine ayant trouvé qu'à ſon avénement à la couronne, toutes les priſons étoient remplies de criminels qui avoient ſuivant les loix mérité la mort; & ayant vu que d'un autre côté la récolte ne pouvoit ſe faire faute de moiſſonneurs, fit rendre la liberté aux priſonniers, leur ordonna d'aller faire les moiſſons & de rentrer enſuite dans leurs priſons: ils obéirent, & après la récolte ils revinrent dans leurs priſons. Sur quoi l'Empereur, touché de leur obéiſſance, leur pardonna & leur rendit la liberté. L'on ajoute qu'aucun d'entr'eux ne mérita d'être enfermé une ſeconde fois.

Voyez Duhalde Hist. de la Chine.

che pas à rendre les Peuples raiſonnables ; c'eſt que la Morale qu'elle enſeigne n'eſt ni perſuaſive, ni intelligible pour l'homme du commun ; c'eſt que ſes dogmes obſcurs, ſes terreurs éloignées, ſes chimères inviſibles ne font qu'une impreſſion paſſagere ſur l'eſprit des malheureux, que tout d'ailleurs invite au mal, que la miſere accable, & détermine communément au crime : c'eſt que la Religion n'eſt point aſſez forte pour déraciner les vices que le gouvernement, que des exemples funeſtes, que le luxe ont ſemés & cultivés : c'eſt qu'elle ne peut anéantir des penchants habituels & confirmés, tels que l'ivrognerie, la crapule, la débauche, & ſur-tout la pareſſe opiniâtre qui ſouvent fait préférer le crime & ſes dangers à un travail honnête. Enfin cette Religion ne raſſure-t-elle pas ceux qu'elle menace ? Si elle fait entrevoir les ſupplices éternels d'une autre vie, ne fait-elle pas eſpérer qu'un répentir ſincère à la mort ſuffit pour effacer les crimes les plus affreux ? Les plus grands ſcélérats ſe promettent toujours de *faire une belle fin* ; ils ſe flattent d'obtenir les récompenſes éternelles en offrant à la Divinité les ſupplices & la mort auxquels les loix les condamnent.

Ce n'eſt pas la religion qui contient les paſſions des hommes. C'eſt l'éducation, l'exemple, la crainte du deshonneur, la raiſon plus exercée, qui font que les gens du monde tiennent pour l'ordinaire une conduite plus meſurée, que les gens de la lie du Peuple, parmi leſquels on trouve les malfaiteurs que puniſſent les loix. Toutes ces choſes ſont nulles pour la derniere claſſe des citoyens, qui n'a d'autre inſtruction que celle qu'elle reçoit de ſes Prêtres. D'ailleurs

l'homme du Peuple, groſſier lui-même & entouré d'êtres qui lui reſſemblent, n'a aucune idée de la décence, de l'honneur, du mérite ou du blâme; il demeure un automate incapable de réfléchir, & par conſéquent peu ſuſceptible de honte & de remors: c'eſt, comme on l'a dit, un vrai ſauvage qui porte dans les villes la brutalité, la ſtupidité, l'imprudence & la déraiſon de l'habitant des forêts. L'homme du monde eſt un être plus civiliſé, plus accoutumé à raiſonner ſur ſa conduite, à craindre l'opinion publique, à ménager ſa réputation: s'il a des vices, il ſe permet rarement les crimes qui pourroient tirer à conſéquence: il ne ſe permet que ceux qu'il voit autoriſés par le gouvernement; il volera le public, mais il rougiroit de voler dans la poche d'un citoyen.

Sous un gouvernement aveugle & corrompu, les remèdes qu'on oppoſe à la corruption des Peuples deviennent eux-mêmes une ſource de corruption. La *Police* eſt une branche de l'adminiſtration deſtinée à veiller à la ſûreté des villes, à faire obſerver les loix, à exercer une cenſure vigilante ſur les mœurs. Entre les mains d'un gouvernement pervers, elle ne devient qu'une inquiſition déteſtable, un fléau redoutable, un inſtrument de l'oppreſſion: on la voit moins occupée de la ſûreté publique que de la ſûreté particuliere, des intérêts, des vengeances de ceux qui attaquent ouvertement la ſûreté des citoyens. Au lieu de réprimer efficacement la dépravation des mœurs, elle l'entretient, elle la paye; ſes ſuppots levent des tributs ſur la corruption publique, ſur la proſtitution, ſur les délits. Au lieu de former des gens de bien, cette Police en pluſieurs contrées inonde la So-

ciété d'eſpions, de délateurs, d'ames viles & mercenaires qui deviennent les cenſeurs publics & les arbitres du ſort des citoyens les plus honnêtes; c'eſt à ceux-ci ſur-tout qu'un Gouvernement Tyrannique déclare la guerre; il ſait que les gens de bien ne peuvent pas applaudir à ſes déſordres & à ſes iniquités. Un Etat peut-il donc être heureux, quand ceux qui gouvernent vivent dans une défiance continuelle des plus honnêtes gens?

QUEL jugement un homme de bien peut-il porter ſur une police perpétuellement occupée à chercher dans le ſanctuaire des familles, de l'amitié, de la Société, des victimes pour les immoler à la vengeance & aux ſoupçons des Miniſtres ou des Grands, que leur conſcience bourrelée force d'être dans des allarmes continuelles ſur les diſcours des citoyens qu'ils outragent? Le Deſpotiſme lâche la bride à tous ceux qui l'exercent, & ſuivant la pente de ſa violence naturelle, ſe venge avec fureur & méconnoit la pitié. Un mot indiſcret, une ſaillie imprudente, ſont ſouvent punis par la perte de la fortune & de la liberté.

AINSI la vertu la plus noble, la grandeur d'ame, ce ſentiment qui révolte l'homme contre l'oppreſſion & l'injuſtice, ſont continuellement expoſés aux coups d'un Gouvernement pervers, & les objets des recherches de ſes infâmes ſuppots. N'en ſoyons pas étonnés. La Vertu & la Tyrannie ſont faites pour ſe déteſter: la tyrannie force la vertu même à méditer ſa ruine. Combien de grandes ames & de génies ſublimes ont été forcés d'expier dans la captivité, ou même par leur ſang, le crime de s'être irrités contre les ennemis du genre humain!

CHAPITRE V.

De l'influence du Gouvernement ſur le Caractere National, ſur les talents de l'eſprit, ſur les lettres.

TOUT ce qui précède prouve clairement que le Gouvernement influe de la façon la plus marquée ſur les mœurs des hommes : il n'influe pas moins ſur le caractere, les opinions & l'eſprit des citoyens. Les Princes ſemblent ordonner de faire tout ce qu'ils font eux-mêmes. Les exemples des Grands ſont ſuivis par les Petits ; les cours donnent le ton aux nations, & réglent les notions du vulgaire qui ſuit aveuglément les impulſions qu'il reçoit de ceux qu'il voit les arbitres de ſon ſort, dont il reconnoît la ſupériorité, qu'il ſuppoſe les plus heureux.

LE Deſpotiſme, dépourvu de lumieres & de raiſon, montre à celui qui le conſidere attentivement tous les caracteres de l'enfance. Il fait, il défait, il refait ſans-ceſſe. On lui trouve à tout inſtant les boutades, l'impatience, la préſomption, l'étourderie, la frivolité de l'âge tendre. Il ſeroit auſſi utile aux Nations d'être gouvernées par des enfans, que par des maîtres abſolus, qui, peu capables de rien prévoir, ſacrifient tout à leurs caprices du moment. (16) Il ne peut y

(16) En 1720. l'Empereur de la Chine montra une colere furieuſe & diſgracia tous les *Kolaos* ou Principaux Miniſtres, parce que, pour le jour de ſa naiſſance, ils lui avoient

avoir rien de ſtable ſous des Princes qui peuvent détruire tout ce qui gêne leurs fantaiſies ; toute règle, toute barriere, toute loi leur devient inſupportable. Et la paix & la guerre, & la proſpérité & les calamités, la richeſſe & la pauvreté, la fortune du Sultan & des Eſclaves, dépendent à tout moment d'un fil. Les intérêts changeants, les imprudences d'un Viſir, les intrigues d'une Cour, les conſeils d'une femme décident du ſort de la Nation & du Chef, & ſuffiſent pour culbuter le ſyſtème du Gouvernement.

DANS un Etat Deſpotique, tout changement de Miniſtre produit un renverſement total dans l'adminiſtration. L'eſſence d'un Gouvernement arbitraire eſt de ne ſuivre aucun plan. La cabale & l'intrigue placent & déplacent continuellement des hommes ſans talents & ſans vertus, qui ſe tranſmettent de mains en mains un Etat auquel chacun à ſa maniere a fait des playes profondes. Une Nation ne ceſſe d'être la victime de l'impéritie, de la voracité, de la négligence, de la malice, de la folie de ceux qui s'arrachent le droit de la tourmenter. Dans un pareil déſordre l'unique ſoin de l'homme en place eſt d'intriguer pour s'y maintenir : il néglige la choſe publique ; il fait aſſiduement ſa cour ; il ſacrifie la Patrie & le Prince ; il laiſſe l'Etat devenir ce qu'il peut. Comment un Miniſtre qui prévoit que le moindre caprice peut le faire déplacer, qui ſait que ſon maître, indifférent ſur le bien de l'Etat, ne lui ſaura

avoient fait préparer un arc de triomphe moins beau que celui de l'année précédente.

VOYEZ LE VOYAGE DE PETERSBOURG A PERIN, PAR MR. A. BELL.

ſaura point gré de ſes ſoins & de ſes travaux, s'attacheroit-il à bien faire ? L'eſtime publique n'eſt comptée pour rien dans un pays où l'unique intérêt eſt de plaire au Prince & de ſe faire des amis auprès de lui. Il eſt impoſſible qu'un homme en place travaille avec attention aux affaires d'une Nation ; quand tout ſon tems eſt employé à ménager l'eſprit d'un maître toujours en enfance & des enfans qui l'entourent.

Si le Deſpote n'eſt qu'un enfant déraiſonnable, les Courtiſans qui l'entourent ſeroient-ils plus ſenſés que lui ? L'homme le plus grave eſt forcé de rire ou de s'indigner à la vue des pompeuſes bagatelles qui communément ſont l'objet des ſoins, des intrigues, des menées d'une cour. Des prétenſions puériles, des droits impertinents, des prérogatives ridicules, des petiteſſes dans leſquelles on fait conſiſter la *dignité*, des frivolités dont le bon ſens rougit, des querelles de femmes, voilà ſouvent les grands mobiles d'une Monarchie ! Des eſprits vains & rétrécis ſont incapables de ſaiſir des objets vraiment grands ; des gens qui n'exiſtent que par l'opinion, ne connoiſſent qu'une grandeur & des biens d'opinions. Des enfans ſont occupés de jouets : des bals, des fêtes, des ſpectacles abſorbent communément l'attention des premiers de l'Etat, qui ſe trouve quelquefois culbuté ſans qu'on paroiſſe s'en appercevoir à la cour.

Sous un Gouvernement abſolu il n'eſt permis à perſonne de s'occuper de ſon ſort ou de ſonger au bien public : ces objets interdits à des eſclaves, ne conviennent qu'aux citoyens d'un pays libre. La vanité tient lieu de grandeur aux Sujets d'un Maître abſolu. Un caractère étourdi, inconſ-

tant, dissipé, est celui qui leur convient le mieux. Tout homme qui ne peut compter sur rien, doit vivre à la journée; le lendemain n'est point a lui: le hazard & le caprice décidant continuellement de son sort, il ne doit point envisager un avenir affligeant; une fantaisie peut anéantir ses droits, ses loix, ses privileges, son état, sa fortune, & celle de sa postérité; tout homme qui porte ses vues sur l'avenir, ne paroît qu'un rêveur incommode & chagrin dans des Nations dont les Chefs sont sans principes, & où rien n'est fait pour avoir de la stabilité. Les pays soumis au pouvoir arbitraire, ne renferment que des hommes entiérement abrutis ou frivoles, également incapables de réflexions. Une indifférence complette pour la Patrie, une incurie stupide, une passion déréglée pour des amusements futiles, une aversion marquée pour tous les objets sérieux, sont les effets naturels & nécessaires d'un Gouvernement pour qui rien n'est sacré, & qui traite légérememt les affaires les plus importantes. Comment seroit-il possible de faire sentir les intérêts d'une Patrie, les idées de la vraie grandeur, les droits de l'équité, à des êtres qui ne songent qu'à s'étourdir sur le présent & sur l'avenir; ou à des êtres stupides & privés de toute énergie qui ne pensent à rien?

D'AILLEURS, comme nous l'avons remarqué, l'habitude identifie l'esclavage avec les hommes; ils finissent par vivre très-contents de leurs fers, ou bien, semblables à des enfants, ils se vengeront tout au plus par une épigramme, une chanson, une satyre, des violences d'un ministre ou des oppressions du Gouvernement.

ON se plaint souvent de voir que dans des na-

tions frivoles des hiſtrions, des chanteurs, des danſeuſes &c. ſont en poſſeſſion d'abſorber l'attention du public, & que des talents futiles y ſont préférés aux grands talents. Mais ne s'apperçoit-on pas que le mérite, la ſcience, les vrais talents ſont inutiles ou déplacés dans des pays où des êtres ſans mérite & ſans talents donnent le ton à la Société? il ne faut que des poëtes galants, des bijoutiers, des inventeurs de modes à des Peuples efféminés par le Deſpotiſme, & qui demeurent dans une enfance perpétuelle. Le luxe, les femmes & l'eſprit militaire ſont des obſtacles faits pour empêcher conſtamment les têtes de parvenir à la maturité.

Les airs, les manieres, la fatuité, le faſte, les différents moyens de maſquer ſa petiteſſe ſous un air impoſant, l'arrogance, le ton ſuffiſant, l'importance, ſont les produits des Cours dont les manieres ſont communément copiées par une foule d'hommes vains, qui ſe croyent quelque choſe en imitant quelquefois de la façon la plus ridicule & la plus gauche, les airs de la grandeur. Un commerce continuel avec les gens de guerre fait ſaiſir avec promptitude le ton de l'étourderie, de la légéreté, de la galanterie. Enfin le commerce fréquent avec un ſexe que tout conſpire à retenir dans une enfance éternelle, fait que l'on met une très-grande importance à des jouets, des parures, des bagatelles.

L'élégance dans les plaiſirs, le goût frivole, l'art d'amuſer des oiſifs & de perdre ſon tems ſont portés bien plus loin & plus diverſifiés ſous un Monarque abſolu, que l'art de rendre les hommes heureux. Un Gouvernement arbitraire doit ſe propoſer de détourner les eſ-

prits de la réflexion, ou de les porter sur des objets futiles; tandis que les Tyrans de Rome faisoient égorger des Sénateurs, ils amusoient par des spectacles pompeux un Peuple désœuvré qui ne cessoit d'applaudir les bourreaux de la Patrie, & qui, pourvu qu'on l'amusât, s'embarrassoit fort peu de ce qu'elle pouvoit devenir.

On nous vante sans cesse l'élégance, le bon goût, les chefs d'œuvres, les merveilles que des Souverains puissants ont quelquefois fait naître par leurs libéralités & les encouragements qu'ils ont donnés aux sciences, aux arts, aux talents de l'esprit, par où ils sont parvenus à faire de leurs règnes des époques mémorables, & à rendre leurs noms respectables & chers à la postérité. Mais si l'on examine de près ces siècles tant de fois célébrés, on trouvera que les foibles avantages qu'ils ont procurés à quelques citoyens, n'étoient nullement propres à dédommager les Nations entieres des calamités affreuses dont ils les ont inondées. Des Tyrans remplis de vanité se sont quelquefois piqués d'étonner les Peuples par leurs dépenses; mais jamais ils ne se sont piqués de les rendre meilleurs ni plus fortunés.

Parmi les époques célébres l'on place communément le siècle d'Alexandre. Mais n'est-ce pas dans ce siècle fameux que la liberté de la Grece fut anéantie, & que ses Républiques, ses Chefs autrefois courageux, ses Orateurs les plus sublimes se virent honteusement asservis à quelques Tyrans, qui bientôt éteignirent par-tout le feu sacré du génie? Quel sort plus déplorable que celui de l'Asie, & sous ce conquérant fougueux, & sous ses farouches successeurs? Leurs annales ne nous montrent que des villes réduites

en cendres, des plaines dévaſtées, des Peuples égorgés, des contrées fertiles changées en ſolitudes.

Si nous liſons avec tranſport les ouvrages immortels de Virgile & d'Horace; ſi nous conſidérons avec ſurpriſe les monuments du ſiècle d'Auguſte; ne rougiſſons-nous pas en même tems des flatteries prodiguées par des muſes vénales à un Tyran, qui ne conſentit à modérer ſes fureurs, qu'après s'être long-tems abreuvé du ſang de ſes concitoyens? Ce ſiècle ſi mémorable ne fut-il pas l'époque de l'aſſerviſſement total des Romains, & de la dégradation complette de leurs ames? Le règne de ce Deſpote magnifique, qui ſe vantoit *d'avoir changé en marbre* la capitale du monde, ne jetta-t-il pas les fondements inébranlables de la tyrannie exercée depuis par les Tibere, les Caligula, les Néron, les Domitien & par tant d'autres Monſtres qui pendant une longue ſuite de ſiècles firent gémir le monde entier ſous le poids de leurs crimes.

Nous contemplons avec étonnement les monuments encore récents d'un Monarque moderne dont le régne fit naître tout d'un coup les ſciences, les lettres & les arts dans ſes Etats. Nous admirons avec raiſon les ouvrages immortels des poëtes, des artiſtes, & de tant de ſavans en tout genre que ſes bienfaits & ſes regards firent éclore dans ſon Royaume. Mais quelques drames ſublimes, quelques poëſies trop ſouvent aviliés par la flatterie, quelques ſtatues & peintures admirables ont ils le droit de nous éblouïr au point d'oublier les guerres interminables, les proſcriptions ſanglantes, les perſécutions inhumaines, les oppreſſions continuelles dont un régne ſi pompeux fut

tant de fois fouillé ? Aurons-nous le courage d'applaudir à des chefs-d'œuvres qui ont coûté le ſang & la ſueur à tant de millions d'hommes réduits à la mendicité ? L'homme de bien ne ſeroit-il pas plus touché d'un ſiècle qui auroit rendu les Peuples plus heureux, que d'un ſiècle qui ne s'eſt illuſtré que par leurs miſeres, & par le faſte inſultant d'un Deſpote que la baſſeſſe s'eſt efforcé d'élever au rang des Dieux.

TOUT nous prouve l'influence du pouvoir arbitraire, ainſi que de la vanité & de la frivolité des Cours & des Nations ſur les lettres, les talents, les productions de l'eſprit. Il faut au génie de la liberté pour qu'il fourniſſe ſa carriere : un Gouvernement Tyrannique & vain l'arrête dans ſa courſe ou l'oblige à ſe porter ſur des objets mépriſables (17). Dans une Nation enchaînée la langue des muſes ne ſemble faite que pour chanter les illuſtres forfaits des conquérants, ou le faſte puéril des maîtres de la terre. Le génie du Poëte, deſtiné par ſa nature à planer au haut du ciel & à donner du courage & de l'élévation aux ames, ſe voit forcé de raſer humblement la terre, de flatter la vanité des cours, de chercher à plaire à des femmes, de célébrer leurs triomphes, qui ſont ſouvent ceux du vice & du déſordre. Pour des êtres que tout conſpire à tenir dans l'enfance, il ne faut que des fictions, des romans, des peintures voluptueuſes, des drames remplies d'intrigues amou-

(17) Quelqu'un vantoit au célebre chevalier Saville les productions littéraires de ſon pays & les chefs-d'œuvres qu'y avoit produits le regne d'un grand Monarque. *Peut-il y avoir*, lui répondit Saville, *de bons ouvrages dans un pays où il n'eſt permis d'écrire ni ſur le Gouvernement ni ſur la Religion ?*

reuſes, des vers galants. Quel ſuccès un Tyrtée eût-il pu ſe promettre dans les murs de Sybaris!

L'ÉLOQUENCE dont le but eſt de remuer fortement les cœurs en leur préſentant de grands objets, ne peut naître que chez un Peuple libre, où il eſt permis au citoyen de s'occuper de ſa patrie. Elle ſeroit évidemment déplacée dans les contrées où il n'exiſte point de Patrie, & où du moins il eſt défendu d'y ſonger: l'art oratoire y eſt excluſivement réſervé aux Miniſtres de la Religion, dans la bouche deſquels, bien loin de ſervir à éclairer ou ranimer les hommes, elle ne ſert qu'à les aveugler, à les rendre féroces ou lâches, à les faire trembler devant de vains phantômes, à les repaître de chimeres, enfin à tonner inutilement contre des vices & des folies, que tout d'ailleurs contribue à faire naître & à multiplier.

L'HISTOIRE eſt faite pour tranſmettre fidélement à la poſtérité les actions de ſes ancêtres, les vices & les vertus des Rois, les droits des Nations, les événements heureux & malheureux qu'elles ont ſucceſſivement éprouvés. Pour être utile, l'hiſtorien doit être véridique, & développer les cauſes dont les effets ont été avantageux ou nuiſibles: il doit fixer les yeux des Peuples ſur les délires de leurs maîtres, ſur les tableaux ſanglants de leurs guerres, de leurs crimes, de leurs attentats contre la félicité publique, mais l'hiſtoire ne peut ſans danger retracer ces déſordres; ſous un Gouvernement toujours épris des mêmes folies, & qui ne ſouffre pas qu'on le montre ſous ſes traits véritables. Ainſi ſous des plumes ſerviles, tremblantes & guidées par le préjugé, l'hiſtoire n'eſt qu'un amas de

menſonges & de faits déguiſés dont il ne peut réſulter aucune utilité.

Le Deſpotiſme ne ſe ſert des talents que pour tromper ; lorſqu'il daigne laiſſer tomber ſur eux un regard favorable, ce n'eſt que dans la vue de leur faire encenſer ſa vanité. Ont-ils l'audace de prendre un ton plus noble ? Il les hait ou les proſcrit avec fureur, dans la crainte qu'ils ne réveillent des eſclaves endormis dans ſes fers. D'un autre côté le ton mâle du génie ne manqueroit pas d'effrayer des ames amollies par le luxe : l'éclat de la vérité bleſſeroit des yeux trop foibles pour le ſoutenir. Les talents ſont donc forcés de ſe mettre à l'uniſſon de la foibleſſe publique ; l'homme de lettres devient adulateur ; il s'énerve pour plaire à des êtres énervés ; il préfere le futile avantage d'un ſuccès paſſager, à la gloire durable de paſſer à la poſtérité : il n'oſe plus être lui ; il ſacrifie ſa vigueur à la foibleſſe de ceux qu'il prend pour juges ; bien plus, pour faire ſa cour, il devient ſouvent l'apologiſte du Deſpotiſme & de l'eſclavage ; il portera la baſſeſſe juſqu'à décrier la liberté & rendre ſes avantages ſuſpects à ſes concitoyens.

Les talents s'aviliſſent, dès qu'ils ceſſent de ſe propoſer la gloire pour objet : l'homme de lettres n'a qu'à perdre, dès qu'il ſonge à ſa fortune ; ſous un Gouvernement frivole & ſans lumieres, il devient intrigant, courtiſan, adulateur ; ſon eſprit ſe dégrade ; à l'enthouſiaſme qui devroit l'échauffer, ſuccede le déſir d'obtenir des richeſſes & de ſe faire des protecteurs. La noble eſtime de ſoi que donne le mérite, eſt remplacée par des prétentions ; il voit à tout moment que pour plaire il faut ramper, & que

les récompenſes littéraires ſont communément la proie des complaiſants, des flatteurs, des eſprits médiocres qui, bien plus que le génie, ont le ſecret de plaire, & aux diſpenſateurs des graces, & à des êtres frivoles devenus les arbitres du mérite & les diſtributeurs des réputations.

Ce n'eſt que dans le ſilence de la retraite, c'eſt à la lueur de la lampe que le génie s'éclaire; c'eſt par de longs travaux que la ſcience s'acquiert; c'eſt dans la converſation de ſes pairs & non dans des cercles frivoles, que l'homme de lettres s'échauffe & ſe met en état d'embraſer les ames des autres: ſon feu s'évapore & s'amortit dans le tourbillon du monde. La réputation eſt la maîtreſſe des gens de lettres, mais il en eſt beaucoup qui raviſſent ſes faveurs par ſurpriſe, ſans avoir rien fait pour les mériter. Delà ces baſſes jalouſies, ces cabales, ces menées & ces querelles ſcandaleuſes, qui remplacent une noble émulation & ne ſervent trop ſouvent qu'à rendre ridicules & mépriſables aux yeux des gens du monde & des grands, les talents, les connoiſſances, & les leçons de ceux dont le but devroit être d'éclairer leurs concitoyens, de les inſtruire par leurs exemples, & de mériter leurs ſuffrages, ainſi que ceux de la poſtérité, par des ouvrages utiles & par une conduite honnête.

Il faut en effet avouer que les hommes les plus diſtingués par leurs talents ne ſont pas toujours ceux qui ſe diſtinguent le plus par leur raiſon & leur ſageſſe. Voilà le reproche, ſouvent fondé, que l'ignorance maligne fait aux gens de lettres: c'eſt ainſi que la médiocrité ſe conſole & ſe venge des talents. Nous répondrons pourtant aux détracteurs des lettres ce qu'Antonin di-

ſoit de Marc-Aurele. *Souffrez qu'il ſoit homme, la Philoſophie & l'Empire n'ôtent point les paſſions.* La contagion d'une ſociété vaine & corrompue ſe fait quelquefois ſentir à l'homme qui cultive les lettres; ſon imagination toujours active & ſenſible eſt ſujette à s'allumer, & doit ſouvent contribuer à rendre ſes paſſions plus fortes; les éléments qui conſtituent le génie que nous admirons, ſont auſſi que l'homme de génie a des écarts plus marqués que l'homme ordinaire. En un mot, il n'eſt point extraordinaire qu'un caractere vigoureux montre du nerf juſques dans ſes défauts. Mais ces défauts, ſi ſouvent relevés avec affectation par les ennemis du ſavoir n'ôtent point à ceux qui les ont; leurs droits ſur la juſte reconnoiſſance qui leur eſt due pour les grands pas que ſouvent ils épargnent à la pareſſe de l'eſprit humain. Quelle que ſoit la conduite de l'homme de génie, admirons ſes talents, profitons de ſes leçons, lorſque nous les trouverons utiles & ſages, & plaignons le ſort de l'humanité dont la perfection ne peut être le partage. D'ailleurs l'homme qui abuſe de ſes talents, n'eſt-il pas dans le même cas que l'homme opulent qui très-ſouvent fait un abus honteux de ſes richeſſes; que le grand qui tant de fois s'avilit pour obtenir un crédit dont il abuſe; que le Prêtre dont la conduite dément à chaque inſtant les préceptes auſtéres qu'il enſeigne à ſes auditeurs? Les vices & les défauts des gens du monde ſont bientôt enſevelis dans l'oubli; tandis que ceux des gens de lettres ſont communément publiés & tranſmis à la poſtérité.

La Philoſophie qui n'eſt que l'amour de la ſageſſe; de la raiſon, de la vérité, eſt ſur-tout la

ſcience la plus expoſée aux mépris d'une nation légere & diſſipée, & à la mauvaiſe humeur d'un Gouvernement inique dont le pouvoir n'eſt fondé que ſur les ténébres de l'opinion. Comment des tyrans pourroient-ils approuver ou favoriſer une curioſité téméraire qui remonte aux principes, qui juge tout d'après ſa valeur réelle ou ſon utilité, qui oſe mettre l'autorité même dans la balance de l'examen? Les hommes ſont tellement accoutumés au menſonge, que la vérité leur paroît communément la plus dangereuſe des nouveautés. L'ami du vrai ſemble être pour l'ordinaire l'ennemi de tout le monde; très-peu de gens conſentent à être appréciés, le plus grand nombre des hommes ne ſe repait que d'opinions, de vanités, de fumée.

La Politique, comme on a pu le voir, entre les mains des tyrans eſt devenue une ſcience ténébreuſe, ſur laquelle ils ne permettent pas aux citoyens de porter leurs yeux profanes. Semblables à de vils troupeaux, les hommes ſont faits pour ſe laiſſer conduire, ſans jamais avoir le droit de juger leurs conducteurs: le Gouvernement eſt pour eux un ſanctuaire qu'ils doivent révérer de loin, ſans pouvoir inpunément tenter d'y pénétrer.

Enfin la morale eſt un objet trop grave pour des êtres frivoles: elle ſeroit utile à des eſclaves que des chefs corrompus ont intérêt de pervertir & d'enivrer de folies. D'ailleurs cette ſcience, toujours incompatible avec l'injuſtice & le déſordre, heurteroit de front les prétentions du pouvoir arbitraire; il ne peut voir de bon œil une morale dont les loix ſont également faites

pour régler les actions des Souverains & des Sujets.

D'ou l'on voit que l'esprit humain reçoit des entraves continuelles sous un Gouvernement ombrageux, qui ne veut pas que ses sujets s'éclairent. Les objets les plus dignes d'exercer les talents, les plus importants au bien-être d'un Etat, sont précisément ceux dont l'examen est le plus rigoureusement interdit. Les esprits sont obligés, ou de végéter dans l'abrutissement, ou leur activité ne se porte que sur des bagatelles qui les empêchent d'appercevoir les projets funestes dont la ruine générale est l'effet nécessaire. Il n'est rien que la tyrannie & le caprice ne puissent tenter impunément contre un Public ignorant, frivole, qui ne songe pas au lendemain.

Si quelquefois l'on a vu naître le goût des arts sous des Despotes magnifiques, il est bientôt forcé de disparoître sous leurs successeurs auxquels ils ne transmettent point leurs idées. Le goût du beau en tout genre demande à être semé, cultivé, exercé; mais l'ignorance & la paresse sont le partage des Princes dont l'esprit, ainsi que le cœur, reste communément sans culture; ainsi sans idées du grand & du beau, on les voit souvent élever à grands frais des monuments sans goût, dont la vue ne dédommage gueres les Peuples des trésors qu'il leur en a coûté pour les faire. Les meilleurs artistes, obligés de se conformer aux fantaisies bizarres de la grandeur ou de l'opulence stupide, n'employent tous leurs talents qu'à produire de riches minuties méprisables aux yeux des connoisseurs. (18)

(18) Mylord Schaftesbury a remarqué que, *depuis que la liberté fut éteinte dans les cœurs des Romains, nous n'avons*

MAIS par une fatalité bien plus triſte encore, le goût du bon & du beau Moral, pour naître, rencontre des obſtacles ſans nombre dans une nation frivole & ſubjuguée. Le luxe, la diſſipation, la vanité, la légéreté, le beſoin continuel d'être amuſé, influent d'une façon très-fâcheuſe & très-marquée ſur la conduite & les mœurs des citoyens. Rien de plus difficile, que de faire ſentir des intérêts importants, de faire entendre la voix de la raiſon, de faire connoître l'utilité d'une vie réglée & vertueuſe, à des êtres que tout éloigne de la réflexion, qui la jugent inutile, qui ne ſongent qu'au plaiſir. La raiſon chez les hommes ne peut être que le fruit tardif de l'expérience méditée; ſes leçons paroiſſent lugubres, fatigantes, ridicules, impraticables, à des enfans volages, trop enivrés de bagatelles pour daigner l'écouter.

LA méchanceté ſyſtématique & décidée eſt très-rare en ce monde. Les hommes pour la plupart ſont plus foibles que méchants. Ils ſe nuiſent à eux-mêmes & aux autres ſans le ſavoir & ſans y ſonger, ſans preſſentir les conſéquences de leurs actions. L'ignorance, l'inadvertance, l'incurie, l'étourderie, la frivolité ſont des diſpoſitions deſquelles réſultent les trois quarts des maux de ce

plus d'eux une ſeule belle ſtatue, une ſeule belle médaille, ni un beau morceau d'architecture. VOYEZ AVIS A UN AUTEUR. Cependant c'eſt dans l'Italie aſſervie, que l'on a vu renaître au commencement du XVI. ſiècle la peinture & la ſculpture. Quand les Deſpotes ſont magnifiques & ont du goût, ils font éclore des artiſtes célebres; les grands & les riches ont des ſtatues, des tableaux, des poëſies, des ſpectacles, tandis que le reſte des citoyens n'a pas de pain.

monde. Rien de moins commun qu'une conduite raisonnée ou accompagnée de réflexion. C'est faute de réflexion, que les hommes exercent quelquefois les plus grandes cruautés envers les êtres qui les entourent. C'est faute de réflexion qu'un Gouvernement devient tyrannique. C'est faute de réflexion que les Peuples deviennent esclaves. C'est faute de réflexion que des Concitoyens, des Epoux, des Pères, des Enfants, des Maîtres & des Serviteurs sont si souvent occupés à s'affliger, à se tourmenter réciproquement, à se rendre la vie désagréable.

MÉDITER est le premier pas vers la sagesse, mais c'est communément le dernier que les passions & la paresse des hommes leur permettent de faire. L'état d'un Peuple qui commence à s'instruire, à désirer la lumiere, à s'occuper d'objets utiles & grands, n'est nullement désespéré; tandis que la tyrannie fait des efforts continuels pour détourner les esprits de la réflexion, ses coups redoublés y ramenent à tout moment, & cette réflexion, aidée des circonstances, doit parvenir tôt ou tard à bannir la tyrannie; elle ne peut durer longtems chez un Peuple qui raisonne: un Gouvernement privé de justice & de sagesse est à la fin obligé de rougir, quand il voit que ses démarches sont appréciées, jugées, méprisées, détestées par un Public éclairé sur ses vrais intérêts. Le cri général en impose aux Tyrans mêmes; il les force souvent d'écouter le bon sens, de mettre des bornes à leurs extravagances, & de suivre une conduite plus modérée. Un Peuple est-il totalement abruti? L'oppression le met en fureur, son ignorance l'empêche de raisonner, & dès qu'il perd la patience, il détruit sans rai-

ſonner ceux qu'il regarde comme les inſtruments de ſon malheur. Des eſclaves ſans lumieres exterminent ſans prévoyance & ſans réflexion, les tyrans aveugles qui les oppriment.

Rien n'eſt donc plus important que d'inviter les hommes à la réflexion, ou de les entretenir des objets faits pour les intéreſſer. La raiſon eſt également utile aux Souverains & aux Sujets: elle apprend aux uns à gouverner avec juſtice, & aux autres à n'obéir qu'aux loix de l'équité. Ce n'eſt qu'en éclairant le Public que l'on peut ſe promettre de le faire revenir de ſes égarements, ſi contraires au bonheur & des individus, & des Nations, & de ceux qui les gouvernent. En tournant les eſprits à la réflexion, ils apprendront à ſupporter avec patience les maux & les abus qu'ils ne pourroient ſans péril réformer tout d'un coup, & ils appliqueront les remedes les plus convenables & les plus doux à ceux qu'ils voudront faire diſparoître. La raiſon eſt le vrai baume de la vie; elle ſeule peut adoucir & régler les paſſions, calmer les tranſports, faire diſparoître les vices & les folies dont les nations ſont travaillées.

CHAPITRE VI.

Du Luxe.

POUR peu que l'on réfléchiſſe, on reconnoîtra ſans peine que c'eſt au Gouvernement que ſont dus les folies, les vices & les fléaux qui tourmentent les ſociétés & chacun des citoyens qui les compoſent. C'eſt évidemment de cette ſource que part le *Luxe*, cette maladie cruelle dont les Nations opulentes ſont principalement affligées.

LE faſte & le luxe ſont des productions indigenes des Monarchies. Il a toujours fallu aux Princes une étiquette hautaine, un appareil impoſant, une ſplendeur apparente, faite, comme on a vu, pour éblouïr le vulgaire, & lui donner une haute idée de ceux qui le gouvernent. Le Deſpotiſme ſur-tout, incapable de ſe diſtinguer par une grandeur réelle, voulut toujours ſuppléer par la pompe extérieure & la magnificence, à ce qui lui manquoit d'ailleurs, pour s'attirer la vénération des Peuples. Il fallut aux Divinités terreſtres des temples magnifiques, des uſtenciles précieux, des ornements recherchés; afin de ſéduire les regards des mortels proſternés à leurs pieds. Les Grands, que leurs emplois approchérent de la perſonne du Roi, voulurent les imiter & ſe rendre, comme eux, recommandables par leur magnificence. Les Peuples admirérent l'éclat des cours brillantes, & ne firent pas réflexion que tout ce vain appareil étoit le produit

de leurs travaux, & que la ſplendeur du trône & le faſte des cours, étoient ſouvent la cauſe de leur miſere & la marque de leur propre ſervitude. Chaque citoyen s'efforça d'imiter, ſoit de près, ſoit de loin, ceux que ſes préjugés lui firent regarder comme les vrais poſſeſſeurs & les diſtributeurs de la félicité.

C'EST à la Cour que le luxe ſe trouve dans ſon véritable élément. C'eſt ſur-tout à la vanité des Princes & des Grands, que les Peuples ſont redevables d'une maladie qui devient épidémique, qui gagne peu-à-peu tous les états, qui parvient à détruire les mœurs & à relâcher ou briſer tous les liens de la Société. Le luxe eſt une émulation de dépenſes & de richeſſes. L'exemple des Princes, des Riches & des Grands, excite le plus grand nombre des citoyens; ceux-ci toujours fideles à imiter les hommes dont ils ont une haute idée, ou qu'ils ſuppoſent heureux, cherchent à ſe diſtinguer & à ſe faire conſidérer comme eux & par les mêmes moyens. Cette émulation puérile devient habituelle, & la paſſion de paroître ſe change en un beſoin preſſant, auquel on finit par tout ſacrifier. Conſéquemment tous les eſprits s'énivrent du déſir de s'enrichir à tout prix; chacun veut ſe montrer avec éclat, égaler &, s'il ſe peut, ſurpaſſer ſes concitoyens, les éblouïr par ſa dépenſe; l'on ſe ruine bientôt par les vains efforts que l'on fait pour jouter de dépenſe avec ceux que l'on veut imiter: on ſacrifie follement ſon bien-être réel, au bonheur idéal de paroître autant ou plus heureux que les autres.

LE luxe d'une Nation eſt un effet naturel de la progreſſion des déſirs & des beſoins de l'homme; il ſonge d'abord à contenter ſes beſoins na-

turels ; dès que ceux-ci ſont remplis, ſon imagination féconde ſe met en travail pour en forger de nouveaux, ou pour diverſifier les moyens de les ſatisfaire. Le ſauvage & l'homme des champs ne ſongent qu'aux moyens de ſubſiſter, ils ne ſont pas difficiles ſur les aliments propres à appaiſer leur faim ; ils n'ont pas ſous les yeux des exemples capables d'exciter leur jalouſie. Le Manœuvre, le Pauvre, le Laboureur ſont contents quand ils ont du pain ; l'homme opulent qui veut ſe diſtinguer par ſes richeſſes, ou réveiller ſon appétit uſé, a beſoin de ragoûts piquants, & met le globe entier à contribution, pour couvrir ſa table, ou pour ſurpaſſer ceux qui ſe diſtinguent par des feſtins ſomptueux.

Tous les hommes ont le déſir d'imiter, d'égaler & de ſurpaſſer ceux à qui ils ſuppoſent de la grandeur, du pouvoir, du bien-être. Le pauvre s'imagine toujours que celui qu'il voit ſuperbement vêtu, traîné dans un char élégant, entouré d'un grand nombre de valets, doit être un homme très-heureux ; il ſe mépriſe lui-même & s'eſtime très-malheureux d'être obligé de travailler pour vivre ; il ne doute pas que ceux qui, ſans rien faire, ſont à portée de ſe procurer amplement tous les beſoins de la vie, ne ſoient des êtres à la félicité deſquels rien ne doit manquer. Dès-lors il eſt mécontent de ſon ſort, il déſire d'être riche, perſuadé qu'il ſuffit de l'être, pour jouïr d'un bonheur complet. Ses déſirs, bornés d'abord, ſont perpétuellement attiſés par l'imagination, par l'émulation, par la comparaiſon qu'il fait de ſon état avec celui des autres ; ils finiſſent par ne plus connoître de bornes ; & peu-à-peu vous voyez que l'homme, qui au commencement

n'aſpiroit qu'à une fortune modique, n'eſt pas encore ſatisfait au ſein des richeſſes les plus énormes, parce qu'il voit toujours quelqu'un qu'il croit plus opulent & plus heureux que lui. Ainſi dans une nation où le luxe s'eſt introduit, l'inégalité de la répartition des richeſſes, devient un objet fâcheux de comparaiſon, pour ceux qui en poſſédent moins; & chacun ſe croit malheureux, en raiſon de l'excédent de bonheur qu'il croit voir aux autres.

Le faſte, la vanité, la parure, la repréſentation deviennent néceſſaires dans des nations puériles & corrompues. Les Princes & les Grands en donnent l'exemple & n'ont communément qu'un vain éclat pour s'illuſtrer aux yeux du public; le citoyen qui a beſoin de fortune & de protection eſt obligé de ſe conformer aux idées de ſes ſupérieurs; il cherche à ſe relever par ſon habit; il en a beſoin pour trouver accès auprès des êtres frivoles & dédaigneux, deſquels dépend ſon bien-être. Quiconque par ſon extérieur annonce de l'indigence, eſt rebuté dans un pays, où des hommes vains ſont les arbitres du ſort des autres.

Dans les contrées où le luxe & la vanité ont fixé leur empire, la pauvreté eſt le plus grand des vices, & celui que l'on cache avec le plus de ſoin; conſéquemment la crainte du mépris fait que chacun veut paroître ce qu'il n'eſt point, ſortir de ſon état, faire illuſion aux autres, du moins pour un inſtant, écarter le mépris qui l'environne. Telle eſt la ſource de cette manie ridicule & ruineuſe qui ſe répand juſque dans les claſſes les plus infirmes de la Société. Nul homme n'y veut être ce qu'il eſt, il veut avoir l'air d'ap-

partenir à une classe plus relevée. C'eſt ainſi que le Plébéien veut paroître un homme de la Cour. C'eſt ainſi que le valet ſe releve en copiant les travers de ſon maître. C'eſt ainſi que pour en impoſer à d'autres, chacun ſe ruine; pour paroître heureux, chacun ſe rend réellement malheureux.

Le Républicain ou l'habitant d'un pays libre eſt moins expoſé à la contagion du luxe, que le ſujet d'un Monarque ou d'un Souverain abſolu. Il règne plus d'égalité dans les Républiques, que dans les Monarchies; l'homme libre, protégé par la loi, a moins beſoin de protecteurs; plus heureux réellement, il a moins de raiſons pour affecter les dehors du bonheur. D'un autre côté, il ſait que l'inégalité des richeſſes ne peut donner à perſonne le droit de l'opprimer; ainſi le pauvre eſt plus content de ſon ſort dans une République ou dans un Etat libre, que dans un pays où tout homme riche & puiſſant peut l'outrager impunément.

L'oisiveté contribue à faire naître le luxe. Tout homme qui travaille, ſonge à ſes affaires, & n'a pas le tems de penſer à ceux qui l'entourent. L'imagination travaille d'autant plus, que l'on manque d'occupations utiles. Voilà comment l'oiſiveté devient *la mere du vice.* Il ne faut donc pas être ſurpris de trouver des vices auſſi diverſifiés, des plaiſirs auſſi recherchés, des mœurs auſſi corrompues que l'on en voit, ſur-tout parmi les riches & les grands, c'eſt-à-dire parmi ceux qui donnent le ton à la Société. L'homme opulent eſt par-tout un être déſœuvré; la richeſſe le prive communément de toute activité; il tombe dans l'ennui, s'il n'a point appris à s'occuper de maniere à remplir agréablement ſon

tems. Mais l'oiſif eſt toujours un être inquiet, malheureux, mécontent de lui-même; il fait continuellement des efforts pour trouver des moyens de donner du mouvement à ſon ame engourdie; le vice, la volupté, le déſordre lui deviennent néceſſaires pour ſentir ſon exiſtence. D'où l'on voit que l'oiſiveté devient fatale aux mœurs. Le pauvre ne déſire les richeſſes que pour avoir l'avantage de vivre dans l'oiſiveté; & cette oiſiveté eſt pour l'homme un poids qu'il ne peut ſupporter.

L'ENNUI eſt le vrai fléau des Nations opulentes & le tyran des citoyens les plus riches. L'eſprit de l'homme pourſuivi par l'ennui, eſt dans une torture continuelle. Pour ſe tirer d'un état ſi pénible, il n'eſt rien qu'il ne tente. C'eſt par ennui qu'on ſe ruine; c'eſt par ennui qu'on cherche dans la débauche des moyens deshonnêtes de varier ſes plaiſirs. C'eſt par ennui qu'on joue, & qu'on s'expoſe à perdre ſa fortune (19). C'eſt par ennui que l'on ſe mêle de cabales & d'intrigues. Que d'ennuis & de tourments les hommes ne s'épargneroient-ils pas, s'ils ſavoient s'occuper? L'ennui & le vice peuvent-ils entrer dans une ame qui connoît le plaiſir d'exercer la bienfaiſance.

(19) Rien ne prouve mieux que le jeu, l'ennui des hommes & l'embarras où ils ſont ſur la maniere d'employer leur tems. Aux yeux de tout homme raiſonnable, indépendamment des dangers qui accompagnent ſouvent le jeu, eſt-il rien de plus puéril & de plus inſipide que cette façon de perdre ſon tems, ſi à la mode dans la bonne compagnie, & continuellement autoriſée par l'exemple des Princes même & des Grands? Quel vuide doit-il y avoir dans les têtes de tant de gens qui, dès qu'ils ſe raſſemblent, n'ont d'autres reſſources pour s'amuſer que des Cartes ou des Dés!

Par une loi d'*Amasis*, Roi d'Egypte, que *Solon* fit adopter aux Athéniens, les oisifs étoient punis de mort & pouvoient être dénoncés par tout citoyen. Suivant la loi d'Egypte, chaque homme étoit obligé de comparoître tous les ans devant un Magistrat à qui il déclaroit son état & ses fonctions. Mahomet, comme ces anciens législateurs, a senti la nécessité du travail des mains; il en fait un précepte duquel les Rois eux-mêmes n'osent pas se dispenser. Tout Sultan, du moins pour la forme, apprend quelque métier. Celui de Souverain lui donneroit, sans-doute, une occupation suffisante; mais c'est communément celle que les Princes trouvent la plus indigne d'eux. Au lieu de remplir les fonctions augustes & multipliées de leur état, ils cherchent pour l'ordinaire dans des exercices violents, dans des plaisirs couteux, dans des vices honteux, des remedes inutiles contre l'ennui qui les dévore. Il n'est point de projet plus mal conçu & plus impraticable, que celui de toujours s'amuser. Le repos n'a des douceurs, que pour celui qui travaille; il est un vrai fardeau pour l'homme désœuvré. Le plaisir est un salaire que la nature ne destine qu'à ceux qui l'ont mérité; il devient dégoût, douleur, ennui, pour celui qui ne sait pas s'occuper. C'est à l'homme laborieux, à l'artisan, à l'homme du Peuple, qu'il appartient de goûter les charmes du repos & de la gayeté sincere. Vouloir s'amuser toujours, est aussi peu raisonnable ou possible, que de manger toujours. L'exercice fait naître la faim; la faim fait trouver du goût dans les aliments; tous les mets deviennent insipides à qui vit toujours dans la bonne chere. La nature n'a donc pas refusé tout

bonheur, à ceux de ſes enfants qu'elle ſembloit avoir totalement oubliés.

C'EST à l'ennui cauſé par l'oiſiveté des Princes, que ſont dues tant de dépenſes inutiles, tant d'amuſements ruineux, tant d'édifices ſomptueux, par leſquels, au lieu d'éterniſer leur mémoire, ils ne prouvent aux yeux des perſonnes ſenſées, que leur vanité inquiette & les ennuis dont ils ont été rongés. Ces monuments du faſte, du luxe, du goût des Rois, ſont faits pour conſterner tout homme ſenſible qui comprend qu'ils ont été communément élevés ſur les ruines de la félicité des Nations: il verra ces Palais merveilleux cimentés par le ſang des Peuples (20). Il gémira de l'aveuglement de ces malheureux, qui tirent gloire de ce qui marque l'aviliſſement & la ſervitude de leurs pères: il rougira de la baſſeſſe de ces poëtes & de ces écrivains ſerviles, qui vantent la magnificence, le bon goût, les merveilles du regne de ces Monarques orgueilleux qui, dans l'idée de tranſmettre à la poſtérité leur grandeur & leur puiſſance, ne lui annoncent réellement que leur propre petiteſſe & la miſère de leurs ſujets.

C'EST par des loix équitables & ſages, par des établiſſements vraiment utiles, par la réforme des abus & des mœurs, que les Princes peuvent rendre leurs noms immortels. Les Palais & les jardins de Sémiramis ſont anéantis: les Pyramides & les Tombeaux des Tyrans Egyptiens

(20) Un Empereur Mogol fit, dit-on, mêler le ſang de ſes captifs dans le mortier deſtiné à la conſtruction de ſon Palais. Louis XIV. ſacrifia trente mille hommes pendant une guerre déjà très-ruineuſe, pour conſtruire l'aqueduc de Maintenon, deſtiné à conduire des eaux dans les jardins de Verſailles. *Voyez le chapitre V. de cette IIIe. partie.*

ne ſont plus regardés que comme des monuments barbares d'un orgueil extravagant ; mais les loix ſages d'Athènes & de Rome, mais les vertus des Trajans, des Titus, des Marc-Aurèles ſubſiſteront dans la mémoire des hommes auſſi longtems que le monde.

Un Monarque vraiment grand, pour s'illuſtrer & ſe faire conſidérer, n'a pas beſoin de ruiner & ſon peuple & lui-même ; il n'a pas beſoin d'en impoſer par ſon luxe & ſon faſte, qui furent toujours les ſignes d'une ame rétrécie ; il veut jouïr des bénédictions & des hommages ſincères de ſes Peuples heureux ; c'eſt dans leurs cœurs qu'il aime à lire le contentement véritable ; c'eſt dans leurs cœurs qu'il éleve des monuments à ſa gloire. Il mépriſera ce vain attirail qui n'eſt fait que pour maſquer la petiteſſe d'un Sultan d'Aſie. Ami de la ſimplicité, économe des richeſſes dont il n'eſt que le dépoſitaire, il banniroit de ſa cour & le luxe, & l'oiſiveté, & les mauvaiſes mœurs avec autant de facilité, que d'autres en banniſſent la modération & la vertu.

Quelques auteurs très-eſtimables ont fait l'apologie du luxe ; ils ont été juſqu'à croire qu'il étoit très-utile dans un puiſſant Etat. Accoutumés eux-mêmes aux agréments de la molleſſe, ſéduits par les plaiſirs & les commodités que le luxe procure, épris des merveilles que préſentent les arts, & des chef-d'œuvres enfantés par l'induſtrie, quelques politiques ont penſé que ce ſeroit un mal de proſcrire le luxe, qu'ils voyoient propre à attirer les richeſſes des autres Peuples. Mais s'ils l'euſſent regardé ſous ſon vrai point de vue, il y a tout lieu de croire qu'ils euſſent été forcés de reconnoître que les biens paſſagers, ap-

parents, & frivoles qu'il procure, ne peuvent aucunement balancer les maux qui l'accompagnent. Il eſt bien plus important que tout un peuple ait du pain, qu'il n'eſt eſſentiel qu'un Monarque ait des Palais, des tableaux, des ſtatues. L'édifice le plus ſuperbe, les meubles les plus recherchés, les chef-d'œuvres de la ſculpture & de la peinture perdent toutes leurs beautés aux yeux de l'homme ſenſible, qui réfléchit que ces objets, deſtinés à récréer la vue ou à nourrir la vanité de l'opulence & de la grandeur, ſe font aux dépens du néceſſaire d'un peuple affamé à qui, pour les payer, l'oppreſſion arrache ſa ſubſiſtance. Ce n'eſt point l'amuſement, le goût, les fantaiſies d'un petit nombre d'hommes riches & déſœuvrés, que la Politique doit conſulter; c'eſt l'utilité de la multitude; c'eſt le bien général; c'eſt ce qui eſt juſte & conforme aux bonnes mœurs, ſans leſquelles nul Etat ne peut longtems proſpérer.

CHAPITRE VII.

De la Richeſſe d'un Etat. Du Commerce. Du Crédit Public.

L'HISTOIRE nous prouve de la façon la plus claire que le luxe anéantit les mœurs, & conduit toujours à la ruine les Nations les plus floriſſantes. On le voit communément arriver à la ſuite des conquêtes ou du commerce, qui amenent une grande maſſe de richeſſes dans les pays des commerçants & des conquérants. Il amene lui-même une corruption de mœurs, des déſordres, des calamités auxquelles juſqu'ici nul peuple

n'a pu réſiſter. Avec beaucoup d'argent quelques citoyens deviennent riches, & les autres n'en ſont que plus miſérables.

Les Nations les plus opulentes ſont-elles donc en effet les plus fortunées? Les richeſſes acquiſes aux dépens de l'Etat s'accumulent peu-à-peu dans un petit nombre de mains; pour favoriſer quelques citoyens adroits, tous les autres ſont réduits à l'indigence, & ſubſiſtent avec plus de peine qu'auparavant. Le bien d'une nation exige, non pas qu'un petit nombre de membres de la Société s'enrichiſſe & jouïſſe du ſuperflu, mais que le plus grand nombre jouïſſe de l'aiſance, ou du moins du néceſſaire. La plupart des écrivains politiques ont continuellement en vue l'opulence & le bien-être de quelques individus. L'homme équitable, ainſi que le Gouvernement, doit toujours ſe propoſer l'avantage du plus grand nombre poſſible, & ne peut pas le ſacrifier à celui d'une claſſe quelconque. C'eſt ſur-tout les intérêts du pauvre que le ſage doit ſtipuler.

Les Chinois ont un proverbe très-ſenſé qui dit, *qu'un boiſſeau de perles ne vaut pas un boiſſeau de riz.* Ainſi, que les Peuples à qui la nature a procuré un ſol capable de ſatisfaire à leurs vrais beſoins, laiſſent un commerce illimité à ces gouvernements qui n'ont point de ſol, ou à ces Nations avides, aſſez folles pour croire que l'argent les rendra plus puiſſantes & plus heureuſes: qu'elles attirent dans leurs mains tout l'or de l'univers, elles n'en ſeront que plus miſérables, & bientôt leur rivalité ne ſera plus dangereuſe. *L'argent* crie-t-on ſans-ceſſe, *eſt le nerf de la guerre.* Eh bien! que l'on cultive plus la terre & qu'on faſſe moins la guerre. Eſt-il donc une Politique

plus extravagante que de prodiguer des hommes innombrables & des tréſors tout acquis, dans la vue d'augmenter des richeſſes inutiles, ou qui ne contribuent en rien à la félicité générale ? Des citoyens actifs ne ſont-ils pas le plus grand des tréſors ? L'intérêt d'une nation eſt de ſe procurer abondamment les denrées néceſſaires à ſa ſubſiſtance, d'être ſagement gouvernée, d'être défendue par des citoyens fideles. Faire inceſſamment la guerre pour acquérir des richeſſes, c'eſt ruiner tous les citoyens, afin de procurer à quelques particuliers les moyens de s'enrichir ; d'ailleurs les richeſſes amenent conſtamment à leur ſuite le luxe, la vénalité, l'eſclavage, la lâcheté & toute la cohorte des vices qui déſolent les Etats.

Toutes les guerres que ſe font depuis près d'un ſiécle les Puiſſances de l'Europe, n'ont pour objet que le commerce, qui leur paroît le moyen le plus ſûr d'acquérir de l'argent, & dans la poſſeſſion duquel tous les Gouvernements ont la folie de voir la puiſſance & le bonheur. D'après cette idée trompeuſe, la tranquillité, l'aiſance, les intérêts les plus chers d'un Etat ſont imprudemment ſacrifiés à la paſſion d'enrichir un petit nombre d'individus. On ne s'apperçoit pas que l'abondance de l'argent produite par le commerce, finit par faire tort au commerce lui-même. Plus l'argent eſt commun dans un Etat, & plus le prix des denrées & de la main d'œuvre y augmente : alors les nations pauvres ne ſont-elles pas à portée de ſupplanter les Nations plus riches dans leur commerce ? L'étranger s'adreſſera toûjours au peuple qui lui fournit les marchandiſes à meilleur compte. En ſuppoſant qu'une ſeule nation fût riche en argent, elle finiroit néceſſaire-

ment par ne rien vendre à perſonne. Un Marchand qui auroit ruiné tous ſes voiſins, auroit-il donc encore des pratiques? Une nation trop riche périt de ſon embonpoint; & deviendra la proie des nations plus pauvres, qui n'auront point d'argent, mais du fer pour la conquérir.

UNE Nation commerçante ſemble communément oublier qu'elle renferme des poſſeſſeurs de terres qui ſeuls, comme on a vu, ſont les vrais citoyens: c'eſt pourtant ceux-ci qu'elle immole à des négociants avides & qui n'ont d'autre Patrie que leurs coffres. Cependant ce ſont les premiers qui conſtituent la Nation; qui ſupportent les impôts; qui font ſortir de la terre les choſes les plus néceſſaires à la ſubſiſtance de la Société. Le commerçant ne fait d'ordinaire qu'apporter aux Nations des beſoins imaginaires, des caprices, des fantaiſies nouvelles. Le commerce ſeroit très borné, s'il n'étoit fait que pour contenter des beſoins véritables. Il eſt vrai que dans un pays accoutumé au luxe, les choſes les plus frivoles deviennent des beſoins indiſpenſables; mais une adminiſtration ſenſée eſt-elle faite pour ſe prêter aux déſirs extravagants & aux fantaiſies bizarres d'un tas de déſœuvrés, qui ne connoiſſent rien de plus intéreſſant pour un Etat, que ce qu'ils jugent néceſſaire à leur propre vanité.

UN Gouvernement ſage ne doit avoir égard qu'au bonheur & à l'aiſance des vrais citoyens, de ceux qui poſſedent & cultivent des terres. La terre eſt la vraie baſe d'un Etat; c'eſt à la terre qu'il faut ſonger; c'eſt le travail des champs qu'il faut encourager; c'eſt le plus utile à l'homme, le plus néceſſaire à ſes beſoins naturels, le

plus avantageux pour la conſervation de ſes mœurs. Une adminiſtration ſenſée ne devroit point penſer au commerce; tant qu'il ſe trouve un arpent inculte dans ſes Etats.

QUELS avantages réſulte-t-il pour le citoyen cultivateur, de tant de guerres entrepriſes ſous prétexte du commerce? Rien que de nouveaux impôts; ou à leur défaut des emprunts, c'eſt-à-dire des impôts indirects que le poſſeſſeur des terres eſt forcé d'acquitter. Il en réſulte une dépopulation ſenſible qui enleve aux terres des bras qui les auroient cultivées. La guerre de commerce la plus heureuſe procurera-t-elle plus d'aiſance à ce poſſeſſeur des terres ou à ce cultivateur? Non, elle augmentera ſa détreſſe au lieu de tourner à ſon profit. La maſſe d'argent que le commerce amene dans un pays ſe partage entre un petit nombre d'individus, & ne fait aucun bien à tous les autres; le commerçant le plus riche ne conſomme pas plus de denrées du ſol, qu'il ne faiſoit avant de s'être enrichi. L'on nous dira peut-être que dans une Nation, l'argent ſe met peu-à-peu de niveau, ou finit par ſe répandre ſur tous les membres de la Société. Mais nous répondrons qu'en ce cas l'augmentation de richeſſe ou d'argent eſt parfaitement inutile, puiſqu'elle enrichit porportionnellement tous les citoyens; en ſuppoſant cette augmentation du double, elle ne leur procure que l'avantage de payer le double les denrées qu'ils payoient le ſimple auparavant.

CES réflexions ſi ſimples ſuffiſent pour faire juger de la politique de quelques Nations qui, dans l'idée d'ouvrir à leurs négociants quelque nouvelle branche de commerce, ou d'en fruſtrer

un autre Peuple, s'engagent dans des guerres ruineuſes. Pour appaiſer les clameurs de quelques marchands avides, que l'on juge très-utiles à l'Etat, parce qu'ils y font entrer beaucoup d'argent, on leur ſacrifie le bien-être de leurs concitoyens, des cultivateurs, des poſſeſſeurs de terres. Les revenus ordinaires de l'Etat ne pouvant ſuffire au ſurcroit de dépenſe occaſionnée par la guerre, le Gouvernement eſt forcé de recourir au crédit. Les riches & les négociants prêtent au Gouvernement des fonds dont le vrai citoyen eſt obligé de payer les intérêts, ſans nul profit pour lui. De cette maniere une guerre de commerce, qui aura coûté la vie à des milliers d'hommes & des tréſors immenſes à la Nation, ne fait que lui impoſer à elle-même un fardeau de plus; le tout pour enrichir ſans travail quelques négociants, quelques financiers, quelques agioteurs, quelques corſaires, qui ne tiennent point à l'Etat, & qui peuvent le quitter, après s'être engraiſſés de la ſubſtance du citoyen laborieux.

Le crédit national, inconnu des anciens Gouvernements, mais dont la Politique moderne ſemble faire tant de cas, doit être mis au nombre des inventions les plus funeſtes pour un Etat: il n'eſt utile & commode qu'à l'ambition des Princes & des Miniſtres que leur humeur inquiette précipite dans des guerres continuelles & dans des dépenſes qui excedent les revenus d'une Nation & ſes forces réelles. A l'aide du crédit, un Peuple reſte chargé à perpétuité de dettes accablantes qui font que la paix elle-même lui devient preſque inutile & ne lui permet jamais de reſpirer. Ainſi par le moyen du crédit,

les gouvernements modernes ont trouvé le ſecret fatal d'éterniſer les miſeres des Etats ; ils ſe ſont mis dans la néceſſité de multiplier les vexations, les taxes, les impôts & les droits dont nous voyons par-tout les Nations les plus puiſſantes accablées. Les Etats qui paſſent pour les plus opulents, éprouvent une vraie miſere : ceux qui les gouvernent ſont réduits à chercher continuellement des expédients pour ſubvenir à leurs dépenſes inſenſées ; ils reſſemblent à ces enfans de famille qui pour ſe procurer de l'argent à tout prix, recourent à des uſuriers, & finiſſent par ſe trouver ruinés au moment où ils auroient dû jouïr d'une fortune abondante.

Dans les Etats ſoumis à des maîtres abſolus, (comme en Turquie) il n'exiſte point de crédit public ; le Deſpote n'a d'autres moyens pour ſe procurer l'argent qu'il demande, que de l'enlever par force à ſes ſujets. Dans d'autres Nations où regne un Deſpotiſme moins effréné, le Gouvernement frauduleux tend des pieges à l'avidité toujours crédule des citoyens. Eſt-il dans la détreſſe ? Le Deſpote promet tout. Mais ne ſait-on pas qu'il n'y a point d'engagement ſacré pour un maître injuſte ? Sous un tel Gouvernement le crédit pourroit ſe définir : l'Art d'eſcroquer ſubtilement à ſes ſujets ce que l'on n'a plus le courage de leur arracher par la force.

Le crédit d'un Gouvernement abſolu qui toujours méconnoît l'équité, ne peut être fondé que ſur l'étourderie & l'avarice de ſes ſujets, qu'il ſait leurrer par l'appas des avantages momentanés qu'il leur fait entrevoir. L'expérience ne peut rien ſur des hommes auſſi légers qu'avides : peu capables de réfléchir, vous les voyez

à tout inſtant retomber dans les mêmes pieges. Cependant à la fin ils ſont forcés d'ouvrir les yeux, & d'appercevoir les trames de leurs injuſtes maîtres. Alors ceux-ci, privés de la faculté de tromper leurs ſujets, redoublent leurs vexations; leurs Miniſtres ſe mettent à la torture pour imaginer des moyens ingénieux de dépouiller les Peuples; & dans l'incapacité de faire face à des affaires dans leſquelles chaque jour apporte un nouveau déſordre, ils anéantiſſent leurs dettes ſans pudeur; donnent à l'univers des exemples mémorables de la perfidie des Souverains, & aux Sujets des exemples de mauvaiſe foi, fidèlement imités par les Grands & par tous ceux qui ont le ſecret ou le droit de voler impunément (21).

C'EST ainſi qu'un mauvais Gouvernement devient une école d'injuſtice & de fraude. D'un autre côté il eſt fait pour être ſans-ceſſe trompé lui-même; il n'y a que des fripons adroits qui ſachent traiter avec un Maître qui a la force en main; que rien ne peut lier & forcer de remplir ſes engagements. Il n'y a communément que l'i-

(21) Sous un Gouvernement de mauvaiſe foi, rien de plus commun que le vol. Il devient du bon ton d'avoir des dettes & de ruiner ſes créanciers. Les banqueroutes fréquentes annoncent un Gouvernement corrompu, des Loix ſans vigueur, des citoyens fripons, des opinions dépravées. Quelle différence entre voler ſur le grand chemin & contracter des dettes ſans avoir l'intention de les payer? L'aſſaſſin ne tue communément qu'un ſeul homme? Un grand Seigneur chargé de dettes, aſſaſſine ſouvent un grand nombre de familles qu'il réduit à mourir de faim & de miſère. La méthode ſi commune de voler en refuſant de payer ſes dettes, eſt la plus perfide, la plus cruelle & la plus impuni.

l'idée d'un profit énorme qui puiſſe déterminer à lui donner des ſecours ; & c'eſt toujours la nation qui devient la victime des traités onéreux que ſon chef fait avec des financiers avides & pervers ; elle eſt abandonnée à leur rapacité & à leurs extorſions ; engraiſſés de ſon ſang, vous les voyez enſuite inſulter leurs concitoyens par un luxe inſolent & les infecter de tous les vices qui l'accompagnent. Rien n'eſt plus deſtructeur pour les mœurs d'un Peuple, que l'eſprit de la *finance*. Rien de plus difficile, que de faire une fortune énorme par des voies innocentes : elle ſe fait toujours aux dépens des ſujets.

QUOIQUE dans une nation libre le Gouvernement ſoit forcé de montrer plus de retenue & d'équité : quoiqu'il jouïſſe par conſéquent d'un crédit plus ſolide, fondé ſur la confiance des citoyens ; ce crédit n'en tourne pas moins à la ruine de l'Etat & à celle des mœurs. La certitude de trouver des fonds, fait que le Gouvernement ſe précipite légérement dans des guerres, qui jamais ne dédommagent des dépenſes qu'elles exigent. Peu-à-peu la dette nationale devient immenſe. La nation obérée, au ſortir de la guerre la plus heureuſe, ſe trouve à la paix plus accablée qu'auparavant ; elle voit alors qu'elle s'eſt follement ſacrifiée à l'avidité de quelques citoyens adroits, qui ſavent toujours tirer parti des calamités nationales. Si elle fait alors la balance de ſes pertes & de ſes gains, elle trouve qu'il ne lui reſte, après tout, que des dettes à payer. La nation n'a rien gagné, quelques particuliers ont fait des fortunes immenſes ; quelques rentiers fainéants vivent avec ſplendeur, au milieu de leurs concitoyens ruinés, qui de l'argent importé dans leur pays,

ne retirent que la ſoif des richeſſes, la contagion du luxe & du vice, la vénalité à laquelle la liberté nationale ſera bientôt immolée. (22)

QUEL eſt donc l'aveuglement des Nations & de ceux qui les gouvernent, pour ne pas voir qu'une ſage économie eſt auſſi néceſſaire aux Etats qu'aux particuliers ? Un Gouvernement peut-il donc oublier la maxime ſi ſimple *qu'il faut proportionner la dépenſe à la recette ?* Ces principes ſont pourtant méconnus, dès qu'il s'agit d'un vain eſpoir d'acquérir de nouveaux tréſors. La cupidité ſe convertit en fanatiſme, & fait qu'une Nation entiere s'immole de gaieté de cœur, ſur l'eſpérance incertaine de ſe procurer des richeſſes, dont l'effet unique ſera de multiplier les miſeres du grand nombre & la corruption générale.

LES fonds publics où les citoyens opulents ſont à portée de dépoſer leurs capitaux pour en tirer les intérêts, non-ſeulement deviennent très-onéreux à l'Etat, mais encore favoriſent la pareſſe d'un grand nombre d'hommes qui, au lieu de faire valoir la terre, d'exercer leur induſtrie, de s'occuper utilement pour la Patrie, ſe livrent au déſœuvrement, ne ſongent qu'à s'amuſer d'une façon ſouvent très-condamnable, & demeurent les bras croiſés dans les villes qu'ils infectent de leurs déréglements. Un Gouvernement ſage & qui s'occuperoit de la conſervation des mœurs,

(22) En 1762 la dette nationale d'Angleterre montoit à plus de 129 millions de livres ſterling & celle de la marine à 10 millions ſterling : ce qui fait environ trois milliards cent cinquante millions de livres tournois.

ne devroit fournir à perſonne les moyens de vivre dans l'inaction, dont tout nous prouve qu'il réſulte néceſſairement un déluge de maux.

En accumulant les richeſſes dans un petit nombre de mains, un Etat, je le répete, ne s'enrichit nullement. De quelque façon qu'on s'y prenne, l'homme opulent ne contribue jamais en aucun pays aux charges de l'Etat d'une façon vraiment proportionnée à ſes facultés. En payant un écu à l'Etat, un citoyen qui n'en a que dix ou vingt, eſt infiniment plus lèzé que le riche qui poſſede un million d'Ecus & qui en payeroit cent mille. Le nombre des citoyens opulents eſt toujours très-petit rélativement à celui des citoyens qui ſont dans l'indigence ou la médiocrité ; les intérêts de ceux-ci ſont toujours indignement ſacrifiés à ceux des premiers.

D'un autre côté en multipliant les richeſſes d'un homme, il eſt rare que l'on multiplie ſa bienfaiſance & ſa liberalité. On obſerve communément que l'opulence, loin d'aggrandir & d'étendre les ames, les rapetiſſe & les rétrécit. Ainſi les richeſſes, au lieu de circuler dans la Société, au lieu de féconder les campagnes, au lieu d'exciter le pauvre au travail, vont ordinairement s'accumuler dans les coffres de l'avare, ou bien ſont répandues par le prodigue ſur ceux des citoyens dont la conduite mérite le moins d'être encouragée. Ce ſont des femmes ſans mœurs, des artiſans du luxe, des hommes pervers, qui tirent ſeuls parti des folles dépenſes d'un riche ſtupide ; le cultivateur, le citoyen laborieux, n'ont rien à eſpérer, ni de ſa bienfaiſance, ni de ſon zèle pour le bien public dont il n'a nulle idée.

Sous un Gouvernement Monarchique, la vanité, le faſte, la repréſentation ſont regardés comme des choſes indiſpenſablement attachées à l'état de quelques citoyens; le luxe y paroît une choſe ſacrée à laquelle le Souverain n'oſe gueres toucher: il accable de plus en plus le malheureux, tandis que l'homme opulent étale ſans aucun riſque ſon faſte outrageant, aux yeux d'une Nation forcée de payer des impôts cruels ſur les denrées les plus néceſſaires à la vie. Les campagnes ſont écraſées, tandis que les villes renferment quelques riches oiſifs & corrompus, qui jouïſſent dans la molleſſe & la débauche, des travaux de l'agriculture qu'ils ne daignent ni encourager, ni ſoulager, bien plus leur vanité ſe plait à dépeupler les champs; elle les prive des bras deſtinés à les cultiver; elle attire dans des villes qui ne ſont que des foyers de corruption, une jeuneſſe inconſidérée qui bientôt ſe déprave par l'exemple de ſes maîtres, & qui ſouvent finit par groſſir le nombre des malfaiteurs.

Toutes ces réflexions, fondées ſur l'expérience, ſuffiſent pour démontrer que la paſſion des richeſſes, devenue épidémique dans une Nation, eſt auſſi contraire à la ſaine Morale qu'à la ſaine Politique, dont les intérêts ne ſe ſéparent point impunément: elles nous prouvent que le luxe, loin d'avoir quelque utilité, n'eſt propre qu'à corrompre les mœurs, à diſſoudre les liens de la Société, & contribue plus qu'aucune autre cauſe à ſes malheurs & à ſa ruine.

Il eſt bien plus important pour une Nation d'être heureuſe que riche. Une Politique équitable eſt faite pour préférer le bien-être du grand nombre, à celui d'une poignée de déſœuvrés ſans

mœurs, qui trop ſouvent emportent la balance, & décident injuſtement du ſort de tous les autres. Un Peuple jouït de toute la félicité dont il eſt ſuſceptible, quand par un travail modéré il ſe procure les vrais beſoins de la vie. Il eſt impoſſible de rendre heureux des hommes plongés dans l'oiſiveté, la molleſſe & le vice, dont l'imagination malade eſt perpétuellement occupée à ſe créer des beſoins chimériques & biſarres.

La terre fournit à une Nation de quoi ſatisfaire ſes vrais beſoins; des manufactures utiles fourniſſent une ample carriere à l'induſtrie des citoyens. Le commerce n'eſt fait que pour ſuppléer à ce que la nature refuſe à de certaines contrées. L'argent n'eſt que la repréſentation d'un bonheur *en puiſſance*; il ne devient bonheur *réel* que pour ceux qui ont appris l'art d'en faire un bon uſage; il n'eſt qu'un mal pour ceux qui ne ſavent qu'en abuſer; une Nation bien gouvernée, dont les terres ſont bien cultivées, & dont la population eſt nombreuſe, eſt aſſez riche & ne doit pas craindre ſes ennemis.

Dans pluſieurs Etats anciens & modernes on a viſiblement travaillé à corrompre le Peuple, en prétendant l'amuſer par des ſpectacles pompeux & des fêtes fréquentes, qui preſque toujours ſont accompagnées de licence & de déſordres. L'homme du Peuple eſt fait pour s'occuper; une oiſiveté trop fréquente le dégoûte du travail & le rend diſſolu; des dépenſes employées à faciliter ſon labeur (comme à creuſer des canaux, à faire des routes commodes) ſuffiroient pour occuper utilement pour l'Etat, tant d'oiſifs dont les Nations ſont ſurchargées & dont les Gouvernements ne ſavent tirer aucun parti. Quel emploi

plus eſtimable & plus noble un citoyen opulent pourroit-il faire de ſes richeſſes, que de les conſacrer à des travaux publics, à des monuments avantageux à la Société, à des établiſſements vraiment utiles? Si le déſir de mériter les ſuffrages de leurs concitoyens fit quelquefois entreprendre aux plus riches des Romains des dépenſes incroyables pour des fêtes, des jeux inhumains, des monuments inutiles, ſi la ſuperſtition a jadis engagé tant de Princes & de Grands à doter richement des monaſteres, pourquoi un Gouvernement ſenſé ne tourneroit-il pas l'eſprit des citoyens opulents vers l'utilité générale, avec autant de facilité qu'un mauvais Gouvernement le tourne à la frivolité? Seroit-il donc ſi difficile de faire voir à des hommes qui ſe diſent raiſonnables, qu'il y a plus d'honneur & de conſidération à gagner en faiſant du bien, plus de douceur à ſe faire aimer de ſes concitoyens, qu'à les éblouïr par un faſte inutile, qu'à exciter leur indignation & leur envie par un luxe inſultant, par une hauteur révoltante, par des dépenſes extravagantes?

S'IL exiſtoit quelque moyen de tirer parti du luxe pour le bonheur d'une Nation, ce ne pourroit être qu'en excitant entre les riches & les grands une heureuſe émulation de ſe rendre utiles & chers à la Patrie Mais cette paſſion vraiment noble & généreuſe ne peut-être que l'effet d'une ſenſibilité ſagement cultivée par l'éducation, & convenablement encouragée & récompenſée par un Gouvernement bienfaiſant. Si l'homme opulent avoit appris à ſentir, ne trouveroit-il donc pas un plaiſir bien plus pur & plus vrai à ſecourir l'indigence honnête & laborieuſe, à ra-

nimer les travaux de la campagne, à forcer la terre ſtérile de devenir féconde, à répandre l'abondance dans des villages déſolés, à porter la conſolation dans le ſein de la probité malheureuſe, à favoriſer l'induſtrie, que dans le puéril avantage de briller aux yeux d'un vulgaire ſtupide par des équipages brillants, par des habits d'une magnificence recherchée, par des bijoux de grands prix? Un riche ou un grand ne devroient-ils pas rougir de porter ſouvent inutilement à leurs doigts des pierres dont le prix ſuffiroit pour rendre l'activité, le bien-être & la vie à cinquante familles découragées? Que de biens pourroient faire, que de contentement pourroient ſe procurer les riches & les puiſſants de la terre, s'ils ſavoient faire un uſage raiſonnable des avantages que le Deſtin a mis entre leurs mains? Les Princes, les Grands & les Riches ne ſont ſi peu contents & ſi ſujets à l'ennui, qu'en punition de leur inutilité. „ Faites du bien, „ leur crie ſans-ceſſe la nature, & vous ſerez „ à tout inſtant ſatisfaits, chéris & vraiment „ conſidérés. „

CHAPITRE VIII.

Des Vices de la Société.

UN Code moral ou un recueil de loix rélatives aux mœurs, ſeroit évidemment bien plus utile aux nations, que la juriſprudence informe, barbare & ſouvent très-injuſte qui ſert à les guider. Rien ne ſeroit plus déſirable, que de voir un gouvernement éolairé donner la ſanction de l'autorité Souveraine à des regles ſimples, intelligibles, fondées ſur la raiſon & l'équité, qui fiſſent connoître à tous les citoyens ce qu'ils ſe doivent réciproquement, ce qui peut leur rendre la vie ſociale agréable, ce qui peut contribuer à leur félicité particuliere, ce qui eſt fait pour leur mériter l'eſtime publique; ce qu'ils doivent éviter ou faire pour obtenir les récompenſes & les diſtinctions de la Pàtrie, enfin ce qui eſt de nature à leur attirer l'averſion ou le blâme de leurs aſſociés, ou à les exclure des places & des avantages qu'ils pourroient déſirer.

UNE cenſure équitable, deſtinée à rappeller les hommes à leurs devoirs, à corriger les vices, à réprimer les déſordres, ſeroit ſans-doute une Magiſtrature non moins honorable & plus utile que celle qui eſt communément chargée de compoſer leurs différents. Par là le Magiſtrat deviendroit un Prêtre utile, & le Légiſlateur exerceroit un Sacerdoce bien plus avantageux aux nations, que celui qui, ſous prétexte de les con-

duire au ſalut, ne les repait que de vaines chimeres & ne leur enſeigne que de fauſſes vertus. La morale, ainſi fortifiée par l'autorité Souveraine, deviendroit efficace, & préſenteroit des motifs plus réels & plus puiſſants, que celle qui n'offre que les motifs imaginaires & les terreurs paniques d'une autre vie.

MAIS la Politique ne daigne pas s'occuper de la morale, qu'elle ſuppoſe du domaine de la religion. Au contraire la force deſtinée à mettre un frein aux déſordres publics, les excite; l'autorité faite pour corriger les mœurs, les corrompt; loin de réprimer le vice & la licence, elle les autoriſe par ſon exemple & paroît les encourager. Des Souverains que tout invite à s'endormir au ſein du luxe & de la volupté, ne ſont pas faits pour ſonger aux mœurs des autres. Les déréglements les plus honteux, la conduite la plus contraire à la raiſon, les excès les plus criants, au lieu de trouver dans les hommes chargés de l'adminiſtration des cenſeurs ſéveres, trouvent en eux des complices, des fauteurs ou du moins des juges très-indulgents.

LES Cours, comme on a vu, ſont des centres d'où la corruption ſe fait ſentir à la circonférence; elles donnent la ſanction de l'autorité & le vernis du *bon ton* aux déſordres les plus criants. Le Prince, accoutumé pour l'ordinaire à dédaigner ſes fonctions, plongé dans la molleſſe & la luxure, faiſant uniquement conſiſter ſa grandeur dans la vanité de l'étiquette, dans un faſte ruineux pour ſon peuple, dans des dépenſes exceſſives, ne trouvant très-ſouvent de remede à ſes ennuis que dans la diſſipation & le vice, le Prince, dis-je, eſt comme on a vu, environné de

courtiſans empreſſés à ſe conformer à ſes goûts. L'exemple des Grands eſt fidélement ſuivi par des citoyens aſſez vains, pour croire s'illuſtrer en imitant les déréglements & les travers de leurs ſupérieurs, auxquels d'ailleurs ils ont intérêt de plaire. Un délire univerſel s'empare de tous les eſprits; une vanité épidémique devient la paſſion univerſelle, & ceux qui devroient remédier à la contagion, ſont préciſément ceux qui l'excitent & l'entretiennent. Dans un mauvais Gouvernement ceux qui devroient ſe montrer les plus ſages, ſont les plus corrompus & les plus déraiſonnables.

Dans les nations ainſi gouvernées, & guidées par de tels exemples, on ne doit pas être étonné de trouver les mœurs anéanties, la vertu mépriſée, les vrais talents dédaignés, la juſtice foulée aux pieds, la violence, la fraude, la rapine, la mauvaiſe foi, la proſtitution, l'adultere marcher le front levé, le vice triomphant inſulter ouvertement la décence & la pudeur; enfin de voir la félicité publique & particuliere follement ſacrifiées à la vanité, à un faſte ruineux, au luxe, au déſir de paroître. Il n'eſt point d'infamies & d'extravagances qui ne trouvent des juges favorables & des protecteurs, dans ceux qui devroient les réprimer. Le public familiariſé avec les déréglements les plus honteux, n'y voit plus rien que de très naturel. L'opinion générale ſe pervertit tellement, qu'elle traite comme des bagatelles, les fonctions les plus contraires à l'ordre ſocial.

L'habitude de voir le mal, diminue bientôt l'horreur qu'il devroit inſpirer. Que ſera-ce ſi l'on trouve le vice honoré, eſtimé, récompenſé dans les perſonnages que l'on révère, & ſi l'on

s'apperçoit que, bien loin d'écarter de la fortune, il y conduit bien plus ſûrement que la probité, la décence, la modération, la frugalité, le travail & les talents qui ne menent à rien! Voilà comme un gouvernement, tant par ſa corruption, que par ſon indolence ou ſa frivolité, vient à bout de vicier l'opinion publique, de décourager le mérite, de rendre la vertu mépriſable. Les hommes s'imaginent que tout ce qu'ils voyent pratiqué, eſtimé, recherché par leurs maîtres, ne peut être qu'honorable & avantageux; on s'efforce de s'aſſimiler à ceux que l'on juge plus fortunés que ſoi; chacun ſe perſuade que la dépravation & le vice ſont des marques de grandeur; on cherche à copier ceux qui jouïſſent du droit de mal faire; on regarde comme des dupes ceux qui ne ſe laiſſent pas entraîner au torrent. *Il ne faut pas ſe ſingulariſer* devient une maxime à laquelle chacun eſt obligé de ſe conformer, ſous peine de paroître étrange, ridicule & *du plus mauvais ton.* On paroît très ſingulier, quand on refuſe de prendre part au délire univerſel; la ſingularité n'eſt très-ſouvent qu'une conduite qui ſert de réprimande aux êtres inſenſés dont on eſt environné.

Le rang, la puiſſance, la multitude des coupables leur aſſûrant l'impunité, & même les mettant à couvert du blâme, anéantit néceſſairement pour eux toute crainte & tout remors. Les hommes, comme on l'a dit ailleurs, ne rougiſſent gueres des vices, des folies, & même des crimes qu'ils partagent avec un grand nombre de complices. Ne ſoyons donc pas étonnés de voir dans des nations corrompues le vice marcher effrontément, & ne pas daigner s'envelopper des

ombres du myſtere. Les yeux du public une fois apprivoiſés avec les actions les plus odieuſes ou les plus miſérables, chacun s'y livre ſans ſcrupule, bien convaincu que la conduite la plus deshonnête trouvera des protecteurs, ne le privera de l'eſtime de perſonne, & même lui applanira la route de la fortune bien mieux que des vertus modeſtes, une conſcience timorée, ou qu'un honneur délicat, faits pour déplaire aux diſtributeurs des graces. Il faut de la ſoupleſſe, de l'intrigue, de la frivolité, & ſur-tout peu de délicateſſe pour parvenir dans un gouvernement léger & corrompu, où des femmes intrigantes & ſans mœurs, des hommes ſans principes & ſans vertu diſpoſent des richeſſes, des récompenſes & des places. Une adminiſtration inique ne veut que des coopérateurs iniques. Des Miniſtres frivoles & vains n'accordent leurs faveurs qu'à des flatteurs, des complaiſants, des proxénetes, des paraſytes. Comment un homme de bien auroit-il l'ambition de s'approcher d'une cour où la probité eſt mépriſée ? Comment un homme de cœur pourroit-il conſentir à ramper aux pieds de ces grands, qui ne comptent le mérite pour rien, & aux yeux deſquels la vertu même paroît très ridicule ? Enfin comment un homme qui a quelque ſentiment d'humanité, pourroit-il déſirer des places dans leſquelles il ne peut ſe diſtinguer, que par des violences & par une inflexible dureté ?

La diſſipation, la paſſion du plaiſir ſont, comme on l'a déjà remarqué, des diſpoſitions auſſi contraires aux bonnes mœurs & à la félicité publique, que la noirceur ou la mauvaiſe volonté. Dans une nation pour qui l'amuſement eſt devenu l'objet le plus intéreſſant, chacun prend le

ton général : les affaires les plus importantes ſe traitent avec une légéreté ſurprenante ; des miniſtres deſpotiques & frivoles conduiſent avec gaieté l'Etat à ſa ruine : c'eſt du ſein des plaiſirs qu'ils dictent les arrêts qui condamneront un Peuple entier aux larmes & à la miſere. Comment les mains débiles de ces hommes énervés eux-mêmes par la molleſſe, ou infectés du levain de la vanité, pourroient-elles arrêter les effets puiſſants du luxe à qui rien n'eſt capable de réſiſter ?

Il n'eſt rien de ſérieux pour des enfans volages : nul homme ne s'aſſervit à remplir triſtement les devoirs de ſon état. Le magiſtrat dédaigne ſes fonctions ! il craindroit de ſe donner un vernis de ridicule s'il ſe piquoit d'exactitude ; elle le feroit accuſer de petiteſſe & de pédanterie. Dans une ſociété dans laquelle la vanité tient lieu de tout, le ridicule ſeul deshonore, il eſt bien plus à craindre que le vice ou le crime. Ainſi l'homme que ſa place rend l'arbitre de ſes concitoyens, n'ira pas triſtement méditer les loix, ou approfondir des matieres épineuſes ; il en ſait toujours aſſez pour juger à l'avanture des intérêts, de la fortune, de la vie même des citoyens.

L'HOMME de cour vient étaler aux yeux d'un peuple émerveillé ſon faſte & ſa vanité. Il fait trophée de ſes vices qu'il qualifie de *bonnes fortunes* ; il amuſe ſon oiſiveté à corrompre l'innocence crédule : continuellement dérangé par ſes dépenſes & par ſon luxe, il trafique de ſon crédit, *fait des affaires*, & ſans égard pour l'équité, protege celui qui le paie le mieux. Il emprunte, il achette à crédit, il contracte des dettes ; ſe rit enſuite de la ſimplicité de ceux qu'il a ruinés, & brave effrontément les pleurs d'une famille réduи-

te à la mendicité. Corrompus par l'exemple de leurs maîtres ; témoins & confidents de ſes honteuſes débauches ; fiers de ſa protection, ſes valets portent les vices & l'inſolence des palais juſques dans les dernieres claſſes du Peuple.

Le Pontife & le Prêtre ſont eux-mêmes entraînés par le torrent de la perverſité publique ; cette religion, dont ils vantent les effets merveilleux, échoue contre les paſſions & les vices autoriſés par la mode. Vous les voyez ſe conformer au ton du monde ; adopter le faſte des Grands ; rougir de la ſimplicité évangélique, & la même bouche qui déclame contre la corruption du ſiécle, ſollicite ſouvent des femmes au crime, ou cherche à ſéduire l'innocence qu'elle devroit fortifier contre les tentations du Démon.

Le Traitant uniquement fait pour ſonger à ſa fortune, ne connoît d'autre honneur que de s'enrichir promtement. Son état le deſtine à vivre des calamités publiques. Autoriſé dans ſes rapines & ſes concuſſions par le Gouvernement, ſa conſcience ne lui fait point de reproches incommodes. L'équité, l'humanité, la ſenſibilité ſeroient des qualités déplacées dans un homme qui ſe deſtine à s'engraiſſer de la ſubſtance des malheureux. Sa tête ingénieuſe n'eſt occupée qu'à enfanter des projets nouveaux pour dépouiller ſon pays & redoubler ſa miſere. Enrichi une fois il adopte les vices, le faſte & le luxe de la grandeur ; il s'illuſtre par ſes repas ſomptueux, par ſes folles dépenſes, & par ſa magnificence, qui font bientôt oublier à ſes concitoyens eux-mêmes que ſon opulence eſt le fruit de leurs propres malheurs.

Accoutumée de longue main à tous ces af-

freux déſordres, la Société n'en eſt preſque plus révoltée. Les hommes les plus pervers excitent bien plus l'envie, que l'indignation publique. Ce qu'on appelle *la bonne Compagnie* eſt compoſée d'un tas d'hommes, dont la conduite eſt propre à faire rougir la raiſon & gémir la vertu. On y trouve d'agréables oppreſſeurs, d'agréables voleurs, d'agréables débauchés, des importans ſans nul mérite, des fainéants titrés, des hommes ſans honneur & ſans mœurs, des femmes ſans pudeur, des fats impertinents, que l'uſage fait paſſer pour de très-honnêtes gens. Les bonnes mœurs, les vrais talents, la probité ne tiennent lieu de rien, dans une ſociété frivole & déſœuvrée, qui n'a beſoin que de perdre ſon tems, & à qui le déſir continuel de s'amuſer ne permettent pas de rien approfondir. Pour être admis & conſidéré dans le monde, il ne faut avoir qu'un nom, un titre, un bel habit, un maintien décent, des airs & des manieres, du jargon; on a pour lors tout ce qu'il faut pour ſe faire déſirer, d'ailleurs on eſt diſpenſé d'avoir aucune vertu. Lorſque le beſoin de s'amuſer eſt devenu le ſeul lien de la ſociété, on s'embarraſſe fort peu de connoître à fonds les perſonnes que l'on fréquente; l'on ne ſe rend pas difficile ſur le choix de ſes amis, & l'on ſe lie avec quiconque fait eſpérer quelques inſtants de trêve avec l'ennui.

L'ART de vivre dans le monde n'eſt pour l'ordinaire que l'art de maſquer ſes diſpoſitions véritables, pour affecter celles que l'on voit à tout le monde. Ce que l'on appelle décence, conſiſte à ménager la délicateſſe ou l'amour propre d'une foule d'êtres vains & dépravés, qui ne veulent ni ſe voir eux-mêmes, ni être vus des autres

tels qu'ils ſont. La politeſſe n'eſt trop ſouvent que diſſimulation; elle conſiſte à déguiſer ſes ſentimens pour tous ceux avec qui l'on vit, à leur cacher l'opinion qu'on en a, à leur faire croire qu'on leur attache la même valeur qu'ils ſe fixent à eux-mêmes. *Le bon ton* conſiſte à renoncer à ſon caractere pour ſe mettre à l'uniſſon de la vanité, de la frivolité, de la déraiſon générale. Pour être recherché, il ne faut que de la complaiſance & bien du tems à perdre. Dans des ſociétés ainſi conſtituées, on ſent que la raiſon eſt déplacée. La droiture, la franchiſe, les mœurs ſont taxées de ſimplicité, de ſotiſe, par des gens qui pour ſe fréquenter, n'ont nul beſoin de s'aimer, de s'eſtimer, ni même de ſe connoître. Le *ridicule* n'étant pour l'ordinaire que ce que les yeux ne ſont pas accoutumés à voir, il ne faut point être ſurpris que des êtres corrompus trouvent la vertu & ridicule & déplacée. En un mot, il ne faut pas être étonné de voir la réflexion, le bon ſens, la raiſon bannis comme inutiles des ſociétés que la diſſipation tient dans un délire continuel; tout homme ſenſé n'eſt pour elles qu'un cenſeur incommode, dont la préſence les condamne, & qui ſe trouve ſouvent forcé de s'en exclure.

COMMENT en effet un être raiſonnable pourroit-il applaudir ou prendre part aux amuſements inſipides & mépriſables qui tiennent lieu d'occupations à la plupart des gens du monde? Des perſonnages éternellement fatigués d'eux-mêmes, occupés à ſe fuir ſans-ceſſe pour chercher le plaiſir, le trouvent-ils donc dans ces viſites périodiques, uniquement conſacrées à la perte du tems; dans ces cercles brillants deſtinés à mettre en commun

commun les ennuis dont chacun eſt dévoré ; dans ces ſoupers dont la vanité & les prétentions banniſſent la vraie gaieté ; dans un jeu continuel dégénéré en fureur, mais ſans lequel on ne pourroit remplir le vuide des converſations, ou ſuppléer à la ſtérilité des eſprits ? La confiance, la ſatisfaction & la joie peuvent-elles ſe rencontrer dans ces cohues compoſées pour l'ordinaire d'êtres indifférents, qui ſe connoiſſent à peine, ou qui plus ſouvent encore, pour ſe connoître trop bien, ne s'aiment, ni ne s'eſtiment, & quelquefois ſe mépriſent & ſe déteſtent, ne ſe voyent que par intérêt, par décence, pour ſauver les apparences ? Quelles douceurs peut-on goûter dans ces aſſemblées compoſées d'ennemis ſecrets perpétuellement occupés à s'obſerver, à ſe tendre des pieges, à épier leurs défauts, leurs ridicules, leurs prétentions réciproques, afin de trouver matiere à la médiſance, à la critique, à la riſée, aux calomnies qui conſtituent l'unique fond de la converſation d'un tas d'eſprits malins, dont la profeſſion eſt de colporter de cercle en cercle la *chronique ſcandaleuſe* ou la *nouvelle du jour*.

La malice, la médiſance, & ſur-tout la nouveauté deviennent des aliments néceſſaires pour des eſprits vuides de choſes ; elles ſont indiſpenſables pour ranimer la langueur & l'inſipidité des converſations. *Quelle nouvelle* étoit, dit-on, autrefois la premiere queſtion des Athéniens, comme elle l'eſt encore des oiſifs ſans nombre dont les ſociétés modernes ſont remplies. A l'exemple de Démoſthene, un homme ſenſé ne pourroit-il pas dire à ſes concitoyens ? „ Vous demandez „ ſans-ceſſe des nouvelles ; eſt-il donc rien de „ plus nouveau ou de plus intéreſſant pour nous,

TAYLOR INST. OXFORD

„ que les dangers qui vous menacent à chaque „ inſtant! la contagion du luxe eſt chez vous ; „ le vice vous mine peu-à-peu ; vous êtes dans „ un délire funeſte que ſuivra bientôt une lan„ gueur accablante : vous courez ſans relâche „ après le plaiſir, ſans jamais pouvoir le fixer : „ vos maiſons ſont en feu : vos femmes ſont dé„ réglées : vos enfants ſont déjà corrompus : vos „ valets vous pillent & vous ruinent ; vos affai„ res ſont en déſordre, & vous demandez *quelles* „ *nouvelles ?* L'injuſtice commande ; le Deſpotiſ„ me eſt dans vos murs ; la tyrannie eſt à vos „ portes ; elle déſole vos Provinces. elle anéan„ tit vos loix, elle menace vos perſonnes, elle „ machine de concert avec la perfidie, la deſ„ truction de vos fortunes ; elle vous fait ſucceſ„ ſivement éprouver ſes trahiſons & ſes coups, „ & vous demandez des nouvelles! ô Athéniens! „ vous êtes des enfans.

Mais le Deſpotiſme, le vice & le luxe jettent les hommes, ou dans une eſpece de démence, ou dans une léthargie qui les rendent également incapables de réfléchir. L'inhabitude de penſer & de vivre avec ſoi-même, force chacun à ſe répandre au-dehors. Il ne veut exiſter que dans l'imagination des autres ; il ſe précipite dans un tourbillon perpétuel ; afin de s'étourdir ſur ſes ennuis ſecrets : dans l'impoſſibilité de trouver le bien-être en ſon propre cœur, il va le chercher dans le tumulte du monde, où il ſe rencontre auſſi peu (23). Dans le déſeſpoir de ſe rendre

(23) *Turbam rerum & hominum quærunt qui ſe pati neſciunt.*

SENEC.

heureux, il veut du moins le paroître. L'homme opulent, incapable de faire un uſage utile de ſes richeſſes, veut repréſenter, c'eſt-à-dire avoir un grand nombre de témoins de ſa félicité prétendue : il raſſemble chez lui une foule de flatteurs, de paraſites, de complaiſants qu'il appelle ſes amis, tandis qu'ils ne ſont que des envieux, des jaloux, des ennemis cachés qui, profitant de ſa folle vanité, l'aident à dilapider ſa fortune, exaltent ſon bon goût, ſa magnificence, ſa bonne chere, ſa généroſité, ſon eſprit ; & parviennent quelquefois à lui faire croire à lui même qu'il eſt heureux, tandis que dans le vrai il ne jouït de rien.

La ſociabilité, eſt ſans-doute, une diſpoſition très-louable ; mais elle devient un mal par l'abus continuel que l'on en fait. Nul homme n'eſt exempt de défauts ; ainſi l'homme en général, & ſur-tout dans une ſociété viciée, ne peut pas ſoutenir des regards trop pénétrans, & ne demande pas à être vu de trop près. Tout le monde a dans la bouche le proverbe trivial qui dit que *la familiarité engendre le mépris* ; cependant on paroît à tout moment l'oublier par la facilité avec laquelle les liaiſons & les ſociétés particulieres ſe diſſolvent à tout moment. Des brouilleries continuelles, des réfroidiſſements, des dégoûts, des ruptures, ſont les ſuites naturelles d'un commerce habituel ou trop familier entre des êtres remplis de vanité, & qui ne peuvent pas long-tems déguiſer leur caractere ; ils ſe mépriſent & ſouvent même ſe déteſtent, auſſi tôt qu'ils viennent ſe démêler. C'eſt ainſi que des enfans ſe querellent & ſe brouillent pour les moindres jouets. L'on n'eſt ſi empreſſé de faire de

nouvelles connoiſſances, que parce qu'on eſpere toujours rencontrer dans les inconnus, des qualités merveilleuſes que l'on n'a pu trouver dans les perſonnes que l'on connoît. La nouveauté & la variété en tout genre ont des droits puiſſants ſur les hommes. Quelle peut être la ſolidité de ces liaiſons éphémeres qui, n'étant fondées que ſur le beſoin de ſe déſennuyer, ſur l'intérêt du moment, & ſouvent ſur la fauſſeté ou ſur le projet de ſe tromper, ne ſont point cimentées par l'amitié, la bonne foi, par l'eſtime ſincère! Voilà pourquoi les hommes ſe prennent ſi légerement & ſe quittent de même. La trop grande ſociabilité ou facilité à ſe lier, eſt une preuve de légéreté, & jamais la légéreté ne produit des liaiſons durables. Entre les femmes, ſur-tout, rien de plus rare que les amitiés ſolides.

Une Nation faſcinée par le luxe & la vanité devient un vrai théâtre d'illuſions & de preſtiges, ſur lequel des acteurs ne paroiſſent que pour ſe faire ſiffler. On n'y vit que dans l'opinion des autres; chacun y joue très gauchement un rôle qui n'eſt pas fait pour lui; perſonne ne veut être ſoi, parce que perſonne n'eſt content de ce que la nature l'a fait. Telle eſt la véritable ſource des prétentions ſans nombre, des travers, des ridicules de toute eſpece, & de cette affectation continuelle, par leſquels les êtres vivants en ſociété ſe rendent ſi ſouvent impertinents & mépriſables les uns pour les autres. Chacun veut faire parade des richeſſes, des talents, de l'eſprit, du bon goût, des connoiſſances, & même des vices & des folies qu'il n'a point. Dans ce commerce frauduleux, l'on n'a pas toujours égard à la vanité ou aux prétentions de ceux

avec qui l'on ſe trouve en ſcene; ainſi la Société devient l'aréne des jalouſies & des querelles puériles d'un tas d'etres frivoles qui ſe puniſſent réciproquement de leurs ſotiſes, & qui ſont perpétuellement occupés à ſe diſputer l'importance que chacun s'arroge dans le drame de la vie.

En général tout nous prouve qu'une vanité ridicule eſt le fond du caractere de la plupart des êtres légers dont une ſociété frivole & corrompue ſe trouve compoſée. Il faut de la raiſon ou de la réflexion pour mettre un juſte prix aux choſes. Des êtres vivants dans un tourbillon continuel ne réfléchiſſent preſque jamais ; dans l'ignorance la plus profonde de ce qui conſtitue le vrai mérite, le véritable honneur, ou de ce qui peut donner des droits inconteſtables ſur l'eſtime des hommes, chacun ne ſe fait valoir que par des qualités & des objets futiles, auxquels il attache la plus haute importance, dans leſquels il place ſon exiſtence & ſon bonheur, & qu'il feint de poſſéder quand il en eſt privé. La vanité devient donc l'unique reſſort de tous les mouvements de la Société ; elle y tient lieu de tout. Les Princes ne connoiſſent d'autre gloire que le faſte, qu'un vain appareil, que les petiteſſes de l'étiquette. Les Grands & les Courtiſans font conſiſter toute leur grandeur dans des titres, des rubans, des dépenſes ruineuſes. L'homme riche s'efforce de joûter contre les Grands, par un luxe deſtiné à le faire admirer par des paraſytes ou des envieux qui l'immolent enſuite à la riſée publique. Les femmes ne ſemblent venues au monde, que pour étaler dans les cercles, des robes, des parures, & des modes ſouvent bizarres que leur eſprit fécond enfante chaque jour : le commerce entre les

deux ſexes, connu ſous le nom de *galanterie*, n'a pour l'ordinaire que la vanité pour baſe; l'amour ſincere en eſt parfaitement exclus. En un mot, la Société n'eſt qu'un lieu de trafic où chacun apporte ſes vanités diverſifiées.

Si les effets de ce délire épidémique n'étoient que ridicules, il faudroit ſe contenter d'en rire; mais on doit en gémir, quand on voit que très-ſouvent une vanité puérile, des prétentions impertinentes, le déſir de paroître, la manie d'être heureux dans l'opinion d'autrui, dégénerent en une fureur habituelle, capable de briſer entre les hommes les liens les plus ſacrés, qui eſt cauſe qu'on néglige ſon bonheur domeſtique; qui fait que, non content de ſe ruiner ſoi-même, on plonge encore ſa poſtérité dans l'indigence & la miſere. Rien de plus commun que de voir l'inconduite, la vanité, la folie produire des effets barbares & cruels. Des parents corrompus & diſſipés ſacrifient chaque jour leur bien-être le plus ſolide, ſoit à la folie de paroître, ſoit à des amuſements frivoles & criminels. On ne rencontre à chaque pas que des époux déſunis, des maris débauchés & ſans mœurs, des femmes qui ſe conſolent dans les bras du vice de l'indifférence ou des duretés d'un mari tyrannique, des peres inſenſibles, des meres extravagantes & dépourvues de tendreſſe, des enfans rebelles & ſans pieté filiale, des proches diviſés d'intérêts, des amis peu ſolides, des libertins effrontés, des femmes ſans pudeur, des riches endurcis & ſtupides, qui ne ſavent employer agréablement pour eux-mêmes, ni leur tems, ni leur argent.

TOUT le monde déſire des richeſſes, mais très-peu de gens ſavent en faire un uſage vraiment

utile, ou capable de se procurer du bonheur. Par l'imprudence, l'étourderie & la sotise des hommes, les choses mêmes qui devroient leur faciliter le chemin du bien-être, sont celles qui d'ordinaire les en écartent le plus. Le ridicule emploi que tant de personnes opulentes font trop communément de leur fortune, sembleroit confirmer l'opinion de ceux qui regardent l'argent plutôt comme un mal, que comme un bien réel. Rien de plus rare que le bien-être, la paix & la vertu dans les familles opulentes; les infortunes domestiques que l'on y voit, sont faites pour consoler la médiocrité, & devroient calmer l'envie qu'elle porte à la richesse.

Des nœuds uniquement formés par l'intérêt sordide, ne produisent le plus souvent, entre des époux opulents & déréglés, qu'une froide indifférence, qui ne tarde point à se changer en discorde & en haine: ils n'ont pour l'ordinaire de pire maison que la leur: pour faire diversion aux ennemis & aux dégoûts de la vie conjugale, des époux incapables de s'estimer & de s'aimer, vont chacun de leur côté chercher dans la dissipation & les plaisirs bruyants, des moyens de s'étourdir sur les peines. Une vie déréglée entraîne assez souvent le dérangement des affaires, ou du moins fait négliger les devoirs les plus importans & les soins les plus nécessaires à la félicité particuliere.

Ainsi parmi les Riches & les Grands de ce monde, le mariage, bien loin de procurer les douceurs que l'on pourroit en attendre, n'est trop souvent qu'une source féconde de chagrins & de

maux (24), une ſource empoiſonnée qui n'eſt propre qu'à infecter la poſtérité des mêmes vices & des mêmes vertiges dont les peres ont été les victimes déplorables. Quelle éducation des enfans peuvent-ils recevoir de parents plongés continuellement dans le vice, la diſſipation, le tumulte & l'ivreſſe ! Quels ſoins peuvent-ils attendre des auteurs de leurs jours qui ne ſongent qu'à s'amuſer ! Des peres & des meres ſans raiſon, ſans lumieres & ſans vertu ſeront-ils bien capables de leur former le cœur & l'eſprit ? Enfin quels citoyens peuvent donner à l'Etat, des êtres qui n'ont eux-mêmes aucune idée, ni de bien public, ni des devoirs de la Société, ni de ce qui peut conſtituer le bien-être véritable !

(24) *Fœcunda culpæ ſæcula nuptias*
Primum inquinavere, & gens, & domos :
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.

HORAT. OD. VI. LIB. III. VERS. 17. ET SEQQ.

CHA-

CHAPITRE IX.

De l'Education.

PLUTARQUE reproche à Numa, le fondateur de la religion des Romains, de n'avoir pas commencé dans ſa légiſlation par ſonger à l'éducation de la jeuneſſe. On eſt évidemment en droit de faire le même reproche à tous les Gouvernements. En effet dans quel pays voit-on les Souverains s'occuper avec ſuite de cet objet important à la félicité publique & particuliere ? La Politique ſemble par-tout le regarder comme peu digne de ſes ſoins; on diroit qu'elle trouve parfaitement indifférent d'avoir des citoyens vertueux ou corrompus, éclairés ou ignorants, raiſonnables ou déraiſonnables. Que dis-je ! Le Deſpotiſme, ennemi né des lumieres & de la vertu, ne paroît ſe propoſer que de retenir les hommes dans une ſtupidité permanente, de les diviſer pour les ſoumettre, d'oppoſer des obſtacles continuels au développement de leur eſprit.

EN tout pays le ſoin d'élever la jeuneſſe eſt abandonné aux miniſtres de la religion, c'eſt-à-dire à des hommes qui, bien loin d'avoir la volonté ou la capacité de développer la raiſon humaine, n'ont évidemment pour objet que de la combattre, pour la ſoumettre à leur autorité. Le Prêtre ne connoît rien de plus important que d'inſpirer à ſes éleves un reſpect aveugle pour

ſes propres idées ; il les forme pour une autre vie, pour les Dieux, ou plutôt pour lui-même; il leur défend de s'attacher à leurs ſemblables, de rechercher leur eſtime, de s'applaudir du bien qu'ils font. Il ne leur prêche que des vertus qui n'ont rien de commun avec la vie ſociale ; il ſe garde bien de leur inſpirer l'amour des ſciences utiles, le déſir d'examiner les choſes. Incapable lui-même de connoître la vraye nature de l'homme, qu'il ne voit qu'au travers du voile de ſes préjugés, le moraliſte religieux ne ſait pas l'uſage que l'on peut faire de ſes paſſions, les mobiles naturels qu'il faudroit employer pour les remuer, la maniere de les faire ſervir à l'utilité publique. L'éducation ſacerdotale ne ſemble avoir pour but que d'avilir les hommes, de leur ôter toute énergie, d'embrouiller leurs cerveaux, d'empêcher leur raiſon d'éclore, d'en faire des membres inutiles de la Société. Au ſortir des mains de ſes inſtituteurs, le jeune homme ne ſait, ni ce qu'il eſt, ni ce que c'eſt qu'une Patrie, ni ce qu'il doit faire pour elle dans les états divers où il peut ſe trouver. Il n'a l'eſprit rempli que de dogmes & de myſtères inconcevables ; toute ſa morale conſiſte à croire fermement ce qu'il ne comprend pas ; il s'imagine en avoir rempli tous les devoirs, lorſqu'il a ſcrupuleuſement ſatisfait à des pratiques machinales auxquelles on l'a de bonne heure habitué.

Pour s'éclairer & devenir un être raiſonnable, l'homme eſt obligé communément d'oublier les faux principes dont ſes inſtituteurs ont pris ſoin de l'infecter ; ce travail eſt ſouvent très-pénible ; rien de plus difficile que de ſe défaire des erreurs que, dès l'enfance, on apprend à chérir,

& auxquelles pour l'ordinaire on demeure attaché pour la vie : rien de plus invincible que l'ignorance, ſur-tout quand il en a coûté beaucoup de tems & de peines pour s'y confirmer : la vanité vient alors au ſecours du préjugé, & la rend indeſtructible. Moins un homme ſait, plus il tient à ce qu'il croit ſavoir. Un ignorant ne doute de rien ; le doute eſt toujours le premier pas vers la ſageſſe.

NONOBSTANT les établiſſements coûteux que les Nations civiliſées ont faits pour l'éducation de la jeuneſſe, tout homme qui veut ſavoir quelque choſe eſt obligé de ſe former lui-même. L'éducation la plus ſoignée ne lui apprend que des langues mortes, une philoſophie ténébreuſe, des ſpéculations abſtraites, des opinions qui ne ſont propres qu'à lui rendre l'eſprit faux, qu'à obſcurcir les vérités les plus claires : lorſqu'il entre dans le monde, il n'a nulle idée du monde, ni de la façon de s'y conduire ; les premiers principes de la vie ſociale lui ſont parfaitement inconnus ; une morale religieuſe lui tient lieu de tout, elle eſt le ſeul préſervatif qu'on lui donne contre la corruption à laquelle il va ſe trouver expoſé.

TOUT nous prouve que les Prêtres ſont de tous les hommes les moins propres à former des peres de familles, des hommes d'Etat, des magiſtrats, des citoyens, des êtres éclairés & raiſonnables (25). Un dévot eſt communément concentré en lui même, farouche, incommode, rempli de vains ſcrupules, nullement fait pour

(25) *Ego adoleſcentulos exiſtimo in ſcholis fieri ſtultiſſimos, quia nihil ex iis quæ in uſu habemus, aut audiunt aut vident.*
PETRONII SATYRICON.

la Société, très-porté même à la troubler quand le zèle échauffera ſon imagination enyvrée de chimères. En un mot, une morale dépourvue de motifs ſenſibles & naturels n'eſt pas faite pour des hommes deſtinés à vivre dans ce monde; une morale dont tous les mobiles ſont cachés dans les cieux, n'a point aſſez de force pour contenir des êtres que d'ailleurs tout conſpire à rendre aveugles & méchants. La premiere choſe que fait un jeune homme en entrant dans le monde, c'eſt de mettre de côté les préceptes de la religion dont il vient d'être imbu : il s'apperçoit dès le premier pas qu'ils ſont incompatibles avec tout ce qui ſe fait dans la Société.

COMMENT les idées rebutantes d'une Religion Stoïque ſeroient-elles faites pour en impoſer aux habitans corrompus & diſſipés d'un pays où le luxe a fixé ſon ſéjour ? Les gens du monde n'y ſongent guères; ou s'ils y penſent quelquefois, ces idées noires ſont bientôt effacées, ſoit par la diſſipation continuelle, ſoit par le tumulte des affaires. En vain la religion prêcheroit-elle le mépris des richeſſes; en vain déclameroit elle contre les ſpectacles, les amuſements, les plaiſirs & les vices que la mode autoriſe : elle n'eſt point écoutée par des êtres à qui tout perſuade que ces choſes ſont indiſpenſables à leur bien-être. La religion n'eſt pour les gens du monde qu'une affaire de forme, qui n'influe aucunement ſur la conduite de la vie; on s'y conforme extérieurement, parce que l'uſage veut que l'on faſſe ce que l'on voit faire aux autres, & ce que l'on s'eſt habitué de faire dès l'enfance la plus tendre. La religion intérieure ne convient qu'à un très-petit nombre d'hommes; elle eſt ſi peu faite pour la So-

ciété, que ceux qui s'y livrent, ſont communément obligés de rompre tout commerce avec elle.

Un jeune homme n'a beſoin que d'entrevoir le monde, pour reconnoître auſſi-tôt que les maximes dont ſes inſtituteurs ont pris ſoin de le nourrir y ſont entiérement déplacées, y paroiſſent complettement ridicules, y ſont viſiblement contredites par tout ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux. Sous un Gouvernement injuſte & dans une Nation corrompue, tout ſemble lui crier „ laiſſe-là „ les préceptes incommodes d'une morale farouche qui ne meneroit à rien dans un pays où tu „ vis ; leur pratique ſeroit un obſtacle invincible „ à ton avancement. Le monde n'eſt rempli „ que de fripons ou de dupes ; il eſt bien plus „ ſûr de ſe ranger du côté des oppreſſeurs, que „ du côté des opprimés. Proſterne-toi devant „ le crédit ; humilie-toi devant les diſtributeurs „ des graces : careſſe la main des tyrans, afin „ d'acquérir le droit de tyranniſer comme eux. „ Apprends à ne rougir de rien de ce qui peut „ mener à la fortune : ſonge ſur-tout à t'enrichir ; l'argent repréſente ſeul tous les biens de „ ce monde, il faut en avoir à tout prix. Ne „ va pas ſottement écouter les reproches d'une „ conſcience timorée qui t'arrêteroient à chaque „ pas ; il faut faire comme les autres, leur exemple juſtifie. Apprends à t'endurcir contre les „ gémiſſements du pauvre ; la pitié n'eſt qu'une „ foibleſſe ; elle n'eſt pas faite pour celui qui „ veut plaire à des maîtres abſolus ; tout eſt „ juſte & permis quand la force commande. Ne „ dis pas que la religion condamneroit ta conduite : ſes maximes imaginées pour des moines „ ou pour le peuple imbécille ne ſont pas faites

„ pour l'homme qui veut ſe pouſſer dans le mon-
„ de. D'ailleurs une fois parvenu à tes fins,
„ tu ſeras toujours à portée de te reconcilier
„ avec les Dieux. *Il eſt avec le ciel des accom-*
„ *modements*; ſes miniſtres n'ont-ils pas des mo-
„ yens faciles de l'appaiſer? En attendant tu
„ jouïras de tes heureux forfaits; tu ſeras chéri,
„ conſidéré, reſpecté même de tes envieux. La
„ fortune, le crédit, le pouvoir te procureront
„ des amis qui t'empêcheront d'entendre les re-
„ mors, dont les cris ne ſerviroient qu'à trou-
„ bler ta félicité. "

C'EST ainſi que la perverſité du Gouvernement & la contagion qu'il communique à la Société conſpirent à rendre inutiles les principes de toute morale. Il ne faut que des eſclaves aveugles à la ſuperſtition; il ne faut que des eſclaves aveugles au pouvoir arbitraire; preſqu'en tout pays les hommes ſont aſſervis; il ne faut donc point s'étonner de les trouver preſque par-tout bas, flatteurs, fourbes, menteurs, envieux, remplis de vanité, dépourvus des ſentimens de l'honneur véritable. Ce n'eſt qu'à forces d'injuſtices & d'infamies qu'ils peuvent parvenir à contenter paſſagérement leurs beſoins inſatiables: toujours mécontents de leur ſort, ils font des efforts continuels pour le rendre meilleur: toujours opprimés, ils mettent tout en uſage pour paſſer dans la claſſe des oppreſſeurs; où perpétuellement occupés à ne faire que des malheureux, ils n'en ſont pas eux-mêmes plus heureux.

GRACES à la négligence des Souverains & aux intentions funeſtes d'une fauſſe politique, l'éducation dans aucun pays ne forme des pépinieres propres à recruter des hommes d'Etat, des Ma-

giſtrats, des Citoyens utiles. La faveur, le crédit, la naiſſance, l'intrigue, les femmes, décident par tout des places, & conſéquemment du bien-être des Nations, des familles, des individus qui les compoſent. Un Deſpote s'imagine, ſans-doute, que ſon choix capricieux ſuffit pour conférer au premier venu les talents & les connoiſſances néceſſaires à l'adminiſtration d'un Etat! Pour être propres à tout, il ſuffit à quelques hommes d'être nés. Le préjugé de la naiſſance, ſi fortement enraciné dans l'eſprit d'un grand nombre de peuples, eſt un de ceux qui par ſes conſéquences leur devient le plus funeſte. Sous le Gouvernement Monarchique, tout homme qui n'eſt pas d'un ſang illuſtre, ne peut, ſans des peines infinies parvenir à ſervir ſa patrie. Cependant rien de plus rare que de voir les Grands s'embarraſſer d'acquérir des connoiſſances & des talents.

PAR un reſte très-ſenſible de la barbarie primitive, les hommes les plus diſtingués par leurs ayeux ſe croyent communément diſpenſés de rien apprendre, & vont juſqu'à faire trophée de leur profonde ignorance. Ils regardent l'étude ou la culture de l'eſprit comme le partage ignoble des plébéiens obſcurs. Ainſi les Etats deviennent les victimes continuelles de l'impéritie des Princes & des Grands, qui regardent comme au-deſſous d'eux d'acquérir les connoiſſances les plus néceſſaires pour gouverner. Les places ſemblent faites pour les hommes, & jamais les hommes pour les places.

LES emplois, les diſtinctions, les honneurs ſont des mobiles puiſſants dont un Gouvernement ſe prive, quand il ne s'en ſert pas pour exciter

l'émulation de tous les citoyens. Réſervez toutes les places pour des hommes favoriſés, qui croiront qu'elles leur appartiennent de droit, bientôt ils ne feront rien pour les mériter, & le reſte des citoyens ſera totalement découragé. Les Souverains qui tiennent une balance ſi peu juſte entre leurs ſujets, ignorent-ils donc qu'il peut naître ſous le chaume un homme de génie, capable de réparer lui ſeul tous les malheurs d'un Etat? Chez les Aſiatiques la volonté ſeule du Deſpote fait des Grands, mais il n'eſt point pour eux de nobleſſe héréditaire. Les Européens ſe ſont fait des idées ſi bizarres & ſi fauſſes de nobleſſe, que le deſcendant d'un Tibere, d'un Caligula, d'un Néron leur paroîtroit un homme illuſtre, très-digne d'être conſidéré, ou peut-être même, fait pour régner ſur l'univers, parce qu'ſes ancêtres en ont été les tyrans!

Les Grands en tout pays ſemblent non ſeulement ſe condamner à l'ignorance la plus profonde, mais encore être voués, dès leur enfance, à la corruption la plus complette. L'éducation qu'on leur donne communément ne tend évidemment qu'à les rendre orgueilleux, vils & méchants. Des parents remplis de vanité ou des inſtituteurs abjects leur inſpirent, dès le berceau, l'orgueil de la naiſſance, la hauteur, le mépris de leurs concitoyens. La morale d'un homme deſtiné à la cour, doit être eſſentiellement aviliſſante; elle conſiſte à tout faire pour s'attirer les regards du Prince qui, perverti lui-même, ne les laiſſe tomber que ſur ceux dans leſquels il voit des diſpoſitions conformes aux ſiennes. Quelle grandeur d'ame, quelles idées d'honneur pourroit-on donner à des êtres faits pour ramper toute

te leur vie, afin de s'enrichir des dépouilles des nations opprimées! Quelles vertus peut-on inspirer à des hommes qui ne peuvent mériter la faveur que par des injustices, des noirceurs, des bassesses, des cabales & des crimes! Si, par un heureux hazard, un homme que sa naissance appelle auprès d'un Prince, avoit reçu une éducation vertueuse, il se verroit bientôt obligé, ou de renoncer à la cour, ou d'oublier des principes totalement incompatibles avec les intérêts de sa fortune.

L'INDIFFÉRENCE que les Souverains montrent pour l'éducation de leurs sujets, & plus souvent encore l'inimitié qu'ils ont pour les talents & les vertus; sont évidemment les plus grands obstacles que la morale rencontre sur la terre. Uniquement occupés de leurs plaisirs & du soin de contenter leurs caprices, il ne leur faut que des esclaves dociles, des vertus desquels ils ne s'embarrassent gueres; la seule qualité qu'ils leur demandent, c'est une complaisance servile. Sous un Gouvernement inique, l'équité, la bonne foi, la concorde, seroient, comme on a vu, des vertus déplacées: l'éducation ne doit avoir pour objet que d'étouffer ces sentimens dans les ames, & d'y faire germer en leur place la vanité, des idées fausses d'honneur, de gloire, de grandeur; des passions propres à soumettre les esprits aux volontés quelconques de ceux qui ont le pouvoir en main. La jeunesse doit apprendre de bonne heure à porter le joug, à n'avoir point de volontés qui ne cedent aux caprices de ceux qui disposent des graces. Ainsi l'éducation doit briser le caractère, se borner à acquerir de la politesse, du maintien, de l'extérieur, des talents propres

à plaire à des hommes corrompus & à des femmes frivoles qui trop ſouvent décident du ſort des Nations.

Les mœurs ne peuvent être bonnes, que lorſque la politique d'accord avec la morale s'occupera du bien-être des nations, & donnera à l'éducation toute l'importance qu'elle mérite. Tant que l'éducation ſera négligée, la raiſon perſécutée, la vertu mépriſée, il ne faut pas s'attendre à voir les hommes, ni meilleurs, ni plus heureux. Le Gouvernement eſt fait pour appuyer la morale; dès qu'il la contredit, elle devient inutile & n'a plus aucun pouvoir ſur les cœurs. La légiſlation devroit être le complément & la preuve de la morale inculquée par l'éducation. Cette légiſlation, pour être juſte, ne devroit preſcrire aux citoyens que les devoirs impoſés par la nature & fondés ſur les rapports qui ſubſiſtent entr'eux. En un mot, une bonne légiſlation ne doit être que la morale rendue plus efficace & plus intéreſſante, à l'aide des récompenſes & des peines.

Si l'on demande comment il ſeroit poſſible de faire ſentir au Peuple les devoirs de la morale ou de lui donner de l'éducation, nous dirons qu'il ſeroit bien plus facile de lui enſeigner les principes évidents & ſimples d'une morale naturelle, que les principes abſtraits d'une morale religieuſe & ſurnaturelle, qui ne ſont à la portée de perſonne; & que ces principes, appuyés de châtiments & de récompenſes viſibles, feroient plus d'impreſſion ſur les eſprits les plus groſſiers, que les ſupplices & les plaiſirs inviſibles de l'autre vie.

Les Prêtres en tout pays ſont les ſeuls docteurs, les ſeuls moraliſtes du Peuple. A quel

point ces inſtituteurs, déjà ſtipendiés par la Société, ne lui ſeroient-ils pas utiles, s'ils lui enſeignoient une morale & plus claire & plus vraie que celle dont, depuis tant de ſiécles, ils l'ont inutilement entretenue ! Un Gouvernement qui auroit ſincérement à cœur la réforme des mœurs, ne trouveroit-il pas dans un Clergé nombreux des coopérateurs capables de ſeconder des vues ſi bienfaiſantes ? En faiſant uſage des récompenſes dont il diſpoſe, un Souverain éclairé ne pourroit-il pas exciter parmi ces Docteurs du Peuple une émulation heureuſe de ſe diſtinguer par leur zèle à éclairer leurs auditeurs ? Quels fruits avantageux ne verroit-on pas réſulter de leurs inſtructions, ſi, laiſſant de côté ces dogmes ténébreux, ces myſteres & ces merveilles dont on a ſi longtems repu les eſprits des hommes encore ſauvages, ces Paſteurs conſentoient enfin à donner à leurs troupeaux une nourriture plus ſaine, plus profitable ! Quel poids ne donneroient pas à leurs leçons, les récompenſes honorables que le Gouvernement accorderoit à ceux qui les mettroient fidélement en pratique ! (26)

VOILA ſans-doute des voies douces & faciles qu'une ſage politique pourroit employer pour inſtruire les peuples & pour former des hommes plus ſenſés & plus vertueux : par-là le Gouver-

(26) On peut juger de l'effet que les récompenſes ou les diſtinctions les plus légeres ſont capables de produire ſur les mœurs par un fait connu en France. Par un uſage immémorial établi dans un village de Picardie appellé *Salency*, on préſente tous les ans une roſe en cérémonie à la fille reconnue pour la plus ſage ; en conſéquence de cet établiſſement les jeunes filles de ce village ſe ſont toujours diſtinguées par leur ſageſſe.

nement ſe procureroit des ſujets actifs, attachés, raiſonnables : par-là il trouveroit dans les prêtres des citoyens plus fidèles & plus ſoumis, que dans ces démagogues turbulents, ou ces fanatiques emportés, qui ont tant de fois allumé le feu de la diſcorde pour des querelles inintelligibles, & ſonné le tocſin de la révolte contre les Souverains. Avec tant de moyens honnêtes de ſe rendre plus grands, plus puiſſants, plus chers à leurs nations & de rendre les Peuples plus ſages & plus heureux, les Princes ne s'en ſerviront-ils jamais pour ſe procurer à eux-mêmes un bien-être que la négligence & la tyrannie ne leur peuvent procurer !

Si des Gouvernements ſans vues négligent honteuſement l'éducation des citoyens, des parents raiſonnables pourroient au moins y ſuppléer : ils devroient reconnoître que de cette éducation dépend non-ſeulement le bien-être de leurs enfans, mais encore leur félicité propre, la conſolation de leur vieilleſſe, la douceur de leur propre vie. Mais des vues ſi ſenſées ne ſont point faites pour les habitans légers des pays corrompus par le luxe, de l'eſprit deſquels toute prévoyance eſt bannie. Comment des parents plongés dans la diſſipation ou dans des plaiſirs illicites, & totalement dépourvus de raiſon & de lumieres, s'occuperoient-ils du ſoin d'élever des enfans pour leſquels ils n'ont aucune tendreſſe ? Des êtres vicieux, continuellement occupés à s'étourdir & à s'amuſer ſont-ils bien capables de former des gens de bien, des hommes raiſonnables, des peres ou des meres de famille, enfin de bons citoyens ?

TOUTE autorité légitime, comme on l'a dit

plus d'une fois, ne peut être fondée que sur les avantages que l'on procure à ceux sur qui cette autorité est exercée. C'est le bonheur qu'un pere procure à son fils ; ce sont les soins qu'il donne à son enfance ; ce sont les moyens qu'il lui fournit de travailler à son bien-être, qui lui donnent des droits sur l'affection, l'obéissance, les respects de ce fils. Un enfant ne doit rien à son père pour lui avoir donné une existence misérable, mais il lui doit beaucoup pour lui avoir donné une existence heureuse. Pour être aimé, il ne suffit pas d'être père, il faut que des soins bienfaisants fassent naître dans les cœurs des enfans les sentimens de l'amour, de la reconnoissance, de la vénération, qui ne peuvent être que les effets de la tendresse paternelle, de la bonté, de la vertu.

Dans quelque position que l'on se trouve, tout homme qui néglige le bien-être de ceux qui lui sont subordonnés, affaiblit & perd les droits qu'il a sur eux. Ainsi un père négligent ou cruel travaille lui-même à sapper les fondements de sa propre autorité. Ainsi un mari libertin, dissipateur, sans tendresse, détruit l'autorité maritale & paternelle. Ainsi un maître qui ne fait éprouver que des hauteurs, des duretés à ses serviteurs, ne doit pas s'attendre à être servi avec beaucoup d'affection & de zèle.

L'Éducation se propose de former le corps, le cœur & l'esprit. Les Parents doivent donner au corps de la force, aux organes de la consistance, au cœur de la sensibilité, à l'esprit des connoissances. C'est de l'accord de ces choses que résulte une bonne éducation. Des enfants élevés par des Parents vicieux n'ont communément que des vi-

ces, & n'ont le plus ſouvent dans un corps foible que des ames inſenſibles & des eſprits ſans culture. L'éducation devroit apprendre aux Princes à régner, aux Grands à ſe diſtinguer par leur mérite & leurs vertus, aux Riches à faire un bon uſage de leurs richeſſes, au Pauvre à ſubſiſter par une honnête induſtrie.

C'EST viſiblement dans la mauvaiſe éducation que des parents corrompus donnent à leurs enfans, que nous devons chercher la vraie ſource des déſordres que nous voyons ſi ſouvent régner dans la Société. Des parents orgueilleux, opulents, diſſipés, n'ont ni la capacité ni la volonté d'élever eux-mêmes leurs enfans, ou du moins de veiller ſur les inſtituteurs qu'ils leur donnent. Ils les livreront ſans examen à des hommes mercénaires qu'ils auront peut-être encore la précaution d'avilir, ou bien à des domeſtiques qui de bonne heure leur communiqueront les vices de leur état, ou qui ſe prêteront à toutes leurs fantaiſies. Le premier pas vers la réforme des mœurs, ne ſeroit-il pas d'ôter à des parents négligents & déraiſonnables le droit d'élever leurs enfants, dont ils ne peuvent faire que des membres incommodes pour la Société, & déſagréables pour ceux-mêmes qui leur ont donné le jour?

SI Lycurgue s'eſt trompé, ou n'a pas conſulté les regles de la ſaine morale dans la formation de ſes loix, on ne peut diſconvenir qu'il n'ait au moins très-bien ſenti le pouvoir d'une éducation publique. A Sparte elle étoit ſous l'inſpection immédiate du Gouvernement; elle étoit uniforme & fixée par la loi; elle tendoit à inſpirer & à cultiver les ſentimens d'enthouſiaſme & de bra-

toure que l'on jugeoit néceſſaires au ſoutien de l'Etat. Si ce légiſlateur farouche, à l'aide de l'éducation, a pu former des guerriers fanatiques qui mépriſoient la douleur & la mort, pourquoi des légiſlateurs plus humains & plus ſages ne formeroient-ils pas de même des citoyens vertueux & raiſonnables? Si l'éducation à Sparte a pu inſpirer aux femmes même, une grandeur d'ame & une force qui nous étonnent, pourquoi ne pourroit-on pas eſpérer de leur inſpirer par la même voie des ſentimens nobles & généreux, propres à les rendre plus reſpectables & plus utiles à la Patrie, plus cheres à leurs époux, plus reſpectables à leurs enfans?

TOUTES ces réflexions, fondées ſur l'expérience, nous montrent qu'il ne peut y avoir d'éducation dans des nations dont les mœurs ſont corrompues. Des parents vains, prodigues, légers, qui ſe livrent au déſordre, ne ſongent gueres à leurs enfants, ou bien ne leur inſpirent que les goûts dépravés qu'ils ont eux-mêmes: ces enfans ne ſont pour eux que des fardeaux incommodes; ils ne voyent en eux que des obſtacles à leurs amuſements; les ſoins qu'ils leur donneroient, les dépenſes qu'ils feroient pour eux, ſeroient pris ſur leurs propres plaiſirs. C'eſt ainſi que le luxe & le vice ſont des parents dénaturés, & empêchent qu'ils ne trouvent dans leurs enfans, les ſentimens qu'ils ont le plus grand intérêt de faire naître dans leurs ames. C'eſt ainſi que le luxe & la diſſipation anéantiſſent le bonheur des familles.

COMMENT des enfans négligés, abandonnés, pour ainſi dire orphelins, connoîtroient-ils les rapports & les devoirs ſubſiſtants entr'eux &

des parents qui les oublient? Ils n'auront pour eux qu'une parfaite indifférence ; leur autorité ne leur paroîtra qu'une véritable tyrannie; ils haïront ſécrettement ou réſiſteront ouvertement à un pouvoir qui s'arroge le droit de gêner leurs penchans déréglés ; ils les regarderont comme des obſtacles aux plaiſirs dont ils voudroient jouïr à leur exemple ; ils attendront avec impatience la mort de ces Parents, qu'ils ne voyent que comme des gardiens incommodes des biens qu'ils ont appris d'eux à déſirer comme le bonheur ſuprême. Eſt-il donc ſurprenant de voir des Parents & des Enfans vivre enſemble comme des étrangers ? Les familles ne raſſemblent ſouvent que des ennemis ſecrets, dévorés par un intérêt ſordide ou par la paſſion du plaiſir. Les liens du ſang ſont forcés de diſparoître dans des nations, où la richeſſe, la diſſipation & le vice ſont les uniques objets auxquels le bonheur eſt attaché. Perſonne ne réfléchit & n'eſt à portée de ſentir que la félicité domeſtique & permanente conſiſte dans l'eſtime & l'affection réciproque, dans une bienfaiſance mutuelle, dans l'union des eſprits & des cœurs que la vertu ſeule peut faire naître, fortifier & conſerver.

PARENTS injuſtes! qu'avez-vous fait pour ces enfants dont vous exigez la tendreſſe, la reconnoiſſance, la ſoumiſſion & les ſecours ? Pour vous livrer vous-mêmes, ſoit à des amuſements frivoles, ſoit à vos déreglements honteux, vous diſſipez les biens que vous devez leur tranſmettre : vous les banniſſez de votre cœur & vous voulez qu'ils vous aiment ? Vous en faites les jouets de vos caprices déraiſonnables & de votre humeur chagrine : au lieu de les attirer, vous

les rebutez, vous ne les traitez qu'en eſclaves : au lieu de leur former le cœur par des exemples vertueux ; au lieu de leur inſpirer le goût des connoiſſances utiles qui pourroient les garantir un jour du vice & de l'ennui, vous les avez ſouvent rendus témoins de vos déſordres ; vos diſcours leur ont appris à connoître le mal ; vous leur avez rempli l'eſprit de vanités & de folies ; vous les avez nourris dans une ignorance profonde ; vous ne leur avez jamais parlé de la vertu. Portez donc, pendant l'hyver de vos ans, la peine de votre négligence criminelle & de votre déraiſon. Avez-vous pu ignorer que la piété filiale ne peut être que le fruit & la récompenſe de la tendreſſe paternelle ? Que l'amour engendre l'amour ? Que la bienfaiſance eſt l'unique baſe de toute autorité ? Enfin ne ſentez-vous pas que nul homme ſur la terre ne peut chérir ou reſpecter des êtres dans leſquels il ne trouve ni bonté ni vertu ?

Les hommes ne concevront-ils jamais que ; pour recueillir, il faut avoir cultivé & ſemé ? Les parents qui voudront un jour trouver dans leurs enfans des ſujets ſoumis, des amis ſinceres ; des conſolateurs & des ſoutiens de leur vieilleſſe, les approcheront de leur ſein, les y réchaufferont, leur feront goûter les charmes d'une tendreſſe propre à leur rendre plus legeres les chaînes de l'autorité. Qu'ils leur apprennent à être juſtes, en ſe montrant toujours juſtes à leur égard : que l'Empire paternel, adouci par l'amour, ne ſoit jamais guidé par le caprice & la tyrannie ; qu'il ne s'oppoſe point aux jeux, aux plaiſirs innocents. Que l'on plante, que l'on arroſe, que l'on exerce de bonne heure la ſenſibilité, la pitié, l'humanité, la gratitude, dans

des ames faites pour ſentir ; qu'indulgent pour la foibleſſe, on ne puniſſe avec rigueur que les fautes qui ſembleroient annoncer un caractere vicieux ou des diſpoſitions criminelles. Qu'on ne montre aux enfans que des modeles à ſuivre ; que les diſcours qu'ils entendent ſoient pour eux des inſtructions indirectes ; que les compagnies dans leſquelles on les admet ne détruiſent point dans leur eſprit les impreſſions honnêtes que l'on y aura faites. Qu'on les accoutume peu-à-peu à penſer, à s'occuper, à faire cas de la ſcience, à craindre l'oiſiveté : qu'on leur inſpire des goûts utiles, capables de remplir le vuide de la vie & de leur fournir des reſſources aſſurées contre l'ennui. Que l'exercice donne au corps de la force & de la vigueur ; que l'éducation échauffe le cœur & developpe l'activité de l'eſprit. Par-là des parents attentifs & vertueux feront un jour amplement payés des ſoins qu'ils auront donnés à leurs enfans. Ils jouïront des qualités qu'ils auront ſemées en eux : ces enfans devenus raiſonnables ſauront jouïr des avantages de la fortune, s'ils en ont ; à ſon défaut ils trouveront un héritage ſuffiſant, dans les talents & les vertus qu'ils auront reçus de leurs peres.

CHA-

CHAPITRE X.

Des Femmes.

LA portion la plus aimable de l'eſpece humaine, celle que la nature ſemble avoir deſtinée à procurer le plus grand bonheur à l'autre, à tempérer ſa rudeſſe, à rendre ſes mœurs plus douces & ſon ame plus ſenſible, eſt celle qui cauſe ſouvent les plus grands ravages dans la Société. Par la maniere dont en tout Pays les femmes ſont élevées, on ne paroît ſe propoſer que d'en faire des êtres qui conſervent juſqu'au tombeau la frivolité, l'inconſtance, les caprices & la déraiſon de l'enfance : les hommes ſemblent oublier qu'elles ſont faites pour contribuer à leur félicité la plus réelle & la plus durable. Le Gouvernement ne les compte pour rien dans la Société.

DANS toutes les contrées de la terre, le ſort des femmes eſt d'être tyranniſées. L'homme ſauvage fait une eſclave de ſa compagne, & porte le dédain pour elle juſqu'à la cruauté. Pour l'Aſiatique voluptueux & jaloux, les femmes ne ſont que les inſtruments lubriques de ſes plaiſirs ſecrets. Dans tout l'orient, ſéqueſtré de la Société, réduit en captivité par ſes tyrans inquiets, ce ſexe aimable languit dans l'obſcurité, & végète dans une inutilité auſſi longue que la vie. L'Européen au fond, malgré la déférence apparente qu'il affecte pour les femmes, les traite-t-il d'une façon plus honorable ? En leur refuſant

une éducation plus ſenſée, en ne les repaiſſant que de fadeurs & de bagatelles, en ne leur permettant de s'occuper que de jouets, de modes, de parures, en ne leur inſpirant que le goût des talents frivoles, ne leur montrons-nous pas un mépris très-réel maſqué ſous les apparences de la déférence & du reſpect ?

Quels fruits avantageux la Société peut-elle attendre de l'éducation que parmi nous l'on donne aux jeunes filles d'une claſſe relevée ? Comment des meres vaines, diſſipées & ſouvent coupables d'intrigues criminelles, pourroient-elles apprendre à leurs élèves les règles de la ſageſſe, de la modeſtie, de la pudeur ? Ces meres inſenſées leur donnent-elles des leçons de retenue, de prudence & d'économie ? Non, ſans-doute, elles éloigneront d'auprès d'elles des témoins incommodes de leurs propres déréglements ou de leur déraiſon : l'éducation de leurs filles ſera confiée à des recluſes dénuées de toute expérience, ſéqueſtrées de la Société, ignorantes, crédules, ſuperſtitieuſes, remplies de petiteſſes & de préjugés. Eſt-ce donc là le moyen de former des citoyennes, des meres de famille, des épouſes capables de mériter l'eſtime & de fixer les cœurs de leurs époux ?

De la muſique, de la danſe, de la parure, du maintien, voilà communément à quoi ſe borne l'éducation d'une jeune perſonne deſtinée à vivre dans le grand monde. Sur quoi il eſt bon d'obſerver les contradictions frappantes dont cette éducation eſt accompagnée. La religion défend à une fille d'aimer le monde & de chercher à lui plaire ; tandis que d'un autre côté tout ce que ſes parents lui enſeignent ou lui font apprendre, a

pour objet de plaire au monde. On fait consister son honneur dans la réserve, la pudeur, la décence, & sur-tout dans la conservation de son innocence; tandis que d'un autre côté le goût de la parure & de la coquetterie qu'on lui inspire, semble l'exciter à se défaire de toute réserve & de cette innocence qu'on lui avoit montrée comme son plus grand trésor, comme le plus bel ornement du jeune âge? . . . . . .

INSTRUITE de cette maniere, une fille dépourvue d'expérience, par l'ordre de ses parents, est jettée, sans examen, entre les bras d'un homme qui lui est totalement inconnu, dont la tyrannie, l'indifférence & les mauvais procédés la porteront peut-être bientôt à se consoler par la dissipation, l'inconduite & le vice, de ses chagrins habituels. . . . . .

AINSI, des parents inhumains forcent souvent une fille de prendre les engagements les plus contraires à son goût; elle est conduite en victime aux autels, & forcée d'y jurer un amour inviolable à un homme pour qui elle ne sent rien, qu'elle n'a jamais vu ou même qu'elle déteste. Elle est remise au pouvoir d'un maître qui, content de posséder un instant sa personne & de jouïr de sa dot, la contrarie, la néglige, se rend odieux par ses mauvaises manieres & son peu d'égard, & qui très-souvent, par son exemple & ses duretés, la pousse au mal comme au moyen de se venger du Despote devenu l'arbitre de son sort. L'hymen ne lui offre aucunes douceurs; il ne lui présente que des chaînes rendues indestructibles par la religion, & que celle qui les porte, arrose continuellement de ses larmes, à moins qu'aux dépens de sa vertu, elle ne cher-

che à les alléger par ſes déréglements. Parents barbares ! n'eſt-ce donc pas vous qui, lâchement guidés par un intérêt ſordide, forcez au crime, ou plongez pour la vie dans le déſeſpoir, des filles à qui vous deviez le bonheur ? Vous ne conſultez dans vos alliances que votre folle vanité ou votre avarice honteuſe : ne conſulterez-vous donc jamais le bien-être de vos enfans ?

Les égards, l'eſtime, l'amitié, l'envie de plaire, ſont encore plus néceſſaires que l'amour au bonheur des époux. Mais l'eſtime ne peut être fondée que ſur les qualités de l'eſprit & du cœur ; ce ſont elles qui peuvent ſeules procurer à l'hymen une ſérénité conſtante. L'amour eſt une fleur tendre que le moindre ſouffle peut flétrir ; l'eſtime eſt un arbre profondément enraciné qui réſiſte aux tempêtes. Si le ſauvage & l'homme privé de raiſon ne voyent dans l'union conjugale que la jouïſſance brûtale de quelques plaiſirs paſſagers, l'homme ſenſé veut, indépendamment de la jouiſſance, rencontrer auprès de l'objet aimé, des plaiſirs durables, faits pour l'emporter ſur ceux qui ne ſont que momentanés : dans le choix d'une femme il conſultera donc bien plus les qualités du cœur, que des charmes fugitifs que tant de cauſes peuvent enlever. Les années n'épargnent point la beauté, mais elles reſpectent la vertu qui ſurvit à leurs ravages.

Quel jugement devons-nous donc porter des maximes extravagantes, établies dans ces nations corrompues où l'infidélité conjugale eſt traitée de bagatelle ? Son effet n'eſt-il pas de détruire toute eſtime, toute confiance, toute amitié, entre des êtres deſtinés à vivre enſemble ? Quelle inſulte plus marquée au bon ſens

d'une femme, que d'oſer impudemment ſolliciter ſes faveurs ? L'amant qu'elle s'applaudit quelquefois de voir à ſes genoux, ne ſemble-t il pas l'inviter à ſacrifier tout d'un coup le bonheur de toute ſa vie, à ſa vanité, à ſa fantaiſie paſſagere ? Eſt-ce donc aimer une femme que de lui dire „ pour honorer mon triomphe, pour me „ procurer quelques inſtants de plaiſir, perdez „ à jamais l'eſtime & l'affection d'un époux duquel dépend votre félicité journaliere : par „ complaiſance pour moi rendez-vous odieuſe „ & mépriſable aux yeux de l'homme dont vous „ avez le plus grand intérêt à conſerver l'eſtime. „ Bravez l'opinion publique qui, toute dépravée „ qu'elle eſt, ne manquera pas de vous noircir „ & d'inſulter à votre foibleſſe. Confiez à des „ valets mercénaires votre intrigue criminelle, „ & rendez-les vos maîtres, en les rendant dépoſitaires de vos honteux ſecrets. „

TELS ſont pourtant les effets de l'infidélité conjugale. Comment l'opinion a-t-elle pu ſe dépraver au point de traiter légérement un crime, qui ſuffit pour anéantir ſans retour le bien-être d'une famille entiere, pour briſer le plus doux des liens, pour faire du mariage un joug inſupportable, pour pervertir la poſtérité par des exemples propres à lui faire mépriſer la décence, la vertu ? Voilà comment la ſource qui devroit procurer des citoyens à la Patrie, eſt elle-même viciée & ne lui fournit que des êtres corrompus. Cependant de pareils déſordres ſont autoriſés, ennoblis par la conduite des Princes & des Grands. La corruption eſt telle dans quelques nations, que la tendreſſe conjugale y eſt regardée comme une choſe ignoble, mépriſable, du *mauvais ton.*

Des époux d'un rang élevé rougiroient de montrer quelque attachement les uns pour les autres. Il sembleroit qu'une femme n'est point à son mari, mais appartient à quiconque en veut faire la conquête. Que penser des pays où la perversité est si grande, qu'un mari consent souvent aux désordres de sa femme, & les regarde comme un moyen de fortune! Quelles idées de l'honneur peut donc avoir un Peuple, chez qui l'infamie volontaire n'a rien qui déshonore!

Le déréglement des mœurs, le libertinage, ou ce qu'on appelle *Galanterie*, sont des suites nécessaires de l'ignorance, de la légéreté, de la dissipation & surtout de l'oisiveté dans laquelle les hommes & les femmes sont trop souvent plongés. Les femmes sont destinées à s'occuper des soins domestiques & de l'éducation de leurs enfans. Qu'elles leur inspirent donc de bonne heure les vertus qui serviront de base à leur félicité future : au lieu de se livrer à une passion ruineuse pour le jeu, à une dissipation où leur vertu s'expose à des dangers continuels, que ne songent-elles à cultiver la finesse d'esprit qu'elles ont reçue de la nature ? Alors elles ne seront plus forcées de remplir par des minuties ou par des intrigues criminelles, le vuide immense que l'éducation laisse communément dans leur ame. Les charmes, ornés par la raison & la sagesse, n'en seront pas moins aimables & seront plus respectables.

Dans des nations corrompues, & sur-tout dans les grandes villes, qui sont communément des sentines infectées par le vice, à combien de dangers la négligence du Gouvernement & le défaut d'éducation n'exposent-ils pas la fille de

l'homme

l'homme du peuple ! Pour peu que la nature lui ait donné d'appas, elle ſemble deſtinée à être ſacrifiée au vice opulent, & à devenir la victime de la proſtitution. L'indigence, la pareſſe, la vanité, l'exemple, tous les diſcours qu'elle entend, l'invitent à chercher dans la débauche une ſubſiſtance plus commode que celle que lui procureroit le travail de ſes mains. Dépourvue de principes & des ſentimens de décence & d'honneur, elle ſe trouve ſans défenſe au milieu d'une foule de ſéducteurs conjurés à ſa perte. Au lieu de rencontrer dans ſes parents des appuis contre la ſéduction, ceux-ci, pour ſe tirer de la miſere eux-mêmes, conſentiront ſouvent à trafiquer de ſes charmes avec quelque libertin riche ou puiſſant qui, après avoir aſſouvi ſes déſirs, l'abandonne à la honte, & à la triſte néceſſité de perſiſter dans les déréglements. A quel point la débauche ne doit-elle pas dépraver l'opinion & endurcir les cœurs de tant de gens que l'on voit faire trophée des victoires infames qu'ils remportent ſur l'innocence ſéduite, rendue malheureuſe & mépriſable pour toujours ! Quelle idée peut-on ſe former des loix qui laiſſent ſans châtiment des ſéducteurs, auſſi cruels que les aſſaſſins les plus déterminés ? Eſt-il un crime plus propre à exciter des remors que celui qui plonge de gaieté de cœur l'innocence dans l'opprobre & l'infortune ? Enfin eſt-il un préjugé plus abſurde & plus cruel, que celui qui condamne à une infamie perpétuelle tant de foibles créatures, tandis que les auteurs de leurs fautes oſent ſe vanter ouvertement de leurs triomphes odieux.

Les femmes de tout état ſe trouvent un jour cruellement punies de n'avoir point dans le jeune

âge, jetté les fondements de leur bien-être futur. Les plus adorées dans leur printems ſont communément les plus à plaindre dans leur automne & leur vieilleſſe. Inutiles alors à la Société, livrées à elles-mêmes, ſevrées des flatteries & des hommages auxquels leur vanité s'étoit accoutumée, elles tombent pour l'ordinaire dans une ſombre mélancolie; une dévotion chagrine eſt ſouvent l'unique reſſource qui leur reſte pour jouer quelque rôle dans le monde; l'humeur noire vient remplacer en elles la diſſipation, la gaîté, les plaiſirs. A charge à elles-mêmes & à la Société, elles conſacrent à Dieu des moments d'oiſiveté, dont elles ne peuvent plus diſpoſer d'une façon plus agréable.

PLATON appelle les femmes au Gouvernement des Etats, & même au commandement des armées; mais il veut que leur éducation ſoit la même que celle des hommes (27). Des exemples nombreux nous prouvent en effet que des femmes ont quelquefois gouverné des Empires avec ſageſſe & gloire. Mais hélas! où en ſeroient réduits les Peuples, s'ils étoient gouvernés par les caprices de femmes légeres, frivoles & ſans mœurs, telles que celles qui ſe trouvent en grand nombre dans des Nations corrompues? Des femmes de cette trempe, quand elles ont du crédit, ne tardent pas à conduire un Etat à ſa ruine.

LE célibat, ſi contraire au vœu de la nature

(27) Plutarque nous dit que *Teleſilla* d'Argos, femme d'une naiſſance illuſtre, ſe trouvant accablée d'infirmités, conſulta l'oracle d'Apollon, qui lui répondit que, pour recouvrer la ſanté, il *fallôit qu'elle ſe dévouât au culte des muſes*: en conſéquence elle reprit des forces, acquit des talens, & ſe diſtingua par ſon eſprit & ſon courage.

& aux intérêts des Etats, eſt une ſuite du luxe, de la vanité, de la frivolité que tout inſpire aux femmes. Un homme n'auroit-il pas tout à craindre, en uniſſant ſon ſort à celui d'une perſonne que tout conſpire à rendre oiſive, diſſipée, ennemie de l'économie, de la frugalité, & dont la vertu eſt très-fragile? Des filles convenablement élevées, ſous les yeux de meres plus attentives & plus décentes, inviteroient les hommes au mariage; ceux-ci, par leurs intrigues & leurs ſéductions, troubleroient bien moins la tranquillité des familles. Dans une nation ſans mœurs, les hommes craignent de s'engager dans des nœuds que la religion & la loi défendent de jamais rompre. Ils trouvent dans la débauche, des reſſources variées qu'ils préférent aux plaiſirs uniformes & légitimes que le mariage peut procurer. Une légiſlation aſſez ſenſée pour permettre le divorce, remédieroit en grande partie à la corruption publique; elle inſpireroit aux époux plus de retenue; ou du moins elle empêcheroit que ſouvent pendant tout le cours de la vie, le mariage ne fût la ſource intariſſable de leurs malheurs domeſtiques.

Par l'indiſſolubilité du mariage établie dans un grand nombre de Nations Européennes, la Religion & la politique ſemblent avoir réſolu d'empoiſonner dans ſa ſource même le bonheur des citoyens. Eſt-il rien de plus abſurde, de plus injuſte, de plus tyrannique, que de forcer deux époux qui ſe haïſſent, qui ſe mépriſent, qui chaque jour deviennent plus inſupportables l'un à l'autre, de vivre enſemble dans l'amertume & la diſcorde, ſans laiſſer à leurs peines d'autre terme que la mort? Des inſtitutions ſi peu

raiſonnables doivent néceſſairement amener la corruption des mœurs. Rien, dit Sophocle, *n'eſt plus froid que les embraſſements d'une femme ſans pudeur*. Quelles reſſources, quel bonheur peut-il y avoir pour des êtres obligés de ſe fuir réciproquement, & pour qui leur maiſon n'eſt plus qu'une priſon déteſtable.

L'ON voit donc que les uſages, les loix, les inſtitutions humaines, loin de chercher à rendre les citoyens plus ſages & plus heureux, contribuent très-ſouvent à les rendre inſenſés & miſérables. Leurs folies & leurs maux ſont encore aggravés & multipliés par le luxe, la vanité, la paſſion du plaiſir. Dans un pays où les eſprits ſont ainſi diſpoſés, la contagion du vice entre, pour ainſi dire, par toutes les portes; tout invite à la débauche, à la dépravation. Quels funeſtes effets ne doivent pas produire ſur les femmes ces ſpectacles, dans leſquels tout conſpire à nourrir, ou faire éclore chez elles des paſſions amoureuſes, qui ſouvent ſont pour elles une ſource intariſſable de peines? Quels ravages ne doivent pas produire dans leurs imaginations vives, les peintures ſéduiſantes de l'amour & des intrigues criminelles que le théâtre leur préſente ſi ſouvent? Faut-il être ſurpris de trouver tant de fragilité, dans un ſexe dont des drames, des lectures frivoles, des Romans ſont l'unique occupation, & qui dans ſon oiſiveté eſt perpétuellement aſſailli par la volupté? La ſaine morale n'eſt-elle pas forcée de ſe joindre à la religion pour condamner des ſpectacles, dans leſquels tout conſpire à ſéduire, amollir, corrompre & le cœur & l'eſprit? Que penſer des Gouvernements qui, non ſeulement tolerent, mais encore donnent ou-

vertement leur protection à des amuſements, qui ſont évidemment pour la jeuneſſe les écoles du vice, des lieux privilégiés, deſtinés à irriter les paſſions, des écueils où l'innocence, attaquée par les yeux & les oreilles, ſéduite par les maximes d'une *morale lubrique*, *réchauffée par la muſique* & par des danſes laſcives, s'expoſe à des naufrages continuels? (28)

On nous dit chaque jour que le théâtre, épuré par le goût & la décence, eſt devenu pour les modernes une *école des mœurs*. Ne ſuffit-il pas d'ouvrir les yeux, pour ſe détromper de cette idée? L'objet de la plupart des drames les plus eſtimés, n'eſt-il pas de nous peindre ſans-ceſſe des intrigues amoureuſes, des vices que l'on s'efforce de rendre aimables, des déſordres faits pour ſéduire la jeuneſſe inconſidérée, des fourberies capables de ſuggérer mille moyens de mal faire? Le ridicule, deſtiné à corriger les hommes de leurs extravagances, n'eſt-il pas ſouvent jetté ſur la droiture, l'innocence, la raiſon, la vertu même, pour leſquels tout devroit inſpirer le plus profond reſpect? Enfin peut-on prétendre de bonne foi que ce ſoit pour prendre des leçons de ſageſſe, que tant de déſœuvrés vont journellement courir à des ſpectacles où, peu attentifs à la piece, nous les voyons perpétuellement voltiger autour d'une troupe de ſyrènes, qui vivent du trafic de leurs charmes, & qui mettent tout en uſage pour entraîner dans leurs pieges ceux dont elles ont irrité les déſirs? Après avoir vu la tendreſſe conjugale tournée en ridicule, dans un grand nombre de comédies, une femme ren-

(28) Voyez Boileau *ſatyre des femmes.*

tre-t-elle donc chez elle bien pénétrée des devoirs de son état & des sentimens qu'elle doit à son époux ? Quelles impressions peuvent faire sur le cœur novice & tendre d'une jeune fille, les exemples séducteurs que lui montrent tant de dames, à la représentation desquels ses parents ont eux-mêmes la folie de la conduire ? A combien d'écueils une ame sensible n'est-elle pas continuellement exposée, par l'imprudence de ceux qui devroient la garantir des dangers !

Pour être vraiment utile aux mœurs, la comédie ne devroit montrer le vice qu'accompagné de la honte & de l'ignominie. Qu'elle couvre de ses traits le jeu, la débauche, l'intrigue, la galanterie, la mauvaise foi, l'hypocrisie, l'amitié fausse, la perfidie ; qu'elle dirige la pointe du ridicule contre la vanité ; la fatuité, la frivolité ; les sotises épidémiques qui font que tant d'êtres inconsidérés se rendent malheureux sans y songer. Que la tragédie noble & fiere, au lieu de représenter ces héros amoureux, si souvent remis en scene, montre aux maîtres de la terre, & aux grands qui les approchent & les conseillent ; les effets redoutables de la tyrannie, de l'injustice, de l'ambition, du fanatisme. Qu'elle leur expose le tableau des ravages & des révolutions sanglantes produites en tout tems par les passions des Rois ; qu'elle leur inspire une horreur salutaire pour les crimes qui souvent ont portés les Peuples au désespoir : qu'elle leur apprenne à s'attendrir sur les malheurs des hommes, à la vue des malheurs auxquels la fortune souvent expose les souverains eux-mêmes. Si, chez les Peuples libres de la Grece, la tragédie paroit avoir eu pour objet d'inspirer aux citoyens la

haine de la tyrannie & l'amour de la liberté, son objet doit être encore d'inspirer aux Souverains & aux Sujets la crainte de cette même tyrannie & l'amour de la liberté, si nécessaire à leur sûreté réciproque.

Plusieurs auteurs illustres & chers aux nations ont sans-doute connu le vrai but de l'art dramatique; leurs talents mériteront à jamais la reconnoissance & les applaudissements des peuples : mais beaucoup d'autres, plus empressés de recueillir des suffrages passagers, ont lâchement flatté les vices régnants, ont voulu se conformer au mauvais goût d'un siècle frivole & corrompu, n'ont cherché qu'à nourrir la vanité des femmes, en remettant perpétuellement sous leurs yeux les effets du pouvoir que leurs charmes exercent sur les cœurs : par là, loin de travailler à la réforme des mœurs, ces auteurs, pour la plupart, n'ont fait qu'attiser des passions nuisibles, & alimenter des folies dangereuses; également contraires au vrai bonheur des femmes & à celui de la Société, dans laquelle tout devroit les inviter à jouer un rôle qui, sans les rendre moins aimables, les rendroit bien plus respectables & plus fortunées.

Sexe enchanteur! que la nature a formé pour exercer l'empire le plus doux, connoissez enfin le prix de la raison; connoissez la puissance de la vertu; prêtez leur votre voix séduisante, afin qu'elles persuadent & qu'elles attirent les mortels; respectez-vous vous-mêmes, afin de leur imprimer le respect qui vous est dû. Laissez là ces parures & ces frivolités qu'une éducation trompeuse vous a fait regarder comme des objets importants. Cultivez, ô femmes aimables, culti-

vez cet esprit fin & cette imagination vive que la nature vous a donnée : que votre ame sensible s'échauffe pour des vertus nécessaires à votre félicité durable. Rendez-vous estimables par votre sagesse & vos mœurs, autant que vous nous attirez par vos charmes. Que vos regards confondent l'impudence & la fatuité ; que vos mépris punissent la présomption, l'ignorance & le vice ; que votre accueil distingue & récompense le mérite modeste & la probité. Contribuez par votre exemple à la réforme de ces êtres futiles & désœuvrés qui infestent la Société. Rendez-les à la patrie ; ramenez-les à la vertu. C'est alors que vous régnerez bien plus sûrement, que par de vains ornements, des galanteries, des intrigues qui vous rendroient mépriſables aux yeux mêmes de ceux qui se disent vos esclaves. C'est alors que vous cesserez d'être les dupes & les victimes de ces perfides, qui ne se mettent à vos genoux, que pour vous donner des fers, pour immoler votre bonheur & votre réputation à leur vanité, qu'ils osent vous offrir pour un amour véritable. Vous n'écouterez plus ces vils séducteurs qui ne veulent trop souvent acquérir que le droit de vous tyranniser & de vous avilir. Honorées & chéries, vous jouïrez dans la Société d'une considération bien plus flatteuse, que celle que vous procureroient les conquêtes de tant d'hommes légers, sur la constance desquels tout vous défend de compter. Enfin vous posséderez au-dedans de vous-mêmes un bonheur inaltérable, que la vertu seule procure ; & que ni les plaisirs bruyants, ni la dissipation, ni le faste, ni le vice ne peuvent jamais remplacer.

CHA-

CHAPITRE XI.

De la félicité domeſtique, ou du bonheur dans la vie privée.

TOUTE Société politique n'eſt qu'un aſſemblage de Sociétés particulieres; pluſieurs familles en forment une grande que l'on appelle *Nation*. La Société générale n'eſt heureuſe, que lorſque les Sociétés particulieres dont elle eſt compoſée, jouïſſent elles-mêmes de l'harmonie & des avantages d'où réſulte le bonheur. Quelles que puiſſent être la corruption publique & la dépravation générale des mœurs, chaque citoyen, chaque famille, chaque ſociété particuliere, ne s'en trouvent pas moins intéreſſés à pratiquer la vertu. Ceux qui prétendent chercher, dans une perverſité générale, des motifs pour juſtifier leurs déréglements particuliers, raiſonnent auſſi juſte que celui qui, dans un incendie dont ſa maiſon ſe trouveroit exempte, y mettroit le feu de gayeté de cœur, afin de s'envelopper dans le malheur de ſes concitoyens; ou bien que celui qui chercheroit à s'infecter lui-même d'une contagion, dont il verroit périr tous ſes voiſins.

PLUS une Nation eſt corrompue, plus le citoyen raiſonnable prendra de précautions pour ſe garantir de l'infection publique. Dans l'impoſſibilité où il eſt de remédier aux maux de ſa Patrie, il cherchera du moins à ſe faire un bonheur domeſtique, qui lui donnera la force de ſup-

porter les infortunes générales. Sous un mauvais Gouvernement, il eſt bien difficile d'exercer des vertus publiques ; l'homme de bien, obligé de ſe mettre à l'écart, eſt viſiblement intéreſſé à s'exercer chez lui à la pratique des vertus néceſſaires pour s'attirer l'eſtime, l'attachement & les ſecours des êtres dont il eſt immédiatement environné. Ainſi il ſe ſentira fortement intéreſſé à ſe montrer époux tendre & fidele, pere ſenſible & vigilant, maître équitable, indulgent & facile, ami ſincere, &c. En un mot, tout homme qui réfléchira ſur le but qu'il ſe propoſe dans toutes ſes actions, reconnoîtra ſans peine que, pour être ſolidement heureux & content lui-même, il doit s'occuper du bonheur & du contentement des êtres qui l'entourent.

D'APRÈS ces principes, il ſera très-facile de découvrir nos devoirs dans toutes les poſitions de la vie, & de démêler les motifs que nous avons de les remplir. Le mariage eſt la premiere des Sociétés ; c'eſt celle qui par ſa nature influe le plus directement ſur le bien-être de l'homme. Il ne s'unit à une femme, qu'en vue d'un bonheur plus grand que celui, qu'il peut ſe promettre en vivant ſeul. Indépendamment du beſoin naturel de ſe propager, il eſpère trouver dans ſa compagne une amie tendre, dont les intérêts ſeront toujours liés aux ſiens, diſpoſée à partager avec lui les plaiſirs & les peines de la vie. L'eſtime & l'amitié, comme on l'a dit plus haut, ſont bien plus néceſſaires que l'amour même au bonheur des époux. Eſt-il rien de plus délicieux que cette heureuſe ſympathie, cette conformité de goûts, cette indulgence récipro-

que, ces consolations si douces, qui font que deux êtres unis déja par les liens du plaisir, s'identifient, se fortifient, se soutiennent mutuellement par le désir continuel de se plaire? L'estime les ramene à l'amour & l'amour à l'estime.

La possession d'une femme aimable ou vertueuse est, sans-doute, la plus douce des possessions; c'est un être sensible, qui partage à tout moment le bonheur qu'il nous donne & qu'il reçoit de nous. Est-il sur la terre de félicité plus pure, que celle que peut donner le commerce habituel de deux époux bien unis qui lisent réciproquement dans leurs yeux les sentimens d'un amour sincere, la sérénité de la tendresse, l'amitié, l'air assûré de la confiance, les douces sollicitudes de l'attention & de l'envie de plaire? Si quelque nuage s'éleve au milieu de ce calme enchanteur, & l'estime & l'amour l'ont bientôt dissipé.

Telles sont les douceurs que l'homme raisonnable doit se proposer dans l'union conjugale. Vainement les attendroit-on de l'argent, qui trop souvent ne fait qu'ennivrer & corrompre ceux qui le possedent. C'est dans les sentimens honnêtes inspirés par une éducation vertueuse, c'est dans la raison, que l'on peut espérer de trouver les motifs d'un arrangement solide; il n'est point fait pour ces époux, à l'union desquels l'intérêt seul a présidé: il n'est point fait pour ces esprits frivoles qui ne voyent le bonheur que dans des plaisirs tumultueux: il n'est point fait pour ces époux pervers que le vice désunit & rend incommodes les uns aux autres: enfin il paroit romanesque & chimérique à des êtres corrompus par le

luxe, qui ne ſe marient que pour acquérir de nouveaux moyens de contenter leur vanité, leurs folies & leurs déréglemens.

HEUREUSE médiocrité ! c'eſt ſouvent dans ton ſein que ſe trouvent les époux fortunés. C'eſt là que l'on voit un pere vigilant & laborieux, jouïr, à côté d'une épouſe vertueuſe, de la récompenſe des ſoins qu'il donne à ſa famille. C'eſt là qu'entourés d'enfans reſpectueux & tendres, des parents bienfaiſants exercent l'empire ſi juſte que donne la bienfaiſance & la bonté paternelle. C'eſt-là que ces enfans ſoigneuſement élevés apprennent à devenir les ſoutiens de la vieilleſſe de ceux qui leur ont donné le jour. C'eſt-là qu'une fille, ſous les aîles d'une mere vertueuſe, apprend à devenir elle-même une mere de famille, & à s'occuper du bonheur de l'époux que le ſort lui deſtine. Enfin c'eſt-là qu'une vie ſagement occupée détourne les eſprits des idées vicieuſes ou des plaiſirs bruyants, qui trop ſouvent ſont les écueils de l'innocence & de la félicité domeſtique.

QUE de motifs un pere n'a-t-il pas pour aimer ſes enfans & pour leur inſpirer le goût de la vertu ! Il voit en eux ſon ouvrage ; en leur donnant le jour, il s'eſt multiplié lui-même ; il s'eſt fait des amis, des coopérateurs futurs de ſon propre bonheur, des êtres dont les intérêts ſont invariablement liés aux ſiens, des ſujets & des aſſociés empreſſés à lui plaire ; enfin en eux il voit d'autres lui-mêmes, deſtinés à tranſmettre ſa mémoire & ſon nom à la poſtérité. Mais ces eſpérances ne ſont que des illuſions & des chimeres, ſi, par l'éducation qu'il donne à ſes enfans, le Pere ne ſeme dans leurs ames les ſenti-

mens qu'il eſpere y recueillir un jour. Des parents injuſtes & pervers ne peuvent former que des enfans qui leur reſſemblent, ils ne trouveront en eux que des envieux cachés qui rempliront leur vie d'amertumes & qui ne ſerviront qu'à redoubler pour eux le poids des chagrins de la vieilleſſe.

S'IL y a ſi peu d'enfans dociles & ſages, c'eſt qu'il eſt bien peu de parents vertueux & raiſonnables. Il faut des mœurs honnêtes, des exemples reſpectables, une autorité juſte & tempérée par la douceur, pour former des enfans attachés & reſpectueux. Peres & meres qui voulez former des enfans qui ſoient un jour pour vous des amis ſinceres, qui deviennent les conſolateurs & les ſoutiens de votre vieilleſſe, montrez-leur des vertus; exercez de bonne heure la ſenſibilité de leurs ames, approchez-les de votre cœur; faites leur ſentir avec tendreſſe l'intérêt qu'ils ont de ſe conformer à vos déſirs; ne les puniſſez qu'avec juſtice, ayez de l'indulgence pour leurs foibleſſes, ne montrez de la ſévérité que pour ces déſordres qu'ils vous reprocheroient un jour d'avoir trop ménagés. Souvenez-vous que ce n'eſt qu'à l'aide de l'équité & de la bonté, que vous rendrez ſupportable le joug de l'autorité : ce n'eſt qu'en cultivant la raiſon de vos enfans, que vous leur ferez oublier que vous êtes leurs maîtres, & que vous pourrez leur rendre votre joug aimable.

ON s'apperçoit communément que l'attachement des peres pour leurs enfans eſt bien plus tendre, que celui des enfans pour leurs peres. Mais un peu de réflexion ſuffit pour expliquer ce phénomène. Un pere eſt toujours le bienfaiteur & le maître de ſon fils; & la dépendance

ne peut aimer l'autorité, que lorſqu'elle eſt adoucie par beaucoup de bonté.

La tendreſſe & les ſoins des parents peuvent donc ſeuls exciter la reconnoiſſance des enfants. C'eſt alors qu'un fils bien né s'attendrit à la vue de l'auteur de ſes jours ; tout lui rappelle ce qu'il doit à celui qui a ſecouru ſon enfance, qui a guidé ſa jeuneſſe, qui l'a rendu membre eſtimable de la Société, qui lui a fourni les talents & les moyens néceſſaires pour ſe ſouſtraire à l'ennui & aux vices dont il voit tant de victimes. Pénétré de ces idées, il conſolera la vieilleſſe d'un pere que tout lui montrera comme la ſource de ſon bien-être ; il donnera des ſoins empreſſés à celle dont le ſein l'a porté, qui a ſoulagé avec bonté les incommodités de ſon enfance importune. Quels droits ne conſervera pas ſur le cœur d'un enfant bien né, une mere reſpectable, qui s'eſt tendrement occupée de ſa conſervation & de ſes jeux innocents ? Quel eſt le fils aſſez dénaturé pour voir d'un œil ſec les larmes d'une mère ou les infirmités d'un pere dont la bouche lui a donné les premieres leçons de la ſageſſe !

Si le luxe, la diſſipation, la corruption des mœurs parviennent à briſer les liens néceſſaires & ſacrés, faits pour unir enſemble les peres & les enfants, ſi ceux-ci ne vivent communément enſemble que comme des étrangers, des indifférents, des ennemis ; on ne doit pas être étonné de voir le peu d'union qui ſubſiſte trop ſouvent entre les membres d'une même famille, & de trouver preſque par-tout les liens du ſang totalement méconnus. Une famille n'eſt pour l'ordinaire qu'une Société particuliere compoſée de gens mal-intentionnés, envieux, dont les intérêts

au lieu de se réunir, se combattent de front; qui forcés d'essuyer fréquemment les effets incommodes de leurs passions, de leurs défauts, de leurs folies réciproques, ont d'ordinaire les uns pour les autres bien moins d'attachement, que pour les étrangers, dont les défauts sont moins connus ou mieux cachés.

Plus une Nation est corrompue, & plus les membres d'une famille devroient se rapprocher, afin de travailler de concert à leur félicité particuliere, & à résister aux coups du sort. Une famille bien unie annonce un assemblage d'ames honnêtes & raisonnables; c'est le vice & la déraison qui mettent la division entre les membres d'une Société, que leur intérêt devroit toujours tenir unis. Sans équité, sans indulgence, sans désir de plaire, sans égards, des personnes que le sort a placées à côté les unes des autres, ne peuvent tarder à se blesser réciproquement. Ces dispositions, nécessaires pour vivre avec agrément avec tous les êtres de notre espèce, le deviennent encore bien plus entre des parents qu'une fréquentation familiere met à portée de se voir de plus près que les autres.

Les malheurs supportés, soulagés, partagés, par un grand nombre de personnes deviennent plus légers. Les infortunes ne sont pas sans remede pour les membres d'une famille bien unie; le riche y secourt le pauvre; le sage aide les autres de ses conseils; l'homme en crédit soutient les foibles; tous forment un rempart contre les attaques de l'adversité. Les grands, les riches, les hommes puissants sentent très-peu les avantages qui résultent de l'union des familles; elle se trouve plus communément dans la médiocrité:

les hommes d'une classe ordinaire sentent bien mieux, que ceux d'un ordre plus élevé, le besoin qu'ils ont les uns des autres; une heureuse habitude leur montre dans leurs proches, des amis donnés par la nature, dont ils ont intérêt de ne point se priver.

L'EFFET ordinaire du luxe, de l'opulence & de la grandeur, est d'endurcir le cœur. L'homme vain n'a point d'entrailles; les richesses les plus amples ne peuvent suffire aux dépenses que le faste change en besoins. L'orgueil du riche rougit à la vue de parents pauvres : la nécessité de représenter ne lui laisse jamais de superflu; il préfére le futile avantage de briller, au plaisir de tendre une main secourable à ses proches; il les immole sans pitié à des flatteurs, à des parasites inconnus, à de prétendus amis qui le trompent & le dévorent.

ON se plaint tous les jours de la rareté des amis véritables. Mais dans une nation composée d'êtres vains, frivoles & vicieux, qui ne se lient que dans la vue du plaisir, qui n'ont besoin que d'approbateurs de leurs déréglements, qui se font des amis, sans se donner la peine de les connoître, qui sont peu susceptibles d'un attachement durable, comment trouveroit-on des liaisons solides? Les grands & les riches ne cherchent qu'à briller; ils ne sont attachés qu'à leur folle vanité; ils ne veulent que des complaisants, des ames basses, des adulateurs, des admirateurs de leurs goûts. Des hommes de cette trempe les aident à dissiper leur fortune, dont ils sont incapables de faire un usage sensé. Les méchants n'ont point d'amis, ils n'ont que des complices. Les insensés n'ont point d'amis, ils n'attachent à leur

leur ſort que des fourbes intéreſſés à profiter de leurs folies. Des hommes incapables d'aimer & de ſentir le mérite & la vertu, ne peuvent être entourés que de gens mépriſables, qui les mépriſent eux-mêmes en profitant de leur ſottiſe.

L'AMITIÉ véritable ne peut être fondée que ſur les talents, le mérite & la vertu. Si les amis ſinceres ſont peu communs dans le monde, c'eſt qu'il eſt très-peu de gens qui ſoient dignes d'en avoir, ou qui connoiſſent le prix de l'amitié véritable. Dans une nation vicieuſe, on ne veut que des hommes agréables, légers, amuſants. Mais le flatteur hypocrite, l'ami de la fortune, le vil paraſite, le compagnon de nos débauches, le convive enjoué, l'homme à la mode, ſont-ils des êtres capables de nous conſoler dans nos peines, de nous aider de leurs conſeils, de nous ſervir utilement dans des circonſtances épineuſes? On ne voit ſi peu d'amis, que parce qu'on a la folie de proſtituer le nom ſacré de l'amitié à une foule d'hommes, qui n'ont aucunes des qualités néceſſaires pour le mériter. Un ami, dans le langage vulgaire, eſt un homme qu'on voit ſouvent, & qui n'a quelquefois aucune des qualités que l'on doit eſtimer.

VOUS vous plaignez de vos amis; vous êtes ſurpris de voir qu'ils vous quittent en même tems que le crédit, la puiſſance ou la fortune vous abandonnent. Mais eſt-il donc bien ſûr que vous ayez eu des amis? Avez-vous mérité d'en avoir? Vous êtes-vous donné la peine d'examiner ce qui attiroit près de vous, des hommes à qui vous avez ſi libéralement prodigué le nom d'amis? Grands de la terre, riches faſtueux & vains; agréables débauchés! êtes vous donc faits pour

avoir de vrais amis ? N'auriez-vous pas ſottement accordé ce titre reſpectable à des flateurs, à des ames baſſes, à des eſclaves de votre crédit ? Rentrez donc en vous-mêmes & rendez vous juſtice. Ceux que vous avez pris pour vos amis n'étoient que les amis de votre rang, de votre fortune, de votre pouvoir, de vos feſtins ſplendides, des plaiſirs variés que vous pouviez leur procurer : privés une fois de toutes choſes, vous n'êtes plus rien à leurs yeux. Vous vous êtes ruinés, vous avez follement ſacrifié votre bien-être réel & celui de vos enfants à des hommes mépriſables qui, au moyen des complaiſances, des baſſeſſes & des flatteries dont ils vous ont repus, comptent vous avoir très-amplement payés des dépenſes que vous avez faites pour eux, ou plutôt des folies qui n'avoient pour objet réel que votre vanité.

TOUT le monde convient de la rareté des vrais amis ; & cependant chacun ſe flatte d'être lui-même une exception à la regle, & de poſſéder excluſivement des amis incomparables : l'amour propre lui perſuade ſans-doute, qu'il doit faire des enthouſiaſtes. Ainſi beaucoup de gens, après s'être fait des amis imaginaires, auxquels ils ſuppoſent la chaleur qu'ils déſirent, ſont tout ſurpris de voir qu'ils ſe ſont trompés, & qu'ils n'ont eu que des ennemis, des jaloux, des envieux.

L'AMI de tout le monde n'eſt l'ami de perſonne. L'amitié eſt un ſentiment ſérieux & réfléchi dont des êtres inconſtants & légers ne ſont point ſuſceptibles. Un ami véritable eſt un tréſor uniquement deſtiné pour l'homme de bien qui en connoît le prix. Son ami n'eſt pas celui qui le

flatte ou l'amuſe, c'eſt celui qui lui donne des conſeils utiles, qui le fortifie, qui le conſole des malheurs de la vie, qui l'aime pour lui-même, c'eſt-à-dire pour les qualités de ſon eſprit & de ſon cœur, & non par des vues baſſes ou pour des avantages que le hazard peut ravir à chaque inſtant, & qu'il accorde bien plus ſouvent à des hommes ſans mérite & ſans vertus, qu'aux gens vraiment capables d'en jouïr.

La chaleur douce de l'amitié n'eſt point faite pour le ſein glacé de la grandeur altiere que ſon orgueil rend communément inſenſible : elle n'eſt point faite pour le cœur gâté de l'homme corrompu par le vice ; elle n'eſt point faite pour l'imagination enivrée de l'homme qu'entraînent des paſſions aveugles. Elle n'eſt point faite pour l'eſprit volage de l'homme qui ne cherche qu'à s'amuſer. Elle n'eſt pas faite pour le fat qui, rempli de lui-même, ne peut s'attacher à perſonne. Elle n'eſt point faite pour des enfants diſſipés que la folie raſſemble, & que les moindres jouets diviſent. L'amitié ſincere & ſolide eſt faite pour l'homme ſolide & vrai : il trouve en elle des charmes inconnus de ces êtres futiles & malins, dont le tourbillon du monde eſt rempli. Elle l'aide à ſupporter les chagrins de la vie : elle le conſole des duretés d'un Gouvernement injuſte ; elle le fortifie contre les coups de l'adverſité, elle le dédommage de l'injuſtice des hommes.

Tout nous prouve donc qu'au milieu de la corruption générale, l'homme de bien, forcé de ſe concentrer en lui-même, eſt encore à portée de jouïr d'une foule d'avantages, de plaiſirs purs, de biens ſolides, dont des hommes inconſidérés & méchants ſont totalement privés. Il goûte à

chaque inſtant la ſatisfaction ſi douce, de rencontrer la conſolation & la tendreſſe dans une femme empreſſée à lui plaire, dans des enfants qui répondent à ſes vœux, dans ſes proches, dans l'ami fidele & diſcret qu'il rend dépoſitaire des ſecrets de ſon cœur. Tout eſt jouïſſance pour le ſage ; l'homme frivole ou méchant ne ſait jouïr de rien.

L'HOMME juſte & ſenſible ne néglige pas le bien-être de ſes ſerviteurs. Tandis que l'homme hautain avilit les ſiens par ſes mépris & ſon inhumanité ; tandis que l'homme vain ſe plait à leur faire ſentir durement ſon empire & s'en fait des ennemis, le ſage qui connoît les droits de l'humanité, reſpecte ſon ſemblable, cherche à rendre au malheureux les chaînes de la ſervitude plus légeres. Il voit en eux des hommes utiles à ſon bien-être & non pas des eſclaves qu'il puiſſe mépriſer ou maltraiter : il les traite donc avec douceur, avec indulgence & bonté ; il en fait des amis que leur attachement rend zèlés ; il ſait qu'un bon valet eſt un tréſor pour ſon maître, & que la bienfaiſance a des droits ſur les ames les plus incultes & les plus groſſieres. Combien de ſerviteurs qui ont donné à leurs maîtres des preuves de courage, de grandeur d'ame, de nobleſſe, dont les hommes les plus élevés ſe ſentiroient incapables ! Ce ſont les injuſtices, les duretés & les vices des maîtres, qui font tant de mauvais ſerviteurs ; on les avilit, on les corrompt par ſon exemple, & l'on eſt tout ſurpris de les trouver vils, corrompus, intéreſſés, vicieux !

EST-IL rien de comparable au bien-être & au contentement que peut ſe procurer chaque jour l'homme de bien qui jouït de l'opulence ? Quel-

les douceurs n'eſt-il pas à portée de goûter, lorſque la nature & l'éducation l'ont doué d'une ame bienfaiſante? La diſſipation des villes peut-elle donc lui fournir des plaiſirs auſſi purs que celui de créer l'abondance, l'induſtrie, le bonheur dans les champs de ſes peres? Eſt-il un tableau plus touchant, que de voir un grand qui, dans les poſſeſſions de ſes ancêtres, vit au milieu de ſes vaſſaux, dont chacun le regarde comme ſon bienfaiteur & ſon pere; qui rencontre par-tout les yeux attendris de la veuve, de l'indigent, du malheureux, que ſa main a ſecourus; dont les oreilles retentiſſent à tout moment des bénédictions & des vœux du cultivateur que ſes libéralités ont placé dans l'aiſance? Enviera-t-il alors à ſes pareils, le mépriſable avantage d'intriguer dans une cour, de briller par un faſte puéril, de ramper indignement dans l'anti-chambre d'un deſpote orgueilleux, qui montre un dédain égal à tous les eſclaves dont il eſt entouré?

QUE peut-il manquer à la felicité du ſage favoriſé de la fortune, quand l'éducation qu'il a reçue lui fournit encore pour toute ſa vie les moyens de remplir agréablement par l'étude les intervalles que lui laiſſe l'exercice de ſes vertus? Quels amuſements peuvent être comparés au plaiſir toujours nouveau, de lire dans le livre immenſe de la nature, qui à chaque pas lui préſente des ſpectacles dignes d'intéreſſer ſa curioſité? Quelle occupation plus douce & plus diverſifiée que celle que fournit à l'eſprit exercé, la méditation de l'homme, des ſcènes ſi variées du monde moral, des tableaux de l'hiſtoire? Si le déſœuvrement & l'ennui ſont les ſources des vices & des tourments de tant d'êtres frivoles & pervers

dont le monde eſt rempli, l'homme qui de bonne heure a contracté l'habitude de penſer, n'échappe-t-il pas, quand il veut, à l'empire de ces deux tyrans de la vie? Eſt-il des moments vuides ou pénibles pour un être dont la conſcience ſatisfaite jouït d'une paix inaltérable, qui rentre à tout moment avec plaiſir en lui-même, qui, aſſûré d'avoir mérité l'eſtime & l'attachement des êtres qui l'environnent, a le droit de s'eſtimer & d'être content de ſa conduite, qui, dans chaque inſtant de ſa durée, trouve des moyens de réveiller dans ſon propre cœur l'affection naturelle qu'il a pour lui-même, par l'exercice d'une juſtice, d'une bonté, d'une bienfaiſance continuelle? Ces heureuſes diſpoſitions, en lui faiſant ſavourer tous les moments de ſa vie, le conduiſent paiſiblement vers un terme que la vertu ſeule eſt faite pour enviſager ſans crainte.

TELS ſont pourtant les plaiſirs auſſi purs que ſolides que méconnoiſſent & que dédaignent tant d'hommes favoriſés de la fortune, qui mettent ſollement leur bien-être à ſe diſtinguer par leur luxe, par leur faſte puéril, par un appareil impoſant, incapable de remplacer le bonheur que des mœurs honnêtes, ſont ſeules en droit de procurer.

QUE dis-je? du fond même de la tombe, l'homme de bien exerce encore ſon pouvoir ſur les hommes. Son cercueil eſt arroſé des pleurs ſinceres de ſa femme, de ſes enfants, de ſes amis, de ſes concitoyens. La perte d'un homme vertueux eſt une perte publique. Il a joui de ſon vivant des effets qu'il doit produire: il a prévu les regrets que ſon trépas devoit cauſer. Il a vu dans ſa propre conſcience, & la tendreſſe durable,

& les monuments que ſes vertus ont élevés dans tous les cœurs.

CHAPITRE XII.

Remedes, des Calamités ou des Vices Moraux & Politiques. Apologie de la Vérité.

SOus quelque point de vue que l'on enviſage les opinions, la conduite, les gouvernements & les mœurs des hommes, dès qu'il en réſulte du mal, nous devons en conclure qu'ils ſe trompent & qu'ils ſont les jouets de leurs préjugés. Dans une nation mal gouvernée & corrompue par le luxe & la contagion du vice, tout ſemble ſe liguer contre les mœurs, & par conſéquent contre la félicité publique & particuliere. L'homme, dès qu'il ouvre les yeux, ne ſe voit entouré que d'exemples qui le détournent du bien & le ſollicitent au mal. Il ſuce, pour ainſi dire, la corruption avec le lait; ſes parents, bien loin de développer ſa raiſon, lui enſeignent le vice, lui inſpirent leurs propres folies, leurs préjugés, leurs goûts déraiſonnables. Ses inſtituteurs religieux ne permettent point à ſa raiſon d'éclore, & ne lui donnent pour ſe guider que le flambeau lugubre de la ſuperſtition, dont la ſombre lumiere ne fait que l'égarer: ſes maîtres injuſtes lui font ſentir que le vice ſeul lui eſt utile, & que la vertu ne ſeroit pour lui qu'un ſacrifice douloureux.

QUEL remede oppoſer à la dépravation géné-

rale des Sociétés, que tant de cauſes puiſſantes ſemblent devoir éterniſer ? Il n'en eſt qu'un ? c'eſt la Vérité. Si l'erreur, comme tout le prouve, eſt la ſource commune des malheurs de la terre ; ſi les hommes ne ſont vicieux & méchants que par ce qu'ils ont des idées fauſſes de leur félicité, c'eſt en combattant l'erreur avec courage & magnanimité ; c'eſt en leur préſentant des idées ſaines ; c'eſt en leur faiſant ſentir leurs véritables intérêts ; que l'on peut ſe promettre d'opérer leur guériſon. En rendant l'inſtruction générale, en répandant dans l'eſprit du citoyen des principes utiles, en cultivant la raiſon publique, on affoiblira peu-à-peu les funeſtes influences des cauſes qui corrompent les peuples & les rendent malheureux.

On nous répete ſans-ceſſe que *tout eſt dit* & que l'on ne peut plus rien dire de nouveau : l'on en conclut que rien n'eſt plus inutile que les préceptes de la morale ou de la philoſophie. Cependant, à en juger par la façon dont communément la vérité eſt accueillie ſur la terre, on eſt forcé de reconnoître qu'elle eſt toujours pour les hommes de la plus étrange nouveauté. Rien de plus nouveau pour eux, que de les entretenir des objets qui devroient leur paroître les plus intéreſſants. Rien de plus nouveau pour eux, que les premiers principes de la raiſon, de la morale, de la politique, dont tout ſemble vouloir leur dérober la connoiſſance. Rien de plus nouveau qu'une philoſophie ſimple, claire, intelligible pour des êtres accoutumés à croire qu'ils ſont faits pour errer dans les ténebres d'une ignorance perpétuelle. Rien de plus nouveau pour des êtres raiſonnables, que de leur dire qu'ils doivent faire uſage de leur raiſon. En un mot, rien de plus

nouveau pour les hommes que la Vérité, que les forces réunies de l'impoſture, de la tyrannie, de l'opinion, de l'éducation, de l'habitude ſemblent avoir pris à tâche de leur voiler pour toujours. Si la philoſophie n'a rien de nouveau à dire aux hommes, pourquoi les défenſeurs des préjugés, & des abus ſubſiſtans ſe recrient-ils à tout moment ſur la nouveauté des opinions Philoſophiques? Pourquoi s'en montrent-ils ſi allarmés? Pourquoi les proſcrivent-ils avec tant de fureur?

La haine pour la lumiere fut toujours le ſigne diſtinctif de ceux qui voulurent mal faire: l'antipathie pour la vérité annonce un deſſein opiniâtre de nuire. L'amour de la vérité n'eſt que l'amour du genre humain, la paſſion de lui être utile, l'ambition de mériter ſes ſuffrages; en lui faiſant connoître ſes intérêts les plus chers. Il n'y a que des cœurs honnêtes & ſenſibles qui s'occupent de la recherche du vrai; annoncer la Vérité, c'eſt la marque d'affection la plus forte que l'homme puiſſe donner à ſes ſemblables: accueillir la Vérité eſt la marque indubitable d'une ame droite & ſincere: la rejetter, l'étouffer & la craindre, conſtitue le caractere indélébile de l'impoſture, de l'ignorance ou de l'endurciſſement dans le crime.

„ Mais, dira-t-on peut-être, à quoi peuvent „ ſervir des vérités déſolantes qui ne ſont pro- „ pres qu'à faire ſentir aux hommes leur propre „ foibleſſe & la puiſſance des auteurs de leurs „ miſeres? Dans l'état préſent des choſes, com- „ ment des Peuples ignorants, également rete- „ nus par les chaînes de l'opinion & de la force, „ ou énivrés de vices & de frivolités, peuvent- „ ils ſonger à briſer leurs fers ou à ſe tirer de „ leur ivreſſe? Ne vaudroit-il pas mieux leur

„ laiſſer ignorer les cauſes de leurs maux, aux-
„ quels ils ſont accoutumés, que de les leur dé-
„ couvrir ſans leur fournir des moyens pratica-
„ bles d'en arrêter les effets? Les nations ſubju-
„ guées iront-elles par des révolutions, par des
„ convulſions douloureuſes, par des flots de ſang,
„ acheter une liberté précaire & des biens incer-
„ tains, qui leur coûteroient plus de larmes, que
„ des calamités que l'habitude leur apprend à
„ ſupporter? Laiſſons aux hommes leurs préju-
„ gés; & puiſque tout eſt lié par une chaîne in-
„ viſible, ſoumettons-nous au deſtin, qui en
„ naiſſant nous condamne à ſouffrir, & les vices
„ du genre humain, & les fers des tyrans. "

La vérité rencontre autant d'obſtacles dans les préventions des nations qui ſouffrent, que dans la méchanceté des oppreſſeurs qui les tourmentent. Celui qui annonce la vérité eſt obligé de combattre à la fois la cruauté des tyrans & la lâcheté de leurs eſclaves. Les hommes pour la plupart, ſont ſi découragés, qu'ils ſemblent craindre la vérité, la liberté, la raiſon autant que ceux qui mettent leurs erreurs à profit. Combien de perſonnes dans le monde qui, victimes elles-mêmes du préjugé, oſent pourtant blâmer les ennemis du menſonge, & regardent leurs entrepriſes, ou comme les effets d'un enthouſiaſme extravagant, ou comme des attentats puniſſables? C'eſt l'impoſture qui eſt l'attentat le plus digne de châtiment: elle inſulte également & les Souverains & les Peuples: c'eſt la flatterie qui eſt vraiment dangereuſe, puiſqu'en corrompant le cœur des Rois, elle en fait les fléaux & les corrupteurs de leurs Sujets. Si les gens de lettres prenoient pour éclairer les princes, autant de

peines qu'ils en ont pris trop ſouvent pour les flatter & les tromper, ils en feroient des hommes bien plus dignes de l'amour des Peuples & des éloges de la poſtérité.

Les ennemis de la raiſon humaine accuſent tous les jours ſes défenſeurs les plus généreux, d'être des rebelles, des factieux, *des ennemis de toute autorité.* Ce ſont les tyrans & leurs ſuppôts qui ſont les vrais rebelles; ce ſont eux qui révoltent les gens de bien contre l'autorité qu'ils uſurpent; ce ſont eux qui rendent l'autorité déteſtable & qui forcent la vertu de méditer ſa ruine. L'homme de bien ſe ſoumet de grand cœur, à l'autorité légitime qui veille, qui protege, qui conduit au bonheur. Haïr l'autorité tutélaire de ſon pays, ce ſeroit ſe haïr ſoi-même. Mais flatter le deſpotiſme, encenſer la tyrannie, approuver les deſtructeurs de la félicité publique, c'eſt trahir ſon pays, c'eſt ſe rendre complice des outrages qu'on fait à l'eſpece humaine, c'eſt ſe trahir ſoi-même. Que dis-je! n'eſt-ce pas trahir les Souverains, que de leur laiſſer ignorer les déſordres dont, ſouvent à leur inſçu, ils deviennent tôt ou tard eux-mêmes les victimes?

Tout citoyen eſt fait pour ſervir ſa patrie; il lui doit ſes talents, ſes réflexions, ſes conſeils. C'eſt à elle qu'il appartient de les juger & d'en faire uſage. Lui refuſer ſes ſecours, c'eſt ſe rendre coupable d'ingratitude, d'injuſtice, d'inhumanité. Empêcher le citoyen de ſervir ſa Patrie, c'eſt ſe déclarer l'ennemi de la Patrie.

„ Mais, direz-vous, des écrits indiſcrets peuvent „ cauſer des troubles dans la Société. D'ail„ leurs, les hommes ſont ſujets à ſe tromper:

„ au lieu de ſervir ſon pays, un écrivain impru-
„ dent ne peut-il pas lui nuire par des opinions
„ dangereuſes ? “ Les erreurs des individus ſervent elles-mêmes à éclairer le public qui diſcute. Les opinions ne ſont dangereuſes ou ne cauſent du trouble que lorſqu'elles ſont impoſées par la force & ſoutenues par la tyrannie : les opinions ſuperſtitieuſes ne cauſent des ravages, que parce qu'elles ſont appuyées par les armes des tyrans.

Ce ſont les flatteries & les mauvais conſeils qui font des mauvais Princes ou des Tyrans ; ce ſont les Tyrans qui diſpoſent les Peuples à la révolte ; ce ſont des ambitieux, & non des gens de bien, qui font les révolutions. Ce n'eſt point par des troubles & des violences, que la vérité réforme les abus de la terre. Ce ne ſont pas les maximes de la Philoſophie qui font éclore des révolutions, ou qui excitent aux attentats. Ce ſont les violences du Deſpotiſme qui, en irritant les Peuples, les forcent à machiner ſa ruine ; c'eſt toujours la Tyrannie qui travaille à ſa deſtruction propre, & qui indique aux hommes les coups que l'on peut lui porter.

La vraie ſageſſe, toujours accompagnée de la juſtice, de l'humanité, de la prudence, n'invite point les hommes à commettre des crimes. Aſſûrée d'obtenir tôt ou tard le triomphe, elle ne ſe hâte pas, comme l'impoſture ou l'ambition, de l'acheter par le ſang & le malheur des mortels. Ce n'eſt qu'à l'erreur qu'il appartient de diviſer les eſprits, de produire des factions, d'allumer les feux de la diſcorde, d'armer des fanatiques du couteau régicide. Si quelquefois la vérité parle aux Princes d'un ton mâle, elle ne les aſſaſſine jamais. Elle leur découvre leurs intérêts ;

elle leur montre l'équité ; elle les fait rougir de leurs folies, elle laiſſe enſuite au tems à leur prouver qu'elle n'eſt point leur ennemie.

La vérité, faite pour régner ſur tous les êtres raiſonnables, a le droit d'être fiere, noble, intrépide. Elle exalte l'eſprit, elle échauffe le cœur, elle conſole, elle inſpire du courage. Deſtinée à tous les hommes, elle n'eſt d'abord reçue que par un petit nombre d'entr'eux qui en ſentent le prix. S'il faut des ames fortes pour annoncer, il faut auſſi des ames fortes pour recevoir & ſupporter la vérité.

Si l'homme eſt un être raiſonnable, ne lui faiſons pas l'injure de croire que la raiſon ne peut lui convenir : diſons que ſa raiſon n'eſt pas encore ſuffiſamment développée. Ce n'eſt qu'à force de chute que l'enfant apprend à marcher ; l'âge de l'inexpérience & de la légéreté doit néceſſairement précéder celui de la ſcience & de la maturité. Ne diſons pas que l'homme eſt incorrigible ; nous ne ferions que le décourager. Diſons que ſon intérêt l'éclairera tôt ou tard ; diſons qu'il n'eſt pas fait pour demeurer toujours un enfant malheureux ; diſons que la vérité eſt aſſez forte pour renverſer peu-à-peu tous les vains édifices du menſonge, & que ſon action, pour être lente, n'en eſt pas moins certaine : les allarmes qu'elle donne aux méchants ſont des aveux de ſon pouvoir & des hommages qu'ils lui rendent : ils ſavent que ſa force eſt faite pour vaincre tôt ou tard les obſtacles qu'ils lui oppoſent ; ils ſe promettent uniquement de retarder ſes effets.

Le germe de la Vérité eſt éternel, rien ne peut le détruire. Ni les efforts de la tyrannie, ni les

ſophiſmes de l'impoſture ne l'étoufferont jamais. L'eſprit humain n'eſt point fait pour renverſer ſur ſes pas; ſon eſſence eſt d'aller en ſe perfectionnant. Quelquefois les coups du ſort l'obligent de s'arrêter long tems; mais enfin il reprend ſa marche & ſe dédommage bientôt du tems qu'il a perdu. Les vérités de tous les ſiècles ne ſont elles pas à nous? Eh bien; celles de notre ſiecle appartiennent à nos deſcendants; mépriſées, contredites, combattues & proſcrites par la race préſente, elles ſeront adoptées par les races futures.

MALGRÉ la lenteur des pas que fait la raiſon humaine, ce ſeroit ſe refuſer à l'évidence, que de nier ſes progrès. Nous ſommes viſiblement moins ignorants, moins barbares, moins féroces que nos peres; & nos pères l'étoient moins que leurs prédéceſſeurs. C'eſt ſans-doute, dans les tems où les hommes étoient les plus ſtupides, que les lumieres de la raiſon ont dû trouver moins de diſpoſitions à ſe faire recevoir; cependant ces lumieres ont été plus fortes que la barbarie des Peuples, lors même qu'elle leur oppoſoit la réſiſtance la plus grande. Sur quel fondement douterions-nous donc des forces de la raiſon & d'une grande maſſe de lumieres, dans des tems où elles rencontreront, & moins de réſiſtance, & des eſprits mieux diſpoſés? La raiſon ne fait des progrès ſi peu ſenſibles, que parce que des hommes puſillanimes ſe défient du pouvoir de la vérité. Les préjugés univerſels en impoſent par leur force, leur étendue & leur durée, aux eſprits même les plus lumineux, & font que ſouvent ils déſeſpérent du genre humain. *Il faut penſer pour ſoi, & parler comme les autres*, eſt une maxime favorable à la pareſſe, mais très-nuiſible aux progrès

de l'esprit humain. Peu de gens osent attaquer de front les erreurs universelles. Peu d'écrivains se contentent des suffrages secrets d'un petit nombre d'approbateurs ; chacun craint d'être taxé d'extravagance, quand il se voit presque seul de son avis ; mais pour servir utilement les hommes, il faut avoir le courage de leur déplaire ; il faut en appeller de leurs jugements prévenus, à leur raison plus éclairée. Feroit-on jamais du bien, si l'on craignoit toujours de faire des ingrats ?

PENSER avec hardiesse, c'est s'écarter de la façon de penser du vulgaire & de ses contemporains. Où en seroient les connoissances humaines, s'il ne s'étoit jamais trouvé des enthousiastes assez courageux, pour réclamer hautement contre les préjugés de leur tems ? L'écrivain qui n'envisage que son intérêt présent, sa fortune, les applaudissements d'une société frivole, ne peut guere se flatter des suffrages de la postérité. Les erreurs passeront, mais la Vérité subsistera toujours, & celui qui l'annonce peut espérer de l'avenir une louange que ses contemporains lui refusent.

TOUT homme qui voudra jetter un coup d'œil attentif sur la plupart des contrées de l'Europe, ne pourra s'empêcher d'y reconnoître les effets les plus sensibles du progrès des lumieres. Ce que nous voyons est fait pour nous consoler, & nous permet de croire que les maux des nations ne sont point incurables. Si l'erreur & l'ignorance ont forgé les chaînes des Peuples, si le préjugé les perpétue, la science, la raison, la vérité pourront un jour les briser. L'esprit humain engourdi pendant une longue suite de siècles de superstition & de crédulité, s'est enfin réveillé. Les nations les plus frivoles commencent à penser ;

leur attention se fixe sur des objets utiles, les calamités publiques forcent à la fin les hommes à méditer, & à renoncer aux vrais jouets de leur enfance. Enfin, lassés de leurs propres délires, les Princes cherchent quelquefois dans la raison, un remede contre les maux qu'ils se sont faits. (29).

L'INTÉRET, la nécessité, le désir de se rendre plus heureux, voilà les grands maîtres des Peuples & des Rois. Si dans quelques contrées l'on voit encore quelques despotes stupides persister à vouloir exercer leur pouvoir destructeur, à la faveur des titres surannés de l'ignorance & de l'usurpation, nous voyons que ces titres sont au moins contestés, que les Peuples commencent à douter de leur authenticité, que la portion la plus instruite des sociétés ose réclamer contr'eux, ou du moins les regarder avec mépris. Une violence passagere peut quelque tems réduire les hommes au silence, mais la tyrannie ne peut s'établir à demeure sur des esprits éclairés.

D'UN autre côté ne voyons-nous pas des nations gouvernées par des Princes instruits qui, plus curieux d'être vraiment grands, que de briller par un faste puéril, commencent à sentir qu'un Monarque ne peut être heureux & puissant, tant qu'il n'a sous ses ordres que des esclaves abrutis dans la misere & privés d'énergie ? L'indigence & le découragement des Peuples se font

(29) Les Souverains, qui souvent s'opposent avec tant de force aux progrès de la lumiere, devroient se souvenir que ce sont pourtant les progrès de la raison qui les ont affranchis eux-mêmes en Europe du joug du Pape, dont la puissance spirituelle sur l'esprit des Peuples, se faisoit sentir aux Princes de la façon la plus dure & la plus insupportable.

ſont à la fin ſentir juſqu'aux trônes. Des Etats ravagés & dépouillés par des extravagances réitérées n'offrent plus de pâture à l'avidité des cours (30. Après que les Sujets ont longtems ſouffert du délire des Rois, les Rois ſouffrent à leur tour de leurs propres délires ; c'eſt alors que le Deſpote eſt lui-même forcé de modérer ſon pouvoir & de chercher dans la raiſon, un remede contre les maux que le Deſpotiſme a cauſés. Il vient un tems où les maîtres de la terre ſont eux-mêmes forcés de ſe courber ſous la main puiſſante de la néceſſité ; elle les oblige de reconnoître que la tyrannie finit communément par miner elle-même le trône qui la ſoutient, que le tyran ne jouït de rien, qu'il n'exiſte ni bonheur, ni grandeur, ni puiſſance, ni gloire pour un Prince qui n'a pour Sujets que des malheureux dégradés par le vice, languiſſants dans l'inertie, découragés par l'oppreſſion, habituellement irrités du joug qui les accable, formant des vœux ſecrets pour la deſtruction du pouvoir dont ils ſont écraſés.

HORACE demande *ce que peuvent de vaines loix ſans les mœurs* (31). Mais on peut demander avec plus de raiſon, que peut une morale ſtérile ſans un Gouvernement & des Loix qui l'appuient ? Pour guérir les Peuples de leurs vices & de leurs préjugés, il s'agit d'en guérir ceux qui gouvernent les Peuples. Comment inſpirer le goût de la vertu aux Peuples ? C'eſt en faiſant connoître

(30) *Acerbiſſimum eſt regibus delinquentibus ſupplicium, id quod populis infligitur.*
VOYEZ GROTIUS DE JURE BELLI AC PACIS.

(31) *Quid leges ſine moribus vanæ proficiunt ?*

leurs véritables intérêts à ceux qui disposent des cœurs des Peuples, ou qui tiennent dans leurs mains les grands mobiles des volontés, des désirs & des actions des hommes. C'est aux Souverains, aux Législateurs, aux Distributeurs des graces, qu'il appartient d'exercer la censure publique & de prêcher la morale avec fruit (32).

La morale est faite pour indiquer les avantages de la vertu; l'éducation doit en semer les principes; l'habitude doit en rendre la pratique familiere; l'opinion publique & l'exemple doivent la soutenir; la législation doit lui donner la sanction de l'autorité; le gouvernement doit la rendre plus persuasive à l'aide des récompenses; les châtiments doivent faire trembler tous ceux que leur perversité rend sourds à la voix de la raison.

La vertu, dit Cicéron, *est la nature portée à sa plus grande perfection.* Cette vertu n'est si rare, que parce que peu d'hommes en connoissent les avantages. La raison humaine n'est pas encore suffisamment exercée; la civilisation des Peuples n'est pas encore terminée; des obstacles sans nombre se sont opposés jusqu'ici aux progrès des connoissances utiles, dont la marche peut seule contribuer à perfectionner nos Gouvernements,

(32) Ceux qui affectent de douter qu'il soit possible de rendre un peuple raisonnable, ne font pas attention qu'il s'est fait souvent dans les esprits des Peuples les plus asservis à la superstition & au Despotisme, des révolutions avantageuses qui les ont au moins rapprochés de la raison. Le Peuple Anglois est parvenu à secouer successivement en moins de deux siecles, & le joug de Rome, & le joug de la Tyrannie. Les Hollandois ont fait la même chose. Les relations des voyageurs s'accordent à nous dire que l'on est parvenu à la Chine à donner de la politesse, même aux plus vils des citoyens: seroit-il donc plus difficile de leur donner de la raison?

nos loix, notre éducation, nos inſtitutions & nos mœurs.

Rendre les hommes heureux par la vertu : voilà le grand problème que la morale doit ſe propoſer de réſoudre. Il ſera complettement réſolu, quand une Politique éclairée fera ſentir aux maîtres de la terre que leur propre bien-être ne peut s'établir ſolidement que ſur la juſtice, la bienfaiſance, l'humanité, la bonne foi, en un mot, ſur la vertu. Les Peuples ſeront heureux & ſages, quand ils ſeront gouvernés par des Princes pénétrés eux-mêmes de l'idée qu'il faut être ſage pour être véritablement heureux.

PRINCES ! Légiſlateurs ! Souverains ! Maîtres du monde ! Vous que le deſtin a rendus les arbitres du ſort des Nations ! attendriſſez vous enfin ſur les maux des mortels, dont vous êtes ſi ſouvent vous-mêmes les victimes. C'eſt à vous qu'il appartient de donner des mœurs aux hommes : vous ſeuls pouvez fournir à la morale le pouvoir de les toucher, de les convaincre, de regler leurs actions. Vous tenez dans vos mains les grands mobiles de leurs volontés. Chargés de les conduire, que votre exemple les guide, que vos faveurs les invitent au bien, que vos loix les détournent du mal, que la raiſon les détrompe de leurs folies, que l'éducation, dirigée par vos ſoins, leur faſſe, dès l'âge tendre, contracter l'heureuſe habitude de la vertu ; qu'elle leur inſpire l'horreur du vice, qu'elle rectifie les préjugés & les opinions qui les aveuglent & les rendent inſenſés & méchants. Juſtes, humains, fideles à vos devoirs, apprenez à vos Sujets l'équité, la bienfaiſance, l'activité : encouragez les au travail ; qu'ils craignent l'oiſiveté qui deviendroit pour

eux une ſource de perverſité. Rendez donc à vos Peuples la liberté que vous leur devez, ſans laquelle tous les dons de la nature deviendroient inutiles, & pour eux & pour vous. Briſez des chaînes aviliſſantes qui retiennent dans l'inertie des bras faits pour travailler au bien-être de tous. Renoncez aux maximes d'un Deſpotiſme deſtructeur, qui ne peut que vous enſevelir vous ou votre ſucceſſeur ſous les ruines de vos Etats. Abjurez pour toujours cette gloire ſanguinaire qui fait ſi ſouvent tarir les veines des Nations. Proſcrivez à jamais les principes odieux d'une Politique infâme qui foule aux pieds la juſtice, la bonne foi, les traités les plus ſaints. Impoſez un ſilence éternel à ces Conſeillers perfides qui veulent ſéparer vos intérêts de ceux de vos Sujets, & vous faire renverſer les loix qui vous ſervent de remparts à vous-mêmes. Mettez fin à ces impôts iniques, à ces vexations multipliées ſous leſquels on fait gémir en votre nom des Peuples dont on aliéne les cœurs de vous. Non! vous ne ſerez ni grands, ni puiſſants, ni riches, ni chéris, ni fortunés, tant que vous ne commanderez qu'à des ſtupides abrutis par l'ignorance, irrités par l'injuſtice, flétris par la miſere. Ecoutez enfin la voix de la vérité que la trahiſon empêche de percer juſqu'à vous. Elle ſeule vous fera connoître vos intérêts véritables : elle vous indiquera un bien-être plus réel que celui que procurent la violence, l'opinion & l'impoſture. Elle vous préſentera le tableau lugubre des malheurs des Nations, de la chute des Trônes, de la corruption des Cours, des ravages de la Tyrannie, afin que la vue du danger vous inſpire une frayeur ſalutaire, & vous excite à donner à l'au-

torité une baſe moins chancellante que celle d'un pouvoir arbitraire. Cette vérité, effrayante pour les Tyrans, doit être chère aux Souverains. Elle nous apprendra à marcher d'un pas ſûr à la gloire Elle vous dira d'être juſtes, afin d'être reſpectés: elle vous dira d'être humains, afin d'être chéris: elle vous dira de punir le vice & de récompenſer la vertu, afin de faire régner entre vos ſujets cette heureuſe harmonie, d'où réſulte la vraye gloire, la vraye puiſſance, la vraye félicité des Peuples & de ceux qui les gouvernent. En ſuivant ſes conſeils, vous ſerez grands; vous deviendrez les Dieux tutélaires de vos ſujets, vous goûterez à chaque inſtant le plaiſir vraiment divin de faire des heureux. Vos noms, chéris de la race préſente, ſeront prononcés avec tranſport par la poſtérité la plus reculée qui, en recueillant les fruits durables de vos bienfaits, bénira la mémoire des Rois adorés par ſes peres.

FIN DE LA TROISIEME ET DERNIERE PARTIE.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

TROISIEME PARTIE.

DE L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT SUR LES MOEURS;

Ou des Cauſes & des Remedes de la Corruption.

CHAP. I. *Des vraies ſources du mal moral ou de la corruption des mœurs.* . Page 5

CHAP. II. *Influence du Gouvernement ſur les Miniſtres & les Grands d'un Etat.* . 15

CHAP. III. *De la corruption des Loix.* . 23

CHAP. IV. *De la ſource des Crimes.* . 35

CHAP. V. *Influence du Gouvernement ſur le Caractere national & ſur les talens de l'eſprit.* 47

CHAP. VI. *Du Luxe.* 64

CHAP. VII. *De la Richeſſe d'un Etat. Du Commerce. Du Crédit.* . . . 73

CHAP. VIII. *Des vices de la Société.* . 88
CHAP. IX. *De l'Education.* . . . 105
CHAP. X. *Des Femmes.* . . . 123
CHAP. XI. *De la Félicité domeſtique, ou du bonheur dans la vie privée.* . . 137
CHAP. XII. *Remedes, des Calamités ou des Vices Moraux & Politiques. Apologie de la Vérité.* 151

Fin de la Table de la troiſieme Partie.

841316

De Graaf
14. 11. 84
[VOLT.]

82/JASB

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD